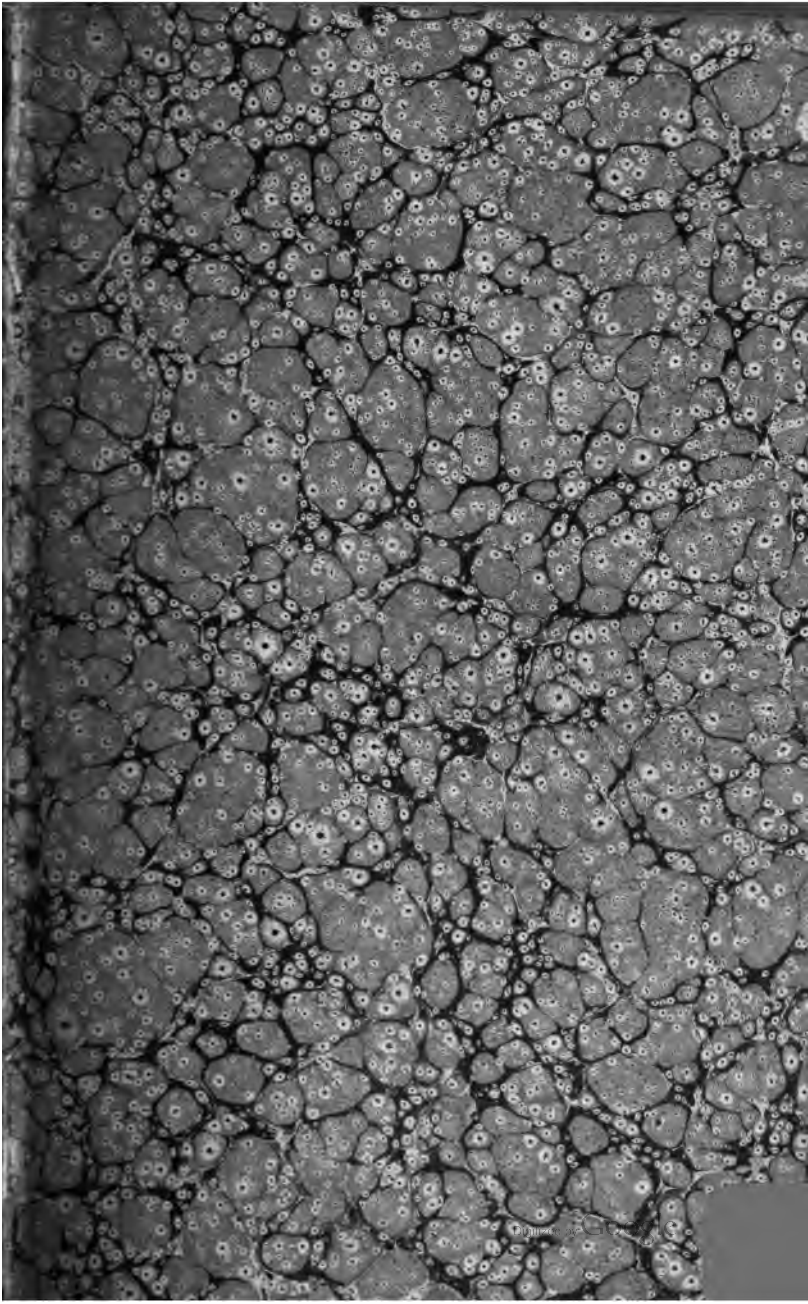

UC-NRLF
$B 246 759


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



Charles Gloxin
N° 86.

Souvenir de son Oncle
J. Wagner, le jour de sa
Confirmation. 20 Mai 1861.

HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE
11, RUE DES GRÈS

HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE

PAR J.-H. MERLE D'AUBIGNÉ

J'appelle accessoire, l'estat des affaires de ceste vie caduque et transitoire.
J'appelle principal, le gouvernement spirituel auquel reluit souverainement la providence de Dieu.
THÉODORE DE BÈZE.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE PAR L'AUTEUR

TOME I

PARIS
LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE
RUE DE RIVOLI, 174

1860

INTRODUCTION

Ce n'est pas l'histoire d'un parti que je me propose d'écrire, c'est celle de l'une des plus grandes révolutions qui se soient opérées dans l'humanité, celle d'une impulsion puissante donnée, il y a trois siècles, au monde, et dont l'influence s'aperçoit encore partout de nos jours. L'histoire de la Réformation est autre chose que l'histoire du protestantisme. Dans la première, tout porte la marque d'une régénération de l'humanité, d'une transformation religieuse et sociale qui émane de Dieu; dans la seconde, on voit trop souvent une dégénération notable des principes primitifs, le jeu des partis, l'esprit de secte, l'empreinte de petites individualités. L'histoire du protestantisme pourrait n'intéresser que les protestants; l'histoire de la Réformation est pour tous les chrétiens, ou plutôt pour tous les hommes.

L'historien peut choisir dans le champ qui s'offre à ses travaux; il peut décrire les grands événements qui changent la face d'un peuple ou la face du monde; ou bien il peut raconter ce cours tranquille et progressif ou d'une nation, ou de l'Église, ou de l'humanité, qui succède d'ordinaire à de puissantes mutations sociales. Ces deux champs de l'histoire sont d'une haute importance; mais l'intérêt a paru se porter de préférence sur ces époques qui, sous le nom de révolutions, enfantent un peuple ou la société tout entière à une nouvelle ère et à une nouvelle vie.

C'est une telle transformation qu'avec de très petites forces j'essaye de décrire, espérant que la beauté du sujet suppléera à mon insuffisance. Le nom de révolution que je lui donne est discrédité de nos jours auprès de plusieurs, qui le confondent presque avec révolte. C'est à tort. Une révolution est un changement qui s'opère dans les choses du monde; c'est quelque chose de nouveau, qui se déroule (*revolvo*) du sein de l'humanité; et même ce mot, avant la fin du dernier siècle, a été pris plus souvent en un bon qu'en un mauvais sens : une heureuse, a-t-on dit, une merveilleuse révolution. La Réformation, étant le rétablissement des principes du christianisme primitif, est le contraire d'une révolte. Elle a été un mouvement régénérateur pour ce qui devait revivre, mais conservateur pour ce qui doit toujours subsister. Le Christianisme et la Réformation, tout en établissant le grand principe de l'égalité des âmes devant Dieu, tout en renversant les usurpations d'un sacerdoce superbe, qui prétendait s'établir entre le Créateur et sa créature, posent comme principe primitif de l'ordre social, qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et crient à tous les hommes : « Aimez tous vos frères; craignez Dieu; « honorez le roi. »

La Réformation se distingue éminemment des révolutions de l'antiquité, et de la plupart de celles des temps modernes. Dans celles-ci, c'est de changements politiques qu'il est question, c'est d'établir ou de renverser la domination d'un seul ou celle de plusieurs. L'amour de la vérité, de la sainteté, de l'éternité, fut le ressort simple et puissant qui opéra celle que nous avons à décrire. Elle signale une marche progressive dans l'humanité. En effet, si l'homme, au lieu de ne rechercher que des intérêts matériels, temporels, terrestres, se propose un but plus élevé, et recherche des biens immatériels et immortels, il avance, il progresse. La Réformation est l'un des plus beaux jours de cette marche glorieuse; elle est un gage que la lutte nouvelle qui maintenant s'accomplit se terminera, à l'honneur de la vérité, par un triomphe plus pur, plus spirituel et plus magnifique encore.

Le Christianisme et la Réformation sont les deux plus

grandes révolutions de l'histoire. Elles ne s'opérèrent pas seulement chez un peuple, comme les divers mouvements politiques que l'histoire nous raconte, mais chez plusieurs peuples, et leurs effets doivent se faire ressentir jusqu'au bout du monde.

Le Christianisme et la Réformation sont la même révolution, mais opérée à des époques et au milieu de circonstances différentes. Elles sont dissemblables dans des traits secondaires; elles sont une dans les lignes premières et principales. L'une est une répétition de l'autre. L'une finit le monde ancien, l'autre commença le monde nouveau; entre elles est l'âge moyen. L'une est la mère de l'autre; et si la fille, à quelques égards, porte des marques d'infériorité, elle a d'un autre côté des caractères qui lui sont tout à fait propres.

La promptitude de son action est l'un de ces caractères. Les grandes révolutions qui ont amené la chute d'une monarchie, le changement de tout un système politique, ou qui ont lancé l'esprit humain dans une nouvelle carrière de développements, ont été lentement, graduellement préparées; l'ancien pouvoir a été longtemps miné, et l'on en a vu les principaux appuis peu à peu disparaître. Il en fut même ainsi lors de l'introduction du Christianisme. Mais la Réformation semble au premier coup d'œil nous présenter un autre aspect. L'Église de Rome paraît sous Léon X dans toute sa force et sa gloire. Un moine parle, et dans la moitié de l'Europe cette puissance et cette gloire s'écroulent. Cette révolution rappelle les paroles par lesquelles le Fils de Dieu annonce son second avénement : « Comme l'éclair sort de l'Orient et se fait voir jusqu'à l'Oc- « cident, il en sera de même de l'avénement du Fils de « l'homme. »

Cette promptitude est inexplicable pour ceux qui ne voient dans ce grand événement qu'une *réforme*, qui en font simplement un acte de critique, lequel consista à faire un choix parmi les doctrines, à laisser les unes, à garder les autres, et à coordonner celles qu'on avait retenues, de manière à en faire un ensemble nouveau.

Comment tout un peuple, comment plusieurs peuples

eussent-ils fait si promptement un si pénible travail? Comment cet examen critique eût-il allumé ce feu de l'enthousiasme, qui est nécessaire à de grandes et surtout à de promptes révolutions? Mais la Réformation fut tout autre chose; et c'est ce que son histoire montrera. Elle fut une nouvelle effusion de cette vie que le christianisme a apportée au monde. Elle fut le triomphe de la plus grande des doctrines, de celle qui anime ceux qui l'embrassent, de l'enthousiasme le plus pur et le plus puissant, la doctrine de la foi, la doctrine de la grâce. Si la Réformation eût été ce que s'imaginent de nos jours beaucoup de catholiques et beaucoup de protestants; si elle eût été ce système négatif d'une raison négative, qui rejette enfantinement ce qui lui déplaît, et méconnaît les grandes idées et les grandes vérités du christianisme universel, elle n'eût jamais dépassé les limites étroites d'une académie, d'un cloître, d'une cellule. Mais elle n'eut aucun rapport avec ce que la plupart entendent par protestantisme. Loin d'être un corps amaigri, épuisé, elle se leva comme un homme plein de puissance et de feu.

Deux considérations expliquent la promptitude et l'étendue de cette révolution. L'une doit être cherchée en Dieu, et l'autre parmi les hommes. L'impulsion fut donnée par une main invisible et puissante, et le changement qui s'accomplit fut une œuvre de Dieu. Voilà la conclusion à laquelle est nécessairement amené un observateur impartial, attentif, et qui ne s'arrête pas à la superficie. Mais il reste à l'historien un autre travail, car Dieu agit par des causes secondes. Plusieurs circonstances souvent inaperçues préparèrent peu à peu les hommes à la grande transformation du seizième siècle, en sorte que l'esprit humain était mûr, quand l'heure de son émancipation sonna.

La tâche de l'historien est de réunir ces deux grands éléments dans le tableau qu'il présente. C'est ce qu'on a cherché à faire dans cette histoire. On nous comprendra facilement quand nous nous appliquerons à découvrir les causes secondes qui contribuèrent à amener la révolution que nous devons décrire. Plusieurs nous comprendront moins bien

peut-être, et seront même tentés de nous taxer de superstition, quand nous attribuerons à Dieu l'accomplissement de cette œuvre. C'est cependant là l'idée qui nous est particulièrement chère. Cette histoire, ainsi que l'indique l'épigraphe que nous lui avons donnée, pose avant tout et en tête ce principe simple et fécond : DIEU DANS L'HISTOIRE. Mais ce principe est généralement négligé et quelquefois contesté. Il nous paraît donc convenable d'exposer sur ce sujet notre manière de voir, et de justifier ainsi la méthode que nous avons suivie.

L'histoire ne saurait plus être de nos jours cette lettre morte des événements, que la plupart des historiens antérieurs se sont bornés à nous faire connaître. On a compris qu'il y a dans l'histoire, comme dans l'homme, deux éléments, la matière et l'esprit. Nos grands écrivains ne pouvant se résigner à produire simplement un récit matériel, qui ne serait qu'une chronique stérile, ont cherché un principe de vie, propre à animer les matériaux des siècles passés.

Les uns ont emprunté à l'art ce principe; ils ont cherché la naïveté, la vérité, le pittoresque de la description, et ont tâché de faire vivre leur récit de la vie des événements mêmes.

D'autres ont demandé à la philosophie l'esprit qui devait féconder leurs travaux. Ils ont uni aux événements, des vues, des enseignements, des vérités politiques et philosophiques, et ont animé leurs récits du sens qu'ils en ont fait jaillir, et des idées qu'ils ont su y rattacher.

Ces deux procédés sont bons, sans doute, et doivent être employés dans certaines limites. Mais il est une autre source à laquelle il faut avant tout demander l'intelligence, l'esprit et la vie des temps passés : c'est la religion. Il faut que l'histoire vive de la vie qui lui est propre, et cette vie c'est Dieu. Dieu doit être reconnu, Dieu doit être proclamé dans l'histoire. L'histoire du monde doit être signalée comme les annales du gouvernement du roi souverain.

Je suis descendu dans la lice où m'appelaient les récits de nos historiens. J'y ai vu les actions des hommes et des peuples

se développer avec énergie, s'entre-choquer avec violence; j'ai entendu je ne sais quel cliquetis d'armes; mais on ne m'a montré nulle part la figure majestueuse du juge qui préside au combat.

Et pourtant, il y a un principe de vie émanant de Dieu dans tous les mouvements des peuples. Dieu se trouve sur cette vaste scène où viennent successivement s'agiter les générations des hommes. Il y est, il est vrai, un Dieu invisible; mais si la multitude profane passe devant lui sans s'en soucier, parce qu'il se cache, les âmes profondes, les esprits qui ont besoin du principe même de leur existence, le cherchent avec d'autant plus d'ardeur, et ne sont satisfaits que lorsqu'ils se sont prosternés à ses pieds. Et leurs recherches sont magnifiquement récompensées : car des hauteurs où ils ont dû parvenir pour rencontrer Dieu, l'histoire du monde, au lieu de leur présenter, comme à la foule ignorante, un chaos confus, leur apparaît comme un temple majestueux auquel la main invisible de Dieu même travaille, et qui s'élève à sa gloire sur le roc de l'humanité.

Ne verrons-nous pas Dieu dans ces grandes apparitions, ces grands personnages, ces grands peuples, qui se lèvent, sortent tout à coup, pour ainsi dire, de la poudre de la terre, et donnent à l'humanité une impulsion, une forme, une destinée nouvelle? Ne le verrons-nous pas dans ces héros qui jaillissent de la société, à des époques déterminées, qui déploient une activité et une puissance au-dessus des limites ordinaires de la puissance humaine, et autour desquels se groupent, sans hésiter, comme autour d'un pouvoir supérieur et mystérieux, les individus et les peuples? Qui les a poussées dans l'espace du temps, ces comètes à l'apparence gigantesque, à la queue flamboyante, qui ne paraissent qu'à de longs intervalles, répandant sur la troupe superstitieuse des mortels, ou l'abondance et la joie, ou les fléaux et la terreur? Qui, si ce n'est Dieu? Alexandre cherche son origine dans les demeures de la Divinité. Et dans le siècle le plus irréligieux, il n'est pas de grande gloire qui ne s'efforce de se rattacher de quelque manière au ciel.

Et ces révolutions qui viennent précipiter des races de rois, ou même des peuples tout entiers dans la poussière, ces décombres immenses que l'on rencontre au milieu des sables, ces ruines majestueuses que présente le champ de l'humanité, ne crient-elles pas assez fort : *Dieu dans l'histoire?* Gibbon assis au milieu des restes du Capitole, et en contemplant les décombres augustes, y reconnaît l'intervention d'un destin supérieur. Il la voit, il la sent; en vain voudrait-il détourner les yeux : cette ombre d'une mystérieuse puissance reparaît derrière chaque ruine, et il conçoit l'idée d'en écrire l'influence dans l'histoire de la désorganisation, de la décadence et de la corruption de ce pouvoir romain qui avait asservi les peuples. Cette main puissante qu'aperçut à travers les débris épars des monuments de Romulus, des reliefs de Marc-Aurèle, des bustes de Cicéron et de Virgile, des statues de César et d'Auguste, des trophées de Trajan, et des chevaux de Pompée, un homme d'un génie admirable, mais qui n'avait point fléchi le genou devant Jésus-Christ, ne la découvrirons-nous pas au milieu de toutes les ruines, et ne la reconnaîtrons-nous pas pour celle de notre Dieu?

Chose étonnante! des hommes élevés au milieu des grandes idées du christianisme traitent de superstition cette intervention de Dieu dans les choses humaines, et les païens eux-mêmes l'avaient reconnue!

Le nom que l'antiquité hellénique a donné au Dieu souverain nous montre qu'elle avait reçu des révélations primitives de cette grande vérité d'un Dieu principe de l'histoire et de la vie des peuples. Elle l'a appelé *Zeus*[1], c'est-à-dire celui qui donne *la vie* à tout ce qui vit, aux individus et aux nations. C'est à ses autels que les rois et les peuples viennent prêter leurs serments, et c'est de ses mystérieuses inspirations que Minos et d'autres législateurs prétendent avoir reçu leurs lois. Il y a plus; cette grande vérité est figurée par l'un des plus beaux mythes de l'antiquité païenne. La mythologie elle-même pourrait enseigner les sages de nos jours : il nous semble que

[1] De ζάω, je vis.

c'est un fait qu'il est permis de constater ; et peut-être en est-il qui opposeront moins de préjugés aux instructions du paganisme qu'à celles du christianisme lui-même. Ce Zeus, ce Dieu souverain, cet Esprit éternel, ce Principe de vie, est père de Clio, muse de l'histoire, qui a pour mère Mnémosyne ou la mémoire. L'histoire réunit ainsi, selon l'antiquité, une nature céleste et une nature terrestre. Elle est fille de Dieu et de l'homme. Mais, hélas ! la sagesse à courte de vue de nos jours orgueilleux est loin de ces hauteurs de la sagesse païenne. On a ôté à l'histoire son divin père, et, fille illégitime, aventurière hardie, elle s'en va çà et là dans le monde, sans trop savoir d'où elle vient ni d'où elle sort.

Mais cette divinité de l'antiquité païenne n'est qu'un pâle reflet, une ombre incertaine de l'Éternel, de Jéhovah. Le vrai Dieu que les Hébreux adorent veut imprimer dans l'esprit de tous les peuples qu'il règne perpétuellement sur la terre ; et à cet effet il donne, si je puis ainsi dire, un corps à ce règne au milieu d'Israël. Une théocratie visible dut exister une fois sur la terre, pour rappeler sans cesse cette théocratie invisible qui à jamais gouvernera le monde.

Et quel éclat cette grande vérité : Dieu dans l'histoire, ne reçoit-elle pas sous l'économie chrétienne ! Qu'est-ce que Jésus-Christ si ce n'est Dieu dans l'histoire ? C'est la découverte de Jésus-Christ qui fit comprendre l'histoire au prince des historiens modernes, à Jean de Müller. « L'Évangile, dit-il, « est l'accomplissement de toutes les espérances, le point de « perfection de toute la philosophie, l'explication de toutes les « révolutions, la clef de toutes les contradictions apparentes « du monde physique et moral, la vie et l'immortalité. Depuis « que je connais le Sauveur, tout est clair à mes yeux ; avec « lui il n'est rien que je ne puisse résoudre [1]. »

Ainsi parle ce grand historien ; et en effet n'est-ce pas la clef de la voûte, n'est-ce pas le nœud mystérieux qui lie ensemble toutes les choses de la terre et les rattache au ciel, que Dieu a paru dans la nature humaine ? Il y a une naissance de

[1] Lettre à Charles Bonnet.

Dieu dans l'histoire du monde, et Dieu ne serait pas dans l'histoire! Jésus-Christ est le véritable Dieu de l'histoire des hommes. La petitesse même de son apparence le démontre. Si l'homme veut élever sur la terre un ombrage, un abri, attendez les préparatifs, les matériaux, les échafauds, les ouvriers, les gravois, les fossés, les encombres..... Mais Dieu, s'il veut le faire, prend la plus petite semence que l'enfant qui vient de naître eût enfermée dans sa faible main; il la dépose dans le sein de la terre, et par ce grain, imperceptible dans son commencement, il produit cet arbre immense sous lequel les familles des hommes peuvent trouver leur ombrage. Faire de grandes choses avec d'imperceptibles moyens, voilà la loi de Dieu.

Cette loi trouve en Jésus-Christ son plus magnifique accomplissement. Le christianisme, qui a pris maintenant possession des portes des peuples, qui règne ou qui plane à cette heure sur toutes les tribus de la terre, de l'Orient au Couchant, et que la philosophie incrédule elle-même est obligée de reconnaître comme la loi spirituelle et sociale de cet univers, le christianisme, ce qu'il y a de plus grand sous la voûte des cieux, que dis-je? dans l'immensité infinie de la création, quel a été son commencement?..... Un enfant né dans la plus petite ville de la nation la plus méprisée de la terre, un enfant dont la mère n'a pas eu même ce qu'a la plus indigente, la plus misérable femme de l'une de nos cités, une chambre pour mettre au monde; un enfant né dans une étable, et couché dans une crèche..... O Dieu! je te reconnais là, et je t'adore!.....

La Réformation a connu cette loi de Dieu, et a eu la conscience qu'elle l'accomplissait. L'idée que Dieu est dans l'histoire fut souvent émise par les réformateurs. Nous la trouvons en particulier exprimée une fois par Luther, sous l'une de ces figures familières et bizarres, mais non sans quelque grandeur, dont il aimait à se servir pour être compris du peuple. « Le « monde, » disait-il un jour dans une conversation de table avec ses amis, « le monde est un vaste et magnifique jeu de « cartes, composé d'empereurs, de rois, de princes, etc. Le « pape, pendant plusieurs siècles, a vaincu les empereurs, les

« princes et les rois. Ils ont plié et sont tombés sous lui. Alors « notre Seigneur Dieu est venu. Il a donné les cartes : il a pris « pour lui la plus petite (Luther), et avec elle il a battu le pape, « ce vainqueur des rois de la terre..... C'est l'as de Dieu. Il a « renversé de dessus leurs trônes les puissants, et il a élevé « les petits, dit Marie [1]. »

L'époque dont je désire retracer l'histoire est importante pour le temps actuel. L'homme, quand il sent sa faiblesse, est généralement porté à chercher son secours dans les institutions qu'il voit debout autour de lui, ou dans des inventions hasardées de son imagination. L'histoire de la Réformation montre que l'on ne fait rien de nouveau avec des choses vieilles, et que si, selon la parole du Sauveur, il faut des vaisseaux neufs pour du vin nouveau, il faut aussi du vin nouveau pour des vaisseaux neufs. Elle adresse l'homme à Dieu, qui opère tout dans l'histoire ; à cette Parole divine, toujours ancienne par l'éternité des vérités qu'elle renferme, toujours nouvelle par l'influence régénératrice qu'elle exerce, qui épura, il y a trois siècles, la société, qui rendit alors la foi en Dieu aux âmes que la superstition avait affaiblies, et qui, à toutes les époques de l'humanité, est la source d'où procède le salut.

Il est singulier de voir un grand nombre des hommes qu'agite à cette heure un besoin vague de croire à quelque chose de fixe, s'adresser au vieux catholicisme. En un sens, ce mouvement est naturel : la religion est si peu connue, que l'on ne pense pas la trouver ailleurs que là où on la voit affichée en grandes lettres sur une enseigne que le temps a rendue respectable. Nous ne disons pas que tout catholicisme soit incapable de donner à l'homme ce dont il a besoin ; nous croyons qu'il faut distinguer soigneusement le catholicisme de la papauté. La papauté est, selon nous, un système erroné et destructeur ; mais nous sommes loin de confondre le catholicisme avec elle ! Que d'hommes respectables, que de vrais chrétiens n'a pas renfermés l'Église catholique ! Quels services immenses

[1] *Discours de table*, ou *Colloquia*.

le catholicisme n'a-t-il pas rendus aux peuples actuels, au moment de leur formation, dans un temps où il était encore fortement imprégné d'Évangile, et où la papauté ne se dessinait encore au-dessus de lui que comme une ombre incertaine! Mais nous n'en sommes plus à ces temps. On s'efforce de nos jours de rattacher le catholicisme à la papauté; et si l'on présente des vérités catholiques chrétiennes, ce ne sont guère que des appâts dont on se sert pour attirer dans les filets de la hiérarchie; il n'y a donc rien à attendre de ce côté-là. La papauté a-t-elle renoncé à une de ses pratiques, de ses doctrines, de ses prétentions? Cette religion, que d'autres siècles n'ont pu supporter, ne le sera-t-elle pas bien moins encore par le nôtre? Quelle régénération a-t-on jamais vue émaner de Rome? Est-ce de la hiérarchie pontificale, toute remplie de passions terrestres, que peut provenir l'esprit de foi, de charité, d'espérance, qui seul nous sauvera? Est-ce un système épuisé, qui n'a pas de vie pour lui-même, qui lutte partout avec la mort, et qui ne subsiste que par des secours pris en dehors de lui, qui pourra donner de la vie à d'autres et animer la société chrétienne du souffle céleste dont elle a besoin?

Ce vide du cœur et de l'esprit, qui commence à agiter plusieurs de nos contemporains, en portera-t-il d'autres à s'adresser au nouveau protestantisme, qui en plusieurs lieux a succédé aux puissantes doctrines du temps des apôtres et des réformateurs? Un grand vague de doctrine règne dans plusieurs de ces Églises réformées, dont les membres primitifs ont scellé de leur sang la foi précise et vivante qui les animait. Des hommes remarquables par leurs lumières, sensibles à tout ce que cette terre présente de beau, s'y trouvent emportés dans de singulières aberrations. Une foi générale à la divinité de l'Évangile est le seul étendard que l'on veuille maintenir. Mais qu'est-ce que cet Évangile? C'est là la question essentielle; et pourtant ici l'on se tait, ou bien chacun parle à sa manière. Que sert de savoir qu'il y a au milieu des peuples un vase que Dieu a déposé pour les guérir, si l'on ne se soucie pas de son contenu, si l'on ne s'efforce pas de se l'approprier? Ce système ne peut remplir le vide du temps actuel. Tandis

que la foi des apôtres et des réformateurs se montre maintenant partout active et puissante pour la conversion du monde, ce système vague ne fait rien, n'éclaire rien, ne vivifie rien.

Mais ne soyons pas sans espérance. Le catholicisme romain ne confesse-t-il pas les grandes doctrines du christianisme, ce Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, Créateur, Sauveur et Sanctificateur, qui est la vérité? Le protestantisme vague ne tient-il pas en main le Livre de vie, qui est suffisant pour enseigner, pour convaincre, pour instruire selon la justice? Et que d'âmes droites, nobles aux yeux des hommes, aimables aux yeux de Dieu, ne se trouvent pas parmi ceux qui sont soumis à ces deux systèmes! Comment ne pas les aimer? comment ne pas désirer ardemment leur complet affranchissement des éléments humains? La charité est vaste; elle embrasse les opinions les plus éloignées, pour les entraîner au pied de Jésus-Christ.

Déjà il est des signes qui montrent que ces deux opinions extrêmes sont en marche pour se rapprocher de Jésus-Christ, qui est le centre de la vérité. N'est-il pas quelques Églises catholiques-romaines où la lecture de la Bible est recommandée et pratiquée? Et quant au rationalisme protestant, que de pas il a déjà faits! Il n'est point sorti de la Réformation, car l'histoire de cette grande révolution prouvera qu'elle fut une époque de foi; mais ne peut-on pas espérer qu'il s'en rapproche? La force de la vérité ne sortira-t-elle pas pour lui de la Parole de Dieu, et ne viendra-t-elle pas le transformer? Déjà l'on voit souvent en lui un sentiment religieux, insuffisant sans doute, mais qui est un mouvement vers la vraie foi, et qui peut faire espérer des progrès définitifs.

Mais le nouveau protestantisme, comme le vieux catholicisme, sont, en eux-mêmes, hors de question et hors de combat. Il faut autre chose pour rendre aux hommes de nos jours la puissance qui sauve; il faut quelque chose qui ne soit pas de l'homme, mais qui vienne de Dieu. « Que l'on me donne, « disait Archimède, un point hors du monde, et je l'enlèverai « de ses pôles. » Le vrai christianisme est ce point hors du monde, qui déplace le cœur de l'homme du double pivot de l'égoïsme et de la sensualité, et qui déplacera un jour le monde

tout entier de sa mauvaise voie, et le fera tourner sur un axe nouveau de justice et de paix.

Toutes les fois qu'il a été question de religion, il y a eu trois objets sur lesquels l'attention a été portée : Dieu, l'homme, le prêtre. Il ne peut y avoir que trois espèces de religion sur la terre, suivant que c'est Dieu, l'homme ou le prêtre qui en est l'auteur et le chef. J'appelle religion du prêtre celle qui est inventée par le prêtre, pour la gloire du prêtre, et où une caste sacerdotale domine. J'appelle religion de l'homme ces systèmes, ces opinions diverses que se fait la raison humaine, et qui, créés par l'homme malade, sont par conséquent privés de toute force pour le guérir. J'appelle religion de Dieu la vérité telle que Dieu lui-même l'a donnée, et qui a pour but et pour effet la gloire de Dieu et le salut de l'homme.

Le hiérarchisme ou la religion du prêtre, le christianisme ou la religion de Dieu, le rationalisme ou la religion de l'homme, voilà les trois doctrines qui se partagent de nos jours la chrétienté. Il n'y a aucun salut ni pour l'homme, ni pour la société, soit dans le hiérarchisme, soit dans le rationalisme. Le christianisme seul donnera la vie au monde; et malheureusement des trois systèmes dominants, il n'est pas celui qui compte le plus de sectateurs.

Il en a cependant. Le christianisme opère son œuvre de régénération chez beaucoup de catholiques de l'Allemagne, et sans doute d'autres contrées encore. Il l'accomplit avec plus de pureté et de force, selon nous, parmi les chrétiens évangéliques de la Suisse, de la France, de la Grande-Bretagne, des États-Unis. Dieu soit béni de ce que les régénérations individuelles ou sociales que l'Évangile produit ne sont plus de nos jours de ces raretés qu'il faut aller chercher dans d'antiques annales.

C'est l'histoire de la Réformation en général que je désire écrire. Je me propose de la suivre chez les divers peuples, de montrer que les mêmes vérités ont produit partout les mêmes effets; mais de signaler aussi les diversités qui proviennent du caractère différent des nations. Et d'abord c'est surtout en Allemagne qu'on trouve le type primitif de la Réforme; c'est là

qu'elle présente les développements les plus organiques; c'est là principalement qu'elle porte le caractère d'une révolution, qui n'est pas limitée à tel ou tel peuple, mais qui concerne le monde universel. La Réformation en Allemagne est l'histoire fondamentale de la Réforme; elle est la grande planète; les autres réformations sont les planètes secondaires, qui tournent avec elle, éclairées du même soleil, coordonnées dans le même système, mais ayant une existence propre, répandant chacune un éclat différent, et possédant toujours leur beauté particulière. On peut appliquer aux réformations du seizième siècle cette parole de saint Paul : « Autre est la gloire du soleil, et « autre la gloire de la lune, et autre la gloire des étoiles; et une « étoile est différente d'une autre étoile en gloire » (1 Cor. XV, 41). La Réformation suisse s'opéra en même temps que la Réforme allemande, et indépendamment d'elle, et présenta, surtout plus tard, quelques-uns de ces grands traits qui se trouvent dans la Réformation germanique. La Réforme d'Angleterre se recommande d'une manière toute particulière à notre attention, par l'influence puissante que l'Église de ce royaume exerce maintenant sur le monde universel. Des souvenirs de famille et de refuge, la pensée de combats, de souffrances, d'exils, soutenus pour la cause de la Réformation en France, prêtent pour moi à la Réforme française un attrait particulier; considérée en elle-même, et déjà dans la date de son origine, elle offre d'ailleurs des beautés qui lui sont propres. Enfin la Réformation de Genève, où plus qu'ailleurs se trouvent unies les deux grandes causes de la liberté et de la vérité, a des droits particuliers à l'étude de ceux qui ne veulent pas séparer ces deux biens l'un de l'autre.

Je crois que la Réformation est une œuvre de Dieu : on a pu le voir; cependant, j'espère être impartial en en retraçant l'histoire. Je pense avoir parlé des principaux acteurs catholiques-romains de ce grand drame, de Léon X, d'Albert de Magdebourg, de Charles-Quint, du docteur Eck, par exemple, d'une manière plus favorable que ne l'ont fait la plupart des historiens. D'un autre côté, je n'ai point voulu cacher les défauts et les fautes des réformateurs.

Dès l'hiver de 1831 à 1832, j'ai fait des lectures publiques sur l'époque de la Réformation. Je publiai alors mon discours d'ouverture[1]. Ces cours ont servi de travail préparatoire à l'histoire que je livre maintenant au public.

Cette histoire a éte puisée dans les sources avec lesquelles m'ont familiarisé un long séjour en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Suisse, et l'étude dans les langues originales des documents relatifs à l'histoire religieuse de la Grande-Bretagne et de quelques autres contrées encore. On trouve ces sources indiquées en notes dans le cours de l'ouvrage : il est donc inutile de les citer ici.

J'aurais désiré justifier par beaucoup de notes originales les diverses parties de mon récit : j'ai craint que, longues et fréquentes, elles n'interrompissent le cours de la narration d'une manière désagréable pour le lecteur. Je me suis donc borné à quelques passages qui me paraissaient propres à mieux l'initier à l'histoire que je raconte.

J'adresse cette histoire à ceux qui aiment à voir les choses passées simplement comme elles furent, et non à l'aide de ce verre magique du génie qui les colore, les agrandit, mais quelquefois aussi les diminue ou les altère. Ce n'est ni la philosophie du dix-huitième siècle, ni le romantisme du dix-neuvième, qui me fourniront mes jugements et mes couleurs; j'écris l'histoire de la Réformation dans l'esprit de cette œuvre elle-même. Les principes, a-t-on dit, ne sont pas modestes. Leur nature est de dominer, et ils en revendiquent imperturbablement le bénéfice. Rencontrent-ils sur leur chemin d'autres principes qui veuillent leur contester l'empire, ils leur livrent bataille aussitôt. Un principe ne se repose que lorsqu'il a vaincu. Et il n'en peut être autrement, régner est sa vie; s'il ne règne pas, il est mort. Ainsi, tout en déclarant que je ne puis ni ne veux rivaliser avec d'autres historiens de la Réformation, je fais ma réserve pour les principes sur lesquels cette histoire repose, et je maintiens inébranlablement leur supériorité.

1 *Discours sur l'étude de l'histoire du christianisme et son utilité pour l'époque actuelle.* Paris, 1832.

Jusqu'à cette heure nous ne possédons pas, ce me semble, en français, une histoire de la mémorable époque qui va m'occuper. Rien n'annonçait qu'une telle lacune dût être remplie quand j'ai commencé cet ouvrage. Cette circonstance seule a pu me porter à l'entreprendre, et je l'allègue ici comme ma justification. La lacune existe encore ; et je demande à Celui duquel procède tout ce qui est bon, de faire que ce faible travail ne demeure pas stérile pour quelques-uns de ceux qui le liront.

Eaux-Vives, Genève, août 1835.

HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE

LIVRE PREMIER

ÉTAT DES CHOSES AVANT LA RÉFORMATION

I

Le monde, affaibli, chancelait sur ses bases quand le christianisme parut. Les religions nationales, qui avaient suffi aux pères, ne satisfaisaient plus les enfants. La nouvelle génération ne pouvait plus se caser dans les anciennes formes. Les dieux de toutes les nations, transportés dans Rome, y avaient perdu leurs oracles, comme les peuples y avaient perdu leur liberté. Mis face à face dans le Capitole, ils s'étaient mutuellement anéantis; les divinités avaient disparu. Un grand vide s'était fait dans la religion du monde.

Un certain déisme, dépourvu d'esprit et de vie, surnagea pendant quelque temps au-dessus de l'abîme où s'étaient englouties les vigoureuses superstitions des anciens. Mais, comme toutes les croyances négatives, il ne pouvait rien conserver, rien édifier.

Bientôt les étroites nationalités tombèrent avec leurs dieux. Les peuples se fondirent les uns dans les autres. En Europe, en Asie, en Afrique, il n'y eut plus qu'un empire. Le genre humain commença à sentir son universalité et son unité.

Alors la Parole fut faite chair.

Dieu parut parmi les hommes, et comme un homme, afin de sauver ce qui était perdu. En Jésus de Nazareth habita corporellement toute la plénitude de la Divinité.

C'est ici le plus grand événement des annales du monde. Les temps anciens l'avaient préparé : les nouveaux en découlent. Il est leur centre, leur lien et leur unité.

Dès lors toutes les superstitions des peuples n'eurent plus aucun sens, et les minces débris sauvés du grand naufrage de l'incrédulité, s'engloutirent devant le soleil majestueux de la vérité éternelle.

Le Fils de l'homme vécut trente-trois années ici-bas, guérissant des malades, instruisant des pécheurs, n'ayant pas un lieu où reposer sa tête, et faisant éclater, au sein de cet abaissement, une grandeur, une sainteté, une puissance, une divinité que le monde n'avait jamais connues. Il souffrit, il mourut, il ressuscita, il monta dans les cieux. Ses disciples, en commençant par Jérusalem, parcoururent l'Empire et le monde, annonçant partout leur Maître comme « l'auteur du salut éternel. » Du sein d'un peuple qui rejetait tous les peuples, sortit la miséricorde qui les appelait et les embrassait tous. Un grand nombre d'Asiates, de Grecs, de Romains, conduits jusqu'alors par des prêtres aux pieds de muettes idoles, crurent à la Parole. Elle éclaira soudain la terre, comme un regard du soleil, dit Eusèbe [1].

[1] Οἷά τις ἡλίου βολή. (*Hist. eccl.*, II, III.)

Un souffle de vie commença à se mouvoir sur ce vaste champ de la mort. Un nouveau peuple, une nation sainte se forma parmi les hommes; et le monde, étonné, contempla dans les disciples du Galiléen une pureté, un renoncement, une charité, un héroïsme, dont il avait perdu jusqu'à l'idée.

Deux principes distinguaient surtout la nouvelle religion de tous les systèmes humains qu'elle chassait devant elle. L'un avait rapport aux ministres du culte, l'autre aux doctrines.

Les ministres du paganisme étaient presque les dieux auxquels se rapportaient ces religions humaines. Les prêtres égyptiens, gaulois, gètes, germains, bretons, hindous, menaient les peuples, aussi longtemps du moins que les yeux des peuples n'étaient pas ouverts. Jésus-Christ établit sans doute un ministère, mais il ne fonda point un sacerdoce particulier, médiateur entre Dieu et l'homme : il détrôna les prêtres, ces idoles vivantes des nations, détruisit une hiérarchie superbe, enleva à l'homme ce que l'homme avait enlevé à Dieu, et rétablit l'âme en un contact immédiat avec la source divine de la vérité, en se proclamant seul maître et seul médiateur : « Christ seul est votre maître, dit-il : pour vous, vous êtes tous frères [1]. »

Quant à la doctrine, les religions humaines avaient enseigné que le salut venait de l'homme. Les religions de la terre avaient fait un salut terrestre; elles avaient dit à l'homme que le ciel lui serait donné comme un salaire; elles en avaient fixé le prix, et quel prix! La religion de Dieu enseigna que le salut venait de Dieu, qu'il était un don du ciel, qu'il émanait d'une amnistie, d'une grâce du souverain : « Dieu, dit-elle, a donné la vie éternelle [2]. »

Sans doute le christianisme ne peut se résumer dans ces deux points; mais ils semblent dominer le sujet, surtout quand il s'agit d'histoire. Et dans l'impossibilité où nous sommes de suivre l'opposition entre la vérité et l'erreur

[1] Matth. XXIII, 8.— [2] 1 Jean V, 11.

dans tous ses traits, nous avons dû choisir les plus saillants.

Tels étaient donc deux des principes constitutifs de la religion qui prenait alors possession de l'Empire et de monde. Avec eux on est dans les vrais termes du christianisme, hors d'eux le christianisme s'évanouit. De leur conservation ou de leur perte dépendait sa chute ou sa grandeur. Ils sont intimement unis; car on ne peut élever les prêtres de l'Église ou les œuvres des fidèles, sans abaisser Jésus-Christ dans sa double qualité de médiateur et de rédempteur. L'un de ces principes devait dominer l'histoire de la religion, l'autre devait en dominer la doctrine. Ils régnèrent au commencement l'un et l'autre. Voyons comment ils se perdirent, et suivons d'abord les destinées du premier.

L'Église fut au commencement un peuple de frères, conduits par des frères. Tous ensemble étaient enseignés de Dieu, et chacun avait le droit de venir puiser pour soi-même à la source divine de la lumière [1]. Les épîtres, qui décidaient alors des grandes questions de doctrine, ne portaient pas le nom pompeux d'un seul homme, d'un chef. Les saintes Écritures nous apprennent qu'on y lisait simplement ces mots : « Les apôtres, les anciens et les frères, à nos frères [2]. »

Mais déjà les écrits mêmes des apôtres nous annoncent que du milieu de ces frères s'élèvera un pouvoir qui renversera cet ordre simple et primitif [3].

Contemplons la formation et suivons les développements de ce pouvoir étranger à l'Église.

Paul, de Tarse, l'un des plus grands apôtres de la religion nouvelle, était arrivé à Rome, capitale de l'Empire et du monde, prêchant dans les chaînes le salut qui vient de Dieu. Une Église s'était formée à côté du trône des Césars. Composée d'abord de quelques Juifs convertis, de quelques Grecs et de quelques citoyens de Rome, elle fut illustrée

[1] Jean VI, 45. — [2] Act. XV, 23. — [3] 2 Thess. II.

par les enseignements et par la mort de l'apôtre des Gentils. Elle brilla longtemps comme une lumière pure placée sur une montagne. Sa foi fut partout renommée; mais bientôt elle dévia de son état primitif. Ce fut par de petits commencements que les deux Rome s'acheminèrent à la domination usurpée du monde.

Les premiers pasteurs ou évêques de Rome s'occupèrent de bonne heure de la conversion des bourgs et des villes qui environnaient cette cité. La nécessité où se trouvaient les évêques et les pasteurs de la Campagne de Rome de recourir, dans des cas difficiles, à un guide éclairé, et la reconnaissance qu'ils devaient à l'Église de la métropole, les portèrent à demeurer avec elle dans une étroite union. On vit alors ce qui s'est toujours vu en des circonstances analogues : cette union si naturelle dégénéra bientôt en dépendance. Les évêques de Rome regardèrent comme un droit la supériorité que les Églises voisines leur avaient concédée. C'est des empiétements des pouvoirs que se compose en grande partie l'histoire; comme la résistance de ceux dont les droits sont envahis en forme l'autre. La puissance ecclésiastique ne pouvait échapper à l'enivrement qui pousse tous ceux qui sont élevés à vouloir s'élever plus encore. Elle subit cette loi de l'humanité.

Néanmoins, la suprématie de l'évêque romain se bornait alors à inspecter les Églises qui se trouvaient dans le territoire soumis civilement au préfet de Rome [1]. Mais le rang que cette ville des empereurs occupait dans le monde présentait à l'ambition de son premier pasteur des destinées plus vastes encore. La considération dont jouissaient dans le second siècle les divers évêques de la chrétienté était proportionnée au rang de la ville où ils résidaient. Or, Rome était la plus grande, la plus riche et la plus puis-

[1] Suburbicaria loca. — Voyez le 6e canon du concile de Nicée, que Rufin (*Hist. ecclés.*, X, VI) cite ainsi : « Et ut apud Alexandriam et in urbe Roma, vetusta consuetudo servetur, ut vel ille Ægypti, vel hic suburbicariarum ecclesiarum sollicitudinem gerat, etc. »

sante cité du monde. Elle était le siége de l'Empire, la mère des peuples : « Tous les habitants de la terre lui appartiennent, » dit Julien [1]; et Claudien la proclame « la source des lois [2]. »

Si Rome est la reine des cités de l'univers, pourquoi son pasteur ne serait-il pas le roi des évêques? Pourquoi l'Église romaine ne serait-elle pas la mère de la chrétienté? Pourquoi les peuples ne seraient-ils pas ses enfants, et son autorité leur loi souveraine? Il était facile au cœur ambitieux de l'homme de faire de tels raisonnements. L'ambitieuse Rome les fit.

Ainsi Rome païenne, en tombant, envoya à l'humble ministre du Dieu de paix, assis au milieu de ses ruines, les titres superbes que son invincible épée avait conquis sur les peuples de la terre.

Les évêques des diverses parties de l'Empire, entraînés par ce charme que Rome exerçait depuis des siècles sur tous les peuples, suivirent l'exemple de la Campagne de Rome, et prêtèrent la main à cette œuvre d'usurpation. Ils se plurent à rendre à l'évêque de Rome quelque chose de l'honneur qui appartenait à la ville reine du monde. Il n'y avait d'abord dans cet honneur aucune dépendance. Ils traitaient le pasteur romain d'égal à égal [3]; mais les pouvoirs usurpés grossissent comme les avalanches. Des avis, d'abord simplement fraternels, devinrent bientôt, dans la bouche du pontife, des commandements obligatoires. Une première place entre des égaux devint à ses yeux un trône.

Les évêques d'Occident favorisèrent l'entreprise des pasteurs de Rome, soit par jalousie envers les évêques d'Orient, soit parce qu'ils préféraient se trouver sous la suprématie d'un pape, plutôt que sous la domination d'une puissance temporelle.

D'un autre côté, les partis théologiques qui déchiraient

[1] Julian., *Or.*, I.
[2] Claud., in *Paneg. Stilic.*, lib. III.
[3] Eusebius, *Hist. eccl.*, l. V, c. xxiv; Socrat., *Hist. eccl.*, c. XXI; Cyprian., Ep. LIX, LXXII, LXXV.

l'Orient, cherchèrent, chacun de leur côté, à intéresser Rome en leur faveur; ils attendaient leur triomphe de l'appui de la principale Église de l'Occident.

Rome enregistrait avec soin ces requêtes, ces intercessions, et souriait en voyant les peuples se jeter d'eux-mêmes dans ses bras. Elle ne laissait passer aucune occasion d'augmenter et d'étendre son pouvoir. Louanges, flatteries, compliments exagérés, consultations des autres Églises, tout devenait à ses yeux et dans ses mains des titres et des documents de son autorité. Tel est l'homme sur le trône; l'encens l'enivre, la tête lui tourne. Ce qu'il a est à ses yeux un motif pour obtenir davantage encore.

La doctrine de l'Église et de la nécessité de son unité extérieure, qui déjà au troisième siècle commençait à s'établir, favorisa les prétentions de Rome. L'Église est avant tout l'assemblée des sanctifiés (1 Cor. I, 2), l'assemblée des premiers-nés, qui sont écrits dans les cieux (Hébr. XII, 23). Cependant l'Église du Seigneur n'est pas simplement intérieure et invisible; il est nécessaire qu'elle se manifeste au dehors, et c'est en vue de cette manifestation que le Seigneur a institué les sacrements du baptême et de l'eucharistie. L'Église devenue extérieure a des caractères différents de ceux qui la distinguent comme Église invisible. L'Église intérieure, qui est le corps de Christ, est nécessairement et perpétuellement une. L'Église visible a part sans doute à cette unité de la première; mais, considérée en elle-même, la multiplicité est un caractère que lui attribue déjà l'Écriture du Nouveau Testament. Tandis qu'elle nous parle d'une Église de Dieu[1], elle mentionne, quand il s'agit de cette Église manifestée au dehors, « les Églises de Galatie, les Églises de Macédoine, les Églises de Judée, toutes les Églises des saints[2]. » Ces Églises diverses peuvent sans doute rechercher jusqu'à un certain degré une union extérieure; mais si ce lien leur manque, elles ne perdent pour-

[1] Cor. XV, 9; 1 Tim. III, 15.
[2] 1 Cor. XVI, 1; 2 Cor. VIII, 1; Gal. I, 22; 1 Cor. XIV, 33.

tant rien des qualités essentielles de l'Église de Christ. Le grand lien qui unissait primitivement les membres de l'Église était la foi vivante du cœur, par laquelle tous tenaient à Christ comme à leur chef commun. Diverses circonstances contribuèrent bientôt à faire naître et à développer l'idée de la nécessité d'une unité extérieure. Des hommes accoutumés aux liens et aux formes politiques d'une patrie terrestre transportèrent quelques-unes de leurs vues et de leurs habitudes dans le royaume spirituel et éternel de Jésus-Christ. La persécution, impuissante à détruire et même à ébranler cette société nouvelle, fit, au contraire, qu'elle se forma en une corporation plus compacte. Aux erreurs qui naquirent dans des écoles théosophiques ou dans des sectes, on opposa la vérité une et universelle reçue des apôtres et conservée dans l'Église. Cela était bien tant que l'Église invisible et spirituelle n'était qu'une avec l'Église visible et extérieure. Mais bientôt un grand divorce commença ; les formes et la vie se séparèrent. L'apparence d'une organisation identique et extérieure fut peu à peu substituée à l'unité intérieure et spirituelle, qui est l'essence de la religion de Dieu. On délaissa le parfum précieux de la foi, et l'on se prosterna devant le vase vide qui l'avait contenu. La foi du cœur n'unissant plus les membres de l'Église, on chercha un autre lien, et on les unit à l'aide des évêques, des archevêques, des papes, des mitres, des cérémonies et des canons. L'Église vivante s'étant peu à peu retirée dans le sanctuaire écarté de quelques âmes solitaires, on mit à sa place l'Église extérieure, que l'on déclara, avec toutes ses formes, d'institution divine. Le salut ne jaillissant plus de la Parole désormais cachée, on établit qu'il était transmis par le moyen des formes qu'on avait inventées, on dit que personne ne le posséderait s'il ne le recevait par ce canal. Nul, dit-on, ne peut par sa propre foi parvenir à la vie éternelle. Le Christ a communiqué aux apôtres, les apôtres ont communiqué aux évêques l'onction de l'Esprit-Saint ; et cet Esprit ne se trouve que dans cette filière-là ! Primitivement, quiconque avait l'Esprit de

Jésus-Christ était membre de l'Église ; maintenant on intervertit les termes, et l'on prétendit que celui-là seul qui était membre de l'Église possédait l'Esprit de Jésus-Christ[1].

En même temps que ces idées s'établissaient, la distinction entre le clergé et le peuple se marquait toujours plus. Le salut des âmes ne dépendait plus seulement de la foi en Christ, mais aussi, et très particulièrement, de l'union avec l'Église. Les représentants et les chefs de l'Église recevaient une partie de la confiance qui n'est due qu'à Jésus-Christ, et devenaient pour le troupeau de vrais médiateurs. L'idée du sacerdoce universel des chrétiens disparut alors peu à peu ; on compara les serviteurs de l'Église de Christ aux prêtres de l'ancienne alliance, et ceux qui se séparaient de l'évêque furent mis sur le même rang que Coré, Dathan et Abiram. D'un sacerdoce particulier, tel qu'il se forma alors dans l'Église, à un sacerdoce souverain, tel que Rome le réclame, le pas était facile.

En effet, dès que l'erreur de la nécessité d'une unité visible de l'Église fut établie, on vit s'élever une autre erreur, celle de la nécessité d'une représentation extérieure de cette unité. Bien que l'on ne trouve nulle part dans l'Évangile les traces d'une prééminence de saint Pierre sur les autres apôtres ; bien que l'idée seule de primauté soit contraire aux rapports fraternels qui unissaient les disciples, et à l'esprit même de la dispensation évangélique, qui au contraire appelle tous les enfants du Père à se servir les uns les autres, en ne reconnaissant qu'un seul docteur et un seul chef ; bien que Jésus eût fortement tancé ses disciples chaque fois que des idées ambitieuses de prééminence étaient sorties de leur cœur charnel, on inventa et l'on appuya sur des passages mal compris une primauté de saint Pierre ; puis on salua dans cet apôtre et dans son prétendu successeur à Rome les représentants visibles de l'unité visible, les chefs de l'Église.

1 « Ubi ecclesia, ibi et spiritus Dei. — Ubi spiritus Dei, illic ecclesia. » (Irenæus.)

La constitution patriarcale contribua aussi à l'exaltation de la papauté romaine. Déjà, dans les trois premiers siècles, les Églises des métropoles avaient joui d'une considération particulière. Le concile de Nicée, dans son sixième canon, signala trois villes dont les Églises avaient, selon lui, une ancienne autorité sur celles des provinces environnantes : c'étaient Alexandrie, Rome et Antioche. L'origine politique de cette distinction se trahit par le nom même que l'on donna d'abord à l'évêque de ces cités : on l'appela *exarque*, comme le gouverneur politique[1]. Plus tard on lui donna le nom plus ecclésiastique de *patriarche*. C'est dans le concile de Constantinople que nous trouvons ce nom pour la première fois employé ; mais il l'est alors dans un sens différent de celui qu'il reçut plus tard. Ce n'est que peu avant le concile de Chalcédoine qu'on l'attribua exclusivement aux grands métropolitains. Le second concile œcuménique créa un nouveau patriarcat, celui de Constantinople même, de la nouvelle Rome, de la seconde capitale de l'Empire. L'Église de Byzance, si longtemps obscure, jouit *des mêmes privilèges* et fut mise sur le même rang que l'Église de Rome par le concile de Chalcédoine. Rome partageait alors avec ces trois Églises la suprématie patriarcale. Mais quand l'envahissement de Mahomet eut fait disparaître les siéges d'Alexandrie et d'Antioche, quand le siége de Constantinople déchut, et plus tard même se sépara de l'Occident, Rome resta seule, et les circonstances ralliérent tout autour de son siége, demeuré dès lors sans rival.

Des complices nouveaux et plus puissants que tous les autres vinrent encore à son aide. L'ignorance et la superstition s'emparèrent de l'Église, et la livrèrent à Rome, un bandeau sur les yeux, et les mains dans les fers.

Cependant cette captivité ne s'accomplissait point sans combats. Souvent la voix des Églises proclama leur indé-

[1] Voyez *Canon Sardica.*, VI, et aussi le concile de Chalcédoine, canons VIII et XVIII : ὁ ἔξαρχος τῆς διοικήσεως.

pendance. Cette voix courageuse retentit surtout dans l'Afrique proconsulaire et dans l'Orient [1].

Mais Rome trouva, pour étouffer les cris des Églises, de nouveaux alliés. Des princes, que les orages des temps faisaient souvent chanceler sur leur trône, lui offrirent leur appui si elle voulait, en revanche, les soutenir. Ils lui donnaient de l'autorité spirituelle, pourvu qu'elle le leur rendît en pouvoir séculier. Ils lui firent bon marché des âmes, dans l'espérance qu'elle les aiderait à avoir bon marché de leurs ennemis. Le pouvoir hiérarchique qui montait et le pouvoir impérial qui descendait s'appuyèrent ainsi l'un l'autre, et hâtèrent par cette alliance leur double destinée.

Rome n'y pouvait perdre. Un édit de Théodose II et de Valentinien III proclama l'évêque de Rome recteur de toute l'Église [2]. Justinien rendit une ordonnance semblable. Ces décrets ne contenaient pas tout ce que les papes prétendaient y voir; mais, dans ces temps d'ignorance, il leur était facile de faire prévaloir l'interprétation qui leur était la plus favorable. La domination des empereurs en Italie devenant toujours plus chancelante, les évêques de Rome surent en profiter pour se soustraire à leur juridiction.

Mais déjà étaient sortis des forêts du Nord d'énergiques promoteurs de la puissance papale. Les barbares qui avaient envahi l'Occident et y avaient établi leur domicile, après s'être enivrés de sang et de rapine, durent incliner leur farouche épée devant la puissance intellectuelle qu'ils ren-

[1] Cyprien, évêque de Carthage, dit d'Étienne, évêque de Rome : ...« Magis ac magis ejus *errorem* denotabis, qui hæreticorum causam contra christianos et contra *Ecclesiam Dei* asserere conatur... qui unitatem et veritatem, de divina lege venientem, non tenens... Consuetudo sine veritate, vetustas erroris est » (epist. LXXIV). Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce, dit aussi dans la seconde moitié du troisième siècle : « Eos autem qui Romæ sunt non ea in omnibus observare quæ sunt ab origine tradita, et frustra auctoritatem apostolorum prætendere... Cæterum nos (les évêques des Églises d'Asie, plus anciennes que celle de Rome) veritati et consuetudinem jungimus, et consuetudini Romanorum consuetudinem, sed *veritatis*, opponimus; ab initio hoc tenentes quod a Christo et ab apostolo traditum est » (Cypr., ep. LXXV). Ces témoignages sont d'une grande force.

[2] « Rector totius Ecclesiæ. »

contrèrent. Tout nouveaux dans la chrétienté, ignorant la nature spirituelle de l'Église, ayant besoin dans la religion d'un certain appareil extérieur, ils se prosternèrent, à demi sauvages et à demi païens, devant le grand prêtre de Rome. Avec eux l'Occident fut à ses pieds. D'abord les Vandales, puis les Ostrogoths, un peu plus tard les Bourguignons et les Alains, ensuite les Visigoths, enfin les Lombards et les Anglo-Saxons vinrent fléchir le genou devant le pontife romain. Ce furent les robustes épaules des enfants du Nord idolâtre qui achevèrent de placer sur le trône suprême de la chrétienté l'un des pasteurs des bords du Tibre.

C'est au commencement du septième siècle que ces choses s'accomplissent en Occident, précisément à la même époque où s'élève en Orient la puissance de Mahomet, prête à envahir aussi une partie de la terre.

Dès lors le mal ne cesse de croître. On voit, dans le huitième siècle, les évêques de Rome repousser d'une main les empereurs grecs, leurs souverains légitimes, et chercher à les chasser de l'Italie, tandis que de l'autre ils caressent les majordomes de France, et demandent à cette puissance nouvelle, qui commence à grandir en Occident, quelques-uns des débris de l'Empire. Rome établit son autorité usurpée entre l'Orient, qu'elle repousse, et l'Occident, qu'elle appelle. Elle élève son trône entre deux révoltes. Effrayée du cri des Arabes, qui, maîtres de l'Espagne, se vantent d'arriver bientôt en Italie par les portes des Pyrénées et des Alpes, et de faire proclamer sur les sept collines le nom de Mahomet; épouvantée de l'audace d'Astolphe, qui, à la tête de ses Lombards, fait entendre les rugissements du lion et brandit devant les portes de la cité éternelle son épée, menaçant d'en égorger tous les Romains [1], Rome, près de sa ruine, porte en son épouvante les regards tout autour d'elle, et se jette dans les bras des Francs. L'usurpateur Pepin lui demande pour sa royauté

1 « Fremens ut leo... asserens omnes uno gladio jugulari. » (Anastasius, *Bibl. Vit. Pontif.*, p. 83.)

nouvelle une sanction prétendue ; la papauté la lui donne et obtient, en revanche, qu'il se déclare le défenseur de la « République de Dieu. » Pepin enlève aux Lombards ce qu'ils avaient enlevé à l'Empereur; mais, au lieu de le rendre à ce prince, il dépose sur l'autel de saint Pierre les clefs des villes qu'il a conquises, et jurant, la main levée, il déclare que ce n'est pas pour un homme qu'il a pris les armes, mais pour obtenir de Dieu la rémission de ses péchés et faire hommage de ses conquêtes au chef des apôtres. Ainsi la France établit la puissance temporelle des papes.

Charlemagne paraît; il monte une première fois à la basilique de Saint-Pierre, en en baisant dévotement les degrés. Il s'y présente une seconde fois, maître de tous les peuples qui formaient l'empire d'Occident, et de Rome elle-même. Léon III croit devoir donner le titre à celui qui a déjà la puissance, et l'an 800, à la fête de Noël, il pose sur la tête du fils de Pepin la couronne des empereurs de Rome [1]. Dès lors le pape appartient à l'empire des Francs; ses rapports avec l'Orient sont finis. Il se détache d'un arbre pourri qui va tomber, pour se greffer sur un sauvageon vigoureux. Parmi ces races germaniques auxquelles il se donne, l'attend un avenir auquel il n'eût jamais osé prétendre.

Charlemagne ne légua à ses faibles successeurs que des débris de sa puissance. Au neuvième siècle, la désunion affaiblit partout le pouvoir civil. Rome comprit que c'était le moment pour elle de lever la tête. Quand l'Église pouvait-elle mieux se rendre indépendante de l'État qu'à cette époque de décadence où la couronne que Charles porta se trouvait brisée, et où ses fragments étaient épars sur le sol de son ancien empire?

Ce fut alors que parurent les fausses décrétales d'Isidore. Dans ce recueil de prétendus décrets des papes, les plus an-

1 « Visum est et ipsi Apostolico Leoni... ut ipsum Carolum imperatorem nominare debuisset, qui ipsam Romam tenebat, ubi semper Cæsares sedere soliti erant et reliquas sedes... » (Annalista Lambecianus, ad an. 801.)

ciens évêques, les contemporains de Tacite et de Quintilien, parlaient le latin barbare du neuvième siècle. Les coutumes et les constitutions des Francs étaient gravement attribuées aux Romains du temps des empereurs. Des papes y citaient la Bible dans la traduction latine de saint Jérôme, qui avait vécu un, deux ou trois siècles après eux. Et Victor, évêque de Rome, l'an 192, écrivait à Théophile, qui fut archevêque d'Alexandrie en 385. L'imposteur qui avait fabriqué ce recueil s'efforçait d'établir que tous les évêques tenaient leur autorité de l'évêque de Rome, qui tenait la sienne immédiatement de Jésus-Christ. Non-seulement il enregistrait toutes les conquêtes successives des pontifes, mais encore il les faisait remonter aux temps les plus anciens. Les papes n'eurent pas honte de s'appuyer de cette invention méprisable. Déjà en 865 Nicolas Ier y choisit des armes [1] pour combattre les princes et les évêques. Cette fable effrontée fut pendant des siècles l'arsenal de Rome.

Néanmoins les vices et les crimes des pontifes devaient suspendre pour quelque temps les effets des décrétales. La papauté signale son accès à la table des rois par des libations honteuses. Elle se prend à s'enivrer, et la tête lui tourne au milieu des débauches. C'est vers ces temps que la tradition place sur le trône papal une fille nommée Jeanne, réfugiée à Rome avec son amant, et dont les douleurs de l'enfantement trahirent le sexe au milieu d'une procession solennelle. Les docteurs de Rome prétendent que cette histoire n'est qu'une fable; nous pouvons prétendre à notre tour que ce sont leurs préjugés romains qui leur font rejeter un fait dont la réalité historique est très vraisemblable, si elle n'est pas incontestable. En tout cas la cour des papes étala d'autres hontes. Des femmes dissolues régnèrent à cette époque dans Rome. Ce trône, qui prétendait s'élever au-dessus de la majesté des rois, s'abaissait sous la fange du vice. Théodora et Marozia installaient et destituaient à leur gré les prétendus maîtres de l'Église

[1] Voyez *Ep. ad univers. Episc. Gall.* (Mansi, XV.)

de Christ, et plaçaient sur le trône de Pierre leurs amants, leurs fils et leurs petits-fils.

Rome devient un vaste théâtre de désordres, dont les plus puissantes familles de l'Italie se disputent la possession. Les comtes de Toscane ont d'ordinaire la victoire. En 1033, cette maison ose mettre sur le trône pontifical, sous le nom de Benoît IX, un jeune garçon élevé dans la débauche. Cet enfant de douze ans continue comme pape ses horribles turpitudes[1]. Un parti élit à sa place Sylvestre III. Le pape Benoît, la conscience chargée d'adultères et la main teinte du sang de ses homicides[2], vend enfin la papauté à un ecclésiastique de Rome.

Les empereurs d'Allemagne, indignés de tant de désordres, en nettoyèrent Rome avec l'épée. L'Empire, faisant valoir ses droits suzerains, tira la triple couronne de la fange où elle était tombée, et sauva la papauté avilie, en lui donnant des hommes décents pour chefs. Henri III destitua en 1046 les trois papes, et son doigt, orné de l'anneau des patrices romains, désigna l'évêque auquel les clefs de la confession de saint Pierre devaient être remises. Quatre papes, tous Allemands et nommés par l'Empereur, se succédèrent. Quand le pontife de Rome mourait, les députés de cette Église paraissaient à la cour impériale, comme les envoyés des autres diocèses, pour demander un nouvel évêque. L'Empereur vit même avec joie les papes réformer des abus, fortifier l'Église, tenir des conciles, instituer et destituer des prélats en dépit des monarques étrangers : la papauté, par ces prétentions, ne faisait qu'exalter la puissance de l'Empereur, son seigneur suzerain. Mais c'était s'exposer à de grands périls que de permettre de tels jeux. Les forces que les papes reprenaient ainsi peu à peu pouvaient se

1 « Cujus quidem post adeptum sacerdotium vita quam turpis, quam fœda, quamque execranda exstiterit, horresco referre. » (Desiderius, abbé de Cassino, plus tard pape Victor III, *De miraculis a S. Benedicto, etc.*, lib. III, init.)

2 « Theophylactus... cum post multa adulteria et homicidia manibus suis perpetrata, etc. » (Bonizo, évêque de Sutri, ensuite de Plaisance, *Liber ad amicum*.)

tourner tout à coup contre l'Empereur lui-même. Quand la bête aurait crû, elle déchirerait le sein qui l'avait réchauffée. Ce fut ce qui arriva.

Ici commence une nouvelle époque pour la papauté. Elle s'élance de son humiliation, et foule bientôt aux pieds les princes de la terre. L'élever, c'est élever l'Église, c'est agrandir la religion, c'est assurer à l'esprit la victoire sur la chair, à Dieu le triomphe sur le monde. Telles sont ses maximes ; l'ambition y trouve son profit, le fanatisme son excuse.

Toute cette nouvelle tendance est personnifiée dans un homme : Hildebrand.

Hildebrand, tour à tour indiscrètement exalté ou injustement dénigré, est la personnification du pontificat romain en sa force et sa gloire. Il est l'une de ces apparitions normales de l'histoire, qui renferment en elles tout un ordre de choses nouvelles, semblables à celles qu'offrirent en d'autres sphères Charlemagne, Luther, Napoléon.

Ce moine, fils d'un charpentier de Savone, élevé dans un couvent romain, s'était enfui de Rome au moment où Henri III y avait déposé trois papes, et s'était réfugié en France, dans l'austère couvent de Cluny. En 1048, l'évêque de Toul, Bruno, ayant été élu pape à Worms, par l'Empereur, qui y présidait la diète germanique, revêtit les habits pontificaux, et prit le nom de Léon IX. Mais le moine Hildebrand refusa de le reconnaître, puisque c'était, disait-il, du pouvoir séculier qu'il tenait la tiare [1]. Aussitôt Léon IX, cédant à la puissance irrésistible d'une grande conviction, posa ses ornements sacerdotaux, et, prenant les habits d'un pèlerin, se rendit avec Hildebrand à Rome, humblement, nu-pieds, dit un historien, afin d'y être légitimement élu par le clergé et le peuple romain.

Dès lors Hildebrand devint l'âme de la papauté, jusqu'à ce qu'il fût devenu la papauté même. Il gouverna l'Église

1 « Quia non secundum canonicam institutionem, sed per sæcularem et regiam potestatem, romanam Ecclesiam arripere velis » (Bruno de Ségni, *Vita Leonis*).

sous le nom de plusieurs pontifes, avant de régner lui-même sous celui de Grégoire VII. Une grande idée s'est emparée de ce grand génie. Il veut fonder une théocratie visible, dont le pape, comme vicaire de Jésus-Christ, sera le chef. Le souvenir de l'ancienne domination universelle de Rome païenne poursuit son imagination et anime sa ferveur. Il veut rendre à Rome papale ce que la Rome des Empereurs a perdu. « Ce que Marius et César, disent ses flatteurs, n'ont pu faire par des torrents de sang, tu l'accomplis par une parole. »

Grégoire VII ne fut point conduit par l'esprit du Seigneur. Cet esprit de vérité, d'humilité, de douceur, lui fut étranger. Il sacrifiait ce qu'il savait être vrai, quand il le jugeait nécessaire à ses desseins. C'est ce qu'il fit en particulier dans l'affaire de Bérenger. Mais un esprit bien supérieur à celui du vulgaire des pontifes, une conviction intime de la justice de sa cause, l'animèrent sans doute. Hardi, ambitieux, inflexible dans ses desseins, il fut en même temps habile et souple dans l'emploi des moyens qui devaient en assurer la réussite.

Son premier travail fut de constituer la milice de l'Église. Il fallait se rendre fort avant que d'attaquer l'Empire. Un concile tenu à Rome enleva les pasteurs à leurs familles, et les obligea d'être tout à la hiérarchie. La loi du célibat, conçue, exécutée sous des papes, moines eux-mêmes, changea le clergé en une espèce d'ordre monastique. Grégoire VII prétendit avoir sur tous les évêques et prêtres de la chrétienté la même puissance qu'un abbé de Cluny exerçait sur l'ordre qu'il présidait. Les légats d'Hildebrand, qui se comparaient eux-mêmes aux proconsuls de l'ancienne Rome, parcouraient les provinces pour enlever aux pasteurs leurs épouses légitimes, et, s'il le fallait, le pape lui-même soulevait la populace contre les ministres mariés[1].

[1] « Hi quocumque prodeunt clamores insultantium, digitos ostendentium, colaphos pulsantium, perferunt. Alii membris mutilati; alii per longos cruciatus superbe necati, etc. » (Martene et Durand, *Thesaurus nov. Anecd.*, I, 231.)

Mais Grégoire se proposait surtout d'émanciper Rome de l'Empire. Jamais il n'eût osé concevoir un dessein si hardi, si les discordes qui troublaient la minorité de Henri IV et la révolte des princes allemands contre ce jeune empereur n'eussent dû en favoriser l'exécution. Le pape était alors comme l'un des magnats de l'Empire : unissant sa cause à celle des autres grands vassaux, il tire parti de l'intérêt aristocratique, puis il défend à tous les ecclésiastiques, sous peine d'excommunication, de recevoir de l'Empereur l'investiture de leur charge. Il brise les antiques liens qui unissent les Églises et leurs pasteurs à l'autorité du prince, mais c'est pour les rattacher tous au trône pontifical. Il prétend y enchaîner d'une main puissante les prêtres, les rois et les peuples, et faire du pape un monarque universel. C'est Rome seule que tout prêtre doit craindre, c'est en Rome seule qu'il doit espérer. Les royaumes et les principautés de la terre sont son domaine. Tous les rois doivent trembler devant les foudres que lance le Jupiter de la Rome moderne. Malheur à celui qui résiste ! Les sujets sont déliés du serment de fidélité ; tout le pays est frappé d'interdit ; tout culte cesse ; les temples sont fermés ; les cloches sont muettes ; les sacrements ne sont plus administrés, et la parole de malédiction atteint jusqu'aux morts eux-mêmes, auxquels la terre, à la voix d'un pontife superbe, refuse la paix des tombeaux.

Le pape soumis, dès les premiers jours de son existence, d'abord aux empereurs romains, puis aux empereurs francs, enfin aux empereurs germains, fut alors émancipé, et marcha pour la première fois leur égal, si ce n'est même leur maître. Cependant Grégoire VII fut à son tour humilié : Rome fut prise ; Hildebrand dut s'enfuir. Il mourut à Salerne, en disant : « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité ; c'est pourquoi je meurs dans l'exil[1]. » Qui osera accuser d'hypocrisie ces paroles dites aux portes du sépulcre ?

Les successeurs de Grégoire, semblables aux soldats qui

1 Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio.

arrivent après une grande victoire, se jetèrent en vainqueurs sur les Eglises asservies. L'Espagne arrachée à l'islamisme, la Prusse enlevée aux idoles, tombèrent dans les bras du prêtre couronné. Les croisades, qui s'accomplirent à sa voix, répandirent et accrurent partout son autorité; ces pieux pèlerins, qui avaient cru voir les saints et les anges guider leurs troupes armées, qui, entrés humblement, à pieds nus, dans les murs de Jérusalem, brûlèrent les Juifs dans leur synagogue et arrosèrent du sang de plusieurs milliers de Sarrasins les lieux où ils venaient chercher les traces sacrées du Prince de la paix, portèrent dans l'Orient le nom du pape, que l'on n'y connaissait plus, depuis que pour la suprématie des princes francs il avait abandonné celle des princes grecs.

D'un autre côté, ce que les armes de la république romaine et de l'Empire n'avaient pu faire, le pouvoir de l'Eglise l'accomplit. Les Allemands apportèrent aux pieds d'un évêque les tributs que leurs ancêtres avaient refusés aux plus puissants généraux. Leurs chefs, en devenant empereurs, avaient cru recevoir des papes une couronne; mais les papes leur avaient donné un joug. Les royaumes de la chrétienté, déjà soumis à la puissance spirituelle de Rome, devinrent maintenant ses tributaires et ses serfs.

Ainsi tout est changé dans l'Eglise.

Elle était au commencement un peuple de frères; et maintenant une monarchie absolue s'est établie dans son sein. Tous les chrétiens étaient sacrificateurs du Dieu vivant[1], ayant pour les conduire d'humbles pasteurs. Mais une tête superbe s'est élevée du milieu de ces pasteurs; une bouche mystérieuse prononce des discours pleins d'orgueil; une main de fer contraint tous les hommes, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, à prendre la marque de son pouvoir. La sainte et primitive égalité des âmes devant Dieu s'est perdue. La chrétienté, à la voix d'un homme, s'est partagée en deux camps iné-

[1] 1 Pierre, II 9.

gaux : d'un côté une caste de prêtres, qui ose usurper le nom d'Eglise, et qui se prétend revêtue, aux yeux du Seigneur, de grands priviléges ; de l'autre, de serviles troupeaux, réduits à une aveugle et passive soumission; un peuple bâillonné et emmaillotté, livré à une caste superbe. Toute tribu, langue et nation de la chrétienté subit la domination de ce roi spirituel, qui a reçu le pouvoir de vaincre.

II

Mais à côté du principe qui devait dominer l'histoire du christianisme s'en trouvait un qui devait en dominer la doctrine. C'était la grande idée du christianisme, l'idée de grâce, de pardon, d'amnistie, de don de la vie éternelle. Cette idée supposait que le péché avait séparé l'homme de Dieu, et qu'il était impossible à l'homme de rentrer par lui-même en communion avec cet être infiniment saint. L'opposition entre la vraie et la fausse doctrine ne saurait sans doute se résumer tout entière dans la question du salut par la foi et du salut par les œuvres. Néanmoins, c'en est le trait le plus saillant. Il y a plus : le salut, considéré comme venant de l'homme, est le principe créateur de toutes les erreurs et de tous les abus. Ce furent les excès produits par cette erreur fondamentale qui amenèrent la Réformation, et ce fut par la profession du principe contraire qu'elle fut opérée. Il faut que ce trait ressorte et soit en saillie dans une introduction à l'histoire de la Réforme.

Le salut par grâce, tel était donc le second caractère qui distinguait essentiellement la religion de Dieu de toutes les religions humaines. Qu'était-il devenu? L'Eglise avait-elle gardé comme un dépôt précieux cette grande et primordiale pensée? Suivons-en l'histoire.

Les habitants de Jérusalem, de l'Asie, de la Grèce et de Rome, au siècle des premiers empereurs, entendirent cette bonne nouvelle : « Vous êtes sauvés par grâce, par la foi, « c'est le don de Dieu[1]. » Et à cette voix de paix, à cet évangile, à cette parole puissante, beaucoup d'âmes coupables crurent, furent rapprochées de Celui qui est la source de la paix, et de nombreuses Eglises chrétiennes se formèrent au milieu des générations abâtardies du siècle.

Mais bientôt on fit une grande méprise sur la nature de la foi qui sauve. La foi, selon saint Paul, est le moyen par lequel tout l'être du croyant, son intelligence, son cœur, sa volonté, entre en possession du salut, que l'incarnation et la mort du Fils de Dieu lui ont acquis. Jésus-Christ est saisi par la foi, et dès lors il devient tout pour l'homme et dans l'homme. Il communique une vie divine à la nature humaine, et l'homme ainsi renouvelé, dégagé de la puissance de l'égoïsme et du péché, a de nouvelles affections et fait de nouvelles œuvres. La foi, dit la théologie pour exprimer ces idées, est l'appropriation subjective de l'œuvre objective de Christ. Si la foi n'est pas une appropriation du salut, elle n'est rien; toute l'économie chrétienne est troublée, les sources de la vie nouvelle sont scellées, le christianisme est renversé par sa base.

Ce fut ce qui arriva. Ce côté pratique de la foi fut peu à peu oublié. Bientôt elle ne fut plus que ce qu'elle est encore pour plusieurs, un acte de l'intelligence, une simple soumission à une autorité supérieure.

De cette première erreur en découla nécessairement une seconde. La foi étant ainsi dépouillée de son caractère pratique, il fut impossible de dire qu'elle sauve seule; les œuvres ne venant plus après elle, force fut de les mettre à côté; et la doctrine que l'homme est justifié par la foi et par les œuvres entra dans l'Église. A l'unité chrétienne, qui renferme sous le même principe la justification et les

[1] Éphés. II.

œuvres, la grâce et la loi, le dogme et le devoir, succéda cette triste dualité, qui fait de la religion et de la morale deux choses tout à fait distinctes, cette funeste erreur qui, en séparant ce qui pour vivre doit être uni, en mettant l'âme d'un côté et le corps de l'autre, cause la mort. La parole de l'Apôtre, retentissant à travers tous les siècles, dit : « Vous avez commencé par l'esprit, et vous finissez « maintenant par la chair ! »

Une autre grande erreur vint encore troubler la doctrine de la grâce ; ce fut le pélagianisme. Pélage prétendit que la nature humaine n'est point déchue, qu'il n'y a point de corruption héréditaire, et qu'ayant reçu le pouvoir de faire le bien, l'homme n'a qu'à le vouloir pour l'accomplir[1]. Si le bien consiste en quelques actions extérieures, Pélage a raison. Mais si l'on regarde aux principes d'où ces actes extérieurs proviennent, alors on retrouve partout dans l'homme l'égoïsme, l'oubli de Dieu, la souillure, l'impuissance. La doctrine pélagienne, repoussée de l'Église par Augustin, quand elle s'était avancée sans voile, se représenta bientôt déguisée, comme semi-pélagianisme et sous le masque de formules augustiniennes. L'erreur se répandit avec une rapidité étonnante dans la chrétienté. Le danger de ce système se manifesta surtout, en ce que, mettant le bien au dehors et non au dedans, il fit attacher un grand prix à des œuvres extérieures, à des observances légales, à des actes de pénitence. Plus on faisait de ces pratiques, plus on était saint ; avec elles on gagnait le ciel, et bientôt on crut qu'il existait des hommes (idée très étonnante assurément), qui allaient en sainteté au delà du nécessaire.

Le pélagianisme, en même temps qu'il corrompit la doctrine, fortifia la hiérarchie ; de la même main dont il abaissa la grâce, il éleva l'Eglise : car la grâce c'est Dieu, et l'Eglise c'est l'homme.

1 « Velle et esse ad hominem referenda sunt, quia de arbitrii fonte descendunt. » Pelagius in Aug., *de Gratia Dei*, c. IV.)

Plus nous reconnaîtrons que tout le monde est coupable devant Dieu, plus aussi nous nous attacherons uniquement à Jésus-Christ, comme à la seule source de la grâce. Comment pourrions-nous alors placer l'Église sur le même rang que lui, puisqu'elle n'est qu'une société d'hommes pécheurs, dont il est seul la justice? Mais dès que nous attribuons à l'homme une sainteté propre, un mérite personnel, tout change. Les ecclésiastiques, les moines sont considérés comme les moyens les plus naturels de recevoir les grâces de Dieu. Ce fut ce qui arriva après Pélage. Le salut, ôté des mains de Dieu, tomba dans la main des prêtres. Ceux-ci se mirent à la place du Seigneur; et les âmes avides de pardon ne durent plus regarder vers le ciel, mais vers l'Église, et surtout vers son prétendu chef. Le pontife de Rome fut en place de Dieu aux esprits aveuglés. De là la grandeur des papes et d'indicibles abus. Le mal alla plus loin. Le pélagianisme, en établissant que l'homme peut atteindre à la sanctification parfaite, prétendit auss que les mérites des saints et des martyrs peuvent être appliqués à l'Église. On attribua même une vertu particulière à leur intercession. On leur adressa donc des prières; on invoqua leur secours dans toutes les détresses de la vie, et une véritable idolâtrie succéda ainsi à l'adoration du Dieu vivant et vrai.

En même temps le pélagianisme multiplia les rites et les cérémonies. L'homme s'imaginant qu'il pouvait et qu'il devait par de bonnes œuvres se rendre digne de la grâce, ne vit rien de plus propre à la mériter que les actes du culte. La loi cérémonielle se compliqua à l'infini, et fut bientôt mise au moins à l'égal de la loi morale. Ainsi la conscience des chrétiens fut de nouveau chargée d'un joug qui avait été déclaré insupportable au temps des apôtres[1].

Mais ce fut surtout par le système de la pénitence, qui découla du pélagianisme, que le christianisme fut dénaturé. La pénitence avait consisté d'abord dans certains

[1] Actes des Apôtres, XV, 10.

signes publics de repentir, que l'Église avait demandés à ceux qu'elle avait exclus pour cause de scandales, et qui désiraient être de nouveau reçus dans son sein.

Peu à peu la pénitence s'étendit à tous les péchés, même aux plus secrets, et elle fut considérée comme une espèce de châtiment auquel il fallait se soumettre pour acquérir, par l'absolution des prêtres, le pardon de Dieu.

La pénitence ecclésiastique fut ainsi confondue avec la repentance chrétienne, sans laquelle il ne peut y avoir ni justification ni sanctification.

Au lieu d'attendre le pardon uniquement de Christ par la foi, on l'attendit principalement de l'Église par les œuvres de la pénitence.

On attacha beaucoup d'importance aux marques extérieures de la repentance, aux larmes, aux jeûnes, aux macérations, et on oublia la régénération intérieure du cœur, qui constitue seule une vraie conversion.

Comme la confession et les œuvres de la pénitence sont plus faciles que l'extirpation du péché et que l'abandon du vice, plusieurs cessèrent de lutter contre les convoitises de la chair, et préférèrent les satisfaire, au prix de quelques macérations.

Les œuvres de la pénitence substituées au salut de Dieu se multiplient dans l'Eglise, depuis Tertullien jusqu'au treizième siècle. Il faut jeûner, aller pieds nus, ne pas porter de linge; ou bien quitter sa maison et sa patrie pour des contrées lointaines; ou bien encore renoncer au monde et embrasser l'état monastique.

Dans le onzième siècle on joint à tout cela les flagellations volontaires; elles deviennent plus tard dans l'Italie, alors violemment agitée, une vraie manie. Nobles et vilains, jeunes et vieux, et jusqu'à des enfants de cinq ans, vont deux à deux, par centaines, par milliers et par dizaines de milliers, à travers les villages, les bourgs et les villes, ne portant pour vêtement qu'un tablier lié par le milieu du corps, et visitent en procession les églises au plus fort de l'hiver. Armés d'un fouet, ils se flagellent impitoyablement,

et les rues retentissent de cris et de gémissements qui arrachent des larmes à ceux qui les entendent.

Cependant, bien avant que le mal fût venu à un tel degré, les hommes, accablés par les prêtres, avaient soupiré après la délivrance. Les prêtres eux-mêmes avaient compris que s'ils n'y portaient remède, leur puissance usurpée leur échapperait. Ils inventèrent donc le système d'échange, célèbre sous le nom d'indulgences. Ils dirent : « Vous ne « pouvez, ô pénitents ! accomplir les tâches qui vous sont « imposées. Eh bien, nous prêtres de Dieu et vos pasteurs, « nous prendrons sur nous ce pesant fardeau. Pour un « jeûne de sept semaines, dit Regino, abbé de Prum, on « payera, si l'on est riche, vingt sous ; si on l'est moins, « dix sous ; si l'on est pauvre, trois sous ; ainsi de suite « pour autre chose [1]. » Des voix courageuses s'élevèrent contre ce commerce, mais en vain.

L'Église découvrit bientôt les avantages qu'elle pouvait tirer de ces indulgences. Le docteur irréfragable, Alexandre de Hales, inventa, dans le treizième siècle, une doctrine bien propre à assurer cette vaste ressource de la papauté ; une bulle de Clément VII la déclara article de foi. Jésus-Christ, dit-on, a fait bien plus qu'il n'était nécessaire pour réconcilier les hommes avec Dieu. Une seule goutte de son sang eût suffi pour cela. S'il en a beaucoup versé, c'est afin de fonder pour son Eglise un trésor que l'éternité même ne saurait épuiser. Les mérites surérogatoires des saints et le prix des œuvres qu'ils ont faites au delà de leur obligation, ont encore augmenté ce trésor. La garde et l'administration en ont été confiées au vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Il applique à chaque pécheur, pour les fautes commises après le baptême, ces mérites de Jésus-Christ et des saints, selon la mesure et dans la quantité que ses péchés le rendent nécessaire. Qui oserait attaquer un usage d'une aussi sainte origine ?

Bientôt se déploie et se complique cette inconcevable

[1] *Libri duo de ecclesiasticis disciplinis.*

industrie. Les philosophes d'Alexandrie avaient parlé d'un feu dans lequel les hommes devaient être purifiés. Plusieurs anciens docteurs avaient admis cette idée. Rome déclara doctrine de l'Église cette opinion philosophique. Le pape réunit par une bulle le purgatoire à son domaine. Il arrêta que l'homme y expierait ce qu'il n'aurait pu expier ici-bas, mais que les indulgences pourraient délivrer les âmes de cet état intermédiaire où leurs péchés devaient les retenir. Thomas d'Aquin l'exposa dans sa fameuse *Somme théologique*. On n'épargna rien pour remplir les esprits d'épouvante; on peignit avec d'horribles couleurs es tourments que fait endurer le feu purificateur à ceux qui en deviennent la proie. On voit encore de nos jours, dans bien des pays de la catholicité, de ces tableaux exposés dans les temples ou dans les carrefours, où de pauvres âmes, du milieu de flammes ardentes, invoquent avec angoisse quelque secours. Qui eût pu refuser l'argent rédempteur qui, en tombant dans le trésor de Rome, devait racheter l'âme de tant de souffrances?

Peu après, pour régulariser ce trafic, on inventa (ce fut probablement Jean XXII) la fameuse et scandaleuse taxe des indulgences, dont on a plus de quarante éditions. Les oreilles les moins délicates seraient offensées si l'on répétait toutes les horreurs qui s'y trouvent. L'inceste coûtera, s'il n'est pas connu, cinq gros, et s'il est connu, six gros. Tel prix pour le meurtre, tel pour l'infanticide, pour l'adultère, pour le parjure, pour le vol avec effraction, etc. — « O « honte de Rome! » s'écrie Claudius d'Espense, théologien romain; et nous ajoutons : O honte de l'humanité! car on ne peut rien reprocher à Rome qui ne retombe sur l'homme lui-même. Rome c'est l'humanité exaltée dans quelques-uns de ses mauvais penchants. Nous disons cela pour être vrai : nous le disons aussi pour être juste.

Boniface VIII, le plus hardi et le plus ambitieux des papes après Grégoire VII, sut faire plus encore que ses devanciers.

Il publia, l'an 1300, une bulle par laquelle il annonça à

l'Église que tous les cent ans tous ceux qui se rendraient à Rome y obtiendraient une indulgence plénière. D'Italie, de Sicile, de Sardaigne, de Corse, de France, d'Espagne, d'Allemagne, de Hongrie, de toutes parts, on accourut. Des vieillards de soixante et de soixante-dix ans se mettaient en chemin, et l'on compta à Rome dans un mois jusqu'à deux cent mille pèlerins. Tous ces étrangers apportaient de riches offrandes. Le pape et les Romains virent se remplir leurs trésors.

Bientôt l'avidité romaine plaça chaque jubilé à cinquante, plus tard à trente-trois, et enfin à vingt-cinq années. Puis, pour la plus grande commodité des acheteurs et le plus grand profit des marchands, on transporta de Rome sur toutes les places de la chrétienté, et le jubilé et ses indulgences. Il n'était plus besoin de sortir de chez soi. Ce que d'autres avaient été chercher au delà des Alpes, chacun pouvait l'acheter à sa porte.

Le mal ne pouvait devenir plus grand.

Alors le réformateur se leva.

Nous avons vu ce qu'était devenu le principe qui devait dominer l'histoire du christianisme; nous venons de voir ce que devint celui qui devait en dominer la doctrine : tous deux s'étaient perdus.

Établir une caste médiatrice entre l'homme et Dieu, et faire acheter par des œuvres, par des pénitences et à prix d'argent, le salut que Dieu donne, voilà la papauté.

Ouvrir à tous, par Jésus-Christ, sans médiateur humain, sans ce pouvoir qui s'appelle l'Église, un accès libre au grand don de la vie éternelle que Dieu fait à l'homme, voilà le Christianisme et la Réformation.

La papauté est un mur immense, élevé par le travail des siècles entre l'homme et Dieu. Si quelqu'un veut le franchir, qu'il paye ou qu'il souffre. Et encore ne le franchira-t-il pas.

La Réformation est la puissance qui a renversé cette muraille, qui a rendu Christ à l'homme, et qui lui a fait ainsi un sentier uni pour venir à son Créateur.

La papauté interpose l'Église entre Dieu et l'homme.

Le Christianisme et la Réformation font rencontrer Dieu et l'homme face à face.

La papauté les sépare. L'Évangile les unit.

Après avoir ainsi tracé l'histoire de la décadence et de l'anéantissement des deux grands principes qui devaient distinguer la religion de Dieu de toutes les religions des hommes, voyons quels furent quelques-uns des résultats de cette immense transformation.

Mais rendons d'abord quelque honneur à cette Église du moyen âge qui succéda à celle des Apôtres et des Pères, et qui précéda celle des réformateurs. L'Église demeura l'Église, bien que déchue et toujours plus captive. C'est dire qu'elle fut toujours l'amie la plus puissante de l'homme. Ses mains, quoique liées, purent encore bénir. De grands serviteurs de Jésus-Christ, qui furent pour les doctrines essentielles de vrais protestants, répandirent durant ces siècles une lumière bienfaisante; et dans le plus humble couvent, dans la plus obscure paroisse, il se trouva de pauvres moines et de pauvres prêtres pour soulager de grandes douleurs. L'Église catholique ne fut pas la papauté. Celle-ci eut le rôle d'oppresseur, et celle-là celui d'opprimée. La Réformation, qui déclara la guerre à l'une, vint délivrer l'autre. Et, il faut le dire, la papauté elle-même fut quelquefois, dans les mains de Dieu qui fait sortir le bien du mal, un contre-poids nécessaire à la puissance et à l'ambition des princes.

III

Voyons maintenant l'état de l'Église avant la Réformation.

Le peuple de la chrétienté n'attendait plus d'un Dieu vi-

vant et saint le don gratuit de la vie éternelle. Il devait donc pour l'obtenir recourir à tous les moyens que pouvait inventer une imagination superstitieuse, craintive et alarmée. Le ciel se remplit de saints et de médiateurs qui devaient solliciter cette grâce. La terre se remplit d'œuvres pies, de sacrifices, de pratiques et de cérémonies qui devaient la mériter. Voici le tableau que nous fait de la religion à cette époque un homme qui fut longtemps moine, et plus tard compagnon d'œuvre de Luther, Myconius :

« Les souffrances et les mérites de Christ étaient traités « comme une vaine histoire ou comme les fables d'Homère. « Il n'était pas question de la foi par laquelle on obtient la « justice du Sauveur et l'héritage de la vie éternelle. Christ « était un juge sévère, prêt à condamner tous ceux qui ne « recourraient pas à l'intercession des saints ou aux indul- « gences des papes. A sa place figuraient comme interces- « seurs, d'abord la vierge Marie, semblable à la Diane du « paganisme; et puis des saints dont les papes augmen- « taient sans cesse le catalogue. Ces médiateurs n'accor- « daient leurs prières que si l'on avait bien mérité des or- « dres fondés par eux. Pour cela il fallait faire, non pas ce « que Dieu commande dans sa Parole, mais un grand nom- « bre d'œuvres inventées par les moines et par les prêtres, « et qui rapportaient beaucoup d'argent. C'étaient des *Ave « Maria*, des prières de sainte Ursule, de sainte Brigitte. Il « fallait chanter, crier jour et nuit. Il y avait autant de lieux « de pèlerinage que de montagnes, de forêts ou de vallées. « Mais l'on pouvait avec de l'argent racheter ces peines. On « apportait donc aux couvents et aux prêtres de l'argent et « tout ce qui pouvait avoir quelque valeur, des poulets, des « oies, des canards, des œufs, de la cire, du chaume, du « beurre, du fromage. Alors les chants retentissaient, les « cloches sonnaient, les parfums remplissaient le sanc- « tuaire, les sacrifices étaient offerts, les cuisines regor- « geaient, les verres se heurtaient, et les messes terminaient « et recouvraient toutes ces œuvres pies. Les évêques ne « prêchaient pas, mais ils consacraient les prêtres, les

« cloches, les moines, les églises, les chapelles, les images, « les livres, les cimetières; et tout cela fournissait de grands « revenus. Des os, des bras, des pieds étaient conservés « dans des boîtes d'argent ou d'or : on les donnait à bai- « ser pendant la messe; et cela aussi rapportait un grand « profit.

« Tous ces gens maintenaient que le pape, étant à la « place de Dieu [1], ne pouvait se tromper, et ils ne souf- « fraient aucune contradiction [2]. »

A l'église de Tous-les-Saints, à Wittemberg, on faisait voir un morceau de l'arche de Noé, un peu de suie provenant de la fournaise des trois jeunes hommes, un morceau de bois de la crèche de Jésus-Christ, des cheveux, de la barbe du grand Christophe, et dix-neuf mille autres reliques de plus ou moins grand prix. A Schaffouse on montrait l'haleine de saint Joseph, que Nicodème avait reçue dans son gant. Dans le Wurtemberg on rencontrait un vendeur d'indulgences débitant sa marchandise la tête ornée d'une grande plume tirée de l'aile de l'archange Michel [3]. Mais il n'était pas nécessaire d'aller chercher au loin ces précieux trésors. Des fermiers de reliques parcouraient le pays. Ils les colportaient dans les campagnes, comme on l'a fait plus tard des saintes Écritures, et les apportaient aux fidèles dans leurs maisons, pour leur épargner les frais et la peine du pèlerinage. On les exposait avec pompe dans les églises. Ces colporteurs errants payaient une certaine somme aux propriétaires des reliques, et leur donnaient tant pour cent de leurs profits... Le royaume des cieux avait disparu, et les hommes avaient élevé à sa place sur la terre un honteux marché.

Aussi un esprit profane avait-il envahi la religion; et les souvenirs les plus sacrés de l'Église, les temps qui appelaient le plus les fidèles au recueillement et à l'amour, étaient déshonorés par des bouffonneries et des profana-

[1] 2 Thess. II, 4.
[2] Myconius, *Hist. de la Réformation*; et Seckendorf, *Hist. du Luthéranisme*.
[3] Müller's *Reliquien*, t. III, p. 22.

tions toutes païennes. Les « rires de Pâques » tenaient une grande place dans les actes de l'Église. La fête de la résurrection de Jésus-Christ devant être célébrée avec joie, on recherchait dans les sermons tout ce qui pouvait exciter les rires du peuple. Tel prédicateur chantait comme un coucou; tel autre sifflait comme une oie. L'un traînait à l'autel un laïque revêtu d'un froc; un second récitait les histoires les plus indécentes; un troisième racontait les tours de l'apôtre saint Pierre, entre autres comment au cabaret il avait trompé son hôte en ne payant pas son écot [1]. Le bas clergé profitait de l'occasion pour tourner en ridicule ses supérieurs. Les temples étaient changés en tréteaux et les prêtres en bateleurs.

Si telle était la religion, que devaient être les mœurs?

Sans doute la corruption n'était pas alors universelle. Il ne faut point l'oublier; l'équité le demande : on vit jaillir de la Réformation même une abondance de piété, de justice et de force. L'action spontanée de la puissance de Dieu en fut la cause; mais comment nier qu'il avait à l'avance déposé les germes de cette vie nouvelle dans le sein de l'Église? Si de nos jours on rassemblait toutes les immoralités, toutes les turpitudes qui se commettent dans un seul pays, cette masse de corruption nous effrayerait sans doute encore. Néanmoins, le mal eut à cette époque des caractères, une généralité qu'il n'a pas eus depuis lors. Et surtout, l'abomination désolait les lieux saints comme il ne lui a plus été donné de le faire depuis les jours de la Réformation.

La vie avait déchu avec la foi. La nouvelle du don de la vie éternelle est la puissance de Dieu pour régénérer les hommes. Otez le salut que Dieu donne, vous ôtez la sanctification et les œuvres. Ce fut ce qui arriva.

La doctrine et le débit des indulgences provoquaient puissamment au mal un peuple ignorant. Il est vrai que, selon l'Église, les indulgences ne pouvaient être utiles qu'à ceux

1 Œcolamp., *De risu paschali.*

qui promettaient de se corriger et qui tenaient leur parole. Mais qu'attendre d'une doctrine inventée en vue du profit qu'on espérait en retirer? Les vendeurs d'indulgences étaient naturellement tentés, afin de mieux débiter leur marchandise, de présenter la chose au peuple de la manière la plus propre à l'attirer et à le séduire. Les savants eux-mêmes ne comprenaient pas trop cette doctrine. Tout ce que la multitude y voyait, c'est que les indulgences permettaient de pécher : et les marchands ne s'empressaient pas de dissiper une erreur si favorable à la vente.

Quel espoir de renouvellement quand il n'y avait plus communication entre Dieu et l'homme, et que l'homme, éloigné du Dieu qui est esprit et vie, ne se mouvait plus qu'au milieu de petites cérémonies, de grossières pratiques, dans une atmosphère de mort?

Les prêtres étaient les premiers soumis à cette influence corruptrice. En voulant s'élever, ils s'étaient abaissés. Les annales du temps fourmillent de scandales. En plusieurs lieux, on aimait à voir un prêtre entretenir une femme, afin que les femmes mariées fussent en sûreté contre leurs séductions [1]. Que de scènes humiliantes présentait alors la maison d'un pasteur! Le malheureux soutenait la mère et les enfants qu'elle lui avait donnés avec la dîme et les aumônes [2]. Sa conscience était troublée; il rougissait devant le peuple, devant ses domestiques, devant Dieu. La mère, craignant, si le prêtre venait à mourir, de tomber dans le dénûment, se pourvoyait quelquefois à l'avance et volait dans sa propre maison. Son honneur était perdu et ses enfants étaient pour elle une accusation toujours vivante. Méprisés de tous, ils se jetaient dans les querelles et dans les débauches. Voilà la maison du Prêtre... Ces scènes affreuses étaient une instruction dont le peuple savait profiter [3].

Les campagnes étaient le théâtre de nombreux excès. Les lieux où résidaient les ecclésiastiques étaient souvent

1 Nicol. De Clemangis, *De præsulib. simoniacis.*
2 Paroles de Seb. Stor., pasteur de Lichstall en 1524.
3 Füssling Beytræge, II, 224.

des repaires de dissolution. Corneille Adrien à Bruges[1], l'abbé Trinkler à Cappel[2], imitaient les mœurs de l'Orient : ils avaient aussi leurs harems. Des prêtres, s'associant à de méchantes gens, fréquentaient les cabarets, jouaient aux dés, et couronnaient leurs orgies par les querelles et le blasphème[3].

Le conseil de Schaffouse leur défendit la danse publique, excepté en cas de noces, et le port de deux espèces d'armes ; il ordonna aussi qu'on dépouillât de leurs habits ceux que l'on trouverait dans une maison de mauvaises mœurs[4]. Dans l'archevêché de Mayence, ils sautaient durant la nuit par-dessus les murailles, ils faisaient du bruit et toutes sortes de désordres dans les auberges et dans les cabarets, et ils brisaient les portes et les serrures[5]. En plusieurs lieux, le prêtre payait à l'évêque une certaine taxe pour la femme avec laquelle il vivait, et par chaque enfant qu'il avait d'elle. Un évêque allemand, se trouvant un jour à un grand festin, dit publiquement que dans une année onze mille prêtres s'étaient présentés chez lui à cet effet. Érasme le rapporte[6].

Si l'on montait dans l'ordre hiérarchique, la corruption n'était pas moins grande. Les dignitaires de l'Église préféraient le tumulte des camps aux chants des autels. Savoir, la lance à la main, contraindre ceux qui les entouraient à l'obéissance, était l'une des premières qualités des évêques. Baudouin, archevêque de Trèves, sans cesse en guerre avec ses voisins et ses vassaux, rasait leurs châteaux, bâtissait des forts, et ne pensait qu'à agrandir son territoire. Certain évêque d'Eichstadt, lorsqu'il rendait la justice, portait sous son habit une cotte de mailles, et tenait en main une grande épée. Il avait coutume de dire qu'il défiait cinq

1 Metern. Nederl. *Hist.*, VIII.
2 Hottinger, *Hist. Eccl.*, IX, 305.
3 Mand. du 3 mars 1517, de Hugo, évêque de Constance.
4 Müller's *Reliq.*, III, 251.
5 Steubing, *Gesch. der Nass. Oran. Lande.*
6 « Uno anno ad se delata undecim millia sacerdotum palam concubinariorum. » (Erasmi *Op.*, t. IX, p. 401.)

Bavarois, pourvu qu'ils l'attaquassent sans fraude[1]. Partout les évêques étaient en guerre continuelle avec leurs villes. Les bourgeois demandaient la liberté, les évêques voulaient une obéissance absolue. Si ceux-ci remportaient la victoire, ils punissaient la révolte en immolant à leur vengeance de nombreuses victimes; mais la flamme de l'indépendance brillait au moment même où l'on pensait l'avoir étouffée.

Et quel spectacle offrait le trône pontifical aux temps qui précédèrent immédiatement la Réformation! Rome, il faut le dire, ne vit pas souvent tant de honte.

Rodrigue Borgia, après avoir vécu avec une dame romaine, avait continué le même commerce illégitime avec une fille de cette dame, Roza Vanozza, et en avait eu cinq enfants. Il était à Rome cardinal, archevêque, vivant avec Vanozza, avec d'autres encore, fréquentant les églises et les hôpitaux, quand la mort d'Innocent VIII rendit vacant le siége pontifical. Il sut l'obtenir en achetant chaque cardinal à un certain prix. Quatre mulets chargés d'argent entrèrent publiquement dans le palais du plus influent de tous, du cardinal Sforza. Borgia fut fait pape sous le nom d'Alexandre VI, et se réjouit d'être ainsi parvenu au faîte des plaisirs.

Le jour de son couronnement il fit son fils César, jeune homme de mœurs féroces et dissolues, archevêque de Valence et évêque de Pampelune. Puis il célébra dans le Vatican les noces de sa fille Lucrèce par des fêtes auxquelles assista sa maîtresse Julia Bella, et qu'égayèrent des comédies et des chansons déshonnêtes. « Tous les ecclésias-« tiques, dit un historien[2], avaient des maîtresses, et tous « les couvents de la capitale étaient des maisons de mau-« vaise vie. » César Borgia épousa le parti des Guelfes; et quand, avec leur aide, il eut anéanti les Gibelins, il se tourna contre les Guelfes eux-mêmes, et les engloutit à

[1] Schmidt, *Gesch. der Deutschen*, t. IV.
[2] Infessura.

leur tour. César fit du palais des pontifes romains un vil coupe-gorge. L'an 1497 Alexandre donna à son fils aîné le duché de Bénévent. Le duc disparut. Un marchand de bois des bords du Tibre, George Schiavoni, avait vu pendant la nuit jeter un cadavre dans le fleuve; mais il n'avait rien dit : c'était chose ordinaire. On retrouva le cadavre du duc. Son frère César avait été l'auteur de sa mort[1]. Ce n'était pas assez : un beau-frère l'offusquait encore; un jour, César le fit frapper sur l'escalier même du palais pontifical. On le transporta ensanglanté dans ses appartements; sa femme et sa sœur ne le quittaient pas; et, craignant le poison de César, elles lui préparaient de leurs propres mains ses aliments. Alexandre plaça des gardes à sa porte; mais César se moquait de ces précautions; et comme le pape allait voir son gendre : « Ce qui ne se fait pas à dîner se « fera à souper, » lui dit César. Un jour, en effet, il pénétra dans la chambre du convalescent, en chassa sa femme et sa sœur, appela son bourreau Michilotto, le seul homme auquel il témoignât quelque confiance, et fit étrangler son beau-frère sous ses yeux[2]. Alexandre avait un favori, Peroto, dont la faveur importunait aussi le jeune duc. Il le poursuivit; Peroto se réfugia sous le manteau pontifical, et enlaça le pape de ses bras. César le frappa, et le sang de la victime rejaillit sur le visage du pontife[3]. « Le pape, ajoute « le témoin contemporain de ces scènes, aime son fils le « duc, et en a grande peur. » César fut l'homme le plus beau et le plus fort de son siècle. Six taureaux sauvages tombaient facilement sous ses coups dans un combat. Chaque matin on trouvait dans Rome des gens assassinés pendant la nuit. Le poison consumait ceux que le glaive ne pouvait atteindre. Nul n'osait se mouvoir ni respirer dans Rome, tremblant que son tour ne vînt. César Borgia a été

[1] « Amazzò il fratello ducha di Gandia e lo fa butar nel Tevere. » (Manuscrit de Capello, ambassadeur à Rome en 1500, extrait par Ranke.)

[2] « Intro in camera... fe u-sir la moglie e sorella... estrangolò dito zovene. » (Manuscrit de Capello, ambassadeur à Rome en 1500, extrait par Ranke.)

[3] « Adeo il sangue li saltò in la faza del papa. » (*Ibid.*)

le héros du crime. Le lieu sur la terre où l'iniquité a atteint de telles hauteurs, c'est le trône des pontifes. Quand l'homme s'est livré aux puissances du mal, plus il prétend être élevé devant Dieu, plus il s'enfonce dans les abîmes de l'enfer. Les fêtes dissolues que le pape, son fils César et sa fille Lucrèce se donnaient dans le palais pontifical, ne peuvent se décrire, et l'on ne peut y penser sans horreur. Les bocages impurs de l'antiquité n'en virent peut-être pas de semblables. Des historiens ont accusé Alexandre et Lucrèce d'inceste; mais ce fait ne paraît pas suffisamment prouvé. Le pape ayant préparé des poisons à un riche cardinal dans une petite boîte de confitures, qui devait être servie après un somptueux repas, le cardinal, averti, gagna le maître d'hôtel, et la boîte empoisonnée ayant été placée devant Alexandre, il en mangea et mourut [1]. « La ville entière « accourut, et ne put se rassasier de contempler cette vi- « père morte [2]. »

Tel était l'homme qui occupait le siége pontifical au commencement du siècle dans lequel la Réformation éclata.

Ainsi le clergé avait déconsidéré et la religion et lui-même. Aussi une voix puissante pouvait-elle s'écrier : « L'état ecclésiastique est opposé à Dieu et à sa gloire. Le « peuple le sait bien, et c'est ce que ne montrent que trop « tant de chansons, de proverbes et de moqueries contre « les prêtres, qui ont cours parmi les gens du commun, et « toutes ces peintures de moines et de prêtres que l'on voit « sur toutes les murailles et jusque sur les cartes à jeu : « chacun éprouve du dégoût lorsqu'il aperçoit ou qu'il « entend de loin un ecclésiastique. » C'est Luther qui parle ainsi [3].

Le mal s'était répandu dans tous les rangs : une efficace d'erreur avait été envoyée aux hommes; la corruption des

[1] « E messe la scutola venenata avante il papa. » (Sanato.)
[2] Gordon, Tomasi, Infessura, Guicciardini, etc.
[3] « Da man an alle Wænde, auf allerley Zeddel, zuletzt auch auf den Kartenspielen, Pfaffen und Münche malete. » (Luth., *Ep.*, II, 674.)

mœurs répondait à la corruption de la foi; un mystère d'iniquité pesait sur l'Église asservie de Jésus-Christ.

Une autre conséquence découlait nécessairement de l'oubli dans lequel était tombée la doctrine fondamentale de l'Évangile. L'ignorance de l'esprit était la compagne de la corruption du cœur. Les prêtres, ayant pris en leurs mains la distribution d'un salut qui n'appartient qu'à Dieu, avaient un titre suffisant au respect des peuples. Qu'avaient-ils besoin d'étudier les saintes lettres? Il ne s'agissait plus d'expliquer les Ecritures, mais de donner des diplômes d'indulgence; et il n'était pas besoin pour ce ministère d'avoir acquis avec peine beaucoup de savoir.

On choisissait pour prédicateurs dans les campagnes, dit Wimpheling, des misérables que l'on avait auparavant enlevés à la mendicité, et qui avaient été cuisiniers, musiciens, chasseurs, garçons d'écurie, et pis encore [1].

Le haut clergé lui-même était souvent plongé dans une grande ignorance. Un évêque de Dunfeld s'estimait heureux de n'avoir jamais appris ni le grec, ni l'hébreu. Les moines prétendaient que toutes les hérésies provenaient de ces langues, et surtout du grec. « Le Nouveau Testament, « disait l'un d'eux, est un livre rempli de serpents et d'é-« pines. Le grec, continuait-il, est une nouvelle langue, « récemment inventée, et dont il faut bien se garder. « Quant à l'hébreu, mes chers frères, il est certain que « tous ceux qui l'apprennent deviennent juifs à l'instant « même. » Heresbach, ami d'Érasme, écrivain respectable, rapporte ces paroles. Thomas Linacer, savant et célèbre ecclésiastique, n'avait jamais lu le Nouveau Testament. Dans ses derniers jours (en 1524), il s'en fit apporter un exemplaire; mais aussitôt il le jeta loin de lui, avec un jurement, parce qu'en l'ouvrant il était tombé sur ces paroles : « Mais moi je vous dis, ne jurez en aucune ma-« nière. » Or, il était grand jureur. « Ou bien ceci n'est pas « l'Évangile, dit-il, ou bien nous ne sommes pas chrétiens [2] ! »

[1] *Apologia pro Rep. Christ.* — [2] Müller's *Reliq.*, t. III, p. 253.

La faculté de théologie de Paris elle-même ne craignait pas de dire alors devant le parlement : « C'en est fait de la re« ligion si l'on permet l'étude du grec et de l'hébreu. »

S'il y avait çà et là, parmi les ecclésiastiques, quelques connaissances, ce n'était pas dans les saintes lettres. Les cicéroniens d'Italie affectaient un grand mépris pour la Bible, à cause de son style; de prétendus prêtres de l'Église de Jésus-Christ traduisaient les écrits des saints hommes inspirés par l'Esprit de Dieu en style de Virgile et d'Horace, afin de rendre leurs paroles agréables aux oreilles de la bonne société. Le cardinal Bembus, au lieu du *Saint-Esprit*, écrivait : *le souffle du Zéphire céleste ;* au lieu de *remettre les péchés : fléchir les mânes et les dieux souverains*, et au lieu de *Christ*, *Fils de Dieu : Minerve sortie du front de Jupiter*. Ayant trouvé un jour le respectable Sadolet occupé d'une traduction de l'épître aux Romains : « Laisse là ces « enfantillages, lui dit-il; de telles inepties ne conviennent « pas à un homme grave [1]. »

Voilà quelques-unes des conséquences du système qui pesait alors sur la chrétienté. Ce tableau rend évidentes, sans doute, et la corruption de l'Église et la nécessité d'une réformation. C'est ce que nous nous sommes proposé en l'esquissant. Les doctrines vitales du christianisme avaient presque entièrement disparu, et avec elles la vie et la lumière, qui constituent l'essence de la religion de Dieu. Les forces du corps de l'Église s'étaient dissipées. Le corps était affaibli, épuisé, et se trouvait étendu, presque sans vie, sur cette partie du monde que l'Empire romain avait occupée.

IV

Les maux qui affligeaient alors la chrétienté, la supersti-

1 Felleri, *Mon. ined.*, p. 400.

tion, l'incrédulité, l'ignorance, de vaines spéculations, la corruption des mœurs, fruits naturels du cœur de l'homme, n'étaient pas nouveaux sur la terre. Souvent ils avaient figuré dans l'histoire des peuples. Ils avaient attaqué, surtout dans l'Orient, diverses religions, qui avaient eu leurs jours de gloire. Ces religions énervées avaient succombé à ces maux, étaient tombées sous ces coups, et aucune ne s'en était jamais relevée.

Le christianisme doit-il maintenant subir le même sort? Se perdra-t-il comme ces antiques superstitions des peuples? Le coup qui leur donna la mort sera-t-il assez fort pour lui ôter la vie? N'y aura-t-il rien qui le sauve? Ces puissances ennemies qui l'accablent, et qui ont déjà renversé tant de cultes divers, pourront-elles bien s'asseoir sans contradiction sur les ruines de l'Église de Jésus-Christ?

Non. Il y a dans le christianisme ce qui n'était dans aucune de ces religions nationales. Il ne présente pas, comme elles, certaines idées générales, mêlées de traditions et de fables, destinées à succomber tôt ou tard sous les attaques de la raison humaine; il renferme une vérité pure, fondée sur des faits capables de soutenir l'examen de tout esprit droit et éclairé. Le christianisme ne se propose pas seulement d'exciter dans l'homme certains sentiments religieux vagues, dont le prestige, une fois dissipé, ne saurait plus renaître; il a pour but de satisfaire, et il satisfait réellement, tous les besoins religieux de la nature humaine, quel que soit le degré de développement auquel elle soit parvenue. Il n'est pas l'œuvre de l'homme, dont le travail passe et s'efface; il est l'œuvre de Dieu, qui maintient ce qu'il crée; et il a pour gage de sa durée les promesses de son divin chef.

Il est impossible que l'humanité se mette jamais au-dessus du christianisme. Et si même pendant quelque temps elle a cru pouvoir se passer de lui, il lui apparaît bientôt avec une nouvelle jeunesse et une nouvelle vie, comme le seul moyen de guérison pour les âmes : les

peuples dégénérés se retournent alors, avec une ardeur toute nouvelle, vers ces vérités antiques, simples et puissantes, qu'il ont dédaignées à l'heure de leur étourdissement.

Le christianisme déploya en effet au seizième siècle le même pouvoir régénérateur qu'il avait exercé au premier. Après quinze siècles, les mêmes vérités produisirent les mêmes effets. Aux jours de la Réformation, comme au temps de Paul et de Pierre, l'Évangile, avec une force invincible, renversa d'immenses obstacles. Sa puissance souveraine manifesta son efficace du Nord jusqu'au Midi, parmi les nations les plus diverses quant à leurs mœurs, à leur caractère, à leur développement intellectuel. Alors, comme au temps d'Étienne et de Jacques, il alluma le feu de l'enthousiasme et du sacrifice dans des nations éteintes, et les éleva jusqu'au martyre.

Comment cette vivification de l'Église et du monde s'accomplit-elle?

On put observer alors deux lois par lesquelles Dieu gouverne en tout temps le monde.

D'abord il prépare lentement et de loin ce qu'il veut accomplir. Il a les siècles pour le faire.

Ensuite, quand le temps est venu, il opère les plus grandes choses par les plus petits moyens. Il agit ainsi dans la nature et dans l'histoire. Quand il veut faire croître un arbre immense, il dépose un petit grain dans la terre; quand il veut renouveler son Église, il se sert du plus chétif instrument pour accomplir ce que les empereurs, les savants et les hommes éminents de l'Église n'ont pu faire. Bientôt nous chercherons, et nous découvrirons cette petite semence, qu'une main divine plaça dans la terre aux jours de la Réforme. Nous devons maintenant discerner et reconnaître les divers moyens par lesquels Dieu prépara cette grande révolution.

A l'époque où la Réformation était près d'éclater, Rome paraissait en paix et en sûreté. On eût dit que rien ne pou-

vait plus la troubler dans son triomphe ; de grandes victoires avaient été remportées par elle. Les conciles généraux, ces chambres hautes et basses de la catholicité, avaient été soumis. Les vaudois, les hussites avaient été comprimés. Aucune université, excepté peut-être celle de Paris, qui élevait quelquefois la voix quand ses rois lui en donnaient le signal, ne doutait de l'infaillibilité des oracles de Rome. Chacun semblait avoir pris son parti de sa puissance. Le haut clergé préférait donner à un chef éloigné la dixième partie de ses revenus, et consommer tranquillement les neuf autres, plutôt que de tout hasarder pour une indépendance qui lui coûterait cher et lui rapporterait peu. Le bas clergé, amorcé par la perspective de places brillantes que l'ambition lui faisait imaginer et découvrir dans le lointain, achetait volontiers par un peu d'esclavage l'attente flatteuse qu'il chérissait. D'ailleurs, il était presque partout tellement opprimé par les chefs de la hiérarchie, qu'il pouvait à peine se débattre sous leurs mains puissantes, et bien moins encore se relever hardiment et leur tenir tête. Le peuple fléchissait le genou devant l'autel romain ; et les rois eux-mêmes, qui commençaient en secret à mépriser l'évêque de Rome, n'eussent osé porter sur son pouvoir une main que le siècle eût appelée sacrilége.

Mais si l'opposition semblait au dehors s'être ralentie, ou même avoir cessé, quand la Réformation éclata, sa force avait crû intérieurement. Si nous considérons de plus près l'édifice, nous découvrons plus d'un symptôme qui en présageait la ruine. Les conciles généraux, en tombant, avaient répandu leurs principes dans l'Église et porté la division dans le camp de leurs adversaires. Les défenseurs de la hiérarchie s'étaient partagés en deux partis : ceux qui soutenaient le système de la domination papale absolue, d'après les principes d'Hildebrand, et ceux qui voulaient un gouvernement papal constitutionnel, offrant des garanties et des libertés aux Églises.

Mais il y avait plus encore : dans tous les partis, la foi à l'infaillibilité de l'évêque romain était fortement ébranlée.

Si nulle voix ne s'élevait pour l'attaquer, c'est que chacun cherchait plutôt à retenir avec anxiété le peu de foi qu'il avait encore. On craignait la moindre secousse, parce qu'elle devait renverser l'édifice. La chrétienté retenait son souffle; mais c'était pour prévenir un désastre, au milieu duquel elle eût craint de périr. Dès le moment où l'homme tremble d'abandonner une persuasion longtemps vénérée, c'est que déjà il ne la possède plus. Et il ne gardera pas longtemps encore l'apparence même qu'il veut maintenir.

La Réformation avait été peu à peu préparée, par la providence de Dieu, dans trois mondes différents : dans le monde politique, dans le monde ecclésiastique, dans le monde littéraire. Les rois et les peuples, les chrétiens et les théologiens, les lettrés et les savants, contribuèrent à amener la révolution du seizième siècle. Parcourons cette triple opposition, en terminant par celle des lettres, qui fut la plus puissante peut-être dans les temps qui précédèrent immédiatement la Réforme.

D'abord, quant aux peuples et aux rois, Rome avait à leurs yeux beaucoup perdu de son ancien crédit. L'Église en était elle-même la première cause. Les erreurs et les superstitions qu'elle avait introduites dans le christianisme n'étaient pas proprement ce qui lui avait porté un coup fatal. Il eût fallu que la chrétienté fût placée au-dessus de l'Église, quant au développement intellectuel et religieux, pour pouvoir la juger à cet égard. Mais il y avait un ordre de choses qui se trouvait à la portée des laïques, et ce fut là que l'Église fut jugée. Elle était devenue terrestre. Cet empire sacerdotal qui dominait les peuples, et qui ne pouvait subsister qu'au moyen des illusions de ses sujets, et en ayant pour couronne une auréole, avait oublié sa nature, laissé le ciel et ses sphères de lumière et de gloire, pour se plonger dans les vulgaires intérêts des bourgeois et des princes. Représentants-nés de l'esprit, les prêtres l'avaient échangé pour la chair. Ils avaient abandonné les trésors de la science et la puissance spirituelle de la parole pour la force brutale et le clinquant du siècle.

La chose s'était passée assez naturellement. C'était bien l'ordre spirituel que l'Église avait d'abord prétendu défendre. Mais pour le protéger contre la résistance et les attaques des peuples, elle avait eu recours aux moyens terrestres, aux armes vulgaires, dont une fausse prudence l'avait portée à s'emparer. Quand une fois l'Église s'était mise à manier de telles armes, c'en avait été fait de sa spiritualité. Son bras n'avait pu devenir temporel sans que son cœur le devînt aussi. Bientôt on vit en apparence l'inverse de ce qui avait été d'abord. Après avoir voulu employer la terre pour défendre le ciel, elle employa le ciel pour défendre la terre. Les formes théocratiques ne furent plus dans ses mains que des moyens d'accomplir des entreprises mondaines. Les offrandes que les peuples venaient déposer devant le souverain pontife de la chrétienté servaient à entretenir le luxe de sa cour et les soldats de ses armées. Sa puissance spirituelle lui servait d'échelons pour mettre sous ses pieds les rois et les peuples de la terre. Le charme tomba, et la puissance de l'Église fut perdue dès que les hommes du siècle purent dire d'elle : « Elle est devenue comme nous. »

Les grands furent les premiers à examiner les titres de cette puissance imaginaire[1]. Cet examen eût peut-être suffi pour renverser Rome. Mais, par bonheur pour elle, l'éducation des princes se trouvait partout dans les mains de ses adeptes. Ceux-ci inspiraient à leurs augustes élèves des sentiments de vénération pour le pontife romain. Les chefs des peuples croissaient dans le sanctuaire de l'Église. Les princes d'une portée ordinaire ne savaient jamais en sortir entièrement. Plusieurs n'aspiraient même qu'à s'y retrouver au moment de leur mort. On aimait mieux mourir sous un froc que sous une couronne.

L'Italie, cette pomme de discorde de l'Europe, fut peut-être ce qui contribua le plus à éclairer les rois. Ils durent

[1] Adrien Baillet, *Histoire des démêlés de Boniface VIII avec Philippe le Bel.* (Paris, 1708.)

entrer avec les papes dans des alliances qui concernaient le prince temporel de l'État de l'Église, et non l'évêque des évêques. Les rois furent très étonnés de voir les papes prêts à sacrifier les droits qui appartenaient au pontife, pour conserver quelques avantages du prince. Ils aperçurent que ces prétendus organes de la vérité avaient recours à toutes les petites ruses de la politique, à la tromperie, à la dissimulation, au parjure [1]. Alors tomba le bandeau que l'éducation avait attaché sur les yeux des princes. Alors l'adroit Ferdinand d'Aragon essaya ruse contre ruse. Alors l'impétueux Louis XII fit frapper une médaille avec cette légende : *Perdam Babylonis nomen* [2]. Et l'honnête Maximilien d'Autriche, pénétré de douleur en apprenant la trahison de Léon X, disait ouvertement : « Ce pape aussi n'est plus pour moi « qu'un scélérat. Maintenant je puis dire qu'aucun pape, « dans toute ma vie, ne m'a tenu sa foi et sa parole... J'es- « père, si Dieu le veut, que celui-ci sera le dernier [3]. »

Les rois et les peuples commençaient aussi alors à sentir avec impatience le pesant fardeau que les papes leur imposaient. Ils demandaient que Rome les délivrât des dîmes, des tributs, des annates qui consumaient leurs forces. Déjà la France avait opposé à Rome la pragmatique sanction, et les chefs de l'Empire la réclamaient pour eux. L'Empereur prit part en 1511 au concile de Pise, et même il eut quelque temps l'idée d'accaparer pour lui la papauté. Mais parmi les chefs des peuples nul ne fut aussi utile à la Réformation que celui dans les États duquel elle devait commencer.

De tous les électeurs, le plus puissant était alors Frédéric de Saxe, surnommé le Sage. Parvenu en 1487 au gouvernement des États héréditaires de sa famille, il avait reçu de l'Empereur la dignité électorale; et, en 1493, ayant entrepris un pèlerinage à Jérusalem, il y avait été armé « chevalier du Saint-Sépulcre. » L'autorité dont il jouissait, ses ri-

1 Guicciardini, *Histoire d'Italie*.
2 « Je perdrai le nom de Babylone. »
3 Scultet, *Annal.*, ad an. 1520.

chesses, sa libéralité, l'élevaient au-dessus de ses égaux. Dieu le choisit pour être comme un arbre, à l'abri duquel la semence de la vérité pût pousser son premier jet, sans être déracinée par les tempêtes du dehors [1].

Nul n'était plus propre à ce noble ministère. Frédéric possédait l'estime générale, et avait en particulier toute la confiance de l'Empereur. Il le remplaçait même quand Maximilien était absent de l'Empire. Sa sagesse ne consistait pas dans les pratiques habiles d'une politique rusée, mais dans une prudence éclairée et prévoyante, dont la première loi était de ne jamais porter atteinte par intérêt aux lois de l'honneur et de la religion.

En même temps, il sentait en son cœur la puissance de la Parole de Dieu. Un jour que le vicaire général Staupitz se trouvait avec lui, la conversation tomba sur ceux qui font entendre au peuple de vaines déclamations : « Tous « les discours, dit l'Électeur, qui ne sont remplis que de « subtilités et de traditions humaines, sont admirablement « froids, sans nerf et sans force, puisque l'on ne peut rien « avancer de subtil qu'une autre subtilité ne puisse détruire. « L'Écriture sainte seule est revêtue de tant de puissance et « de majesté, que, détruisant toutes nos savantes machines « à raisonnement, elle nous presse et nous oblige à dire : « Jamais homme n'a ainsi parlé. » Staupitz ayant témoigné qu'il se rangeait tout à fait à cet avis, l'Électeur lui tendit cordialement la main, et lui dit : « Promettez-moi que vous « penserez toujours de même [2]. »

Frédéric était précisément le prince qu'il fallait au commencement de la Réformation. Trop de faiblesse de la part des amis de cette œuvre eût permis de l'étouffer. Trop de précipitation eût fait trop tôt éclater l'orage qui dès son origine commença sourdement à se former contre elle. Frédéric fut modéré, mais fort. Il eut cette vertu chrétienne que Dieu a demandée de tout temps à ceux qui adorent ses

[1] « Qui præ multis pollebat principibus aliis, auctoritate, opibus, potentia, liberalitate et magnificentia. » (Cochlœus, *Acta*, L., p. 3.)

[2] Luth. *Ep.*

voies : il attendit Dieu. Il mit en pratique le sage avis de Gamaliel : *Si ce dessein est un ouvrage des hommes, il se détruira de lui-même. S'il vient de Dieu, vous ne pourrez le détruire*[1]. « Les choses, disait ce prince à l'un des hommes « les plus éclairés de son temps, à Spengler de Nuremberg, « en sont venues à un tel point, que les hommes ne peu- « vent plus rien y faire; Dieu seul doit agir. C'est pourquoi « nous remettons en ses mains puissantes ces grands évé- « nements, qui sont trop difficiles pour nous. » La Providence fut admirable dans le choix qu'elle fit d'un tel prince pour protéger son œuvre naissante.

V

Nous avons vu les préparations de Dieu parmi les princes, en vue de l'œuvre qui allait s'accomplir; voyons maintenant ce qu'elles furent parmi leurs sujets. Il eût été peu important que les chefs fussent prêts, si les nations ne l'avaient pas été; mais il n'en fut pas ainsi.

Les découvertes faites par les rois avaient agi peu à peu sur les peuples. Les plus sages commencèrent à s'habituer à l'idée que l'évêque de Rome était un simple homme, et même quelquefois un très méchant homme. On se prit à soupçonner qu'il n'était pas plus saint que les évêques, dont la réputation était très équivoque. La licence des papes indigna la chrétienté, et la haine du nom romain s'établit dans le cœur des nations[2].

En même temps des causes nombreuses rendaient plus

1 Actes V.

2 « Odium romani nominis penitus infixum esse multarum gentium animis opinor, ob ea quæ vulgo de moribus ejus urbis jactantur. » (Erasmi *Ep.* lib. XII, p. 634.)

facile l'affranchissement de diverses contrées de l'Occident. Jetons un coup d'œil sur ce qu'elles étaient alors.

L'Empire était une confédération de divers États, qui avaient à leur tête un empereur, mais dont chacun exerçait la souveraineté sur son propre territoire. La diète impériale, composée de tous les princes ou États souverains, exerçait le pouvoir législatif pour l'ensemble du corps germanique. L'empereur devait ratifier les lois, décrets ou recez de cette assemblée, et était chargé de leur application et de leur exécution. Les sept princes les plus puissants avaient, sous le titre d'électeurs, le privilége de décerner la couronne impériale.

Le nord de l'Allemagne, habité principalement par l'ancienne race saxonne, avait acquis le plus de liberté. L'Empereur, sans cesse attaqué par les Turcs dans ses possessions héréditaires, devait ménager ces princes et ces peuples courageux, qui lui étaient alors nécessaires. Des villes libres, au nord, à l'ouest, au sud de l'Empire, étaient parvenues, par leur commerce, leurs manufactures, leurs travaux en tous genres, à un haut degré de prospérité, et par cela même d'indépendance. La puissante maison d'Autriche, qui portait la couronne impériale, tenait sous sa main la plupart des États du midi de l'Allemagne, et surveillait de près tous leurs mouvements. Elle s'apprêtait à étendre sa domination sur tout l'Empire, et plus loin encore, quand la Réformation vint mettre à ses envahissements une digue puissante, et sauva l'indépendance européenne.

Comme la Judée, où le christianisme naquit, se trouvait au milieu de l'ancien monde, ainsi l'Allemagne était au centre de la chrétienté. Elle se présentait à la fois aux Pays-Bas, à l'Angleterre, à la France, à la Suisse, à l'Italie, à la Hongrie, à la Bohême, à la Pologne, au Danemark et à tout le Nord. C'était dans le cœur de l'Europe que devait se développer le principe de la vie, et c'étaient ses battements qui devaient faire circuler à travers toutes les artères de ce grand corps le sang généreux destiné à en vivifier tous les membres.

La constitution particulière que l'Empire avait reçue, conformément aux dispensations de la Providence, favorisait la propagation d'idées nouvelles. Si l'Allemagne avait été une monarchie proprement dite, telle que la France ou l'Angleterre, la volonté arbitraire du souverain eût suffi pour arrêter longtemps les progrès de l'Évangile. Mais elle était une confédération. La vérité combattue dans un État pouvait être reçue avec faveur dans un autre.

La paix intérieure que Maximilien venait d'assurer à l'Empire n'était pas moins favorable à la Réformation. Longtemps les nombreux membres du corps germanique s'étaient plu à s'entre-déchirer. On n'avait que troubles, discordes, guerres, sans cesse renaissantes, voisins contre voisins, villes contre villes, seigneurs contre seigneurs. Maximilien avait donné de solides bases à l'ordre public, en instituant la chambre impériale, appelée à juger tous les différends entre les divers Etats. Les peuples germaniques, après tant de troubles et d'inquiétudes, voyaient commencer une ère nouvelle de sûreté et de repos. Néanmoins l'Allemagne, quand Luther parut, offrait encore à l'œil observateur ce mouvement qui agite la mer après un temps prolongé d'orages. Le calme n'était pas assuré. Le premier souffle pouvait faire éclater de nouveau la tempête. Nous en verrons plus d'un exemple. La Réformation, en imprimant une impulsion toute nouvelle aux peuples germaniques, détruisit pour toujours les anciennes causes d'agitation. Elle mit fin au système de barbarie qui avait dominé jusqu'alors, et donna à l'Europe un système nouveau.

En même temps la religion de Jésus-Christ avait exercé sur l'Allemagne une influence qui lui est propre. Le tiers état y avait pris de rapides développements. On voyait dans les diverses contrées de l'Empire, dans les villes libres en particulier, de nombreuses institutions propres à développer cette masse imposante du peuple. Les arts y fleurissaient. La bourgeoisie se livrait en sécurité aux tranquilles travaux et aux douces relations de la vie sociale. Elle devenait de plus en plus accessible aux lumières. Elle acquérait

ainsi toujours plus de considération et d'autorité. Ce n'étaient pas des magistrats appelés souvent à faire plier leur conduite à des exigences politiques, ou des nobles, amateurs avant tout de la gloire des armes, ou un clergé avide et ambitieux, exploitant la religion comme sa propriété exclusive, qui devait fonder en Allemagne la Réformation. Elle devait être l'affaire de la bourgeoisie, du peuple, de la nation tout entière.

Le caractère particulier des Allemands devait se prêter spécialement à une réformation religieuse. Une fausse civilisation ne l'avait pas délavé. Les semences précieuses que la crainte de Dieu dépose dans un peuple n'avaient point été jetées au vent. Les mœurs antiques subsistaient encore. On retrouvait en Allemagne cette droiture, cette fidélité, cet amour du travail, cette persévérance, cette disposition religieuse, qu'on y reconnaît encore, et qui présage à l'Evangile plus de succès que le caractère léger, moqueur ou grossier d'autres peuples de notre Europe.

Les peuples allemands avaient reçu de Rome le grand élément de la civilisation moderne, la foi. Culture, connaissances, législation, tout, sauf leur courage et leurs armes, leur était venu de la ville sacerdotale. Des liens étroits avait attaché dès lors l'Allemagne à la papauté. La première était une conquête spirituelle de la seconde, et l'on sait ce que Rome a toujours su faire de ces conquêtes. Les autres peuples, qui avaient possédé la foi et la civilisation avant que le pontife romain existât, étaient demeurés vis-à-vis de lui dans une plus grande indépendance. Mais cet assujettissement des Germains ne devait servir qu'à rendre la réaction plus puissante au moment du réveil. Quand les yeux de l'Allemagne s'ouvriront, elle déchirera avec indignation les langes dans lesquels on l'a tenue si longtemps captive. L'asservissement qu'elle a eu à subir lui donnera un plus grand besoin de délivrance et de liberté, et de robustes champions de la vérité sortiront de cette maison de force et de discipline, où depuis des siècles tout son peuple est renfermé.

Il y avait alors en Allemagne quelque chose qui ressemblait assez à ce que la politique de nos jours a appelé « un système de bascule. » Quand le chef de l'Empire était d'un caractère fort, sa puissance augmentait; quand au contraire il était faible, l'influence et l'autorité des princes et des électeurs croissaient. Jamais ceux-ci ne s'étaient sentis plus forts contre leur chef qu'au temps de Maximilien, à l'époque de la Réformation. Et le chef ayant pris parti contre elle, on comprend combien cette circonstance fut favorable à la propagation de l'Évangile.

De plus, l'Allemagne s'était lassée de ce que Rome appelait, par dérision, « la patience des Germains. » Ceux-ci avaient, en effet, montré beaucoup de patience depuis les temps de Louis de Bavière. Dès lors les empereurs avaient posé les armes, et la tiare s'était placée sans contradiction au-dessus de la couronne des Césars. Mais le combat n'avait guère fait que se déplacer. Il était descendu de quelques étages. Ces mêmes luttes, dont les empereurs et les papes avaient donné le spectacle au monde, se renouvelèrent bientôt en petit dans toutes les villes de l'Allemagne entre les évêques et les magistrats. La bourgeoisie avait ramassé le glaive qu'avaient laissé tomber les chefs de l'Empire. Déjà, en 1329, les bourgeois de Francfort-sur-l'Oder avaient tenu tête avec intrépidité à tous leurs supérieurs ecclésiastiques; excommuniés pour être demeurés fidèles au margrave Louis, ils étaient restés vingt-huit ans sans messe, sans baptême, sans mariage, sans sépulture sacerdotale. Lors de la rentrée des moines et des prêtres, ils en avaient ri comme d'une farce et d'une comédie. Tristes écarts sans doute, mais dont le clergé était lui-même la cause. A l'époque de la Réformation, l'opposition entre les magistrats et les ecclésiastiques s'était accrue. A tout moment les priviléges et les prétentions temporelles du clergé amenaient entre ces deux corps des frottements et des chocs.

Mais ce n'était pas seulement parmi les bourgmestres, les conseillers et les secrétaires de villes que Rome et le clergé trouvaient des adversaires. Vers le même temps la

colère fermentait dans le peuple. Elle éclata déjà en 1502, dans les contrées du Rhin; et les paysans, indignés du joug qu'appesantissaient sur eux leurs souverains ecclésiastiques, formèrent alors entre eux ce qu'on a nommé l'Alliance des souliers.

Ils commencèrent à se réunir de nuit dans l'Alsace, par des sentiers inconnus, sur des hauteurs isolées, où ils juraient de ne payer à l'avenir que les impôts auxquels ils auraient librement consenti, d'abolir les péages et les jalages, de limiter le pouvoir des prêtres et de piller les juifs. Puis, plaçant un soulier de paysan au haut d'une perche en guise de drapeau, ils marchèrent contre la ville de Schélestadt, se proposant d'appeler à leur aide la confédération libre des Suisses; mais ils furent bientôt dispersés.

Ainsi partout, en haut et en bas, retentissait un bruit sourd, précurseur de la foudre qui allait bientôt éclater. L'Allemagne paraissait mûre pour l'œuvre dont le seizième siècle avait reçu la tâche. La Providence, qui marche lentement, avait tout préparé; et les passions mêmes que Dieu condamne devaient être tournées par sa main puissante à l'accomplissement de ses desseins.

Voyons ce qu'étaient les autres peuples.

Treize petites républiques, placées avec leurs alliés au centre de l'Europe, dans des montagnes qui en sont comme la citadelle, formaient un peuple simple et courageux. Qui eût été chercher dans ces obscures vallées ceux que Dieu choisirait pour être, avec des enfants des Germains, les libérateurs de l'Eglise? Qui eût pensé que de petites villes inconnues, sortant à peine de la barbarie, cachées derrière des monts inaccessibles, aux extrémités de lacs qui n'avaient aucun nom dans l'histoire, passeraient, en fait de christianisme, avant Jérusalem, Antioche, Éphèse, Corinthe et Rome? Néanmoins, ainsi le voulut celui qui veut qu'une pièce de terre soit arrosée de pluie, et qu'une autre pièce, sur laquelle il n'a point plu, demeure desséchée[1].

[1] Amos.

D'autres circonstances encore paraissaient devoir entourer de nombreux écueils la marche de la Réformation au sein des populations helvétiques. Si dans une monarchie on avait à redouter les empêchements du pouvoir, on avait à craindre dans une démocratie la précipitation du peuple.

Mais la Suisse avait eu aussi ses préparations. C'était un arbre sauvage, mais généreux, qui avait été gardé au fond des vallées pour y greffer un jour un fruit d'une grande valeur. La Providence avait répandu parmi ce peuple nouveau des principes de courage, d'indépendance et de liberté, destinés à développer tout leur pouvoir quand l'heure de la lutte avec Rome sonnerait. Le pape avait donné aux Suisses le titre de protecteurs de la liberté de l'Église. Mais ils semblaient avoir pris cette dénomination d'honneur dans un tout autre sens que le pontife. Si leurs soldats gardaient le pape près de l'ancien Capitole, leurs citoyens, au sein des Alpes, gardaient avec soin leurs libertés religieuses contre les atteintes du pape et du clergé. Il était défendu aux ecclésiastiques d'avoir recours à une juridiction étrangère. La *Lettre des prêtres* (Pfaffenbrief, 1370) était une énergique protestation de la liberté suisse contre les abus et la puissance du clergé [1]. Zurich se distinguait entre tous ces Etats par son opposition courageuse aux prétentions de Rome. Genève, à l'autre extrémité de la Suisse, luttait avec son évêque. Ces deux villes se signalèrent entre toutes dans la grande lutte que nous avons entrepris de décrire.

Mais si les villes helvétiques, accessibles à toute amélioration, devaient être entraînées des premières dans le mouvement de la Réforme, il ne devait pas en être ainsi des peuples des montagnes. Les lumières n'étaient pas parvenues jusque-là. Ces cantons, fondateurs de la liberté suisse, fiers du rôle qu'ils avaient rempli dans la grande lutte de l'indépendance, n'étaient pas disposés à imiter facilement

[1] Jean Müller, *Histoire des Suisses*, II, p. 260.

leurs cadets de la plaine. Pourquoi changer cette foi avec laquelle ils avaient chassé l'Autriche, et qui avait consacré par des autels toutes les places de leurs triomphes? Leurs prêtres étaient les seuls conducteurs éclairés auxquels ils pussent avoir recours; leur culte, leurs fêtes, faisaient diversion à la monotonie de leur vie tranquille, et rompaient agréablement le silence de leurs paisibles retraites. Ils demeurèrent fermés aux innovations religieuses.

En passant les Alpes, nous nous trouvons dans cette Italie qui était, aux yeux du grand nombre, la terre sainte de la chrétienté. D'où l'Europe eût-elle attendu le bien de l'Église, si n'est de l'Italie, si ce n'est de Rome? La puissance qui amenait tour à tour sur le siége pontifical tant de caractères divers ne pouvait-elle pas un jour y placer un pontife qui devînt un instrument de bénédictions pour les héritages du Seigneur? Si même on devait désespérer des pontifes, n'y avait-il pas là des évêques, des conciles, qui réformeraient l'Église? Il ne sort rien de Nazareth : mais de Jérusalem, mais de Rome!... Telles pouvaient être les pensées des hommes; mais Dieu pensa tout autrement. Il dit: *Que celui qui est souillé se souille encore*[1]; et il abandonna l'Italie à ses injustices. Cette terre d'une antique gloire était tour à tour en proie à des guerres intestines et à des invasions étrangères. Les ruses de la politique, la violence des factions, l'agitation des armes paraissaient devoir seules y dominer, et semblaient en bannir pour longtemps l'Évangile et sa paix.

D'ailleurs, l'Italie, brisée, hachée, sans unité, paraissait peu propre à recevoir une impulsion commune. Chaque frontière était une nouvelle barrière nouvelle où la vérité serait arrêtée.

Et si la vérité devait venir du Nord, comment les Italiens, d'un goût si raffiné, et d'une vie sociale à leurs yeux si exquise, eussent-ils pu condescendre à recevoir quelque chose des barbares Germains? Des hommes qui admiraient

[1] Apoc. XXII.

l'élégance d'un sonnet plus que la majesté et la simplicité des Ecritures, étaient-ils un sol propice à la semence de la Parole de Dieu? Une fausse civilisation est de tous les divers états des peuples celui qui répugne le plus à l'Évangile.

Enfin, quoi qu'il en fût, Rome demeurait Rome pour l'Italie. Non-seulement la puissance temporelle des papes portait les divers partis italiens à rechercher à tout prix leur alliance et leur faveur, mais encore la domination universelle de Rome offrait plus d'un avantage à l'avarice et à la vanité des autres États ultramontains. Dès qu'il s'agirait d'émanciper de Rome le reste du monde, l'Italie deviendrait romaine; les querelles domestiques ne prévaudraient pas en faveur du système étranger; et il suffirait d'atteintes portées au chef de la famille péninsulaire pour ranimer aussitôt les affections et les intérêts communs longtemps assoupis.

La Réformation avait donc peu de chance de ce côté-là. Néanmoins il se trouva aussi au delà des monts des âmes préparées pour recevoir la lumière évangélique, et l'Italie ne fut pas alors entièrement déshéritée.

L'Espagne avait ce que n'avait pas l'Italie, un peuple sérieux, noble et d'un esprit religieux. De tout temps ce peuple a compté parmi les membres de son clergé des hommes de piété et de science, et il était assez éloigné de Rome pour pouvoir facilement secouer son joug. Il est peu de nations où l'on pût espérer plus raisonnablement un renouvellement de ce christianisme primitif, que l'Espagne prétend avoir reçu de saint Paul lui-même. Et pourtant l'Espagne ne se leva point parmi les peuples. Elle fut destinée à accomplir cette parole de la sagesse divine : *Les premiers seront les derniers*. Diverses circonstances préparaient ce triste avenir.

L'Espagne, vu sa position isolée et son éloignement de l'Allemagne, ne devait ressentir que de faibles secousses de ce grand tremblement de terre qui agita si violemment l'Empire. Elle avait d'ailleurs à s'occuper de trésors bien

différents de ceux que la Parole de Dieu présentait alors aux peuples. Le nouveau monde éclipsa le monde éternel. Une terre toute neuve, et qui semblait être d'argent et d'or, enflammait toutes les imaginations. Un désir ardent de s'enrichir ne laissait pas de place dans un cœur espagnol à de plus nobles pensées. Un clergé puissant, ayant à sa disposition des échafauds et des trésors, dominait dans la Péninsule. L'Espagnol rendait volontiers à ses prêtres une servile obéissance, qui, le déchargeant de toute préoccupation spirituelle, le laissait libre de se livrer à ses passions et de courir le chemin des richesses, des découvertes et des continents nouveaux. Victorieuse des Maures, elle avait, au prix du sang le plus noble, fait tomber le croissant des murs de Grenade et de beaucoup d'autres cités, et planté à sa place la croix de Jésus-Christ. Ce grand zèle pour le christianisme, qui paraissait devoir donner de vives espérances, tourna contre la vérité. Comment l'Espagne catholique, qui avait vaincu l'infidélité, ne s'opposerait-elle pas à l'hérésie? Comment ceux qui avaient chassé Mahomet de leurs belles contrées y laisseraient-ils pénétrer Luther? Leurs rois firent même davantage : ils armèrent des flottes contre la Réformation; ils allèrent pour la vaincre la chercher en Hollande et en Angleterre. Mais ces attaques firent grandir les nations assaillies; et bientôt leur puissance écrasa l'Espagne. Ainsi ces régions catholiques perdirent, par la Réformation, cette prospérité temporelle même qui leur avait fait primitivement rejeter la liberté spirituelle de l'Évangile. Néanmoins, c'était un peuple généreux et fort que celui qui habitait au delà des Pyrénées. Plusieurs de ses nobles enfants, avec la même ardeur, mais avec plus de lumière que ceux qui avaient livré leur sang aux fers des Arabes, vinrent déposer l'offrande de leur vie sur les bûchers de l'inquisition.

Il en était à peu près du Portugal comme de l'Espagne : Emmanuel l'Heureux lui donnait un « siècle d'or, » qui devait le rendre peu propre au renoncement que l'Évangile exige. La nation portugaise, se précipitant sur les routes,

récemment découvertes, des Indes orientales et du Brésil, tournait le dos à l'Europe et à la Réformation.

Peu de pays semblaient devoir être plus disposés que la France à recevoir la doctrine évangélique. Toute la vie intellectuelle et spirituelle du moyen âge s'était presque concentrée en elle. On eût dit que les sentiers y étaient partout battus pour une grande manifestation de la vérité. Les hommes les plus opposés, et dont l'influence avait été la plus puissante sur les peuples français, se trouvaient avoir quelque affinité avec la Réformation. Saint Bernard avait donné l'exemple de cette foi du cœur, de cette piété intérieure, qui est le plus beau trait de la Réforme. Abélard avait porté dans l'étude de la théologie ce principe rationnel qui, incapable de construire ce qui est vrai, est puissant pour détruire ce qui est faux. De nombreux prétendus hérétiques avaient ravivé dans les provinces françaises les flammes de la Parole de Dieu. L'université de Paris s'était posée en face de l'Église, et n'avait pas craint de la combattre. Au commencement du quinzième siècle, les Clémangis et les Gerson avaient parlé avec hardiesse. La pragmatique sanction avait été un grand acte d'indépendance, et paraissait devoir être le palladium des libertés gallicanes. Les nobles français, si nombreux, si jaloux de leur prééminence, et qui à cette époque venaient de se voir enlever peu à peu leurs priviléges au profit de la puissance royale, devaient se trouver disposés en faveur d'une révolution religieuse qui pouvait leur rendre un peu de l'indépendance qu'ils avaient perdue. Le peuple, vif, intelligent, susceptible d'émotions généreuses, était accessible, autant ou plus que tout autre, à la vérité. Il semblait que la Réformation dût être en ces contrées comme l'enfantement qui couronnerait le long travail de plusieurs siècles. Mais le char de la France, qui depuis tant de générations semblait se précipiter dans le même sens, tourna brusquement au moment de la Réforme, et prit une direction toute contraire. Ainsi le voulut Celui qui conduit les nations et leurs chefs. Le prince qui était alors assis sur le char, qui tenait les rênes, et qui, amateur

des lettres, semblait, entre tous les chefs de la catholicité, devoir être le premier à seconder la Réforme, jeta son peuple dans une autre voie. Les symptômes de plusieurs siècles furent trompeurs, et l'élan imprimé à la France vint échouer contre l'ambition et le fanatisme de ses rois. Les Valois la privèrent de ce qui devait lui appartenir. Peut-être, si elle avait reçu l'Évangile, fût-elle devenue trop puissante. Dieu voulut prendre des peuples plus faibles, et des peuples qui n'étaient pas encore, pour en faire les dépositaires de la vérité. La France, après avoir été presque réformée, se retrouva finalement catholique-romaine. L'épée des princes, mise dans la balance, la fit pencher vers Rome. Hélas! un autre glaive, celui des réformés eux-mêmes, assura la perte de la Réformation. Les mains qui s'habituèrent à l'épée se désapprirent de prier. C'est par le sang de ses confesseurs, et non par celui de ses adversaires, que l'Évangile triomphe.

Les Pays-Bas étaient alors une des contrées les plus florissantes de l'Europe. On y trouvait un peuple industrieux, éclairé par les nombreux rapports qu'il soutenait avec les diverses parties du monde, plein de courage, passionné pour son indépendance, ses priviléges et sa liberté. Aux portes de l'Allemagne, il devait être l'un des premiers à entendre le bruit de la Réformation. Deux parties bien distinctes composaient ces provinces. L'une, plus au sud, regorgeait de richesses; elle céda. Comment toutes ces manufactures portées à la plus haute perfection, comment cet immense commerce par terre et par mer, comment Bruges, ce grand entrepôt du négoce du Nord, Anvers, cette reine des cités commerçantes, eussent-ils pu s'accommoder d'une lutte longue et sanglante pour des questions de foi? Au contraire, les provinces septentrionales, défendues par leurs dunes, la mer, leurs eaux intérieures, et plus encore par la simplicité de leurs mœurs, et la résolution de tout perdre plutôt que l'Évangile, non-seulement sauvèrent leurs franchises, leurs priviléges et leur foi, mais encore conquirent leur indépendance et une glorieuse nationalité.

L'Angleterre ne semblait guère promettre ce qu'elle a

tenu depuis. Refoulée du continent, où elle s'était longtemps obstinée à conquérir la France, elle commençait à porter ses regards vers l'Océan, comme vers le royaume qui devait être le vrai but de ses conquêtes, et dont l'héritage lui était réservé. Convertie à deux reprises au christianisme, une fois sous les anciens Bretons, une seconde fois sous les Anglo-Saxons, elle payait alors très dévotement à Rome le denier annuel de Saint-Pierre. Cependant elle était réservée à de hautes destinées. Maîtresse de l'Océan, et présente à la fois dans toutes les parties du globe, elle devait être un jour, avec un peuple qu'elle enfanterait, la main de Dieu pour répandre les semences de la vie dans les îles les plus lointaines et sur les plus vastes continents. Déjà quelques circonstances préludaient à ses destinées; de grandes lumières avaient brillé dans les îles Britanniques, et il en restait quelques lueurs. Une foule d'étrangers, artistes, négociants, ouvriers, venus des Pays-Bas, de l'Allemagne, et d'autres contrées encore, remplissaient leurs cités et leurs ports. Les nouvelles idées religieuses y seraient donc facilement et promptement transportées. Enfin l'Angleterre avait alors pour roi un prince bizarre, qui, doué de quelques connaissances et de beaucoup de courage, changeait à tout moment de projets et d'idées, et tournait de côté et d'autre, suivant la direction dans laquelle soufflaient ses violentes passions. Il se pouvait que l'une des inconséquences de Henri VIII fût un jour favorable à la Réforme.

L'Écosse était alors agitée par les partis. Un roi de cinq ans, une reine régente, des grands ambitieux, un clergé influent, travaillaient en tous sens cette nation courageuse. Elle devait néanmoins briller un jour au premier rang parmi celles qui recevraient la Réformation.

Les trois royaumes du Nord, le Danemark, la Suède et la Norwége, étaient unis sous un sceptre commun. Ces peuples rudes et amateurs des armes semblaient avoir peu de rapports avec la doctrine de l'amour et de la paix. Cependant, par leur énergie même, ils étaient peut-être plus disposés que les peuples du Midi à recevoir la force de la doctrine

évangélique. Mais, fils de guerriers et de pirates, ils apportèrent, ce semble, un caractère trop belliqueux dans la cause protestante : leur épée la défendit plus tard avec héroïsme.

La Russie, acculée à l'extrémité de l'Europe, n'avait que peu de relations avec les autres États. D'ailleurs, elle appartenait à la communion grecque. La Réformation qui s'accomplit dans l'Église d'Occident n'exerça que peu ou point d'influence sur celle d'Orient.

La Pologne semblait bien préparée à une réforme. Le voisinage des chrétiens de la Bohême et de la Moravie l'avait disposée à recevoir l'impulsion évangélique, que le voisinage de l'Allemagne devait promptement lui communiquer. Déjà, en 1500, la noblesse de la grande Pologne avait demandé la coupe pour le peuple, en en appelant aux usages de l'Eglise primitive. La liberté dont on jouissait dans ses villes, l'indépendance de ses seigneurs, en faisaient un refuge assuré pour des chrétiens persécutés dans leur patrie. La vérité qu'ils y apportaient y fut reçue avec joie par un grand nombre de ses habitants. C'est un des pays où, de nos jours, elle a le moins de confesseurs.

La flamme de réformation qui depuis longtemps avait lui en Bohême y avait été presque éteinte dans le sang. Néanmoins, de précieux débris échappés au carnage subsistaient encore pour voir le jour que Hus avait pressenti.

La Hongrie avait été déchirée par des guerres intestines sous le gouvernement de princes sans caractère et sans expérience, qui avaient fini par attacher à l'Autriche le sort de leur peuple, en plaçant cette maison puissante parmi les héritiers de leur couronne. Cependant un grand nombre de Hongrois devaient recevoir l'Evangile et endurer pour lui de longues persécutions.

Tel était l'état de l'Europe au commencement de ce seizième siècle qui devait opérer une si puissante transformation dans la société chrétienne.

VI.

Nous avons signalé l'état des peuples et des princes : nous passons aux préparations de la Réforme qui se trouvaient dans la théologie et dans l'Église.

Le singulier système de théologie qui s'était établi dans l'Église devait contribuer puissamment à ouvrir les yeux de la nouvelle génération. Fait pour un siècle de ténèbres, comme s'il eût dû subsister éternellement, ce système devait être dépassé et déchiré de toutes parts dès que le siècle grandirait. C'est ce qui arriva. Les papes avaient ajouté tantôt ceci, tantôt cela, à la doctrine chrétienne. Ils n'avaient changé ou ôté que ce qui ne pouvait cadrer avec leur hiérarchie ; ce qui ne se trouvait pas contraire à leur plan pouvait rester jusqu'à nouvel ordre. Il y avait dans ce système des doctrines vraies, telles que la rédemption, la puissance de l'Esprit de Dieu, dont un théologien habile, s'il s'en trouvait alors, pouvait faire usage pour combattre et pour renverser toutes les autres. L'or pur mêlé au plomb vil dans le trésor du Vatican pouvait facilement faire découvrir la fraude. Il est vrai que si quelque adversaire courageux s'en avisait, le van de Rome rejetait aussitôt ce grain pur. Mais ces condamnations mêmes ne faisaient qu'augmenter le chaos.

Il était immense, et la prétendue unité n'était qu'un vaste désordre. A Rome il y avait les doctrines de la cour et les doctrines de l'Église. La foi de la métropole différait de la foi des provinces. Dans les provinces encore, la diversité allait à l'infini. Il y avait la foi des princes, la foi des peuples et la foi des ordres religieux. On y distinguait les opinions de tel couvent, de tel district, de tel docteur et de tel moine.

La vérité pour passer en paix les temps où Rome l'eût écrasée de son sceptre de fer, avait fait comme l'insecte, qui de ses fils forme la chrysalide dans laquelle il se renferme pour la mauvaise saison. Et, chose assez singulière, les instruments dont cette vérité divine s'était servie à cette fin avaient été les scolastiques tant décriés. Ces industrieux artisans de pensées s'étaient mis à effiler toutes les idées théologiques, et de tous ces fils ils avaient fait un réseau, sous lequel il eût été difficile à de plus habiles que leurs contemporains de reconnaître la vérité dans sa pureté première. On peut trouver dommage que l'insecte plein de vie, et quelquefois brillant des plus belles couleurs, s'enferme, en apparence inanimé, dans sa coque obscure; mais cette enveloppe le sauve. Il en fut de même de la vérité. Si aux jours de sa puissance la politique intéressée et ombrageuse de Rome l'eût rencontrée toute nue, elle l'eût tuée, ou du moins elle eût tenté de le faire. Déguisée, comme elle le fut, par les théologiens du temps, sous des subtilités et des distinctions sans fin, les papes ne l'aperçurent pas, ou comprirent qu'en cet état elle ne pouvait leur nuire. Ils prirent sous leur protection les ouvriers et leur œuvre. Mais le printemps pouvait venir, où la vérité cachée lèverait la tête, et jetterait loin d'elle les fils qui la recouvraient. Ayant pris dans sa tombe apparente de nouvelles forces, on la verrait, aux jours de sa résurrection, remporter la victoire sur Rome et sur ses erreurs. Ce printemps arriva. En même temps que les absurdes enveloppes des scolastiques tombaient l'une après l'autre sous des attaques habiles, et aux rires moqueurs de la nouvelle génération, la vérité s'en échappait, toute jeune et toute belle.

Ce n'était pas seulement des écrits des scolastiques que sortaient de puissants témoignages rendus à la vérité. Le christianisme avait mêlé partout quelque chose de sa vie à la vie des peuples. L'Église du Christ était un bâtiment dégradé; mais en creusant on retrouvait en partie dans ses fondements le roc vif sur lequel il avait été primitivement construit. Plusieurs institutions qui dataient des beaux

temps de l'Église subsistaient encore, et ne pouvaient manquer de faire naître dans bien des âmes des sentiments évangéliques opposés à la superstition dominante. Les hommes inspirés, les anciens docteurs de l'Église, dont les écrits se trouvaient déposés dans plusieurs bibliothèques, faisaient entendre çà et là une voix solitaire. Elle fut, on peut l'espérer, écoutée en silence par plus d'une oreille attentive. Les chrétiens, n'en doutons pas, et que cette pensée est douce! eurent bien des frères et des sœurs dans ces monastères, où trop facilement l'on ne voit autre chose que l'hypocrisie et la dissolution.

L'Église était tombée, parce que la grande doctrine de la justification par la foi au Sauveur lui avait été enlevée. Il fallait donc que cette doctrine lui fût rendue pour qu'elle se relevât. Dès que cette vérité fondamentale était rétablie dans la chrétienté, toutes les erreurs et les pratiques qui avaient pris sa place, toute cette multitude de saints, d'œuvres pies, de pénitences, de messes, d'indulgences, etc., devaient disparaître. Aussitôt qu'on reconnaissait le seul médiateur et son seul sacrifice, tous les autres médiateurs et les autres sacrifices s'effaçaient. « Cet article de la justification, dit un homme qu'on peut regarder comme « éclairé sur la matière [1], est ce qui crée l'Église, la nour« rit, l'édifie, la conserve et la défend. Personne ne peut « bien enseigner dans l'Église, ni résister avec succès à un « adversaire, s'il ne demeure pas attaché à cette vérité. « C'est là, ajoute l'écrivain que nous citons, en faisant allu« sion à la première prophétie, c'est là le talon qui écrase « la tête du serpent. »

Dieu, qui préparait son œuvre, suscita pendant tout le cours des siècles une longue suite de témoins de la vérité. Mais cette vérité, à laquelle ces hommes généreux rendaient témoignage, ils n'en eurent pas une connaissance assez claire, ou du moins ils ne surent pas l'exposer d'une manière assez distincte. Incapables d'accomplir l'œuvre, ils

[1] Luther à Brentius.

furent ce qu'ils devaient être pour la préparer. Ajoutons cependant que s'ils n'étaient pas prêts pour l'œuvre, l'œuvre aussi n'était pas prête pour eux. La mesure n'était pas encore comblée; les siècles n'avaient point encore accompli le cours qui leur était prescrit; le besoin du vrai remède n'était point encore assez généralement senti.

A peine Rome eut-elle usurpé le pouvoir, qu'il se forma contre elle une puissante opposition, qui traversa le moyen âge.

L'archevêque Claude de Turin, dans le neuvième siècle; Pierre de Bruys, son disciple Henri, Arnold de Bresce, dans le douzième siècle, en France et en Italie, cherchent à rétablir l'adoration de Dieu en esprit et en vérité : mais pour la plupart ils cherchent trop cette adoration dans l'absence des images et des pratiques extérieures.

Les mystiques, qui ont existé dans presque tous les âges, recherchant en silence la sainteté du cœur, la justice de la vie et une tranquille communion avec Dieu, jettent des regards de tristesse et d'effroi sur les désolations de l'Église. Ils s'abstiennent avec soin des querelles de l'école et des discussions inutiles sous lesquelles la véritable piété avait été ensevelie. Ils tâchent de détourner les hommes du vain mécanisme du culte extérieur, du bruit et de l'éclat des cérémonies, pour les amener à ce repos intime d'une âme qui cherche tout son bonheur en Dieu. Ils ne peuvent le faire sans heurter de toutes parts les opinions accréditées, et sans dévoiler la plaie de l'Église. Mais en même temps ils n'ont point une vue claire de la doctrine de la justification par la foi.

Bien supérieurs aux mystiques pour la pureté de la doctrine, les Vaudois forment une longue chaîne de témoins de la vérité. Des hommes plus libres que le reste de l'Église paraissent avoir dès les temps anciens habité certaines parties du nord de l'Italie et en particulier des Alpes du Piémont; leur nombre fut accru, et leur doctrine fut épurée par les disciples de Valdo. Du haut de leurs montagnes, les Vaudois protestent pendant une suite de siècles

contre les persécutions de Rome[1]. « Ils combattent pour « l'espérance vivante qu'ils ont en Dieu par Christ, pour « la régénération et le renouvellement intérieur par la « foi, l'espérance et la charité, pour les mérites de Jé« sus-Christ et la toute-suffisance de sa grâce et de sa « justice[2]. »

Cependant cette vérité première de la justification du pécheur, cette doctrine capitale, qui devait surgir du milieu de leurs doctrines comme le mont Blanc du sein des Alpes, ne domine pas assez tout leur système. La cime n'en est pas assez élevée.

Pierre Vaud ou Valdo, riche négociant de Lyon (1170), vend tous ses biens et les donne aux pauvres. Il semble, ainsi que ses amis, avoir eu pour but de rétablir dans la vie la perfection du christianisme primitif. Il commence donc aussi par les branches, et non par les racines. Néanmoins, sa parole est puissante, parce qu'il en appelle à l'Écriture, et elle ébranle la hiérarchie romaine jusque dans ses fondements.

Wicleff paraît en 1360 en Angleterre, et en appelle du pape à la Parole de Dieu; mais la véritable plaie de l'Église n'est à ses yeux que l'un des nombreux symptômes de son mal.

Jean Hus parle en Bohême un siècle avant que Luther parle en Saxe. Il semble pénétrer plus avant que ses devanciers dans l'essence de la vérité chrétienne. Il demande à Christ de lui faire la grâce de ne se glorifier que dans la croix et dans l'opprobre inappréciable de ses souffrances. Mais il attaque moins les erreurs de l'Église romaine que la vie scandaleuse du clergé. Néanmoins il fut, si l'on peut ainsi dire, le Jean-Baptiste de la Réformation. Les flammes de son bûcher allumèrent dans l'Église un feu qui répandit au milieu des ténèbres un éclat immense, et dont les lueurs ne devaient pas si promptement s'éteindre.

[1] *Nobla Leyçon.*
[2] *Traité de l'Antechrist*, contemporain de la *Noble Leçon.*

Jean Hus fit plus : des paroles prophétiques sortirent du fond de son cachot. Il pressentit qu'une véritable réformation de l'Église était imminente. Déjà quand, chassé de Prague, il avait été obligé d'errer dans les champs de la Bohême, où une foule immense, avide de ses paroles, suivait ses pas, il s'était écrié : « Les méchants ont commencé « par préparer à l'oie [1] de perfides filets. Mais si l'oie même, « qui n'est qu'un oiseau domestique, un animal paisible, « et que son vol ne porte pas bien haut dans les airs, a pour« tant rompu leurs lacs, d'autres oiseaux, dont le vol s'élè« vera hardiment vers les cieux, les rompront avec bien « plus de force encore. Au lieu d'une oie débile, la vérité « enverra des aigles et des faucons au regard perçant [2]. » Les réformateurs accomplirent cette prédiction.

Et quand le vénérable prêtre eut été appelé par ordre de Sigismond devant le concile de Constance, quand il eut été jeté en prison, la chapelle de Bethléhem, où il avait annoncé l'Évangile, et les futurs triomphes du Christ, l'occupèrent davantage que sa défense. Une nuit le saint martyr crut voir, du fond de son cachot, les images de Jésus-Christ qu'il avait fait peindre sur les murs de son oratoire effacées par le pape et par les évêques. Ce songe l'afflige; mais le lendemain il voit plusieurs peintres occupés à rétablir les images en plus grand nombre et avec plus d'éclat. Ce travail achevé, les peintres, entourés d'un grand peuple, s'écrient : « Que maintenant viennent papes et évêques! ils ne « les effaceront plus jamais. » « Et plusieurs peuples se ré« jouissaient dans Bethléhem, et moi avec eux, ajoute Jean « Hus. — Occupez-vous de votre défense plutôt que de « rêves, » lui dit son fidèle ami, le chevalier de Chlum, auquel il avait communiqué ce songe. — « Je ne suis pas « un rêveur, répondit Hus, mais je tiens ceci pour certain « que l'image de Christ ne sera jamais effacée. Ils ont « voulu la détruire; mais elle sera peinte de nouveau dans

[1] *Hüss* signifie *oie* en langue bohême.
[2] *Epist. J. Hüss, tempore anathematis scriptæ.*

« les cœurs par des prédicateurs qui vaudront mieux « que moi. La nation qui aime Christ s'en réjouira. Et « moi, me réveillant d'entre les morts, et ressuscitant « pour ainsi dire du sépulcre, je tressaillirai d'une grande « joie [1]. »

Un siècle s'écoula, et le flambeau de l'Évangile, rallumé par les réformateurs, éclaira en effet plusieurs peuples qui se réjouirent de sa lumière.

Mais ce n'est pas seulement parmi ceux que l'Église de Rome regarde comme ses adversaires, que se fait entendre en ces siècles une parole de vie. La catholicité elle-même, disons-le pour notre consolation, compte dans son sein de nombreux témoins de la vérité. L'édifice primitif a été consumé; mais un feu généreux couve sous ses cendres, et l'on voit de temps en temps de brillantes étincelles s'en échapper.

C'est une erreur de croire que le christianisme n'a existé, jusqu'à la Réformation, que sous la forme catholique-romaine, et que ce fut alors seulement qu'une partie de l'Église revêtit la forme du protestantisme.

Parmi les docteurs qui précédèrent le seizième siècle, un grand nombre sans doute penchèrent vers le système que le concile de Trente proclama en 1562; mais plusieurs aussi inclinèrent vers les doctrines professées à Augsbourg, en 1530, par les protestants; et la plupart peut-être oscillèrent entre ces deux pôles.

Anselme de Canterbury établit comme essence du christianisme les doctrines de l'incarnation et de l'expiation [2]; et dans un écrit où il enseigne à mourir, il dit au mourant : « Regarde uniquement au mérite de Jésus-Christ. » Saint Bernard proclame d'une voix puissante le mystère de la Rédemption. « Si ma faute vient d'un autre, dit-il, pour-« quoi ma justice ne me serait-elle pas octroyée? Certaine-« ment mieux il vaut pour moi qu'elle me soit donnée que

[1] *Huss Ep., sub temp. concilii scriptæ.*
[2] « Cur Deus homo? »

« si elle m'était innée[1]. » Plusieurs scolastiques, et plus tard le chancelier Gerson, attaquent avec force des erreurs et des abus de l'Église.

Mais pensons surtout à ces milliers d'âmes obscures, inconnues du monde, qui ont pourtant possédé la véritable vie de Christ.

Un moine nommé Arnoldi fait chaque jour dans sa tranquille cellule cette fervente prière : « O mon Seigneur Jé-« sus-Christ ! je crois que tu es seul ma rédemption et « ma justice[2]. »

Un pieux évêque de Bâle, Christophe de Utenheim, fait écrire son nom sur un tableau peint sur verre, qui est encore à Bâle, et l'entoure de cette devise, qu'il veut toujours avoir sous les yeux : « Mon espérance, c'est « la croix de Christ ; je cherche la grâce, et non les « œuvres[3]. »

Un pauvre chartreux, le frère Martin, écrit une touchante confession dans laquelle il dit : « O Dieu très chari-« table ! je sais que je ne puis être sauvé et satisfaire « ta justice autrement que par le mérite, la passion très « innocente et la mort de ton Fils bien-aimé... Pieux Jé-« sus ! tout mon salut est dans tes mains. Tu ne peux dé-« tourner de moi les mains de ton amour, car elles m'ont « créé, m'ont formé, m'ont racheté. Tu as inscrit mon nom « d'un style de fer, avec une grande miséricorde et d'une « manière ineffaçable, sur ton côté, sur tes mains et sur « tes pieds, etc., etc. » Puis le bon chartreux place sa confession dans une boîte de bois, et renferme la boîte dans un trou qu'il fait à la muraille de sa cellule[4].

La piété de frère Martin n'aurait jamais été connue si l'on n'eût trouvé sa boîte le 21 décembre 1776, en abattant

1 « Et sane mihi tutior donata quam innata. » (*De erroribus Abælardi*, cap. VI.)

2 « Credo quod tu, mi Domine Jesu-Christe, solus es mea justitia et redemptio... » (Leibnitz *Script.* Brunsw., III, 396.)

3 « Spes mea crux Christi ; gratiam, non opera, quæro. »

4 « Sciens posse me aliter non salvari et tibi satisfacere nisi per meritum, etc. » (Voyez, pour ces citations et d'autres semblables, Flacius, *Catal. Test. Veritatis* ; Wolfii *Lect. memorabiles* ; Müller's *Reliquien*, etc., etc.)

un vieux corps de logis qui avait fait partie du couvent des chartreux de Bâle. Que de couvents ont recélé de tels trésors !

Mais ces saints hommes n'avaient que pour eux-mêmes cette foi si touchante, et ils ne savaient pas la communiquer à d'autres. Vivant dans la retraite, ils pouvaient dire plus ou moins ce que le bon frère Martin écrivit dans sa boîte : « *Et si hæc prædicta confiteri non possim lingua, confiteor tamen corde et scripto.* Si je ne puis confesser ces choses de la langue, je les confesse du moins de la plume et du cœur. » La parole de la vérité était dans le sanctuaire de quelques âmes pieuses ; mais, pour nous servir d'une expression de l'Evangile, elle ne courait pas dans le monde.

Cependant, si l'on ne confessait pas toujours hautement la doctrine du salut, on ne craignait pas du moins, dans le sein même de l'Église de Rome, de se prononcer ouvertement contre les abus qui la déshonoraient.

A peine les conciles de Constance et de Bâle, où Hus et ses disciples ont été condamnés, ont-ils eu lieu, que cette noble série de témoins contre Rome que nous avons signalés recommence avec plus d'éclat. Des hommes d'un esprit généreux, révoltés des abominations de la papauté, s'élèvent comme les prophètes de l'Ancien Testament, et font comme eux retentir une voix foudroyante ; mais aussi ils partagent leur sort. Leur sang rougit les échafauds, et leurs cendres sont jetées dans les airs.

Thomas Conecte, carmélite, paraît dans les Flandres. Il déclare « qu'il se fait à Rome des abominations, que l'É-« glise a besoin de réformation, et que si l'on sert Dieu on « ne doit pas craindre les excommunications du pape [1]. » La Flandre l'écoute avec enthousiasme, Rome le brûle en 1432, et ses contemporains s'écrient que Dieu l'a exalté dans son ciel [2].

1 Bertrand d'Argentré, *Histoire de Bretaigne*, Paris, 1618, p. 788.
2 « Ille summo vivit Olympo. » (Baptista Mantuanus, *de Beata vita*, in fine.)

André, archevêque de Crayn et cardinal, se trouvant à Rome comme ambassadeur de l'Empereur, est consterné en voyant que la sainteté papale, à laquelle il avait dévotement cru, n'est qu'une fable; et, dans sa simplicité, il adresse à Sixte IV des représentations évangéliques. On lui répond par la moquerie et la persécution. Alors (1482) il veut assembler à Bâle un nouveau concile. « Toute l'Église « universelle, s'écrie-t-il, est ébranlée par les divisions, les « hérésies, les péchés, les vices, les injustices, les erreurs « et des maux innombrables, en sorte qu'elle est près « d'être engloutie par l'abîme dévorant de la condamna- « tion [1]. C'est pourquoi nous indiquons un concile général « pour la réformation de la foi catholique et l'amendement « des mœurs. » Jeté en prison à Bâle, l'archevêque de Crayn y mourut. L'inquisiteur qui s'éleva le premier contre lui, Henri Institoris, prononça cette parole remarquable : « Le monde tout entier crie et demande un concile; mais « il n'est aucune puissance humaine qui puisse réformer « l'Église par un concile. Le Très-Haut trouvera un autre « moyen, qui nous est maintenant inconnu, bien qu'il soit « à la porte, et par ce moyen l'Église sera ramenée à son « état primitif [2]. » Cette prophétie remarquable, prononcée par un inquisiteur, à l'époque même de la naissance de Luther, est la plus belle apologie de la Réformation.

Le dominicain Jérôme Savonarola, peu après son entrée dans l'ordre à Bologne, en 1475, se livre à de constantes prières, au jeûne, aux macérations, et s'écrie : « O toi qui « es bon, dans ta bonté enseigne-moi tes justices [3]. » Appelé à Florence en 1489, il prêche avec force : sa voix est pénétrante, son visage enflammé, son action d'une beauté entraînante. « Il faut, s'écrie-t-il, renouveler l'Église ! » Et

1 « A sorbente gurgite damnationis subtrahi. » (J. H. Hottingeri *Hist. Eccl. secul.*, XV, p. 347.)

2 « Alium modum Altissimus procurabit, nobis quidem pro nunc incognitum, licet heu præ foribus existat, ut ad pristinum statum Ecclesia redeat. » (*Ibid.*, p. 413.)

3 « Bonus es tu, et in bonitate tua doce me justificationes tuas. » (Batesius, *Vitæ selectorum Virorum*, Lond. 1681, p. 112.)

il professe le grand principe qui seul peut lui rendre la vie. « Dieu, dit-il, remet à l'homme le péché, et le justifie « par miséricorde. Autant il y a de justes sur la terre, autant « il y a de compassions dans le ciel ; car personne n'est sauvé « par ses œuvres. Nul ne peut se glorifier en lui-même, et « si en présence de Dieu on demandait à tous les justes : « Avez-vous été sauvés par votre propre force ? tous s'é- « crieraient d'une voix : Non pas à nous, Seigneur ! mais à « ton nom, donne gloire ! — C'est pourquoi, ô Dieu ! je « cherche ta miséricorde et je ne t'apporte pas ma justice; « mais quand par grâce tu me justifies, alors ta justice « m'appartient, car la grâce est la justice de Dieu. — Aussi « longtemps, ô homme ! que tu ne crois pas, tu es à cause « du péché privé de la grâce. — O Dieu ! sauve-moi par ta « justice, c'est-à-dire en ton Fils, qui seul est trouvé juste « parmi les hommes[1] ! » Ainsi la grande et sainte doctrine de la justification par la foi réjouit le cœur de Savonarola. En vain les présidents des Églises s'opposent-ils à lui[2] ; il sait que les oracles de Dieu sont au-dessus de l'Église visible, et qu'il faut les prêcher avec elle, sans elle ou malgré elle. « Fuyez, s'écrie-t-il, loin de Babylone ! » et c'est Rome qu'il entend désigner ainsi. Bientôt Rome lui répond à sa manière. En 1497, le scandaleux Alexandre VI lance un bref contre lui, et en 1498 la torture et le bûcher font justice du réformateur.

Le franciscain Jean Vitraire de Tournay, dont l'esprit monastique ne semble pas d'une bien haute portée, s'élève pourtant avec force contre la corruption de l'Église. « Il « vaudrait mieux couper la gorge à son enfant, dit-il[3], que « de le mettre en religion non réformée. — Se ton curé, « ou aucun prestre, tiennent femmes en leurs maisons, « vous devez aller en leur maison et par force tirer la femme,

[1] *Meditationes in Psalmos* — *Prediche sopra il Salmo* : « Quam bonus Israel, » etc. — *Sermones supra Archam Noe*, etc.

[2] « Inter omnes vero persecutores, potissimum Ecclesiæ præsides. » (Batesius, p. 118.)

[3] D'Argentré, *Collectio judiciorum de novis erroribus*, II, p. 340.

« ou autrement, confusiblement hors de sa maison. — Il y « a aucuns qui dient aucunes oraisons de la vierge Marie, « à fin que à l'heure de la mort ils puissent voir la « vierge Marie. Tu verras le Diable, non pas la vierge « Marie. » On exigea une rétractation, et le moine céda en 1498.

Jean Laillier, docteur de la Sorbonne, s'élève, en 1484, contre la domination tyrannique de la hiérarchie. « Tous « les ecclésiastiques, dit-il, ont reçu de Christ un égal pou- « voir. — L'Église romaine n'est point le chef des autres « Églises. — Vous devez garder les commandements de « Dieu et des apostres : et au regard du commandement « de tous ses évêques et autres seigneurs d'Église... tout « autant que de paille ; ils ont détruit l'Église par leurs va- « verferies[1]. — Les prêtres de l'Église orientale ne pèchent « point en soy mariant, et croy que ainsi ne ferions, nous « en l'Église occidentale, se nous nous marions. — Depuis « saint Sylvestre, l'Église romaine n'est plus l'Église de « Christ, mais une Église d'état et d'argent. — On n'est « point tenu de croire aux légendes des saincts plus que « aux chroniques de France. »

Jean de Wesalia, docteur en théologie à Erfurt, homme plein d'esprit et de vie, attaque les erreurs sur lesquelles la hiérarchie repose, et proclame la sainte Écriture source unique de la foi. « Ce n'est pas la religion qui nous sauve « (c'est-à-dire l'état monastique), dit-il à des moines, mais « c'est la grâce de Dieu. — Dieu a établi de toute éternité « un livre dans lequel il a inscrit tous ses élus. Quiconque « n'y est pas inscrit ne le sera pas éternellement ; et qui- « conque y est inscrit n'en verra jamais son nom effacé. — « C'est par la grâce seule de Dieu que les élus sont sauvés. « Celui que Dieu veut sauver en lui donnant sa grâce sera « sauvé, quand même tous les prêtres du monde voudraient « le condamner et l'excommunier. Et celui que Dieu veut « condamner, quand même tous voudraient le sauver, trou-

[1] D'Argentré, *Collectio judiciorum de novis erroribus*, II, p. 340.

« vera pourtant sa condamnation[1]. — Par quelle audace « les successeurs des apôtres ordonnent-ils, non ce que « Christ a prescrit dans ses saints livres, mais ce qu'ils ima- « ginent eux-mêmes, emportés qu'ils sont par la soif de « l'argent ou la fureur de commander? — Je méprise le « pape, l'Église et les conciles, et je loue Jésus-Christ. » Wesalia, parvenu peu à peu à ces convictions, les professe courageusement du haut de la chaire; et il entre en rapport avec les envoyés des hussites. Faible, courbé par l'âge, consumé par la maladie, se traînant appuyé sur son bâton, ce courageux vieillard comparaît, d'un pas chancelant, devant l'inquisition, et meurt dans ses cachots en 1482.

Jean de Goch, prieur à Malines, exalta vers le même temps la liberté chrétienne comme l'âme de toutes les vertus. Il accusa de pélagianisme la doctrine dominante, et nomma Thomas d'Aquin le prince de l'erreur. « La « seule Écriture canonique, dit-il, mérite une foi certaine, « et a une irréfragable autorité. — Les écrits des anciens « Pères n'ont d'autorité qu'autant qu'ils sont conformes à « la vérité canonique[2]. — Ce proverbe vulgaire est vérita- « ble : *Ce qu'un moine ose entreprendre, Satan rougirait de* « *le penser*. »

Mais le plus remarquable de ces avant-coureurs de la Réformation fut sans doute Jean Wessel, surnommé « la lumière du monde, » homme plein de courage et d'amour pour la vérité, qui fut docteur en théologie, successivement à Cologne, à Louvain, à Paris, à Heidelberg et à Groningue, et dont Luther dit : « Si j'avais lu plus tôt ses écrits, « mes ennemis pourraient croire que Luther a tout puisé « dans Wessel, tellement son esprit et le mien sont d'ac- « cord[3]. » — « Saint Paul et saint Jacques, dit Wessel, « disent des choses diverses, mais non contraires. L'un et

1 « Et quem Deus vult damnare, si omnes vellent hunc salvare, adhuc iste damnaretur. » (*Paradoxa damnata*, etc. Moguntiæ, 1749.)

2 « Antiquorum Patrum scripta tantum habent auctoritatis, quantum canonicæ veritati sunt conformia. » (*Epist. Apologet.* Anvers, 1521.)

3 « Adeo spiritus utriusque concordat. » (Farago Wesseli, in præf.)

« l'autre pensent que le juste vit de la foi, mais d'une foi « qui opère par la charité. Celui qui, entendant l'Évangile, « croit, désire, espère, se confie en la bonne nouvelle, et « aime Celui qui le justifie et le béatifie, se donne alors « entièrement à Celui qu'il aime, et ne s'attribue rien, puis- « qu'il sait que de son propre fonds il n'a rien [1]. — La bre- « bis doit distinguer les choses dont on la paît, et éviter « un aliment corrompu, quand même il est offert par le « pasteur lui-même. Le peuple doit suivre les pasteurs « dans les pâturages ; mais quand ce n'est plus dans les pâ- « turages qu'ils le conduisent, ils ne sont plus pasteurs ; et « alors, puisqu'ils sont hors d'office, le troupeau n'est plus « tenu à leur obéir. Nul n'agit plus efficacement pour la « destruction de l'Église qu'un clergé corrompu. Tous les « chrétiens, même les derniers, même les plus simples, « sont tenus de résister à ceux qui détruisent l'Église [2]. Il « ne faut accomplir les préceptes des prélats et des doc- « teurs que dans la mesure prescrite par saint Paul (1 Thess., « v. 21), savoir en tant que, siégeant dans la chaire de « Moïse, ils parlent selon Moïse. Nous sommes les servi- « teurs de Dieu et non du pape, selon ce qui est dit : *Tu « adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul.* « — Le Saint-Esprit s'est réservé de réchauffer, de vivi- « fier, de conserver, d'augmenter l'unité de l'Église, et il « ne l'a pas abandonnée au pontife de Rome, qui souvent « ne s'en soucie nullement. — Le sexe même n'empêche « pas que la femme, si elle est fidèle, prudente, et si elle « a la charité répandue dans le cœur, puisse sentir, juger, « approuver, conclure, par un jugement que Dieu ratifie. »

Ainsi, à mesure que la Réformation s'approche, se multiplient aussi les voix qui proclament la vérité. On dirait que l'Église a à cœur de démontrer que la Réformation existait

1 « Extentus totus et propensus in eum quem amat, a quo credit, cupit, sperat, confidit, justificatur, nihil sibi ipsi tribuit, qui scit nihil habere ex se. » (*De Magnit. passionis*, cap. XLVI, Opera, p. 553.)

2 « Nemo magis Ecclesiam destruit, quam corruptus clerus. Destruentibus Ecclesiam omnes Christiani tenentur resistere. » (*De potestate Eccles.*, Op., 769.)

avant Luther. Le protestantisme naquit dans l'Église le jour même où y parut le germe de la papauté, comme dans le monde politique les principes conservateurs ont existé du moment même où le despotisme des grands ou les désordres des factieux ont levé la tête. Le protestantisme même fut quelquefois plus fort que la papauté dans les siècles qui précédèrent la Réformation. Qu'est-ce que Rome pouvait opposer à tous les témoins que nous venons d'entendre, dans le moment où leur voix parcourait la terre?

Mais il y avait plus. La Réformation non-seulement était dans les docteurs, elle était encore dans le peuple. Les doctrines de Wikleff, parties d'Oxford, s'étaient répandues dans toute la chrétienté, et avaient conservé des adhérents en Bavière, en Souabe, en Franconie, en Prusse. En Bohême, du sein des discordes et des guerres, était enfin sortie une paisible et chrétienne communauté, qui rappelait l'Église primitive, et qui rendait témoignage avec beaucoup de vie au grand principe de l'opposition évangélique, que « Christ lui-même est le roc sur lequel l'Église est bâtie, et « non Pierre et son successeur. » Appartenant également aux races germaniques et aux races slaves, ces simples chrétiens avaient des missionnaires au milieu des diverses nations qui parlaient leurs langues, pour y gagner sans bruit des sectateurs à leurs opinions. Nicolas Kuss, à Rostock, visité deux fois par eux, commença en 1511 à prêcher publiquement contre le pape [1].

Cet état de choses est important à signaler. Quand la sagesse d'en haut proférera à plus haute voix encore ses enseignements, il y aura partout des intelligences et des cœurs pour l'entendre. Quand le semeur, qui n'a cessé de parcourir l'Église, sortira pour une nouvelle et plus grande semaille, il y aura de la terre préparée à recevoir son grain. Quand la trompette, que l'ange de l'alliance n'a cessé de faire retentir, donnera des sons plus éclatants, plusieurs se prépareront au combat.

[1] Wolfii *Lect. memorab.*, II, p. 27.

Déjà l'Église a le sentiment que l'heure du combat s'approche. Si plus d'un philosophe annonça de quelque manière dans le siècle dernier la révolution qui allait le terminer, nous étonnerons-nous que plusieurs docteurs aient prévu à la fin du quinzième siècle la Réformation imminente qui allait renouveler l'Église?

Le provincial des augustins, André Proclès, qui pendant près d'un demi-siècle présida cette congrégation, et qui, avec un inébranlable courage, maintint dans son ordre les doctrines de saint Augustin, réuni avec ses frères dans le couvent de Himmelspforte, près de Wernigerode, s'arrêtait souvent au moment où la Parole de Dieu était lue, et s'adressant aux moines attentifs, il leur disait: « O frères! « le christianisme a besoin d'une grande et courageuse ré« formation, et déjà je la vois s'approcher. » Alors les moines s'écriaient : « Pourquoi ne commencez-vous pas « vous-même cette réformation et ne vous opposez-vous « pas à tant d'erreurs? — Vous voyez, ô mes frères, ré« pondait le vieux provincial, que je suis chargé d'années « et faible de corps, et que je n'ai point la science, le ta« lent, l'éloquence qu'une si grande chose requiert. Mais « Dieu suscitera un héros, qui, par son âge, ses forces, ses « talents, sa science, son génie et son éloquence, occupera « le premier rang. Il commencera la Réformation, il s'op« posera à l'erreur, et Dieu lui donnera un courage tel « qu'il osera résister aux grands[1]. » Un vieux moine de Himmelspforte, qui avait souvent entendu ces paroles, les a rapportées à Flacius. C'était dans l'ordre même dont il était provincial que le héros chrétien annoncé par Proclès devait paraître.

Un moine nommé Jean Hilten se trouvait dans le couvent des franciscains à Isenac, en Thuringe. Il étudiait avec soin le prophète Daniel et l'Apocalypse de saint Jean; il écrivit même sur ces livres un commentaire, et censura les plus

[1] « Excitabit Dominus heroem, ætate, viribus... » (Flacii *Catal. testium Veritatis*, p. 843.)

criants abus de la vie monacale. Les moines, irrités, le jetèrent en prison. Son âge avancé et la saleté de son cachot le firent tomber dangereusement malade; il demanda le frère gardien. A peine celui-ci fut-il arrivé, que, sans écouter le prisonnier et enflammé de colère, il se mit à le reprendre durement de sa doctrine, qui était en opposition, ajoute la chronique, avec la cuisine des moines. Alors le franciscain, oubliant sa maladie et poussant de profonds soupirs, dit : « Je supporte tranquillement vos injures pour « l'amour de Christ; car je n'ai rien dit qui pût ébranler « l'état monastique, et je n'ai fait que reprendre les plus « notables abus. *Mais*, continua-t-il (selon ce que Mélanch« thon nous rapporte dans son *Apologie de la Confession de « Foi d'Augsbourg*), *il en viendra un autre, l'an du Seigneur « mil cinq cent seize : celui-là vous détruira, et vous ne pour« rez lui résister*[1]. » Jean Hilten, qui avait annoncé la fin du monde pour l'an 1651, se trompa moins en désignant l'année où paraîtrait le futur réformateur. Bientôt il naquit à une petite distance de son cachot; il commença à étudier dans cette ville même d'Isenac où le moine était prisonnier, et entreprit publiquement la Réformation, un an seulement plus tard que le franciscain ne l'avait dit.

VII

Ainsi les princes et les peuples, les membres vivants de l'Église et les théologiens travaillaient chacun dans leur sphère à préparer l'œuvre que le seizième siècle allait manifester. Mais la Réformation devait avoir un autre auxiliaire, les lettres.

L'esprit humain croissait. Ce seul fait devait amener

1 « Alius quidam veniet... » (*Apologia Conf. Aug.*, XIII, de Votis monasticis.)

son affranchissement. Qu'une jeune semence tombe près d'une vieille muraille, l'arbuste en grandissant la renversera.

Le pontife de Rome s'était fait le tuteur des peuples, et sa supériorité d'intelligence le lui avait rendu facile. Longtemps il les avait tenus dans un état de minorité; mais maintenant ils le débordaient de toutes parts. Cette tutelle vénérable, qui avait pour cause première les principes de vie éternelle et de civilisation que Rome avait communiqués aux nations barbares, ne pouvait plus s'exercer sans opposition. Un redoutable adversaire s'était posé vis-à-vis d'elle pour la contrôler. La tendance naturelle de l'esprit humain à se développer, à examiner, à connaître, avait donné naissance à ce nouveau pouvoir. Les yeux de l'homme s'ouvraient : il demandait compte de chaque pas à ce conducteur longtemps respecté, sous la direction duquel on l'avait vu marcher sans mot dire, tant que ses yeux avaient été fermés. L'âge de l'enfance était passé pour les peuples de la nouvelle Europe : l'âge mûr commençait. A la naïve simplicité, disposée à tout croire, avaient succédé un esprit curieux, une raison impatiente de connaître les fondements des choses. On se demandait dans quel but Dieu avait parlé au monde, et si des hommes avaient le droit de s'établir médiateurs entre Dieu et leurs frères.

Une seule chose aurait pu sauver l'Église : c'était de s'élever encore plus haut que les peuples; marcher à leur niveau n'était pas assez. Mais il se trouva, au contraire, qu'elle leur fut grandement inférieure. Elle se mit à descendre, en même temps qu'ils se mirent à monter. Quand les hommes commencèrent à s'élever vers le domaine de l'intelligence, le sacerdoce se trouva absorbé dans des poursuites terrestres et des intérêts humains. C'est un phénomène qui s'est souvent renouvelé dans l'histoire. Les ailes avaient crû à l'aiglon; et il n'y eut personne qui eût la main assez haute pour l'empêcher de prendre son vol.

Ce fut dans l'Italie que l'esprit humain prit le premier essor.

La scolastique et la poésie romantique n'y avaient jamais régné sans obstacle. Il était toujours resté en Italie un souvenir d'antiquité. Ce souvenir se ranima avec beaucoup de force vers la fin du moyen âge, et bientôt il donna aux esprits une impulsion toute nouvelle.

Déjà dans le quatorzième siècle le Dante et Pétrarque remettaient en honneur les anciens poëtes de Rome, en même temps que le premier plaçait dans son enfer les papes les plus puissants, et que le second réclamait avec hardiesse la constitution primitive de l'Église. Au commencement du quinzième siècle, Jean de Ravenne enseignait avec éclat la littérature latine à Padoue et à Florence, et Chrysoloras interprétait les beaux génies de la Grèce, à Florence et à Pavie.

Tandis que la lumière sortait en Europe des prisons où elle avait été retenue captive, l'Orient envoyait à l'Occident de nouvelles lueurs. L'étendard des Osmanlis, planté en 1453 sur les murs de Constantinople, en avait fait fuir les savants. Ils avaient transporté en Italie les lettres de la Grèce. Le flambeau des anciens ralluma les esprits éteints depuis tant de siècles. George de Trébizonde, Argyropolos, Bessarion, Lascaris, Chalcondylas et beaucoup d'autres remplissaient l'Occident de leur amour pour la Grèce et ses plus beaux génies. Le patriotisme des Italiens en fut ému; et il parut en Italie un grand nombre de savants, parmi lesquels brillent Gasparino, Aurispa, Aretin, Poggio, Valla, qui s'efforcèrent de remettre aussi en honneur l'antiquité romaine. Il y eut alors un grand jet de lumière, et Rome dut en souffrir.

La passion de l'antiquité qui s'empara des *humanistes* ébranla dans les esprits les plus élevés l'attachement à l'Église, car : « nul ne peut servir deux maîtres. » En même temps les études auxquelles on se livra mirent à la disposition des savants des moyens tout nouveaux, inconnus des scolastiques, pour examiner et juger les enseignements de l'Église. Retrouvant dans la Bible, bien plus que dans les œuvres des théologiens, les beautés qui les ravissaient dans

les auteurs classiques, les *humanistes* furent tout disposés à mettre la Bible au-dessus des docteurs. Ils réformèrent le goût, et préparèrent ainsi la réformation de la foi.

Les lettrés, il est vrai, protestaient hautement que leur science ne portait aucune atteinte à la croyance de l'Église; cependant ils attaquèrent les scolastiques bien avant les réformateurs, et tournèrent en ridicule ces barbares, ces « Teutons, » qui avaient vécu sans vivre[1]. Quelques-uns même proclamèrent les doctrines de l'Évangile, et mirent la main sur ce que Rome avait de plus cher. Déjà le Dante, tout en adhérant à bien des doctrines romaines, avait proclamé la puissance de la foi, comme le firent les réformateurs. « C'est la foi véritable, avait-il dit qui nous rend « bourgeois du ciel[2]. La foi selon la doctrine évangélique « est le principe de vie; elle est l'étincelle qui, s'étendant « toujours plus, devient une flamme vivante et luit en nous, « comme l'étoile dans les cieux. Sans la foi, il n'y a ni « bonne œuvre, ni vie honnête, qui puissent nous être en « aide. Quelque grand que soit le péché, les bras de la « grâce divine sont plus grands encore, et ils embrassent « tout ce qui se tourne vers Dieu[3]. L'âme n'est pas perdue « par l'anathème des pontifes, et l'éternelle charité peut « encore venir à elle, tant que l'espérance fleurit[4]. De Dieu, « de Dieu seul vient notre justice, par la foi. » Et parlant de l'Église, le Dante s'écrie : « O ma barque! que tu es « mal chargée! O Constantin! quel grand mal n'a pas en« gendré, je ne dis pas ta conversion, mais cette offrande « que le riche père reçut alors de toi! »

Plus tard, Laurent Valla applique aux opinions de l'Église

1 « Qui ne viventes quidem vivebant. » (Politiani *Ep.*, IX, 3.)

2 *Parad.*, XXIV, 44.

3
Orribil furon li peccati miei;
Ma la bontà infinita ha sì gran braccia,
Che prende ciò che si rivolve a lei.
(*Purgator.*, III, 121-124.)

4
Per lor maladizion sì non perde.
Che non possa tornar l'eterno amore,
Mentre che la speranza ha fior del verde.
(*Ibid.*, 134-136.)

l'étude de l'antiquité; il nie l'authenticité de la correspondance entre Christ et le roi Abgar; il rejette la tradition sur la formation du symbole des Apôtres; et il sape les bases sur lesquelles repose le prétendu héritage que les papes tiennent de Constantin [1].

Cependant cette grande lumière que l'étude de l'antiquité fit jaillir dans le quinzième siècle était propre à détruire, mais ne l'était pas à édifier. Ce n'est ni à Homère, ni à Virgile, qu'il pouvait être donné de sauver l'Église. Le réveil des lettres, des sciences et des arts, ne fut point le principe de la Réformation. Le paganisme des poëtes, en reparaissant en Italie, confirma plutôt le paganisme du cœur. Le scepticisme de l'école d'Aristote et le mépris de tout ce qui ne tenait pas à la philologie s'emparèrent de beaucoup de lettrés, et engendrèrent une incrédulité qui, tout en affectant de se soumettre à l'Église, attaquait néanmoins les vérités les plus importantes de la religion. Pierre Pomponatius, le plus fameux représentant de cette tendance impie, enseignait à Bologne et à Padoue que l'immortalité de l'âme et la Providence sont des problèmes philosophiques [2]. Jean-François Pic, neveu de Pic de la Mirandole, parle d'un pape qui ne croyait pas en Dieu [3], et d'un autre qui, ayant avoué à l'un de ses amis son incrédulité quant à l'immortalité de l'âme, apparut après sa mort, pendant la nuit, à ce même ami, et lui dit : « Ah ! le feu éternel qui me « consume ne me fait que trop sentir l'immortalité de cette « âme qui, selon moi, devait mourir avec le corps ! » Ceci rappelle cette fameuse parole adressée, à ce que l'on assure, par Léon X, à son secrétaire Bembo : « Tous les siècles « savent de quelle utilité a été à nous et aux nôtres cette « fable du Christ [4]..... » De futiles superstitions étaient attaquées ; mais c'était l'incrédulité au ris dédaigneux et moqueur qui s'établissait à leur place. Se rire de tout, même

1 *De ementita Constantini donatione declamatio ad Papam.* Op. Basil., 1543.
2 *De immortalitate animæ, de prædestinatione et providentia*, etc.
3 « Qui nullum Deum credens. » (J. F. Pici, *de Fide.* Op., II, p. 820.)
4 « Ea de Christo fabula. » (Mornæi *Hist. Papatus*, p. 820.)

de ce qu'il y a de plus saint, était de mode et la marque d'un esprit fort. On ne voyait dans la religion qu'un moyen de gouverner le peuple. « J'ai une crainte, s'écriait Érasme « en 1516, c'est qu'avec l'étude de la littérature ancienne « ne reparaisse le paganisme ancien. »

On vit alors, il est vrai, comme après les moqueries du temps d'Auguste, et comme de nos jours, après celles du siècle dernier, percer et paraître une nouvelle philosophie platonicienne, qui attaqua cette imprudente incrédulité, et chercha, comme la philosophie actuelle, à inspirer quelque respect pour le christianisme et à ranimer dans les cœurs le sentiment religieux. Les Médicis favorisèrent à Florence ces efforts des platoniciens. Mais ce ne sera jamais une religion philosophique qui régénérera l'Église et le monde. Orgueilleuse, dédaignant la prédication de la croix, prétendant ne voir dans les dogmes chrétiens que des figures et des symboles, incompréhensible pour la majorité des hommes, elle pourra se perdre dans un enthousiasme mystique, mais elle sera toujours impuissante pour réformer et pour sauver.

Que fût-il donc arrivé si le vrai christianisme n'eût pas reparu dans le monde, et si la foi n'eût pas rempli de nouveau les cœurs de sa force et de sa sainteté? La Réformation sauva la religion et avec elle la société. Si l'Église de Rome avait eu à cœur la gloire de Dieu et la prospérité des peuples, elle eût accueilli la Réformation avec joie. Mais que faisait cela à un Léon X?

Cependant un flambeau ne pouvait être allumé en Italie sans que ses lueurs ne se fissent voir au delà des Alpes. Les affaires de l'Église établissaient des rapports continuels entre la Péninsule et les autres parties de la chrétienté. Les *barbares* sentirent bientôt la supériorité et l'orgueil des Italiens, et ils commencèrent à rougir eux-mêmes de ce qu'ils écrivaient et parlaient si mal. Quelques jeunes nobles, un Dalberg, un Langen, un Spiegelberg, enflammés du désir de connaître, passèrent en Italie, et rapportèrent en Allemagne la science, les grammaires et les classiques

tant désirés, qu'ils communiquèrent à leurs amis[1]. Bientôt parut un homme d'une intelligence distinguée, Rodolphe Agricola, auquel sa science et son génie procurèrent une aussi grande vénération que s'il eût été du siècle d'Auguste ou de celui de Périclès. L'ardeur de son esprit et les fatigues de l'école le consumèrent en peu d'années. Mais dans son commerce intime s'étaient formés de nobles disciples, qui portèrent dans toute l'Allemagne le feu de leur maître. Souvent réunis autour de lui, ils avaient déploré ensemble les ténèbres de l'Église, et avaient demandé pourquoi saint Paul répète si souvent que les hommes sont justes par la foi et non par les œuvres[2]..... On vit bientôt se rassembler aux pieds de ces docteurs nouveaux une jeunesse grossière, qui vivait d'aumônes, qui étudiait sans livres, et qui, partagée en sociétés de prêtres de Bacchus, d'arquebusiers, et d'autres encore, se rendait, en troupes désordonnées, de ville en ville et d'école en école. N'importe, ces bandes étranges étaient le commencement d'un public lettré; peu à peu les chefs-d'œuvre de l'antiquité sortaient des presses de l'Allemagne et remplaçaient les scolastiques; et l'imprimerie, découverte à Mayence en 1440, multipliait les voix énergiques qui réclamaient contre la corruption de l'Église et celles, non moins puissantes, qui appelaient l'esprit humain dans de nouveaux sentiers.

L'étude de la littérature ancienne eut en Allemagne des effets tout différents de ceux qu'elle eut en Italie et en France. Cette étude y fut mêlée avec la foi. L'Allemagne chercha aussitôt dans la nouvelle culture littéraire le profit que la religion pouvait en retirer. Ce qui n'avait produit chez les uns qu'un certain raffinement d'esprit, minutieux et stérile, pénétra toute la vie des autres, échauffa leurs cœurs, et les prépara à une meilleure lumière. Les premiers restaurateurs des lettres, en Italie et en France, se signalèrent par une conduite légère, souvent même immo-

1 Hamelmann, *Relatio hist.* C'est à tort que cette première impulsion est attribuée à Thomas A-Kempis. (Delprat, *over G. Groote*, p. 280.)

2 « Fide justos esse. » (Melanchth., *Decl.*, I, 602.)

rale. En Allemagne, leurs successeurs, animés d'un esprit grave, recherchèrent avec zèle tout ce qui est vrai. L'Italie, offrant son encens à la littérature et à la science profanes, vit naître une opposition incrédule. L'Allemagne, occupée d'une profonde théologie et repliée sur elle-même, vit naître une opposition pleine de foi. Là on sapait les fondements de l'Église, ici on les rétablissait. Il se forma dans l'Empire une réunion remarquable d'hommes libres, savants et généreux, au milieu desquels brillaient des princes, et qui s'efforçaient de rendre la science utile à la religion. Les uns apportaient à l'étude la foi humble des enfants, d'autres un esprit éclairé, pénétrant, disposé peut-être à dépasser les bornes d'une liberté et d'une critique légitimes; mais les uns et les autres contribuèrent à déblayer les parvis du temple, obstrués par tant de superstitions.

Les théologiens moines s'aperçurent du danger, et se mirent à pousser des clameurs contre ces mêmes études qu'ils avaient tolérées en Italie et en France, parce qu'elles y marchaient unies à la légèreté et à la dissolution. Il se forma parmi eux une conjuration contre les langues et les sciences ; car derrière elles ils avaient aperçu la foi. Un moine mettait quelqu'un en garde contre les hérésies d'Érasme. « En quoi, lui demanda-t-on, consistent-elles? » Il avoua qu'il n'avait pas lu l'ouvrage dont il parlait, et ne sut alléguer qu'une chose, savoir : « qu'il était écrit en trop « bon latin. »

Il y eut bientôt guerre ouverte entre les disciples des lettres et les théologiens scolastiques. Ceux-ci voyaient avec effroi le mouvement qui s'opérait dans le domaine de l'intelligence, et pensaient que l'immobilité et les ténèbres seraient la garde la plus sûre de l'Église. C'était pour sauver Rome qu'ils combattaient la renaissance des lettres; mais ils contribuèrent ainsi à la perdre. Rome y fut pour beaucoup. Un instant égarée sous le pontificat de Léon X, elle abandonna ses vieux amis et serra dans ses bras ses jeunes adversaires. La papauté et les lettres formèrent un accord qui semblait devoir rompre l'antique alliance du mona-

chisme et de la hiérarchie. Les papes ne s'aperçurent pas au premier abord que ce qu'ils avaient pris pour un jouet était un glaive qui pouvait leur donner la mort. De même, dans le siècle dernier, on vit des princes accueillir à leur cour une politique et une philosophie qui, s'ils en eussent subi toute l'influence, auraient renversé leurs trônes. L'alliance ne dura pas longtemps. Les lettres avancèrent sans se soucier nullement de ce qui pouvait porter atteinte à la puissance de leur patron. Les moines et les scolastiques comprirent qu'abandonner le pape c'était s'abandonner eux-mêmes. Et le pape, malgré le patronage passager qu'il accorda aux beaux-arts, n'en prit pas moins, quand il comprit le danger, les mesures les plus opposées à l'esprit du temps.

Les universités se défendirent tant qu'elles purent contre l'invasion des nouvelles lumières. Cologne chassa Rhagius ; Leipzig, Celtes ; Rostock, Hermann von dem Busch. Cependant les nouveaux docteurs, et avec eux les anciens classiques, s'établirent peu à peu, et souvent avec l'aide des princes, dans ces hautes écoles. Bientôt l'on vit s'y former, en dépit des scolastiques, des sociétés de grammairiens et de poëtes. Tout dut devenir latin et grec, jusqu'au nom même de ces lettrés ; car comment les amis de Sophocle et de Virgile eussent-ils pu s'appeler Krachenberger ou Schwarzerd? Un esprit d'indépendance souffla en même temps sur toutes les universités. On n'y vit plus les écoliers, à façon séminariste, leurs livres sous le bras, marcher sagement, respectueusement et les yeux baissés, derrière leurs maîtres. La pétulance d'un Martial et d'un Ovide avait passé dans ces nouveaux disciples des Muses. Ils accueillirent avec transport les railleries que l'on faisait pleuvoir sur les théologiens dialectiques ; et les chefs du mouvement littéraire furent accusés quelquefois de favoriser et même de susciter les désordres des étudiants.

Ainsi un nouveau monde, sorti de l'antiquité, s'était formé au milieu du monde du moyen âge. Les deux partis devaient en venir aux mains ; une lutte était imminente. Ce

fut le plus tranquille des champions des lettres, un vieillard près d'achever sa paisible carrière, qui l'engagea.

Pour que la vérité triomphât, il fallait d'abord que les armes par lesquelles elle devait vaincre fussent sorties des arsenaux, où depuis des siècles elles étaient enfouies. Ces armes, c'étaient les saintes Ecritures du Vieux et du Nouveau Testament. Il fallait ranimer dans la chrétienté l'amour et l'étude des saintes lettres grecques et hébraïques. L'homme que la providence de Dieu choisit pour cette œuvre se nommait Jean Reuchlin.

Une très belle voix d'enfant se faisait remarquer dans le chœur de l'église de Pforzheim. Elle attira l'attention du margrave de Bade. C'était celle de Jean Reuchlin, jeune garçon de manières agréables et d'un caractère enjoué, fils d'un honnête bourgeois du lieu. Le margrave lui accorda bientôt toute sa faveur et le choisit, en 1473, pour accompagner son fils Frédéric à l'université de Paris.

Le fils de l'huissier de Pforzheim arriva avec le prince, le cœur transporté de joie, dans cette école, la plus célèbre de tout l'Occident. Il y trouva le Spartiate Hermonymos, Jean Wessel, *la lumière du monde*, et il eut ainsi l'occasion d'étudier sous des maîtres habiles le grec et l'hébreu, dont il n'y avait alors aucun professeur en Allemagne, et dont un jour il devait être le restaurateur dans la patrie de la Réformation. Le jeune et pauvre Allemand copiait pour des étudiants riches les chants d'Homère, les discours d'Isocrate, et il gagnait ainsi de quoi continuer ses études et s'acheter des livres.

Mais voici d'autres choses qu'il entend de la bouche de Wessel, et qui font sur son esprit une impression puissante : « Les papes peuvent se tromper. Toutes satisfactions « d'hommes sont un blasphème contre Christ, qui a réconcilié et justifié parfaitement l'espèce humaine. A Dieu « seul appartient le pouvoir de donner une entière absolution. Il n'est pas nécessaire de confesser ses péchés « aux prêtres. Il n'y a point de purgatoire, à moins que ce

« ne soit Dieu lui-même, qui est un feu dévorant et qui « purifie de toute souillure. »

A peine âgé de vingt ans, Reuchlin enseigne à Bâle la philosophie, le grec et le latin ; et l'on entend, ce qui était alors un prodige, un Allemand parler grec.

Les partisans de Rome commencent à s'inquiéter, en voyant des esprits généreux fouiller dans ces antiques trésors. « Les Romains font la moue, disait Reuchlin, et « poussent des cris, prétendant que tous ces travaux litté- « raires sont contraires à la piété romaine, puisque les « Grecs sont schismatiques. Oh ! que de peines, que de « souffrances à endurer pour ramener enfin l'Allemagne à « la sagesse et à la science ! »

Bientôt après, Eberhard de Wurtemberg appela Reuchlin à Tubingue, pour être l'ornement de cette université naissante. En 1483, il le mena avec lui en Italie. Chalchondylas, Aurispa, Jean Pic de la Mirandole, devinrent à Florence ses compagnons et ses amis. A Rome, lorsque Eberhard reçut du pape, entouré de ses cardinaux, une audience solennelle, Reuchlin prononça un discours d'une latinité si pure et si élégante, que l'assemblée, qui n'attendait rien de pareil d'un barbare Germain, fut dans le plus grand étonnement, et que le pape s'écria : « Certainement cet « homme mérite d'être mis à côté des meilleurs orateurs « de la France et de l'Italie. »

Dix ans plus tard, Reuchlin fut obligé de se réfugier à Heidelberg, à la cour de l'électeur Philippe, pour échapper à la vengeance du successeur d'Eberhard. Philippe, d'accord avec Jean de Dalberg, évêque de Worms, son ami et son chancelier, s'efforçait de répandre les lumières, qui commençaient à poindre de toutes parts en Allemagne. Dalberg avait fondé une bibliothèque, dont l'usage était permis à tous les savants. Reuchlin fit sur ce nouveau théâtre de grands efforts pour détruire la barbarie de son peuple.

Envoyé à Rome par l'Electeur, en 1498, pour une importante mission, il profita de tout le temps et de tout l'ar-

gent qui lui restèrent, soit pour faire de nouveaux progrès dans la langue hébraïque, auprès du savant israélite Abdias Sphorne, soit pour acheter tout ce qu'il put trouver de manuscrits hébreux et grecs, avec le dessein de s'en servir, comme autant de flambeaux, pour accroître dans sa patrie le jour qui commençait à paraître. Un Grec illustre, Argyropolos, expliquait dans cette métropole à un auditoire nombreux les antiques merveilles de la littérature de son peuple. Le savant ambassadeur se rend avec sa suite à la salle où ce docteur enseignait, et au moment où il y entre, il salue le maître, et déplore le malheur de la Grèce expirante sous les coups des Ottomans. L'Hellène, étonné, demande à l'Allemand : « D'où es-tu, et comprends-tu le « grec ? » Reuchlin répond : « Je suis un Germain, et je « n'ignore pas entièrement ta langue. » Sur la demande d'Argyropolos, il lit et explique un morceau de Thucydide, que le professeur avait en ce moment sous les yeux. Alors Argyropolos, saisi d'étonnement et de douleur, s'écrie : « Hélas ! hélas ! la Grèce, chassée et fugitive, est allée se « cacher au delà des Alpes ! »

C'est ainsi que les fils de la rude Germanie et ceux de l'antique et savante Grèce se rencontraient dans les palais de Rome, que l'Orient et l'Occident se donnaient la main dans ce rendez-vous du monde, et que l'un versait dans les bras de l'autre ces trésors intellectuels qu'il avait sauvés en toute hâte de la barbarie des Ottomans. Dieu, quand ses desseins le demandent, rapproche en un instant par quelque grande catastrophe ce qui semblait devoir demeurer toujours éloigné.

A son retour en Allemagne, Reuchlin put rentrer en Wurtemberg. C'est alors surtout qu'il accomplit ces travaux qui furent si utiles à Luther et à la Réformation. Cet homme, qui comme comte palatin occupait une place éminente dans l'Empire, et qui comme philosophe contribua à abaisser Aristote et à élever Platon, fit un dictionnaire latin qui fit disparaître ceux des scolastiques, composa une grammaire grecque, qui facilita beaucoup l'étude de

cette langue, traduisit et expliqua les psaumes pénitentiaux, corrigea la Vulgate, et, ce qui fit surtout son mérite et sa gloire, publia le premier en Allemagne une grammaire et un dictionnaire hébraïques. Reuchlin rouvrit, par ce travail, les livres si longtemps fermés de l'ancienne alliance, et éleva ainsi un monument, comme il le dit lui-même, « plus durable que l'airain. »

Mais ce n'était pas seulement par ses écrits, c'était par sa vie que Reuchlin cherchait à avancer le règne de la vérité. D'une taille élevée, d'un extérieur imposant, d'un abord affable, il gagnait aussitôt la confiance de ceux avec lesquels il avait affaire. Sa soif de connaissance n'était égalée que par son zèle à communiquer ce qu'il avait appris. Il n'épargnait ni argent ni peine pour faire arriver en Allemagne les éditions des classiques, au moment où elles sortaient des presses de l'Italie; et ainsi le fils d'un huissier faisait plus pour éclairer son peuple que de riches municipalités ou de puissants princes. Son influence sur la jeunesse était grande; et qui peut mesurer à cet égard tout ce que lui doit la Réformation? Nous n'en citerons qu'un exemple. Un jeune homme, son cousin, fils d'un artiste, célèbre comme fabricant d'armes, nommé *Schwarzerd*, vint loger chez sa sœur Elisabeth, afin d'étudier sous sa direction. Reuchlin, rempli de joie en voyant le génie et l'application du jeune disciple, l'adopta. Conseils, présents de livres, exemples, il n'épargna rien pour faire de son parent un homme utile à l'Eglise et à la patrie. Il se réjouissait de voir son œuvre prospérer sous ses yeux, et trouvant le nom allemand de *Schwarzerd* trop barbare, il le traduisit en grec, selon la coutume du temps, et nomma le jeune étudiant *Mélanchthon*. C'est l'illustre ami de Luther.

Cependant les études grammaticales ne pouvaient suffire à Reuchlin. A l'instar des docteurs juifs, ses maîtres, il se mit à étudier la mystique de la Parole. « Dieu est esprit, « dit-il, la Parole est un souffle; l'homme respire, Dieu est « la parole. Les noms qu'il s'est donnés à lui-même sont

« un écho de l'éternité[1]. » Comme les cabalistes, il pensait arriver de symbole en symbole, de forme en forme, à la dernière et plus pure de toutes les formes, à celle qui domine le règne de l'Esprit[2].

Ce fut tandis que Reuchlin se perdait dans ces paisibles et abstraites recherches, que l'inimitié des scolastiques l'entraîna tout à coup, et bien malgré lui, dans une guerre violente, qui fut l'un des préludes de la Réformation.

Il y avait à Cologne un rabbin baptisé, nommé Pfefferkorn, intimement lié avec l'inquisiteur Hochstraten. Cet homme et les dominicains sollicitèrent et obtinrent de l'empereur Maximilien, peut-être dans de bonnes intentions, un ordre en vertu duquel les Juifs devaient apporter tous leurs livres hébreux (la Bible exceptée) à la maison de ville du lieu où ils résidaient. Là ces écrits devaient être brûlés. On alléguait pour motif qu'ils étaient remplis de blasphèmes contre Jésus-Christ. Il faut avouer qu'ils étaient au moins pleins d'inepties, et que les Juifs eux-mêmes n'eussent pas perdu grand'chose à l'exécution qu'on préméditait.

L'Empereur invita Reuchlin à donner son avis sur ces ouvrages. Le savant docteur désigna expressément les livres écrits contre le christianisme, les livrant au sort qu'on leur destinait; mais il chercha à sauver les autres : « Le meilleur moyen de convertir les Israélites, ajouta-t-il, « serait d'établir dans chaque université deux maîtres de « langue hébraïque, qui enseignassent aux théologiens à « lire la Bible en hébreu et à réfuter ainsi les docteurs de « ce peuple. » Les Juifs obtinrent par suite de cet avis qu'on leur restituât leurs livres.

Le prosélyte et l'inquisiteur, semblables à des corbeaux affamés qui voient échapper leur proie, poussèrent alors des cris de fureur. Ils choisirent divers passages de l'écrit de Reuchlin, en dénaturèrent le sens, proclamèrent l'auteur hérétique, l'accusèrent d'avoir une inclination secrète

[1] *De verbo mystifico.* — [2] *De arte cabalistica.*

pour le judaïsme, et le menacèrent des chaînes de l'inquisition. Reuchlin se laissa d'abord épouvanter. Mais ces hommes devenant toujours plus orgueilleux, et lui prescrivant des conditions honteuses, il publia, en 1513, une « Défense contre ses détracteurs de Cologne, » dans laquelle il dépeignit tout ce parti sous de vives couleurs.

Les dominicains jurent d'en tirer vengeance, et espèrent, par un coup d'autorité, raffermir leur puissance chancelante. Hochstraten dresse à Mayence un tribunal contre Reuchlin. Les écrits du savant sont condamnés aux flammes. Alors les novateurs, les maîtres et les disciples de la nouvelle école, se sentant tous attaqués dans la personne de Reuchlin, se lèvent comme un seul homme. Les temps étaient changés. L'Allemagne et les lettres n'étaient pas l'Espagne et l'inquisition. Le grand mouvement littéraire avait créé une opinion publique. Le haut clergé lui-même était presque envahi par elle. Reuchlin en appelle à Léon X. Ce pape, qui n'aimait pas beaucoup les moines ignorants et fanatiques, remet toute l'affaire à l'évêque de Spire; celui-ci déclare Reuchlin innocent, et condamne les moines aux frais du procès. Les dominicains, ces soutiens de la papauté, recourent, pleins de colère, à l'infaillible décision de Rome, et Léon X, ne sachant que faire entre ces deux puissances adverses, rend un mandat *de supersedendo*.

L'union des lettres avec la foi forme un des traits de la Réformation, et la distingue, soit de l'établissement du christianisme, soit du renouvellement religieux des jours actuels. Les chrétiens contemporains des apôtres eurent contre eux la culture de leur siècle, et, à quelques exceptions près, il en est de même pour ceux de notre temps. La majorité des hommes lettrés fut avec les réformateurs. L'opinion même leur fut favorable. L'œuvre y gagna en étendue : peut-être y perdit-elle en profondeur.

Luther, reconnaissant tout ce qu'avait fait Reuchlin, lui écrivit, peu après sa victoire sur les dominicains : « Le « Seigneur a agi en toi, afin que la lumière de l'Écriture

« sainte commençât à reluire dans cette Germanie où, de-
« puis tant de siècles, hélas! elle était non-seulement étouf-
« fée, mais tout à fait éteinte[1]. »

VIII

Mais déjà avait paru un homme, qui regarda comme la grande affaire de sa vie d'attaquer la scolastique des universités et des couvents, le grand écrivain de l'opposition, au commencement du seizième siècle.

Reuchlin n'avait pas encore douze ans quand naquit ce premier génie de ces temps. Un homme plein de vivacité et d'esprit, appelé Gérard, natif de Gouda dans les Pays-Bas, aimait la fille d'un médecin, nommée Marguerite. Les principes du christianisme ne dirigeaient point sa vie, ou tout au moins la passion les fit taire. Ses parents et neuf frères voulaient le contraindre à embrasser l'état monastique. Il s'enfuit, laissant celle qu'il aimait sur le point de devenir mère, et se rendit à Rome. La coupable Marguerite mit au monde un fils. Gérard n'en apprit rien, et, quelque temps après, il reçut de ses parents la nouvelle que celle qu'il avait aimée n'était plus. Saisi de douleur, il se fit prêtre, et se consacra entièrement au service de Dieu. Il revint en Hollande. Elle vivait encore! Marguerite ne voulut pas se marier à un autre. Gérard resta fidèle à ses vœux sacerdotaux. Leur affection se concentra sur leur jeune fils. La mère en avait pris le soin le plus tendre. Le père, après son retour, l'envoya à l'école, quoiqu'il n'eût alors que quatre ans. Il n'en avait pas treize lorsque son maître Sinthemius, de Deventer, l'embrassant un jour plein de joie, s'écria :

[1] Maï *Vita J. Reuchlin* (Francf., 1687). — Mayerhoff, *J. Reuchlin und seine Zeit* (Berlin, 1830).

« Cet enfant atteindra les plus hautes sommités de la « science ! » C'était Érasme, de Rotterdam.

Vers ce temps, sa mère mourut, et peu après, son père, accablé de douleur, la suivit dans la tombe.

Le jeune Érasme[1], demeuré seul au monde, témoigna une vive aversion pour la vie monacale, que ses tuteurs voulaient le contraindre à embrasser, mais avec laquelle, dès sa naissance, il fut, pourrait-on dire, toujours en opposition. A la fin, on le persuada d'entrer dans un couvent de chanoines réguliers, et à peine l'eut-il fait qu'il se sentit comme accablé sous le poids de ses vœux. Il retrouva un peu de liberté, et nous le voyons bientôt à la cour de l'archevêque de Cambrai, et plus tard à l'université de Paris. Il y poursuivit ses études dans une grande misère, mais avec l'application la plus infatigable. Dès qu'il pouvait se procurer quelque argent, il l'employait à acheter, d'abord des auteurs grecs, et ensuite des habits. Souvent le pauvre Hollandais recourut en vain à la générosité de ses protecteurs : aussi, plus tard, sa plus grande joie fut-elle de soutenir des jeunes gens studieux, mais pauvres. Appliqué sans relâche à la recherche de la vérité et de la science, il n'assistait qu'à contre-cœur aux disputes scolastiques, et il reculait devant l'étude de la théologie, craignant d'y découvrir quelques erreurs, et d'être bientôt dénoncé comme hérétique.

Ce fut alors qu'Érasme commença à se sentir lui-même. Il sut trouver dans l'étude des anciens une justesse et une élégance de style qui le placèrent bien au-dessus de tout ce que Paris avait de plus illustre. Il se mit à enseigner, et gagna ainsi des amis puissants ; il publia quelques écrits, et s'entoura ainsi d'admiration et d'applaudissements. Il comprit ce que le public aimait, et, secouant les derniers liens de la scolastique et du cloître, il se jeta tout entier dans la littérature, répandant dans tous ses écrits ces observations

[1] Il s'appelait proprement *Gerhard*, comme son père. Il traduisit ce nom hollandais en latin (*Didier*, Désiré), et en grec (*Érasme*).

pleines de finesse, cet esprit net, vif, éclairé, qui à la fois enseigne et amuse.

L'habitude du travail, qu'il contracta à cette époque, lui demeura fidèle toute la vie; même dans ses voyages, qu'il faisait ordinairement à cheval, il n'était point oisif. Il composait en route, en chevauchant à travers les campagnes, et arrivé à l'hôtellerie, il couchait par écrit ses pensées. C'est ainsi qu'il fit son fameux *Éloge de la Folie*[1] dans un voyage d'Italie en Angleterre.

Érasme s'acquit de bonne heure une grande réputation parmi les savants. Mais les moines, irrités, lui vouèrent une haine violente. Recherché des princes, il était inépuisable lorsqu'il s'agissait de trouver des excuses pour échapper à leurs invitations. Il aimait mieux gagner sa vie avec l'imprimeur Frobenius, en corrigeant des livres, que de se trouver entouré de luxe et de faveurs aux cours magnifiques de Charles-Quint, de Henri VIII, de François Ier, ou que de ceindre sa tête du chapeau de cardinal, qui lui fut offert[2].

Depuis 1509 il enseigna à Oxford. Il vint en 1516 à Bâle; il s'y fixa en 1521.

Quelle a été son influence sur la Réformation?

Elle a été trop exaltée d'un côté, et trop dépréciée de l'autre. Érasme n'a jamais été et n'eût jamais pu être un réformateur; mais il a préparé les voies à d'autres. Non-seulement il répandit dans son siècle l'amour de la science et un esprit de recherche et d'examen qui en mena d'autres bien plus loin qu'il n'alla lui-même; mais encore il sut, protégé par de grands prélats et par de puissants princes, dévoiler et combattre les vices de l'Église par les plus piquantes satires.

Érasme attaqua en effet de deux manières les moines et les abus. Il y eut d'abord de sa part une attaque populaire. Ce petit homme blond, dont les yeux bleus à demi fermés observaient finement tout ce qui se présentait à lui, sur la

[1] Ἐγκώμιον μωρίας. Sept éditions de cet écrit furent enlevées en peu de mois.

[2] « A principibus facile mihi contingeret fortuna, nisi mihi nimium dulcis esset libertas. » (*Epist. ad Pirck.*)

bouche duquel était un sourire un peu moqueur, dont le maintien était timide et embarrassé, et qu'un souffle eût pu, semblait-il, renverser, versait partout de sa plume élégante et mordante des flots d'amertume contre la fausse dévotion et la fausse théologie de son siècle; la raillerie était devenue sa disposition habituelle. Dans des écrits même où l'on n'eût rien attendu de semblable, son humeur sarcastique paraissait tout à coup, et il immolait à coups d'épingle ces scolastiques et ces moines ignorants, auxquels il avait déclaré la guerre. Il y a de grands traits de ressemblance entre Voltaire et Érasme. Des auteurs qui l'avaient précédé avaient déjà rendu populaire l'idée de cet élément de folie, qui s'est glissé dans toutes les pensées et tous les actes de la vie humaine. Érasme s'empara de cette idée. Il introduisit la Folie en personne, *Moria*, fille de Plutus, née dans les îles Fortunées, nourrie d'ivresse et d'impertinence, et reine d'un puissant empire. Elle en fait la description. Elle peint successivement tous les États du monde qui lui appartiennent, mais elle s'arrête surtout aux gens d'Église, qui ne veulent point reconnaître ses bienfaits, quoiqu'elle les comble de ses faveurs. Elle couvre de ses lazzis et de ses moqueries le labyrinthe de dialectique où les théologiens se sont perdus, et ces syllogismes bizarres dont ils prétendent soutenir la papauté. Elle dévoile les désordres, l'ignorance, la saleté, le ridicule des moines.

« Ils sont tous des nôtres, dit-elle, ces gens qui n'ont « pas de plus grande joie que de raconter des miracles ou « d'entendre des mensonges prodigieux, et qui s'en servent « pour charmer les ennuis des autres, et pour remplir leurs « propres bourses (je parle surtout des prêtres et des pré- « dicateurs !). Près d'eux se trouvent ceux qui se sont mis « dans l'esprit cette folle et pourtant si douce persuasion, « que s'ils jettent un regard sur un morceau de bois ou sur « un tableau représentant Polyphème ou Chrystophore, ils « ne mourront pas ce jour-là... »

« Hélas !... que de folies, continue *Moria*, dont le rouge

« me monte presque à moi-même au front! Ne voit-on pas « chaque pays réclamer son *saint* particulier? Chaque mi- « sère a son saint et chaque saint sa chandelle. Ce *saint* vous « soulage dans les maux de dents; celui-ci vous assiste au « mal d'enfant; un autre vous restitue ce qu'un voleur vous « a pris; un autre vous sauve en cas de naufrage; un cin- « quième protége vos troupeaux. Il en est qui sont puis- « sants dans beaucoup de choses à la fois, et principale- « ment la Vierge, mère de Dieu, à qui le vulgaire attribue « presque davantage qu'au Fils [1]. Au milieu de toutes ces « folies, si quelque odieux sage se lève et, chantant la contre- « partie, dit (ce qui est la vérité) : « Vous ne périrez pas « misérablement si vous vivez chrétiennement [2]; — Vous « rachèterez vos péchés si à l'argent que vous donnez vous « ajoutez la haine du mal, des larmes, des veilles, des « prières, des jeûnes, et un changement complet dans « votre manière de vivre; — Ce saint vous sera favorable « si vous imitez sa vie; » — si quelque sage, dis-je, leur « crie charitablement ces choses aux oreilles, oh! de « quelle félicité ne prive-t-il pas leurs âmes, et dans quels « troubles, dans quelles désolations ne les plonge-t-il « pas!... L'esprit de l'homme est ainsi fait, que l'impos- « ture a beaucoup plus de prise sur lui que la vérité [3]. S'il « y a quelque saint plus fabuleux qu'un autre, un saint « George, un saint Christophore, ou une sainte Barbara, vous « verrez qu'on l'adorera avec une dévotion beaucoup plus « grande que saint Pierre, que saint Paul, ou que Christ « lui-même [4]. »

Au reste, la *Folie* n'en reste pas là; elle attaque les évê- ques eux-mêmes, « qui courent plus après l'or qu'après « les âmes; qui croient avoir fait assez quand ils se posent

[1] « Præcipue Deipara Virgo, cui vulgus hominum plus prope tribuit quam Filio. » (*Encomium Moriæ*. Op., IV, p. 414.)

[2] « Non male peribis si bene vixeris. » (*Ibid.*)

[3] « Sic sculptus est hominis animus, ut longe magis fucis quam veris capiatur. » (*Encomium Moriæ*. Op., IV, p. 450.)

[4] « Aut ipsum Christum. » (*Ibid.*)

« avec complaisance, dans une pompe théâtrale, comme « de saints Pères, auxquels l'adoration appartient; qui bé- « nissent ou anathématisent. » La Fille « des îles Fortunées » s'enhardit jusqu'à s'attaquer à la cour de Rome et au pape lui-même, qui, ne prenant pour lui que les divertissements, laisse les apôtres Pierre et Paul s'acquitter de son ministère. « Y a-t-il, dit-elle, de plus redoutables en- « nemis de l'Église que ces pontifes impies, qui permet- « tent par leur silence que l'on abolisse Jésus-Christ, qui le « lient par leurs lois mercenaires, qui le falsifient par leurs « interprétations forcées, et qui l'étranglent par leur vie « empestée[1]. »

Holbein ajouta à l'*Éloge de la Folie* les gravures les plus bizarres, où figurait le pape avec sa triple couronne. Jamais ouvrage peut-être ne répondit si bien aux besoins d'une époque. On ne peut décrire l'impression que ce petit livre produisit dans la chrétienté. Il en parut vingt-sept éditions pendant la vie d'Érasme; il fut traduit dans toutes les langues, et il servit plus que tout autre à affermir l'esprit du siècle dans sa tendance antisacerdotale.

Mais à l'attaque populaire du sarcasme Érasme joignit l'attaque de la science et de l'érudition. L'étude des lettres grecques et latines avait ouvert de nouvelles perspectives au génie moderne, qui commençait à se réveiller en Europe. Érasme embrassa avec feu l'idée des Italiens, que c'était à l'école des anciens qu'il fallait étudier les sciences, et que, renonçant aux livres insuffisants et bizarres dont on s'était servi jusqu'alors, il fallait aller à Strabon pour la géographie, à Hippocrate pour la médecine, à Platon pour la philosophie, à Ovide pour la mythologie, à Pline pour l'histoire naturelle. Mais il fit un pas de plus; ce pas était celui d'un géant, et devait amener la découverte d'un nouveau monde, plus important à l'humanité que celui que Colomb venait d'ajouter à l'ancien. Érasme, poursuivant le

1 « Quasi sint ulli ecclesiæ perniciosiores quam impii pontifices, qui et silentio Christum sinunt abolescere, et quæstuariis legibus alligant, et coactis interpretationibus adulterant, et pestilente vita jugulant. » (*Encomium Moriæ.*)

même principe, demanda que l'on n'étudiât plus la théologie dans Scott et Thomas d'Aquin, mais qu'on allât, pour l'apprendre, aux Pères de l'Église, et avant tout au Nouveau Testament. Il montra qu'il ne fallait même pas s'en tenir à la Vulgate, qui fourmillait de fautes; et il rendit à la vérité un service immense en publiant son édition critique du texte grec du Nouveau Testament, texte aussi peu connu de l'Occident que s'il n'eût pas existé. Cette édition parut en 1516, à Bâle, un an avant la Réformation. Érasme fit ainsi pour le Nouveau Testament ce que Reuchlin avait fait pour l'Ancien. Les théologiens purent dès lors lire la Parole de Dieu dans les langues originales, et plus tard reconnaître la pureté de la doctrine des réformateurs.

« Je veux, dit Érasme en publiant son Nouveau Testa-« ment, ramener à son origine ce froid disputeur de mots, « que l'on appelle la Théologie. Plût à Dieu que cet ouvrage « portât pour le christianisme autant de fruits qu'il m'a « coûté de peine et d'application ! » Ce vœu fut accompli. En vain les moines s'écrièrent : « Il veut corriger le Saint-« Esprit!.... » Le Nouveau Testament d'Érasme fit jaillir une vive lumière. Ses paraphrases sur les épîtres et sur les évangiles de saint Matthieu et de saint Jean, ses éditions de Cyprien et de Jérôme, ses traductions d'Origène, d'Athanase, de Chrysostome, sa *Vraie Théologie*[1], son *Ecclésiaste*[2], ses commentaires sur plusieurs psaumes, contribuèrent puissamment à répandre le goût de la Parole de Dieu et de la pure théologie. L'effet de ses travaux surpassa ses intentions même. Reuchlin et Érasme rendirent la Bible aux savants; Luther la rendit au peuple.

Cependant Érasme fit plus encore; en ramenant à la Bible, il rappela ce qu'il y avait dans la Bible. « Le but le plus « élevé du renouvellement des études philosophiques, dit-il, « sera d'apprendre à connaître le simple et pur christianisme dans la Bible. » Belle parole ! et plût à Dieu que les organes de la philosophie de nos jours comprissent aussi

1 *Ratio veræ theologiæ.* — 2 Seu *De ratione concionandi.*

bien leur mission ! « Je suis fermement résolu, disait-il en« core, à mourir sur l'étude de l'Écriture : en elle est ma « joie et ma paix[1]. » « Le sommaire de toute la philoso« phie chrétienne se réduit à ceci, dit-il ailleurs : Placer « toute notre espérance en Dieu, qui, sans notre mérite, « par grâce, nous donne tout par Jésus-Christ ; savoir que « nous sommes rachetés par la mort de son Fils ; mourir « aux convoitises mondaines, et marcher d'une manière « conforme à sa doctrine et à son exemple, non-seulement « sans nuire à personne, mais encore en faisant du bien à « tous ; supporter patiemment l'épreuve dans l'espérance « de la rémunération future ; enfin, ne nous attribuer au« cun honneur à cause de nos vertus, mais rendre grâce à « Dieu pour toutes nos forces et pour toutes nos œuvres : « voilà ce dont il faut pénétrer l'homme, jusqu'à ce que « cela soit devenu pour lui une seconde nature[2]. »

Puis, s'élevant contre cette masse d'ordonnances de l'Église sur les habits, les jeûnes, les fêtes, les vœux, le mariage, la confession, qui oppriment le peuple et enrichissent les prêtres, Érasme s'écrie : « Dans les temples à peine « pense-t-on à interpréter l'Évangile[3]. La bonne partie des « sermons doit être conçue au gré des commissaires d'in« dulgences. La très sainte doctrine de Christ doit être « supprimée ou interprétée à contre-sens et à leur profit. « Il n'y a plus aucune espérance de guérison, à moins « que Christ lui-même ne convertisse les cœurs des princes « et des pontifes, et ne les excite à rechercher la piété vé« ritable. »

Les ouvrages d'Érasme se succédaient. Il travaillait sans cesse, et ses écrits étaient lus tels que sa plume venait de les tracer. Ce mouvement, cette vie native, cette intelligence riche, fine, spirituelle, hardie, qui, sans arrière-

[1] *Ad Servatium.*

[2] *Ad Joh. Slechtam*, 1519. « Hæc sunt animis hominum inculcanda, sic, ut velut in naturam transeant. » (Er. *Ep.*, I. p. 680.)

[3] « In templis vix vacat Evangelium interpretari. » (*Annot. ad Matth.* XI, 30. « *Jugum meum suave.* »)

pensée, se versait à grands flots sur ses contemporains, entraînait et ravissait l'immense public, qui dévorait les ouvrages du philosophe de Rotterdam. Il devint bientôt l'homme le plus influent de la chrétienté, et de toute part on vit pleuvoir sur sa tête et les pensions et les couronnes.

Si nous portons nos regards sur la grande révolution qui plus tard renouvela l'Église, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître qu'Érasme fut pour plusieurs comme un pont de passage. Bien des hommes qui auraient été effrayés par les vérités évangéliques présentées dans toute leur force et leur pureté, se laissèrent attirer par lui, et devinrent plus tard les fauteurs les plus zélés de la Réformation.

Mais par cela même qu'il était bon pour préparer, il ne l'eût pas été pour accomplir. « Érasme sait très bien signaler « les erreurs, dit Luther, mais il ne sait pas enseigner la « vérité. » L'Évangile de Christ ne fut pas le foyer où s'alluma et s'entretint sa vie, le centre autour duquel rayonna son activité. Il était avant tout savant, et seulement ensuite chrétien. La vanité exerçait sur lui trop de pouvoir pour qu'il eût sur son siècle une influence décisive. Il calculait avec anxiété les suites que chacune de ses démarches pourrait avoir pour sa réputation. Il n'y avait rien dont il aimât autant à parler que de lui-même et de sa gloire. « Le pape, » écrivait-il à un ami intime avec une vanité puérile, à l'époque où il se déclara l'adversaire de Luther, « le pape m'a « envoyé un diplôme plein de bienveillance et de témoi- « gnages d'honneur. Son secrétaire me jure que c'est « quelque chose d'inouï, et que le pape l'a dicté lui-même « mot à mot. »

Érasme et Luther sont les représentants de deux grandes idées quant à une réforme, de deux grands partis dans leur siècle et dans tous les siècles. L'un se compose des hommes d'une prudence craintive, l'autre des hommes de résolution et de courage. Ces deux partis existaient à cette époque, et ils se personnifièrent dans ces illustres chefs. Les hommes

de prudence croyaient que la culture des sciences théologiques amènerait peu à peu et sans déchirement une réformation de l'Église. Les hommes d'action pensaient que des idées plus justes répandues parmi les savants ne feraient point cesser les superstitions du peuple, et que corriger tel ou tel abus était peu de chose si toute la vie de l'Église n'était pas renouvelée.

« Une paix désavantageuse, disait Érasme, vaut mieux « encore que la plus juste des guerres[1]. » Il pensait (et que d'Érasmes n'ont pas vécu dès lors et ne vivent pas de nos jours!), il pensait qu'une réformation qui ébranlerait l'Église courrait risque de la renverser; il voyait avec effroi les passions excitées, le mal se mêlant partout au peu de bien que l'on pourrait faire, les institutions existantes détruites, sans que d'autres pussent être mises à leur place, et le vaisseau de l'Église faisant eau de toutes parts, englouti au milieu de la tempête. « Ceux qui font entrer la « mer dans de nouvelles lagunes, disait-il, font souvent « une œuvre qui les trompe; car l'élément redoutable, une « fois introduit, ne se porte pas là où l'on voulait l'avoir, « mais il se jette où il lui plaît, et cause de grandes dévas- « tations[2]. » « Quoi qu'il en soit, disait-il encore, que les « troubles soient partout évités! Il vaut mieux supporter « des princes impies, que d'empirer le mal par des inno- « vations[3]. »

Mais les courageux d'entre ses contemporains avaient de quoi lui répondre. L'histoire avait suffisamment démontré qu'une exposition franche de la vérité et un combat décidé contre le mensonge pouvaient seuls assurer la victoire. Si l'on eût usé de ménagement, les artifices de la politique, les ruses de la cour papale auraient éteint la lumière dans ses premières lueurs. N'avait-on pas depuis des siècles em-

1 « Malo hunc, qualisqualis est, rerum humanarum statum quam novos excitari tumultus, » disait-il encore. (Erasm. *Ep.*, I, p. 953.)

2 « Semel admissum non ea fertur qua destinarat admissor... » (*Ibid.*)

3 « Præstat ferre principes impios quam novatis rebus gravius malum accersere... » (*Ad. Matth.*, XI, 30.)

ployé tous les moyens de douceur? n'avait-on pas vu conciles sur conciles convoqués dans le dessein de réformer l'Église? Tout avait été inutile. Pourquoi prétendre faire de nouveau une expérience si souvent déçue?

Sans doute, une réforme fondamentale ne pouvait s'opérer sans déchirements. Mais quand a-t-il paru quelque chose de grand et de bon parmi les hommes, qui n'ait causé quelque agitation? Cette crainte de voir le mal se mêler au bien, si elle était légitime, n'arrêterait-elle pas précisément les entreprises les plus nobles et les plus saintes? Il ne faut pas craindre le mal qui peut surgir d'une grande agitation, mais il faut se fortifier pour le combattre et le détruire.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une différence totale entre la commotion qu'impriment les passions humaines et celle qui émane de l'Esprit de Dieu? L'une ébranle la société, mais l'autre la raffermit. Quelle erreur que de s'imaginer, comme Érasme, que dans l'état où se trouvait alors la chrétienté, avec ce mélange d'éléments contraires, de vérité et de mensonge, de mort et de vie, on pouvait encore prévenir de violentes secousses! Cherchez à fermer le cratère du Vésuve quand les éléments irrités s'agitent déjà dans son sein! Le moyen âge avait vu plus d'une commotion violente avec une atmosphère moins grosse d'orages que ne l'était celle du temps de la Réformation. Ce n'est pas à arrêter et à comprimer qu'il faut penser alors, mais à diriger et à conduire.

Si la Réformation n'eût pas éclaté, qui peut dire l'épouvantable ruine qui l'eût remplacée? La société, en proie à mille éléments de destruction, sans éléments régénérateurs et conservateurs, eût été effroyablement bouleversée. Certes, c'eût bien été une réforme à la manière d'Érasme, et telle que la rêvent encore de nos jours beaucoup d'hommes modérés, mais timides, qui eût renversé la société chrétienne. Le peuple, dépourvu de cette lumière et de cette piété que la Réformation fit descendre jusque dans les rangs les plus obscurs, abandonné à ses passions violentes

et à un esprit inquiet de révolte, se fût déchaîné comme l'animal furieux que des provocations excitent et dont aucun frein ne retient plus la colère.

La Réformation ne fut autre chose qu'une intervention de l'Esprit de Dieu parmi les hommes, un règlement que Dieu mit en la terre. Elle put, il est vrai, remuer les éléments de fermentation qui sont cachés dans le cœur humain ; mais Dieu vainquit. La doctrine évangélique, la vérité de Dieu, pénétrant dans la masse des peuples, détruisit ce qui devait périr, mais affermit partout ce qui devait être maintenu. La Réformation a édifié dans le monde. La prévention seule a pu dire qu'elle avait abattu. « Le soc de la « charrue, a-t-on dit avec raison, en parlant de l'œuvre de « la Réforme, pourrait aussi penser qu'il nuit à la terre, « parce qu'il la déchire ; il ne fait que la féconder. »

Le grand principe d'Érasme était : « Éclaire, et les té- « nèbres disparaîtront d'elles-mêmes. » Ce principe est bon, et Luther le suivit. Mais quand les ennemis de la lumière s'efforcent de l'éteindre, ou d'enlever le flambeau de la main qui le porte, faudra-t-il, pour l'amour de la paix, les laisser faire ? faudra-t-il ne pas résister aux méchants ?

Le courage manqua à Érasme. Or, il en faut pour opérer une réformation, aussi bien que pour prendre une ville. Il y avait beaucoup de timidité dans son caractère. Dès sa jeunesse, le nom seul de la mort le faisait trembler. Il prenait pour sa santé des soins inouïs. Nul sacrifice ne lui eût coûté pour s'enfuir loin d'un lieu où régnait une maladie contagieuse. Le désir de jouir des commodités de la vie surpassait sa vanité même, et ce fut cette raison qui lui fit rejeter plus d'une offre brillante.

Aussi ne prétendit-il pas au rôle de réformateur. « Si les « mœurs corrompues de la cour de Rome demandent quel- « que grand et prompt remède, disait-il, ce n'est ni mon « affaire, ni celle de ceux qui me ressemblent [1]. » Il n'avait

1 « Ingens aliquod et præsens remedium, certe meum non est. » (Er. *Ep.*, I, p. 653.)

point cette force de la foi qui animait Luther. Tandis que celui-ci était toujours prêt à laisser sa vie pour la vérité, Érasme disait ingénument : « Que d'autres prétendent au « martyre : pour moi, je ne me crois pas digne de cet hon« neur[1]. Je crains que, s'il arrivait quelque tumulte, je « n'imitasse Pierre dans sa chute. »

Par ses écrits, par ses paroles, Érasme, plus que tout autre, avait préparé la Réformation, et puis, quand il vit arriver la tempête qu'il avait lui-même suscitée, il trembla. Il eût tout donné pour ramener le calme d'autrefois, même avec ses pesantes vapeurs. Mais il n'était plus temps, la digue était rompue. On ne pouvait arrêter le fleuve qui devait à la fois nettoyer et fertiliser le monde. Érasme fut puissant comme instrument de Dieu : quand il cessa de l'être, il ne fut plus rien.

A la fin Érasme ne savait plus pour quel parti se déclarer. Aucun ne lui plaisait, et il les craignait tous. « Il est « dangereux de parler, disait-il, et il est dangereux de se « taire. » Dans tous les grands mouvements religieux, il y a de ces caractères indécis, respectables à quelques égards, mais qui nuisent à la vérité, et qui, en ne voulant déplaire à personne, déplaisent à tout le monde.

Que deviendrait la vérité si Dieu ne suscitait pas pour elle des champions plus courageux? Voici le conseil qu'Érasme donna à Viglius Zuichem, depuis président de la cour supérieure à Bruxelles, sur la manière dont il devait se comporter vis-à-vis des sectaires (car c'est ainsi qu'il appelait déjà les réformateurs) : « Mon amitié pour toi me fait dési« rer que tu te tiennes bien loin de la contagion des sectes, « et que tu ne leur fournisses aucune occasion de dire que « Zuichem est des leurs. Si tu approuves leur doctrine, au « moins dissimule, et surtout ne dispute point avec eux. « Un jurisconsulte doit finasser avec ces gens, comme cer« tain mourant avec le diable. Le diable lui demanda : Que « crois-tu? Le mourant, craignant, s'il confessait sa foi,

1 « Ego me non arbitror hoc honore dignum. » (Er. *Ep.* I, p. 653.)

« d'être surpris dans quelque hérésie, répondit : Ce que « croit l'Église. Le premier insista : Que croit l'Église? « L'autre répondit : Ce que je crois. Le diable encore une « fois : Et que crois-tu donc? Et le mourant de nouveau : « Ce que croit l'Église [1]. » Aussi le duc George de Saxe, ennemi mortel de Luther, ayant reçu d'Érasme une réponse équivoque à une question qu'il lui avait adressée, disait : « Cher Érasme, lave-moi la fourrure et ne la mouille pas. » Second Curio, dans un de ses ouvrages, décrit deux cieux : le ciel papiste et le ciel chrétien. Il ne trouve Érasme ni dans l'un ni dans l'autre ; mais il le découvre se mouvant sans cesse entre eux dans des cercles sans fin.

Tel fut Érasme. Il lui manqua cet affranchissement intérieur, qui rend véritablement libre. Qu'il eût été différent s'il s'était abandonné lui-même, pour se donner à la vérité! Mais après avoir cherché à opérer quelques réformes avec l'approbation des chefs de l'Église, après avoir pour Rome abandonné la Réformation, quand il vit que ces deux choses ne pouvaient marcher ensemble, il se perdit auprès de tous. D'un côté, ses palinodies ne purent comprimer la colère des partisans fanatiques de la papauté. Ils sentaient le mal qu'il leur avait fait, et ne le lui pardonnaient pas. Des moines impétueux l'accablaient d'injures du haut des chaires. Ils l'appelaient un second Lucien, un renard qui avait dévasté la vigne du Seigneur. Un docteur de Constance avait suspendu le portrait d'Érasme dans son cabinet, afin de pouvoir à chaque instant lui cracher au visage. Mais de l'autre côté, Érasme, abandonnant l'étendard de l'Évangile, se vit privé de l'affection et de l'estime des hommes les plus généreux du temps où il vécut, et dut renoncer sans doute à ces consolations célestes que Dieu répand dans les cœurs de ceux qui se comportent en bons soldats de Jésus-Christ. C'est au moins ce que semblent indiquer ces larmes amères, ces veilles pénibles, ce sommeil troublé, ces aliments qui lui deviennent insipides, ce dégoût pour l'étude des muses,

[1] Erasmi *Ep.*, 274.

autrefois sa seule consolation, ce front chagrin, ce visage pâle, ces regards tristes et abattus, cette haine d'une vie qu'il appelle cruelle, et ces soupirs après la mort, dont il parle à ses amis [1]. Pauvre Érasme!

Les ennemis d'Érasme allèrent, ce nous semble, un peu au delà de le vérité, quand ils s'écrièrent au moment où Luther parut : « Érasme a pondu l'œuf, et Luther l'a couvé [2]. »

IX

Ces mêmes symptômes de régénération que l'on voyait parmi les princes, les évêques et les savants, se trouvaient parmi les hommes du monde, les seigneurs, les chevaliers et les gens de guerre. La noblesse allemande joua un rôle important dans la Réformation. Plusieurs des plus illustres fils de l'Allemagne formèrent une alliance étroite avec les lettrés, et, enflammés d'un zèle ardent, quelquefois emporté, s'efforcèrent de délivrer leur peuple du joug de Rome.

Diverses causes devaient contribuer à donner des amis à la Réformation dans les rangs des nobles. Les uns, ayant fréquenté les universités, y avaient reçu dans leur cœur ce feu qui animait les savants. D'autres, élevés dans des sentiments généreux, avaient l'âme ouverte à la belle doctrine de l'Evangile. Plusieurs trouvaient à la Réformation je ne sais quoi de chevaleresque qui les séduisait et les entraînait

1 « ..... Vigiliæ molestæ, somnus irrequietus, cibus insipidus omnis, ipsum quoque musarum studium... ipsa frontis meæ mœstitia, vultus palor, oculorum subtristis dejectio... » (Erasm., *Ep.*, I, p. 1380.)

2 Les Œuvres d'Érasme ont été publiées par Jean Le Clerc à Liége, 1703, en dix volumes in-folio. Pour sa vie, voyez Burigny, *Vie d'Érasme*, Paris, 1757; A. Müller, *Leben des Erasmus*, Ham., 1828, et la Biographie insérée par Le Clerc dans sa Bibliothèque choisie. Voyez aussi le beau et consciencieux travail de M. Nisard (*Revue des Deux-Mondes*), qui me paraît pourtant s'être trompé dans son appréciation d'Érasme et de Luther.

après elle. D'autres enfin, il faut bien le dire, en voulaient au clergé, qui avait puissamment contribué, sous le règne de Maximilien, à leur enlever leur antique indépendance et à les assujettir aux princes. Remplis d'enthousiasme, ils considéraient la Réformation comme le prélude d'un grand renouvellement politique; ils croyaient voir l'Empire sortir de cette crise avec une splendeur toute nouvelle, et saluaient un état meilleur, brillant de la gloire la plus pure, prêt à s'établir dans le monde, par l'épée des chevaliers non moins que par la Parole de Dieu[1].

Ulrich de Hütten, que l'on a surnommé le Démosthène de l'Allemagne, à cause de ses Philippiques contre la papauté, forme comme l'anneau qui unit alors les chevaliers et les gens de lettres. Il brilla par ses écrits non moins que par son épée. Issu d'une ancienne famille de Franconie, il fut envoyé à onze ans au couvent de Foulda, où il devait devenir moine. Mais Ulrich, qui ne se sentait point de penchant pour cet état, s'enfuit à seize ans du couvent, et se rendit à l'université de Cologne, où il se livra à l'étude des langues et de la poésie. Il mena plus tard une vie errante, se trouva, en 1513, au siége de Padoue comme simple soldat, vit Rome dans tous ses scandales, et aiguisa là ces traits qu'il lança plus tard contre elle.

De retour en Allemagne, Hütten composa contre Rome un écrit intitulé : *la Trinité romaine*. Il y dévoile tous les désordres de cette cour, et montre la nécessité de mettre fin par la force à sa tyrannie. « Il y a, dit un voyageur « nommé *Vadiscus*, qui figure dans cet écrit, trois choses « que l'on rapporte ordinairement de Rome : une mau« vaise conscience, un estomac gâté et une bourse vide. Il « y a trois choses que Rome ne croit pas : l'immortalité de « l'âme, la résurrection des morts et l'enfer. Il y a trois « choses dont Rome fait commerce : la grâce de Christ,

1 « Animus ingens et ferox, viribus pollens... Nam si consilia et conatus Hutteni non defecissent, quasi nervi copiarum, atque potentiæ, jam mutatio omnium rerum exstitisset, et quasi orbis status publici fuisset conversus. » (Camer., *Vita Melanchthonis*.)

« les dignités ecclésiastiques et les femmes. » La publication de cet écrit obligea Hütten à quitter la cour de l'archevêque de Mayence, où il se trouvait quand il le composa.

L'affaire de Reuchlin avec les dominicains fut le signal qui rassembla tous les lettrés, les magistrats, les nobles, opposés aux moines. La défaite des inquisiteurs, qui, disait-on, n'avaient échappé à une condamnation définitive et absolue qu'à force d'argent et d'intrigues, avait encouragé tous leurs adversaires. Des conseillers d'Empire, des patriciens des villes les plus considérables, Pickheimer de Nuremberg, Peutinger d'Augsbourg, Stuss de Cologne, des prédicateurs distingués, tels que Capiton et Œcolampade, des docteurs en médecine, des historiens, tous les littérateurs, orateurs, poëtes, à la tête desquels brillait Ulrich de Hütten, formèrent cette *armée des Reuchlinistes*, dont la liste fut même publiée [1]. La production la plus remarquable de cette ligue lettrée fut la fameuse satire populaire intitulée : *Lettres de quelques hommes obscurs*. Les principaux auteurs de cet écrit sont Hütten et l'un de ses amis d'université, Crotus Robianus ; mais il est difficile de dire lequel des deux en eut la première idée, si même elle ne vint pas du savant imprimeur Angst, et si Hütten travailla déjà à la première partie de l'ouvrage. Plusieurs *humanistes* réunis dans la forteresse d'Ebernbourg paraissent avoir mis la main à la seconde. C'est un tableau fait à grands traits, une caricature peinte quelquefois d'une manière un peu grossière, mais pleine de vérité et de force, d'une ressemblance frappante et de couleur de feu. L'effet fut immense. Des moines, adversaires de Reuchlin, auteurs supposés de ces lettres, s'y entretiennent des affaires du temps et des sujets théologiques, à leur manière et dans leur barbare latin. Ils adressent à leur correspondant, Ortuin Gratius, professeur à Cologne, ami de Pfefferkorn, les questions les plus niaises et les plus inutiles ; ils lui

[1] *Exercitus Reuchlinistarum*, en tête de la collection des lettres adressées à ce sujet à Reuchlin.

donnent les marques les plus naïves de leur lourde ignorance, de leur incrédulité, de leur superstition, de leur esprit bas et vulgaire, de la grossière gloutonnerie avec laquelle ils font de leur ventre un dieu, et en même temps de leur orgueil et de leur zèle fanatique et persécuteur. Ils lui racontent plusieurs de leurs aventures burlesques, de leurs excès, de leur dissolution, et divers scandales de la vie d'Hochstraten, de Pfefferkorn et d'autres chefs de leur parti. Le ton, tantôt hypocrite, tantôt niais de ces lettres en rend la lecture très comique. Et le tout est si naturel, que les dominicains et les franciscains d'Angleterre reçurent cet écrit avec grande approbation, et crurent qu'il était vraiment composé dans les principes de leur ordre et pour sa défense. Un prieur du Brabant, dans sa crédule simplicité, en fit même acheter un grand nombre d'exemplaires, et les envoya en présent aux plus distingués d'entre les dominicains. Les moines, toujours plus irrités, sollicitèrent du pape une bulle sévère contre tous ceux qui oseraient lire ces épîtres; mais Léon X s'y refusa. Ils durent supporter la risée générale et dévorer leur colère. Aucun ouvrage ne porta à ces colonnes du papisme un coup plus terrible. Mais ce n'était pas avec des moqueries et des satires que l'Évangile devait triompher. Si l'on eût continué à marcher dans cette voie, si la Réformation, au lieu d'attaquer l'erreur avec les armes de Dieu, avait eu recours à l'esprit moqueur du monde, sa cause était perdue. Luther condamna hautement ces satires. Un de ses amis lui en ayant envoyé une intitulée : *La teneur de la supplication de Pasquin*, il lui répondit : « Ces inepties que tu m'as envoyées « me paraissent avoir été composées par un esprit sans re« tenue. Je les ai communiquées à une réunion d'amis, et « tous en ont porté le même jugement [1]. » Et en parlant du même ouvrage, il écrit à un autre de ses correspondants : « Cette supplication me paraît avoir pour auteur le « même historien qui a composé les *Lettres des hommes*

1 Luth. *Ep.*, I, p. 37.

« *obscurs*. J'approuve ses désirs, mais je n'approuve pas son « ouvrage; car il ne s'abstient point des injures et des ou- « trages [1]. » Ce jugement est sévère, mais il montre quel esprit se trouvait en Luther, et combien il était au-dessus de ses contemporains. Il faut ajouter cependant qu'il ne suivit pas toujours de si sages maximes.

Ulrich ayant dû renoncer à la protection de l'archevêque de Mayence, rechercha celle de Charles-Quint, qui était alors brouillé avec le pape. Il se rendit en conséquence à Bruxelles, où Charles tenait sa cour. Mais, loin de rien obtenir, il apprit que le pape avait demandé à l'Empereur de l'envoyer à Rome pieds et mains liés. L'inquisiteur Hochstraten, persécuteur de Reuchlin, était un de ceux que Rome avait chargés de le poursuivre. Indigné qu'on eût osé faire une telle demande à l'Empereur, Ulrich quitta le Brabant. Sorti de Bruxelles, il rencontra Hochstraten sur le grand chemin. L'inquisiteur, effrayé, tombe à genoux, et recommande son âme à Dieu et aux saints. « Non, dit le chevalier, je ne « souille pas mon glaive de ton sang ! » Il lui donna quelques coups du plat de son épée, et le laissa aller en paix.

Hütten se réfugia dans le château d'Ebernbourg, où François de Sickingen offrait un asile à tous ceux qui étaient persécutés par les ultramontains. C'est là que son zèle brûlant pour l'affranchissement de sa nation lui dicta ces lettres si remarquables qu'il adressa à Charles-Quint, à Frédéric, électeur de Saxe, à Albert, archevêque de Mayence, aux princes et à la noblesse, et qui le mettent au premier rang des écrivains. C'est là qu'il composa tous ces ouvrages destinés à être lus et compris par le peuple, et qui répandirent dans toutes les contrées germaniques l'horreur de Rome et l'amour de la liberté. Dévoué à la cause du réformateur, son dessein était de porter la noblesse à prendre les armes en faveur de l'Évangile, et à fondre avec le glaive sur cette Rome, que Luther ne voulait détruire que par la Parole et par la force invincible de la vérité.

[1] Luth. *Ep.*, I, p. 38.

Cependant, au milieu de toute cette exaltation guerrière, on aime à retrouver chez Hütten des sentiments tendres et délicats. Lorsque ses parents moururent, il céda à ses frères tous les biens de la famille, quoiqu'il fût l'aîné, et il les pria même de ne point lui écrire et de ne lui envoyer aucun argent, de peur que, malgré leur innocence, ils n'eussent à souffrir de ses ennemis et ne tombassent avec lui dans la fosse.

Si la vérité ne peut reconnaître en Hütten un de ses enfants, car elle ne marche jamais sans la sainteté de la vie et la charité du cœur, elle lui accordera du moins une mention honorable comme à l'un des plus redoutables adversaires de l'erreur [1].

On peut en dire autant de François de Sickingen, son illustre ami et son protecteur. Ce noble chevalier, que plusieurs de ses contemporains estimaient digne de la couronne impériale, brille au premier rang parmi les guerriers qui furent les antagonistes de Rome. Tout en se plaisant au bruit des armes, il était rempli d'ardeur pour les sciences et de vénération pour ceux qui les professaient. Étant à la tête d'une armée qui menaçait le Wurtemberg, il ordonna, dans le cas où l'on prendrait Stuttgard d'assaut, d'épargner les biens et la maison du grand littérateur Jean Reuchlin. Il le fit ensuite appeler dans son camp, l'embrassa, et lui offrit son secours dans la querelle qu'il avait avec les moines de Cologne. Longtemps la chevalerie s'était fait gloire de mépriser les lettres. L'époque que nous retraçons nous présente un spectacle nouveau. Sous la pesante cuirasse des Sickingen et des Hütten on aperçoit ce mouvement des intelligences qui commence partout à se faire sentir. La Réformation donne au monde, pour ses prémices, des guerriers amis des arts et de la paix.

Hütten, réfugié, à son retour de Bruxelles, dans le château de Sickingen, invita le valeureux chevalier à étudier la

[1] Les Œuvres de Hütten ont été publiées à Berlin par Munchen, 1822 à 1825, en cinq volumes in-8°.

doctrine évangélique, et lui expliqua les fondements sur lesquels elle repose. « Et il y a quelqu'un, s'écria Sickingen « tout étonné, qui ose essayer de renverser un tel édifice !... « Qui le pourrait?... »

Plusieurs hommes, célèbres ensuite comme réformateurs, trouvèrent un refuge dans son château; entre autres Martin Bucer, Aquila, Schwebel, Œcolampade, en sorte que Hütten appelait avec raison Ébernbourg « l'hôtellerie des justes. » Œcolampade devait prêcher chaque jour au château. Cependant les guerriers qui y étaient réunis finissaient par s'ennuyer d'entendre tant parler des douces vertus du christianisme; les sermons leur paraissaient trop longs, quelque bref qu'Œcolampade s'efforçât d'être. Ils se rendaient, il est vrai, presque tous les jours à l'église; mais ce n'était guère que pour entendre la bénédiction et faire une courte prière, en sorte qu'Œcolampade s'écriait : « Hélas! « la Parole est semée ici sur des rochers! »

Bientôt Sickingen, voulant servir à sa manière la cause de la vérité, déclara la guerre à l'archevêque de Trèves, « afin, « disait-il, d'ouvrir une porte à l'Évangile. » En vain Luther, qui avait déjà paru, l'en dissuada-t-il : il attaqua Trèves avec cinq mille cavaliers et mille fantassins. Le courageux archevêque, aidé de l'électeur palatin et du landgrave de Hesse, le força à la retraite. Au printemps suivant, les princes alliés l'attaquèrent dans son château de Landstein. Après un sanglant assaut, Sickingen fut contraint de se rendre; il avait été blessé mortellement. Les trois princes pénètrent dans la forteresse, la parcourent, et trouvent enfin l'indomptable chevalier dans un souterrain, couché sur son lit de mort. Il tend la main à l'électeur palatin, sans paraître faire attention aux princes qui l'accompagnent; mais ceux-ci l'accablent de demandes et de reproches : « Laissez-moi « en repos, leur dit-il, car il faut maintenant que je me « prépare à répondre à un seigneur plus grand que « vous!..... » Lorsque Luther apprit sa mort il s'écria : « Le « Seigneur est juste, mais admirable! Ce n'est pas avec le « glaive qu'il veut répandre son Évangile! »

Telle fut la triste fin d'un guerrier qui comme empereur ou électeur eût élevé peut-être l'Allemagne à un haut degré de gloire, mais qui réduit à un cercle restreint dépensa inutilement les grandes forces dont il était doué. Ce n'était pas dans l'esprit tumultueux de ces guerriers que la vérité divine, descendue du ciel, était venue établir sa demeure. Ce n'était pas par leurs armes qu'elle devait vaincre; et Dieu, en frappant de néant les projets insensés de Sickingen, mit de nouveau en évidence cette parole de saint Paul : *Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles; mais elles sont puissantes par la vertu de Dieu.*

Un autre chevalier, Harmut de Cronberg, ami de Hütten et de Sickingen, paraît avoir eu plus de sagesse et de connaissance de la vérité. Il écrivit avec beaucoup de modestie à Léon X, l'invitant à remettre sa puissance temporelle à celui à qui elle appartenait, à savoir, à l'Empereur. S'adressant à ses sujets comme un père, il chercha à leur faire comprendre la doctrine de l'Évangile, et les exhorta à la foi, à l'obéissance et à la confiance en Jésus-Christ, « qui, « ajoutait-il, est le seigneur souverain de nous tous. » Il résigna entre les mains de l'Empereur une pension de deux cents ducats « parce que, disait-il, il ne voulait plus servir « celui qui prêtait l'oreille aux ennemis de la vérité. » Nous trouvons quelque part de lui cette parole, qui nous semble le placer bien au-dessus de Hütten et de Sickingen : « Notre « docteur céleste, le Saint-Esprit, peut, quand il le veut, « enseigner dans une heure bien plus de la foi qui est en « Christ, que l'on n'en apprendrait dans dix ans à l'université « de Paris. »

Ceux qui ne cherchent que sur les degrés des trônes[1], ou dans les cathédrales et les académies, des amis de la Réformation, et qui prétendent qu'il n'y en eut pas parmi le peuple, sont dans une grave erreur. Dieu, qui préparait le cœur des sages et des puissants, préparait aussi dans les retraites du peuple beaucoup d'hommes simples et humbles,

[1] Voyez Chateaubriand, *Études historiques.*

qui devaient devenir un jour les serviteurs de sa Parole. L'histoire du temps nous montre la fermentation qui animait alors les classes inférieures. La tendance de la littérature populaire, avant la Réformation, était directement opposée à l'esprit dominant dans l'Église. Dans l'*Eulenspiegel*, célèbre poésie populaire de ce temps, on se moque sans cesse des prêtres, bêtes et gloutons, qui se tiennent des sommelières, des chevaux élégants et dont la cuisine regorge; dans le « *Renard Reineke*, » les ménages des prêtres, où se trouvent de petits enfants, jouent un grand rôle; un autre écrivain populaire tonne de toutes ses forces contre ces ministres de Christ, qui montent de grands chevaux, mais ne veulent pas combattre les infidèles; et Jean Rosenblut, dans l'un de ses jeux de carnaval, fait paraître l'empereur turc en personne, pour sermonner convenablement tous les Etats de la chrétienté.

C'était véritablement dans les entrailles du peuple que fermentait alors la révolution qui devait bientôt éclater. Non-seulement on vit des jeunes gens sortir de ces rangs pour occuper ensuite les premières places dans l'Église, mais on vit aussi des hommes qui restèrent toute leur vie adonnés aux professions les plus humbles, contribuer puissamment au grand réveil de la chrétienté. Nous rappellerons quelques traits de la vie de l'un d'eux.

Un fils naquit le 5 novembre 1494 à un tailleur de Nuremberg, appelé Hans Sachs. Ce fils, nommé Hans (Jean), comme son père, après avoir fait quelques études, auxquelles une forte maladie l'obligea de renoncer, embrassa l'état de cordonnier. Le jeune Hans profita de la liberté que cette humble profession laissait à son esprit pour pénétrer dans ce monde supérieur qui plaisait à son âme. Depuis que les chants avaient cessé dans les châteaux des preux, ils semblaient avoir cherché et trouvé un asile parmi les bourgeois des joyeuses cités de l'Allemagne. Une école de chant se tenait dans l'église de Nuremberg. Ces exercices, auxquels le jeune garçon venait mêler sa voix, ouvrirent le cœur de Hans aux impressions religieuses, et contribuèrent

à exciter en lui le goût de la poésie et de la musique. Cependant le génie du jeune homme ne pouvait longtemps rester renfermé dans les murs de son atelier. Il voulait voir par lui-même ce monde dont il avait lu dans les livres tant de choses, dont ses camarades lui faisaient tant de récits, et que son imagination peuplait de merveilles. En 1511 il se charge de quelques effets, et part, se dirigeant vers le sud. Bientôt le jeune voyageur, qui rencontre sur sa route de joyeux camarades, des étudiants courant le pays, et bien des dangereux attraits, sent commencer au dedans de lui un redoutable combat. Les convoitises de la vie et ses saintes résolutions se trouvent en présence. Tremblant pour l'issue, il prend la fuite, et va se cacher dans la petite ville de Wels, en Autriche (1513), où il vit dans la retraite en se livrant à la culture des beaux-arts. L'empereur Maximilien vient à passer par cette ville avec une suite brillante. Le jeune poëte se laisse entraîner par l'éclat de cette cour. Le prince le reçoit dans sa vénerie, et Hans s'oublie de nouveau sous les voûtes bruyantes du palais d'Inspruck. Mais sa conscience crie encore une fois avec force. Aussitôt le jeune veneur quitte son brillant uniforme de chasse; il part, il arrive à Schwartz, puis à Munich. Ce fut là qu'en 1514, à l'âge de vingt ans, il chanta son premier hymne « à l'honneur de Dieu, » sur un air remarquable. Il fut couvert d'applaudissements. Partout dans ses voyages il avait occasion de remarquer de nombreuses et tristes preuves des abus sous lesquels la religion était étouffée.

De retour à Nuremberg, Hans s'établit, se marie, devient père de famille. Lorsque la Réformation éclate, il prête l'oreille. Il saisit cette sainte Écriture, qui lui était déjà devenue chère comme poëte, et dans laquelle maintenant il cherche, non plus des images et des chants, mais la lumière de la vérité. Bientôt c'est à cette vérité qu'il consacre sa lyre. D'un humble atelier, situé devant l'une des portes de la ville impériale de Nuremberg, sortent des accents qui retentissent dans toute l'Allemagne, qui préparent les esprits à une ère nouvelle, et qui rendent partout chère au

peuple la grande révolution qui s'accomplit. Les cantiques spirituels de Hans Sachs et sa Bible mise en vers aidèrent puissamment cette œuvre. Il serait peut-être difficile de dire qui a fait le plus pour elle, du prince électeur de Saxe, administrateur de l'Empire, ou du cordonnier de Nuremberg.

Ainsi donc il y avait alors quelque chose dans toutes les classes qui annonçait une réformation. De tous côtés on voyait paraître des signes et se presser des événements qui menaçaient de renverser l'œuvre des siècles de ténèbres, et d'amener pour les hommes « un temps nouveau. » La forme hiérarchique que les efforts de plusieurs siècles avaient imprimée au monde était ébranlée et près de se rompre. Les lumières dont on venait de faire la découverte avaient répandu dans tous les pays, avec une inconcevable rapidité, une multitude d'idées nouvelles. Dans toutes les branches de la société, on voyait se mouvoir une nouvelle vie. « O « siècle !... s'écriait Hütten, les études fleurissent, les es- « prits se réveillent : c'est une joie que de vivre !... » Les intelligences des hommes, qui avaient dormi depuis tant de générations, semblaient vouloir racheter par leur activité tout le temps qu'elles avaient perdu. Les laisser oisives, sans nourriture, ou ne leur présenter d'autres aliments que ceux qui avaient longtemps entretenu leur languissante vie, eût été méconnaître la nature de l'homme. Déjà l'esprit humain voyait clairement ce qui était et ce qui devait être, et il mesurait d'un regard hardi l'immense abîme qui séparait ces deux mondes. De grands princes siégeaient sur le trône ; l'antique colosse de Rome chancelait sous son poids ; l'ancien esprit de chevalerie quittait la terre, faisant place à un esprit nouveau, qui soufflait à la fois des sanctuaires du savoir et des demeures des petits. La Parole imprimée avait pris des ailes qui la portaient, comme le vent porte certaines semences, jusque dans les lieux les plus éloignés. La découverte des deux Indes élargissait le monde... Tout annonçait une grande révolution.

Mais d'où viendra le coup qui fera crouler l'antique édifice, et sortir de ses ruines un édifice nouveau ? Personne ne le savait. Qui eut plus de sagesse que Frédéric? qui eut plus de science que Reuchlin? qui eut plus de talent qu'Érasme? qui eut plus d'esprit et de verve que Hütten? qui eut plus de valeur que Sickingen? qui fut plus vertueux que Cronberg? Et pourtant ni Frédéric, ni Reuchlin, ni Érasme, ni Sickingen, ni Hütten, ni Cronberg... Les savants, les princes, les guerriers, l'Église elle-même, tous avaient miné quelques fondements; mais on en était resté là : et nulle part on ne voyait paraître la main puissante qui devait être la main de Dieu.

Cependant tous avaient le sentiment qu'elle devait bientôt se montrer. Quelques-uns prétendaient en avoir trouvé dans les étoiles les indices assurés. Ceux-ci, voyant l'état misérable de la religion, annonçaient l'avénement prochain de l'Antechrist. Ceux-là, au contraire, présageaient une réformation imminente. Le monde attendait. — Luther parut.

LIVRE II

JEUNESSE, CONVERSION ET PREMIERS TRAVAUX DE LUTHER

1483-1517

I

Dieu, qui prépare son œuvre pendant des siècles, l'accomplit, quand l'heure est venue, par les plus faibles instruments. Faire de grandes choses avec les plus petits moyens, telle est la loi de Dieu. Cette loi, qui se voit partout dans la nature, se retrouve aussi dans l'histoire. Dieu prit les réformateurs de l'Église là où il en avait pris les apôtres. Il les choisit dans cette classe pauvre qui, sans être le bas peuple, est à peine la bourgeoisie. Tout doit manifester au monde que l'œuvre est, non de l'homme, mais de Dieu. Le réformateur Zwingle sortit de la cabane d'un berger des Alpes; Mélanchthon, le théologien de la Réformation, de la boutique d'un armurier; et Luther, de la chaumière d'un pauvre mineur.

La première époque de la vie de l'homme, celle où il se forme et se développe sous la main de Dieu, est toujours importante. Elle l'est surtout dans la carrière de Luther. Toute la Réformation est déjà là. Les diverses phases de cette œuvre se succédèrent dans l'âme de celui qui en fut l'instrument, avant de s'accomplir dans le monde. La connaissance de la réformation qui s'opéra dans le cœur de Luther donne seule la clef de la réformation de l'Église. Ce

n'est que par l'étude de l'œuvre particulière qu'on peut avoir l'intelligence de l'œuvre générale. Ceux qui négligent la première ne connaîtront de la seconde que les formes et les dehors. Ils pourront savoir certains événements et certains résultats, mais ils ne connaîtront pas la nature intrinsèque de ce renouvellement, parce que le principe de vie qui en fut l'âme leur demeurera caché. Étudions donc la Réformation dans Luther, avant de l'étudier dans les faits qui changèrent la chrétienté.

Dans le village de Mora, vers les forêts de la Thuringe, et non loin des lieux où Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, commença à annoncer l'Évangile, se trouvait, sans doute depuis des siècles, une famille ancienne et nombreuse, du nom de Luther. Le fils aîné héritait toujours de la maison et des champs paternels, comme c'est l'usage de ces paysans de la Thuringe, tandis que les autres enfants allaient ailleurs çà et là chercher leur vie [1]. L'un d'eux, Jean Luther, épousa la fille d'un habitant de Neustadt, dans l'évêché de Würzbourg, Marguerite Lindemann. Les deux époux quittèrent les campagnes d'Isenac, et vinrent s'établir dans la petite ville d'Eisleben en Saxe, pour y gagner leur pain à la sueur de leur front.

Seckendorff rapporte, sur le témoignage de Rebhan, surintendant à Isenac en 1601, que la mère de Luther, croyant son terme encore éloigné, s'était rendue à la foire d'Eisleben, et que, contre son attente, elle y accoucha d'un fils. Malgré toute la confiance que Seckendorff mérite, ce récit ne paraît pas exact; en effet, aucun des plus anciens historiens de Luther n'en a fait mention; de plus, il y a près de vingt-quatre lieues de Mora à Eisleben, et l'on ne se décide pas facilement, dans l'état où se trouvait la mère de Luther, à franchir une telle distance, *pour aller à la foire;* enfin, le témoignage de Luther lui-même paraît tout à fait opposé à cette assertion [2].

1 « Vetus familia est et late propagata mediocrium hominum. » (Mel., *Vit. Luth.*)

2 « Ego natus sum Eisleben, baptisatusque apud Sanctum-Petrum ibidem. Parentes mei de prope Isenaco illuc migrarunt. » (Luth. *Ep.* I, p. 390.)

Jean Luther était un homme droit, ardent au travail, ouvert, et poussant la fermeté de caractère jusqu'à l'opiniâtreté. D'une culture d'esprit plus relevée que la plupart des hommes de sa classe, il lisait beaucoup. Les livres étaient rares alors; mais Jean ne laissait passer aucune occasion de s'en procurer. Ils étaient ses délassements dans les intervalles de repos que lui laissait un travail rude et assidu. Marguerite possédait les vertus qui parent les femmes honnêtes et pieuses. On remarquait surtout sa pudeur, sa crainte de Dieu et son esprit de prière. Elle était regardée par les mères de famille de l'endroit comme un modèle qu'elles devaient s'appliquer à suivre [1].

On ne sait pas d'une manière précise depuis combien de temps les deux époux étaient établis à Eisleben, lorsque, le 10 novembre, une heure avant minuit, Marguerite donna le jour à un fils. Mélanchthon interrogea souvent la mère de son ami sur l'époque de la naissance de celui-ci : « Je me « rappelle très bien le jour et l'heure, répondait-elle ; mais « pour l'année, je n'en suis pas certaine. » Mais Jacques, frère de Luther, homme honnête et intègre, a rapporté que, selon l'opinion de toute la famille, Martin naquit l'an de Christ 1483, le 10 novembre, veille de la Saint-Martin [2], et Luther lui-même a écrit sur un psautier hébreu, que nous possédons encore : « Je suis né l'an 1483 [3]. » La première pensée des pieux parents fut de consacrer à Dieu par le saint baptême l'enfant qu'il venait de leur accorder. Dès le lendemain, qui se trouvait être un mardi, le père porta son fils avec reconnaissance et joie à l'église de Saint-Pierre ; ce fut là qu'il reçut le sceau de sa consécration au Seigneur. On l'appela Martin, en mémoire de ce jour.

Le jeune Martin n'avait pas encore six mois lorsque ses parents quittèrent Eisleben, pour se rendre à Mansfeld, qui n'en est éloigné que de cinq lieues. Les mines de Mansfeld

1 « Intuebanturque in eam cæteræ honestæ mulieres, ut in exemplar virtutum. » (Melanchth., *Vita Lutheri.*)

2 Melanchth., *Vita Lutheri.*

3 « Anno 1483 natus ego. » (Psautier de la Bibliothèque de Dantzig.)

étaient alors très célèbres. Jean Luther, homme laborieux, sentant qu'il serait peut-être appelé à élever une famille nombreuse, espérait y gagner plus facilement son pain et celui de ses enfants. C'est dans cette ville que l'intelligence et les forces du jeune Luther reçurent leur premier développement; c'est là que son activité commença à se montrer, et que son caractère se prononça dans ses paroles et dans ses actions. Les plaines de Mansfeld, les bords du Wipper, furent le théâtre de ses premiers ébats avec les enfants du voisinage.

Les commencements du séjour à Mansfeld furent pénibles pour l'honnête Jean et pour sa femme. Ils y vécurent d'abord dans une grande pauvreté. « Mes parents, dit le réforma« teur, ont été très pauvres. Mon père était un pauvre bû« cheron, et ma mère a souvent porté son bois sur le dos, « afin d'avoir de quoi nous élever, nous autres enfants. Ils « ont supporté pour nous des travaux rudes jusqu'au sang. » L'exemple de parents qu'il respectait, les habitudes qu'ils lui inspirèrent, accoutumèrent de bonne heure Luther au travail et à la frugalité. Que de fois sans doute il accompagna sa mère dans le bois, pour y ramasser aussi son petit fagot!

Il y a des promesses faites au travail du juste, et Jean Luther en éprouva la réalité. Ayant acquis un peu plus d'aisance, il établit à Mansfeld deux fournaux de forge. Ce fut autour de ces fourneaux que grandit le jeune Martin, et ce fut du produit de ce travail que son père pourvut plus tard à ses études. « C'était d'une famille de mineurs, dit le bon « Mathesius, que devait sortir le fondeur spirituel de la chré« tienté : image de ce que Dieu voulait faire en nettoyant « par lui les fils de Lévi et en les épurant dans ses four« neaux, comme l'or[1]. » Respecté de tous pour sa droiture, sa vie sans tache et son bon sens, Jean Luther fut fait conseiller de Mansfeld, capitale du comté de ce nom. Une trop grande misère eût pu appesantir l'esprit de l'enfant; l'ai-

1 « Drum musste dieser geistliche Schmelzer... » (Mathesius, *Historien*. 1565. P. 3.)

sance de la maison paternelle dilata son cœur et éleva son caractère.

Jean profita de sa nouvelle situation pour rechercher la société qu'il préférait. Il faisait grand cas des hommes instruits, et il invitait souvent à sa table les ecclésiastiques et les maîtres d'école du lieu. Sa maison offrait le spectacle de ces sociétés de simples bourgeois qui honoraient l'Allemagne au commencement du seizième siècle. C'était un miroir où venaient se réfléchir les nombreuses images qui se succédaient sur la scène agitée de ce temps-là. L'enfant en profita. Sans doute, la vue de ces hommes, auxquels on témoignait tant d'égards dans la maison de son père, excita plus d'une fois dans le cœur du jeune Martin le désir ambitieux de devenir lui-même un jour maître d'école ou savant.

Dès qu'il fut en âge de recevoir quelque enseignement, ses parents cherchèrent à lui donner la connaissance de Dieu, à lui en inspirer la crainte, et à le former aux vertus chrétiennes. Ils mettaient tous leurs soins à cette première éducation domestique[1]. Souvent le père s'agenouillait devant le lit de l'enfant, et priait avec ferveur et à haute voix, demandant que son fils se souvînt au nom du Seigneur, et contribuât un jour à la propagation de la vérité[2]. Cette prière d'un père fut magnifiquement exaucée.

Cependant ce ne fut pas à cela que se borna la tendre sollicitude des parents de Luther.

Son père, désireux de lui voir acquérir les éléments des connaissances pour lesquelles il avait tant d'estime, invoqua sur lui la bénédiction de Dieu et l'envoya à l'école. Martin était encore très petit. Son père, ou un jeune homme de Mansfeld, Nicolas Emler, le portaient souvent dans leurs bras à la maison de George Émile, et retournaient ensuite l'y chercher. Emler épousa plus tard une sœur de Luther.

[1] « Ad agnitionem et timorem Dei... domestica institutione diligenter adsuefecerunt. » (Melanchth., *Vit. Luth.*)

[2] Conrad Schlusselburg, *Oratio de vita et morte Lutheri.*

La piété de ses parents, leur activité, leur vertu austère, donnèrent au jeune garçon une impulsion heureuse, et formèrent en lui un esprit attentif et grave. Un système qui employait pour principaux mobiles les châtiments et la crainte prévalait alors dans l'éducation. Marguerite, tout en approuvant quelquefois la conduite trop sévère de son mari, ouvrit souvent à Martin ses bras maternels, pour le consoler au milieu de ses larmes. Cependant elle-même dépassait aussi les préceptes de cette sagesse qui nous dit : *Celui qui aime son fils se hâte de le châtier*. Le caractère impétueux de l'enfant donnait lieu à bien des corrections et des réprimandes. « Mes parents, dit plus tard Luther, « m'ont traité durement, ce qui m'a rendu très craintif. « Ma mère me châtia un jour si fort pour une noisette, que « le sang en coula. Ils croyaient de tout leur cœur bien « faire ; mais ils ne savaient pas discerner les esprits, ce qui « est cependant nécessaire pour savoir quand, à qui, et com- « ment les punitions doivent être infligées [1]. Il faut punir ; « mais, ajoutait Luther, à côté de la verge il faut savoir pla- « cer la pomme. »

Le pauvre enfant endurait à l'école des traitements non moins sévères. Son maître le fustigea quinze fois de suite dans une matinée. « Il faut, disait Luther en rapportant « ce fait, fouetter les enfants, mais il faut en même les ai- « mer. » Avec une telle éducation, Luther apprit de bonne heure à mépriser les agréments d'une vie sensuelle. « Ce « qui doit devenir grand doit commencer petitement, » remarque avec justesse l'un de ses plus anciens historiens ; « et si les enfants sont élevés dès leur jeunesse avec trop « de délicatesse et de prévenances, on leur nuit par là pour « toute leur vie [2]. »

Martin apprit quelque chose à l'école. On lui enseigna les chapitres du catéchisme, les dix commandements, le symbole des apôtres, l'oraison dominicale, des cantiques,

[1] « Sed non poterant discernere ingenia; secundum quæ essent temperandæ correctiones. » (Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 1785.)

[2] « Was gross sol werden, muss klein angehen. » (Mathesius, *Hist.*, p. 3.)

des formules de prières, le *Donat*, grammaire latine composée dans le quatrième siècle par Donatus, maître de saint Jérôme, et qui, perfectionnée dans le onzième siècle par un moine français nommé Remigius, fut longtemps en grande réputation dans toutes les écoles; il étudia de plus le Cisio-Janus, calendrier très singulier, composé dans le dixième ou le onzième siècle; enfin on lui apprit tout ce qu'on savait dans l'école de Mansfeld.

Mais l'enfant ne paraît point y avoir été conduit à Dieu. Le seul sentiment religieux qu'on pouvait alors découvrir en lui était celui de la crainte. Chaque fois qu'il entendait parler de Jésus-Christ, il pâlissait d'épouvante; car on ne le lui avait représenté que comme un juge irrité. Cette crainte servile, qui est si éloignée de la vraie religion, le prépara peut-être à la bonne nouvelle de l'Évangile, et à cette joie qu'il ressentit plus tard quand il apprit à connaître celui qui est doux et humble de cœur.

Jean Luther voulait faire de son fils un savant. Le jour nouveau qui commençait partout à rayonner pénétrait jusque dans la maison du mineur de Mansfeld, et y excitait des pensées d'ambition. Les dispositions remarquables, l'application persévérante de son fils, faisaient concevoir à Jean les plus belles espérances. Aussi, lorsque Martin eut atteint, en 1497, l'âge de quatorze ans, son père prit-il la résolution de se séparer de lui, pour l'envoyer à Magdebourg, à l'école des Franciscains. Marguerite dut y consentir, et Martin se prépara à quitter le toit paternel.

Magdebourg fut pour Martin comme un monde nouveau. Au milieu de nombreuses privations (car il avait à peine de quoi vivre), il examinait, il écoutait. André Prolès, provincial de l'ordre des Augustins, prêchait alors avec beaucoup de chaleur la nécessité de réformer la religion et l'Église. Ce ne fut pas lui cependant qui déposa dans l'âme du jeune homme le premier germe des idées qui s'y développèrent plus tard.

C'était pour Luther le temps d'un rude apprentissage.

Lancé dans le monde à quatorze ans, sans amis et sans protecteurs, il tremblait devant ses maîtres, et dans les heures de récréation il cherchait péniblement sa nourriture avec des enfants aussi pauvres que lui. « Je quêtais, dit-il, avec « mes camarades quelque peu d'aliments, afin d'avoir de « quoi pourvoir à nos besoins. Un jour, dans le temps où « l'Église célèbre la fête de la naissance de Jésus-Christ, « nous parcourions ensemble les villages voisins, allant de « maison en maison et chantant à quatre voix les canti- « ques ordinaires sur le petit enfant Jésus, né à Bethléhem. « Nous nous arrêtâmes devant une demeure de paysan, « isolée, au bout d'un village. Le paysan, nous entendant « chanter nos hymnes de Noël, sortit avec quelques provi- « sions qu'il voulait nous donner, et demanda d'une grosse « voix et d'un ton rude : Où êtes-vous, garçons? Épouvan- « tés à ces paroles, nous nous sauvâmes à toutes jambes. « Nous n'avions aucune raison de nous effrayer, car le « paysan nous offrait de bon cœur cette assistance; mais « nos cœurs, sans doute, étaient rendus craintifs par les « menaces et la tyrannie dont les maîtres accablaient alors « les écoliers, en sorte qu'un subit effroi nous avait saisis. « A la fin, cependant, le paysan nous appelant toujours, « nous nous arrêtâmes, nous laissâmes nos craintes, nous « courûmes vers lui, et nous reçûmes de sa main la nour- « riture qu'il nous destinait. C'est ainsi, ajoute Luther, que « nous avons coutume de trembler et de nous enfuir quand « notre conscience est coupable et effrayée. Alors nous « avons peur même d'un secours qu'on nous offre, et de « ceux qui sont nos amis et qui veulent nous faire toutes « sortes de biens[1]. »

Un an s'était à peine écoulé, lorsque Jean et Marguerite, apprenant combien leur fils trouvait de difficulté à vivre à Magdebourg, l'envoyèrent à Isenac, où se trouvait une école célèbre et où ils avaient plusieurs parents[2]. Ils avaient d'au-

[1] Lutheri *Opera* (Walch.), II, p. 2347.
[2] « Isenacum enim pene totum parentelam meam habet. » (Luth. *Ep.*, I, p. 390.)

tres enfants; et bien que leur aisance se fût accrue, ils ne pouvaient entretenir leur fils dans une ville étrangère. Les fourneaux et les veilles de Jean Luther ne faisaient vivre que la famille de Mansfeld. Il espérait que Martin, arrivé à Isenac, y trouverait plus facilement de quoi subsister; mais il n'y fut pas plus heureux. Ceux de ses parents qui habitaient cette ville ne se soucièrent pas de lui, ou peut-être que, très pauvres eux-mêmes, ils ne pouvaient lui être d'aucun secours.

Quand l'écolier était pressé par la faim, il devait, comme à Magdebourg, se joindre à ses camarades d'études, et chanter avec eux devant les maisons pour obtenir un morceau de pain. Cette habitude du temps de Luther s'est conservée jusqu'à nos jours dans plusieurs villes d'Allemagne; quelquefois les voix des jeunes garçons y forment un chant plein d'harmonie. Souvent le pauvre et modeste Martin ne recevait, au lieu de pain, que de dures paroles. Alors, accablé de tristesse, il versait en secret bien des larmes, et ne pensait qu'en tremblant à l'avenir.

Un jour, entre autres, on l'avait déjà repoussé de trois maisons, et il se disposait à retourner à jeun à son gîte, lorsque, parvenu sur la place Saint-George, il s'arrêta, immobile et plongé dans de tristes réflexions, devant la maison d'un honnête bourgeois. Faudra-t-il, faute de pain, qu'il renonce aux études et qu'il aille travailler avec son père dans les mines de Mansfeld?.... Tout à coup une porte s'ouvre; une femme paraît sur le seuil: c'est l'épouse de Conrad Cotta, la fille du bourgmestre d'Ilefed[1]. Elle s'appelait Ursule. Les chroniques d'Isenac l'appellent «la pieuse *Sunamite*,» en souvenir de celle qui retint avec tant d'instances le prophète Élisée à manger du pain chez elle. La Sunamite chrétienne avait déjà remarqué plus d'une fois le jeune Martin dans les assemblées des fidèles; elle avait été touchée de la douceur de son chant et de sa dévotion[2]. Elle

1 Lingk's *Reisegesch. Luth.*

2 « Dieweil sie umb seines Singen und herzlichen Gebets willen... » (Mathesius, p. 3.)

venait d'entendre les paroles dures qu'on avait adressées au pauvre écolier ; et, le voyant tout triste devant sa porte, elle vint à son aide, lui fit signe d'entrer, et lui servit de quoi apaiser sa faim.

Conrad approuva la bienfaisance de sa femme ; il trouva même tant d'agrément dans la société du jeune Luther, que quelques jours après il le prit entièrement dans sa maison. Dès ce moment ses études sont assurées. Il n'est point obligé de retourner aux mines de Mansfeld et d'enfouir le talent que Dieu lui a confié. Lorsqu'il ne savait plus que devenir, Dieu lui a ouvert le cœur et la porte d'une famille chrétienne. Cet événement disposa son âme à cette confiance en Dieu que les plus fortes tempêtes ne purent dans la suite ébranler.

Luther trouva dans la maison de Cotta une vie bien différente de celle qu'il avait jusqu'alors connue. Il y eut une existence douce, exempte de soucis et de besoins ; son esprit devint plus serein, son caractère plus gai, son cœur plus ouvert. Tout son être se réveilla aux doux rayons de la charité, et commença à s'ébattre, de vie, de joie, de bonheur. Ses prières furent plus ardentes, sa soif de savoir plus grande ; il fit de rapides progrès.

Aux lettres et aux sciences il ajouta le charme des arts ; car les arts aussi grandissaient en Allemagne. Les hommes que Dieu destine à agir sur leurs contemporains sont d'abord eux-mêmes saisis et entraînés par toutes les tendances de leur siècle. Luther apprit à jouer de la flûte et du luth. Il accompagnait souvent de ce dernier instrument sa belle voix d'alto : il égayait ainsi son cœur dans ses moments de tristesse. Il se plaisait aussi à témoigner par ses accords sa vive reconnaissance à sa mère adoptive, qui aimait beaucoup la musique. Il a lui-même aimé cet art jusqu'à sa vieillesse, et a composé les paroles et le chant de quelques-uns des plus beaux cantiques que l'Allemagne possède. Plusieurs même ont passé dans notre langue.

Temps heureux pour le jeune homme ! Luther se le rappela toujours avec émotion. Un fils de Conrad étant venu,

bien des années après, étudier à Wittemberg, lorsque le pauvre écolier d'Isenac était devenu le docteur de son siècle, il le reçut avec joie à sa table et sous son toit. Il voulait rendre en partie au fils ce qu'il avait reçu du père et de la mère. C'est en se souvenant de la femme chrétienne qui lui avait donné du pain quand tout le monde le repoussait, qu'il dit cette belle parole : « Il n'y a rien sur la terre « de plus doux que le cœur d'une femme où la piété ha« bite. »

Jamais Luther n'eut honte des jours où, pressé par la faim, il mendiait tristement le pain nécessaire à ses études et à sa vie. Bien loin de là, il pensait avec reconnaissance à cette grande pauvreté de sa jeunesse. Il la regardait comme un des moyens dont Dieu s'était servi pour faire de lui ce qu'il devint plus tard, et il lui en rendait grâces. Les pauvres enfants qui étaient obligés de suivre la même vie touchaient son cœur. « Ne méprisez pas, disait-il, les gar« çons qui cherchent, en chantant devant les portes, *panem « propter Deum*, du pain pour l'amour de Dieu ; moi aussi, « j'ai fait de même. Il est vrai que plus tard mon père m'a « entretenu avec beaucoup d'amour et de bonté à l'univer« sité d'Erfurt, m'y soutenant à la sueur de son front ; tou« tefois, j'ai été un pauvre quêteur. Et maintenant au moyen « de ma plume, je suis venu si loin, que je ne voudrais pas « changer de fortune avec le Grand Turc lui-même. Bien « plus, quand on entasserait les uns sur les autres tous les « biens de la terre, je ne les prendrais pas en échange de « ce que j'ai. Et cependant je n'en serais pas au point où je « me trouve si je n'avais été à l'école et si je n'avais appris « à écrire. » Ainsi le grand homme trouve dans ces premiers et humbles commencements l'origine de sa gloire. Il ne craint pas de rappeler que cette voix, dont les accents firent tressaillir l'Empire et le monde, sollicitait naguère un morceau de pain dans les rues d'une pauvre cité. Le chrétien se complaît dans ces souvenirs, parce qu'ils lui rappellent que c'est en Dieu qu'il doit se glorifier.

La force de son intelligence, la vivacité de son imagina-

tion, l'excellence de sa mémoire, lui firent bientôt devancer tous ses compagnons d'études[1]. Il fit surtout de rapides progrès dans les langues anciennes, dans l'éloquence et dans la poésie. Il écrivait des discours, il faisait des vers. Gai, complaisant, ayant ce qu'on appelle un bon cœur, il était chéri de ses maîtres et de ses camarades.

Parmi ses professeurs, il s'attacha particulièrement à Jean Trébonius, homme savant, d'un débit agréable, et qui avait pour la jeunesse ces égards qui sont si propres à l'encourager. Martin avait remarqué que lorsque Trébonius entrait dans la classe, il se découvrait la tête pour saluer les écoliers. Grande condescendance en ces temps pédantesques ! Cela avait plu au jeune homme. Il avait compris qu'il valait aussi quelque chose. Le respect du maître avait rehaussé l'élève à ses propres yeux. Les collègues de Trébonius, qui n'avaient pas la même habitude, lui ayant un jour témoigné leur étonnement de cette extrême condescendance, il leur répondit, et ceci ne frappa pas moins le jeune Luther : « Il y a parmi ces jeunes garçons des hom-« mes dont Dieu fera, un jour, des bourgmestres, des chan-« celiers, des docteurs, des magistrats. Quand même vous « ne les voyez pas encore avec les signes de leurs dignités, « il est juste pourtant que vous ayez pour eux du respect. » Sans doute le jeune écolier écouta avec plaisir ces paroles, et peut-être se vit-il déjà alors un bonnet de docteur sur la tête.

II

Luther avait atteint sa dix-huitième année. Il avait goûté les douceurs des lettres ; il brûlait du désir d'apprendre ; il

[1] « Cumque et vis ingenii acerrima esset, et imprimis ad eloquentiam idonea, celeriter æqualibus suis præcurrit. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

soupirait après une université, et souhaitait de se rendre à l'une de ces sources de toutes les sciences, où il pourrait étancher sa soif de savoir[1]. Son père exigeait qu'il étudiât le droit. Plein d'espérance dans les talents de son fils, il voulait qu'il les cultivât et qu'il les fît paraître au grand jour. Il le voyait déjà remplir des fonctions honorables parmi ses concitoyens, gagner la faveur des princes et briller sur la scène du monde. Il fut arrêté que le jeune homme se rendrait à Erfurt.

Luther arriva dans cette université l'an 1501. Jodocus, surnommé le docteur d'Isenac, y professait la philosophie scolastique avec beaucoup de succès. Mélanchthon regrette que l'on n'enseignât alors à Erfurt qu'une dialectique hérissée de difficultés. Il pense que si Luther y avait trouvé d'autres professeurs, si on lui avait enseigné les disciplines plus douces et plus tranquilles de la vraie philosophie, cela eût pu modérer et adoucir la véhémence de sa nature[2]. Le nouveau disciple se mit donc à étudier la philosophie du moyen âge dans les écrits d'Occam, de Scot, de Bonaventure et de Thomas d'Aquin. Plus tard, toute cette scolastique lui fut en horreur. Il tremblait d'indignation lorsqu'on prononçait en sa présence le nom d'Aristote, et il alla jusqu'à dire que si Aristote n'était pas un homme, il ne craindrait pas de le prendre pour le diable. Mais son esprit avide de doctrine avait besoin de meilleurs aliments; il se mit à étudier les beaux monuments de l'antiquité, les écrits de Cicéron, de Virgile et des autres classiques. Il ne se contentait pas, comme le vulgaire des étudiants, d'apprendre par cœur les productions de ces écrivains; il cherchait surtout à approfondir leurs pensées, à se pénétrer de l'esprit qui les animait, à s'approprier leur sagesse, à comprendre le but de leurs écrits, et à enrichir son intelligence de leurs graves sentences et de leurs brillantes images. Il interrogeait sou-

1 « Degustata igitur litterarum dulcedine, natura flagrans cupiditate discendi, appetit academiam. » (Melanchth., *Vit. Luth.*)

2 « Et fortassis ad leniendam vehementiam naturæ mitiora studia veræ philosophiæ... » (Melanchth., *Vit. Luth.*)

vent ses professeurs, et dépassa bientôt ses condisciples[1]. Doué d'une mémoire facile et d'une imagination puissante, tout ce qu'il lisait ou entendait lui restait toujours présent à l'esprit; c'était comme s'il l'eût vu lui-même. « Ainsi bril-« lait Luther dès sa jeunesse. Toute l'université, dit Mé-« lanchthon, admirait son génie[2]. »

Mais déjà à cette époque le jeune homme de dix-huit ans ne travaillait pas uniquement à cultiver son intelligence ; il avait cette pensée sérieuse, ce cœur porté en haut, que Dieu donne à ceux dont il veut faire ses plus zélés serviteurs. Luther sentait qu'il dépendait de Dieu : simple et puissante conviction, qui est à la fois la source d'une profonde humilité et des grandes actions. Il invoquait avec ferveur la bénédiction divine sur ses travaux. Chaque matin il commençait la journée par la prière; puis il se rendait à l'église; ensuite il se mettait à l'étude, et il ne perdait pas un moment dans tout le cours de la journée. « Bien prier, « avait-il coutume de dire, est plus qu'à moitié étudier[3]. »

Le jeune étudiant passait à la bibliothèque de l'université tous les moments qu'il pouvait enlever à ses travaux académiques. Les livres étaient encore rares, et c'était pour lui un grand privilége de pouvoir profiter des trésors réunis dans cette vaste collection. Un jour (il y avait alors deux ans qu'il était à Erfurt, et il avait vingt ans), il ouvre l'un après l'autre plusieurs des livres de la bibliothèque, afin d'en connaître les auteurs. Un volume qu'il a ouvert à son tour frappe son attention. Il n'en a point vu de semblable jusqu'à cette heure. Il lit le titre... c'est une Bible ! livre rare, inconnu dans ce temps-là[4]. Son intérêt est vivement excité; il se sent tout rempli d'admiration de trouver autre chose dans ce volume que ces fragments d'évangiles et d'é-

1 « Et quidem inter primos, ut ingenio studioque multos coæqualium antecellebat. » (Cochlœus, *Acta Lutheri*, p. 1.)

2 « Sic igitur in juventute eminebat, ut toti academiæ Lutheri ingenium admirationi esset. » (*Vit. Luth.*)

3 « Fleissig Gebet, ist über die Helfft studirt. » (Mathesius, p. 3.)

4 « Auff eine Zeyt, wie er die Bücher fein nacheinander besieht... kombt er über die lateinische Biblia... » (Mathesius, p. 3.)

pîtres que l'Église a choisis pour les lire au peuple dans les temples chaque dimanche de l'année. Il avait cru jusqu'alors que c'était là toute la Parole de Dieu. Et voilà tant de pages, tant de chapitres, tant de livres, dont il n'avait aucune idée! Son cœur bat en tenant en ses mains toute cette Écriture qui est divinement inspirée. Il parcourt avec avidité et avec des sentiments indicibles toutes ces feuilles de Dieu. La première page sur laquelle se fixe son attention lui raconte l'histoire d'Anne et du jeune Samuel. Il lit, et son âme peut à peine contenir la joie dont elle est pénétrée. Cet enfant que ses parents prêtent à l'Éternel pour tous les jours de sa vie; le cantique d'Anne, où elle déclare que l'Éternel élève le pauvre de la poudre et tire l'indigent de la boue, pour le faire asseoir avec les principaux; ce jeune garçon Samuel qui grandit dans le temple en la présence de l'Éternel; ces sacrificateurs, fils d'Éli, qui sont de méchants hommes, qui vivent dans la débauche comme tant de prêtres romains, et font pécher le peuple de Dieu, toute cette histoire, toute cette Parole qu'il a découverte, lui font éprouver quelque chose qu'il n'a jamais connu. Il retourne chez lui le cœur plein. « Oh! pense-t-il, si Dieu voulait une « fois me donner en propre un tel livre [1] ! » Luther ne savait encore ni le grec ni l'hébreu. Il est peu probable qu'il ait étudié ces langues pendant les deux ou trois premières années de son séjour à l'université. C'était en latin qu'était cette Bible qui l'avait transporté de joie. Il revient bientôt à la bibliothèque pour y retrouver son trésor. Il lut et relut, et puis dans son étonnement et sa joie, il revint lire encore. Les premières lueurs d'une vérité nouvelle se levaient alors pour lui.

Ainsi Dieu lui a fait trouver sa Parole. Il a découvert le livre dont il doit un jour donner à son peuple cette traduction admirable, dans laquelle l'Allemagne, depuis trois siècles, lit les oracles de Dieu. Pour la première fois peut-être

1 « Avide percurrit, cœpitque optare ut olim talem librum et ipse nancisci posset... » (M. Adami *Vita Luth.*, p. 103.)

une main a sorti ce volume précieux de la place qu'il occupait dans la bibliothèque d'Erfurt. Ce livre déposé sur les rayons inconnus d'une salle obscure, va devenir pour tout un peuple le livre de vie. La Réformation était cachée dans cette Bible-là.

Ceci arriva en 1503, peu après que Luther eut pris le premier grade académique, celui de bachelier.

Les travaux excessifs auxquels il s'était livré pour soutenir ses examens le firent tomber dangereusement malade. La mort sembla s'approcher de lui. De graves pensées occupaient son esprit. Il croyait que son existence terrestre allait finir. On plaignait le jeune homme. Il était dommage, pensait-on, de voir tant d'espérances si promptement éteintes. Plusieurs amis venaient le visiter sur son lit de maladie. Dans leur nombre se trouva un prêtre, vieillard vénérable, qui avait suivi avec intérêt l'étudiant de Mansfeld dans ses travaux et dans sa vie académique. Luther ne put lui cacher la pensée dont il était frappé. « Bientôt, dit-il, je serai rappelé de ce monde. » Mais le vieillard lui répondit avec bonté : « Mon cher bachelier, ayez bon courage! vous ne « mourrez pas de cette maladie. Notre Dieu fera encore de « vous un homme qui, à son tour, en consolera plusieurs[1]. « Car Dieu charge de sa croix celui qu'il aime, et ceux qui « la portent avec patience acquièrent beaucoup de sa- « gesse. » Ces mots frappèrent le jeune malade. C'est quand il est si près de la mort qu'il entend la bouche d'un prêtre lui rappeler que Dieu, comme l'avait dit la mère de Samuel, élève le misérable. Le vieillard a répandu une douce consolation dans son cœur; il a ranimé ses esprits; il ne l'oubliera jamais. « C'est là la première prédiction que M. le « docteur ait entendue, » dit Mathésius, l'ami de Luther, qui nous rapporte ce fait, « et il l'a souvent rappelée. » On comprend aisément dans quel sens Mathésius appelle cette parole une prédiction.

1 « Deus te virum faciet qui alios multos iterum consolabitur. » (M. Adami *Vita Luth.*, p. 103.)

Lorsque Luther fut guéri, quelque chose était changé en lui. La Bible, sa maladie, les paroles du vieux prêtre, semblaient lui avoir adressé un nouvel appel. Il n'y avait cependant encore rien d'arrêté en son esprit. Il s'appuyait encore sur les créatures : une nouvelle circonstance vint le montrer. C'étaient les fêtes de Pâques, probablement de l'an 1503. Luther allait passer quelque temps dans sa famille, et portait une épée selon la coutume du temps. Il heurta du pied contre cette arme, la lame sortit, et il se coupa l'une des principales artères. Un ami qui l'accompagnait courut en toute hâte chercher du secours ; Luther, se trouvant seul, se coucha sur le dos et se mit le doigt sur la blessure ; mais le sang s'échappait malgré ses efforts ; voyant la mort s'approcher, il s'écria : « O Marie ! aide-« moi ! » Enfin on lui amena un chirurgien d'Erfurt, qui le pansa ; mais dans la nuit, la plaie s'étant rouverte, Luther s'évanouit en invoquant de nouveau la Vierge. « Je « serais mort en m'appuyant sur Marie, » dit-il plus tard. Bientôt il devait apprendre qu'*il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et les hommes*[1]. « Pendant tout le temps que j'ai été « à Erfurt, dit-il plus tard, je n'ai pas entendu une seule « leçon, une seule prédication chrétienne. »

Il continua ses études. En 1505 il fut maître ès arts ou docteur en philosophie. L'université d'Erfurt était alors la plus célèbre de l'Allemagne. Les autres n'étaient en comparaison que des écoles inférieures. La cérémonie se fit, selon la coutume, avec pompe. Une procession avec des flambeaux vint rendre hommage à Luther[2]. La fête fut superbe. Tous étaient dans la joie. Luther, encouragé peut-être par ces honneurs, se disposa à se consacrer entièrement au droit, conformément à la volonté de son père.

Mais Dieu avait une volonté différente. Tandis que Luther s'occupait d'études diverses, tandis qu'il commençait à enseigner la physique et l'éthique d'Aristote, et d'autres branches de la philosophie, son cœur lui criait que la piété

[1] Timoth., II, v. — [2] Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 2229.

était la seule chose nécessaire, et qu'avant tout il devait être sûr de son salut. Il savait le déplaisir que Dieu témoigne contre le péché ; il se rappelait les peines que sa Parole dénonce au pécheur, et il se demandait avec crainte s'il était sûr de posséder la faveur divine. Sa conscience lui répondait : Non. Son caractère était prompt et décidé : il résolut de faire tout ce qui pourrait lui assurer une espérance ferme de l'immortalité. Deux événements vinrent l'un après l'autre ébranler son âme et précipiter sa détermination.

Parmi ses amis d'université s'en trouvait un, nommé Alexis, avec lequel il était étroitement lié. Un matin, le bruit se répand dans Erfurt qu'Alexis a été assassiné. Luther s'assure en toute hâte de la vérité de ce rapport. Cette perte si subite de son ami l'émeut, et la question qu'il s'adresse : Que deviendrais-je si j'étais ainsi soudainement appelé ? remplit son âme des plus vives terreurs [1].

C'était pendant l'été de l'an 1505. Luther, que les vacances ordinaires de l'université laissaient libre, forma la résolution de faire un voyage à Mansfeld, pour revoir les lieux chéris de son enfance, et pour embrasser ses parents. Peut-être aussi voulait-il ouvrir son cœur à son père, le sonder sur le dessein qui commençait à se former dans son esprit, et avoir son aveu pour embrasser une autre vocation. Il prévoyait toutes les difficultés qui l'attendaient. La vie paresseuse de la majorité des prêtres déplaisait à l'actif mineur de Mansfeld. Les ecclésiastiques étaient d'ailleurs peu estimés dans le monde ; ils ne jouissaient la plupart que d'un chétif revenu ; et le père, qui avait fait beaucoup de sacrifices pour entretenir son fils à l'université, qui le voyait enseigner publiquement, dès sa vingtième année, dans une école célèbre, n'était pas disposé à renoncer aux espérances dont se nourrissait son orgueil.

Nous ignorons ce qui se passa pendant le séjour de Luther à Mansfeld. Peut-être la volonté prononcée de son

[1] « Interitu sodalis sui contristatus. » (Cochlœus, p. 1.)

père lui fit-elle craindre de lui ouvrir son cœur. Il quitta de nouveau la maison paternelle pour aller s'asseoir sur les bancs de l'académie. Il n'était plus qu'à une petite distance d'Erfurt, quand il fut surpris par un violent orage, tel qu'on en voit assez souvent dans ces montagnes. La foudre éclate et tombe à ses côtés. Luther se jette à genoux. Son heure est peut-être venue. La mort, le jugement, l'éternité l'entourent de toutes leurs terreurs, et lui font entendre une voix à laquelle il ne peut plus résister. « Enveloppé des angoisses et de l'épouvante de la mort, » comme il le dit lui-même[1], il fait vœu, si le Seigneur le tire de ce danger, d'abandonner le monde et de se donner entièrement à Dieu. Après s'être relevé de terre, voyant toujours devant lui cette mort qui doit un jour l'atteindre, il s'examine sérieusement et se demande ce qu'il doit faire[2]. Les pensées qui l'ont agité naguère se représentent avec plus de force. Il a cherché, il est vrai, à remplir tous ses devoirs. Mais dans quel état se trouve son âme? Peut-il, avec un cœur souillé, paraître devant le tribunal d'un Dieu si redoutable? Il faut qu'il devienne saint. Il a soif maintenant de sainteté, comme il avait soif de science. Mais où la trouver? comment l'acquérir? L'université lui a fourni les moyens de satisfaire ses premiers désirs. Qui éteindra cette angoisse, cette ardeur qui le consume? A quelle école de sainteté portera-t-il ses pas? — Il ira dans un cloître; la vie monastique le sauvera. Que de fois il en a entendu raconter la puissance pour transformer un cœur, pour sanctifier un pécheur, pour rendre un homme parfait! Il entrera dans un ordre monastique. Il y deviendra saint. Il s'assurera ainsi la vie éternelle[3].

Tel fut l'événement qui changea la vocation et toutes les destinées de Luther. On reconnaît ici le doigt de Dieu. Ce fut sa main puissante qui renversa sur un grand chemin

[1] « Mit Erschrecken und Angst des Todes umgeben. » (Luth. *Ep.* II, p. 101.)

[2] « Cum esset in campo, fulminis ictu territus. » (Cochlœus, p. 1.)

[3] « Occasio autem fuit ingrediendi illud vitæ genus quod pietati et studiis doctrinæ de Deo existimavit esset convenientius. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

le jeune maître ès arts, l'aspirant au barreau, le futur jurisconsulte, pour donner à sa vie une direction toute nouvelle. Rubianus, l'un des amis de Luther à l'université d'Erfurt, lui écrivait plus tard : « La Providence divine regardait « à ce que tu devais un jour devenir, lorsqu'à ton retour « de chez tes parents le feu du ciel te fit tomber par terre, « comme un autre Paul, près de la ville d'Erfurt, et, t'en- « levant à notre société, te poussa dans la secte d'Augus- « tin. » Des circonstances analogues ont signalé la conversion des deux plus grands organes dont la Providence divine se soit servie dans les deux plus grandes révolutions qu'elle ait opérées sur la terre : saint Paul et Luther[1].

Luther rentre à Erfurt. Sa résolution est inébranlable. Toutefois, ce n'est pas sans peine qu'il va briser des liens qui lui sont chers. Il ne communique à personne son dessein. Mais un soir il invite ses amis d'université à un joyeux et frugal repas. La musique égaye encore une fois leur réunion intime. Ce sont les adieux que Luther fait au monde. Désormais, au lieu de ces aimables compagnons de plaisir et de travail, des moines ; au lieu de ces entretiens gais et spirituels, le silence du cloître ; au lieu de ces chants joyeux, les graves accords de la tranquille chapelle. Dieu le demande : il faut tout immoler. Cependant, une dernière fois encore, les joies de sa jeunesse ! La collation excite ses amis. Luther lui-même les anime. Mais au moment où ils se livrent avec abandon à leur gaieté, le jeune homme ne peut retenir plus longtemps les pensées sérieuses qui occupent son cœur. Il parle... Il découvre son dessein à ses amis étonnés. Ceux-ci cherchent à le combattre, mais en vain. Et la nuit même, Luther, craignant peut-être des sollicitations importunes, quitte sa chambre. Il y laisse tous ses effets et tous ses livres, ne prenant avec

[1] Quelques historiens disent qu'Alexis fut tué par le coup de tonnerre qui épouvanta Luther ; mais deux contemporains, Mathésius (p. 4) et Selneccer (in *Orat. de Luth.*), distinguent ces deux événements ; on pourrait même joindre à leur témoignage celui de Mélanchthon, qui dit : « Sodalem nescio quo casu interfectum. » (*Vita Luth.*)

lui que Virgile et Plaute (il n'avait point encore de Bible). Virgile et Plaute! l'épopée et la comédie! singulière représentation de l'esprit de Luther! Il y a eu, en effet, en lui toute une épopée, un beau, un grand, un sublime poëme; mais, d'un caractère enclin à la gaieté, à la plaisanterie, à la bouffonnerie, il mêla plus d'un trait familier au fond grave et magnifique de sa vie.

Muni de ces deux livres, il se rend seul, dans les ténèbres, au couvent des Ermites de Saint-Augustin. Il demande qu'on l'y reçoive. La porte s'ouvre et se referme. Le voilà séparé pour toujours de ses parents, de ses compagnons d'étude et du monde! C'était le 17 août 1505. Luther avait alors vingt et un ans et neuf mois.

III

Enfin il était avec Dieu. Son âme était en sûreté. Cette sainteté tant désirée, il allait donc la trouver. A la vue de ce jeune docteur, les moines étaient dans l'admiration, et exaltaient son courage et son mépris du siècle [1]. Luther n'oublia cependant pas ses amis. Il leur écrivit pour prendre congé d'eux et du monde; et le lendemain il leur envoya ces lettres, avec les habits qu'il avait portés jusqu'alors, et son anneau de maître ès arts, qu'il remit à l'université pour que rien ne lui rappelât plus ce monde qu'il abandonnait.

Ses amis d'Erfurt furent consternés. Faut-il qu'un génie si éminent aille se cacher dans cette vie monastique qui est une demi-mort [2]? Remplis d'une vive douleur, ils se hâtèrent de se rendre au couvent, dans l'espérance de faire

[1] « Hujus mundi contemptu, ingressus est repente, multis admirantibus, monasterium... » (Cochlœus, I.)

[2] « In vita semi mortua. » (Melch. Adami *Vita Luth.*, p. 102.)

revenir Luther sur une démarche si affligeante; pendant deux jours ils entourèrent le monastère, mais tout fut inutile; les portes leur furent fermées. Tout un mois se passa sans que personne pût voir le nouveau moine ni lui parler.

Luther s'était aussi empressé de communiquer à ses parents le grand changement qui venait de s'opérer dans sa vie. Son père en fut consterné. Il tremblait pour son fils, nous apprend Luther lui-même, dans la dédicace de son livre sur les vœux monastiques, adressée à son père. Sa faiblesse, sa jeunesse, l'ardeur de ses passions, tout lui faisait craindre qu'après le premier moment d'enthousiasme, l'oisiveté du cloître ne fît tomber le jeune homme, ou dans le désespoir, ou dans de grandes fautes. Il savait que ce genre de vie en avait déjà perdu plusieurs. D'ailleurs, le conseiller-mineur de Mansfeld avait de tout autres desseins pour son fils. Il se proposait de lui faire contracter un mariage riche et honorable. Et voilà tous ses ambitieux projets renversés en une nuit, par cette action imprudente.

Jean écrivit à son fils une lettre pleine d'irritation, dans laquelle il le tutoyait, nous dit encore celui-ci, tandis qu'il l'avait vousoyé depuis qu'il avait reçu le grade de maître ès arts. Il lui retirait toute sa faveur, et le déclarait déshérité de l'affection paternelle. En vain les amis de Jean Luther, et sans doute sa femme, cherchèrent-ils à l'adoucir; en vain lui dirent-ils : « Si vous voulez sacrifier quelque « chose à Dieu, que ce soit ce que vous avez de meilleur « et de plus cher, votre fils, votre Isaac; » l'inexorable conseiller de Mansfeld ne voulait rien entendre.

Quelque temps après cependant (c'est encore Luther qui le raconte dans un sermon prononcé à Wittemberg, le 20 janvier 1544), la peste survint, et enleva à Jean Luther deux de ses fils. Sur ces entrefaites, quelqu'un vint dire au père, dont l'âme était déchirée par la douleur : Le moine d'Erfurt est mort aussi!... On saisit cette occasion pour rendre au novice le cœur de son père. « Si c'est une fausse « alarme, lui dirent ses amis, sanctifiez du moins votre af- « fliction en consentant de bon cœur à ce que votre fils soit

« moine!..... » — « A la bonne heure! » répondit Jean Luther d'un cœur brisé et encore à moitié rebelle, « et que « Dieu donne qu'il réussisse! » Plus tard, lorsque Luther, réconcilié avec son père, lui raconta l'événement qui l'avait porté à se jeter dans les ordres monastiques : « Dieu fasse, » répondit l'honnête mineur, « que vous n'ayez pas pris « pour un signe du ciel ce qui n'était qu'un fantôme du « diable[1]! »

Il n'y avait pas alors dans Luther ce qui devait en faire plus tard le réformateur de l'Église. Son entrée dans le couvent en est la preuve. C'était une action conforme à la tendance du siècle dont il allait bientôt contribuer à faire sortir l'Église. Celui qui devait devenir le Docteur du monde en était encore le servile imitateur. Une pierre nouvelle était apportée à l'édifice des superstitions par celui-là même qui devait bientôt le renverser. Luther cherchait son salut en lui-même, en des pratiques et en des observances humaines : il ignorait que le salut vient tout entier de Dieu. Il voulait sa propre justice et sa propre gloire, méconnaissant la justice et la gloire du Seigneur. Mais ce qu'il ignorait encore, il l'apprit peu après. Ce fut dans le cloître d'Erfurt que s'opéra cet immense changement qui substitua dans son cœur Dieu et sa sagesse au monde et à ses traditions, et qui prépara la révolution puissante dont il fut le plus illustre instrument. Il condamna plus tard son entrée au couvent; mais il ajouta : « De toutes ces erreurs, de tous ces péchés, Dieu a fait sortir des biens merveilleux. »

Martin Luther, quand il fit sa profession, changea de nom, et fut appelé Augustin.

Les moines l'avaient accueilli avec joie. Ce n'était pas pour leur amour-propre une petite satisfaction que de voir l'université abandonnée pour une maison de leur ordre par l'un des docteurs les plus estimés. Néanmoins, ils le trai-

1 « Gott geb dass es nicht ein Betrug und teuflisch Gespenst sey! » (Luth. *Ep.*, II, p. 101.)

tèrent durement, et lui imposèrent les travaux les plus bas. « *Sic tibi, sic mihi!* » lui disaient-ils, « fais comme nous ! » On voulait humilier le docteur en philosophie, et lui apprendre que sa science ne l'élevait pas au-dessus de ses confrères. On pensait d'ailleurs l'empêcher ainsi de se livrer à des études dont le couvent n'aurait retiré aucun profit. L'ancien maître ès arts devait faire les fonctions de gardien, ouvrir et fermer les portes, remonter l'horloge, balayer l'église, nettoyer les chambres [1]. Puis, quand le pauvre moine, à la fois portier, sacristain et domestique du cloître, avait fini son travail : « *Cum sacco per civitatem!* avec le sac par la ville ! » s'écriaient les frères ; et, chargé de son sac à pain, il allait dans toutes les rues d'Erfurt, mendiant de maison en maison, obligé peut-être de se présenter à la porte de ceux qui avaient été ses amis ou ses inférieurs. En revenant il devait ou s'enfermer dans une cellule étroite et basse, d'où il ne voyait qu'un petit jardin de quelques pieds, ou recommencer ses humbles offices. Mais il supportait tout. Porté par son caractère à se consacrer entièrement à ce qu'il entreprenait, c'était de toute son âme qu'il était devenu moine. Comment d'ailleurs aurait-il songé à épargner son corps, ou eu égard à ce qui pouvait satisfaire sa chair? Ce n'est pas ainsi qu'il eût pu acquérir cette humilité, cette sainteté, qu'il était venu chercher dans les murs du cloître!

Le pauvre moine, accablé de peine, s'empressait de mettre à profit pour la science chaque instant qu'il pouvait dérober à ces viles occupations. Il se retirait volontiers à part pour se livrer à ses études chéries; mais bientôt les frères le découvraient, l'entouraient, murmuraient contre lui, et l'arrachaient à ses travaux en lui disant : « Allons ! « allons ! ce n'est pas en étudiant, mais en mendiant du « pain, du blé, des œufs, des poissons, de la viande et de « l'argent, que l'on se rend utile au cloître [2]. » Luther se

[1] « Loca immunda purgare coactus fuit. » (M. Adami *Vita Luth.*, p. 103.)
[2] Selneccceri *Orat. de Luth.* (Mathesius, p. 5.)

soumettait; il posait ses livres et reprenait son sac. Loin de se repentir d'avoir accepté un tel joug, il veut mener à bonne fin cette œuvre. Ce fut alors que commença à se développer dans son âme l'inflexible persévérance avec laquelle il poursuivit en tout temps les résolutions qu'il avait une fois formées. La résistance qu'il apportait aux rudes assauts livrés à son âme donna une forte trempe à sa volonté. Dieu l'exerçait dans de petites choses, pour qu'il apprît à demeurer ferme dans les grandes. D'ailleurs, pour pouvoir délivrer son siècle des misérables superstitions sous lesquelles il gémissait, il fallait qu'il en portât le poids. Pour vider la coupe, il fallait qu'il en bût la lie.

Cet apprentissage ne fut pourtant pas aussi long que Luther eût pu le craindre. Le prieur du couvent, sur l'intercession de l'université dont Luther était membre, le déchargea des basses fonctions qu'on lui avait imposées. Le jeune moine se mit alors à l'étude avec un nouveau zèle. Les œuvres des Pères de l'Église, surtout celles d'Augustin, attirèrent son attention. L'exposition que cet illustre docteur a faite des Psaumes, et son livre *De la Lettre et de l'Esprit*, étaient ses écrits favoris. Rien ne le frappait davantage que les sentiments de ce Père sur la corruption de la volonté de l'homme et sur la grâce divine. Il sentait par sa propre expérience la réalité de cette corruption et la nécessité de cette grâce. Les paroles d'Augustin répondaient à son cœur : s'il eût pu être d'une autre école que de celle de Jésus-Christ, c'eût été sans doute de celle du docteur d'Hippone. Il savait presque par cœur les œuvres de Pierre d'Ailly et de Gabriel Biel. Il fut frappé de ce que dit le premier, que si l'Église ne s'était pas décidée pour le contraire, il serait bien préférable d'admettre que l'on reçoit vraiment dans la sainte cène du pain et du vin, et non de simples accidents.

Il étudia aussi avec soin les théologiens Occam et Gerson, qui s'expriment l'un et l'autre si librement sur l'autorité des papes. A ces lectures il joignait d'autres exercices. On l'entendait, dans des disputes publiques, débrouiller les

raisonnements les plus compliqués, et se tirer de labyrinthes dont d'autres que lui ne pouvaient trouver l'issue. Tous les auditeurs en étaient dans l'admiration [1].

Mais ce n'était pas pour acquérir la réputation d'un grand génie qu'il était entré dans le cloître : c'était pour y chercher les aliments de la piété [2]. Aussi ne regardait-il ces travaux que comme des hors-d'œuvre.

Il aimait par-dessus tout à puiser la sagesse à la source pure de la Parole de Dieu. Il trouva dans le couvent une Bible attachée à une chaîne, et il retournait sans cesse à cette Bible enchaînée. Il comprenait peu la Parole; mais elle était pourtant sa plus douce lecture. Il lui arrivait quelquefois de passer un jour entier à méditer sur un seul passage. D'autres fois il apprenait par cœur des fragments des prophètes. Il désirait surtout que les écrits des apôtres et des prophètes servissent à lui faire bien connaître la volonté de Dieu, à augmenter la crainte qu'il avait de son nom, et à nourrir sa foi par les fermes témoignages de la Parole [3]. Cependant la Bible était encore pour lui un livre fermé; les angoisses et les luttes de son âme le lui ouvrirent plus tard.

Ce fut, à ce qu'il paraît, à cette époque qu'il commença à étudier les Écritures dans les langues originales, et à jeter ainsi le fondement de la plus parfaite et de la plus utile de ses œuvres, la traduction de la Bible. Il se servait d'un lexique hébraïque de Reuchlin, qui venait de paraître. Un frère du couvent, versé dans le grec et l'hébreu, et avec lequel il demeura toujours intimement lié, Jean Lange, lui donna probablement les premières directions [4]. Il faisait aussi un grand usage des savants commentaires de Nicolas Lyra, mort en 1340. C'est ce qui faisait dire à Pflug, qui fut plus tard évêque de Naumbourg : « Si Lyra n'eût joué

1 « In disputationibus publicis labyrinthos, aliis inextricabiles, diserte multis admirantibus explicabat. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

2 « In eo vitæ genere non famam ingenii, sed alimenta pietatis quærebat. » (*Ibid.*

3 « Et firmis testimoniis aleret timorem et fidem. » (*Ibid.*)

4 *Gesch. d. deutsch. Bibelübersetzung.*

« de la lyre, Luther n'eût jamais sauté. *Si Lyra non lyras-* « *set, Lutherus non saltasset.* »

Le jeune moine étudiait avec tant d'application et de zèle, qu'il lui arriva souvent, pendant deux ou trois semaines, de ne pas dire ses heures. Mais bientôt il s'effrayait à la pensée qu'il avait transgressé les règles de son ordre. Il s'enfermait alors pour réparer sa négligence. Il se mettait à répéter consciencieusement toutes les heures omises, sans penser à manger ni à boire. Une fois même il en perdit le sommeil pendant sept semaines.

Brûlant du désir d'atteindre cette sainteté qu'il était venu chercher dans le cloître, Luther se livrait à toute la rigidité de la vie ascétique. Il cherchait à crucifier la chair par les jeûnes, les macérations et les veilles [1]. Renfermé dans sa cellule comme en une prison, il luttait sans relâche contre les mauvaises pensées et les mauvais penchants de son cœur. Un peu de pain et un maigre hareng étaient souvent sa seule nourriture. Du reste, il était naturellement d'une grande sobriété. Aussi ses amis le virent-ils bien des fois, même lorsqu'il ne pensait plus à acheter le ciel par ses abstinences, se contenter des plus chétifs aliments, et rester même quatre jours de suite sans manger et sans boire [2]. C'est un témoin digne d'être cru, c'est Mélanchthon qui le rapporte; on peut juger par là du cas que l'on doit faire des fables que l'ignorance et la prévention ont débitées sur l'intempérance de Luther. Rien ne lui coûtait, à l'époque qui nous occupe, pour devenir saint, pour acquérir le ciel. Jamais l'Église romaine ne posséda un moine plus pieux. Jamais cloître ne vit un travail plus sincère et plus infatigable pour acheter le bonheur éternel [3]. Quand Luther, devenu réformateur, dit que le ciel ne s'achetait pas, il savait bien

1 « Summa disciplinæ severitate se ipse regit, et omnibus exercitiis lectionum, disputationum, jejuniorum, precum, omnes longe superat. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

2 « Erat enim natura valde modici cibi et potus; vidi continuis quatuor diebus, cum quidem recte valeret, prorsus nihil edentem aut bibentem. » (*Ibid.*)

3 « Strenue in studiis et exercitiis spiritualibus militavit ibi Deo annis quatuor. » (Cochlœus, I.)

ce qu'il disait. « Vraiment, écrivait-il au duc George de « Saxe, j'ai été un moine pieux, et j'ai suivi les règles de « mon ordre plus sévèrement que je ne saurais l'exprimer. « Si jamais moine était entré dans le ciel par sa moinerie, « certes j'y serais entré. C'est ce dont peuvent rendre témoi- « gnage tous les religieux qui m'ont connu. Si cela eût dû « durer longtemps encore, je me serais martyrisé jusqu'à « la mort, à force de veilles, de prières, de lectures et d'au- « tres travaux [1]. »

Nous touchons à l'époque qui fit de Luther un homme nouveau, et qui, en lui révélant l'immensité de l'amour de Dieu, le mit en état de l'annoncer au monde.

Luther ne trouvait point, dans la tranquillité du cloître et dans la perfection monacale, cette paix qu'il y était venu chercher. Il voulait avoir l'assurance de son salut : c'était le grand besoin de son âme. Sans cela point de repos pour lui. Or, les craintes qui l'avaient agité dans le monde le poursuivaient dans sa cellule. Bien plus, elles y augmentaient : le moindre cri de son cœur retentissait avec force sous les voûtes silencieuses du cloître. Dieu l'y avait amené pour qu'il apprît à se connaître lui-même, et à désespérer de ses propres forces et de sa propre vertu. Sa conscience, éclairée par la Parole divine, lui disait ce que c'était que d'être saint; mais il était rempli d'effroi, en ne retrouvant ni dans son cœur ni dans sa vie cette image de sainteté qu'il avait contemplée avec admiration dans la Parole de Dieu. Triste découverte que fait tout homme sincère! Point de justice au dedans, point de justice au dehors; partout omission, péché, souillure... Plus le caractère naturel de Luther était ardent, plus aussi cette résistance secrète et constante que la nature de l'homme oppose au bien, était forte en lui et le jetait dans le désespoir.

Les moines et les théologiens du temps l'invitaient à faire des œuvres, pour satisfaire la justice divine. Mais quelles œuvres, pensait-il, pourraient sortir d'un cœur tel que le

[1] Luth. *Op.* (W.), XIX, 2299.

mien? Comment pourrais-je, avec des œuvres souillées dans leur principe même, subsister devant la sainteté de mon juge? « Je me trouvais devant Dieu un grand pécheur, « dit-il, et je ne pensais pas qu'il me fût possible de l'apai- « ser par mes mérites. »

Il était agité et pourtant morne, fuyant les conversations futiles et grossières des moines. Ceux-ci, ne pouvant comprendre les orages qui remuaient son âme, le considéraient avec étonnement [1], et lui reprochaient son air sombre et son silence. Un jour, raconte Cochlœus, qu'on disait la messe dans la chapelle, Luther y avait porté ses soupirs, et se trouvait dans le chœur, au milieu des frères, triste et angoissé. Déjà le prêtre s'était prosterné, l'autel avait été encensé, le *Gloria* était chanté, et l'on lisait l'Évangile, quand le pauvre moine, ne pouvant plus contenir son tourment, s'écria d'un ton lamentable, en se jetant à genoux : « Ce n'est pas moi! ce n'est pas moi [2]! » Chacun resta stupéfait, et la solennité fut un instant interrompue. Peut-être Luther pensait-il entendre quelque reproche dont il se savait innocent; peut-être se déclarait-il indigne d'être l'un de ceux auxquels la mort du Christ apportait la vie éternelle. Cochlœus dit qu'on lisait alors l'histoire de l'homme muet dont Jésus chassa un démon. Il se peut que le cri de Luther, si l'histoire est vraie, se rapportât à cette circonstance, et que, muet comme cet homme, il protestât par ce cri que son silence venait d'une autre cause que d'une possession du diable. En effet, Cochlœus nous apprend que les moines attribuaient quelquefois les angoisses de leur confrère à un commerce occulte avec le démon, et cet écrivain lui-même partage cette opinion [3].

Une conscience délicate portait Luther à regarder la moindre faute commme un grand péché. A peine l'avait-il découverte, qu'il s'efforçait de l'expier par les plus sévères mortifications; et cela ne servait qu'à lui faire reconnaître

[1] « Visus est fratribus non nihil singularitatis habere. » (Cochlœus, I.)
[2] « Cum... repente ceciderit vociferans : « Non sum! non sum! » (*Ibid.*)
[3] « Ex occulto aliquo cum dæmone commercio. » (*Ibid.*)

l'inutilité de tous les remèdes humains. « Je me suis tour« menté, dit-il, jusqu'à la mort, afin de procurer à mon « cœur troublé, à ma conscience agitée, la paix avec Dieu ; « mais, entouré d'horribles ténèbres, je ne trouve la paix « nulle part. »

Les pratiques de la sainteté monacale, qui endormaient tant de consciences, et auxquelles, dans son angoisse, il avait lui-même eu recours, ne parurent bientôt à Luther que les inutiles remèdes d'une religion d'empirique et de charlatan. « Lorsque, étant encore moine, je sentais quelque « tentation m'assaillir : Je suis perdu!... me disais-je. Aus« sitôt je recourais à mille moyens pour apaiser les cris de « mon cœur. Je me confessais tous les jours, mais cela ne « me servait à rien. Je me préparais avec une grande dévo« tion à la messe et à la prière, mais, venu avec des doutes « à l'autel, je m'en allais avec des doutes. Je veillais, je jeû« nais, je maltraitais mon corps ; rien n'y faisait. Alors, « accablé de tristesse, je me tourmentais par la multitude « de mes pensées. Regarde ! m'écriais-je, te voilà encore « envieux, impatient, colère!... Il ne te sert donc de rien, ô « malheureux, d'être entré dans cet ordre sacré... »

Et pourtant Luther, imbu des préjugés de son temps, avait dès sa jeunesse considéré les pratiques dont il éprouvait maintenant l'impuissance, comme des remèdes assurés pour les âmes malades. Que penser de l'étrange découverte qu'il venait de faire dans la solitude du cloître ? On peut donc habiter dans le sanctuaire et porter au dedans de soi un homme de péché!... Il a reçu un autre vêtement, mais non un autre cœur. Ses espérances sont déçues. A quoi s'arrêtera-t-il ? Toutes ces règles et ces observances ne seraient-elles que des inventions d'hommes ? Une telle supposition lui paraît tantôt une séduction du diable, et tantôt une irrésistible vérité. En lutte tour à tour avec la voix sainte qui parlait à son cœur, et avec les institutions vénérables que des siècles avaient sanctionnées, Luther passait sa vie dans un continuel combat. Le jeune moine, semblable à une ombre, se traînait dans les longs corridors du cloître,

en les faisant retentir de ses tristes gémissements. Son corps s'usait, ses forces l'abandonnaient ; il lui arrivait quelquefois de rester comme mort [1].

Un jour, accablé de tristesse, il s'enferma dans sa cellule, et pendant plusieurs jours et plusieurs nuits il ne permit à personne de l'approcher. Un de ses amis, Lucas Édemberger, inquiet sur le malheureux moine, et ayant quelque pressentiment de l'état dans lequel il se trouvait, prit avec lui quelques jeunes garçons accoutumés à chanter dans les chœurs, et vint heurter à la porte de la cellule. Personne n'ouvre ni ne répond. Le bon Édemberger, encore plus effrayé, enfonce la porte. Luther est étendu sur le plancher, sans connaissance et ne donnant aucun signe de vie. Son ami cherche en vain à rappeler ses sens : même immobilité. Alors les jeunes garçons commencent à chanter un doux cantique. Leurs voix pures agissent comme un charme sur le pauvre moine, dont la musique fut toujours une des plus grandes joies ; peu à peu il reprend ses forces, la connaissance et la vie [2]. Mais si la musique pouvait pour quelques instants lui rendre un peu de sérénité, il fallait un autre et plus puissant remède pour le guérir réellement ; il fallait ce son doux et subtil de l'Évangile, qui est la voix de Dieu même. Il le comprenait bien. Aussi ses douleurs et ses épouvantes le portaient-elles à étudier avec un zèle nouveau les écrits des apôtres et des prophètes [3].

IV

Luther n'était pas le premier moine qui eût passé par de

1 « Sæpe eum cogitantem attentius de ira Dei, aut de mirandis pœnarum exemplis subito tanti terrores concutiebant, ut pene exanimaretur. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

2 Seckend., p. 53.

3 « Hoc studium ut magis expeteret, illis suis doloribus et pavoribus movebatur. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

pareils combats. Les cloîtres enveloppaient souvent de l'obscurité de leurs murs des vices abominables, qui eussent fait frémir toute âme honnête si on les avait mis à découvert; mais souvent aussi ils cachaient des vertus chrétiennes qui s'y développaient dans le silence, et qui, exposées aux regards du monde, en eussent fait l'admiration. Ceux qui possédaient ces vertus, ne vivant qu'avec eux-mêmes et avec Dieu, n'excitaient pas l'attention et étaient souvent même ignorés du modeste couvent où ils étaient renfermés : leur vie n'était connue que de Dieu. Quelquefois ces humbles solitaires tombaient dans cette théologie mystique, triste maladie des esprits les plus nobles, qui fit autrefois les délices des premiers moines sur les bords du Nil, et qui consume inutilement les âmes dont elle s'empare.

Cependant, si l'un de ces hommes se trouvait appelé à une place éminente, il y déployait des vertus dont l'influence salutaire se faisait ressentir longtemps et au loin. La chandelle était mise sur le chandelier, et elle éclairait toute la maison. Plusieurs étaient réveillés par cette lumière. Ainsi ces âmes pieuses se propageaient de génération en génération; on les vit briller comme des flambeaux isolés, dans les temps mêmes où les cloîtres n'étaient souvent que les impurs réceptacles des plus profondes ténèbres.

Un jeune homme s'était ainsi fait remarquer dans l'un des couvents de l'Allemagne. Il se nommait Jean Staupitz, et était issu d'une famille noble de la Misnie. Il avait eu dès sa plus tendre jeunesse le goût de la science et l'amour de la vertu [1]. Il sentit le besoin de la retraite pour s'adonner aux lettres. Bientôt il trouva que la philosophie et l'étude de la nature ne pouvaient pas grand'chose pour le salut éternel. Il se mit donc à étudier la théologie. Mais il s'appliquait surtout à joindre la pratique à la science. Car, dit l'un de ses biographes, c'est en vain qu'on se pare du nom de théologien, si l'on ne confirme pas ce beau nom par sa vie [2].

[1] « A teneris unguiculis, generoso animi impetu, ad virtutem et eruditam doctrinam contendit. » (Melch. Adami *Vita Staupizii.*)
[2] Melch. Adami *Vita Staupizii.*

L'étude de la Bible et de la théologie de saint Augustin, la connaissance de soi-même, les combats qu'il eut à livrer, comme Luther, contre les ruses et les convoitises de son cœur, l'amenèrent au Rédempteur. Il trouva dans la foi en Christ la paix de son âme. La doctrine de l'élection de grâce s'était surtout emparée de son esprit. La justice de la vie, la profondeur de la science, l'éloquence de la parole, non moins qu'un extérieur distingué et des manières pleines de dignité [1], le recommandaient à ses contemporains. L'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, en fit son ami; il l'employa dans diverses ambassades, et fonda sous sa direction l'université de Wittemberg. Ce disciple de saint Paul et de saint Augustin fut le premier doyen de la faculté de théologie de cette école, d'où la lumière devait un jour jaillir pour éclairer les écoles et les Églises de tant de peuples. Il assista au concile de Latran, au nom de l'archevêque de Salzbourg, devint provincial de son ordre en Thuringe et en Saxe, et plus tard vicaire général des augustins pour toute l'Allemagne.

Staupitz gémissait de la corruption des mœurs et des erreurs de doctrine qui désolaient l'Église. Ses écrits sur l'amour de Dieu, sur la foi chrétienne, sur la ressemblance avec la mort de Christ, et le témoignage de Luther en font foi. Mais il regardait le premier de ces maux comme beaucoup plus grand que le dernier. D'ailleurs, la douceur et l'indécision de son caractère, son désir de ne point sortir du cercle d'action qu'il se croyait assigné, le rendaient plus propre à être le restaurateur d'un couvent que le réformateur de l'Église. Il eût voulu n'élever à des charges de quelque importance que des hommes distingués; mais, n'en trouvant pas, il se résignait à en employer d'autres. « Il faut labourer, disait-il, avec les chevaux que l'on « trouve; et si l'on n'a pas de chevaux, labourer avec des « bœufs [2]. »

[1] « Corporis forma atque statura conspicuus. » (Cochlœus, 3.)
[2] Luth. *Op.* (W.), V, 1219.

Nous avons vu les angoisses et les luttes intérieures auxquelles Luther était en proie dans son couvent d'Erfurt. A cette époque on annonça la visite du vicaire général. Staupitz arriva en effet pour faire son inspection ordinaire. L'ami de Frédéric, le fondateur de l'université de Wittemberg, le chef des augustins, témoigna de la bienveillance à ses moines soumis à son autorité. Bientôt l'un des frères attira son attention. C'était un jeune homme d'une stature moyenne, que l'étude, l'abstinence et les veilles avaient amaigri, en sorte que l'on pouvait compter tous ses os [1]. Ses yeux, que l'on compara plus tard à ceux du faucon, étaient abattus; sa démarche était triste, son regard décelait une âme agitée, en proie à mille combats, mais forte pourtant et portée à la résistance. Il y avait dans tout son être quelque chose de grave, de mélancolique et de solennel. Staupitz, dont une longue expérience avait exercé le discernement, découvrit aisément ce qui se passait dans cette âme, et distingua ce jeune frère entre tous ceux qui l'entouraient. Il se sentit attiré vers lui, pressentit ses grandes destinées, et éprouva pour son subordonné un intérêt tout paternel. Il pouvait lui montrer le chemin de la paix qu'il avait lui-même trouvé. Ce qu'il apprit des circonstances qui avaient amené dans le couvent le jeune augustin augmenta encore sa sympathie. Il invita le prieur à le traiter avec plus de douceur, et il profita des occasions que sa charge lui offrait pour gagner la confiance du jeune frère. S'approchant de lui avec affection, il chercha de toutes manières à dissiper sa timidité, augmentée encore par le respect et la crainte qu'un homme d'un rang aussi élevé que Staupitz devait lui inspirer.

Le cœur de Luther, que des traitements durs avaient jusqu'alors fermé, s'ouvrit enfin et se dilata aux doux rayons de la charité. *Comme dans l'eau le visage répond au visage, ainsi le cœur d'un homme répond à celui d'un autre homme* [2]. Le cœur de Staupitz répondit au cœur de Luther. Le vi-

[1] P. Mosellani *Epist.* — [2] Proverbes XXVII, 9.

caire général le comprit, et le moine sentit pour lui une confiance qu'il n'avait encore éprouvée pour personne. Il lui révéla la cause de sa tristesse, il lui dépeignit les horribles pensées qui l'agitaient; et alors commencèrent dans le cloître d'Erfurt des entretiens pleins de sagesse et d'instruction. Jusqu'alors personne n'avait compris Luther. Un jour qu'on était à table, le jeune moine, triste, muet, touchait à peine à ses aliments. Staupitz, qui le regardait fixement, lui dit enfin : — « Pourquoi êtes-vous si triste, frère Mar-« tin? — Ah! répondit-il avec un profond soupir, je ne sais « que devenir! — Ces tentations qui vous accablent, reprit « Staupitz, je ne les connais pas; mais, si je ne me trompe, « elles vous sont plus nécessaires que le manger et le « boire! » Un autre jour, Luther s'ouvrit à un autre : « Ces « angoisses, lui répondit ce frère, personne ne les a que « toi! — Malheureux que je suis! s'écria-t-il! » et il devint plus sombre et plus pâle. Toutefois, Staupitz et Luther n'en restèrent pas là, et ils eurent bientôt dans le silence du cloître des conversations intimes, qui contribuèrent puissamment à sortir des ténèbres le futur réformateur.

« C'est en vain, dit avec abattement Luther à Staupitz, « que je fais des promesses à Dieu; le péché est toujours « le plus fort. »

— « O mon ami! » lui répondit le vicaire général, en faisant un retour sur lui-même, « j'ai juré plus d'une « fois à notre Dieu saint de vivre pieusement, et je ne « l'ai jamais tenu. Maintenant je ne veux plus le jurer, « car je sais que je ne le tiendrai pas. Si Dieu ne veut pas « user de grâce envers moi pour l'amour de Christ, et « m'accorder un heureux départ quand je viendrai à quit-« ter cette terre, je ne pourrai, avec tous mes vœux et toutes « mes bonnes œuvres, subsister devant lui. Il faudra que « je périsse [1]. »

Le jeune moine s'effraye à la pensée de la justice divine. Il expose au vicaire général toutes ses craintes. La sainteté

[1] Luth. *Op.* (W.), VIII, 2725.

ineffable de Dieu, sa majesté souveraine l'épouvantent. Qui pourra soutenir le jour de sa venue? qui pourra subsister quand il paraîtra?

Staupitz reprend la parole. Il sait où il a trouvé la paix; il l'enseignera au jeune homme. « Pourquoi, lui dit-il, « te tourmentes-tu de toutes ces spéculations et de ces « hautes pensées?... Regarde aux plaies de Jésus-Christ, au « sang qu'il a répandu pour toi : c'est là que la grâce de « Dieu t'apparaîtra. Au lieu de te martyriser pour tes « fautes, jette-toi dans les bras du Rédempteur. Confie-toi « en lui, en la justice de sa vie, en l'expiation de sa mort. « Ne recule pas; Dieu n'est pas irrité contre toi, c'est toi « qui es irrité contre Dieu. Écoute le Fils de Dieu. Il est « devenu homme pour te donner l'assurance de la faveur « divine. Il te dit: Tu es ma brebis; tu entends ma voix; « personne ne te ravira de ma main[1]. »

Mais Luther ne trouve point en lui la repentance qu'il croit nécessaire au salut; il répond, et c'est la réponse ordinaire des âmes angoissées et craintives : « Comment oser « croire à la faveur de Dieu tant qu'il n'y a point en moi « une véritable conversion? Il faut que je change pour qu'il « m'accepte. »

Son vénérable guide lui montre qu'il ne peut y avoir de véritable conversion aussi longtemps que l'homme craint Dieu comme un juge sévère. — « Que direz-vous donc, « s'écrie Luther, à tant de consciences auxquelles on pres« crit mille ordonnances insupportables pour gagner le « ciel? »

Alors il entend cette réponse du vicaire général, ou plutôt il ne croit pas qu'elle vienne d'un homme, il lui semble que c'est une voix qui retentit du ciel[2]. « Il n'y a, dit « Staupitz, de repentance véritable que celle qui com« mence par l'amour de Dieu et de la justice[3]. Ce que les

1 Luth. *Op.* (W.), II, 264.

2 « Te velut e cœlo sonantem accepimus. » (Luth. *Ep.*, I, 115, ad Staupitzium, du 30 mai 1518.)

3 « Pœnitentia vero non est, nisi quæ ab amore justitiæ et Dei incipit, etc. » (*Ibid.*)

« autres s'imaginent être la fin et l'accomplissement de la « repentance n'en est au contraire que le commencement. « Pour que tu sois rempli d'amour pour le bien, il faut « avant tout que tu sois rempli d'amour pour Dieu. Si tu « veux te convertir, ne recherche pas toutes ces macéra- « tions et tous ces martyres. Aime celui qui t'a aimé le « premier ! »

Luther écoute, il écoute encore. Ces consolations le remplissent d'une joie inconnue, et lui donnent une lumière nouvelle. « C'est Jésus-Christ, pense-t-il en son cœur ; oui, « c'est Jésus-Christ lui-même qui me console si admirable- « ment par ces douces et salutaires paroles [1]. »

Ces paroles, en effet, pénétrèrent au fond du cœur du jeune moine comme la flèche aiguë d'un homme puissant [2]. Pour se repentir, il faut aimer Dieu ! Éclairé de cette lumière nouvelle, il se met à conférer les Écritures. Il recherche tous les passages où elles parlent de repentance, de conversion. Ces mots, si redoutés jusqu'alors, pour employer ses propres expressions, « sont devenus pour lui un « jeu agréable et la plus douce des récréations. Tous les « passages de l'Écriture qui l'effrayaient lui semblent main- « tenant accourir de toutes parts, sourire, sauter autour de « lui, et jouer avec lui [3]. »

« Auparavant, s'écrie-t-il, quoique je dissimulasse avec « soin devant Dieu l'état de mon cœur, et que je m'effor- « çasse de lui exprimer un amour qui n'était qu'une con- « trainte et une fiction, il n'y avait pour moi dans l'Écri- « ture aucune parole plus amère que celle de *repentance*. « Mais maintenant il n'en est point qui me soit plus douce « et plus agréable [4]. Oh ! que les préceptes de Dieu sont « doux, quand on ne les lit pas seulement dans les livres,

[1] « Memini inter jucundissimas et salutares fabulas tuas, quibus me solet Dominus Jesus mirifice consolari. » (Luth. *Ep.*, I, 115, ad Staupitzium, du 30 mai 1518.)

[2] « Hæsit hoc verbum tuum in me sicut sagitta potentis acuta. » (*Ibid.*)

[3] « Ecce jucundissimum ludum verba undique mihi colludebant, planeque huic sententiæ arridebant et assultabant. » (*Ibid.*)

[4] « Nunc nihil dulcius aut gratius mihi sonet quam pœnitentia, etc. » (*Ibid.*)

« mais aussi dans les plaies précieuses du Sauveur[1] ! »

Cependant Luther, consolé par les paroles de Staupitz, retombait quelquefois dans l'abattement. Le péché se faisait de nouveau sentir à sa conscience craintive, et alors à la joie du salut succédait tout son ancien désespoir. « O « mon péché ! mon péché ! mon péché ! » s'écria un jour le jeune moine en présence du vicaire général, avec l'accent de la plus vive douleur. — Eh ! voudrais-tu n'être qu'en « peinture un pécheur, répliqua celui-ci, et n'avoir aussi « qu'un Sauveur en peinture ? » Puis Staupitz ajouta avec autorité : « Sache que Jésus-Christ est Sauveur, même de « ceux qui sont de grands, de vrais pécheurs, et dignes « d'une entière condamnation, qui ont blasphémé, com- « mis adultère, tué. Quand Dieu livre son Fils pour nous, « ce n'est pas pour peu de chose. »

Ce qui agitait Luther, ce n'était pas seulement le péché qu'il trouvait dans son cœur : aux troubles de la conscience venaient se joindre ceux de la raison. Si les saints préceptes de la Bible l'effrayaient, telle des doctrines du divin Livre augmentait encore ses tourments. La vérité, qui est le grand moyen par lequel Dieu donne la paix à l'homme, doit nécessairement commencer par lui enlever la fausse sécurité qui le perd. La doctrine de l'élection troublait surtout le jeune homme, et le lançait dans un champ difficile à parcourir. Devait-il croire que c'était l'homme qui le premier choisissait Dieu pour sa part ? ou que c'était Dieu qui le premier choisissait l'homme ? La Bible, l'histoire, l'expérience journalière, les écrits d'Augustin, tout lui avait montré qu'il fallait toujours et en toutes choses remonter en dernière fin à cette volonté souveraine par laquelle tout existe, et de laquelle tout dépend. Mais son esprit ardent eût voulu aller plus loin ; il eût voulu pénétrer dans le conseil secret de Dieu, en dévoiler les mystères, voir l'invisible et comprendre l'in-

[1] « Ita enim dulcescunt præcepta Dei, quando non in libris tantum, sed in vulneribus dulcissimi Salvatoris legenda intelligimus. » (Luth. *Ep.*, I, 115.)

compréhensible. Staupitz l'arrêta. Il l'invita à ne pas prétendre sonder le Dieu caché, mais à s'en tenir à ce qui nous en est manifesté en Christ. « Regarde les plaies de « Christ, lui dit-il, et tu y verras reluire avec clarté le « conseil de Dieu envers les hommes. On ne peut com« prendre Dieu hors de Jésus-Christ. En Christ vous trou« verez ce que je suis et ce que je demande, a dit le « Seigneur. Vous ne le trouverez nulle part ailleurs, ni « dans le ciel ni sur la terre[1]. »

Le vicaire général fit plus encore. Il fit reconnaître à Luther le dessein paternel de la providence de Dieu, en permettant ces tentations et ces combats divers que son âme devait soutenir. Il les lui fit envisager sous un jour bien propre à ranimer son courage. Dieu se prépare par de telles épreuves les âmes qu'il destine à quelque œuvre importante. Il faut éprouver le navire avant de le lancer sur la vaste mer. S'il est une éducation nécessaire à tout homme, il en est une particulière pour ceux qui doivent agir sur leur génération. C'est ce que Staupitz représenta au moine d'Erfurt: « Ce n'est pas en vain, lui dit-il, que « Dieu t'exerce par tant de combats : tu le verras, il « se servira de toi dans de grandes choses, comme de « son ministre. »

Ces paroles, que Luther écoute avec étonnement et avec humilité, le remplissent de courage, et lui font reconnaître en lui des forces qu'il n'avait pas même soupçonnées. La sagesse et la prudence d'un ami éclairé révèlent peu à peu l'homme fort à lui-même. Staupitz n'en reste pas là. Il lui donne pour ses études de précieuses directions. Il l'exhorte à puiser désormais toute sa théologie dans la Bible, en laissant de côté tous les systèmes des écoles. « Que l'étude des Écritures, lui dit-il, soit « votre occupation favorite. » Jamais meilleur conseil ne fut mieux suivi. Mais ce qui réjouit surtout Luther, c'est le présent d'une Bible que Staupitz lui fait. Ce n'était pas,

[1] Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 489.

il est vrai, cette Bible latine reliée en peau rouge qui appartenait au couvent, et que tout son désir était de posséder et de pouvoir porter partout avec lui, parce qu'il en connaissait si bien toutes les feuilles et qu'il savait où trouver chaque passage[1]. Cependant il possède enfin le plus grand trésor. Dès lors il étudie l'Écriture, et surtout les épîtres de saint Paul, avec un zèle toujours croissant. Il ne joint plus à l'étude de la Bible que celle de saint Augustin. Tout ce qu'il lit s'imprime avec force dans son âme. Les combats ont préparé son cœur à comprendre la parole. Le sol a été labouré très profond; la semence incorruptible le pénètre avec puissance. Quand Staupitz quitta Erfurt, un nouveau jour s'était levé pour Luther.

Néanmoins, l'œuvre n'était pas finie. Le vicaire général l'avait préparée : Dieu réservait à un instrument plus humble de l'accomplir. La conscience du jeune augustin n'avait pas encore trouvé le repos. Son corps succomba enfin sous les efforts et sous la tension de son âme. Il fut atteint d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. C'était alors la seconde année de son séjour au couvent. Toutes ses angoisses et ses terreurs se réveillèrent à l'approche de la mort. Ses souillures et la sainteté de Dieu troublèrent de nouveau son âme. Un jour que le désespoir l'accablait, un vieux moine entra dans sa cellule, et lui adressa quelques paroles consolantes. Luther lui ouvrit son cœur, et lui fit connaître les craintes qui l'agitaient. Le respectable vieillard était incapable de suivre cette âme dans tous ses doutes, comme l'avait fait Staupitz ; mais il savait son *Credo*, et il y avait trouvé de quoi consoler son cœur. Il appliquera donc au jeune frère ce même remède. Le ramenant à ce symbole des apôtres, que Luther avait appris dans sa première enfance à l'école de Mansfeld, le vieux moine prononça avec bonhomie cet article : *Je crois la rémission des péchés.* Ces simples paroles, que le pieux frère récita avec candeur,

1 Seckend., p. 52.

dans ce moment décisif, répandirent une grande consolation dans l'âme de Luther. « Je crois, répéta-t-il bientôt « en lui-même sur son lit de douleur, je crois la rémission « des péchés! — Ah! dit le moine, il ne faut pas seule- « ment croire que les péchés sont remis à David ou à « Pierre : c'est là ce que croient les démons. Le comman- « dement de Dieu est que nous croyions qu'ils nous sont « remis à nous-mêmes[1]. » Que ce commandement parut doux au pauvre Luther! « Voici ce que dit saint Bernard « dans son discours sur l'annonciation, ajouta le vieux « frère : « Le témoignage que le Saint-Esprit rend dans ton « cœur est celui-ci : Tes péchés te sont remis. »

Dès ce moment la lumière jaillit dans le cœur du jeune moine d'Erfurt. La parole de la grâce a été prononcée, il l'a crué. Il renonce à mériter le salut, et s'abandonne avec confiance à la grâce de Dieu en Jésus-Christ. Il ne saisit point les conséquences du principe qu'il a admis; il est encore sincère dans son attachement à l'Église, et cependant il n'a plus besoin d'elle, car il a reçu le salut immédiatement de Dieu même, et dès lors le catholicisme romain est virtuellement détruit en lui. Il avance, il recherche dans les écrits des apôtres et des prophètes tout ce qui peut fortifier l'espérance qui remplit son cœur. Chaque jour il invoque le secours d'en haut, et chaque jour aussi la lumière croît dans son âme. « Oh! disait-il, si la consolation de « l'Évangile de Christ ne m'eût sauvé, je n'aurais pas eu « deux ans de vie! »

La santé qu'avait trouvée son esprit rendit la santé à son corps. Il se releva promptement de son lit de maladie. Il avait reçu doublement une vie nouvelle. Les fêtes de Noël, qui arrivèrent bientôt, lui firent goûter en abondance toutes les consolations de la foi. Il prit part avec une douce émotion à ces saintes solennités; et lorsqu'au milieu des pompes de ce jour il dut chanter ces paroles : *O beata culpa quæ*

1 « Davidi aut Petro... Sed mandatum Dei esse ut singuli homines nobis remitti peccata credamus. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

talem meruisti Redemptorem[1] ! tout son être dit *Amen*, et tressaillit de joie.

Luther était depuis deux ans dans le cloître. Il devait être consacré prêtre, ce qui eut lieu à ce qu'il semble avant qu'il eût trouvé la paix. Il voulut profiter de la cérémonie qui allait avoir lieu pour se réconcilier pleinement avec son père. Il l'invita à y assister, et lui demanda même d'en fixer le jour. Jean Luther, qui n'était point encore entièrement apaisé envers son fils, accepta néanmoins cette invitation, et indiqua le dimanche 2 mai 1507.

Au nombre des amis de Luther se trouvait le vicaire d'Isenac, Jean Braun, qui avait été pour lui un conseiller fidèle pendant son séjour dans cette ville. Luther lui écrivit le 22 avril. C'est la plus ancienne lettre du réformateur; elle porte l'adresse suivante : « A Jean Braun, saint et vénérable prêtre de Christ et de Marie. » Ce n'est que dans les deux premières lettres de Luther que le nom de Marie se trouve.

« Le Dieu qui est glorieux et saint dans toutes ses œuvres, dit le candidat à la prêtrise, ayant daigné m'élever magnifiquement, moi malheureux et de toute manière indigne pécheur, et m'appeler, par sa seule et très libérale miséricorde, à son sublime ministère, je dois, pour témoigner ma reconnaissance d'une bonté si divine et si magnifique (autant du moins que la poudre peut le faire), remplir de tout mon cœur l'office qui m'est confié. »

Enfin le jour arriva. Le mineur de Mansfeld ne manqua pas à la consécration de son fils. Il lui donna même une marque non équivoque de son affection et de sa générosité, en lui faisant, à cette occasion, un cadeau de vingt florins.

La cérémonie eut lieu. C'était Jérôme, évêque de Brandebourg, qui officiait. Au moment où il conféra à Luther la puissance de célébrer la messe, il lui mit en main le calice, et lui dit ces paroles solennelles : « *Accipe potestatem*

1 « O faute bienheureuse, qui as mérité un tel Rédempteur ! » (Mathesius, p. 5.)

« *sacrificandi pro vivis et mortuis*. Reçois la puissance de « sacrifier pour les vivants et pour les morts. » Luther écouta alors tranquillement ces paroles, qui lui accordaient le pouvoir de faire l'œuvre même du Fils de Dieu ; mais il en frémit plus tard. « Si la terre ne nous a pas alors englou-« tis tous deux, dit-il, ce fut à tort et par la grande patience « et longanimité du Seigneur[1]. »

Le père dîna ensuite au couvent avec son fils et les moines. La conversation tomba sur l'entrée de Martin dans le cloître. Les frères l'exaltaient fort, comme une œuvre des plus méritoires. Alors l'inflexible Jean, se tournant vers son fils, lui dit : « N'as-tu pas lu dans l'Écriture qu'on « doit obéir à son père et à sa mère[2] ? » Ces paroles frappèrent le jeune prêtre ; elles lui présentèrent sous un tout autre aspect l'action qui l'avait amené dans le sein du couvent, et elles retentirent encore longtemps dans son cœur.

Luther, qui n'avait pas encore goûté, nous l'avons dit, la rémission des péchés, se mit à la chercher dans la célébration de la messe : « Je célébrais chaque jour des messes, « dit-il, et dans chacune d'elles j'invoquais trois patrons ; « mais tout cela était inutile, et je serais tombé dans le « désespoir si Christ ne m'avait regardé dans son amour et « éclairé de la lumière de son Évangile. »

D'après le conseil de Staupitz, il fit, peu après sa consécration, de petites courses à pied dans les cures et les couvents des environs, soit pour se distraire et procurer à son corps l'exercice nécessaire, soit pour s'habituer à la prédication.

La Fête-Dieu devait être célébrée avec pompe à Eisleben. Le vicaire général devait s'y trouver. Luther s'y rendit : il avait encore besoin de Staupitz, et il recherchait chaque occasion de se rencontrer avec ce conducteur éclairé qui guidait son âme dans le chemin de la vie. La procession fut

[1] *Op.* (W.), XVI, 1144.

[2] « Ei, hast du nicht auch gehört dass man Eltern soll gehorsam seyn ? (Luth. *Ep.*, II, 101.)

nombreuse et brillante. Staupitz lui-même portait le saint-sacrement. Luther suivait, revêtu de l'habit sacerdotal. La pensée que c'était Jésus-Christ lui-même que portait le vicaire général, l'idée que le Seigneur était en personne là, devant lui, vint tout à coup frapper l'imagination de Luther, et le remplit d'une telle épouvante, qu'il pouvait à peine avancer; la sueur lui coulait goutte à goutte; il chancelait, et il crut qu'il allait mourir d'angoisse et d'effroi. Enfin la procession finit. Ce sacrement, qui avait réveillé toutes les craintes du moine, fut déposé solennellement dans le sanctuaire; et Luther se trouvant seul avec Staupitz, se jeta dans ses bras, et lui confessa son épouvante. Alors le bon vicaire général, qui connaissait depuis longtemps ce bon Sauveur, qui ne brise pas le roseau à moitié cassé, lui dit avec douceur : « Ce n'était pas Jésus-Christ, mon frère; Jé« sus-Christ n'épouvante pas : il console seulement [1]. »

Luther ne devait pas demeurer caché dans un obscur couvent. Le temps était venu pour lui d'être transporté sur un plus grand théâtre. Staupitz, avec qui il resta toujours dans des relations suivies, sentait bien qu'il y avait dans le jeune moine une âme trop active pour qu'elle fût renfermée dans un cercle si étroit. Il parla de lui à Frédéric, électeur de Saxe; et ce prince éclairé appela Luther, en 1508, probablement vers la fin de l'année, comme professeur à l'université de Wittemberg. Wittemberg était un champ sur lequel il devait livrer de rudes combats. Luther sentit que là se trouvait sa vocation. On lui demandait de se rendre promptement à son nouveau poste; il répondit sans délai à l'appel, et dans la précipitation de son déplacement, il n'eut pas même le temps d'écrire à celui qu'il nommait son maître et son père bien-aimé, au curé d'Isenac, Jean Braun. Il le fit quelques mois plus tard. « Mon départ a été « si subit, lui écrivit-il, que ceux avec lesquels je vivais « l'ont presque ignoré. Je suis éloigné, je l'avoue; mais la

[1] « Es ist nicht Christus, denn Christus schreckt nicht, sondern tröstet nur. » (Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 513 et 724.)

« meilleure partie de moi-même est restée près de toi [1]. » Luther avait été trois ans dans le cloître d'Erfurt.

V

C'était l'an 1502 que l'électeur Frédéric avait fondé à Wittemberg une nouvelle université. Frédéric avait déclaré dans l'acte par lequel il avait confirmé cette haute école, que lui et ses peuples se tourneraient vers elle, comme vers un oracle. Il ne pensait pas alors que cette parole serait si magnifiquement justifiée. Deux hommes appartenant à l'opposition qui s'était formée contre le système scolastique, Pollich de Mellerstadt, docteur en médecine, en droit et en philosophie, et Staupitz, avaient eu une grande influence sur cette fondation académique. « Mais il n'y a que quelques « cabanes à Wittemberg, avait-on dit à la cour. — N'im« porte, répondit Pollich, cette école éclipsera toutes les « autres universités de l'Allemagne. » L'université déclara qu'elle prenait saint Augustin pour son patron; ce choix présageait quelque chose. En possession d'une grande liberté, et regardée comme un tribunal auquel, dans les cas difficiles, appartenait la décision suprême, cette nouvelle institution, était tout à fait propre à devenir le berceau de la Réformation, et en effet elle a puissamment contribué au développement de Luther et de son œuvre [2].

Arrivé à Wittemberg, Luther se rendit au couvent des Augustins, où une cellule lui fut assignée; car, quoique professeur, il ne cessa pas d'être moine. Il était appelé à enseigner la physique et la dialectique. On avait eu égard sans doute, en lui assignant ces fonctions, aux études phi-

1 Luth. *Ep.*, I, p. 5 (du 17 mars 1509).
2 Grohmann, *Geschichte der Universitæt Wittemberg.*

losophiques qu'il avait faites à Erfurt, et au grade de maître ès arts dont il était revêtu. Ainsi Luther, qui avait alors faim et soif de la Parole de Dieu, se voyait obligé de se livrer presque exclusivement à l'étude de la philosophie scolastique d'Aristote. Il avait besoin du pain de vie que Dieu donne au monde, et il devait s'occuper de subtilités humaines. Quelle contrainte! que de soupirs ne poussa-t-il pas! « Je suis bien, par la grâce de Dieu, écrit-il à « Braun, si ce n'est que je dois étudier de toutes mes « forces la philosophie. J'ai désiré vivement, dès mon arri- « vée à Wittemberg, d'échanger cette étude contre celle de « la théologie; mais, » ajouta-t-il, pour que l'on ne crût pas que c'était de la théologie du temps qu'il était question, « c'est de cette théologie qui recherche le fruit de la « noix, la pulpe du froment et la moelle des os, que je « parle[1]. Quoi qu'il en soit, Dieu est Dieu, continue-t-il « avec cette confiance qui fut l'âme de sa vie : l'homme se « trompe presque toujours dans ses jugements; mais ce- « lui-ci est notre Dieu. Il nous conduira avec bonté aux « siècles des siècles. » Les travaux que Luther fut alors obligé de faire, lui furent d'une grande utilité pour combattre plus tard les erreurs des scolastiques.

Il ne pouvait s'en tenir là. Le désir de son cœur devait s'accomplir. Cette même puissance qui, quelques années auparavant, avait poussé Luther du barreau vers la vie religieuse le poussait maintenant de la philosophie vers la Bible. Il se mit avec zèle à l'étude des langues anciennes, et surtout du grec et de l'hébreu, afin de puiser la science et la doctrine dans les sources mêmes d'où elles jaillissent. Il fut toute sa vie infatigable au travail[2]. Quelques mois après son arrivée à l'université, il demanda le grade de bachelier en théologie. Il l'obtint le 9 mars 1509, avec la vocation particulière de se livrer à la théologie biblique, *ad Biblia*.

1 « ..... Theologia quæ nucleum nucis et medullam tritici et medullam ossium scrutatur. » (Luth. *Ep.*, I, 6.)

2 « In studiis litterarum, corpore ac mente indefessus. » (Pallavicini *Hist. Conc. Trid.*, I, XVI.)

Tous les jours, à une heure après midi, Luther était appelé à parler sur la Bible : heure précieuse pour le professeur et pour les disciples, et qui les faisait pénétrer toujours plus avant dans le sens divin de ces révélations longtemps perdues pour le peuple et pour l'école !

Ce fut en les méditant que la lumière de la vérité entra dans son cœur. Retiré dans sa tranquille cellule, il consacrait des heures à l'étude de la Parole divine, ouverte devant lui. Un jour, parvenu au dix-septième verset du premier chapitre de l'Épître aux Romains, il y lut ce passage du prophète Habacuc : *Le juste vivra par la foi.* Cet enseignement le frappe. Il y a donc pour le juste une autre vie que celle du reste des hommes ; et cette vie, c'est la foi qui la donne. Cette parole, qu'il reçoit dans son cœur comme si Dieu même l'y déposait, lui dévoile le mystère de la vie chrétienne et augmente en lui cette vie. Longtemps après, au milieu de ses nombreux travaux, il croyait encore entendre cette voix : « Le juste vivra par la foi [1]. »

Les leçons de Luther, ainsi préparées, ressemblaient peu à ce qu'on avait entendu jusqu'alors. Ce n'était pas un rhéteur disert ou un scolastique pédant qui parlait ; c'était un chrétien qui avait éprouvé la puissance des vérités révélées, qui les tirait de la Bible, qui les sortait du trésor de son cœur, et les présentait toutes pleines de vie à ses auditeurs étonnés. Ce n'était pas un enseignement d'homme, c'était un enseignement de Dieu.

Cette exposition toute nouvelle de la vérité fit du bruit ; la nouvelle s'en répandit au loin, et attira à l'université récemment fondée une foule de jeunes étudiants étrangers. Plusieurs professeurs même assistaient aux leçons de Luther, entre autres Mellerstadt, appelé souvent *la lumière du monde,* premier recteur de l'université, qui déjà à Leipzig, où il avait été auparavant, avait vivement combattu les ridicules enseignements de la scolastique, avait nié que « la « lumière créée le premier jour fût la théologie, » et avait

1 Seckend., p. 53.

soutenu que l'étude des lettres devait être la base de cette science. « Ce moine, disait-il, déroutera tous les docteurs ; « il introduira une nouvelle doctrine et réformera toute « l'Église ; car il se fonde sur la Parole de Christ, et per-« sonne au monde ne peut ni combattre ni renverser cette « Parole, quand même il l'attaquerait avec toutes les armes « de la philosophie, des sophistes, des scotistes, des alber-« tistes, des thomistes, et avec tout le Tartaret[1] ! »

Staupitz, qui était la main de la Providence pour développer les dons et les trésors cachés dans Luther, l'invita à prêcher dans l'église des Augustins. A cette proposition, le jeune professeur recula. Il voulait se borner aux fonctions académiques ; il tremblait à la pensée d'y ajouter celles de la prédication. En vain Staupitz le sollicitait : « Non, non, répondait-il, ce n'est pas une petite chose que « de parler aux hommes à la place de Dieu[2]. » Touchante humilité dans ce grand réformateur de l'Église ! Staupitz insista. Mais l'ingénieux Luther trouvait, dit un de ses historiens, quinze arguments, prétextes et défaites pour se défendre de cette vocation. Enfin, le chef des Augustins continuant toujours son attaque : « Ah ! Monsieur le doc-« teur, dit Luther, en faisant cela vous m'ôtez la vie. Je ne « pourrai pas y tenir trois mois. — A la bonne heure, ré-« pondit le vicaire général ; qu'il en soit ainsi au nom de « Dieu ! car notre Seigneur Dieu a aussi besoin là-haut « d'hommes dévoués et habiles. » Luther dut se rendre.

Attachée au couvent des Augustins se trouvait une vieille chapelle en bois, de trente pieds de long sur vingt de large, dont les cloisons, soutenues de tous côtés, tombaient en ruine. Une vieille chaire, faite de planches et haute de trois pieds, recevait le prédicateur. C'est dans cette misérable chapelle que commença la prédication de la Réforme. Dieu voulut que ce qui devait rétablir sa gloire eût les commencements les plus humbles. On venait seulement de poser les fonde-

1 Melch. Adami *Vita Lutheri*, p. 104.
2 Fabricius, *Centifol. Lutheri*, p. 33. — Mathesius, p. 6.

ments de l'église des Augustins, et, en attendant qu'elle fût achevée, on se servait de ce temple chétif. « Ce bâti« ment, ajoute le contemporain de Luther, qui nous rap« porte ces circonstances[1], peut bien être comparé à l'éta« ble où Christ naquit. C'est dans cette misérable en« ceinte que Dieu a voulu, pour ainsi dire, faire naître « une seconde fois son Fils bien-aimé. Parmi ces milliers « de cathédrales et d'églises paroissiales dont le monde est « rempli, il n'y en eut alors aucune que Dieu prît pour la « prédication glorieuse de la vie éternelle ; ce fut une pauvre « chapelle toute ruinée qu'il choisit. »

Luther prêche : tout frappe dans le nouveau prédicateur. Sa figure pleine d'expression, son air noble, sa voix pure et sonore, captivent les auditeurs. Avant lui la plupart des prédicateurs avaient cherché plutôt ce qui pouvait amuser leur auditoire que ce qui pouvait le convertir. Le grand sérieux qui domine dans les prédications de Luther, et la joie dont la connaissance de l'Évangile a rempli son cœur, donnent à la fois à son éloquence une autorité, une chaleur et une onction que n'eurent point ses devanciers. « Doué d'un esprit prompt et vif, dit l'un de ses adver« saires[2], d'une mémoire heureuse, et se servant avec une « facilité remarquable de sa langue maternelle, Luther ne « le céda en éloquence à aucun de son âge. Discourant du « haut de la chaire comme s'il eût été agité de quelque « forte passion, accommodant son action à ses paroles, il « frappait d'une manière surprenante les esprits de ses au« diteurs, et comme un torrent il les entraînait où il voulait. « Tant de force, de grâce et d'éloquence ne se voient que « rarement chez les peuples du Nord. » — « Il avait, dit Bos« suet, une éloquence vive et impétueuse, qui entraînait les « peuples et les ravissait[3]. »

Bientôt la petite chapelle ne put plus contenir les auditeurs qui s'y pressaient en foule. Le conseil de Wittem-

[1] Myconius.
[2] Florimond Rémond, *Hist. hæres.*, c. V.
[3] *Hist. des variat.*, l. Ier.

berg appela Luther à prêcher dans l'église de la ville, « et « l'enfant Jésus, dit l'un de ses amis, fut porté de l'étable dans « le temple. » L'impression qu'il y produisit fut encore plus grande. La force de son génie, l'éloquence de sa diction et l'excellence des doctrines qu'il annonçait étonnaient également ses auditeurs. Sa réputation se répandit au loin, et Frédéric le Sage vint lui-même une fois à Wittemberg pour l'entendre[1]. »

Une vie nouvelle avait commencé pour Luther. A l'inutilité du cloître avait succédé une grande activité. La liberté, le travail, l'action vive et constante à laquelle il pouvait se livrer à Wittemberg, achevèrent de rétablir en lui l'harmonie et la paix. Maintenant il était à sa place, et l'œuvre de Dieu devait commencer bientôt sa marche majestueuse.

VI

Luther enseignait à la fois dans la salle académique et dans le temple, lorsqu'il fut arrêté dans ces travaux. En 1510, selon quelques-uns seulement en 1511 ou 1512, on l'envoya à Rome. Sept couvents de son ordre étaient, sur certains points, d'un autre avis que le vicaire général[2]. La vivacité d'esprit de Luther, la puissance de sa parole, son talent pour la discussion, le firent choisir pour être auprès du pape l'agent de ces sept monastères[3]. Cette dispensation divine était nécessaire à Luther. Il fallait qu'il connût Rome. Plein des préjugés et des illusions du cloître, il se l'était toujours représentée comme le siége de la sainteté,

1 Myconius, *Hist. Ref.*, p. 24.

2 « Quod septem conventus a vicario in quibusdam dissentirent. » (Cochlœus, II.)

3 « Quod esset acer ingenio et ad contradicendum audax et vehemens. » (*Ibid.*)

et il espérait trouver dans ces *lieux sacrés*, comme on les appelait, cette consolation et cette paix dont il sentait toujours de nouveau le besoin.

Il partit. Il traversa les Alpes. Mais à peine était-il descendu dans les plaines de la riche et voluptueuse Italie, qu'il trouva sur tous ses pas des sujets d'étonnement et de scandale. Le pauvre moine allemand fut reçu dans un riche couvent de Bénédictins, situé sur le Pô, en Lombardie. Ce couvent avait trente-six mille ducats de rente; douze mille ducats étaient consacrés à la table, douze mille aux édifices, et douze mille aux autres besoins des moines[1]. La richesse des appartements, la beauté des habits, la recherche des mets, frappèrent également Luther. Le marbre, la soie, le luxe sous toutes ses formes, quel nouveau spectacle pour l'humble frère du pauvre couvent de Wittemberg! Il s'étonna, et se tut; mais le vendredi étant arrivé, quelle surprise! des viandes abondantes couvraient encore la table des bénédictins. Alors il se résolut à parler. — « L'Église, leur dit-il avec douceur, et le pape dé« fendent de telles choses. » Les bénédictins s'indignèrent de cette leçon du grossier Germain. Mais Luther ayant insisté, quelques-uns crurent que le plus simple était de se défaire de leur hôte importun. Le portier du couvent l'avertit qu'il courait des dangers en restant davantage. Il se sauva donc de ce monastère épicurien, et arriva à Bologne, où il tomba dangereusement malade[2]. On a voulu voir dans cette maladie les suites d'un empoisonnement. Il est plus simple de supposer que le changement de vie affecta le frugal moine de Wittemberg, accoutumé à avoir pour principale nourriture des harengs et du pain. Cette maladie ne devait point être à la mort, mais à la gloire de Dieu. La tristesse, l'accablement qui lui étaient naturels, s'emparèrent de lui. Mourir ainsi, loin de l'Allemagne, sous ce ciel brûlant, en une terre étrangère, quel sort! Les angoisses qu'il avait ressenties à Erfurt se réveillèrent

[1] Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 1468. — [2] Matth. Dresser., *Hist. Lutheri.*

avec puissance. Le sentiment de ses péchés le troubla, la perspective du jugement de Dieu l'épouvanta. Mais au moment où ces terreurs avaient atteint le plus haut degré, cette parole de saint Paul, qui l'avait déjà frappé à Wittemberg : *Le juste vivra par la foi* (Rom. I, v. 17), se présenta avec force à son esprit, et vint éclairer son âme comme un rayon du ciel. Restauré, consolé, il recouvra bientôt la santé, et il se remit en route pour Rome, s'attendant à y trouver une tout autre vie que celle des couvents lombards, et impatient d'effacer par la vue de la sainteté romaine les tristes impressions qu'avait laissées dans son esprit son séjour sur le Pô.

Enfin, après un pénible voyage sous le soleil de l'Italie, il approchait de la ville aux sept montagnes. Son cœur était ému : ses yeux cherchaient la reine du monde et de l'Église. Dès qu'il découvrit de loin la « cité éternelle, » la ville de saint Pierre et de saint Paul, la métropole de la catholicité, il se prosterna en terre en s'écriant : « Rome « sainte! je te salue. »

Luther est dans Rome; le professeur de Wittemberg est au milieu des ruines éloquentes de la Rome des consuls et des empereurs, de la Rome des confesseurs de Jésus-Christ et des martyrs. Là se sont trouvés ce Plaute et ce Virgile dont il avait emporté les œuvres dans son cloître, et tous ces grands hommes dont l'histoire a si souvent fait battre son cœur. Il retrouve leurs statues, les décombres des monuments qui attestent leur gloire. Mais toute cette gloire, toute cette puissance a passé : il en foule aux pieds la poussière. Il se rappelle à chaque pas les tristes pressentiments de Scipion, versant des larmes à la vue de Carthage en ruine, de ses palais brûlés, de ses murs détruits, et s'écriant : «Il en sera de même de Rome!» «Et en effet, « dit Luther, la Rome des Scipion et des César a été chan« gée en un cadavre. Il y a tant de décombres, que les fon« dements des maisons reposent à cette heure où se trou« vaient jadis les toits. C'est là, ajoutait-il, en jetant un « regard mélancolique sur ces ruines, c'est là qu'ont été

« les richesses et les trésors du monde [1] » Tous ces débris contre lesquels ses pas viennent se heurter disent à Luther, dans les murs de Rome même, que ce qui est le plus fort aux yeux des hommes, peut être facilement détruit par le souffle du Seigneur.

Mais à des cendres profanes se mêlent des cendres saintes : il s'en souvient. Le lieu de sépulture des martyrs n'est pas loin de celui des généraux de Rome et de ses triomphateurs. Rome chrétienne avec ses douleurs a plus de puissance sur le cœur du moine saxon que Rome païenne avec sa gloire. C'est ici qu'arriva cette lettre où Paul écrivait : *Le juste est justifié par la foi*. Il n'est pas loin du marché d'Appius et des Trois-Hôtelleries. Là était cette maison de Narcisse, ici ce palais de César, où le Seigneur délivra l'apôtre de la gueule du lion. Oh! combien ces souvenirs fortifient le cœur du moine de Wittemberg !

Rome présentait alors un tout autre aspect. Le belliqueux Jules II occupait le siége pontifical, et non Léon X, comme l'ont dit, sans doute par inattention, quelques historiens distingués de l'Allemagne. Luther a souvent raconté un trait de ce pape. Quand on lui apporta la nouvelle que son armée venait d'être battue par les Français devant Ravennes, il était à réciter ses heures : il jeta le livre contre terre, et apostrophant Dieu même, dit, en prononçant un horrible jurement : « Eh bien, te voilà devenu Français!... « Est-ce ainsi que tu protéges ton Église!... » Puis, choisissant un autre sauveur, il se tourna du côté du pays aux armes duquel il pensait avoir recours : « Saint Suisse ! priez « pour nous [2]. » L'ignorance, la légèreté et la dissolution, un esprit profane, le mépris de tout ce qui est sacré, un commerce honteux des choses divines, voilà le spectacle qu'offrait cette malheureuse cité. Cependant le pieux moine demeura quelque temps dans ses illusions.

[1] Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 2374 et 2377.

[2] « Sancte Swizere ! ora pro nobis. » (Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 1314 et 1332.)

Luther entendait les Romains répéter autour de lui un proverbe répandu parmi ce peuple : « Bienheureuse, di« sait-on, est la mère dont le fils dit une messe à Saint« Jean de Latran ! » « Oh ! que je voudrais rendre ma mère « bienheureuse ! » se disait Luther. Le pieux fils de Marguerite chercha donc à dire une messe dans cette église, mais il ne le put, la presse était trop grande[1].

Fervent et débonnaire, il parcourait toutes les églises e les chapelles ; il croyait tous les mensonges qu'on y débitait; il s'acquittait avec dévotion des pratiques de sainteté qui y étaient requises ; heureux de pouvoir faire tant d'œuvres pies dont ses compatriotes étaient privés. « Oh ! com« bien je regrette, se disait à lui-même le pieux Allemand, « que mon père et ma mère vivent encore ! que j'aurais « de plaisir à les délivrer du feu du purgatoire avec mes « messes, mes prières, et tant d'autres œuvres aussi admi« rables[2] ! » Il avait trouvé la lumière ; mais les ténèbres étaient loin d'être entièrement chassées de son entendement. Son cœur était converti, son esprit n'était point encore éclairé ; il avait la foi et l'amour, mais il n'avait pas la science. Ce n'était pas peu de chose que de sortir de cette profonde nuit, qui, depuis tant de siècles, couvrait la terre.

Luther dit plusieurs fois la messe à Rome. Il le fit avec toute l'onction et la dignité qu'une telle action lui semblait requérir. Mais quelle affliction saisit le cœur du moine saxon en voyant le triste et profane mécanisme des prêtres romains dans la célébration du sacrement de l'autel ! Les prêtres, de leur côté, riaient de sa simplicité. Un jour qu'il officiait, il se trouva qu'à l'autel voisin on avait déjà lu sept messes avant qu'il en eût lu une seule. « Marche, marche ! « lui cria l'un des prêtres, renvoie vite à Notre-Dame son « fils ; » faisant ainsi une allusion impie à la transsubstantiation du pain en corps et en sang de Jésus-Christ. Une autre fois Luther n'en était encore qu'à l'évangile que le

[1] Luth. *Op.* (W.), Dédicace du CXVII[e] Ps., VI[e] vol. L. g. — [2] *Ibid.*

prêtre qui était à côté de lui avait déjà fini sa messe. «Passa, « passa ! lui cria celui-ci ; dépêche, dépêche ! aie donc une « fois fini [1] ! »

Son étonnement fut plus grand encore quand il découvrit dans les dignitaires de la papauté ce qu'il avait trouvé dans les simples prêtres ; il avait mieux espéré d'eux.

Il était de bon ton à la cour papale d'attaquer le christianisme, et l'on ne pouvait passer pour un homme comme il faut si l'on n'avait pas sur les dogmes de l'Église quelque opinion erronée ou hérétique [2]. On avait voulu prouver à Érasme, par des passages de Pline, qu'il n'y a aucune différence entre l'âme des hommes et celle des bêtes [3], et de jeunes courtisans du pape prétendaient que la foi orthodoxe était le produit des inventions astucieuses de quelques saints [4].

La qualité d'envoyé des augustins d'Allemagne qu'avait Luther le fit inviter à plusieurs réunions d'ecclésiastiques distingués. Un jour, en particulier, il se trouva à table avec divers prélats ; ceux-ci se montrèrent ingénument à lui dans leur mœurs bouffonnes et leurs conversations impies, et ils ne se gênèrent point de faire en sa présence mille plaisanteries, le croyant sans doute du même esprit qu'eux. Ils racontèrent entre autres devant le moine, en riant et en en tirant gloire, comment à l'autel, lorsqu'ils disaient la messe, au lieu des paroles sacramentales qui doivent transformer le pain et le vin en chair et en sang du Sauveur, ils prononçaient sur les éléments ces mots dérisoires : *Panis es, et panis manebis ; vinum es, et vinum manebis* (pain tu es, et pain tu resteras ; vin tu es, et vin tu resteras). Puis, continuaient-ils, nous élevons l'ostensoir, et tout le peuple adore.

1 Luth. *Op.* (W.), XIX, von der Winkelmesse. — Mathesius, 6.

2 « In quel tempo non pareva fosse galantuomo e buon cortegiano colui che de dogmi della chiesa non aveva qualche opinion erronea ed heretica. » (Carraciola, *Vit. msc. Pauli IV*, cité par Ranke.)

3 Burigny, *Vie d'Érasme*, I, 139.

4 « E medio Romanæ curiæ, sectam juvenum... qui asserebant nostram fidem orthodoxam potius quibusdam sanctorum astutiis subsistere. » (Paul Caneusius, *Vita Pauli II.*)

Luther peut à peine en croire ses oreilles. Son esprit, doué de beaucoup de vivacité et même de gaieté dans la société de ses amis, avait une grande gravité quand il s'agissait de choses saintes. Les plaisanteries de Rome le scandalisaient. « J'étais, dit-il, un jeune moine grave et pieux. De telles « paroles m'affligeaient vivement. Si l'on parle ainsi à Rome « à table, librement et publiquement, pensais-je en moi-« même, que serait-ce si les actions répondaient aux pa-« roles, et si tous, pape, cardinaux, courtisans, disaient « ainsi la messe! Et moi, qui leur en ai entendu lire dévo-« tement un si grand nombre, comme ils m'auraient « trompé[1] ! »

Luther se mêlait souvent aux moines et aux bourgeois de Rome. Si quelques-uns exaltaient le pape et les siens, le plus grand nombre donnaient un libre cours à leurs plaintes et à leurs sarcasmes. Que n'avait-on pas à raconter sur le pape régnant, sur Alexandre VI, et sur tant d'autres! Un jour, ses amis romains lui racontaient comment César Borgia, fils du pape, s'étant enfui de Rome, fut pris en Espagne. Comme on allait le juger, il cria miséricorde dans sa prison, et demanda un confesseur. On lui envoya un moine. Il le tua, se couvrit de son capuchon, et s'échappa. « J'ai entendu cela à Rome; c'est une chose certaine[2], » dit Luther. Un autre jour, passant par une grande rue qui conduisait à l'église de Saint-Pierre, il s'était arrêté tout étonné devant une statue en pierre, représentant un pape sous la figure d'une femme tenant un sceptre, revêtu du manteau papal et portant un enfant dans ses bras. C'est une fille de Mayence, lui dit-on, que les cardinaux choisirent pour pape, et qui accoucha à cette place. Aussi jamais un pape ne passe dans cette rue. « Je m'étonne, « dit Luther, de ce que les papes laissent subsister cette « figure[3] ! »

1 Luth. *Op.* (W.), XIX, von der Winkelmesse.
2 « Das habe ich zu Rom für gewiss gehört. » (Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 1322.)
3 « Es nimmt mich Wunder dass die Päbste solches Bild leiden können. » (*Ibid.* p. 1320.)

Luther avait cru trouver l'édifice de l'Église entouré de splendeur et de force; mais ses portes étaient enfoncées et ses murailles consumées par le feu. Il voyait les désolations du sanctuaire, et il reculait d'effroi. Il n'avait rêvé que sainteté, il ne découvrait que profanation.

Les désordres hors des temples ne le frappaient pas moins. « La police est à Rome dure et sévère, disait-il. Le « juge ou capitaine parcourt toutes les nuits la ville à che« val avec trois cents serviteurs; il arrête quiconque se « trouve dans les rues : rencontre-t-il un homme armé, il « le pend ou le jette dans le Tibre. Et cependant, la ville « est remplie de désordres et de meurtres; tandis que là où « la Parole de Dieu est purement et droitement annoncée « on voit régner l'ordre et la paix, sans qu'il y ait besoin de « la loi et de ses rigueurs [1]. — On ne saurait croire que de « péchés et d'actions infâmes se commettent dans Rome, « dit-il encore; il faut le voir et l'entendre pour le croire. « Aussi a-t-on coutume de dire : S'il y a un enfer, Rome « est bâtie au-dessus; c'est un abîme d'où sortent tous les « péchés [2]. »

Ce spectacle fit déjà alors une grande impression sur l'esprit de Luther; elle augmenta plus tard. « Plus on ap« proche de Rome, plus on trouve de mauvais chrétiens, « disait-il peu d'années après. On dit communément que « celui qui va à Rome y cherche pour la première fois un « fripon; que la seconde fois il le trouve; et que la troi« sième fois il l'emporte avec lui au moment où il en sort. « Mais maintenant on est devenu si habile, que l'on fait les « trois voyages en un [3]. » L'un des génies les plus tristement célèbres, mais aussi les plus profonds de l'Italie, Machiavel, qui vivait à Florence quand Luther y passa pour se rendre à Rome, a fait la même remarque : « Le plus « grand symptôme, dit-il, de la ruine prochaine du chris« tianisme (par où il entendait le catholicisme romain),

[1] Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 2376.
[2] « Ist irgend eine Hœlle, su muss Rom darauf gebaut seyn. » (*Ibid.*, 2377.)
[3] *Adresse à la noblesse chrétienne de la nation allemande.*

« c'est que plus les peuples se rapprochent de la capitale « de la chrétienté, moins on trouve en eux d'esprit chré- « tien. Les exemples scandaleux et les crimes de la cour « de Rome sont cause que l'Italie a perdu tout principe de « piété et tout sentiment religieux. Nous autres Italiens, « continue le grand historien, nous devons principalement « à l'Église et aux prêtres d'être devenus des impies et « des scélérats [1]. » Luther sentit plus tard tout le prix de ce voyage : « Quand on me donnerait cent mille « florins, disait-il, je ne voudrais pas ne pas avoir vu « Rome [2]. »

Ce voyage lui fut aussi très avantageux sous le rapport de la science. Comme Reuchlin, Luther sut profiter de son séjour en Italie pour pénétrer plus avant dans l'intelligence de l'Écriture sainte. Il y prit des leçons d'hébreu d'un rabbin célèbre, nommé Élie Lévita. Il acquit en partie à Rome la connaissance de cette Parole divine sous les coups de laquelle Rome devait tomber.

Mais ce voyage fut surtout à un autre égard d'une haute importance pour Luther. Non-seulement le voile fut tiré, et le rire sardonique, l'incrédulité bouffonne qui se cachaient derrière les superstitions romaines furent révélées au futur réformateur, mais encore la foi vivante que Dieu avait mise en lui fut alors puissamment fortifiée.

Nous avons vu comment il s'était livré d'abord à toutes les vaines pratiques au prix desquelles l'Église avait mis l'expiation des péchés. Un jour, entre autres, voulant gagner une indulgence promise par le pape à quiconque monterait à genoux ce qu'on appelle l'escalier de Pilate, le pauvre moine saxon grimpait humblement ces degrés qu'on lui disait avoir été miraculeusement transportés de Jérusalem à Rome. Mais, tandis qu'il s'acquittait de cet acte méritoire, il crut entendre comme une voix de ton-

1 *Dissert. sur la prem. déc. de Tite-Live.*
2 « 100,000 gulden. » (Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 2374.)

nerre qui lui criait au fond du cœur, comme à Wittemberg et à Bologne : *Le juste vivra par la foi!* Cette parole, qui déjà à deux reprises l'a frappé comme la voix d'un ange de Dieu, retentit incessamment et avec puissance au dedans de lui. Il se lève épouvanté, sur les degrés où il traînait son corps ; il a horreur de lui-même ; il est honteux de voir jusqu'à quel point la superstition l'a abaissé. Il fuit loin du lieu de sa folie[1].

Ce mot puissant a quelque chose de mystérieux dans la vie de Luther. Ce fut une parole créatrice pour le réformateur et pour la Réformation ; ce fut par elle que Dieu dit alors : Que la lumière soit ! et la lumière fut.

Il faut souvent qu'une vérité soit présentée à plusieurs reprises à notre esprit pour qu'elle produise l'effet qu'elle doit avoir. Luther avait beaucoup étudié l'Épître aux Romains, et cependant jamais la justification par la foi qui s'y trouve enseignée n'avait été si claire pour lui. Maintenant il comprend cette justice qui seule subsiste devant Dieu ; maintenant il reçoit pour lui-même de la main de Christ cette obéissance que Dieu impute gratuitement au pécheur, dès qu'il porte humblement ses regards sur l'Homme-Dieu crucifié. C'est ici l'époque décisive de la vie intérieure de Luther. Cette foi, qui l'a sauvé des terreurs de la mort, devient l'âme de sa théologie, sa forteresse dans tous les périls, la puissance de ses paroles, la force de sa charité, le fondement de sa paix, l'aiguillon de ses travaux, sa consolation dans la vie et dans la mort.

Mais cette grande doctrine d'un salut qui émane de Dieu et non de l'homme ne fut pas seulement la puissance de Dieu pour sauver l'âme de Luther ; elle devint encore la puissance de Dieu pour réformer l'Église : arme efficace que manièrent les apôtres ; arme trop longtemps négligée, mais tirée enfin, dans son éclat primitif, de l'arsenal du Dieu fort. Au moment où Luther se releva dans Rome, tout ému et saisi par cette parole que Paul avait adressée

[1] Seckend, p. 56.

quinze siècles auparavant aux habitants de cette métropole, la vérité, jusqu'alors tristement captive et liée dans l'Église, se releva pour ne plus tomber.

Il faut ici l'entendre lui-même : « Quoique je fusse un « moine saint et irréprochable, dit-il, ma conscience était « cependant pleine de troubles et d'angoisses. Je ne pou- « vais souffrir cette parole : Justice de Dieu. Je n'aimais « point ce Dieu juste et saint qui punit les pécheurs. J'étais « rempli contre lui d'une secrète colère ; je le haïssais de « ce que, non content de nous épouvanter par la loi et par « les misères de la vie, nous pauvres créatures déjà per- « dues par le péché originel, il augmentait encore notre « tourment par l'Évangile..... Mais lorsque par l'Esprit de « Dieu je compris ces paroles, lorsque j'appris comment « la justification du pécheur provient de la pure miséri- « corde du Seigneur par le moyen de la foi [1],..... alors je « me sentis renaître comme un nouvel homme, et j'entrai « à portes ouvertes dans le paradis même de Dieu [2]. Je vis « aussi dès lors la chère et sainte Écriture avec des yeux « tout nouveaux. Je parcourus toute la Bible, je recueillis « un grand nombre de passages qui m'apprenaient ce qu'é- « tait l'œuvre de Dieu. Et comme auparavant j'avais haï de « tout mon cœur ce mot : « Justice de Dieu, » je commen- « çai dès lors à l'estimer et à l'aimer, comme le mot le « plus doux et le plus consolant. En vérité cette parole de « Paul fut pour moi la vraie porte du paradis. »

Aussi, quand il fut appelé, en des occasions solennelles, à confesser cette doctrine, Luther retrouva-t-il toujours son enthousiasme et sa rude énergie. « Je vois, dit-il dans « un moment important [3], que le diable attaque sans cesse « cet article fondamental par le moyen de ses docteurs, et « qu'il ne peut à cet égard ni cesser ni prendre aucun « repos. Eh bien, moi, le docteur Martin Luther, indigne

1 « Qua vos Deus misericors justificat per fidem... » (Luth. *Op. lat.*, in Præf.)

2 « Hic me prorsus renatum esse sensi et apertis portis in ipsum paradisum intrasse. » (*Ibid.*)

3 Glose sur l'édit impérial, 1531. (Luth. *Op.* (L.), t. XX.)

« évangéliste de notre Seigneur Jésus-Christ, je confesse « cet article, que *la foi seule justifie devant Dieu sans les « œuvres*, et je déclare que l'empereur des Romains, l'em- « pereur des Turcs, l'empereur des Tartares, l'empereur « des Perses, le pape, tous les cardinaux, les évêques, les « prêtres, les moines, les nonnes, les rois, les princes, les « seigneurs, tout le monde et tous les diables, doivent le « laisser debout et permettre qu'il demeure à jamais. Que « s'ils veulent entreprendre de combattre cette vérité, ils « attireront sur leur tête les feux de l'enfer. C'est là le vé- « ritable et saint Évangile, et ma déclaration, à moi doc- « teur Luther, selon les lumières du Saint-Esprit..... Il n'y « a personne, continue-t-il, qui soit mort pour nos péchés, « si ce n'est Jésus-Christ le Fils de Dieu. Je le dis encore « une fois, dussent le monde et tous les diables s'entre-dé- « chirer et crever de fureur, cela n'en est pas moins véri- « table. Et si c'est lui seul qui ôte les péchés, ce ne peut « être nous avec nos œuvres. Mais les bonnes œuvres « suivent la rédemption, comme les fruits paraissent sur « l'arbre. C'est là notre doctrine, c'est celle que le Saint « Esprit enseigne avec toute la sainte chrétienté. Nous la « gardons au nom de Dieu. Amen. »

C'est ainsi que Luther trouva ce qui avait manqué, au moins jusqu'à un certain degré, aux docteurs et aux réformateurs, même les plus illustres. Ce fut dans Rome que Dieu lui donna cette vue claire de la doctrine fondamentale du christianisme. Il était venu chercher dans la ville des pontifes la solution de quelques difficultés concernant un ordre monastique, il en remporta dans son cœur le salut de l'Église.

VII

Luther quitta Rome et revint à Wittemberg le cœur

rempli de tristesse et d'indignation. Détournant ses regards avec dégoût de la ville pontificale, il les portait avec espérance sur les saintes Écritures, et sur cette vie nouvelle que la Parole de Dieu semblait alors promettre au monde. Cette Parole grandit dans son cœur de tout ce qu'y perdit l'Église. Il se détacha de l'une pour se tourner vers l'autre. Toute la Réformation fut dans ce mouvement-là. Elle mit Dieu dans les cœurs où était auparavant le prêtre.

Staupitz et l'Électeur ne perdaient pas de vue le moine qu'ils avaient appelé à l'université de Wittemberg. Il semble que le vicaire général eut un pressentiment de l'œuvre qu'il y avait à faire dans le monde, et que, la trouvant trop forte pour lui, il voulut y pousser Luther. Rien de plus remarquable et peut-être de plus mystérieux que ce personnage, qui se trouve partout pour précipiter le moine dans le chemin où Dieu l'appelle, et puis qui va lui-même finir tristement ses jours dans un couvent. La prédication du jeune professeur avait fait impression sur le prince; il avait admiré la force de son esprit, le nerf de son éloquence et l'excellence des choses qu'il exposait[1]. L'Électeur et son ami, voulant avancer un homme qui donnait de si grandes espérances, résolurent de lui faire prendre le grade élevé de docteur en théologie. Staupitz se rendit au couvent. Il conduisit Luther dans le jardin du cloître, et là, seul avec lui sous un arbre, que Luther aimait plus tard à montrer à ses disciples[2], le vénérable père lui dit : « Il faut maintenant, mon ami, que vous deveniez docteur « de la sainte Écriture. » Luther recula à cette pensée. Cet honneur éminent l'effrayait : « Cherchez-en un un peu plus « digne, répondit-il. Pour moi, je ne puis y consentir. » Le vicaire général insista : « Le Seigneur Dieu a beaucoup à « faire dans l'Église, il a besoin maintenant de jeunes et « vigoureux docteurs. » Cette parole fut peut-être dite en

1 « Vim ingenii, nervos orationis, ac rerum bonitatem expositarum in concionibus admiratus fuerat. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

2 « Unter einem Baum, den er mir und andern gezeigt. » (Mathes., 6.)

badinant, ajoute Mélanchthon; cependant l'événement y répondit; car d'ordinaire beaucoup de présages précèdent les grandes révolutions[1]. Il n'est pas nécessaire de supposer que Mélanchthon parle ici de prophéties miraculeuses. Le siècle le plus incrédule, celui qui nous a précédés, a vu se vérifier cette sentence. Que de présages annoncèrent, sans qu'il y eût miracle, la révolution qui le termina!

« Mais je suis faible et maladif, reprit Luther; je n'ai pas « longtemps à vivre. Cherchez un homme fort. — Le « Seigneur, répondit le vicaire général, a affaire dans le « ciel comme sur la terre; mort ou vivant, Dieu a besoin « de vous dans son conseil[2]. »

« Il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse créer un docteur « en théologie[3], » s'écria alors le moine toujours plus épouvanté. — « Faites ce que demande votre couvent, dit « Staupitz, et ce que moi-même, votre vicaire général, je « vous commande; car vous avez promis de nous obéir. « — Mais ma pauvreté? reprit le frère, je n'ai rien pour « payer les dépenses qu'une telle promotion entraîne. — « Ne vous en inquiétez pas, lui dit son ami : le prince vous « fait la grâce de se charger lui-même de tous les frais. » Pressé de toutes parts, Luther crut devoir se rendre.

C'était vers la fin de l'été de l'an 1512. Luther partit pour Leipsig, afin de recevoir des trésoriers de l'Électeur l'argent nécessaire à sa promotion. Mais, selon les usages des cours, l'argent n'arrivait pas. Le frère, impatienté, voulait partir; l'obéissance monacale le retint. Enfin, le 4 octobre, il reçut de Pfeffinger et de Jean Doltzig cinquante florins. Il leur en donna quittance. Il ne prend dans ce reçu d'autre qualité que celle de moine. « Moi Martin, dit-il, « frère de l'ordre des Ermites[4]. » Luther se hâta de retourner à Wittemberg.

1 « Multa præcedunt mutationes præsagia. » (*Vita Luth.*)
2 « Ihr lebet nun oder sterbet, so darff euch Gott in seinem Rathe. » (Mathes., 6.)
3 « Neminem nisi Spiritum sanctum creare posse doctorem theologiæ. » (Weismann, *Hist. Eccl.*, I, p. 1404.)
4 Luth. *Ep.*, I, p. 11.

André Bodenstein, de la ville de Carlstadt, était alors doyen de la faculté de théologie, et c'est sous le nom de Carlstadt, que ce docteur est surtout connu. On l'appelait aussi l'A, B, C ; ce fut Mélanchthon qui le désigna d'abord ainsi, à cause des trois initiales de son nom. Bodenstein acquit dans sa patrie les premiers éléments des lettres. Il était d'un caractère grave, sombre, peut-être enclin à la jalousie, et d'un esprit inquiet, mais plein du désir d'apprendre et doué d'une grande capacité. Il parcourut diverses universités pour augmenter ses connaissances, et il étudia la théologie à Rome même. Revenu d'Italie en Allemagne, il s'établit en Wittemberg et y devint docteur en théologie. « A cette époque, dit-il lui-même plus tard, « je n'avais pas encore lu la sainte Écriture[1]. » Ce trait donne une idée très juste de ce qu'était la théologie d'alors. Carlstadt, outre ses fonctions de professeur, était chanoine et archidiacre. Voilà l'homme qui devait plus tard diviser la Réformation. Il ne voyait alors dans Luther qu'un inférieur; mais l'augustin devint bientôt pour lui un objet de jalousie. « Je ne veux pas être moins grand que Luther[2], » disait-il un jour. Bien éloigné alors de prévoir la grandeur à laquelle était destiné le jeune professeur, Carlstadt conféra à son futur rival la première dignité universitaire.

Le 18 octobre 1512, Luther fut reçu licencié en théologie, et prêta ce serment : « Je jure de défendre la vérité « évangélique de tout mon pouvoir[3]. » Le jour suivant Bodenstein lui remit solennellement, en présence d'une nombreuse assemblée, les insignes de docteur en théologie. Il fut fait docteur biblique, et non docteur des sentences, et fut appelé ainsi à se consacrer à l'étude de la Bible, et non à celle des traditions humaines[4]. Il prêta alors serment, comme il le rapporte lui-même[5], à sa bien-aimée et sainte

1 Weismann, *Hist. Eccl.*, p. 1416.
2 *Ibid.*
3 « Juro me veritatem evangelicam viriliter defensurum. »
4 « *Doctor biblicus*, » et non pas « *sententiarius*. » (Melanchthon.)
5 Luth. *Op.* (W.), XVI, p. 2061. — Mathesius, p. 7.

Écriture. Il promit de la prêcher fidèlement, de l'enseigner purement, de l'étudier toute sa vie, et de la défendre par ses disputes et par ses écrits contre tous les faux docteurs, autant que Dieu lui serait en aide.

Ce serment solennel fut pour Luther sa vocation de réformateur. En imposant à sa conscience la sainte obligation de rechercher librement et d'annoncer courageusement la vérité chrétienne, ce serment éleva le nouveau docteur au-dessus des étroites limites où son vœu monastique l'eût peut-être confiné. Appelé par l'université, par son souverain, au nom de la majesté impériale et du siége de Rome lui-même, engagé devant Dieu par le serment le plus sacré, il fut dès lors le héraut intrépide de la Parole de vie. Dans ce jour mémorable, Luther fut armé chevalier de la Bible.

Aussi ce serment prêté à la sainte Écriture peut-il être regardé comme l'une des causes du renouvellement de l'Église. L'autorité, seule infaillible, de la Parole de Dieu, tel fut le premier et fondamental principe de la Réformation. Toute réformation de détail opérée plus tard dans la doctrine, dans les mœurs, dans le gouvernement de l'Église et dans le culte, ne fut qu'une conséquence de ce premier principe. On peut à peine s'imaginer maintenant la sensation que dut produire cette vérité élémentaire si simple, mais méconnue pendant tant de siècles. Quelques hommes, d'une vue plus vaste que le vulgaire, en prévirent seuls les immenses conséquences. Bientôt les voix courageuses de tous les réformateurs proclamèrent ce principe puissant au retentissement duquel Rome s'écroulera : « Les chrétiens ne reçoivent d'autres doctrines que celles qui reposent sur les paroles expresses de Jésus-Christ, des apôtres et des prophètes. Nul homme, nulle assemblée de docteurs, n'ont le droit d'en prescrire de nouvelles. »

La situation de Luther était changée. L'appel qu'il avait reçu devint pour le réformateur comme l'une de ces vocations extraordinaires que le Seigneur adressa aux prophètes sous l'ancienne alliance, et aux apôtres sous la nouvelle.

L'engagement solennel qu'il prit fit une si profonde impression sur son âme, que le souvenir de ce serment suffit, dans la suite, pour le consoler au milieu des plus grands dangers et des plus rudes combats. Et lorsqu'il vit toute l'Europe agitée et ébranlée par la parole qu'il avait annoncée; lorsque les accusations de Rome, les reproches de plusieurs hommes pieux, les doutes et les craintes de son propre cœur, si facilement agité, semblaient pouvoir le faire hésiter, craindre et tomber dans le désespoir, il se rappela le serment qu'il avait prêté, et demeura ferme, tranquille et rempli de joie. « Je me suis avancé au nom du « Seigneur, dit-il en une circonstance critique, et je me « suis remis entre ses mains. Que sa volonté s'accomplisse! « Qui lui a demandé de me créer docteur?... Si c'est lui « qui m'a créé, qu'il me soutienne! ou bien, s'il se repent « de l'avoir fait, qu'il me destitue!... Cette tribulation ne « m'épouvante donc point. Je ne cherche qu'une chose, « c'est de me maintenir le Seigneur favorable dans tout ce « qu'il m'appelle à faire avec lui. » Une autre fois il disait : « Celui qui entreprend quelque chose sans vocation divine « cherche sa propre gloire. Mais moi, le docteur Martin « Luther, j'ai été contraint à devenir docteur. Le papisme « a voulu m'arrêter dans l'acquit de ma charge; mais vous « voyez ce qui lui est arrivé, et il lui arrivera bien pis en« core : ils ne pourront se défendre contre moi. Je veux, « au nom de Dieu, marcher sur les lions, et fouler aux « pieds les dragons et les vipères. Cela se commencera pen« dant ma vie et se finira après ma mort[1]. »

Depuis l'heure de son serment, Luther ne chercha plus la vérité seulement pour lui-même : il la chercha pour l'Église. Encore tout plein des souvenirs de Rome, il entrevit confusément devant lui une carrière dans laquelle il se promit de marcher avec toute l'énergie de son âme. La vie spirituelle, qui jusqu'alors s'était manifestée au dedans de lui, s'étendit au dehors. Ce fut la troisième époque de son

[1] Luth. *Op.* (W.), XXI, 2061.

développement. L'entrée dans le couvent avait tourné vers Dieu ses pensées; la connaissance de la rémission des péchés et de la justice de la foi avait affranchi son âme; le serment de docteur lui donna ce baptême de feu par lequel il devint réformateur de l'Église.

Ses idées se portèrent bientôt d'une manière générale sur la Réformation. Dans un discours qu'il avait écrit, à ce qu'il semble, pour être prononcé par le prévôt de Lietzkau, au concile de Latran, il affirmait que la corruption du monde provenait de ce que les prêtres, au lieu de prêcher la pure Parole de Dieu, enseignaient tant de fables et de traditions. La Parole de la vie, selon lui, avait seule la puissance d'accomplir la régénération spirituelle de l'homme. Ainsi déjà alors c'était du rétablissement de la sainte doctrine, et non d'une simple réforme de mœurs, qu'il faisait dépendre le salut du monde. Luther n'était pas entièrement d'accord avec lui-même; il entretenait encore des opinions contradictoires : mais un esprit puissant se faisait jour dans tous ses écrits; il brisait courageusement les liens dont les systèmes des écoles enchaînaient les pensées des hommes; il dépassait partout toutes les limites que les siècles anciens avaient profondément creusées, et se frayait des sentiers nouveaux. Dieu était en lui.

Ce fut alors, raconte Mélanchthon, qu'il exposa l'Épître aux Romains, puis les Psaumes; on possède en manuscrit les notes de ce travail dans la bibliothèque de Wolfenbüttel.

Les premiers adversaires qu'il attaqua furent ces fameux scolastiques qu'il avait lui-même tant étudiés, et qui régnaient alors en souverains dans toutes les académies. Il les accusa de pélagianisme; et, s'élevant avec force contre Aristote, le philosophe de l'école, et contre Thomas d'Aquin, qui en était l'ange, il entreprit de les jeter l'un et l'autre à bas du trône d'où ils commandaient, l'un à la philosophie, et l'autre à la théologie [1].

[1] « Aristotelem in philosophicis, sanctum Thomam in theologicis, evertendos susceperat. » (Pallavicini I, 16.)

« Aristote, Porphyre, les théologiens aux sentences (les « scolastiques), écrivait-il à Lange, sont les études perdues « de notre siècle. Je ne désire rien plus ardemment que de « dévoiler à plusieurs cet histrion qui s'est joué de l'É- « glise en se couvrant d'un masque grec, et de montrer à « tous son ignominie[1]. » Dans toutes les disputes publiques on l'entendait répéter : « Les écrits des apôtres et des pro- « phètes sont plus certains et plus sublimes que tous les « sophismes et toute la théologie de l'école. » De telles paroles étaient nouvelles; mais peu à peu on s'y habituait. Environ un an après il put écrire avec triomphe : « Dieu « opère. Notre théologie et saint Augustin avancent admi- « rablement, et règnent dans notre université. Aristote « décline; il est déjà penché vers sa ruine prochaine et « éternelle. Les leçons sur les sentences donnent un admi- « rable ennui. Nul ne peut espérer d'avoir des auditeurs « s'il ne professe pas la théologie biblique[2]. » Heureuse l'université dont on peut rendre un tel témoignage !

En même temps que Luther attaquait Aristote, il prenait le parti d'Érasme et de Reuchlin contre leurs ennemis. Il entra en relation avec ces grands hommes et avec d'autres savants, tels que Pirckheimer, Mutian, Hütten, qui appartenaient plus ou moins au même parti. Il forma aussi à cette époque une autre amitié, qui fut d'une haute importance pour toute sa vie.

Un homme remarquable par sa sagesse et sa candeur se trouvait alors à la cour de l'Électeur : c'était George Spalatin. Né à Spalatus ou Spalt, dans l'évêché d'Eichstadt, il avait d'abord été curé du village de Hohenkirch, près des forêts de la Thuringe. Il fut ensuite choisi par Frédéric le Sage pour être son secrétaire, son chapelain et le précepteur de son neveu, Jean-Frédéric, qui devait un jour porter la couronne électorale. Spalatin était un homme simple au milieu de la cour; il paraissait craintif en présence des

1 « Perdita studia nostri sæculi. » (*Ep.*, I, 15. 8 février 1516.)
2 *Ep.*, I, 57. (Du 18 mai 1517.)

grands événements, circonspect et prudent, comme son maître[1], en face de l'ardent Luther, avec qui il était dans une correspondance journalière. Comme Staupitz, il était fait plutôt pour des temps paisibles. De tels hommes sont nécessaires : ils sont comme ces matières délicates dont on enveloppe les bijoux et les cristaux pour les garantir des secousses du voyage. Elles semblent inutiles; cependant sans elles tous ces joyaux précieux eussent été brisés et perdus. Spalatin n'était pas un homme propre à faire de grandes choses; mais il s'acquittait fidèlement et sans bruit de la tâche qui lui était donnée[2]. Il fut d'abord un des principaux aides de son maître pour recueillir ces reliques des saints dont Frédéric fut longtemps grand amateur. Mais peu à peu il se tourna avec le prince vers la vérité. La foi, qui reparaissait alors dans l'Église, ne le saisit pas vivement comme Luther : il fut conduit par des voies plus lentes. Il devint l'ami de Luther à la cour, le ministre par lequel passaient toutes les affaires entre le réformateur et les princes, le médiateur entre l'Église et l'État. L'Électeur honorait Spalatin d'une grande intimité; en voyage ils étaient toujours dans la même voiture[3]. Du reste, l'air de la cour étouffait souvent le bon chapelain; il lui prenait de profondes tristesses; il eût voulu laisser tous ces honneurs et redevenir simple pasteur dans les bois de la Thuringe. Mais Luther le consolait, et l'exhortait à demeurer ferme à son poste. Spalatin s'acquit l'estime générale. Les princes et les savants de son temps lui témoignaient les plus sincères égards. Érasme disait : « J'inscris le nom de Spalatin, « non-seulement entre ceux de mes principaux amis, mais « encore entre ceux de mes protecteurs les plus vénérés, « et cela, non sur du papier, mais dans mon propre « cœur[4]. »

1 « Secundum genium heri sui. » (Weismann, *Hist. Eccl.*, I, p. 1434.)
2 « Fideliter et sine strepitu fungens. » (*Ibib.*)
3 « Qui cum principe in rheda sive lectico solitus est ferri. » (*Corpus Reformatorum*, I, 33.)
4 Melch. Ad., *Vita Spalat.*, p. 100.

L'affaire de Reuchlin et des moines faisait alors grand bruit en Allemagne. Les hommes les plus pieux étaient souvent indécis sur le parti qu'ils devaient embrasser; car les moines voulaient détruire des livres judaïques où se trouvaient des blasphèmes contre le Christ. L'Electeur chargea son chapelain de consulter à cet égard le docteur de Wittemberg, dont la réputation était déjà grande. Voici la réponse de Luther; c'est la première lettre qu'il adressa au prédicateur de la cour:

« Que dirai-je? Ces moines prétendent chasser Béelzébub; « mais ce n'est pas par le doigt de Dieu. Je ne cesse de « m'en plaindre et d'en gémir. Nous autres chrétiens, nous « commençons à être sages au dehors, et chez nous nous « sommes hors de sens [1]. Il y a sur toutes les places de Jé-« rusalem des blasphèmes cent fois pires que ceux des « Juifs, et tout y est rempli d'idoles spirituelles. Nous de-« vrions, pleins d'un beau zèle, enlever et détruire ces enne-« mis intérieurs. Mais nous laissons ce qui nous presse, et « le diable lui-même nous persuade d'abandonner ce qui « est à nous, en même temps qu'il nous empêche de corri-« ger ce qui est aux autres. »

VIII

Luther ne se perdit point dans cette querelle. La foi vivante en Christ, voilà ce qui remplissait surtout son cœur et sa vie. « Dans mon cœur, disait-il, règne seule, et doit « aussi seule régner, la foi en mon Seigneur Jésus-Christ, « qui est seul le commencement, le milieu et la fin de toutes « les pensées qui occupent mon esprit, nuit et jour [2]. »

Tous ses auditeurs l'entendaient avec admiration parler

1 « Foris sapere et domi desipere. » (Luth. *Ep.*, I, p. 8.)
2 Præf. ad Gal.

de cette foi en Jésus-Christ, soit dans sa chaire de professeur, soit dans le temple. Ses enseignements répandaient la lumière. On s'étonnait de n'avoir pas reconnu plus tôt des vérités qui paraissaient si évidentes dans sa bouche. « Le « désir de se justifier soi-même est la source de toutes les « angoisses du cœur, disait-il. Mais celui qui reçoit Jésus-« Christ comme Sauveur a la paix, et non-seulement la « paix, mais la pureté du cœur. Toute sanctification du « cœur est un fruit de la foi; car la foi est en nous une « œuvre divine, qui nous change et nous donne une nais-« sance nouvelle, émanant de Dieu même. Elle tue Adam « en nous; et par le Saint-Esprit, qu'elle nous commu-« nique, elle nous donne un nouveau cœur et nous rend « des hommes nouveaux. Ce n'est pas par des spéculations « creuses, s'écriait-il encore, mais c'est par cette voie pra-« tique, que l'on peut obtenir une connaissance salutaire de « Jésus-Christ [1]. »

Ce fut alors que Luther prêcha sur les dix commandements des discours qui nous ont été conservés sous le titre de *Déclamations populaires*. Sans doute il s'y trouve encore des erreurs : Luther ne s'éclairait lui-même que peu à peu. *Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection*. Mais que de vérité dans ces discours! que de simplicité, que d'éloquence! Que l'on comprend bien l'effet que le nouveau prédicateur devait produire sur son auditoire et sur son siècle! Nous ne citerons qu'un passage, pris au commencement.

Luther monte dans la chaire de Wittemberg, et lit ces paroles : « *Tu n'auras point d'autres dieux*. » Puis, s'adressant au peuple qui remplit le sanctuaire, il dit : « Tous les « fils d'Adam sont idolâtres et coupables contre ce premier « commandement [2].

[1] « Non per speculationem, sed per hanc viam praticam. »

[2] « Omnes filii Adæ sunt idololatræ. » (*Decem præcepta Wittembergensi populo prædicata per R. P. D. Martinum Lutherum*, Aug. anno 1516.) Ces discours furent prononcés en allemand : nous citons l'édition latine, I, p. 1.

Sans doute cette assertion étrange surprend les auditeurs. Il s'agit de la justifier; l'orateur poursuit: « Il y « a deux genres d'idolâtrie, l'une du dehors, l'autre du de- « dans.

« Celle du dehors, où l'homme adore le bois, la pierre, « les bêtes, les étoiles.

« Celle du dedans, où l'homme, craignant le châtiment, « ou cherchant ses aises, ne rend pas de culte à la créature, « mais l'aime intérieurement et se confie en elle...

« Quelle religion est celle-ci! Vous ne fléchissez pas le « genou devant les richesses et les honneurs, mais vous « leur offrez votre cœur, la partie la plus noble de vous- « mêmes... Ah! vous adorez Dieu du corps, et de l'esprit « la créature.

« Cette idolâtrie règne en tout homme, jusqu'à ce qu'il « en soit guéri gratuitement par la foi qui est en Jésus- « Christ.

« Et comment cette guérison s'accomplit-elle?

« Le voici. La foi en Christ vous ôte toute confiance en « votre sagesse, en votre justice, en votre force; elle vous « apprend que si Christ ne fût mort pour vous et ne vous « eût ainsi sauvés, ni vous ni aucune créature n'eussiez pu « le faire[1]. Alors, vous apprenez à mépriser toutes ces « choses, qui vous demeuraient inutiles.

« Il ne vous reste plus que Jésus, Jésus seul, Jésus suf- « fisant pleinement à votre âme. N'espérant plus rien de « toutes les créatures, vous n'avez plus que Christ, duquel « vous espérez tout, et que vous aimez par-dessus tout.

« Or, Jésus est le seul, l'unique, le véritable Dieu. « Quand vous l'avez pour Dieu, vous n'avez plus d'autres « dieux[2]. »

C'est ainsi que Luther montre comment l'âme est ramenée à Dieu, son souverain bien, par l'Évangile, suivant cette

[1] « Nisi ipse pro te mortuus esset, teque servaret, nec tu, nec omnis creatura tibi posset prodesse. » (*Decem præcepta*, etc.)

[2] « At Jesus est verus, unus, solus Deus, quem cum habes, non habes alienum deum. » (*Ibid.*)

parole de Christ : *Je suis le chemin : nul ne vient au Père que par moi.* L'homme qui parle ainsi à son siècle, ne veut pas seulement renverser quelques abus ; il veut avant tout établir la religion véritable. Son œuvre n'est pas seulement négative, elle est premièrement positive.

Luther tourne ensuite son discours contre les superstitions qui remplissaient alors la chrétienté, les signes et les caractères mystérieux, les observations de certains jours et de certains mois, les démons familiers, les fantômes, l'influence des astres, les maléfices, les métamorphoses, les incubes et les succubes, le patronage des saints, etc., etc.; il attaque l'une après l'autre ces idoles, et jette bas vigoureusement ces faux dieux.

Mais c'est surtout à l'académie, devant une jeunesse éclairée et avide de vérité, que Luther exposait tous les trésors de la Parole de Dieu. « Il expliquait de telle manière « les Écritures, dit son illustre ami Mélanchthon, que, d'a- « près le jugement de tous les hommes pieux et éclairés, « c'était comme si un jour nouveau se fût levé sur la doc- « trine, après une longue et profonde nuit. Il montrait la « différence qui existe entre la Loi et l'Évangile. Il réfutait « cette erreur, dominante alors dans les Églises et dans les « écoles, que les hommes méritent par leurs propres « œuvres la rémission des péchés, et sont rendus justes « devant Dieu par une discipline du dehors. Il ramenait « ainsi les cœurs des hommes au Fils de Dieu [1]. Comme « Jean-Baptiste, il montrait l'Agneau de Dieu qui a porté « les péchés du monde ; il faisait comprendre que les pé- « chés sont pardonnés gratuitement à cause du Fils de « Dieu, et que l'homme reçoit ce bienfait par la foi. Il ne « changeait rien dans les cérémonies. La discipline établie « n'avait pas, au contraire, dans son ordre, un observateur « et un défenseur plus fidèle. Mais il s'efforçait de plus en « plus de faire comprendre à tous ces grandes et essen-

1 « Revocavit igitur Lutherus hominum mentes ad Filium Dei. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

« tielles doctrines de la conversion, de la rémission des « péchés, de la foi, et des vraies consolations qui se trou- « vent dans la croix. Les âmes pieuses étaient saisies et « pénétrées de la douceur de cette doctrine, les savants la « recevaient avec joie[1]. On eût dit que Christ, les apôtres « et les prophètes sortaient des ténèbres et d'un cachot « impur[2]. »

La fermeté avec laquelle Luther s'appuyait sur l'Écriture donnait à son enseignement une grande autorité. Mais d'autres circonstances ajoutaient encore à sa force. Chez lui la vie répondait aux paroles. On savait que ce n'était pas sur ses lèvres que prenaient naissance ses discours[3]. Ils provenaient du cœur, et étaient mis en pratique dans toutes ses œuvres; et quand plus tard la Réformation éclata, beaucoup d'hommes influents, qui voyaient avec une grande douleur les déchirements de l'Église, gagnés à l'avance par la sainteté des mœurs du réformateur et la beauté de son génie, non-seulement ne s'opposèrent point à lui, mais encore embrassèrent la doctrine à laquelle ses œuvres rendaient témoignage[4]. Plus on aimait les vertus chrétiennes, plus on penchait pour le réformateur. Tous les théologiens honnêtes étaient en sa faveur[5]. Voilà ce que disent ceux qui le connurent, et en particulier l'homme le plus sage de son siècle, Mélanchthon, et l'illustre adversaire de Luther, Érasme. L'envie et les préjugés ont osé parler de ses débauches. Wittemberg était changé par cette prédication de la foi. Cette ville était devenue le foyer d'une lumière qui devait éclairer bientôt l'Allemagne et se répandre sur toute l'Église.

1 « Hujus doctrinæ dulcedine pii omnes valde capiebantur, et eruditis gratum erat. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

2 « Quasi ex tenebris, carcere, squalore educi Christum, prophetas, apostolos. » (*Ibid.*)

3 « Oratio non in labris nasci, sed in pectore. » (*Ibid.*)

4 « Eique propter auctoritatem, quam sanctitate morum antea pepererat, adsenserunt. » (*Ibid.*)

5 « Puto et hodie theologos omnes probos favere Luthero. » (Erasmi *Ep.*, I, 652.)

Ce fut en 1516 que Luther publia un écrit d'un théologien mystique anonyme (probablement Éblanc, prêtre à Francfort), intitulé *Théologie allemande*, où l'auteur montre comment l'homme peut parvenir à la perfection par les trois voies de la purification, de l'illumination et de la communion. Luther ne se jeta jamais dans la théologie mystique; mais il en reçut une impression salutaire : elle le fortifia dans le dégoût que lui inspirait une aride scolastique, dans son mépris pour les œuvres et les pratiques tant prônées par l'Église, dans la conviction où il était de l'impuissance spirituelle de l'homme et de la nécessité de la grâce, et dans son attachement à la Bible. « Je préfère « aux scolastiques, écrivait-il à Staupitz, les mystiques et la « Bible[1], » plaçant ainsi ces derniers docteurs à côté des écrivains sacrés. Peut-être aussi la *Théologie allemande* l'aida-t-elle à se former une idée plus saine des sacrements, et surtout de la messe; car l'auteur insiste sur ce que l'eucharistie donne Christ à l'homme, mais n'offre pas Christ à Dieu. Luther accompagna cette publication d'une préface dans laquelle il déclarait qu'après la Bible et saint Augustin, il n'avait jamais rencontré de livres dont il eût plus appris sur Dieu, Christ, l'homme et toutes choses.

Déjà plusieurs docteurs parlaient mal des professeurs de Wittemberg, et les accusaient d'innovation. « On dirait, « continue Luther, qu'il n'y a jamais eu auparavant des « hommes qui aient enseigné comme nous. Oui, vraiment, « il y en a eu. Mais la colère de Dieu, que nos péchés ont « méritée, a empêché que nous les vissions et que nous les « entendissions. Pendant longtemps les universités ont re« légué dans un coin la Parole de Dieu. Que l'on lise ce « livre, et que l'on me dise si notre *Théologie* est nouvelle, « car ce livre n'est pas nouveau[2]. »

Mais si Luther prit dans la théologie mystique ce qu'il pouvait y avoir de bon, il n'y prit pas ce qu'elle a de mau-

1 « Illis præfero mysticos et Biblia. » (Luth., *Ep.*, I, 107.)
2 *Die Deutsche Theologie*; Strasbourg, 1519; præf.

vais. La grande erreur du mysticisme est de méconnaître le salut gratuit. Nous allons avoir un exemple remarquable de la pureté de sa foi.

Luther, doué d'un cœur affectueux et tendre, désirait voir ceux qu'il aimait en possession de cette lumière qui l'avait guidé aux sentiers de la paix. Il profitait de toutes les occasions qu'il avait comme professeur, comme prédicateur, comme moine, ainsi que de sa correspondance étendue, pour communiquer à d'autres son trésor. Un de ses anciens frères du couvent d'Erfurt, le moine George Spenlein, se trouvait alors dans le couvent de Memmingen, après avoir peut-être passé quelque temps à Wittemberg. Spenlein avait chargé le docteur de vendre divers objets qu'il lui avait laissés, une tunique d'étoffe de Bruxelles, un ouvrage d'un docteur d'Isenac, et un capuchon. Luther s'acquitta soigneusement de cette commission. Il a reçu, dit-il à Spenlein dans une lettre du 7 avril 1516, un florin pour la tunique, un demi-florin pour le livre, un florin pour le capuchon, et il a remis le tout au père vicaire, à qui Spenlein devait trois florins. Mais Luther passe promptement de ce compte de dépouilles monacales à un sujet plus important.

« Je voudrais bien, dit-il au frère George, savoir ce que « devient ton âme. N'est-elle pas fatiguée de sa propre « justice? ne respire-t-elle pas enfin, et ne se confie-t-elle « pas dans la justice de Christ? De nos jours, l'orgueil en « séduit plusieurs, et surtout ceux qui s'appliquent de toutes « leurs forces à être justes. Ne comprenant pas la justice « de Dieu, qui nous est donnée gratuitement en Jésus-Christ, « ils veulent subsister devant lui avec leurs mérites. Mais « cela ne se peut. Quand tu vivais avec nous, tu étais dans « cette erreur, et j'y étais aussi. Je la combats encore sans « cesse, et je n'en ai point entièrement triomphé.

« O mon cher frère, apprends à connaître Christ, et Christ « crucifié. Apprends à lui chanter un nouveau cantique, à « désespérer de toi-même et à lui dire : Toi, Seigneur « Jésus, tu es ma justice, et moi je suis ton péché. Tu as

« pris ce qui est à moi, et tu m'as donné ce qui est à « toi[1]. Ce que tu n'étais pas, tu l'es devenu, afin que ce « que je n'étais pas, je le devinsse! — Prends garde, ô mon « cher George, de ne pas prétendre à une pureté telle, que « tu ne veuilles plus te reconnaître pécheur. Car Christ « n'habite que dans les pécheurs. Il est descendu du ciel « où il habitait dans les justes, afin d'habiter aussi dans « les pécheurs. Médite avec soin cet amour de Christ, et « tu en savoureras l'ineffable consolation. Si nos travaux « et nos afflictions pouvaient nous donner le repos de la « conscience, pourquoi Christ serait-il mort? Tu ne trou- « veras la paix qu'en lui, en désespérant de toi et de tes « œuvres, et en apprenant avec quel amour il t'ouvre les « bras, prenant sur lui tous tes péchés, et te donnant toute « sa justice. »

Ainsi la doctrine puissante qui avait déjà sauvé le monde au temps des apôtres, et qui devait le sauver une seconde fois au temps des réformateurs, était exposée par Luther avec force et avec clarté. Passant par-dessus des siècles nombreux d'ignorance et de superstition, il donnait ici la main à saint Paul.

Spenlein ne fut pas le seul qu'il chercha à instruire sur cette doctrine fondamentale. Le peu de vérité qu'il trouvait à cet égard dans les écrits d'Érasme l'inquiétait. Il importait d'éclairer un homme dont l'autorité était si grande et le génie si admirable. Mais comment faire? Son ami de cour, le chapelain de l'Électeur, était respecté d'Érasme : c'est à lui que Luther s'adresse. « Ce qui me déplaît dans « Érasme, cet homme d'une si grande érudition, mon « cher Spalatin, lui écrit-il, c'est que par la justice des « œuvres ou de la loi, dont parle l'Apôtre, il entend l'ac- « complissement de la loi cérémonielle. La justification « de la loi ne consiste pas seulement dans les cérémonies, « mais dans toutes les œuvres du Décalogue. Quand ces

1 « Tu, Domine Jesu, es justicia mea; ego autem sum peccatum tuum : tu assumpsisti meum, et dedisti mihi tuum. » (Luth. *Ep.*, I, p. 17.)

« œuvres s'accomplissent hors de la foi en Christ, elles « peuvent, il est vrai, faire des Fabricius, des Régulus, et « d'autres hommes parfaitement intègres aux yeux du « monde; mais elles méritent alors aussi peu d'être nom- « mées *justice*, que le fruit d'un néflier d'être appelé « figue. Car nous ne devenons pas justes, comme Aristote « le prétend, en faisant des œuvres de justice; mais quand « nous sommes devenus justes, nous faisons de telles « œuvres[1]. Il faut d'abord que la personne soit changée, « ensuite les œuvres. Abel fut d'abord agréable à Dieu, et « puis son sacrifice. » Luther continue : « Je vous en prie, « remplissez le devoir d'un ami et d'un chrétien, en fai- « sant connaître ces choses à Érasme. » Cette lettre est datée ainsi : « A la hâte, du coin de notre couvent, le 19 oc- « tobre 1516. » Elle met sous leur véritable jour les rapports de Luther avec Érasme. Elle montre l'intérêt sincère qu'il portait à ce qu'il croyait être vraiment avantageux à cet illustre écrivain. Sans doute, plus tard, l'opposition d'Érasme à la vérité le força à le combattre ouvertement; mais il ne le fit qu'après avoir cherché à éclairer son antagoniste.

On entendait donc enfin exposer des idées à la fois claires et profondes sur la nature du bien. On proclamait donc ce principe, que ce qui fait la bonté réelle d'une œuvre, ce n'est pas sa forme extérieure, mais l'esprit dans lequel elle est accomplie. C'était porter un coup de mort à toutes les observances superstitieuses qui depuis des siècles étouffaient l'Église et empêchaient les vertus chrétiennes d'y croître et d'y prospérer.

« Je lis Érasme, écrit encore Luther, mais il perd de « jour en jour de son crédit auprès de moi. J'aime à le « voir reprendre avec tant de science et de fermeté les « prêtres et les moines, de leur croupissante ignorance; « mais je crains qu'il ne rende pas de grands services à la

[1] « Non enim justa agendo justi efficimur; sed justi fiendo et essendo operamur justa. » (Luth. *Ep.*, I, p. 22.)

« doctrine de Jésus-Christ. Ce qui est de l'homme lui tient « plus à cœur que ce qui est de Dieu [1]. Nous vivons dans « des temps dangereux. On n'est pas un bon et judicieux « chrétien parce qu'on comprend le grec et l'hébreu. Jé- « rôme, qui savait cinq langues, est inférieur à Augustin, qui « n'en comprenait qu'une; bien qu'Érasme pense le con- « traire. Je cache avec grand soin mon sentiment touchant « Érasme, dans la crainte de donner gain de cause à ses « adversaires. Peut-être le Seigneur lui donnera-t-il l'in- « telligence en son temps [2]. »

L'impuissance de l'homme, la toute-puissance de Dieu, telles étaient les deux vérités que Luther voulait rétablir. C'est une triste religion et une triste philosophie que celles qui renvoient l'homme à ses forces naturelles. Les siècles les ont essayées, ces forces si vantées; et tandis que l'homme est parvenu par lui-même à des choses admirables en ce qui concerne son existence terrestre, il n'a jamais pu ni dissiper les ténèbres qui cachent à son esprit la connaissance du vrai Dieu, ni changer un seul penchant de son cœur. Le plus haut degré de sagesse qu'aient atteint des intelligences ambitieuses ou des âmes brûlantes du désir de la perfection, a été de désespérer d'elles-mêmes [3]. C'est donc une doctrine généreuse, consolante, et souverainement vraie que celle qui nous dévoile notre impuissance, pour nous annoncer une puissance de Dieu par laquelle nous pourrons toutes choses. Elle est grande cette Réformation qui revendique sur la terre la gloire du ciel, et qui plaide auprès des hommes les droits du Dieu fort.

Mais personne ne connut mieux que Luther l'alliance intime et indissoluble qui unit le salut gratuit de Dieu et les œuvres libres de l'homme. Personne ne montra mieux que lui, que ce n'est qu'en recevant tout de Christ que l'homme peut beaucoup donner à ses frères. Il présentait

1 « Humana prævalent in eo plus quam divina. »

2 « Dabit ei Dominus intellectum suo forte tempore. » (Luth. *Ep.*, I, p. 52.)

3 Τί οὖν; δυνατὸν ἀναμάρτητον εἶναι ἤδη; Quoi! est-il possible de ne pas pécher? demande Épictète. (IV, 12, 19.) Ἀμήχανον. Impossible! répond-il.

toujours ces deux actions, celle de Dieu et celle de l'homme, dans le même tableau. C'est ainsi qu'après avoir exposé au frère Spenlein quelle est la justice qui sauve, il ajoute : « Si tu crois fermement ces choses, « comme tu le dois (car maudit est quiconque ne les croit « pas), accueille tes frères encore ignorants et errants « comme Jésus-Christ t'a accueilli toi-même. Supporte-les « avec patience ; fais de leurs péchés les tiens propres ; et « si tu as quelque chose de bon, communique-le-leur. « Recevez-vous les uns les autres, dit l'Apôtre, comme aussi « Christ nous a reçus pour la gloire de Dieu. C'est une « triste justice que celle qui ne veut pas supporter les « autres, parce qu'elle les trouve mauvais, et qui ne pense « qu'à chercher la solitude du désert, au lieu de leur faire « du bien par la patience, la prière et l'exemple. Si tu es le « lis et la rose de Christ, sache que ta demeure est parmi « les épines. Seulement prends garde que par ton impa- « tience, tes jugements téméraires et ton orgueil caché, tu « ne deviennes toi-même une épine. Christ règne au mi- « lieu de ses ennemis. S'il n'avait voulu vivre que parmi « les bons, et ne mourir que pour ceux qui l'aimaient, « pour qui, je te le demande, fût-il mort, et au milieu de « qui eût-il vécu? »

Il est touchant de voir comment Luther mettait lui-même en pratique ces préceptes de charité. Un augustin d'Erfurt, George Leiffer, était en butte à plusieurs épreuves. Luther l'apprit, et, huit jours après avoir écrit la lettre à Spenlein, il vint à lui avec compassion : « J'apprends que vous êtes « agité par bien des tempêtes, et que votre esprit est poussé « çà et là par les flots... La croix de Christ est divisée par « toute la terre, et il en revient à chacun sa part. Vous « donc, ne rejetez pas celle qui vous est échue. Recevez-la « plutôt comme une relique sainte, non dans un vase d'or « ou d'argent, mais, ce qui est bien préférable, dans un « cœur d'or, dans un cœur plein de douceur. Si le bois de « la croix a été tellement sanctifié par le sang et la chair de « Christ, que nous le considérions comme la relique la plus

« auguste, combien plus les injures, les persécutions, les « souffrances, la haine des hommes, doivent-elles être « pour nous de saintes reliques, puisqu'elles n'ont pas été « seulement touchées par la chair de Christ, mais qu'elles « ont été embrassées, baisées, bénies, par son immense « charité [1]. »

IX

L'enseignement de Luther portait des fruits. Plusieurs de ses disciples se sentaient déjà poussés à professer publiquement les vérités que les leçons du maître leur avaient révélées. Parmi ses auditeurs se trouvait un jeune savant, Bernard de Feldkirchen, professeur de la physique d'Aristote à l'université, et qui, cinq ans plus tard, fut le premier des ecclésiastiques évangéliques qui entra dans les liens du mariage.

Luther désira que Feldkirchen soutînt, sous sa présidence, des thèses dans lesquelles ses principes étaient exposés. Les doctrines professées par Luther acquéraient ainsi une publicité nouvelle. La dispute eut lieu en 1516.

C'est ici la première attaque de Luther contre le règne des sophistes et contre la papauté, comme il s'exprime lui-même. Quelque faible qu'elle fût, elle lui causa plus d'une inquiétude. « Je permets qu'on imprime ces propositions, » dit-il, bien des années après, en les publiant dans ses œuvres, « principalement afin que la grandeur de ma cause « et le succès dont Dieu l'a couronnée ne m'élèvent pas; « car elles manifestent pleinement mon ignominie, c'est-à-« dire, l'infirmité et l'ignorance, la crainte et le tremble-« ment, avec lesquels je commençai la lutte. J'étais seul; je

1 « ...Sanctissimæ reliquiæ... deificæ voluntatis suæ charitate amplexæ, osculatæ. » (Luth. *Ep.*, I, 18.)

« m'étais jeté imprudemment dans cette affaire. Ne pou-« vant reculer, j'accordais au pape plusieurs points impor-« tants, et même je l'adorais [1]. »

Voici quelques-unes de ces propositions [2] :

« Le vieil homme est la vanité des vanités; il est l'uni-« verselle vanité; et il rend vaines les autres créatures, « quelque bonnes qu'elles soient.

« Le vieil homme est appelé *la chair*, non pas seule-« ment parce qu'il est conduit par la convoitise des sens, « mais encore parce que, quand même il serait chaste, pru-« dent et juste, il n'est pas né de nouveau, de Dieu, par « l'Esprit.

« Un homme qui est en dehors de la grâce de Dieu ne « peut observer le commandement de Dieu, ni se préparer « en tout ou en partie à recevoir la grâce; mais il reste né-« cessairement sous le péché.

« La volonté de l'homme sans la grâce n'est pas libre, « mais elle est esclave, et elle l'est de son propre gré.

« Jésus-Christ, notre force, notre justice, celui qui « sonde les cœurs et les reins, est seul scrutateur et juge « de nos mérites.

« Puisque tout est possible par Christ à celui qui croit, « il est superstitieux de chercher d'autres secours, soit « dans la volonté humaine, soit dans les saints [3]. »

Cette dispute fit grand bruit, et on l'a considérée comme le commencement de la Réformation.

Le moment approchait où cette Réformation allait écla-ter. Dieu se hâtait de préparer l'instrument dont il voulait se servir. L'Électeur ayant bâti à Wittemberg une nouvelle église, à laquelle il donna le nom d'église de Tous-les-Saints, envoya Staupitz dans les Pays-Bas pour y recueillir les reliques dont il voulait orner le nouveau temple. Le vi-

[1] « Sed etiam ultro adorabam. » (Luth. *Op. lat.*, I, p. 50.)

[2] Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 142, et dans les œuvres latines, tome I, p. 51.

[3] « Cum credenti omnia sint, auctore Christo, possibilia, superstitionum est, humano arbitrio, aliis sanctis, alia deputari auxilia. (Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 142; et dans les œuvres latines, tome I, p. 51.)

caire général chargea Luther de le remplacer durant son absence, et en particulier de faire la visite de quarante monastères de la Misnie et de la Thuringe.

Luther se rendit d'abord à Grimma, où pour la première fois il entendit parler de Tezel, et de là à Dresde. Partout il s'efforçait d'établir les vérités qu'il avait reconnues, et d'éclairer les membres de son ordre. « Ne vous attachez « pas à Aristote ou à d'autres docteurs d'une philosophie « trompeuse, disait-il aux moines; mais lisez assidûment la « Parole de Dieu. Ne cherchez pas votre salut dans vos « forces et vos bonnes œuvres, mais dans les mérites « de Christ et dans la grâce divine[1]. »

Un moine augustin de Dresde s'était enfui de son couvent et se trouvait à Mayence, où le prieur des augustins l'avait reçu. Luther écrivit à ce prieur[2] pour lui redemander cette brebis perdue; et il ajouta ces paroles pleines de vérité et de charité : « Je sais, je sais qu'il est nécessaire « que des scandales arrivent. Ce n'est pas un miracle que « l'homme tombe; mais c'en est un que l'homme se re- « lève et se tienne debout. Pierre tomba afin qu'il sût « qu'il était homme. On voit aujourd'hui encore tomber « les cèdres du Liban. Les anges même, ce qui surpasse « toute imagination, sont tombés dans le ciel, et Adam « dans le Paradis. Pourquoi donc s'étonner si un roseau « est agité par le tourbillon, et si un lumignon fumant « vient à s'éteindre ? »

De Dresde, Luther se rendit à Erfurt, et reparut, pour remplir les fonctions de vicaire général, dans ce même couvent où, onze ans auparavant, il avait remonté l'horloge, ouvert la porte et balayé l'église. Il établit prieur du couvent son ami le bachelier Jean Lange, homme savant et pieux, mais sévère : il l'exhorta à l'affabilité et à la patience. « Ayez, lui écrivit-il peu après, un esprit de dou- « ceur envers le prieur de Nuremberg; cela est conve-

1 Hilscher's *Luther's Anwesenheit in Alt-Dresden.* 1728.
2 1er mai 1516, *Ep.*, I, p. 20.

« nable, puisque le prieur a un esprit âpre et amer. « L'amertume ne se chasse pas par l'amertume, c'est-à-dire « le diable par le diable; mais le doux dissipe l'amer, « c'est-à-dire, le doigt de Dieu chasse les démons [1]. » Il faut peut-être regretter que Luther ne se soit pas souvenu en diverses occasions de cet excellent conseil.

A Neustadt sur Orla il n'y avait que divisions. Les troubles et les querelles régnaient dans le couvent. Tous les moines étaient en guerre avec leur prieur. Ils assaillirent Luther de leurs plaintes. Le prieur, Michel Dressel, ou Tornator, comme l'appelle Luther, en traduisant son nom en latin, exposa de son côté au docteur toutes ses angoisses. « La « paix! la paix! » disait-il. — « Vous cherchez la paix, « répondit Luther, mais vous cherchez la paix du monde « et non celle de Christ. Ne savez-vous donc pas que notre « Dieu a placé sa paix au milieu de la guerre? Il n'a pas « la paix, celui que personne ne trouble. Mais celui qui, « troublé par tous les hommes et par toutes les choses de « la vie, supporte tout tranquillement et avec joie, celui-là « possède la paix véritable. Vous dites avec Israel : La paix! « la paix! et il n'y a point de paix. Dites plutôt avec Christ : « La croix! la croix! et il n'y aura point de croix; car la « croix cesse d'être croix dès qu'on dit avec amour : O croix « bénie! il n'est point de bois semblable au tien [2]. » Luther, voulant mettre fin à ces divisions, permit aux moines d'élire un autre prieur.

Luther fut de retour à Wittemberg après une absence de six semaines. Il était attristé de tout ce qu'il avait vu; mais ce voyage lui fit mieux connaître l'Église et le monde, lui donna plus d'assurance dans ses rapports avec les hommes, et lui offrit de nombreuses occasions de fonder des écoles, de presser cette vérité fondamentale que, « l'Écriture sainte « seule nous montre le chemin du ciel, » et d'exhorter les

[1] Luth. *Ep.*, p. 36. « Non enim asper asperum, id est non diabolus diabolum, sed suavis asperum, id est digitus Dei ejicit dæmonia. »

[2] « Tam cito enim crux cessat esse crux, quam cito lætus dixeris : Crux benedicta! inter ligna nullum tale. » (*Ep.* I, 27.)

frères à vivre ensemble saintement, chastement et pacifiquement [1]. Nul doute qu'une abondante semence fut répandue dans les divers couvents augustins pendant ce voyage du réformateur. Les ordres monastiques, qui avaient été longtemps l'appui de Rome, firent peut-être plus pour la Réformation que contre elle. Cela est vrai surtout de l'ordre des Augustins. Presque tous les hommes pieux, d'un esprit libre et élevé, qui se trouvaient dans les cloîtres, se tournèrent vers l'Évangile. Un sang nouveau et généreux circula bientôt dans ces ordres, qui étaient comme les artères de la catholicité allemande. On ne savait rien dans le monde des nouvelles idées de l'augustin de Wittemberg, que déjà elles étaient le grand sujet de conversation des chapitres et des monastères. Plus d'un cloître fut ainsi une pépinière de réformateurs. Au moment où les grands coups furent portés, des hommes pieux et forts sortirent de leur obscurité, et abandonnèrent la retraite de la vie monacale pour la carrière active de ministres de la Parole de Dieu. Déjà dans cette inspection de 1516, Luther réveilla par ses paroles bien des esprits endormis. Aussi a-t-on nommé cette année « l'étoile du matin du jour évan« gélique. »

Luther se remit à ses occupations ordinaires. Il était à cette époque accablé de travail : ce n'était point assez qu'il fût professeur, prédicateur, confesseur : il était encore chargé d'un grand nombre d'occupations temporelles se rapportant à son ordre et à son couvent. « J'ai besoin pres« que continuellement, écrivait-il, de deux secrétaires; car « je ne fais presque autre chose tout le jour qu'écrire des « lettres. Je suis prédicateur du couvent, orateur de la « table, pasteur et prédicateur de la paroisse, directeur des « études, vicaire du prieur (c'est-à-dire, onze fois prieur!), « inspecteur des étangs de Litzkau, avocat des auberges de « Herzberg à Torgau, lecteur de Saint-Paul, commentateur « des Psaumes... J'ai rarement le temps de dire mes

1 « Heiliglich, friedlich und züchtig. » (Math., p. 10.)

« heures et de chanter; sans parler du combat avec la « chair et le sang, avec le diable et le monde... Apprends « par là quel homme oisif je suis [1] !... »

Vers ce temps, la peste se déclara à Wittemberg. Une grande partie des étudiants et des docteurs quittèrent la ville. Luther resta. « Je ne sais trop, écrivait-il à son ami « d'Erfurt, si la peste me permettra de finir l'épître aux « Galates. Prompte et brusque, elle fait de grands ravages, « surtout parmi la jeunesse. Vous me conseillez de fuir. Où « fuirai-je? j'espère que le monde ne s'écroulera pas si le « frère Martin tombe [2]. Si la peste fait des progrès, je dis- « perserai les frères de tous côtés; mais moi, je suis placé « ici; l'obéissance ne me permet pas de fuir, jusqu'à ce que « celui qui m'a appelé me rappelle. Non que je ne craigne « pas la mort (car je ne suis pas l'apôtre Paul, je suis seu- « lement son commentateur); mais j'espère que le Seigneur « me délivrera de la crainte. » Telle était la fermeté du docteur de Wittemberg. Celui que la peste ne pouvait faire reculer d'un pas reculera-t-il devant Rome? cédera-t-il devant la crainte de l'échafaud?

X

Le même courage que Luther montrait en présence des maux les plus redoutables, il le déployait devant les puissants du monde. L'Électeur était très content du vicaire général. Celui-ci avait fait dans les Pays-Bas une bonne récolte de reliques. Luther en rend compte à Spalatin. C'est une chose singulière que cette affaire de reliques, qui se traite au moment où la Réformation va commencer. Certes, les réformateurs savaient peu où ils en devaient venir. Un

1 *Ep.*, I, p. 41, à Lange, du 26 octobre 1516.

2 « Quo fugiam? spero quod non corruet orbis, ruente fratre Martino. » (*Ep.*, I, p. 42, du 26 octobre 1516.)

évêché semblait à l'Électeur être seul une récompense digne du vicaire général. Luther, à qui Spalatin en écrivit, désapprouva fort cette idée. « Il y a bien des choses qui « plaisent à votre prince, répondit-il, et qui pourtant dé- « plaisent à Dieu. Je ne nie pas qu'il ne soit habile dans les « choses du monde; mais en ce qui concerne Dieu et le « salut des âmes, je le regarde comme sept fois aveugle, « ainsi que Pfeffinger son conseiller. Je ne dis pas cela par « derrière, comme un calomniateur : ne le leur cachez pas, « car je suis prêt moi-même, et en toute occasion, à le dire « en face à l'un et à l'autre. Pourquoi voulez-vous, continue- « t-il, entourer cet homme (Staupitz) de tous les tourbillons « et de toutes les tempêtes des soucis épiscopaux[1]? »

L'Électeur ne prenait pas en mauvaise part la franchise de Luther. « Le prince, lui écrivait Spalatin, parle souvent « de vous et avec beaucoup d'honneur. » Frédéric envoya au moine de quoi se faire un froc de très beau drap. « Il « serait trop beau, dit Luther, si ce n'était pas un don de « prince. Je ne suis pas digne qu'aucun homme se sou- « vienne de moi, bien moins encore un prince, et un si « grand prince. Ceux qui me sont le plus utiles sont ceux « qui pensent le plus mal de moi[2]. Rendez grâces à notre « prince de sa faveur; mais sachez que je désire n'être « loué ni de vous ni d'aucun homme, toute louange « d'homme étant vaine, et la louange qui vient de Dieu « étant seule vraie. »

L'excellent chapelain ne voulait pas se borner à ses fonctions de cour. Il désirait se rendre utile au peuple; mais comme plusieurs dans tous les temps, il voulait le faire sans blesser les esprits, sans irriter personne, en se conciliant la faveur générale. « Indiquez-moi, écrivait-il à Lu- « ther, quelque écrit à traduire en langue vulgaire, mais « un écrit qui plaise généralement et qui en même temps « soit utile. » — « Agréable et utile! répondit Luther :

1 « Multa placent principi tuo, quæ Deo displicent. » (Luth. *Ep.*, I, 25.)
2 « Ii mihi maxime prosunt, qui mei pessime meminerint. » (Luth. *Ep.*, I, 45.)

« cette demande surpasse mes forces. Plus les choses sont « bonnes, moins elles plaisent. Qu'y a-t-il de plus salutaire « que Jésus-Christ? Et pourtant il est pour la plupart une « odeur de mort. Vous me direz que vous ne voulez être « utile qu'à ceux qui aiment ce qui est bon. Alors faites « seulement entendre la voix de Jésus-Christ : vous serez « agréable et utile, n'en doutez pas, mais au très petit « nombre; car les brebis sont rares dans cette région de « loups[1]. »

Luther recommanda cependant à son ami les sermons du dominicain Tauler. « Je n'ai jamais vu, dit-il, ni en latin « ni dans notre langue, une théologie plus saine et plus « conforme à l'Évangile. Goûtez donc, et voyez combien « le Seigneur est doux, mais lorsque vous aurez d'a- « bord goûté et vu combien est amer tout ce que nous « sommes[2]. »

Ce fut dans le courant de l'année 1517 que Luther entra en rapport avec le duc George de Saxe. La maison de Saxe avait alors deux chefs. Deux princes, Ernest et Albert, enlevés, dans leur jeunesse, du château d'Altembourg par Kunz de Kaufungen, étaient devenus, par le traité de Leipsig, les fondateurs des deux maisons qui portent encore leur nom. L'électeur Frédéric, fils d'Ernest, était, à l'époque dont nous écrivons l'histoire, le chef de la branche Ernestine; et son cousin, le duc George, était celui de la branche Albertine. Dresde et Leipsig se trouvaient dans les États du duc, et il résidait dans la première de ces villes. Sa mère, Sidonia, était fille du roi de Bohême George Podiebrad. La longue lutte que la Bohême avait soutenue avec Rome, depuis les temps de Jean Hus, avait eu quelque influence sur le prince de Saxe. Il s'était souvent montré désireux d'une réformation. « Il l'a sucée au sein de sa mère, disait-on; il « est de sa nature ennemi du clergé[3]. » Il tourmentait de plusieurs manières les évêques, les abbés, les chanoines et

1 « Quo sunt aliqua salubriora, eo minus placent. » (Luth. *Ep.*, I, p. 46.)
2 « Quam amarum est quicquid nos sumus. » (*Ibid.*)
3 Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 1849.

les moines, et son cousin l'électeur Frédéric dut plus d'une fois intervenir en leur faveur. Il semblait que le duc George dût être le plus chaud partisan d'une réformation. Le dévôt Frédéric, au contraire, qui avait naguère revêtu, dans le saint sépulcre, les éperons de Godefroy, qui avait ceint la grande et pesante épée du conquérant de Jérusalem, et prêté le serment de combattre pour l'Église, comme autrefois le preux chevalier, paraissait devoir être le plus ardent champion de Rome. Mais quand il s'agit de l'Évangile, toutes les prévisions de la sagesse humaine sont souvent trompées. Le contraire de ce qu'on devait supposer arriva. Le duc eût pris plaisir à humilier l'Église et les gens d'Église, à abaisser des évêques dont le train de prince surpassait beaucoup le sien; mais recevoir dans son cœur la doctrine évangélique qui devait l'humilier, se reconnaître pécheur, coupable, incapable d'être sauvé si ce n'est par grâce, c'était tout autre chose. Il eût volontiers réformé les autres, mais il ne se souciait point de se réformer lui-même. Il eût peut-être mis la main à l'œuvre pour obliger l'évêque de Mayence à se contenter d'un seul évêché, et à n'avoir que quatorze chevaux dans ses écuries, comme il le dit plus d'une fois [1], mais quand il vit un autre que lui paraître comme réformateur, quand il vit un simple moine entreprendre cette œuvre, et la Réformation gagner de nombreux partisans parmi les gens du peuple, l'orgueilleux petit-fils du roi hussite devint le plus violent adversaire de la Réforme, dont il s'était montré partisan.

Au mois de juillet 1517, le duc George demanda à Staupitz de lui envoyer un prédicateur savant et éloquent. Celui-ci envoya Luther, le recommandant comme un homme d'une grande science et d'une conduite irréprochable. Le prince l'invita à prêcher à Dresde dans la chapelle du château, le jour de Jacques le Majeur.

Ce jour arrivé, le duc et sa cour se rendirent à la chapelle pour entendre le prédicateur de Wittemberg. Luther

[1] Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 1849.

saisissait avec joie l'occasion de rendre témoignage à la vérité devant une telle assemblée. Il prit pour texte l'Évangile du jour : *Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de lui avec ses fils*, etc. (Saint Matth., ch. XX, v. 20 à 23.) Il prêcha sur les désirs et les prières insensées des hommes; puis il parla avec force de l'assurance du salut. Il la fit reposer sur ce fondement, que ceux qui entendent la Parole de Dieu avec foi sont les vrais disciples de Jésus-Christ, élus pour la vie éternelle. Ensuite il traita de l'élection gratuite; il montra que cette doctrine, si on la présente dans son union avec l'œuvre de Christ, a une grande force pour dissiper les terreurs de la conscience, en sorte que les hommes, au lieu de s'enfuir loin du Dieu saint, à la vue de leur indignité, sont amenés avec douceur à chercher en lui leur refuge. Enfin, il raconta une parabole de trois vierges, dont il tira d'édifiantes instructions.

La Parole de la vérité fit une impression profonde sur les auditeurs. Deux d'entre eux surtout paraissaient faire une attention particulière au discours du moine de Wittemberg. C'était d'abord une dame d'un extérieur respectable, qui se trouvait dans les bancs de la cour, et sur les traits de laquelle on eût pu lire une émotion profonde. Elle se nommait Madame de la Salle, et était grande maîtresse de la duchesse. C'était ensuite un licencié en droit canon, secrétaire et conseiller du duc, Jérôme Emser. Emser était doué de talents et de connaissances étendues. Homme de cour, politique habile, il eût voulu contenter à la fois les deux partis opposés : passer à Rome pour défenseur de la papauté, et en même temps briller en Allemagne parmi les savants du siècle. Mais sous cet esprit flexible se cachait un caractère violent. Ce fut dans la chapelle du château de Dresde que se rencontrèrent pour la première fois Luther et Emser, qui plus tard devaient rompre plus d'une lance.

L'heure du dîner sonna pour les habitants du château, et bientôt la famille ducale et les personnes attachées à la cour furent réunies à table. La conversation tomba natu-

rellement sur le prédicateur du matin. « Comment le ser-« mon vous a-t-il plu? dit le duc à Madame de la Salle. — « Si je pouvais entendre encore un tel discours, répondit-« elle, je mourrais en paix. — Et moi, répondit George « avec colère, je donnerais beaucoup d'argent pour ne « l'avoir pas entendu, car de tels discours ne sont bons « qu'à faire pécher les gens avec assurance. »

Le maître ayant ainsi fait connaître son opinion, les courtisans se livrèrent sans gêne à leur mécontentement. Chacun avait sa remarque toute prête. Quelques-uns prétendirent que dans sa parabole des trois vierges Luther avait eu en vue trois dames de la cour; sur quoi interminables causeries. On plaisante les trois dames que le moine de Wittemberg a ainsi, assure-t-on, désignées[1]. C'est un ignorant, disent les uns; c'est un moine orgueilleux, disent les autres. Chacun commente le sermon à sa manière et fait dire au prédicateur ce qu'il lui plaît. La vérité était tombée au milieu d'une cour peu préparée à la recevoir. Chacun la déchira avec plaisir. Mais tandis que la Parole de Dieu était ainsi une occasion de chute pour plusieurs, elle était pour la grande maîtresse une pierre de relèvement. Un mois après elle devint malade; elle embrassa avec confiance la grâce du Sauveur, et elle mourut dans la joie[2].

Quant au duc, ce ne fut peut-être pas en vain qu'il entendit rendre témoignage à la vérité. Quelle qu'ait été son opposition à la Réformation pendant sa vie, on sait qu'au moment de sa mort il déclara n'avoir d'espérance que dans les mérites de Jésus-Christ.

Il était naturel qu'Emser fît les honneurs à Luther au nom de son maître. Il l'invita à souper. Luther refusa; mais Emser insista, et le contraignit à venir. Luther pensait ne se trouver qu'avec quelques amis; mais il s'aperçut bientôt qu'on lui avait tendu un piége[3]. Un maître ès arts de Leipsig et plusieurs dominicains étaient chez le secré-

[1] « Has tres postea in aula principis a me notatas garrierunt. » (Luth. *Ep.*, I, 85.)
[2] Keith, *Leb. Luth.*, p. 32.
[3] « Inter medias me insidias conjectum. » (Luth. *Ep.*, I, 85.)

taire du prince. Le maître ès arts, plein d'une haute idée de lui-même et de haine contre Luther, l'aborda d'un air amical et mielleux; mais bientôt il s'emporta, et se mit à crier de toutes ses forces [1]. Le combat s'engagea. La dispute roula, dit Luther, sur les niaiseries d'Aristote et de saint Thomas [2]. A la fin, Luther défia le maître ès arts de définir avec toute l'érudition des thomistes ce que c'était qu'accomplir les commandements de Dieu. Le maître ès arts, embarrassé, fit bonne contenance. « Payez-moi mes « honoraires, dit-il, en tendant la main, *da pastum.* » On eût dit qu'il voulait commencer à donner une leçon dans les formes, prenant les convives pour ses écoliers. A cette folle réponse, ajoute le réformateur, nous nous mîmes tous à rire, et puis nous nous quittâmes.

Pendant cette conversation, un dominicain avait écouté à la porte. Il eût voulu entrer et cracher au visage de Luther [3]. Il se retint néanmoins; mais il s'en vanta plus tard. Emser, charmé de voir ses hôtes se battre, et de paraître lui-même garder un juste milieu, mit un grand empressement à s'excuser auprès de Luther sur la manière dont la soirée s'était passée [4]. Celui-ci retourna à Wittemberg.

XI

Il se remit avec zèle au travail. Il préparait six ou sept jeunes théologiens qui devaient incessamment subir un examen pour obtenir la licence d'enseigner. Ce qui le réjouissait le plus, c'est que cette promotion devait être à la honte d'Aristote. « Je voudrais le plus tôt que possible mul-

1 « In me acriter et clamose invectus est. » (Luth. *Ep.*, I, 85.)
2 « Super Aristotelis et Tomæ nugis. » (*Ibid.*)
3 « Ne prodiret et in faciem meam spueret. » (*Ibid.*)
4 « Enixe sese excusavit. » (*Ibid.*)

« tiplier ses ennemis[1], » disait-il. A cet effet il publia alors des thèses qui méritent notre attention.

La liberté, tel fut le grand sujet qu'il traita. Il l'avait déjà effleuré dans les thèses de Feldkirchen; il l'approfondit maintenant davantage. Il y a eu dès le commencement du christianisme une lutte plus ou moins vive entre les deux doctrines de la liberté de l'homme et de son asservissement. Quelques scolastiques avaient enseigné, comme Pélage et d'autres docteurs, que l'homme possédait de lui-même la liberté ou la puissance d'aimer Dieu et de faire le bien. Luther nia cette liberté, non pas pour en priver l'homme, mais au contraire pour la lui faire obtenir. La lutte dans cette grande question n'est donc point, comme on le dit ordinairement, entre la liberté et la servitude : elle est entre une liberté provenant de l'homme et une liberté provenant de Dieu. Les uns, qui s'appellent les partisans de la liberté, disent à l'homme : « Tu as le pouvoir « de faire le bien, tu n'as pas besoin d'une liberté plus « grande. » Les autres, que l'on a nommés les partisans de la servitude, lui disent au contraire : « La véritable liberté « te manque, et Dieu te l'offre dans l'Évangile. » D'un côté, on parle de liberté pour maintenir la servitude; de l'autre, on parle de servitude pour donner la liberté : telle a été la lutte au temps de saint Paul, au temps d'Augustin, au temps de Luther. Les uns qui disent : Ne changez rien! sont des champions de servitude. Les autres qui disent : Que vos fers tombent! sont des champions de liberté.

Mais ce serait se tromper que de résumer toute la Réformation dans cette question particulière. Elle est l'une des nombreuses doctrines que maintint le docteur de Wittemberg : voilà tout. Ce serait surtout se faire une illusion étrange, que de prétendre que la Réformation fut un fatalisme, une opposition à la liberté. Elle fut une magnifique émancipation de l'esprit de l'homme. Rompant les cordes nombreuses dont la hiérarchie avait lié la pensée humaine;

[1] « Cujus vellem hostes cito quamplurimos fieri. » (Luth. *Ep.*, I, 59.)

réintégrant les idées de liberté, de droit, d'examen, elle affranchit son siècle, nous-mêmes et la plus lointaine postérité. Et que l'on ne dise pas que la Réformation affranchit, il est vrai, l'homme de tout despotisme humain, mais qu'elle le rendit esclave, en proclamant la souveraineté de la grâce. Sans doute, elle voulut ramener la volonté humaine à la volonté divine, la lui soumettre pleinement, la confondre avec elle; mais quel est le philosophe qui ignore que la pleine conformité à la volonté de Dieu est la seule, la souveraine, la parfaite liberté, et que l'homme ne sera vraiment libre que quand la suprême justice et l'éternelle vérité régneront seules en lui?

Voici quelques-unes des quatre-vingt-dix-neuf propositions que Luther lança dans l'Église contre le rationalisme pélagien de la théologie scolastique :

« Il est vrai que l'homme, qui est devenu un mauvais ar« bre, ne peut que vouloir et faire ce qui est mal.

« Il est faux que la volonté laissée à elle-même puisse « faire le bien comme le mal, car elle n'est pas libre, mais « captive.

« Il n'est pas au pouvoir de la volonté de l'homme de « vouloir ou de ne pas vouloir tout ce qui lui est offert.

« L'homme ne peut de sa nature vouloir que Dieu soit « Dieu. Il préférerait être lui-même Dieu, et que Dieu ne « fût pas Dieu.

« L'excellente, l'infaillible, l'unique préparation à la « grâce, est l'élection et la prédestination éternelle de « Dieu[1].

« Il est faux de dire que si l'homme fait tout ce qu'il « peut, il dissipe les obstacles à la grâce.

« En un mot, la nature ne possède ni une raison pure « ni une volonté bonne[2].

« Du côté de l'homme il n'y a rien qui devance la grâce, « si ce n'est l'impuissance et même la rébellion.

1 « Optima et infaillibilis ad gratiam præparatio, et unica dispositio, est æterna Dei electio et prædestinatio. » (Luth. *Op. lat.*, I, p. 56.)

2 « Breviter, nec rectum dictamen habet natura, nec bonam voluntatem. » (*Ibid.*)

« Il n'y a point de vertu morale sans orgueil ni sans tris- « tesse, c'est-à-dire sans péché.

« Du commencement jusqu'à la fin, nous ne sommes « pas les maîtres de nos actions, mais nous en sommes les « esclaves.

« Nous ne devenons pas justes en faisant ce qui est « justes; mais étant devenus justes, nous faisons ce qui « est juste.

« Celui qui dit qu'un théologien qui n'est pas logicien « est un hérétique et un aventurier tient un propos avan- « turier et hérétique.

« Il n'y a pas de forme de raisonnement (de syllogisme) « qui s'accorde avec les choses de Dieu[1].

« Si la forme du syllogisme pouvait s'appliquer aux cho- « ses divines, on saurait l'article de la sainte Trinité, et on « ne le croirait pas.

« En un mot, Aristote est à la théologie comme les ténè- « bres à la lumière.

« L'homme est plus ennemi de la grâce de Dieu qu'il ne « l'est de la loi elle-même.

« Celui qui est hors de la grâce de Dieu pèche, sans cesse, « quand même il ne tue, ni ne vole, ni ne commet adul- « tère.

« Il pèche, car il n'accomplit pas la loi spirituellement.

« Ne pas tuer, ne pas commettre adultère, extérieure- « ment seulement et quant aux actions, c'est la justice des « hypocrites.

« La loi de Dieu et la volonté de l'homme sont deux « adversaires qui, sans la grâce de Dieu, ne peuvent être « mis d'accord[2].

« Ce que la loi veut, la volonté ne le veut jamais, à moins « que par crainte ou par amour elle ne fasse semblant de « le vouloir.

« La loi est le bourreau de la volonté; mais celle-ci ne

1 « Nulla forma syllogistica tenet in terminis divinis. » (Luth. *Op. lat.*, I, 56.)

2 « Lex et voluntas sunt adversarii duo, sine gratia Dei implacabiles. » (Luth. *Op. lat.*, I, 57.)

« reçoit pour maître que l'enfant qui nous est né [1]. (Ésaïe, « IX, 6.)

« La loi fait abonder le péché, car elle irrite et repousse « la volonté.

« Mais la grâce de Dieu fait abonder la justice par Jésus-« Christ, qui fait aimer la loi.

« Toute œuvre de la loi paraît bonne au dehors; mais « elle est péché au dedans.

« La volonté, quand elle se tourne vers la loi sans la « grâce de Dieu, ne le fait que pour son intérêt propre.

« Maudits sont tous ceux qui font les œuvres de la loi.

« Bénis sont tous ceux qui font les œuvres de la grâce « de Dieu.

« La loi qui est bonne et dans laquelle on a la vie, c'est « l'amour de Dieu qui est répandu dans nos cœurs par le « Saint-Esprit. (Rom. V, 5.)

« La grâce n'est pas donnée pour que l'œuvre se fasse « plus souvent et plus aisément, mais parce que sans la « grâce il ne peut se faire aucune œuvre d'amour.

« Aimer Dieu, c'est se haïr soi-même et ne savoir rien « hors de Dieu [2]. »

Ainsi Luther attribue à Dieu tout le bien que l'homme peut faire. Il ne s'agit pas de refaire, de rapiéceter, si l'on peut ainsi dire, la volonté de l'homme; il faut lui en donner une toute neuve. Dieu seul a pu dire cela, parce que Dieu seul peut l'accomplir. Voilà l'une des plus grandes et des plus importantes vérités que l'esprit humain puisse reconnaître.

Mais Luther, en proclamant l'impuissance de l'homme, ne tombait pas dans l'autre extrême. Il dit, dans la thèse huitième : « Il ne résulte pas de là que la volonté soit de sa « nature mauvaise, c'est-à-dire que sa nature soit celle du

[1] « Lex est exactor voluntatis, qui non superatur nisi per Parvulum qui natus est nobis. » (Luth. *Op. lat.*, I, 57.)

[2] Luth. *Op.* (Lips.), XVII, p. 143, et *Op. lat.*, I.

« mal même, comme les manichéens l'ont enseigné[1]. » La nature de l'homme était originairement essentiellement bonne : elle s'est détournée du bien, qui est Dieu, et inclinée vers le mal. Cependant son origine sainte et glorieuse demeure, et elle est capable, par la puissance de Dieu, de recouvrer cette origine. L'œuvre du christianisme est de la lui rendre. L'Évangile nous montre, il est vrai, l'homme dans un état d'humiliation et d'impuissance, mais entre deux gloires et deux grandeurs : une gloire passée, dont il a été précipité, et une gloire future, à laquelle il est appelé. C'est là la vérité : l'homme le sait, et pour peu qu'il y pense, il découvre facilement que tout ce qu'on lui dit sur sa pureté, sa puissance et sa gloire actuelles, n'est qu'un mensonge dont on veut bercer et endormir son orgueil.

Luther, dans ses thèses, s'éleva non-seulement contre la prétendue bonté de la volonté de l'homme, mais encore contre les prétendues lumières de son entendement en ce qui regarde les choses divines. En effet, la scolastique avait exalté la raison aussi bien que la volonté. Cette théologie, telle que l'avaient faite quelques-uns de ses docteurs, n'était dans le fond qu'une espèce de rationalisme. Les propositions que nous avons rapportées l'indiquent. On pourrait les croire dirigées contre le rationalisme de nos jours. Dans les thèses qui furent le signal de la Réformation, Luther s'en prit à l'Église et aux superstitions populaires qui avaient ajouté à l'Évangile les indulgences, le purgatoire et tant d'autres abus. Dans celles que nous venons de rapporter, il s'en prit à l'école et au rationalisme, qui avaient ôté de ce même Évangile la doctrine de la souveraineté de Dieu, de sa révélation et de sa grâce. La Réformation s'attaqua au rationalisme avant de s'attaquer à la superstition. Elle proclama les droits de Dieu avant de retrancher les excroissances de l'homme. Elle fut positive avant que d'être négative. C'est ce que l'on n'a pas suffisamment reconnu ;

1 « Nec ideo sequitur quod sit naturaliter mala, id est natura mali, secundum manichæos. » (Luth. *Op.* (Lips.), XVII, p. 143, et *Op. lat.*, I.)

et cependant, si on ne le remarque, on ne peut parvenir à une juste appréciation de cette révolution religieuse et de sa nature.

Quoi qu'il en soit, c'étaient des vérités bien neuves que celles que Luther venait d'exprimer avec tant d'énergie. Soutenir ses thèses à Wittemberg eût été chose facile. Son influence y dominait : on eût dit qu'il se choisissait un champ de bataille où il savait qu'aucun combattant ne pouvait paraître. En offrant le combat dans une autre université, c'était leur donner une plus grande publicité ; et c'est par la publicité que la Réformation s'est opérée. Il jeta les yeux sur Erfurt, dont les théologiens s'étaient montrés si irrités contre lui.

Il envoya donc ses thèses à Jean Lange, prieur d'Erfurt, et lui écrivit : « Mon attente de ce que vous déciderez sur « ces paradoxes est grande, extrême, trop grande peut-« être, et pleine d'inquiétude. Je soupçonne fort que vos « théologiens considéreront comme paradoxe, et comme « *kakodoxe*[1], ce qui ne peut être pour moi que très ortho-« doxe. Apprenez-moi donc ce qui en est, le plus tôt que « vous le pourrez. Veuillez déclarer à la faculté de théolo-« gie, et à tous, que je suis prêt à me rendre vers vous, et « à soutenir publiquement ces propositions, soit dans l'u-« niversité, soit dans le monastère. » Il ne paraît pas que le défi de Luther fut accepté. Les moines d'Erfurt se contentèrent de lui faire connaître que ses thèses leur avaient hautement déplu.

Mais il voulut les envoyer aussi dans une autre partie de l'Allemagne. Il jeta pour cela les yeux sur un homme qui joue un grand rôle dans l'histoire de la Réformation, et qu'il faut apprendre à connaître.

Un professeur distingué, nommé Jean Meyer, enseignait alors à l'université d'Ingolstadt en Bavière. Il était né à Eck, village de Souabe, et on l'appelait communément le docteur Eck. Il était ami de Luther, qui estimait ses talents et

1 « Imo cacadoxa (mauvaise doctrine) videri suspicor. » (Luth. *Ep.*, I, 60.)

ses connaissances. Plein d'esprit, il avait beaucoup lu, et était doué de beaucoup de mémoire. A l'érudition il joignait l'éloquence. Son geste et sa voix décelaient la vivacité de son génie.. Eck était dans le midi de l'Allemagne, sous le rapport du talent, ce que Luther était dans le nord. C'étaient les deux théologiens les plus marquants de l'époque, quoique ayant des tendances bien différentes. Ingolstadt était presque la rivale de Wittemberg. La réputation de ces deux docteurs attirait de toutes parts dans les universités où ils enseignaient une foule d'étudiants avides d'écouter leurs leçons. Leurs qualités personnelles, non moins que leur science, les rendaient chers à leurs disciples. On a attaqué le caractère du docteur Eck. Un trait de sa vie montrera qu'à cette époque du moins son cœur n'était pas fermé à de généreuses impulsions.

Parmi les étudiants que son nom avait attirés à Ingolstadt, se trouvait un jeune homme, nommé Urbain Régius, né sur les bords d'un lac des Alpes. Il avait d'abord étudié à l'université de Fribourg en Brisgau. Arrivé à Ingolstadt, où l'avait attiré le nom du docteur Eck, Urbain y suivit ses cours de philosophie, et se concilia sa faveur. Appelé à pourvoir lui-même à ses besoins, il se vit obligé de se charger de la direction de quelques jeunes nobles. Il devait non-seulement surveiller leur conduite et leurs études, mais encore acheter lui-même les livres et les vêtements dont ils avaient besoin. Ces jeunes gens s'habillaient avec recherche et faisaient bonne chère. Régius, embarrassé, suppliait les parents de rappeler leurs fils.— « Prenez courage, » lui répondait-on. Ses dettes augmentaient; ses créanciers le pressaient, il ne savait que devenir. L'Empereur assemblait alors une armée contre les Turcs. Des recruteurs arrivèrent à Ingolstadt. Dans son désespoir, Urbain s'enrôla. Revêtu de l'habit militaire, il parut dans les rangs au moment où l'on passait la revue du départ. Le docteur Eck arriva justement alors sur la place avec plusieurs de ses collègues. A sa grande surprise, il reconnut son étudiant au milieu des recrues. « Urbain Régius! lui dit-il en fixant

« sur lui un œil perçant. — Me voici, répondit le conscrit. « — Quelle est, je vous prie, la cause de ce changement? » Le jeune homme raconta son histoire. — « Je me charge de la chose, répondit Eck. Puis il lui enleva sa hallebarde, et le racheta des mains des recruteurs. Les parents, menacés par le docteur de la disgrâce du prince, envoyèrent l'argent nécessaire pour payer les dépenses de leurs enfants. Urbain Régius fut sauvé, pour devenir plus tard l'un des appuis de la Réformation.

Ce fut au docteur Eck que Luther pensa pour faire connaître dans le midi de l'Empire ses thèses sur le pélagianisme et le rationalisme scolastique. Il ne les envoya pourtant pas directement au professeur d'Ingolstadt, mais il les adressa à leur ami commun, à l'excellent Christophe Scheurl, secrétaire de la ville de Nuremberg, le priant de les envoyer à Eck, à Ingolstadt, ville qui n'est pas très éloignée de Nuremberg. « Je vous envoie, lui dit-il, mes « propositions entièrement paradoxales, et même kakisto- « doxales (κακιστόδοξας), comme il paraît à plusieurs. Com- « muniquez-les à notre cher Eck, à cet homme très éru- « dit et très spirituel, afin que j'apprenne et que je sache « ce qu'il en pense [1]. » C'est ainsi que Luther parlait alors du docteur Eck; telle était l'amitié qui les unissait. Ce ne fut pas Luther qui la rompit.

Mais ce n'était pas sur ce champ-là que le combat devait s'engager. Ces thèses roulaient sur des doctrines d'une plus haute importance peut-être que celles qui, deux mois plus tard, vinrent mettre l'Église en flamme; et cependant, malgré les provocations de Luther, elles passèrent inaperçues. On les lut tout au plus dans le giron de l'école, et elles ne firent point de sensation au dehors. C'est qu'il n'y avait ici que des propositions d'université et des doctrines de théologie; tandis que les thèses qui suivirent se rapportaient à un mal qui avait grandi au milieu du peuple, et

[1] « Eccio nostro, eruditissimo et ingeniosissimo viro, exhibete, ut audiam et videam quid vocet illas. » (Luth. *Ep.*, I, p. 63.)

qui débordait alors de toutes parts en Allemagne. Tant que Luther se contenta de relever des doctrines oubliées, on se tut. Quand il signala des abus qui blessaient tout le monde chacun prêta l'oreille.

Néanmoins Luther ne se proposa, dans l'un et l'autre de ces cas, que de susciter une de ces discussions théologiques alors si fréquentes dans les universités. C'était le cercle dans lequel se renfermait sa pensée. Il ne songeait point à devenir réformateur. Il était humble, et son humilité allait jusqu'à la défiance et à l'anxiété. « Je ne « mérite, vu mon ignorance, disait-il, que d'être caché « dans un coin, sans être connu de personne sous le so- « leil[1]. » Mais une main puissante le tira de ce coin, où il eût voulu demeurer inconnu du monde. Une circonstance indépendante de la volonté de Luther vint le jeter sur le champ de bataille, et la guerre commença. C'est cette circonstance providentielle que la suite des événements nous appelle à rapporter.

[1] Luth. *Op.* (W.), XVIII, p. 194.

LIVRE III

LES INDULGENCES ET LES THÈSES

1517 — MAI 1518

I

Une grande agitation régnait alors en Allemagne parmi le peuple, l'Église avait ouvert un vaste marché sur la terre. A la foule des chalands, aux cris et aux plaisanteries des vendeurs, on eût dit une foire, mais une foire tenue par des moines. La marchandise qu'ils faisaient valoir et qu'ils offraient au rabais, c'était, disaient-ils, le salut des âmes.

Les marchands parcouraient le pays dans une belle voiture, accompagnés de trois cavaliers, menant grand train et faisant de fortes dépenses. On eût dit quelque Éminence en tournée, avec sa suite et ses officiers, et non un débitant vulgaire ou un moine quêteur. Le cortége approchait-il d'une ville, un député se rendait auprès du magistrat : « La « grâce de Dieu et du saint-père est devant vos portes, » disait l'envoyé. Aussitôt tout était en mouvement dans l'endroit. Le clergé, les prêtres, les nonnes, le conseil, les maîtres d'école, les écoliers, les corps de métiers avec leurs drapeaux, hommes et femmes, jeunes et vieux, allaient à la rencontre des marchands, tenant en mains des cierges allumés, s'avançant au son de la musique et de toutes les cloches, « de manière, dit un historien, que l'on « n'eût pu recevoir plus grandement Dieu lui-même. » Les salutations faites tout le cortége se dirigeait vers l'é-

glise. La bulle de grâce du pontife était portée en tête sur un coussin de velours, ou sur un drap d'or. Le chef des marchands d'indulgences venait ensuite, tenant en main une grande croix rouge en bois. Toute la procession cheminait ainsi au milieu des chants, des prières et de la fumée des parfums. Le son des orgues et une musique retentissante recevaient dans le temple le moine débitant et ceux qui l'accompagnaient. La croix qu'il portait était placée devant l'autel : on y suspendait les armes du pape, et pendant tout le temps qu'elle demeurait là, le clergé du lieu, les pénitenciers et les sous-commissaires venaient chaque jour, après les vêpres ou avant le salut, lui rendre honneur, en portant à la main de petits bâtons blancs[1]. Cette grande affaire excitait une vive sensation dans les tranquilles cités germaniques.

Un personnage attirait surtout l'attention des spectateurs dans ces ventes. C'était celui qui portait la grande croix rouge, et qui était chargé du principal rôle. Revêtu de l'habit des dominicains, il se présentait avec arrogance. Sa voix était retentissante, et il semblait encore plein de force quoiqu'il eût déjà atteint sa soixante-troisième année[2]. Cet homme, fils d'un orfévre de Leipsig nommé Diez, s'appelait Jean Diezel ou Tezel. Il avait étudié dans sa ville natale, avait été fait bachelier en 1487, et était entré, deux ans après, dans l'ordre des dominicains. De nombreux honneurs s'étaient accumulés sur sa tête. Bachelier en théologie, prieur des dominicains, commissaire apostolique, inquisiteur, *hæreticæ pravitatis inquisitor*, il n'avait cessé depuis l'an 1502 de remplir l'office de marchand d'indulgences. L'habileté qu'il avait acquise comme subordonné l'avait bientôt fait nommer commissaire en chef. Il avait quatre-vingts florins par mois ; tous ses frais étaient payés ; on lui fournissait une voiture et trois chevaux ; mais ses gains accessoires, on le comprend sans peine, dépassaient

1 « Mit weissen Stæblein. » (Instruction de l'archevêque de Mayence aux sous-commissaires de l'indulgence, etc., art. 8.)

2 « Ingenio ferox et corpore robustus. » (Cochlœus, p. 5.)

de beaucoup son traitement. En 1507, il gagna en deux jours à Freiberg deux mille florins. S'il avait les fonctions d'un charlatan, il en avait aussi les vices. Convaincu à Inspruck d'adultère et de conduite déhontée, il fut près d'expier ses vices par sa mort. L'empereur Maximilien avait ordonné qu'il fût mis dans un sac et jeté à la rivière. L'électeur Frédéric de Saxe, étant survenu, obtint sa grâce[1]. Mais la leçon qu'il avait reçue ne lui avait pas donné plus de modestie. Il menait avec lui deux de ses enfants. Miltitz, légat du pape, cite ce fait dans une de ses lettres[2]. Il eût été difficile de trouver dans tous les cloîtres de l'Allemagne un homme plus propre que lui au commerce dont on le chargea. A la théologie d'un moine, au zèle et à l'esprit d'un inquisiteur, il unissait la plus grande effronterie; et ce qui lui facilitait surtout sa tâche, c'était l'art d'inventer de ces histoires bizarres par lesquelles on captive l'esprit du peuple. Tout moyen lui était bon pour remplir sa caisse. Enflant la voix, et se livrant à une éloquence de tréteaux, il offrait à tout venant ses indulgences, et savait mieux qu'aucun marchand de foire faire valoir sa marchandise[3].

Quand la croix avait été élevée et que les armes du pape y étaient suspendues, Tezel montait en chaire, et d'un ton assuré il se mettait à exalter la valeur des indulgences, en présence de la foule que la cérémonie avait attirée dans le lieu saint. Le peuple l'écoutait, et ouvrait de grands yeux, à l'ouïe des vertus admirables qu'il annonçait. Un historien jésuite dit, en parlant des religieux dominicains que Tezel s'était associés : « Quelques-uns de ces prédicateurs ne « manquèrent pas, comme d'ordinaire, d'outrer le sujet « qu'ils traitaient et d'exagérer tellement le prix des indul- « gences, qu'ils donnèrent occasion au peuple de croire « qu'on était assuré de son salut et de la délivrance des

1 « Welchen Churfürst Friederich vom Sack zu Inspruck erbeten hatte. » (Mathes., p. 10.)

2 Luth. *Op.* (W), XV, p. 862.

3 « Circumferuntur venales indulgentiæ in his regionibus a Tecelio Dominicano impudentissimo sycophanta. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

« âmes du purgatoire aussitôt qu'on avait donné l'argent[1]. » Si tels étaient les disciples, on peut penser ce qu'était le maître. Écoutons les harangues qu'il prononça après l'élévation de la croix.

« Les indulgences, dit-il, sont le don le plus précieux et « le plus sublime de Dieu.

« Cette croix (en montrant la croix rouge) a autant d'effi- « cace que la croix même de Jésus-Christ[2].

« Venez, et je vous donnerai des lettres munies de sceaux, « par lesquelles les péchés même que vous aurez envie de « faire à l'avenir vous seront tous pardonnés.

« Je ne voudrais pas échanger mes priviléges contre ceux « de saint Pierre dans le ciel; car j'ai sauvé plus d'âmes par « mes indulgences que l'Apôtre par ses discours.

« Il n'y a aucun péché si grand que l'indulgence ne puisse « le remettre; et même, si quelqu'un, ce qui est impossi- « ble sans doute, avait fait violence à la sainte vierge Marie, « mère de Dieu, qu'il paye, qu'il paye bien seulement, et « cela lui sera pardonné[3].

« Pensez donc que pour chaque péché mortel il vous « faut, après la confession et la contrition, faire pénitence « pendant sept ans, soit dans cette vie[4], soit dans le purga- « toire : or combien de péchés mortels ne sont pas commis « dans un jour, combien dans une semaine, combien dans « un mois, combien dans une année, combien dans toute « la vie !... Ah ! ces péchés sont presque infinis, et ils font « subir une peine infinie dans les flammes du purgatoire. « Et maintenant au moyen de ces lettres d'indulgences, « vous pouvez une fois dans votre vie, dans tous les cas,

[1] *Histoire du Luthérianisme*, par le P. Maimbourg, de la Compagnie de Jésus, 1601, p. 21.

[2] Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 1393.

[3] Tezel défend et maintient cette assertion dans ses *Antithèses*, publiées la même année. Th. 99, 100 et 101. « Sub commissariis insuper ac prædicatoribus veniarum imponere ut si quis, per impossibile, Dei genitricem, semper virginem, violasset, quod eumdem indulgentiarum vigore absolvere possent, luce clarius est. » (*Positiones fratris J. Tezelii, quibus defendit indulgentias contra Lutherum.*)

[4] « Quot peccata mortalia committuntur in die... » (Löscher's *Reformations Acten*, I, p. 418.)

« sauf quatre qui sont réservés au siége apostolique, et en-
« suite à l'article de la mort, obtenir une pleine rémission
« de toutes vos peines et de tous vos péchés!... »

Tezel entrait même dans des calculs de finance : « Ne « savez-vous pas, disait-il, que si quelqu'un veut aller à « Rome, ou dans tel autre pays où les voyageurs courent « des dangers, il envoie son argent à la banque, et pour « chaque cent florins qu'il veut avoir il en donne cinq ou six « ou dix de plus, afin qu'au moyen des lettres de cette ban- « que, on lui paye sûrement son argent à Rome ou ailleurs... « Et vous, pour le quart d'un florin, vous ne voulez pas « recevoir ces lettres d'indulgences, au moyen desquelles « vous pourrez introduire dans la patrie du paradis, non « un vil argent, mais l'âme divine et immortelle, sans « qu'elle ait aucun danger à courir[1]... »

Tezel passait ensuite à un autre sujet.

« Mais il y a plus, disait-il : les indulgences ne sau- « vent pas seulement les vivants, elles sauvent aussi les « morts.

« Pour cela la repentance n'est même pas nécessaire.

« Prêtre ! noble ! marchand ! femme ! jeune fille ! jeune « homme ! entendez vos parents et vos autres amis qui sont « morts et qui vous crient du fond de l'abîme : « Nous en- « durons un horrible martyre ! Une petite aumône nous « délivrerait ; vous pouvez la donner, et vous ne le voulez « pas ! »

On frémissait à ces paroles, prononcées par la voix formidable du moine charlatan.

« A l'instant même, continuait Tezel, où la pièce de mon- « naie retentit au fond du coffre-fort, l'âme part du pur- « gatoire, et s'envole, délivrée, dans le ciel[2].

« O gens imbéciles et presque semblables aux bêtes, qui

1 « Si contingat aliquem ire Romam, vel ad alias periculosas partes, mittat pecunias suas in banco, et ille pro quolibet centum dat quinque, aut sex, aut decem... » (Löscher's *Reformations Acten*, I, p. 418.)

2 Thèse 56. (*Positiones fratris J. Tezelii, quibus defendit indulgentias contra Lutherum.*)

« ne comprenez pas la grâce qui vous est si richement pré-
« sentée !... Maintenant le ciel est pourtant ouvert !... Re-
« fuses-tu à cette heure d'y entrer? Quand donc y entre-
« ras-tu? Maintenant tu peux racheter tant d'âmes !.....
« Homme dur et inattentif ! avec douze gros tu peux tirer
« ton père du purgatoire, et tu es assez ingrat pour ne pas
« le sauver ! Je serai justifié au jour du jugement ; mais
« vous, vous serez punis d'autant plus sévèrement, pour
« avoir négligé un si grand salut. — Je te le déclare, quand
« tu n'aurais qu'un seul habit, tu serais obligé de l'ôter et
« de le vendre, afin d'obtenir cette grâce... Le Seigneur
« notre Dieu n'est plus Dieu. Il a remis tout pouvoir au
« pape.

Puis, cherchant à faire usage d'autres armes encore, il ajoutait : « Savez-vous pourquoi notre très saint Seigneur
« distribue une si grande grâce? Il s'agit de relever l'église
« détruite de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, en sorte qu'elle n'ait
« pas sa pareille dans l'univers. Cette église contient les
« corps des saints apôtres Pierre et Paul et ceux d'une mul-
« titude de martyrs. Ces corps saints, par l'état actuel de
« l'édifice, sont maintenant, hélas !... continuellement bat-
« tus, inondés, souillés, déshonorés, réduits en pourriture
« par la pluie, par la grêle... Ah ! ces cendres sacrées res-
« teront-elles plus longtemps dans la boue et dans l'op-
« probre [1] ? »

Cette peinture ne manquait pas de faire impression sur plusieurs. On brûlait du désir de venir à l'aide du pauvre Léon X, qui n'avait pas de quoi mettre à l'abri de la pluie les corps de saint Pierre et de saint Paul.

Alors l'orateur s'élevait contre les ergoteurs et les traîtres qui s'opposaient à son œuvre : « Je les déclare excom-
« muniés ! » s'écriait-il.

Ensuite, s'adressant aux âmes dociles, et faisant un usage impie de l'Écriture : « Bienheureux sont les yeux qui voient
« ce que vous voyez, car je vous dis que plusieurs pro-

[1] Instruction de l'archevêque de Mayence, etc.

« phètes et plusieurs rois ont désiré de voir les choses que « vous voyez, et ils ne les ont pas vues, et d'ouïr les choses « que vous entendez, et ils ne les ont point entendues ! » s'écriait-il. Et pour terminer, montrant le coffre-fort où l'on recevait l'argent, il concluait d'ordinaire son pathétique discours en adressant, à trois reprises, au peuple cet appel : « Apportez ! apportez ! apportez ! » — « Il criait ces « mots avec un si horrible beuglement, écrit Luther, qu'on « eût dit un bœuf furieux qui, fondant sur les gens, frap« pait de ses cornes[1]. » Quand son discours était fini, il descendait de chaire, courait vers la caisse, et, en présence de tout le peuple, y jetait une pièce d'argent, qu'il avait soin de faire sonner bien fort[2].

Tels étaient les discours que l'Allemagne, étonnée, entendait aux jours où Dieu préparait Luther.

Le discours terminé, l'indulgence était considérée comme « ayant établi son trône en ce lieu d'une manière « solennelle. » Des confessionnaux, ornés des armes du pape, étaient disposés. Les sous-commissaires et les confesseurs qu'ils choisissaient étaient censés représenter les pénitenciers apostoliques de Rome dans le temps d'un grand jubilé; et sur chacun de leurs confessionnaux on lisait en grands caractères leurs noms, leurs prénoms et leurs titres[3].

Alors on se pressait en foule vers les confesseurs. On venait avec une pièce de monnaie dans la main. Hommes, femmes, petits, pauvres, ceux même qui vivaient d'aumônes, chacun trouvait de l'argent. Les pénitenciers, après avoir exposé de nouveau à chacun en particulier la grandeur de l'indulgence, adressaient aux pénitents cette demande : « De combien d'argent pouvez-vous en conscience « vous priver pour obtenir une si parfaite rémission ? » Cette demande, dit l'Instruction de l'archevêque de Mayence

[1] Résolution sur la thèse 32.

[2] Tentzel *Reformationsgesch.* — Myconii *Ref. Hist.* — Instruction de l'archevêque de Mayence aux sous-commissaires de l'indulgence. — Thèses de Luther.

[3] Instruction de l'archevêque de Mayence, 5, 69.

aux commissaires, cette demande doit être faite dans ce moment, afin que les pénitents soient par là mieux disposés à contribuer.

Quatre grandes grâces étaient promises à ceux qui voulaient aider à élever la basilique de Saint-Pierre. « La première grâce que nous vous annonçons, disaient les commissaires, d'après la lettre de leur instruction, est le pardon complet de tous les péchés[1]. » Venaient ensuite trois autres grâces : l'une, le droit de se choisir un confesseur qui, toutes les fois que l'heure de la mort semblerait sonner, donnerait l'absolution de tous les péchés et même des plus grands crimes réservés au siége apostolique[2]; l'autre était la participation à tous les biens, œuvres et mérites de l'Église catholique, prières, jeûnes, aumônes, pèlerinages[3]; la dernière enfin était la rédemption des âmes qui sont dans le purgatoire.

Pour obtenir la première de ces grâces il était nécessaire d'avoir la contrition du cœur et la confession de la bouche, ou du moins l'intention de se confesser. Mais quant aux trois autres on pouvait les obtenir sans contrition, sans confession, uniquement en payant. Déjà Christophe Colomb, exaltant le prix de l'or, avait dit très sérieusement : « Qui le possède peut introduire les âmes dans le paradis. » Telle était la doctrine enseignée par l'archevêque-cardinal de Mayence et par les commissaires du pape. « Quant à ceux, disaient-ils, qui veulent délivrer des âmes du purgatoire et leur procurer le pardon de toutes leurs offenses, qu'ils mettent de l'argent dans la caisse. Mais il n'est pas nécessaire qu'ils aient la contrition du cœur ou la confession de la bouche[4]; qu'ils se hâtent seulement d'apporter leur argent, car ils feront ainsi une œuvre très utile aux âmes des trépassés et à la construction de

1 Instruction de l'archevêque de Mayence, 19.
2 *Ibid.*, 30.
3 *Ibid.*, 35.
4 « Auch ist nicht nöthig dass sie in dem Herzen zerknirscht sind, und mit dem Mund gebeichtet haben. » (*Ibid.*, 38.)

« l'église de Saint-Pierre. » De plus grands biens ne pouvaient être offerts à plus bas prix.

La confession finie, et c'était bientôt fait, les fidèles se hâtaient de se rendre vers le vendeur. Un seul était chargé de la vente. Il tenait son comptoir près de la croix. Il jetait des regards scrutateurs sur ceux qui s'approchaient de lui. Il examinait leur air, leur port, leurs habits; et il demandait une somme proportionnée à l'apparence de celui qui se présentait. Les rois, les reines, les princes, les archevêques, les évêques, devaient, selon le règlement, payer pour une indulgence ordinaire vingt-cinq ducats. Les abbés, les comtes, les barons, en payaient dix. Les autres nobles, les recteurs et tous ceux qui avaient un revenu de cinq cents florins en payaient six. Ceux qui avaient deux cents florins par an en payaient un, d'autres seulement un demi. Du reste, si cette taxe ne pouvait être suivie à la lettre, de pleins pouvoirs étaient donnés au commissaire apostolique; et le tout devait être arrangé d'après les données de la « saine raison » et la générosité du donateur [1]. Pour des péchés particuliers, Tezel avait une taxe particulière. La polygamie se payait six ducats; le vol d'église et le parjure, neuf ducats; le meurtre, huit ducats; la magie, deux ducats. Samson, qui faisait en Suisse le même commerce que Tezel en Allemagne, avait une taxe un peu différente. Il faisait payer pour un infanticide quatre livres tournois; pour un parricide ou un fratricide un ducat [2].

Les commissaires apostoliques rencontraient quelquefois des difficultés dans leur négoce. Il arrivait souvent, soit dans les villes, soit dans les villages, que les maris étaient opposés à tout ce trafic, et défendaient à leurs femmes de rien porter à ces marchands. Qu'avaient à faire leurs dévotes épouses? « N'avez-vous pas votre dot ou « d'autres biens à votre disposition? » leur disaient les vendeurs. « Dans ce cas, vous pouvez en disposer pour

1 « Nach den Sätzen der gesunden Vernunft, nach ihrer Magnificenz und Freigebigkeit. » (Instruction, etc., 26.)

2 Müller's *Reliq.*, III, p. 264.

« une œuvre si sainte, contre le gré de vos maris [1]. »

La main qui avait donné l'indulgence ne pouvait pas recevoir l'argent; cela était défendu sous les peines les plus sévères : on avait de bonnes raisons pour craindre que cette main ne fût pas fidèle. Le pénitent devait déposer lui-même le prix de son pardon dans la caisse [2]. On montrait un visage irrité à ceux qui tenaient audacieusement leurs bourses fermées [3].

Si parmi ceux qui se pressaient dans les confessionnaux se trouvait quelque homme dont le crime eût été public, sans que les lois civiles l'eussent atteint, il devait faire avant tout pénitence publique. On le conduisait d'abord dans une chapelle ou dans une sacristie; là, on le dépouillait de ses vêtements, on lui ôtait ses souliers, et on ne lui laissait que sa chemise. On lui croisait les bras sur la poitrine; on lui plaçait une lumière dans une main, un cierge dans l'autre. Puis le pénitent marchait en tête de la procession qui se rendait à la croix rouge. Il se mettait à genoux jusqu'à ce que le chant et la collecte fussent terminés. Alors le commissaire entonnait le psaume *Miserere meî!* Les confesseurs s'approchaient aussitôt du pénitent, et le conduisaient à travers la station vers le commissaire, qui, prenant la verge de sa main et l'en frappant à trois reprises doucement sur le dos [4], lui disait : « Que Dieu ait pitié de toi et te par« donne ton péché! » Il entonnait ensuite le *Kyrie eleison*. Le pénitent était ramené devant la croix, et le confesseur prononçait sur lui l'absolution apostolique, et le déclarait réintégré dans la compagnie des fidèles. Tristes momeries, terminées par une parole sainte, qui dans un tel moment était une profanation.

Voici l'une des lettres d'absolution. Il vaut la peine de connaître le contenu de ces diplômes, qui furent l'occasion de la réforme de l'Église.

1 « Wieder den Willen ihres Mannes. » (Instruction, 27.)
2 *Ibid.*, 87, 90 et 91.
3 Luth. *Op.*, Lips., XVII, 79.
4 « Dreimal gelind auf den Rücken. » (Instruction.)

« Que notre Seigneur Jésus-Christ ait pitié de toi, N. N***, « et t'absolve par les mérites de sa très sainte passion! Et « moi, en vertu de la puissance apostolique qui m'a été « confiée, je t'absous de toutes les censures ecclésiastiques, « jugements et peines que tu as pu mériter; de plus, de « tous les excès, péchés et crimes que tu as pu commettre, « quelque grands et énormes qu'ils puissent être et pour « quelque cause que ce soit, fussent-ils même réservés à « notre très-saint père le pape et au siége apostolique. « J'efface toutes les taches d'inhabileté et toutes les notes « d'infamie que tu aurais pu t'attirer à cette occasion. Je « te remets les peines que tu aurais dû endurer dans le « purgatoire. Je te rends de nouveau participant des sacre- « ments de l'Église. Je t'incorpore derechef dans la com- « munion des saints, et je te rétablis dans l'innocence et « la pureté dans laquelle tu as été à l'heure de ton bap- « tême. En sorte qu'au moment de ta mort la porte par la- « quelle on entre dans le lieu des tourments et des peines « te sera fermée, et qu'au contraire la porte qui conduit « au paradis de la joie te sera ouverte. Et si tu ne devais « pas bientôt mourir, cette grâce demeurera immuable « pour le temps de ta fin dernière.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

« Frère JEAN TEZEL, commissaire, l'a signé de sa propre « main. »

Avec quelle habileté des paroles présomptueuses et mensongères sont ici intercalées entre des paroles saintes et chrétiennes !

Tous les fidèles devaient venir se confesser dans le lieu même où la croix rouge était plantée. Il n'y avait d'exception que pour les malades, les vieillards et les femmes enceintes. Si cependant il se trouvait dans le voisinage quelque noble en son château, quelque grand personnage en son palais, il y avait aussi exemption pour lui [1]; car il pouvait ne pas se soucier d'être mêlé à tout ce peuple, et son

1 Instruction, 9.

argent valait bien la peine qu'on allât le chercher dans sa maison.

Y avait-il quelque couvent dont les chefs, opposés au commerce de Tezel, défendissent à leurs moines de visiter les lieux où l'indulgence avait érigé son trône, on trouvait encore moyen de remédier au mal en leur envoyant des confesseurs chargés de les absoudre, contre les règles de leur ordre et la volonté de leurs chefs [1]. On ne laissait pas un filet de la mine sans trouver moyen de l'exploiter.

Puis arrivait ce qui était le but et la fin de toute l'affaire: la supputation des deniers. Pour plus de sûreté, le coffre avait trois clefs : l'une était dans les mains de Tezel; la seconde, dans celles du trésorier délégué de la maison Fugger d'Augsbourg, à qui l'on avait commis cette vaste entreprise; la troisième était confiée à l'autorité civile. Quand le moment était venu, les caisses étaient ouvertes en présence d'un notaire public, et le tout était dûment compté et enregistré. Christ ne devait-il pas se lever pour chasser du sanctuaire ces vendeurs profanes?

La mission terminée, les marchands se délassaient de leurs peines. L'instruction du commissaire général leur défendait, il est vrai, de fréquenter les cabarets et les lieux suspects [2]; mais ils se souciaient peu de cette interdiction. Les péchés devaient paraître bien peu redoutables à des gens qui en faisaient un si facile trafic. « Les questeurs « menaient une mauvaise vie, dit un historien catho- « lique-romain; ils dépensaient dans les cabarets, dans les « brelans et dans les lieux infâmes tout ce que le peuple « retranchait de ses nécessités [3]. » On assure même que lorsqu'ils étaient dans les cabarets il leur arrivait de jouer aux dés le salut des âmes [4].

1 Instruction, 69.
2 *Ibid.*, 4.
3 Sarpi, *Conc. de Trente*, p. 5.
4 Schröck, *K. G. v. d. R.*, I, 116.

II

Mais voyons à quelles scènes cette vente du pardon des péchés donnait alors lieu en Allemagne. Il est des traits qui à eux tout seuls peignent les temps. Nous aimons à laisser parler les hommes dont nous racontons l'histoire.

A Magdebourg, Tezel refusait d'absoudre une femme riche, à moins, lui disait-il, qu'elle ne lui payât à l'avance cent florins. Elle demanda conseil à son confesseur ordinaire, qui était franciscain : « Dieu donne gratuitement la « rémission des péchés, lui répondit cet homme, il ne la « vend pas. » Cependant il la pria de ne point dire à Tezel l'avis qu'elle avait reçu de lui. Mais le marchand ayant pourtant entendu rapporter cette parole, si contraire à son intérêt : « Un tel conseiller, s'écria-t-il, mérite qu'on le « chasse ou qu'on le brûle [1]. »

Tezel ne trouvait que rarement des hommes assez éclairés, et plus rarement encore des hommes assez courageux pour lui résister. D'ordinaire il avait bon marché de la foule superstitieuse. Il avait érigé à Zwickau la croix rouge des indulgences, et les bons paroissiens s'étaient hâtés de faire sonner au fond de la caisse l'argent qui devait les délivrer. Il s'en allait la bourse pleine. La veille de son départ, les chapelains et leurs acolytes lui demandent un repas d'adieu. La demande était juste. Mais comment faire? l'argent était déjà compté et scellé. Le lendemain matin, il fait sonner la grosse cloche. La foule se précipite dans le temple; chacun pense qu'il est arrivé quelque chose d'extraordinaire, puisque la station était terminée. « J'étais « résolu, dit-il, à partir ce matin; mais la nuit dernière j'ai « été réveillé par des gémissements : j'ai prêté l'oreille... « c'était du cimetière qu'ils venaient... Hélas! c'est une « pauvre âme qui m'appelle, et qui me supplie instamment

1 Scultet, *Annal. evangel.*, p. 4.

« de la délivrer du tourment qui la consume. Je suis donc « resté un jour de plus, afin d'émouvoir à compassion les « cœurs chrétiens en faveur de cette âme malheureuse. « Moi-même je veux être le premier à donner; mais qui « ne suivra pas mon exemple sera digne de la condamna- « tion. » Quel cœur n'eût pas répondu à un tel appel? Qui sait, d'ailleurs, quelle est cette âme qui crie dans le cimetière? On donne avec abondance; et Tezel offre aux chapelains et à leurs acolytes un joyeux repas, dont les offrandes présentées en faveur de l'âme de Zwickau servent à payer les frais [1].

Les marchands d'indulgences s'étaient établis à Haguenau en 1517. La femme d'un cordonnier, profitant de l'autorisation que donnait l'Instruction du commissaire général, s'était procuré, malgré la volonté de son mari, une lettre d'indulgence, et l'avait payée un florin d'or. Elle mourut peu après. Le mari n'ayant pas fait dire de messe pour le repos de son âme, le curé l'accusa de mépris pour la religion, et le juge d'Haguenau le somma de comparaître. Le cordonnier prit en poche l'indulgence de sa femme, et se rendit à l'audience. — « Votre femme est-elle morte? » lui demanda le juge, « Oui, répondit-il. — Qu'avez-vous « fait pour elle? — J'ai enseveli son corps, et j'ai re- « commandé son âme à Dieu. — Mais avez-vous fait dire « une messe pour le salut de son âme? — Je ne l'ai « point fait; c'était inutile; elle est entrée dans le ciel au « moment de sa mort. — D'où savez-vous cela? — En « voici la preuve. » En disant ces mots, il tire l'indulgence de sa poche, et le juge, en présence du curé, y lit en autant de mots, qu'au moment de sa mort la femme qui l'a reçue n'ira pas dans le purgatoire, mais entrera tout droit dans le ciel. « Si M. le curé prétend qu'une « messe est encore nécessaire, ajoute-t-il, ma femme a été « trompée par notre très-saint-père le pape; si elle ne l'a « pas été, c'est alors M. le curé qui me trompe. » Il n'y

[1] Löscher's *Ref. Acta*, I, 404. — Luth. *Op.*, XV, 443, etc.

avait rien à répondre, l'accusé fut renvoyé absous. Ainsi le bon sens du peuple faisait justice de ces fraudes pieuses [1].

Un jour que Tezel prêchait à Leipsig, et qu'il mêlait à sa prédication quelques-unes de ces histoires dont nous avons donné un échantillon, deux étudiants indignés, sortirent de l'église en s'écriant : « Il nous est impossible d'entendre « plus longtemps les facéties et les puérilités de ce moine [2]. » L'un d'eux, assure-t-on, était le jeune Camérarius, qui fut plus tard l'intime ami de Mélanchthon, et qui écrivit sa vie.

Mais celui de tous les jeunes gens de l'époque sur lequel Tezel fit le plus d'impression fut sans doute Myconius, célèbre plus tard comme réformateur et comme historien de la Réformation. Il avait reçu une éducation chrétienne. « Mon fils, lui disait souvent son père, homme pieux « de la Franconie, prie fréquemment; car toutes choses « nous sont données gratuitement de Dieu seul. Le sang « de Christ, ajoutait-il, est la seule rançon pour les péchés « de tout le monde. O mon fils, quand il n'y aurait que « trois hommes qui dussent être sauvés par le sang de « Christ, crois, et crois avec assurance, que tu es l'un de « ces trois hommes-là [3]. C'est un affront fait au sang du « Sauveur que de douter qu'il sauve. » Puis, mettant son fils en garde contre le commerce qui commençait alors à s'établir en Allemagne : « Les indulgences romaines, lui di- « sait-il encore, sont des filets à pêcher l'argent, qui ser- « vent à tromper les simples. La rémission des péchés et « la vie éternelle ne s'achètent pas. »

A l'âge de treize ans, Frédéric fut envoyé à l'école d'Annaberg pour terminer ses études. Peu après, Tezel arriva dans cette ville et y séjourna deux ans. On accourait en foule à ses prédications. « Il n'y a, s'écriait Tezel de sa « voix de tonnerre, il n'y a d'autre moyen d'obtenir la vie « éternelle que la satisfaction des œuvres. Mais cette satis-

1 Musculi *Loci communes*, p. 362.
2 Hoffmann's *Reformationsgesch.*, v. Leipzig, p. 32.
3 « Si tantum tres homines essent salvandi per sanguinem Christi, certo statueret unum se esse ex tribus illis. » (Melch. Adami *Vita Mycon.*)

« faction est impossible à l'homme. Il ne peut donc que « l'acheter du pontife romain [1]. »

Quand Tezel dut quitter Annaberg, ses discours devinrent plus pressants. « Bientôt, s'écriait-il avec l'accent de « la menace, je mettrai bas la croix, je fermerai la porte « du ciel [2], j'éteindrai l'éclat de ce soleil de grâce qui re- « luit à vos yeux. » Puis reprenant la voix tendre de l'exhortation : « Voici le jour du salut, disait-il; voici le temps « favorable! » Haussant de nouveau la voix, le Stentor pontifical [3], qui s'adressait aux habitants d'un pays dont les mines faisaient la richesse, s'écriait avec force : Appor- « tez, bourgeois d'Annaberg ; contribuez largement en fa- « veur des indulgences, et vos mines et vos montagnes se- « ront remplies d'argent pur! » Enfin, à la Pentecôte, il déclara qu'il distribuerait ses lettres aux pauvres gratuitement et pour l'amour de Dieu.

Le jeune Myconius se trouvait au nombre des auditeurs de Tezel. Il sentit en lui un ardent désir de profiter de cette offre. « Je suis, » dit-il en latin aux commissaires vers lesquels il se rendit, « je suis un pauvre pécheur, et j'ai be- « soin d'un pardon gratuit. — Ceux-là seuls, répondirent « les marchands, peuvent avoir part aux mérites de Christ « qui tendent à l'Église des mains secourables, c'est-à-dire « qui donnent de l'argent. — Que signifient donc, dit Myco- « nius, ces promesses de don gratuit affichées aux portes « et aux murs des temples? — Donnez au moins un gros, » « disent les gens de Tezel, après avoir en vain intercédé au- « près de leur maître en faveur du jeune homme. — Je ne le « puis.— Seulement six deniers. — Je ne les ai pas même. » Les dominicains craignent alors qu'il ne soit venu pour les surprendre. « Ecoute, lui disent-ils, nous voulons te faire un « cadeau de six deniers. » Alors le jeune homme élevant la voix avec indignation leur répondit : « Je ne veux pas d'in- « dulgences qu'on achète. Si je voulais en acheter, je n'au-

1 « Si nummis redimatur a pontifice romano. » (Melch. Adam.)
2 « Clausurum januam cœli. » (*Ibid.*)
3 « Stentor pontificius. » (*Ibid.*)

« rais qu'à vendre un de mes livres d'école. Je veux un par-« don gratuit et pour l'amour de Dieu seul. Vous rendrez « compte à Dieu d'avoir pour six deniers laissé échapper le « salut d'une âme. — Qui t'a envoyé pour nous surprendre ? « s'écrient les marchands. — Le désir seul de recevoir la « grâce de Dieu a pu me faire paraître devant de si grands « seigneurs, » répond le jeune homme ; et il se retire.

« J'étais fort attristé, dit-il, d'être ainsi renvoyé sans « pitié. Mais je sentais cependant en moi un consolateur « qui me disait qu'il y avait un Dieu dans le ciel, qui par-« donnait, sans argent et sans aucun prix, aux âmes repen-« tantes, pour l'amour de son Fils Jésus-Christ. Comme je « prenais congé de ces gens-là, le Saint-Esprit toucha mon « cœur. Je fondis en larmes, et je priai le Seigneur avec « sanglots : O Dieu ! m'écriai-je, puisque ces hommes « m'ont refusé la rémission de mes péchés, parce que je « manquais d'argent pour la payer, toi, Seigneur, aie pitié « de moi et me les remets par pure grâce. Je me rendis « dans ma chambre, je pris mon crucifix, qui se trouvait « sur mon pupitre ; je le mis sur ma chaise, et je me pro-« sternai devant lui. Je ne saurais pas décrire ce que j'é-« prouvai. Je demandai à Dieu d'être mon père et de faire « de moi tout ce qui lui plairait. Je sentis ma nature chan-« gée, convertie, transformée. Ce qui me réjouissait aupara-« vant devint pour moi un objet de dégoût. Vivre avec Dieu « et lui plaire était mon plus ardent, mon unique désir [1]. »

Ainsi Tezel préparait lui-même la Réformation. Par de criants abus il frayait la voie à une doctrine plus pure ; et l'indignation qu'il excitait dans une jeunesse généreuse devait éclater un jour avec puissance. On en peut juger par le trait suivant :

Un gentilhomme saxon, qui avait entendu Tezel à Leipsig, avait été indigné de ses mensonges. Il s'approche du moine, et lui demande s'il a le droit de pardonner les péchés qu'on a l'intention de commettre. « Assurément, répond

[1] Lettre de Myconius à Eberus, dans Hechtii *Vita Tezelii*, Wittemb., p. 114.

« Tezel, j'ai reçu pour cela plein pouvoir du pape. — Eh bien, « reprend le chevalier, je voudrais exercer sur l'un de mes « ennemis une petite vengeance, sans porter atteinte à sa « vie. Je vous donne dix écus si vous voulez me remettre « une lettre d'indulgence qui m'en justifie pleinement. » Tezel fit quelques difficultés : ils tombèrent cependant d'accord de la chose, moyennant trente écus. Bientôt après, le moine part de Leipsig. Le gentilhomme, accompagné de ses valets, l'attendait dans un bois entre Jüterbock et Treblin; il fond sur lui, lui fait donner quelques coups de bâton, et enlève la riche caisse des indulgences que l'inquisiteur emportait avec lui. Tezel crie à la violence, et porte plainte devant les tribunaux. Mais le gentilhomme montre la lettre que Tezel a signée lui-même, et qui l'exempte à l'avance de toute peine. Le duc George, que cette action avait d'abord fort irrité, ordonna, à la vue de cet écrit, qu'on renvoyât l'accusé absous [1].

Partout ce commerce agitait les esprits, partout on s'en entretenait. C'était le sujet des conversations dans les châteaux, dans les académies, dans les maisons des bourgeois, comme dans les auberges, dans les cabarets et dans tous les lieux de rassemblement du peuple [2]. Les opinions étaient partagées; les uns croyaient, les autres s'indignaient. Quant à la partie saine de la nation, elle rejetait avec dégoût le système des indulgences. Cette doctrine était tellement contraire à l'Écriture sainte et à la morale, que tous les hommes qui avaient quelque connaissance de la Bible ou quelque lumière naturelle, la condamnaient intérieurement et n'attendaient qu'un signal pour s'y opposer. D'un autre côté, les moqueurs trouvaient ample matière de raillerie. Le peuple, que la mauvaise conduite des prêtres irritait depuis bien des années, et que la crainte des punitions retenait seule encore dans un certain respect, se laissait aller à toute sa haine. Partout on entendait des plaintes

[1] Albinus, *Meissn. Chronik. L. W.* (W.), XV, 446, etc. — Hechtius, in *Vit. Tezelii.*

[2] Luth. *Op.* (Lips.), XVII, p. 111 et 116.

et des sarcasmes sur l'amour de l'argent qui dévorait le clergé.

On ne s'en tenait pas là. On attaquait la puissance des clefs, et l'autorité du souverain pontife. « Pourquoi, disait-« on, le pape ne délivre-t-il pas à la fois toutes les âmes « du purgatoire, par une sainte charité et à cause de la « grande misère de ces âmes, puisqu'il en délivre un si « grand nombre pour l'amour d'un argent périssable et de « la cathédrale de Saint-Pierre? Pourquoi célèbre-t-on « toujours les fêtes et les anniversaires pour les morts? « Pourquoi le pape ne rend-il pas, ou ne permet-il pas « que l'on reprenne les bénéfices et les prébendes qui ont « été fondés en faveur des morts, puisque maintenant il « est inutile et même répréhensible de prier pour ceux que « les indulgences ont à jamais délivrés? Quelle est donc « cette nouvelle sainteté de Dieu et du pape, que pour « l'amour de l'argent ils accordent à un homme impie et « ennemi de Dieu de délivrer du purgatoire une âme pieuse « et aimée du Seigneur, plutôt que de la délivrer eux-« mêmes gratuitement par amour et à cause de sa grande « misère [1]? »

On racontait la conduite grossière et immorale des trafiquants d'indulgences. Pour payer, disait-on, ce qu'ils doivent aux voituriers qui les transportent avec leurs marchandises, aux aubergistes chez lesquels ils logent, ou à quiconque leur rend quelque service, ils donnent une lettre d'indulgence pour quatre âmes, pour cinq âmes, ou pour tel autre nombre d'âmes, selon les cas. Ainsi les brevets de salut avaient cours dans les hôtelleries et sur les marchés, comme des billets de banque ou comme du papier-monnaie. « Apportez! apportez! disaient les gens du peu-« ple; voilà la tête, le ventre, la queue et tout le contenu « de leur sermon [2]. »

Un mineur de Schneeberg rencontra un vendeur d'in-

[1] Luther, Thèses sur les Indulgences. Th. 82, 83 et 84.
[2] Luth. *Op.* (Lips.), XVII, p. 79.

dulgences : « Faut-il ajouter foi, lui dit-il, à ce que vous avez souvent dit de la force de l'indulgence et de l'autorité du pape, et croire qu'on peut, en jetant un denier dans la caisse, racheter une âme du purgatoire? » Le marchand d'indulgences l'affirme. « Ah! reprend le mineur, quel homme impitoyable doit donc être le pape, qu'il laisse ainsi, pour un misérable denier, une pauvre âme crier si longtemps dans les flammes! S'il n'a pas d'argent comptant, qu'il amasse quelque cent milliers d'écus, et qu'il délivre tout d'une fois toutes ces âmes. Nous autres pauvres gens, nous lui en payerions volontiers les intérêts et le capital. »

Ainsi l'Allemagne était lasse du trafic honteux qui se faisait au milieu d'elle. On ne pouvait plus y supporter les impostures de ces maîtres fripons de Rome, comme dit Luther [1]. Cependant aucun évêque, aucun théologien n'osait s'opposer à leur charlatanisme et à leurs fraudes. Les esprits étaient en suspens. On se demandait si Dieu ne susciterait pas quelque homme puissant pour l'œuvre qu'il y avait à faire; mais on ne voyait paraître cet homme nulle part.

III

Le pape qui occupait alors le trône pontifical n'était pas un Borgia : c'était Léon X, de l'illustre famille des Médicis. Il était habile, sincère, plein de bonté et de douceur. Son commerce était affable, sa libéralité sans bornes, ses mœurs personnelles supérieures à celles de sa cour; le cardinal Pallavicini reconnaît cependant qu'elles ne furent pas à

1 « Fessi erant Germani omnes, ferendis explicationibus, nundinationibus, et infinitis imposturis Romanensium nebulonum. » (Luth. *Op. lat.*, in præf.)

l'abri de tout reproche. A ce caractère aimable il joignait plusieurs des qualités d'un grand prince. Il se montrait l'ami des sciences et des arts. C'est en sa présence que furent représentées les premières comédies italiennes; il en est peu de celles de son temps qu'il n'ait vu jouer. Il était passionné pour la musique; chaque jour son palais retentissait du son des instruments et on l'entendait souvent lui-même fredonner les airs qu'on avait exécutés devant lui. Il aimait la magnificence, et il n'épargnait rien quand il s'agissait de fêtes, de jeux, de théâtres, de présents ou de récompenses. Aucune cour ne surpassait en éclat et en plaisirs celle du souverain pontife. Aussi, quand on apprit que Julien Médicis pensait à fixer sa résidence à Rome avec sa jeune épouse : « Loué soit Dieu! s'écria le « cardinal Bibliena, le plus influent des conseillers de « Léon X; car il ne nous manquait rien ici qu'une cour « de dames[1]. » Une cour de dames était le complément nécessaire de la cour du pape. Mais le sentiment religieux était une chose complétement inconnue à Léon. « Il avait « tant d'agréments dans ses manières, qu'il eût été un « homme accompli s'il avait eu quelque connaissance des « choses de la religion et un peu plus d'inclination à la « piété, de laquelle il ne se mit jamais guère en peine, dit « Sarpi[2]. »

Léon avait besoin de beaucoup d'argent. Il devait pourvoir à ses vastes dépenses, suffire à toutes ses libéralités, remplir la bourse d'or qu'il jetait chaque jour au peuple, entretenir les spectacles licencieux du Vatican, satisfaire aux nombreuses demandes de ses parents et de ses courtisans, adonnés aux voluptés, doter sa sœur, qui avait épousé le prince Cibo, fils naturel du pape Innocent VIII, et suffire aux dépenses occasionnées par son goût pour les lettres, les arts et les plaisirs. Son cousin, le cardinal Pucci, aussi

1 Ranke, *Rœmische Pæbste*, I, p. 71.
2 *Concile de Trente*, p. 4. Pallavicini en prétendant réfuter Sarpi confirme et même aggrave son témoignage : « Suo plane officio defuit (Leo)... venationes, facetias, pompas adeo frequentes... » (*Conc. Trid. Hist.*, 1, p. 8, 9.)

habile dans l'art d'amasser que Léon dans celui de prodiguer, lui conseilla de recourir à la ressource des indulgences. Le pape publia donc une bulle, annonçant une indulgence générale, dont le produit serait destiné, disait-il, à la construction de l'église de Saint-Pierre, ce monument de la magnificence sacerdotale. Dans une lettre donnée à Rome, sous l'anneau du pêcheur, en novembre 1517, Léon demande à son commissaire des indulgences 147 ducats d'or, pour payer un manuscrit du trente-troisième livre de Tite-Live. De tous les usages qu'il fit de l'argent des Germains ce fut sans doute là le meilleur. Mais encore était-il étrange de délivrer les âmes du purgatoire pour acheter le manuscrit de l'histoire des guerres du peuple romain.

Alors se trouvait en Allemagne un jeune prince qui était, à beaucoup d'égards, une image vivante de Léon X : c'était Albert, frère cadet de l'électeur Joachim de Brandebourg. Ce jeune homme, âgé de vingt-quatre ans, avait été fait archevêque et électeur de Mayence et de Magdebourg; deux ans plus tard il fut nommé cardinal. Albert n'avait ni les vertus ni les vices qu'on rencontre souvent chez les hauts dignitaires de l'Église. Jeune, léger, mondain, mais non sans quelques sentiments généreux, il voyait fort bien plusieurs des abus de la catholicité, et se souciait peu des moines fanatiques qui l'entouraient. Son équité le portait à reconnaître, au moins en partie, la justice de ce que demandaient les amis de l'Évangile. Dans le secret de son cœur, il n'était pas très opposé à Luther. Capiton, l'un des réformateurs les plus distingués, fut longtemps son chapelain, son conseiller et son confident intime. Albert assistait régulièrement à ses prédications. « Il ne méprisait pas « l'Évangile, dit Capiton ; il l'estimait beaucoup au con« traire, et pendant longtemps il empêcha les moines d'at« taquer Luther. » Mais il eût voulu que celui-ci ne le compromît pas, et que, tout en signalant les erreurs de doctrine et les vices des membres inférieurs du clergé, il se gardât bien de mettre au grand jour les fautes des évê-

ques et des princes. Il craignait par-dessus tout de voir son nom mêlé à cette affaire. « Voyez, » disait plus tard à Luther le confiant Capiton, porté à se faire illusion, comme on l'est souvent dans des situations semblables à la sienne, « voyez l'exemple de Jésus-Christ et des apôtres : ils ont « repris les pharisiens, l'inceste de Corinthe; mais ils n'ont « jamais nommé les coupables. Vous ne savez pas ce qui « se passe dans le cœur des évêques. Il s'y trouve plus de « bien que vous ne le pensez peut-être. » Mais l'esprit léger et profane d'Albert devait, encore plus que les susceptibilités et les craintes de son amour-propre, l'éloigner de la Réformation. Affable, spirituel, bien fait, somptueux, dissipateur, se plaisant dans les délices de la table, dans les riches équipages, dans la magnificence des édifices, dans les plaisirs licencieux et dans la société des gens de lettres, ce jeune archevêque-électeur était en Allemagne ce que Léon X était à Rome. Sa cour était l'une des plus magnifiques de l'Empire. Il était prêt à sacrifier aux plaisirs et aux grandeurs tous les pressentiments de vérité qui pouvaient s'être glissés dans son cœur. Néanmoins on vit en lui, jusqu'à la fin, une certaine résistance et des convictions meilleures; plus d'une fois il donna des preuves de sa modération et de son équité.

Albert avait besoin d'argent, comme Léon. De riches négociants d'Augsbourg, les Fugger, lui avaient fait des avances. Il fallait payer ses dettes. En outre, bien qu'il eût su accumuler deux archevêchés et un évêché, il n'avait pas de quoi payer à Rome son pallium. Cet ornement de laine blanche, semé de croix noires et bénit par le pape, qui l'envoyait aux archevêques comme marque de leur dignité, leur coûtait 26,000, quelques-uns disent 30,000 florins. Albert eut tout naturellement l'idée de recourir, pour obtenir de l'argent, aux mêmes moyens que le pape. Il lui demanda la ferme générale des indulgences, ou, comme l'on disait à Rome, des « péchés des Germains. »

Quelquefois les papes les exploitaient eux-mêmes; d'autres fois ils les affermaient, comme quelques gouvernements

afferment encore aujourd'hui les maisons de jeu. Albert offrit à Léon de partager avec lui les profits de l'affaire. Léon, en acceptant le bail, exigea qu'il payât immédiatement le prix du pallium. Albert, qui comptait précisément sur les indulgences pour l'acquitter, s'adressa de nouveau aux Fugger, qui, jugeant l'affaire bonne, firent à certaines conditions l'avance demandée, et furent nommés caissiers de l'entreprise. C'étaient les banquiers des princes de cette époque. Plus tard on les fit comtes, pour les services qu'ils avaient rendus.

Le pape et l'archevêque s'étant ainsi partagé à l'avance les dépouilles des bonnes âmes de l'Allemagne, il s'agissait de trouver ceux qui seraient chargés de réaliser l'affaire. On l'offrit d'abord à l'ordre des franciscains, et leur gardien fut adjoint à Albert. Mais ces moines ne s'en souciaient pas, parce qu'elle était déjà en mauvaise réputation auprès des honnêtes gens. Les augustins, parmi lesquels se trouvaient plus de lumières que dans les autres ordres religieux, s'en fussent moins souciés encore. Cependant les franciscains craignaient de déplaire au pape, qui venait d'envoyer à leur général de Forli le chapeau de cardinal, chapeau qui avait coûté 30,000 florins à ce pauvre ordre mendiant. Le gardien jugea plus prudent de ne pas refuser ouvertement; mais il suscita à Albert toutes sortes de difficultés. Jamais ils ne pouvaient s'entendre; aussi l'Électeur accepta-t-il avec empressement la proposition qui lui fut faite de se charger seul de l'affaire. Les dominicains, de leur côté, convoitaient une part dans l'exploitation générale qui allait commencer. Tezel, déjà fameux dans le métier, accourut à Mayence pour offrir ses services à l'Électeur. On se rappelait le talent dont il avait fait preuve en publiant les Indulgences pour les chevaliers de l'ordre Teutonique de la Prusse et de la Livonie; on accepta donc ses propositions, et tout ce trafic passa ainsi dans les mains de son ordre[1].

[1] Seckendorf, p. 42.

IV

Luther entendit, autant que nous le savons, parler pour la première fois de Tezel à Grimma, en 1516, au moment où il commençait sa visite des Églises. On vint rapporter à Staupitz, qui se trouvait encore avec Luther, qu'il y avait à Vurzen un marchand d'indulgences nommé Tezel, qui faisait grand bruit. On cita même quelques-unes de ses paroles extravagantes. Luther s'en indigna, et s'écria : « Si « Dieu le permet, je ferai un trou à son tambour[1]. »

Tezel revenait de Berlin, où il avait reçu l'accueil le plus amical de l'électeur Joachim, frère du fermier général, lorsqu'il vint s'établir à Jüterbock. Staupitz, profitant de la confiance qu'avait en lui l'électeur Frédéric, lui avait souvent représenté les abus des indulgences et les scandales des quêteurs[2]. Les princes de Saxe, indignés contre ce commerce honteux, avaient interdit au marchand l'entrée de leurs provinces. Il devait donc demeurer sur les terres de son patron, l'archevêque de Magdebourg ; mais il approchait de la Saxe autant qu'il le pouvait : Jüterbock n'était qu'à quatre milles de Wittemberg. « Ce grand batteur de « bourses, dit Luther, se mit à battre[3] bravement le pays, « en sorte que l'argent commença à sauter, à tomber et à « sonner dans les caisses. » Le peuple accourut en foule de Wittemberg au marché d'indulgences de Jüterbock.

Luther était encore, à cette époque, rempli de respect pour l'Église et pour le pape. « J'étais alors, dit-il, un « moine, un papiste des plus insensés, tellement enivré et « même tellement noyé dans les doctrines de Rome, que « j'aurais volontiers aidé, si je l'avais pu, à tuer quiconque

1 Lingke *Reisegesch. Luthers*, p. 27.
2 « Instillans ejus pectori frequentes indulgentiarum abusus. » (Cochlœus, IV.)
3 En allemand, battre en grange, « dreschen. » (Luth. *Op.*, XVII.)

« eût eu l'audace de refuser le moins du monde obéissance « au pape[1]. J'étais un véritable Saül, comme il en est en« core plusieurs. » Mais en même temps son cœur était prêt à s'embraser pour tout ce qu'il reconnaissait être la vérité, et contre tout ce qu'il croyait être l'erreur. « J'étais un « jeune docteur, sorti récemment de la forge, ardent et « joyeux dans la Parole du Seigneur[2]. »

Luther était un jour assis dans le confessionnal à Wittemberg. Plusieurs bourgeois de la ville se présentent successivement; ils se confessent coupables de grands désordres. Adultère, libertinage, usure, bien mal acquis, voilà ce dont viennent entretenir le ministre de la Parole ces âmes dont un jour il devra rendre compte. Il reprend, il corrige, il éclaire. Mais quel est son étonnement quand ces gens lui répondent qu'ils ne veulent point abandonner leurs péchés!... Tout épouvanté, le pieux moine leur déclare que puisqu'ils ne veulent point promettre de se convertir, il ne peut leur donner l'absolution. Les malheureux en appellent alors à leurs lettres d'indulgences; ils les exhibent, et ils en revendiquent la vertu. Mais Luther répond qu'il s'embarrasse peu du papier qu'on lui montre, et ajoute : *Si vous ne vous convertissez, vous périrez tous.* On se récrie, on réclame; le docteur est inébranlable : il faut qu'on cesse de mal faire, qu'on apprenne à bien faire, autrement point d'absolution. « Gardez-vous, ajoute-t-il, « de prêter l'oreille aux clameurs des vendeurs d'indul« gences : vous avez de meilleures choses à faire que d'a« cheter ces licences, qu'ils vous vendent au prix le plus « vil[3]. »

Très alarmés, ces habitants de Wittemberg se hâtent de retourner vers Tezel; ils lui racontent qu'un moine augustin ne fait aucun cas de ces lettres. Tezel, à cette nouvelle,

1 « Monachum, et papistam insanissimum, ita ebrium, imo submersum in dogmatibus papæ, etc. » (*Op.* (W.), I, in præf.)

2 Luth. *Op.* (W.), XXII.

3 « Cœpi dissuadere populis et eos dehortari ne indulgentiariorum clamoribus aurem præberent... » (Luth. *Op. lat.*, in præf.)

rugit de colère. Il crie en chaire, il insulte, il maudit[1]; et pour frapper davantage le peuple de terreur, il fait allumer à plusieurs reprises un feu sur la grande place, et déclare qu'il a reçu du pape l'ordre de brûler les hérétiques qui oseraient s'élever contre ses très saintes indulgences.

Tel est le fait qui fut, non la cause, mais l'occasion première de la Réformation. Un pasteur, voyant les brebis de son troupeau dans une voie où elles doivent se perdre, cherche à les en tirer. Il ne pense point encore à réformer l'Église et le monde. Il a vu Rome et sa corruption; mais il ne s'élève point contre Rome. Il pressent quelques-uns des abus sous lesquels la chrétienté gémit; mais il ne pense pas à corriger ces abus. Il ne veut pas se faire réformateur[2]. Il n'a pas plus un plan pour la réformation de l'Église, qu'il n'en a eu un pour la sienne propre. Dieu veut la réforme, et Luther pour la réforme. Ce même remède, qui s'est montré si efficace pour le guérir de ses propres misères, la main de Dieu l'appliquera par lui aux misères de la chrétienté. Il demeure tranquille dans le cercle qui lui est assigné. Il marche simplement où son maître l'appelle. Il remplit à Wittemberg ses devoirs de professeur, de prédicateur, de pasteur. Il est assis dans le temple où les membres de son Église viennent lui ouvrir leur cœur. C'est là, c'est sur ce terrain que le mal vient l'attaquer et que l'erreur vient le chercher elle-même. On veut l'empêcher de s'acquitter de sa charge. Sa conscience liée à la Parole de Dieu se soulève. N'est-ce pas Dieu qui l'appelle? Résister est un devoir : c'est donc aussi un droit. Il doit parler. Ainsi furent ordonnés les événements par ce Dieu qui voulait restaurer la chrétienté par le fils d'un maître de forges, et faire passer par ses fourneaux la doctrine impure de l'Église, afin de la purifier, dit Mathesius[1].

1 « Wütet, schilt und maledeit græulich auf dem Predigtstuhl. » (Myconius, *Reformationsgesch.*)

2 « Hæc initia fuerunt hujus controversiæ, in qua Lutherus, nihil adhuc suspicans aut somnians de futura mutatione rituum. » (Melanchth. *Vita Luth.*)

3 « Die verseurte Lehr durch den Ofen gehen. » (p. 10.)

Après cet exposé, il n'est pas nécessaire sans doute de réfuter une imputation mensongère, inventée par quelques-uns des ennemis de Luther, mais seulement après sa mort. Une jalousie d'ordre, a-t-on dit, la douleur de voir un commerce honteux et réprouvé confié aux dominicains plutôt qu'aux augustins, qui en avaient joui jusqu'à cette heure, portèrent le docteur de Wittemberg à attaquer Tezel et ses doctrines. Le fait bien établi, que ce trafic avait d'abord été offert aux franciscains, qui n'en avaient pas voulu, suffit pour réfuter cette fable, répétée par des écrivains qui se sont copiés les uns les autres. Le cardinal Pallavicini lui-même affirme que les augustins n'avaient jamais rempli cette charge [1]. Au reste, nous avons vu le travail de l'âme de Luther. Sa conduite n'a pas besoin d'une autre interprétation. Il fallait qu'il confessât hautement la doctrine à laquelle il devait son bonheur. Dans le christianisme, quand on a trouvé un bien pour soi-même on veut aussi le communiquer aux autres. De nos jours on doit abandonner ces explications puériles et indignes de la grande révolution du seizième siècle. Il fallait un levier plus puissant pour soulever un monde. La Réformation n'était pas dans Luther seulement; son siècle la devait enfanter.

Luther, que l'obéissance à la vérité de Dieu et la charité envers les hommes appelaient également, monta en chaire. Il prémunit ses auditeurs, mais avec douceur [2], ainsi qu'il le dit lui-même. Son prince avait obtenu du pape pour l'église du château à Wittemberg des indulgences particulières. Quelques-uns des coups dont il allait frapper les indulgences de l'inquisiteur pourraient bien tomber sur celles de l'Électeur. N'importe! il s'exposera à sa disgrâce. S'il cherchait à plaire aux hommes il ne serait pas serviteur de Christ.

« Nul ne peut prouver par l'Écriture que la justice de « Dieu demande une peine ou une satisfaction au pécheur, »

[1] « Falsum est consuevisse hoc munus injungi eremitanis S. Augustini... » (p. 14.)
[2] Sauberlich.

dit le fidèle ministre de la Parole au peuple de Wittemberg. « Le seul devoir qu'elle lui impose, c'est une vraie « repentance, une sincère conversion, la résolution de por« ter la croix de Jésus-Christ et de s'appliquer aux bonnes « œuvres. C'est une grande erreur que de prétendre satis« faire soi-même pour ses péchés à la justice de Dieu; car « Dieu les pardonne toujours gratuitement, par une grâce « inestimable.

« L'Église chrétienne, il est vrai, demande quelque chose « au pécheur, et par conséquent elle peut le lui remettre. « Mais c'est là tout... Et encore, ces indulgences de l'Église « ne sont tolérées qu'à cause des chrétiens paresseux et « imparfaits, qui ne veulent pas s'exercer avec zèle aux « bonnes œuvres; car elles n'excitent personne à la sancti« fication, mais elles laissent chacun dans l'imperfection. »

Puis, abordant le prétexte sous lequel les indulgences sont publiées : « On ferait beaucoup mieux, continue-t-il, « de contribuer pour l'amour de Dieu à la construction de « l'église de Saint-Pierre que d'acheter dans ce but des in« dulgences... — Mais, dites-vous, n'en achèterons-nous « donc jamais? — Je l'ai déjà dit et je le répète, mon con« seil est que personne n'en achète. Laissez-les aux chré« tiens qui dorment; mais vous, marchez à part et pour « vous-mêmes ! Il faut détourner les fidèles des indulgences, « et les exciter aux œuvres qu'ils négligent. »

Enfin, jetant un coup d'œil sur ses adversaires, Luther termine en disant : « Et si quelques-uns crient que je suis un hérétique (car la vérité que je prêche est très nuisible « à leur coffre-fort), je m'inquiète peu de leurs criailleries. « Ce sont des cerveaux sombres et malades, des hommes « qui n'ont jamais senti la Bible, jamais lu la doctrine chré« tienne, jamais compris leurs propres docteurs, et qui « pourrissent enveloppés dans les lambeaux troués de leurs « vaines opinions[1]..... Que Dieu leur donne à eux et à

[1] « Sondern in ihren löcherichen und zerrissenen Opinien, viel nahe verwesen. » (Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 119.)

« nous un sens droit!... Amen. » Après ces mots, le docteur descend de chaire, laissant ses auditeurs tout émus de son h rdi langage.

Ce sermon fut imprimé; il fit une profonde impression sur tous ceux qui le lurent. Tezel y répondit, et Luther répliqua; mais ces discussions n'eurent lieu que plus tard, en 1518.

La fête de Tous-les-Saints approchait. Des chroniques du temps racontent ici une circonstance qui, bien que peu importante pour l'histoire de cette époque, peut servir cependant à la caractériser. C'est un songe de l'Électeur, dont le fond est sans doute véritable, bien que quelques circonstances puissent avoir été ajoutées par ceux qui l'ont rapporté. Seckendorf en fait mention [1]. La crainte de faire dire aux adversaires que la doctrine de Luther était fondée sur des songes a peut-être empêché divers historiens d'en parler, remarque ce respectable écrivain.

L'électeur Frédéric de Saxe était à son château de Schweinitz, à six lieues de Wittemberg, disent les chroniques du temps. Le 31 octobre, vers le matin, se trouvant avec son frère le duc Jean, qui était alors corégent et qui régna seul après sa mort, et avec son chancelier, l'Électeur dit au duc :

« Il faut, mon frère, que je vous raconte un rêve que j'ai fait cette nuit, et dont je voudrais bien savoir la signification. Il m'est si bien gravé dans l'esprit que je ne l'oublierais pas, dussé-je vivre mille ans; car je l'ai eu par trois fois, et toujours avec des circonstances nouvelles.

LE DUC JEAN.

« Est-ce un bon ou un mauvais rêve?

L'ÉLECTEUR.

« Je ne sais : Dieu le sait.

[1] Il se trouve aussi dans Löscher, I, 46, etc., *Tenzels Anf. und Fortg. der Ref.* — Jünkers *Ehrenged*, p. 148. — Lehmanns *Beschr. d. Meissn. Erzgeb.*, etc.; et dans un manuscrit des archives de Weimar, écrit d'après le récit de Spalatin. C'est d'après ce manuscrit, publié à l'époque du dernier jubilé de la Réformation (1817), que nous rapportons ce songe.

LE DUC JEAN.

« Ne vous en inquiétez pas, mais veuillez me le raconter.

L'ÉLECTEUR.

« M'étant mis au lit hier soir, fatigué et abattu, je m'endormis bientôt après ma prière, et je reposai doucement environ deux heures et demie. M'étant alors réveillé, j'eus jusqu'à minuit toutes sortes de pensées. Je réfléchissais comment je voulais fêter tous les saints, je priais pour les pauvres âmes dans le purgatoire, et je demandais à Dieu de me conduire, moi, mes conseils et mon peuple, selon la vérité. Je m'endormis de nouveau; et alors je rêvai que le Dieu tout-puissant m'envoyait un moine qui était le fils véritable de l'apôtre saint Paul. Tous les saints l'accompagnaient d'après l'ordre de Dieu, afin de lui rendre témoignage auprès de moi, et de déclarer qu'il ne venait point machiner quelque fraude, mais que tout ce qu'il faisait était selon la volonté de Dieu. Ils me demandèrent de vouloir bien permettre gracieusement qu'il écrivît quelque chose à la porte de l'église du château de Wittemberg, ce que j'accordai par l'organe du chancelier. Là-dessus le moine s'y rendit, et se mit à écrire : il le fit en si grosses lettres que je pouvais de Schweinitz lire ce qu'il écrivait. La plume dont il se servait était si grande, que l'extrémité atteignait jusqu'à Rome; elle y perçait les oreilles d'un lion qui y était couché [1], et faisait chanceler sur la tête du pape la triple couronne. Tous les cardinaux et les princes, accourant en toute hâte, s'efforçaient de la soutenir. Moi-même et vous, mon frère, nous voulions aider aussi : j'étendis le bras... mais en ce moment je me réveillai, le bras en l'air, tout épouvanté et fort en colère contre ce moine qui ne savait pas mieux gouverner sa plume. Je me remis un peu... ce n'était qu'un songe.

« J'étais encore à moitié endormi, et je fermai de nouveau les yeux. Le rêve recommença. Le lion, toujours in-

[1] Léon X.

quiété par la plume, se mit à rugir de toutes ses forces, en sorte que toute la ville de Rome et tous les États du saint-empire accoururent, s'informant de ce que c'était. Le pape demanda qu'on s'opposât à ce moine, et s'adressa surtout à moi, parce que c'était dans mon pays qu'il se trouvait. Je me réveillai encore ; je récitai « Notre Père, » je demandai à Dieu de préserver Sa Sainteté, et je me rendormis de nouveau...

« Alors je rêvai que tous les princes de l'Empire, et nous avec eux, accouraient à Rome, et s'efforçaient les uns après les autres de rompre cette plume ; mais, plus on faisait d'efforts, plus elle se roidissait ; elle craquait comme si elle eût été de fer : nous nous lassâmes enfin. Je fis alors demander au moine (car j'étais tantôt à Rome et tantôt à Wittemberg) d'où il tenait cette plume et pourquoi elle était si forte. « La plume, répondit-il, a appartenu à une vieille « oie de Bohême, âgée de cent ans[1]. Je la tiens d'un de mes « anciens maîtres d'école. Quant à sa force, elle provient de « ce qu'on ne peut pas lui ôter l'âme ou la moelle, et j'en « suis moi-même tout étonné... » Tout à coup j'entendis un grand cri : de la longue plume du moine étaient sorties un grand nombre d'autres plumes... Je me réveillai une troisième fois : il faisait jour...

LE DUC JEAN.

« Monsieur le chancelier, que vous en semble? Que n'avons-nous ici un Joseph ou un Daniel éclairé de Dieu !...

LE CHANCELIER.

« Vos Altesses connaissent le proverbe populaire, que les songes des jeunes filles, des savants et des grands seigneurs ont ordinairement quelque signification cachée. Mais on ne saura celle de ce songe-ci que dans quelque temps, lorsque les choses auxquelles il a rapport seront arrivées.

[1] Jean Huss. C'est ici une circonstance qu'on a peut-être ajoutée plus tard, pour faire allusion à la parole de Jean Hus que nous avons citée. Voyez le premier livre.

C'est pourquoi confiez-en l'accomplissement à Dieu, et remettez tout en sa main.

LE DUC JEAN.

« Je pense comme vous, Monsieur le chancelier; il n'est pas à propos que nous nous creusions la tête pour découvrir ce que ceci peut signifier. Dieu saura tout diriger pour sa gloire.

L'ÉLECTEUR.

« Que notre Dieu fidèle le fasse! Cependant je n'oublierai jamais ce rêve. J'ai bien pensé à une interprétation... mais je la garde pour moi. Le temps montrera peut-être si j'ai bien deviné. »

Ainsi se passa, selon le manuscrit de Weimar, la matinée du 31 octobre à Schweinitz : voyons quel en fut le soir à Wittemberg. Nous revenons ici tout à fait sur le terrain de l'histoire.

V

Les paroles de Luther avaient produit peu d'effet. Tezel, sans se troubler, continuait son commerce et ses discours impies [1]. Luther se résignera-t-il à ces criants abus, et gardera-t-il le silence? Pasteur, il a vivement exhorté ceux qui avaient recours à son ministère; prédicateur, il a fait retentir du haut de la chaire une voix d'avertissement. Il lui reste encore à parler comme théologien; il lui reste à s'adresser, non plus à quelques âmes dans le confessionnal, non plus à l'assemblée des fidèles de Wittemberg dans le temple, mais à tous ceux qui sont, comme lui, docteurs de la Parole de Dieu. Sa résolution est prise.

[1] « Cujus impiis et nefariis concionibus incitatus Lutherus, studio pietatis ardens, edidit propositiones de indulgentiis. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

Ce n'est pas l'Église qu'il pense attaquer ; ce n'est pas le pape qu'il va mettre en cause : au contraire, c'est son respect pour le pape qui ne lui permet pas de se taire plus longtemps sur des prétentions par lesquelles on l'offense. Il faut prendre le parti du pape contre des hommes audacieux, qui osent mêler son nom vénérable à leur honteux trafic. Bien loin de penser à une révolution qui renverse la primauté de Rome, Luther croit avoir le pape et la catholicité pour alliés contre des moines impudents [1].

La fête de Tous-les-Saints était un jour très important pour Wittemberg, et surtout pour l'église que l'Électeur y avait construite, et qu'il avait remplie de reliques. On sortait alors ces reliques ornées d'argent, d'or et de pierres précieuses, et on les étalait aux yeux du peuple, étonné et ébloui de tant de magnificence [2]. Quiconque visitait ce jour-là cette église et s'y confessait obtenait une riche indulgence. Aussi, dans ce grand jour, les pèlerins arrivaient-ils en foule à Wittemberg.

Luther, déjà décidé, s'achemine courageusement la veille de la fête, le 31 octobre 1517, à midi, vers l'église où se portait la foule superstitieuse des pèlerins, et affiche à la porte de ce temple quatre-vingt-quinze thèses ou propositions contre la doctrine des indulgences. Ni l'Électeur, ni Staupitz, ni Spalatin, ni aucun de ses amis, même les plus intimes, n'avaient été instruits de cette démarche [3].

Luther y déclare, dans une espèce de préambule, qu'il a écrit ces thèses avec le désir exprès d'exposer la vérité au grand jour. Il s'annonce prêt à les défendre le lendemain, à l'université même, envers et contre tous. L'attention qu'elles excitent est grande : on les lit, on se les répète. Bientôt les pèlerins, l'université, toute la ville sont en rumeur.

Voici quelques-unes de ces propositions écrites de la

[1] « Et in iis certus mihi videbar, me habiturum patronum papam, cujus fiducia tunc fortiter nitebar. (Luth. *Op. lat.*, in præf.)

[2] « ... Quas magnifico apparatu publice populis ostendi curavit. » (Cochlœus, 4.)

[3] « Cum hujus disputationis nullus etiam intimorum amicorum fuerit conscius. » (Luth. *Ep.*, I, p. 186.)

plume du moine, et affichées à la porte de l'église de Wittemberg :

1. « Lorsque notre Maître et Seigneur Jésus-Christ dit : « Repentez-vous, il veut que toute la vie de ses fidèles sur la « terre soit une constante et continuelle repentance.

2. « Cette parole ne peut être entendue du sacrement de « la pénitence (c'est-à-dire de la confession et de la satisfac- « tion), ainsi qu'il est administré par le prêtre.

3. « Cependant le Seigneur ne veut pas seulement parler « ici de la repentance intérieure : la repentance intérieure « est nulle si elle ne produit pas extérieurement toutes « sortes de mortifications de la chair.

4. « La repentance et la douleur, c'est-à-dire la vraie « pénitence, durent aussi longtemps qu'un homme se dé- « plaît en lui-même, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il passe de « cette vie dans la vie éternelle.

5. « Le pape ne peut ni ne veut remettre aucune autre « peine que celle qu'il a imposée selon son bon plaisir, « ou conformément aux canons, c'est-à-dire aux ordon- « nances papales.

6. « Le pape ne peut remettre aucune condamnation, « mais seulement déclarer et confirmer la rémission que « Dieu lui-même en a faite; à moins qu'il ne le fasse dans « les cas qui lui appartiennent. S'il fait autrement, la con- « damnation reste entièrement la même. »

8. « Les lois de la pénitence ecclésiastique ne doivent « être imposées qu'aux vivants, et ne regardent nullement « les morts. »

21. « Les commissaires d'indulgence se trompent quand « ils disent que par l'indulgence du pape l'homme est dé- « livré de toute punition et sauvé. »

25. « Le même pouvoir que le pape a sur le purgatoire « dans toute l'Église, chaque évêque l'a en particulier dans « son diocèse, et chaque curé dans sa paroisse. »

27. « Ceux-là prêchent des folies humaines qui préten-

« dent qu'au moment même où l'argent sonne dans le « coffre-fort l'âme s'envole du purgatoire.

28. « Ceci est sûr, savoir qu'aussitôt que l'argent sonne, « l'avarice et l'amour du gain arrivent, croissent et se mul- « tiplient. Mais le secours et les prières de l'Église ne dé- « pendent que de la volonté et du bon plaisir de Dieu. »

32. « Ceux qui s'imaginent être sûrs de leur salut par « les indulgences iront au diable avec ceux qui le leur en- « seignent. »

35. « Ils enseignent des doctrines antichrétiennes ceux « qui prétendent que pour délivrer une âme du purga- « toire, ou pour acheter une indulgence, il n'est besoin ni « de tristesse ni de repentir.

36. « Chaque chrétien qui éprouve une vraie repentance « pour ses péchés a une entière rémission de la peine et « de la faute, sans qu'il ait besoin pour cela d'indulgence.

37. « Chaque bon chrétien, mort ou vivant, a part à tous « les biens de Christ ou de l'Église, par le don de Dieu et « sans lettre d'indulgence.

38. « Cependant, il ne faut pas mépriser la distribution « et le pardon du pape ; car son pardon est une déclara- « tion du pardon de Dieu. »

40. « La repentance et la douleur véritables cherchent « et aiment la punition; mais la douceur de l'indulgence « délie de la punition, et fait que l'on conçoit de la haine « contre elle. »

42. « Il faut apprendre aux chrétiens que le pape ne « pense ni ne veut que l'on compare en rien l'action d'a- « cheter des indulgences à une œuvre quelconque de mi- « séricorde.

43. « Il faut apprendre aux chrétiens que celui qui « donne aux pauvres, ou qui prête aux nécessiteux, fait « mieux que celui qui achète une indulgence.

44. « Car l'œuvre de la charité fait croître la charité et « rend l'homme plus pieux; tandis que l'indulgence ne le « rend pas meilleur, mais seulement plus assuré en lui- « même, et mieux à l'abri de la punition.

45. « Il faut apprendre aux chrétiens que celui qui « voit son prochain dans le besoin, et qui, malgré cela, « achète une indulgence, n'achète pas l'indulgence du « pape, mais charge sur lui la colère de Dieu.

46. « Il faut apprendre aux chrétiens que s'ils n'ont pas « du superflu, ils sont obligés de garder pour leurs mai- « sons de quoi se procurer le nécessaire, et ne doivent « point le prodiguer en indulgences.

47. « Il faut apprendre aux chrétiens qu'acheter une « indulgence est une chose libre, et non de comman- « dement.

48. « Il faut apprendre aux chrétiens que le pape, « ayant plus besoin d'une prière faite avec foi que d'ar- « gent, désire la prière plus que l'argent quand il distribue « les indulgences.

49. « Il faut apprendre aux chrétiens que l'indulgence « du pape est bonne si l'on ne met pas sa confiance en « elle; mais qu'il n'y a rien de plus nuisible si elle fait « perdre la piété.

50. « Il faut apprendre aux chrétiens que si le pape con- « naissait les exactions des prédicateurs d'indulgences, il « aimerait mieux que la métropole de Saint-Pierre fût « brûlée et réduite en cendres que de la voir édifiée avec « la peau, la chair et les os de ses brebis.

51. « Il faut apprendre aux chrétiens que le pape, ainsi « que c'est son devoir, distribuerait de son propre argent « aux pauvres gens, que les prédicateurs d'indulgences dé- « pouillent maintenant de leur dernier sou, dût-il même « pour cela vendre la métropole de Saint-Pierre.

52. « Espérer être sauvé par les indulgences est une « espérance de mensonge et de néant, quand même le « commissaire d'indulgences, et, que dis-je? le pape lui- « même voudrait, pour l'assurer, mettre son âme en gage.

53. « Ils sont les ennemis du pape et de Jésus-Christ ceux « qui, à cause de la prédication des indulgences, défendent « de prêcher la Parole de Dieu. »

55. « Le pape ne peut avoir d'autre pensée que celle-ci :

« Si l'on célèbre l'indulgence, qui est moindre, avec une « cloche, une pompe et une cérémonie, il faut, et à bien « plus forte raison, honorer et célébrer l'Évangile, qui est « plus grand, avec cent cloches, cent pompes et cent « cérémonies. »

62. « Le véritable et précieux trésor de l'Église est le « saint Évangile de la gloire et de la grâce de Dieu. »

65. « Les trésors de l'Évangile sont des filets dans les-« quels il est arrivé de pêcher autrefois des gens riches et « à leur aise.

66. « Mais les trésors de l'indulgence sont des filets avec « lesquels on pêche à cette heure les richesses des gens.

67. « Il est du devoir des évêques et des pasteurs de re-« cevoir avec tout respect les commissaires des indulgences « apostoliques.

68. « Mais il est bien plus encore de leur devoir de s'as-« surer, des yeux et des oreilles, que lesdits commissaires « ne prêchent pas les rêves de leur propre imagination, au « lieu des ordres du pape. »

71. « Que celui qui parle contre l'indulgence du pape « soit maudit.

72. « Mais que celui qui parle contre les paroles folles « et imprudentes des prédicateurs d'indulgences soit béni. »

76. « L'indulgence du pape ne peut pas ôter le moindre « péché journalier, pour ce qui regarde la coulpe ou « l'offense. »

79. « Dire que la croix ornée des armes du pape est « aussi puissante que la croix de Christ, est un blasphème. »

80. « Les évêques, pasteurs et théologiens qui permettent « que l'on dise de telles choses au peuple, devront en ren-« dre compte.

81. « Cette prédication déhontée, ces éloges impudents « des indulgences, font qu'il est dificile aux savants de dé-« fendre la dignité et l'honneur du pape contre les calom-« nies des prédicateurs et les questions subtiles et rusées « des gens du peuple. »

86. « Pourquoi, disent-ils, le pape ne bâtit-il pas la mé-« tropole de Saint-Pierre de son propre argent, plutôt que « de celui des chrétiens pauvres, lui dont la fortune est plus « grande que celle du plus riche Crassus? »

92. « Puissions-nous donc être débarrassés de tous les « prédicateurs qui disent à l'Église de Christ : Paix ! paix ! et « il n'y a point de paix. »

94. « Il faut exhorter les chrétiens à s'appliquer à suivre « Christ, leur chef, à travers les croix, la mort et l'enfer.

95. « Car il vaut mieux qu'ils entrent par beaucoup de « tribulations dans le royaume des cieux, que d'acquérir « une sécurité charnelle par les consolations d'une fausse « paix. »

Voilà donc le commencement de l'œuvre. Les germes de la Réformation étaient renfermés dans ces thèses de Luther. Les abus des indulgences y étaient attaqués, et c'est ce qui frappa le plus ; mais sous ces attaques se trouvait, en outre, un principe qui, quoique attirant beaucoup moins l'attention de la multitude, devait un jour renverser l'édifice de la papauté. La doctrine évangélique d'une rémission libre et gratuite des péchés y était pour la première fois publiquement professée. Maintenant l'œuvre devait grandir. En effet, il était évident que quiconque aurait cette foi à la rémission des péchés annoncée par le docteur de Wittemberg, que quiconque aurait cette repentance, cette conversion et cette sanctification dont il pressait la nécessité, ne se soucierait plus des ordonnances humaines, échapperait aux langes et aux liens de Rome, acquerrait la liberté des enfants de Dieu. Toutes les erreurs devaient tomber devant cette vérité. C'est par elle que la lumière avait commencé à entrer dans l'âme de Luther ; c'était de même par elle que la lumière devait se répandre dans l'Église. Une connaissance claire de cette vérité était ce qui avait manqué aux précédents réformateurs. De là, la stérilité de leurs efforts. Luther reconnut lui-même, plus tard, qu'en proclamant la justification par la foi il avait mis la hache

à la racine de l'arbre. « C'est la doctrine que nous atta-
« quons dans les sectateurs de la papauté, dit-il. Huss et
« Wiclef n'ont attaqué que leur vie ; mais en attaquant leur
« doctrine, nous saisissons l'oie par la gorge. Tout dépend
« de la Parole, que le pape nous a ôtée et falsifiée. J'ai
« vaincu le pape, parce que ma doctrine est selon Dieu, et
« que la sienne est selon le diable[1].

Nous avons aussi oublié de nos jours cette doctrine capitale de la justification par la foi, quoique en un sens opposé à celui de nos pères. « Du temps de Luther, a dit l'un de « nos contemporains[2], la rémission des péchés coûtait au « moins de l'argent ; mais de nos jours chacun se l'admi- « nistre gratis à lui-même. » Ces deux travers se ressemblent fort. Il y a même peut-être plus d'oubli de Dieu dans le nôtre que dans celui du seizième siècle. Le principe de la justification par la grâce de Dieu, qui tira l'Église de tant de ténèbres à l'époque de la Réformation, peut seul aussi renouveler notre génération, mettre fin à ses doutes et à ses oscillations, détruire l'égoïsme qui la ronge, établir la moralité et la justice parmi les peuples, en un mot, rattacher à Dieu le monde qui s'en est séparé.

Mais si les thèses de Luther étaient fortes de la force de la vérité qui y était proclamée, elles ne l'étaient pas moins de la foi de celui qui s'en déclarait le défenseur. Il avait tiré avec courage le glaive de la Parole. Il avait fait cet acte dans la foi à la puissance de la vérité. Il avait senti qu'en s'appuyant sur les promesses de Dieu on pouvait hasarder quelque chose, selon le langage du monde. « Que celui « qui veut commencer quelque chose de bon, dit-il en par- « lant de cette attaque hardie, l'entreprenne en se confiant « dans la bonté de cette chose, et non pas, qu'il s'en garde ! « dans le secours et la consolation des hommes. De plus, « qu'il ne craigne pas les hommes ni le monde tout entier ; « car cette parole ne mentira pas : *Il est bon de se confier*

1 « Wenn man die Lehre angreifft, so wird die Gans am Krage gegriffen. » (Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 1369.)
2 Harms, de Kiel.

« *dans le Seigneur. Et certes, pas un de ceux qui se confient* « *en toi ne sera confus*. Mais que celui qui ne veut ni ne « peut hasarder quelque chose en se confiant en Dieu, se « garde bien de rien entreprendre[1]. » Sans doute Luther, après avoir affiché ses thèses à la porte de l'église de Tous-les-Saints, se retira dans sa tranquille cellule, rempli de cette paix et de cette joie que donne une action faite au nom du Seigneur et pour la vérité éternelle.

Quelle que soit la hardiesse qui règne dans ces thèses, on y retrouve encore le moine qui refuse d'admettre un seul doute sur l'autorité du siége de Rome. Mais, en attaquant la doctrine des indulgences, Luther s'en était pris, sans s'en apercevoir, à plusieurs erreurs, dont la découverte ne pouvait être agréable au pape, vu qu'elle devait conduire tôt ou tard à mettre en question sa suprématie. Luther ne vit pas alors si loin; mais il sentit combien était hardi le pas qu'il venait de faire, et il crut en conséquence devoir en tempérer l'audace, autant que le comportait le respect dû à la vérité. Il ne présenta donc ses thèses que comme des propositions douteuses, sur lesquelles il sollicitait les lumières des savants; et il y joignit, se conformant en cela à un usage établi, une solennelle protestation, par laquelle il déclarait qu'il ne voulait rien dire ou affirmer qui ne fût fondé dans la sainte Écriture, les Pères de l'Église, et les droits et décrétales du siége de Rome.

Souvent, dans la suite, Luther, à la vue des conséquences immenses et inattendues de cette courageuse attaque, s'étonna de lui-même, et ne put comprendre qu'il eût osé la faire. C'est qu'une main invisible et plus puissante que la sienne tenait les fils conducteurs, et poussait le héraut de la vérité dans un chemin qu'elle lui cachait encore, et devant les difficultés duquel il eût reculé peut-être s'il les avait connues et s'il se fût avancé seul et de lui-même. « Je « suis, dit-il, entré dans cette dispute sans propos arrêté, « sans le savoir ni le vouloir; j'ai été pris entièrement au

[1] Luth. *Op.* (Lips.), VI, p. 518.

« dépourvu. J'en prends à témoin le Dieu qui sonde tous « les cœurs[1]. »

Luther avait appris à connaître la source de ces abus. On lui avait apporté un livret orné des armes de l'archevêque de Mayence et de Magdebourg, qui contenait les règles à suivre dans le débit des indulgences. C'était donc ce jeune prélat, ce prince élégant, qui avait prescrit ou du moins sanctionné tout ce charlatanisme. Luther ne voit en lui qu'un supérieur qu'il doit craindre et vénérer[2]. Ne voulant point battre l'air au hasard, mais plutôt s'adresser à ceux qui ont charge de gouverner l'Église, il lui envoie une lettre remplie à la fois de franchise et d'humilité. C'est le jour même où il affiche ses thèses que Luther écrit à Albert :

« Pardonnez-moi, très révérend Père en Christ et très « illustre Prince, lui dit-il, si moi, qui ne suis que la lie « des hommes[3], j'ai la témérité d'écrire à Votre sublime « Grandeur. Le Seigneur Jésus m'est témoin que, sentant « combien je suis petit et méprisable, j'ai longtemps ren- « voyé de le faire... Que Votre Altesse cependant laisse « tomber un regard sur un grain de poudre, et, selon « sa douceur épiscopale, reçoive gracieusement ma re- « quête.

« On transporte çà et là dans le pays l'indulgence papale, « sous le nom de Votre Grâce. Je ne veux pas tant accuser « les clameurs des prédicateurs, je ne les ai pas entendues, « que les fausses idées des gens simples et grossiers du « peuple, qui, en achetant des indulgences, s'imaginent « être sûrs de leur salut.....

« Grand Dieu ! les âmes confiées à vos soins, très excel- « lent Père, sont instruites, non pour la vie, mais pour la « mort. Le compte juste et sévère qui vous en sera demandé

1 « Casu enim, non voluntate nec studio, in has turbas incidi, Deum ipsum testor. » (Luth. *Op. lat.*, in præf.)

2 « Domino suo et pastori in Christo, venerabiliter metuendo. » Adresse de la lettre. (*Ep.*, I, p. 68.)

3 « Fex hominum. » (*Ibid.*)

« croît et augmente de jour en jour..... Je n'ai pu me taire « plus longtemps. Non! l'homme n'est point sauvé par « l'œuvre ou par l'office de son évêque..... Le juste même « est difficilement sauvé, et le chemin qui conduit à la vie « est étroit. Pourquoi donc les prédicateurs d'indulgences, « par des fables de néant, remplissent-ils le peuple d'une « sécurité charnelle?

« L'indulgence seule, à les entendre, doit être procla« mée, doit être exaltée..... Eh quoi!..... le principal et le « seul devoir des évêques n'est-il pas d'enseigner au peuple « l'Évangile et la charité de Jésus-Christ[1]? Jésus-Christ lui« même n'a nulle part ordonné de prêcher l'indulgence; « mais il a commandé avec force de prêcher l'Évangile[2]. « Quelle horreur donc et quel danger pour un évêque s'il « permet qu'on se taise sur l'Évangile, et que le bruit des « indulgences retentisse seul et sans cesse aux oreilles de « son peuple!...

« Très digne Père en Dieu, dans l'instruction des com« missaires qui a été publiée sous le nom de Votre Grâce « (sans doute, sans votre savoir), il est dit que l'indulgence « est le plus précieux trésor, que par elle l'homme est ré« concilié avec Dieu, et que le repentir n'est pas nécessaire « à ceux qui l'achètent.

« Que puis-je et que dois-je donc faire, très digne « Évêque, sérénissime Prince? Ah! je supplie Votre Altesse « par le Seigneur Jésus-Christ, de porter sur cette affaire « le regard d'une paternelle vigilance, de faire entièrement « disparaître ce livre, et d'ordonner aux prédicateurs de « tenir au peuple d'autres discours. Si vous ne le faites, « craignez de voir un jour s'élever quelque voix qui réfu« tera ces prédicateurs, à la grande honte de Votre Altesse « sérénissime. »

Luther envoyait en même temps à l'archevêque ses thèses, et l'invitait par post-scriptum à les lire, afin de se

[1] « Ut populus Evangelium discat atque charitatem Christi. » (*Ep.*, I, p. 68.)
[2] « Vehementer præcipit. » (*Ibid.*)

convaincre du peu de certitude qu'avait la doctrine des indulgences.

Ainsi tout le désir de Luther était que les sentinelles de l'Église se réveillassent et pensassent enfin à faire cesser les maux qui la désolaient. Rien de plus noble et de plus respectueux que cette lettre d'un moine à l'un des plus grands princes de l'Église et de l'Empire. Jamais on n'agit plus dans l'esprit du précepte de Jésus-Christ : « Rendez à « César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appar- « tient à Dieu. » Ce n'est pas là la marche des révolutionnaires fougueux qui méprisent les dominations et qui blâment les dignités. C'est le cri de la conscience d'un chrétien et d'un prêtre qui porte honneur à tous, mais qui avant tout a la crainte de Dieu. Mais toutes les prières et les supplications étaient inutiles. Le jeune Albert, préoccupé de ses plaisirs et de ses desseins ambitieux, ne fit point de réponse à un appel si solennel. L'évêque de Brandebourg, ordinaire de Luther, homme savant et pieux, auquel il envoya aussi ses thèses, répondit qu'il attaquait le pouvoir de l'Église ; qu'il s'attirerait à lui-même beaucoup de tracas et de chagrin ; que la chose était au-dessus de ses forces, et qu'il lui conseillait fort de demeurer tranquille[1]. Les princes de l'Église fermaient l'oreille à la voix de Dieu, qui se manifestait d'une manière si énergique et si touchante par l'organe de Luther. Ils ne voulaient point comprendre les signes du temps ; ils étaient frappés de cet aveuglement qui a entraîné déjà la ruine de tant de puissances et de dignités. « Ils pensèrent alors tous deux, dit Luther plus « tard, que le pape serait beaucoup trop fort pour un mi- « sérable mendiant tel que moi. »

Mais Luther pouvait mieux que les évêques juger de l'effet désastreux des indulgences sur les mœurs et la vie du peuple ; car il était en rapport direct avec lui. Il voyait constamment et de près ce que les évêques ne connaissaient que par des rapports infidèles. Si les évêques lui man-

1 « Er sollte still halten; es wäre eine grosse Sache. » (Math., 13.)

quèrent, Dieu ne lui manqua pas. Le chef de l'Église, qu siége dans le ciel et à qui seul toute puissance a été donnée sur la terre, avait lui-même préparé le terrain et déposé le grain dans la main de son serviteur ; il donna des ailes à la semence de la vérité, et il la répandit en un instant sur toute l'étendue de son Royaume.

Personne ne se présenta le lendemain à l'université pour attaquer les propositions de Luther. Le commerce de Tezel était trop décrié et trop honteux pour qu'un autre que lui-même ou l'un des siens osât relever le gant. Mais ces thèses étaient destinées à retentir ailleurs que sous les voûtes d'une salle académique. A peine avaient-elles été clouées à la porte de l'église du château à Wittemberg, qu'au faible retentissement de ces coups de marteau succéda, dans toute l'Allemagne, un coup tel qu'il atteignit jusqu'aux fondements de la superbe Rome, menaçant d'une ruine soudaine les murs, les portes et les poteaux de la papauté, étourdissant et épouvantant ses héros, et réveillant en même temps plusieurs milliers d'hommes du sommeil de l'erreur [1].

Ces thèses se répandirent avec la rapidité de l'éclair. Un mois ne s'était pas encore écoulé qu'elles étaient déjà à Rome. « Dans quinze jours, dit un historien contemporain, « elles furent dans toute l'Allemagne, et dans quatre se« maines elles eurent parcouru à peu près toute la chré« tienté, comme si les anges mêmes en eussent été les mes« sagers et les eussent portées devant les yeux de tous les « hommes. Personne ne saurait croire le bruit qu'elles oc« casionnèrent [2]. » Elles furent plus tard traduites en hollandais et en espagnol, et un voyageur les vendit à Jérusalem. « Chacun, dit Luther, se plaignait des indulgences ; « et, comme tous les évêques et les docteurs avaient gardé « le silence et que personne n'avait voulu attacher le gre« lot, le pauvre Luther devint un fameux docteur, parce

[1] Walther, *Nachr. v. Luther*, p. 45.
[2] Myconius, *Hist. Ref.*, p. 23.

« qu'à la fin pourtant, disait-on, il en était venu un qui « l'avait osé. Mais je n'aimais pas cette gloire, et le chant « me paraissait trop haut pour les paroles [1]. »

Une partie des pèlerins qui étaient accourus de tous pays à Wittemberg pour la fête de Tous-les-Saints, rapportèrent chez eux, au lieu d'indulgences, les fameuses thèses du moine augustin. Ils contribuèrent ainsi à les répandre. Chacun les lisait, les méditait, les commentait. On s'en occupait dans tous les couvents et dans toutes les universités [2]. Tous les moines pieux qui étaient entrés au cloître pour sauver leur âme, tous les hommes droits et honnêtes, se réjouissaient de cette confession simple et frappante de la vérité, et souhaitaient de tout leur cœur que Luther continuât l'œuvre qu'il avait commencée. Enfin un homme avait eu le courage d'entreprendre cette lutte périlleuse. C'était une réparation accordée à la chrétienté : la conscience publique était satisfaite. La piété voyait dans les thèses un coup porté à toutes les superstitions ; la nouvelle théologie saluait en elle la défaite des dogmes scolastiques ; les princes et les magistrats les regardaient comme une barrière élevée contre les envahissements de la puissance ecclésiastique, et la nation se réjouissait de voir un veto si positif opposé par ce moine à l'avidité de la chancellerie romaine. « Quand « Luther attaqua cette fable, » dit au duc George de Saxe un homme très digne de foi, l'un des principaux rivaux du réformateur, Érasme, « le monde entier lui applaudit, et « il y eut un grand accord. » « Je remarque, disait-il encore au cardinal Campeggi, que plus on a des mœurs « pures et une piété évangélique, moins aussi l'on est op« posé à Luther. Sa vie est louée par ceux même qui ne « peuvent supporter sa foi. Le monde était ennuyé d'une « doctrine où se trouvaient tant de fables puériles et d'or« donnances humaines, et il avait soif de cette eau vive, « pure et cachée, qui sort des veines des évangélistes et

1 « Das Lied wollte meiner Stimme zu hoch werden. » (Luth. *Op.*)
2 « In alle hohe Schulen und Klöster. » (Math., 13.)

« des apôtres. Le génie de Luther était fait pour accomplir « ces choses, et son zèle devait l'enflammer pour une en« treprise si belle [1]. »

VI

Il faut suivre ces propositions partout où elles pénétrèrent, dans le cabinet des savants, dans la cellule des moines, dans le palais des princes, pour se faire quelque idée des effets divers, mais prodigieux, qu'elles produisirent en Allemagne.

Reuchlin les reçut. Il était las du rude combat qu'il avait eu à livrer contre les moines. La force que le nouvel athlète déployait dans ses thèses ranima les esprits abattus du vieux champion des lettres, et rendit la joie à son cœur attristé. « Grâces en soient rendues à Dieu ! s'écria-t-il après les « avoir lues, maintenant ils ont trouvé un homme qui leur « donnera tant à faire, qu'ils seront bien obligés de laisser « ma vieillesse s'achever en paix. »

Le prudent Érasme se trouvait dans les Pays-Bas, lorsque les thèses lui parvinrent. Il se réjouit intérieurement de voir ses vœux secrets pour le redressement des abus exprimés avec tant de courage : il approuva leur auteur, l'exhortant seulement à plus de modération et de prudence. Néanmoins, quelques-uns reprochant devant lui à Luther sa violence : « Dieu, dit-il, a donné aux hommes un médecin « qui tranche ainsi dans les chairs, parce que sans lui la « maladie serait devenue incurable. » Et plus tard, l'électeur de Saxe lui demandant son avis sur l'affaire de Luther : « Je ne m'étonne pas du tout, répondit-il en souriant, qu'il « ait occasionné tant de bruit ; car il a commis deux fautes

1 « Ad hoc præstandum mihi videbatur ille, et natura compositus et accensus studio. » (Erasmi *Ep. Campegio Cardinali*, I, p. 652.)

« impardonnables, qui sont d'avoir attaqué la tiare du pape « et le ventre des moines[1]. »

Le docteur Flek, prieur du cloître de Steinlausitz, ne lisait plus la messe depuis longtemps, mais il n'en avait dit à personne la véritable cause. Un jour il trouva affichées dans le réfectoire de son couvent les thèses de Luther : il s'approcha, il les lut, et il n'en avait encore parcouru que quelques-unes, que, ne se tenant plus de joie, il s'écria : « Oh! oh! il est venu enfin celui que nous avons si long« temps attendu, et qui vous en fera voir, à vous autres « moines!... » Puis, lisant dans l'avenir, dit Mathésius, et jouant sur le sens du mot Wittemberg : « Tout le monde, « dit-il, viendra chercher la sagesse à cette montagne, et « l'y trouvera[2]. » Il écrivit au docteur de continuer avec courage ce glorieux combat. Luther l'appelle un homme plein de joie et de consolation.

Alors se trouvait sur l'antique et célèbre siége épiscopal de Würzbourg un homme pieux, honnête et sage, selon le témoignage de ses contemporains, Lorence de Bibra. Lorsqu'un gentilhomme venait lui annoncer qu'il destinait sa fille au cloître : « Donnez-lui plutôt un mari, » lui disait-il. Puis il ajoutait : « Avez-vous besoin d'argent pour « cela? je vous en prêterai. » L'Empereur et tous les princes avaient pour lui la plus haute estime. Il gémissait sur les désordres de l'Église, et surtout sur ceux des couvents. Les thèses parvinrent aussi dans son palais : il les lut avec grande joie, et déclara publiquement qu'il approuvait Luther. Plus tard, il écrivit à l'électeur Frédéric : « Ne laissez « pas partir le pieux docteur Martin Luther, car on lui fait « tort. » L'Électeur, réjoui de ce témoignage, écrivit de sa propre main au réformateur, pour lui en faire part.

L'empereur Maximilien, prédécesseur de Charles-Quint, lut lui-même avec admiration les thèses du moine de Wittemberg ; il découvrit la portée de cet homme; il prévit

1 Müllers *Denkw.*, IV, 256.

2 « Alle Welt von diessem Weissemberg, Weissheit holen und bekommen. » (p. 13.)

que cet obscur augustin pourrait bien devenir un puissant allié pour l'Allemagne dans sa lutte avec Rome. Aussi fit-il dire à l'Électeur de Saxe par un envoyé : « Gardez avec soin « le moine Luther, car il pourra venir un temps où l'on « aura besoin de lui[1]. » Et peu après, se trouvant en Diète avec Pfeffinger, conseiller intime de l'Électeur : « Eh bien, « lui dit-il, que fait votre augustin? Vraiment ses proposi- « tions ne sont pas à mépriser! Il en fera voir de belles aux « moines[2]. »

A Rome même, et dans le Vatican, les thèses ne furent pas aussi mal reçues qu'on pourrait le croire. Léon X les jugea en ami des lettres plutôt qu'en pape. Le divertissement qu'elles lui causèrent lui fit oublier les vérités sévères qu'elles contenaient; et comme le maître du sacré palais, qui avait la charge d'examiner les livres, Sylvestre Prierias, l'invitait à traiter Luther en hérétique : « Ce frère Martin « Luther, répondit-il, est un très beau génie, et tout ce « qu'on dit contre lui n'est que jalousie de moines[3]. »

Il y eut peu d'hommes sur lesquels les thèses de Luther eurent plus d'influence que sur l'écolier d'Annaberg que Tezel avait si impitoyablement repoussé. Myconius était entré dans un couvent. La nuit même de son arrivée il avait cru voir en songe un champ immense tout couvert d'épis mûrs. « Coupe, » lui avait dit la voix de celui qui le conduisait; et comme il s'était excusé sur son inhabileté, son guide lui avait montré un moissonneur qui travaillait avec une inconcevable activité. « Suis-le, et fais comme lui, » avait dit le guide[4]. Myconius, avide de sainteté comme Luther, se livra dans le couvent aux veilles, aux jeûnes, aux macérations et à toutes les œuvres inventées par les hommes. Mais à la fin il désespéra d'arriver jamais au but

1 « Dass er uns den Munch Luther fleissig beware. » (Math., 15.)

2 Schmidt *Brand. Reformationsgesch.*, p. 124.

3 « Che frate Martino Luthero haveva un bellissimo ingegno, e che coteste erano invidie fratesche. » (Brandelli, contemporain de Léon et dominicain, *Hist. trag.*, pars III.)

4 Melch. Adami *Vita Myconii.*

de ses efforts. Il abandonna les études, et ne se livra plus qu'à des travaux manuels. Tantôt il reliait des livres, tantôt il tournait, tantôt il faisait quelque autre ouvrage. Cette activité extérieure ne pouvait néanmoins apaiser sa conscience troublée. Dieu lui avait parlé, et il ne pouvait retomber dans son ancien sommeil. Cet état d'angoisse dura plusieurs années. On s'imagine quelquefois que les sentiers des réformateurs furent tout à fait faciles, et qu'en rejetant les pratiques de l'Église, il ne leur restait plus qu'agréments et commodités. On ne sait pas qu'ils n'arrivèrent à la vérité que par des luttes intérieures, mille fois plus pénibles que les observances auxquelles se soumettaient facilement des esprits serviles.

Enfin, l'an 1517 arriva; les thèses de Luther furent publiées; elles parcoururent la chrétienté, et arrivèrent aussi dans le couvent où se trouvait alors l'écolier d'Annaberg. Il se cacha avec un autre moine, Jean Voit, dans un coin du cloître, pour les lire tout à son aise [1]. C'était bien là la vérité qu'il avait apprise de son père; ses yeux s'ouvrirent; il sentit en lui une voix qui répondait à celle qui retentissait alors dans toute l'Allemagne, et une grande consolation remplit son cœur. « Je vois bien, dit-il, que Martin Luther « est le moissonneur que j'ai vu en songe, et qui m'a en- « seigné à cueillir les épis. » Il se mit aussitôt à professer la doctrine que Luther avait proclamée. Les moines s'effrayèrent en l'entendant : ils le combattirent; ils s'élevèrent contre Luther et contre son couvent. « Ce couvent, répon- « dait Myconius, est comme le sépulcre du Seigneur : on « voudrait empêcher que Christ n'y ressuscite; mais on n'y « parviendra pas. » Enfin, ses supérieurs, voyant qu'ils ne pouvaient le convaincre, lui interdirent pendant un an et demi tout commerce au dehors, ne lui permettant ni d'écrire ni de recevoir des lettres, et le menaçant d'une prison éternelle. Cependant l'heure de la délivrance vint

1 « Legit tunc cum Joanne Voito, in angulum abditus, libellos Lutheri. » (Melch. Adam.)

aussi pour lui. Nommé plus tard pasteur à Zwickau, il fut le premier qui se prononça contre la papauté dans les églises de la Thuringe. « Alors je pus, dit-il, travailler avec « mon vénérable père Luther, dans la moisson de l'Évan- « gile. » Jonas l'a nommé un homme qui pouvait ce qu'il voulait[1].

Sans doute il y eut d'autres âmes encore pour lesquelles les thèses de Luther furent le signal de la vie. Elles allumèrent une lumière nouvelle dans bien des cellules, des cabanes, des palais. Tandis que ceux qui étaient venus chercher dans les couvents une bonne table, une vie fainéante ou de la considération et des honneurs, dit Mathésius, se mirent à couvrir d'injures le nom de Luther, les religieux qui vivaient dans la prière, le jeûne et les macérations, rendirent grâces à Dieu dès qu'ils entendirent le cri de cet aigle, que Jean Huss avait annoncé un siècle auparavant[2]. Le peuple même, qui ne comprenait pas trop la question théologique, mais qui savait seulement que cet homme s'élevait contre l'empire des quêteurs et des moines fainéants, l'accueillit avec des éclats de joie. Une sensation immense fut produite en Allemagne par ses propositions hardies. Toutefois, quelques-uns des contemporains du réformateur prévirent les suites graves qu'elles pourraient avoir et les nombreux obstacles qu'elles devaient rencontrer. Ils exprimèrent hautement leurs craintes, et ne se réjouirent qu'en tremblant.

« Je crains bien, » écrivait l'excellent chanoine d'Augsbourg, Bernard Adelman, à son ami Pirckheimer, « que le « digne homme ne doive enfin céder à l'avarice et au pou- « voir des partisans des indulgences. Ses représentations « ont eu si peu d'effet, que l'évêque d'Augsbourg, notre « primat et notre métropolitain[3], vient d'ordonner au nom « du pape de nouvelles indulgences pour Saint-Pierre de « Rome. Qu'il se hâte de rechercher le secours des princes ;

[1] « Qui potuit quod voluit. »
[2] « Darvon Magister Johann Huss geweissaget. » (Math., 13.)
[3] « Totque uxorum vir, » ajoute-t-il. (Heuman. *Documenta litt.*, p. 167.)

« qu'il se garde de tenter Dieu ; car il faudrait être destitué « de sens pour méconnaître le danger imminent dans lequel « il se trouve. » Adelman se réjouit fort quand le bruit se répandit que Henri VIII avait appelé Luther en Angleterre. « Il pourra, pensa-t-il, y enseigner en paix la vérité. » Plusieurs s'imaginèrent ainsi que la doctrine de l'Évangile devait avoir pour appui le pouvoir des princes. Ils ne savaient pas qu'elle marche sans ce pouvoir, et que quand il est avec elle souvent il l'entrave et il l'affaiblit.

Le fameux historien Albert Kranz se trouvait à Hambourg sur son lit de mort, lorsqu'on lui apporta les thèses de Luther : « Tu as raison, frère Martin ! s'écria le mourant, « mais tu n'y parviendras pas... Pauvre moine ! va dans ta « cellule, et crie : Dieu ! aie pitié de moi[1] ! »

Un vieux prêtre de Herter en Westphalie, ayant reçu et lu les thèses dans son presbytère, dit en bas allemand, en branlant la tête : « Cher frère Martin ! si tu parviens à ren« verser ce purgatoire et tous ces marchands de papier, « vraiment tu es un grand monsieur ! » Erbénius, qui vivait un siècle plus tard, écrivit ces rimes au-dessous de ces paroles :

« *Quid vero nunc, si viveret,*
« *Bonus iste clericus diceret*[2] ? »

Non-seulement un grand nombre des amis de Luther conçurent des craintes sur sa démarche ; plusieurs encore lui témoignèrent leur désapprobation.

L'évêque de Brandebourg, affligé de voir une si importante querelle s'engager dans son diocèse, eût voulu l'étouffer. Il résolut de s'y prendre par la douceur. « Je ne « trouve, » fit-il dire à Luther par l'abbé de Lénin, « dans « les thèses sur les indulgences rien qui soit contraire à la

1 « Frater, abi in cellam, et dic : « Miserere mei. » (Lindner, in *Luthers Leben*, p. 93.)

2 Que si maintenant il vivait,
Qu'est-ce que le bon clerc dirait ?

« vérité catholique ; je condamne moi-même ces indiscrètes « proclamations ; mais pour l'amour de la paix et par égard « pour votre évêque, cessez d'écrire sur ce sujet. » Luther fut confus de ce qu'un si grand abbé et un si grand évêque s'adressaient à lui avec tant d'humilité. Touché, entraîné par le premier mouvement de son cœur, il répondit : « J'y « consens : j'aime mieux obéir que faire même des mi- « racles, si cela m'était possible[1]. »

L'Électeur vit avec peine le commencement d'un combat, légitime sans doute, mais dont on ne pouvait prévoir la fin. Nul prince ne désirait plus que Frédéric le maintien de la paix publique. Or, quel immense incendie ce petit feu ne pouvait-il pas allumer? quelles grandes discordes, quel déchirement des peuples, cette querelle de moines ne pouvait-elle pas produire? L'Électeur fit donc signifier à plusieurs reprises à Luther toute la peine qu'il ressentait[2].

Dans son ordre même, et jusque dans son couvent de Wittemberg, Luther rencontra des désapprobateurs. Le prieur et le sous-prieur furent épouvantés des hauts cris que poussaient Tezel et ses compagnons. Ils se rendirent dans la cellule du frère Martin, émus et tremblants : « De « grâce, lui dirent-ils, ne couvrez pas notre ordre de honte ! « Déjà les autres ordres, et surtout les dominicains, sautent « de joie, de ce qu'ils ne sont pas seuls à porter l'opprobre. » Luther fut ému de ces paroles ; mais, se remettant bientôt, il répondit : « Chers Pères ! si la chose n'est pas faite au « nom de Dieu, elle tombera ; sinon, laissez-la marcher. » Le prieur et le sous-prieur se turent. « La chose marche « encore maintenant, ajoute Luther, après avoir raconté ce « trait, et, s'il plaît à Dieu, elle ira toujours mieux jusqu'à « la fin. Amen[3]. »

Luther eut encore bien d'autres attaques à soutenir. A

[1] « Bene sum contentus : malo obedire quam miracula facere, etiamsi possem. » (*Ep.*, I, p. 71.)

[2] « Suumque dolorem sæpe significavit, metuens discordias majores. » (Melanchthon., *Vita Luth.*)

[3] Luth. *Op.* (L.), VI, p. 518.

Erfurt on l'accusait de violence et d'orgueil dans la manière dont il condamnait les opinions des autres ; c'est le reproche qu'on fait d'ordinaire aux hommes qui ont cette force de conviction que donne la Parole de Dieu. On lui reprochait aussi de la précipitation et de la légèreté.

« Ils me demandent de la modestie, répondit Luther, et « ils la foulent eux-mêmes aux pieds dans le jugement « qu'ils portent de moi !..... Nous voyons toujours la paille « dans l'œil d'autrui, et ne remarquons pas la poutre qui « est dans le nôtre..... La vérité ne gagnera pas plus par « ma modestie qu'elle ne perdra par ma témérité. Je désire « savoir, continua-t-il, en s'adressant à Lange, quelles er- « reurs vous et vos théologiens avez trouvées dans mes « thèses? Qui ne sait que l'on met rarement en avant une « idée nouvelle, sans avoir une apparence d'orgueil et sans « être accusé de chercher des disputes? Si l'humilité elle- « même voulait entreprendre quelque chose de nouveau, « ceux qui sont d'une autre opinion crieraient qu'elle est « une orgueilleuse[1] ! Pourquoi Christ et tous les martyrs « ont-ils été mis à mort? Parce qu'ils ont paru d'orgueil- « leux contempteurs de la sagesse du temps, et qu'ils ont « avancé des nouveautés, sans avoir auparavant pris hum- « blement conseil des organes de l'ancienne opinion.

« Que les sages d'aujourd'hui n'attendent donc pas de « moi assez d'humilité, ou plutôt d'hypocrisie, pour de- « mander leur avis, avant que de publier ce que mon de- « voir m'appelle à dire. Ce que je fais ne se fera pas par la « prudence des hommes, mais par le conseil de Dieu. Si « l'œuvre est de Dieu, qui l'arrêtera? Si elle n'est pas de « lui, qui l'avancera?... Non pas ma volonté, ni la leur, ni « la nôtre, mais ta volonté, ô Père saint qui es dans le ciel ! »

Quel courage, quel noble enthousiasme, quelle confiance en Dieu, et surtout quelle vérité dans ces paroles, et quelle vérité de tous les temps !

1 « Finge enim ipsam humilitatem nova conari, statim superbiæ subjicietur ab iis qui aliter sapiunt. » (Luth. *Ep.*, I, p. 73.)

Cependant les reproches et les accusations, qui arrivaient de tous côtés à Luther, ne laissaient pas que de faire quelque impression sur son esprit. Il s'était trompé dans ses espérances. Il s'était attendu à voir les chefs de l'Église, les savants les plus distingués de la nation, s'unir publiquement à lui; mais il en fut autrement. Une parole d'approbation, échappée dans un premier moment d'entraînement, fut ce que les mieux disposés lui accordèrent; plusieurs de ceux qu'il avait jusqu'alors le plus vénérés, le blâmèrent au contraire hautement. Il se sentit seul dans toute l'Église, seul contre Rome, seul au pied de cet édifice antique et redoutable dont les fondements pénétraient dans les entrailles de la terre, dont les murailles s'élevaient vers les nues, et sur lequel il venait de porter un coup audacieux [1]. Il en fut troublé, abattu. Des doutes qu'il croyait avoir surmontés revinrent dans son esprit avec plus de force. Il tremblait à la pensée qu'il avait contre lui l'autorité de toute l'Église : se soustraire à cette autorité, récuser cette voix, à laquelle les peuples et les siècles avaient humblement obéi, se mettre en opposition avec cette Église qu'il avait été accoutumé dès son enfance à vénérer comme la mère des fidèles..., lui, moine chétif..., c'était un effort au-dessus de la puissance humaine [2] ! Aucun pas ne lui coûta plus que celui-là. Aussi fut-ce celui qui décida de la Réformation.

Personne ne peut décrire mieux que lui le combat qui se livrait dans son âme : « J'ai commencé cette affaire, « dit-il, avec une grande crainte et un grand tremblement. « Qui étais-je alors, moi, pauvre, misérable, méprisable « frère, plus semblable à un cadavre qu'à un homme [3], « qui étais-je pour m'opposer à la majesté du pape devant « laquelle tremblaient, non-seulement les rois de la terre « et le monde entier, mais encore, si je puis ainsi dire, « le ciel et l'enfer, contraints d'obéir à un signe de ses

[1] « Solus primo eram. » (Luth. *Op. lat.*, in præf.)
[2] « Consilium immanis audaciæ plenum. » (Pallavicini, I, 17.)
[3] « Miserrimus tunc fraterculus, cadaveri similior quam homini. » (Luth. *Op. lat.*, I, p. 49.)

« yeux?... Personne ne peut savoir ce que mon cœur a « souffert dans ces deux premières années, et dans quel « abattement, je pourrais dire dans quel désespoir j'ai sou- « vent été plongé. Ils ne peuvent s'en faire une idée, ces « esprits orgueilleux qui ont ensuite attaqué le pape avec « une grande hardiesse, bien qu'avec toute leur habileté « ils n'eussent pu lui faire le moindre mal si Jésus-Christ « ne lui eût déjà fait par moi, son faible et indigne instru- « ment, une blessure dont il ne guérira jamais... Mais, tan- « dis qu'ils se contentaient de regarder et me laissaient « seul dans le péril, je n'étais pas si joyeux, si tranquille « et si sûr de l'affaire; car je ne savais pas alors beaucoup « de choses que je sais maintenant, grâce à Dieu. Il se « trouva, il est vrai, plusieurs chrétiens pieux à qui mes « propositions plurent fort et qui en firent grand cas; mais « je ne pouvais les reconnaître et les considérer comme « des organes du Saint-Esprit; je ne regardais qu'au pape, « aux cardinaux, aux évêques, aux théologiens, aux juris- « consultes, aux moines, aux prêtres... C'était de là que « je m'attendais à voir souffler l'Esprit. Cependant, après « être demeuré victorieux par l'Écriture de tous les argu- « ments contraires, j'ai enfin surmonté par la grâce de « Christ, avec beaucoup d'angoisses, de travail, et à grand'- « peine, le seul argument qui m'arrêtât encore, savoir, « qu'il faut écouter l'Église [1]; » car j'honorais, et du fond « du cœur, l'Église du pape comme la véritable Église; et « je le faisais avec bien plus de sincérité et de vénération « que ne le font ces corrupteurs honteux et infâmes, qui, « pour s'opposer à moi, la prônent si fort maintenant. Si « j'avais méprisé le pape, comme le méprisent dans leur « cœur ceux qui le louent tant des lèvres, j'eusse tremblé « que la terre ne se fût entr'ouverte à l'heure même, et ne « m'eût englouti tout vivant comme Coré et tous ceux qui « étaient avec lui. »

[1] « Et cum omnia argumenta superassem per Scripturas, hoc unum cum summa difficultate et angustia, tandem Christo favente, vix superavi, Ecclesiam scilicet esse audiendam. » (Luth. *Op. lat.*, I, p. 49.)

Combien ces combats honorent Luther! quelle sincérité, quelle droiture ils nous font découvrir dans son âme! et que ces assauts pénibles qu'il eut à soutenir au dedans et au dehors le rendent plus digne de notre respect que n'eût pu le faire une intrépidité sans lutte semblable. Ce travail de son âme nous montre bien la vérité et la divinité de son œuvre. On voit que la cause et le principe en étaient dans le ciel. Qui osera, après tous les traits que nous avons signalés, dire que la Réformation fut une affaire de politique? Non, certes, elle ne fut pas l'effet de la politique des hommes, mais celui de la puissance de Dieu. Si Luther n'avait été poussé que par des passions humaines, il eût succombé à ses craintes; ses mécomptes, ses scrupules eussent étouffé le feu qui avait été allumé dans son âme; et il n'eût jeté dans l'Église qu'une lueur passagère, comme l'ont fait tant d'hommes zélés et pieux dont les noms sont parvenus jusqu'à nous. Mais maintenant le temps de Dieu était arrivé; l'œuvre ne devait pas s'arrêter; l'affranchissement de l'Église devait être accompli. Luther devait tout au moins préparer ce complet affranchissement et ces vastes développements qui sont promis au règne de Jésus-Christ. Aussi éprouva-t-il la vérité de cette magnifique promesse : *Les jeunes gens d'élite se lassent et se travaillent; même les jeunes gens tombent sans force : mais ceux qui s'attendent à l'Éternel prennent de nouvelles forces; les ailes leur reviennent comme aux aigles.* Cette puissance divine qui remplissait le cœur du docteur de Wittemberg, et qui l'avait jeté dans le combat, lui rendit bientôt toute sa résolution première.

VII

Les reproches, la timidité ou le silence de ses amis avaient découragé Luther; les attaques de ses ennemis firent sur lui l'effet opposé : c'est ce qui arrive souvent.

Les adversaires de la vérité, en croyant par leur violence faire leur œuvre, font celle de Dieu même[1]. Tezel releva, mais d'une main faible, le gant qui lui avait été jeté. Le sermon de Luther, qui avait été pour le peuple ce que les thèses avaient été pour les savants, fut l'objet de sa première réponse. Il réfuta ce discours point par point, et à sa manière; puis il annonça qu'il se préparait à combattre plus amplement son adversaire dans des thèses qu'il soutiendrait à l'université de Francfort-sur-l'Oder. « Alors, » dit-il, répondant par ces mots à la conclusion du sermon de Luther, « alors chacun pourra reconnaître qui est héré-« siarque, hérétique, schismatique, erroné, téméraire, « calomniateur. Alors il paraîtra aux yeux de tous qui a « une sombre cervelle, qui n'a jamais senti la Bible, lu les « doctrines chrétiennes, compris ses propres docteurs... « Pour soutenir les propositions que j'avance, je suis prêt « à souffrir toutes choses, la prison, le bâton, l'eau et le « feu... »

Une chose frappe en lisant cet écrit de Tezel, c'est la différence qui existe entre l'allemand dont il se sert et celui de Luther. On dirait qu'une distance de quelques siècles les sépare. Un étranger surtout a quelquefois de la peine à comprendre Tezel, tandis que le langage de Luther est presque entièrement celui de nos jours. Il suffit de comparer leurs écrits entre eux, pour voir que Luther est le créateur de la langue allemande. C'est sans doute l'un de ses moindres mérites, mais c'en est un pourtant.

Luther répondit sans nommer Tezel, Tezel ne l'avait point nommé. Mais il n'y avait personne en Allemagne qui ne pût écrire en tête de leurs publications les noms qu'ils jugeaient convenable de taire. Tezel cherchait à confondre la repentance que Dieu demande avec la pénitence que l'Église impose, afin de donner un plus haut prix à ses indulgences. Luther s'attacha à éclaircir ce point.

[1] « Hi furores Tezelii et ejus satellitum imponunt necessitatem Luthero de rebus iisdem copiosius disserendi et tuendæ veritatis. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

« Pour éviter beaucoup de mots, » dit-il dans son langage pittoresque, « j'abandonne au vent (qui d'ailleurs a « plus de loisir que moi) ses autres paroles, qui ne sont « que des fleurs de papier et des feuilles sèches, et je me « contente d'examiner les bases de son édifice de glou- « teron.

« La pénitence que le saint-père impose ne peut être « celle que demande Jésus-Christ, car ce que le saint-père « impose, il peut en dispenser, et si ces deux pénitences « étaient une seule et même chose, il s'ensuivrait que le « saint-père ôte ce que Jésus-Christ met, et qu'il déchire « le commandement de Dieu... Ah ! si bon lui semble, « qu'il me maltraite, continue Luther après avoir cité d'au- « tres interprétations fausses de Tezel, qu'il m'appelle « hérétique, schismatique, calomniateur, et tout ce qu'il lui « plaira ; je ne serai pas pour cela son ennemi, et je prierai « pour lui comme pour un ami... Mais il n'est pas possi- « ble de souffrir qu'il traite l'Écriture sainte, notre conso- « lation (Rom. XV, 4), comme une truie traite un sac « d'avoine[1]... »

Il faut s'accoutumer à voir Luther se servir quelquefois d'expressions acerbes et trop familières pour notre siècle : c'était l'usage du temps ; et l'on trouve d'ordinaire sous ces paroles, qui de nos jours choqueraient les convenances du langage, une force et une justesse qui en font pardonner la verdeur. Il continue ainsi :

« Celui qui achète des indulgences, disent encore les « adversaires, fait mieux que celui qui donne une aumône « à un pauvre qui n'est pas réduit à l'extrémité. — Mainte- « nant qu'on nous apporte la nouvelle que les Turcs pro- « fanent nos églises et nos croix : nous pourrons l'appren- « dre sans frémir ; car nous avons chez nous des Turcs « cent fois pires, qui profanent et anéantissent le seul véri- « table sanctuaire, la Parole de Dieu, qui sanctifie toutes

1 « Dass er die Schrift, unsern Trost, nicht anders behandelt wie die Sau einen Habersack. »

« choses... — Que celui qui veut suivre ce précepte prenne « bien garde de ne pas donner à manger à celui qui a « faim, ou de ne pas vêtir celui qui est nu, avant qu'ils ne « rendent l'âme et n'aient par conséquent plus besoin de « son secours. »

Il est important de comparer ce zèle de Luther pour les bonnes œuvres, avec ce qu'il dit sur la justification par la foi. Au reste, quiconque a quelque expérience et quelque connaissance du christianisme, n'a pas besoin de cette nouvelle preuve d'une vérité dont il a reconnu l'évidence : savoir, que plus on est attaché à la justification par la foi, plus aussi on connaît la nécessité des œuvres, et l'on est attaché à leur pratique ; tandis que le relâchement, quant à la doctrine de la foi, entraîne nécessairement le relâchement quant aux mœurs. Luther, avant lui saint Paul, après lui Howard, sont des preuves de la première assertion. Tous les hommes sans foi, dont le monde est rempli, sont des preuves de la seconde.

Puis Luther, arrivant aux injures de Tezel, les lui rend à sa manière. « A l'ouïe de ces invectives, il me semble, dit-il, « entendre braire un gros âne contre moi. Je m'en réjouis « fort, et je serais bien triste que de telles gens m'appe« lassent un bon chrétien... » Il faut donner Luther tel qu'il est, avec ses faiblesses. Ce penchant à la plaisanterie, et à une plaisanterie grossière, en était une. Le réformateur était un grand homme, un homme de Dieu, sans doute, mais il était homme, et non pas un ange ; et même il n'était pas un homme parfait. Qui a le droit de lui demander la perfection ?

« Au reste, ajoute-t-il, en provoquant ses adversaires « au combat, bien que pour de tels points il ne soit pas « d'usage de brûler les hérétiques, me voici à Wittem« berg, moi, le docteur Martin Luther ! Y a-t-il quelque « inquisiteur qui prétende mâcher du fer et faire sauter « en l'air des rochers ? je lui fais savoir qu'il a un sauf-con« duit pour s'y rendre, portes ouvertes, table et logement « assurés, le tout par les soins gracieux du louable prince

« le duc Frédéric, électeur de Saxe, qui ne protégera jamais « l'hérésie...[1] »

On voit que le courage ne manquait pas à Luther. Il s'appuyait de la Parole de Dieu; et c'est un rocher qui ne fait jamais défaut dans la tempête. Mais Dieu dans sa fidélité lui accordait aussi d'autres secours. Aux éclats de joie avec lesquels la multitude accueillit les thèses de Luther, avait succédé bientôt un morne silence. Les savants s'étaient retirés timidement à l'ouïe des calomnies et des insultes de Tezel et des dominicains. Les évêques, qui avaient auparavant blâmé hautement les abus des indulgences, les voyant enfin attaqués, n'avaient pas manqué, par une contradiction dont il n'y a que trop d'exemples, de trouver alors l'attaque inopportune. La plupart des amis du réformateur s'étaient effrayés. Plusieurs s'étaient enfuis. Mais quand la première terreur fut passée, un mouvement contraire s'opéra dans les esprits. Le moine de Wittemberg, qui pendant quelque temps s'était trouvé presque seul au milieu de l'Église, se vit bientôt entouré de nouveau d'un grand nombre d'amis et d'approbateurs.

Il y en eut un qui, quoique timide, lui demeura pourtant fidèle dans toute cette crise, et dont l'amitié fut pour lui une consolation et un appui. C'était Spalatin. Leur correspondance ne discontinua pas. « Je te rends grâces, » lui dit-il, en parlant d'une marque particulière d'amitié qu'il avait reçu de lui; « mais que ne te dois-je pas[2]? » C'est le 11 novembre 1517, onze jours après la publication des thèses, et par conséquent dans le moment où la fermentation des esprits était sans doute la plus grande, que Luther aime ainsi à épancher sa reconnaissance dans le cœur de son ami. Il est intéressant de voir, dans cette même lettre à Spalatin, cet homme fort, qui venait de faire l'action la plus courageuse, déclarer d'où la force provient. « Nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous pouvons

1 Luth. *Op.* (Lips.), XVII, p. 132.
2 « Tibi gratias ago : imo quid tibi non debeo? » (Luth. *Ep.*, I, p. .)

« tout par la grâce de Dieu. Toute ignorance est invincible « pour nous : nulle ignorance n'est invincible pour la grâce « de Dieu. Plus nous nous efforçons de nous-mêmes de « parvenir à la sagesse, plus nous approchons de la folie[1]. « Il n'est point vrai que cette ignorance invincible excuse « le pécheur ; car autrement il n'y aurait aucun péché dans « le monde. »

Luther n'avait envoyé ses propositions ni au prince ni à aucun de ses courtisans. Il paraît que le chapelain en témoigna à son ami quelque étonnement : « Je n'ai pas « voulu, répond Luther, que mes thèses parviennent à no« tre très illustre prince, ou à quelqu'un des siens, avant « que ceux qui pensent y être désignés les aient eux-mêmes « reçues, de peur qu'ils ne croient que je les ai publiées « par ordre du prince, ou pour me concilier sa faveur, « et par opposition à l'évêque de Mayence. J'apprends « qu'il en est déjà plusieurs qui rêvent de telles choses. « Mais maintenant je puis jurer en toute sécurité que mes « thèses ont été publiées sans la connaissance du duc « Frédéric[2]. »

Si Spalatin consolait son ami et le soutenait de son influence, Luther, de son côté, cherchait à répondre aux demandes que lui adressait le modeste chapelain. Entre autres questions, celui-ci lui en fit alors une qui est encore souvent répétée de nos jours : « Quelle est, lui demanda« t-il, la meilleure manière d'étudier l'Écriture sainte? »

« Jusqu'à présent, répondit Luther, vous ne m'avez de« mandé, très excellent Spalatin, que des choses qui « étaient en mon pouvoir. Mais vous diriger dans l'étude « des saintes Écritures est au-dessus de mes forces. Si ce« pendant vous voulez absolument connaître ma méthode, « je ne vous la cacherai point.

« Il est très certain qu'on ne peut parvenir à comprendre

1 « Quanto magis conamur ex nobis ad sapientiam, tanto amplius appropinquamus insipientiæ. » (Luth. *Ep.*, I, p. 74.)

2 « Sed salvum est nunc etiam jurare, quod sine scitu ducis Frederici exierint. » (*Ibid.*, p. 76.)

« les Écritures ni par l'étude ni par l'intelligence. Votre « premier devoir est donc de commencer par la prière[1]. « Demandez au Seigneur qu'il daigne vous accorder, en sa « grande miséricorde, la véritable intelligence de sa Parole. « Il n'y a point d'autre interprète de la Parole de Dieu que « l'auteur même de cette Parole, selon ce qu'il a dit : « *Ils seront tous enseignés de Dieu*. N'espérez rien de vos « travaux, rien de votre intelligence ; confiez-vous unique- « ment en Dieu et en l'influence de son esprit. Croyez-en « un homme qui en a fait l'expérience[2]. » On voit ici comment Luther parvint à la possession de la vérité, dont il fut le prédicateur. Ce ne fut pas, comme le prétendent quelques-uns, en se confiant en une raison orgueilleuse ; ce ne fut pas, comme d'autres le soutiennent, en se livrant à des passions haineuses. La source la plus pure, la plus sainte, la plus sublime, Dieu même, interrogé par l'humilité, la confiance et la prière, fut celle où il puisa. Mais il est peu d'hommes de notre siècle qui l'imitent, et de là vient qu'il en est peu qui le comprennent. Ces mots de Luther sont à eux seuls pour un esprit sérieux une justification de la Réforme.

Luther trouva aussi des consolations dans l'amitié de laïques respectables. Christophore Scheurl, l'excellent secrétaire de la ville impériale de Nuremberg, lui donna des marques touchantes de son amitié[3]. On sait combien les témoignages d'intérêt sont doux au cœur de l'homme, quand il se voit attaqué de toutes parts. Le secrétaire de Nuremberg faisait plus encore : il eût voulu gagner à son ami de nombreux amis. Il l'invitait à dédier l'un de ses ouvrages à un jurisconsulte nurembergeois alors célèbre,

[1] « Primum, id certissimum est, sacras litteras non posse vel studio, vel ingenio penetrari. Ideo primum officium est ut ab oratione incipias. »

[2] « Igitur de tuo studio desperes oportet omnino, simul et ingenio. Deo autem soli confidas et influxui spiritus. Experto crede ista. » (Luth. *Ep.*, I, p. 88, du 18 janvier.)

[3] « Litteræ tuæ, » lui écrit Luther le 11 décembre 1517, « animum tuum erga meam parvitatem candidum et longe ultra merita benevolentissimum probaverunt. » (Luth. *Ep.*, I, p. 79.)

nommé Jérôme Ebner : « Tu as une haute idée de mes « études, lui répond Luther avec modestie ; mais je n'en « ai que la plus abjecte. Néanmoins j'ai voulu me confor- « mer à tes désirs. J'ai cherché... Mais dans toute ma pro- « vision, que je n'ai jamais trouvée si chétive, il ne s'est « rien offert à moi qui ne me parût tout à fait indigne « d'être dédié à un si grand homme par un si petit homme « que moi. » Touchante humilité ! C'est Luther qui parle, et c'est avec le docteur Ebner, dont le nom nous est inconnu, qu'il se compare ainsi. La postérité n'a pas ratifié ce jugement.

Luther, qui n'avait rien fait pour répandre ses thèses, ne les avait pas plus envoyées à Scheurl qu'à l'électeur et à ses courtisans. Le secrétaire de Nuremberg lui en témoigna son étonnement. « Mon dessein, lui répondit-il, n'avait « point été de donner à mes thèses une telle publicité. Je « voulais seulement conférer sur leur contenu avec quel- « ques-uns de ceux qui demeurent avec nous ou près de « nous [1]. S'ils les avaient condamnées, je voulais les dé- « truire. S'ils les avaient approuvées, je me proposais de « les publier. Mais maintenant elles sont imprimées, réim- « primées et répandues bien au delà de toutes mes espé- « rances ; tellement que je me repens de cette produc- « tion [2] ; non que je craigne que la vérité soit connue du « peuple, c'est cela seul que j'ai cherché ; mais ce n'est « pas là la manière de l'instruire. Il s'y trouve des ques- « tions qui sont encore douteuses pour moi ; et si j'avais « pensé que mes thèses fissent une telle sensation, il est des « choses que j'eusse omises et d'autres que j'eusse affir- « mées avec une plus entière assurance. » Luther pensa autrement plus tard. Loin de craindre d'en avoir trop dit, il déclara qu'il aurait dû en dire bien plus encore. Mais les appréhensions qu'il manifeste à Scheurl honorent sa sincérité. Elles montrent qu'il n'y avait en lui ni plan fait à

[1] « Non fuit consilium neque votum eas evulgari, sed cum paucis apud et circum nos habitantibus primum super ipsis conferri. » (Luth. *Ep.*, I, p. 95.)

[2] « Ut me pœniteat hujus fœturæ. » (*Ibid.*)

l'avance ni esprit de parti, qu'il n'abondait pas dans son sens, et qu'il ne cherchait que la vérité. Quand il l'eut pleinement trouvée, il changea de langage : « Vous trouverez « dans mes premiers écrits, dit-il bien des années après, « que j'ai très humblement accordé au pape beaucoup de « choses, et même des choses importantes, que mainte- « nant je regarde et je déteste comme abominables et « blasphématoires[1]. »

Scheurl n'était pas le seul laïque considéré qui donnât alors à Luther des marques de son amitié. Le célèbre peintre Albert Durer lui envoya un présent, peut-être était-ce un de ses tableaux, et le docteur lui en fit exprimer toute sa reconnaissance[2].

Ainsi Luther éprouvait alors pour lui-même la vérité de cette parole de la sagesse divine : *L'intime ami aime en tout temps, et il naîtra comme un frère dans la detresse*. Mais il s'en souvenait aussi pour les autres. Il plaidait la cause de tout son peuple. L'Électeur venait de lever un impôt, et on assurait qu'il allait en lever un autre, probablement d'après l'avis de Pfeffinger, conseiller du prince, contre lequel Luther lance souvent des paroles piquantes. Le docteur se mit hardiment à la brèche : « Que Votre Altesse, « dit-il, ne méprise pas la prière d'un pauvre mendiant. « Je vous le demande, au nom de Dieu, n'ordonnez pas une « nouvelle taxe. J'ai eu le cœur brisé, ainsi que plusieurs « de ceux qui vous sont le plus dévoués, en voyant com- « bien la dernière avait nui à la bonne renommée et à la « popularité dont jouissait Votre Altesse. Il est vrai que « Dieu vous a doué d'une raison élevée, en sorte que vous « voyez en ces choses plus loin que moi, et sans doute que « tous vos sujets. Mais peut-être est-ce la volonté de Dieu « qu'une petite raison en instruise une grande, afin que « personne ne se confie en soi-même, mais seulement en « Dieu notre Seigneur, lequel daigne garder pour notre

[1] « Quæ istis temporibus pro summa blasphemia et abominatione habeo et execror. » (Luth. *Op. lat.* (W.), in præf.)

[2] « Accepi... simul et donum insignis viri Alberti Durer. » (Luth. *Ep.*, I, 95.)

« bien votre corps en santé, et votre âme pour la béatitude « éternelle. Amen. » C'est ainsi que l'Évangile, qui fait honorer les rois, fait aussi plaider la cause du peuple. Il prêche à la nation ses devoirs, et les droits qu'elle possède il les rappelle au prince. La voix d'un chrétien tel que Luther, retentissant dans le cabinet d'un souverain, pourrait souvent tenir lieu de toute une assemblée de législateurs.

Dans cette même lettre, où Luther adresse une sévère leçon à l'Électeur, il ne craint pas de lui faire une demande, ou plutôt de lui rappeler une promesse, celle de lui donner un habit neuf. Cette liberté de Luther, dans un moment où il pouvait craindre d'avoir offensé Frédéric, honore également et le prince et le réformateur. « Mais si c'est Pfeffin« ger qui en est chargé, ajoute-t-il, qu'il me le donne en « réalité et non en protestations d'amitié. Car tisser de « bonnes paroles, c'est ce qu'il sait faire, mais il n'en sort « jamais de bon drap. » Luther pensait que par les avis fidèles qu'il avait donnés à son prince, il avait bien mérité son habit de cour[1]. Quoi qu'il en soit, deux ans plus tard il ne l'avait pas reçu, et il le demandait encore[2]. Cela semble indiquer que Frédéric n'était pas, autant qu'on l'a dit, à la disposition de Luther.

VIII

Ainsi les esprits étaient peu à peu revenus de leur premier effroi. Luther lui-même était disposé à déclarer que ses paroles n'avaient pas la portée qu'on leur avait attribuée. De nouvelles circonstances pouvaient détourner l'attention générale, et ce coup porté à la doctrine romaine

[1] « Mein Hofkleid verdienen. » (Luth. *Ep.*, I, p. 77 et 78.)
[2] *Ibid.*, p. 283.

finir par se perdre dans les airs comme tant d'autres. Mais les partisans de Rome empêchèrent que l'affaire n'eût une telle issue. Ils agrandirent la flamme au lieu de l'étouffer.

Tezel et les dominicains répondirent fièrement à l'attaque qu'on leur avait faite. Brûlant du désir d'écraser le moine audacieux qui était venu troubler leur trafic, et de se concilier la faveur du pontife romain, ils poussèrent un cri de fureur; ils prétendirent qu'attaquer l'indulgence ordonnée par le pape, c'était attaquer le pape lui-même, et ils appelèrent à leur aide tous les moines et les théologiens de leur école [1]. En effet, Tezel sentit bien qu'un adversaire tel que Luther était trop fort pour lui seul. Tout déconcerté de l'attaque du docteur, mais surtout plein de colère, il quitta les environs de Wittemberg, et se rendit à Francfort-sur-l'Oder, où il arriva déjà au mois de novembre 1517. L'université de cette ville était de date récente, comme celle de Wittemberg, mais elle avait été fondée par le parti contraire. Conrad Wimpina, homme de beaucoup d'éloquence, ancien rival de Pollich de Mellerstadt, et l'un des théologiens les plus distingués de ce temps, y était professeur. Wimpina jetait des regards envieux sur le docteur et sur l'université de Wittemberg. Leur réputation l'offusquait. Tezel lui demanda une réponse aux thèses de Luther, et Wimpina écrivit deux séries d'antithèses, ayant pour but de défendre, la première la doctrine des indulgences, et la seconde l'autorité du pape.

Le 20 janvier 1518 eut lieu cette dispute préparée longtemps à l'avance, annoncée avec éclat, et sur laquelle Tezel fondait tant d'espérances. Il avait battu le rappel. Des moines avaient été envoyés de tous les cloîtres des environs; ils s'y rencontrèrent au nombre de plus de trois cents. Tezel lut ses thèses. On y trouvait jusqu'à cette déclaration, « que quiconque dit que l'âme ne s'envole pas du purga-

1 « Suum senatum convocat; monachos aliquot et theologos sua sophistica utcunque tinctos. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

« toire aussitôt que le denier sonne au fond du coffre-fort « est dans l'erreur[1]. »

Mais surtout il établissait des propositions d'après lesquelles le pape semblait vraiment *assis comme Dieu, dans le temple de Dieu,* selon le langage d'un apôtre. Il était commode pour ce marchand effronté de se réfugier avec tous ses désordres et ses scandales sous le manteau du pape.

Voici ce qu'il se déclara prêt à défendre en présence de la nombreuse assemblée qui l'entourait :

3. « Il faut enseigner aux chrétiens que le pape, par la « grandeur de sa puissance, est au-dessus de toute l'Église « universelle et des conciles, et que l'on doit obéir à ses « ordonnances en toute soumission.

4. « Il faut enseigner aux chrétiens que le pape seul a « droit de décider dans les choses de la foi chrétienne ; que « seul il a la puissance, et que personne ne l'a, excepté lui, « d'expliquer d'après son sens le sens de l'Écriture sainte, « et d'approuver ou condamner toutes paroles ou œuvres « des autres.

5. « Il faut enseigner aux chrétiens que le jugement du « pape, dans les choses qui concernent la foi chrétienne et « qui sont nécessaires au salut du genre humain, ne peut « nullement errer.

6. « Il faut enseigner aux chrétiens que l'on doit plus « s'appuyer et se reposer, dans les choses de la foi, sur la « pensée du pape, telle que ses jugements la manifestent, « que sur la pensée de tous les hommes sages, telle qu'ils « la tirent de l'Écriture. »

8. « Il faut enseigner aux chrétiens que ceux qui portent « atteinte à l'honneur et à la dignité du pape se rendent « coupables du crime de lèse-majesté, et méritent la ma- « lédiction. »

17. « Il faut enseigner aux chrétiens qu'il y a beaucoup « de choses que l'Église regarde comme des articles cer-

1 « Quisquis ergo dicit non citius posse animam volare quam in fundo cistæ denarius possit tinnire, errat. » (*Positiones fratris J. Tezelii*, pos. 56, Luth. *Op.*, I, p. 94.)

« tains de la vérité universelle, quoiqu'elles ne se trouvent « ni dans le canon de la Bible, ni dans les anciens doc- « teurs. »

44. « Il faut enseigner aux chrétiens que l'on doit tenir « pour hérétiques obstinés ceux qui déclarent par leurs « paroles, leurs actions ou leurs écrits, qu'ils ne rétracte- « raient pas leurs propositions hérétiques, dût-il pleuvoir « ou grêler sur eux excommunications sur excommunica- « tions. »

48. « Il faut enseigner aux chrétiens que ceux qui pro- « tégent l'erreur des hérétiques, et qui empêchent par leur « autorité qu'ils ne soient amenés par-devant le juge qui a « le droit de les entendre, sont excommuniés; que si dans « l'espace d'une année ils ne s'abstiennent pas de le faire, « ils seront déclarés infâmes et cruellement punis de plu- « sieurs châtiments, d'après les règles du droit et pour « l'épouvante de tous les hommes[1]. »

50. « Il faut enseigner aux chrétiens que ceux qui bar- « bouillent tant de livres et de papier, qui prêchent ou dis- « putent publiquement et méchamment sur la confession « de la bouche, sur la satisfaction des œuvres, sur les riches « et grandes indulgences de l'évêque de Rome et sur son « pouvoir; que ceux qui se rangent avec ceux qui prêchent « ou qui écrivent de telles choses, qui prennent plaisir à « leurs écrits et qui les répandent parmi le peuple et dans « le monde; que ceux enfin qui parlent de ces choses en « cachette, d'une manière méprisable et sans pudeur, doi- « vent tous trembler d'encourir les peines que nous venons « de nommer et de se précipiter eux-mêmes, et d'autres « avec eux, au jour à venir, dans l'éternelle condamna- « tion, et ici-bas déjà dans un grand opprobre. Car chaque « bête qui touche la montagne sera lapidée. »

On voit que Tezel n'attaquait pas Luther seul. Il avait probablement en vue, dans la 48e thèse, l'électeur de Saxe. Ces

1 « Pro infamibus sunt tenendi, qui etiam per juris capitula terribiliter multis plectentur pœnis in omnium hominum terrorem. » (*Positiones fratris J. Tezelii*, pos. 56, Luth. *Op.*, I, p. 98.)

propositions, du reste, sentent bien le dominicain. Menacer tout contradicteur de châtiments cruels était un argument d'inquisiteur, auquel il n'y avait guère moyen de répondre. Les trois cents moines que Tezel avait rassemblés ouvraient tous de grands yeux, et admiraient ce qu'il avait dit. Les théologiens de l'université craignaient trop d'être mis au nombre des fauteurs de l'hérésie, ou étaient trop attachés aux principes de Wimpina, pour attaquer franchement les étonnantes thèses qui venaient d'être lues.

Toute cette affaire, dont on avait fait un si grand bruit, semblait donc ne devoir être qu'un combat simulé; mais parmi la foule des étudiants qui assistaient à la dispute était un jeune homme d'environ vingt ans, nommé Jean Knipstrow. Il avait lu les thèses de Luther, et les avait trouvées conformes aux doctrines de l'Écriture. Indigné de voir la vérité foulée publiquement aux pieds, sans que personne se présentât pour la défendre, ce jeune homme éleva la voix, au grand étonnement de toute l'assemblée, et attaqua le présomptueux Tezel. Le pauvre dominicain, qui n'avait pas compté sur une telle opposition, en fut tout troublé. Après quelques efforts, il abandonna le champ de bataille et céda la place à Wimpina. Celui-ci résista avec plus de vigueur; mais Knipstrow le pressa de telle sorte, que pour mettre fin à une lutte si inconvenante à ses yeux, Wimpina, qui présidait, déclara la discussion close, et passa sans autres à la promotion de Tezel au grade de docteur, récompense de ce glorieux combat. Wimpina, pour se débarrasser du jeune orateur, le fit envoyer dans le couvent de Pyritz en Poméranie, avec l'ordre de l'y garder sévèrement. Mais cette lumière naissante ne fut enlevée des bords de l'Oder que pour répandre plus tard en Poméranie une grande clarté [1]. Dieu, quand il le trouve bon, emploie des écoliers pour confondre des docteurs.

Tezel, voulant réparer l'échec qu'il avait reçu, eut re-

[1] Spieker, *Gesch. Dr. M. Luthers.* — Beckmani. *Notitia Univ. Francofurt.*, VIII, etc.

cours à l'*ultima ratio* de Rome et des inquisiteurs, nous voulons dire au feu. Il fit dresser sur une promenade de l'un des faubourgs de Francfort une chaire et un échafaud. Il s'y rendit en procession solennelle avec ses insignes d'inquisiteur de la foi. Il déchaîna du haut de la chaire toute sa fureur. Il lança des foudres, et s'écria, de sa puissante voix, que l'hérétique Luther devait être mis à mort par le feu. Puis, plaçant les propositions et le sermon du docteur sur l'échafaud, il les brûla [1]. Il s'entendait mieux à cela qu'à défendre des thèses. Cette fois il ne trouva point de contradicteurs; sa victoire fut complète. L'impudent dominicain rentra triomphant dans Francfort. Quand les partis puissants sont vaincus, ils ont recours à certaines démonstrations qu'il faut bien leur passer comme une consolation de leur honte.

Les secondes thèses de Tezel forment une époque importante de la Réformation. Elles déplacèrent la dispute; elles la transportèrent des marchés d'indulgences dans les salles du Vatican, et la détournèrent de Tezel sur le pape. A ce méprisable courtier que Luther avait pris à bras-le-corps, elles substituèrent la personne sacrée du chef de l'Église. Luther en fut étonné. Il est probable que plus tard il eût fait de lui-même ce pas; mais ses ennemis lui en épargnèrent la peine. Dès lors il ne fut plus seulement question d'un commerce décrié, mais de Rome, et le coup dont une main courageuse avait voulu abattre la boutique de Tezel vint ébranler jusque dans ses bases le trône du pontife-roi.

Les thèses de Tezel ne furent, au reste, que le signal donné à la troupe de Rome. Un cri s'éleva contre Luther parmi les moines, furieux de voir paraître un adversaire plus redoutable que ne l'avaient été Érasme et Reuchlin. Le nom de Luther retentit du haut des chaires des dominicains. Ils s'adressaient aux passions du peuple, ils appe-

1 « Fulmina in Lutherum torquet; vociferatur ubique hunc hæreticum igni perdendum esse; propositiones etiam Lutheri et concionem de indulgentiis publice conjicit in flammas. (Melanchth., *Vita Luth.*)

laient le courageux docteur un insensé, un séducteur, un possédé du démon. Sa doctrine était décriée comme la plus horrible hérésie. « Attendez seulement encore quinze « jours, quatre semaines tout au plus, disaient-ils, et cet « hérétique insigne sera brûlé. » Si cela n'eût dépendu que des dominicains, le sort de Huss et de Jérôme eût bientôt été celui du docteur saxon; mais Dieu veillait sur lui. Sa vie devait accomplir ce que les cendres de Huss avaient commencé; car chacun sert à l'œuvre de Dieu, l'un par sa vie, l'autre par sa mort. Plusieurs s'écriaient déjà que l'université de Wittemberg tout entière était atteinte d'hérésie, et ils la déclaraient infâme [1]. « Poursuivons ce scélérat « et tous ses partisans! » continuaient-ils. En plusieurs endroits ces cris réussissaient à soulever les passions du peuple. Ceux qui partageaient les opinions du réformateur étaient signalés à l'attention publique, et partout où les moines se trouvaient les plus forts, les amis de l'Évangile éprouvaient les effets de leur haine. Ainsi commençait à s'accomplir pour la Réformation cette prophétie du Sauveur : *On vous injuriera, on vous persécutera, on dira faussement contre vous, à cause de moi, toute sorte de mal.* Cette rétribution du monde ne manque en aucun temps aux disciples décidés de l'Évangile.

Quand Luther eut connaissance des thèses de Tezel, et de l'attaque générale dont elles furent le signal, son courage s'enflamma. Il sentit qu'il fallait résister en face à de tels adversaires : son âme intrépide n'eut pas de peine à s'y résoudre. Mais en même temps leur faiblesse lui révéla sa force, et lui donna le sentiment de ce qu'il était lui-même.

Il ne se laissa pourtant point aller à ces mouvements d'orgueil si naturels au cœur de l'homme. « J'ai plus de « peine, écrivait-il alors à Spalatin, à m'empêcher de mé- « priser mes adversaires et de pécher ainsi contre Jésus-

1 « Eo furunt usque, ut universitatem Wittembergensem propter me infamem conantur facere et hæreticam. » (Luth. *Ep.*, I, p. 92.)

« Christ, que je n'en aurais à les vaincre. Ils sont tellement « ignorants des choses divines et humaines, que c'est une « honte que d'avoir à combattre contre eux. Et cependant « c'est cette ignorance même qui leur donne leur incon- « cevable audace et leur front d'airain [1]. » Mais ce qui fortifiait surtout son cœur au milieu de ce déchaînement universel, c'était l'intime conviction que sa cause était celle de la vérité. « Ne vous étonnez pas, écrivait-il à Spalatin, « au commencement de l'année 1518, de ce qu'on m'in- « sulte si fort. J'entends avec joie ces injures. Si l'on ne « me maudissait pas, nous ne pourrions pas croire si fer- « mement que la cause que j'ai entreprise est celle de Dieu « même [2]. Christ a été mis pour être un signe auquel on « contredira. Je sais, disait-il encore, que la Parole de « Dieu a été dès le commencement du monde d'une na- « ture telle, que quiconque a voulu la porter dans le « monde, a dû, comme les apôtres, abandonner toutes « choses et attendre la mort. S'il n'en était pas ainsi, ce « ne serait pas la Parole de Jésus-Christ [3]. » Cette paix au milieu de l'agitation est une chose inconnue aux héros du monde. On voit des hommes qui sont à la tête d'un gouvernement, d'un parti politique, succomber sous leurs travaux et sous leurs peines. Le chrétien acquiert d'ordinaire dans la lutte de nouvelles forces. C'est qu'il connaît une source mystérieuse de repos et de courage qu'ignore celui dont les yeux sont fermés à l'Évangile.

Une chose pourtant agitait quelquefois Luther : c'était la pensée des dissentiments que sa courageuse opposition pourrait produire. Il savait qu'une parole peut suffire pour enflammer tout le monde. Il voyait quelquefois prince contre prince, peut-être peuple contre peuple. Son cœur

[1] Luth. *Ep.*, I, p. 92.

[2] « Nisi maledicerer, non crederem ex Deo esse quæ tracto. » (Luth. *Ep.*, I, p. 85.)

[3] « Morte emptum est (verbum Dei), » continue-t-il dans un langage plein d'énergie, « mortibus vulgatum, mortibus servatum, mortibus quoque servandum aut referendum est. »

allemand en était attristé; sa charité chrétienne en était effrayée. Il eût voulu la paix. Cependant il fallait parler. Ainsi le voulait le Seigneur. « Je tremble, disait-il, je frémis à la pensée que je pourrais être une cause de discorde entre de si grands princes [1]. »

Il garda encore le silence sur les propositions de Tezel concernant le pape. Si la passion l'avait emporté, il se serait sans doute jeté aussitôt avec impétuosité sur cette étonnante doctrine, à l'abri de laquelle son adversaire prétendait se cacher. Il ne le fit point. Il y a dans son attente, dans sa réserve, dans son silence, quelque chose de grave et de solennel, qui révèle suffisamment l'esprit qui l'animait. Il attendit, mais non par faiblesse, car le coup n'en fut que plus fort.

Tezel, après son auto-da-fé de Francfort-sur-l'Oder, s'était hâté d'envoyer ses thèses en Saxe. Elles y serviront d'antidote, pensait-il, à celles de Luther. Un homme arriva de Halle à Wittemberg, chargé par l'inquisiteur d'y répandre ses propositions. Les étudiants de l'université, encore tout indignés de ce que Tezel avait brûlé les thèses de leur maître, apprirent à peine l'arrivée de son messager, qu'ils le cherchèrent, l'entourèrent, le pressèrent, l'effrayèrent : « Comment oses-tu apporter ici de telles choses? » lui dirent-ils. Quelques-uns lui achetèrent une partie des exemplaires dont il était muni, d'autres se saisirent du reste; ils s'emparèrent ainsi de toute sa provision, qui montait à huit cents exemplaires; puis, à l'insu de l'Électeur, du sénat, du recteur, de Luther et de tous les professeurs [2], ils affichèrent ces mots aux poteaux de l'université : « Que celui qui a envie d'assister à l'embrasement et aux funérailles des thèses de Tezel se trouve à deux heures sur la place du marché. »

Ils s'y rassemblèrent en foule à cette heure, et livrèrent

[1] « Inter tantos principes dissidii origo esse valde horreo et timeo. » (Luth. *Ep.*, I, p. 93.)
[2] « Hæc inscio principe, senatu, rectore, denique omnibus nobis. » (Luth. *Ep.*, I, p. 99.)

aux flammes les propositions du dominicain, au milieu de bruyantes acclamations. Un exemplaire échappa à l'incendie. Luther l'envoya plus tard à son ami Lange d'Erfurt. Cette jeunesse généreuse, mais imprudente, suivait le précepte des anciens : *Œil pour œil et dent pour dent*, et non celui de Jésus-Christ. Mais quand les docteurs et les professeurs donnaient un tel exemple à Francfort, faut-il s'étonner que de jeunes étudiants le suivissent à Wittemberg? La nouvelle de cette exécution académique se répandit dans toute l'Allemagne, et y fit grand bruit[1]. Luther en ressentit une vive peine.

« Je m'étonne, écrivit-il à son ancien maître Jodocus, à « Erfurt, que vous ayez pu croire que c'était moi qui avais « fait brûler les thèses de Tezel. Pensez-vous donc que j'aie « tellement perdu l'esprit? Mais que puis-je y faire? Quand « il s'agit de moi, tous croient tout de tous[2]. Puis-je en« chaîner les langues du monde entier? Eh bien, qu'ils « disent, qu'ils écoutent, qu'ils voient, qu'ils prétendent ce « qu'il leur plaira. J'agirai tant que le Seigneur m'en don« nera la force, et, Dieu aidant, je ne craindrai jamais « rien. » « Ce qu'il en adviendra, dit-il à Lange, je l'ignore, « si ce n'est que le péril dans lequel je me trouve devient « par cela même beaucoup plus grand[3]. » Cet acte montre combien les cœurs des jeunes gens brûlaient déjà pour la cause que défendait Luther. C'était un signe d'une haute importance; car un mouvement qui a lieu dans la jeunesse est bientôt porté nécessairement dans la nation tout entière.

Les thèses de Tezel et de Wimpina, quoique peu estimées, produisirent un certain effet. Elles agrandissaient la dispute, elles élargissaient la déchirure faite au manteau de l'Église, elles lançaient dans la querelle des questions du plus haut intérêt. Aussi les chefs de l'Église commencèrent-ils à y regarder de plus près, et à se prononcer avec force

1 « Fit ex ea re ingens undique fabula. » (Luth. *Ep.*, I, p. 99.)
2 « Omnes omnibus omnia credunt de me. » (*Ibid.*, 109.)
3 *Ibid.*, p. 98.

contre le réformateur. « Je ne sais vraiment en qui Luther « se confie, dit l'évêque de Brandebourg, qu'il ose ainsi « porter atteinte à la puissance des évêques. » Comprenant que cette nouvelle circonstance demandait de nouvelles démarches, l'évêque vint lui-même à Wittemberg. Mais il trouva Luther animé de cette joie intérieure que donne une bonne conscience, et décidé à livrer le combat. L'évêque sentit que le moine augustin obéissait à une puissance supérieure à la sienne, et il s'en retourna irrité à Brandebourg. Un jour, c'était encore pendant l'hiver de 1518, étant assis devant son foyer, il dit, en se tournant vers ceux qui l'entouraient : « Je ne veux pas reposer en paix ma tête, que « je n'aie jeté Martin au feu, comme ce tison ; » et il jeta dans le brasier le tison qu'il tenait. La révolution du seizième siècle ne devait pas plus s'accomplir par les chefs de l'Église, que celle du premier ne l'avait été par le sanhédrin et par la synagogue. Les chefs du clergé furent opposés, au seizième siècle, à Luther, à la Réformation, à ses ministres, comme ils l'avaient été à Jésus-Christ, à l'Évangile, à ses apôtres, et comme trop souvent, dans tous les temps ils le sont à la vérité. — « Les évêques, » dit Luther en parlant de la visite que lui avait faite le prélat de Brandebourg, « commencent à s'apercevoir qu'ils auraient dû faire ce que « je fais, et ils en sont honteux. Ils m'appellent orgueilleux, « audacieux, et je ne nie pas que je le sois. Mais ils ne « sont pas gens à savoir ce que Dieu est et ce que nous « sommes[1]. »

IX

Une résistance plus grave que celle de Tezel était déjà opposée à Luther. Rome avait répondu. Une réplique

1 « Quid vel Deus vel ipsi sumus. » (Luth. *Ep.*, p. 224.)

était partie des murailles du sacré palais. Ce n'était pas Léon X qui s'était avisé de parler théologie : « Querelle de « moines, avait-il dit un jour ; le mieux est de ne pas s'en mêler. » Et une autre fois : « C'est un Allemand ivre qui « a écrit ces thèses ; quand son vin aura passé, il parlera « tout autrement[1]. » Un dominicain de Rome, Sylvestre Mazolini, de Priero ou Prierias, maître du sacré palais, exerçait les fonctions de censeur, et fut en cette qualité le premier qui eut connaissance en Italie des thèses du moine saxon.

Un censeur romain et les thèses de Luther, quelle rencontre ! La liberté de la parole, la liberté d'examen, la liberté de la foi viennent heurter, dans la ville de Rome, ce pouvoir qui prétend tenir en ses mains le monopole des intelligences, et ouvrir et fermer, comme il lui plaît, la bouche de la chrétienté. La lutte de la liberté chrétienne, qui produit des enfants de Dieu, avec le despotisme pontifical, qui produit des esclaves de Rome, est comme symbolisée, dès les premiers jours de la Réformation, dans la rencontre de Luther et de Prierio.

Le censeur romain, prieur général des dominicains, chargé de décider ce que la chrétienté doit dire ou taire, et ce qu'elle doit savoir ou ignorer, se hâta de répondre. Il publia un écrit, qu'il dédia à Léon X. Il y parlait avec mépris du moine allemand, et déclarait avec une suffisance toute romaine « qu'il serait curieux de s'assurer si ce « Martin-là avait un nez de fer ou une tête d'airain, qu'on « ne pût le briser[2]?... » Puis, sous la forme du dialogue, il attaquait les thèses de Luther, en employant tour à tour la moquerie, les injures et les menaces.

Ce combat entre l'augustin de Wittemberg et le dominicain de Rome se livra sur la question même qui est le principe de la Réforme, savoir : « Quelle est pour les chrétiens « la seule autorité infaillible? » Voici le système de l'É-

[1] « Ein voller trunkener Deutscher. » (Luth. *Op.* (W.), XXII, p. 1337.)

[2] « An ferreum nasum aut caput æneum gerat iste Lutherus, ut effringi non possit. » (Sylv. Prieratis *Dialogus*.)

glise exposé d'après ses organes les plus indépendants[1] :

La lettre de la parole écrite est morte sans l'esprit d'interprétation, qui seul en fait connaître le sens caché. Or, cet esprit n'est point accordé à chaque chrétien, mais à l'Église, c'est-à-dire aux prêtres. C'est une grande témérité que de prétendre que celui qui a promis à l'Église d'être toujours avec elle jusqu'à la fin du monde ait pu l'abandonner à la puissance de l'erreur. On dira peut-être que la doctrine et la constitution de l'Église ne sont plus telles qu'on les trouve dans les saints oracles. Sans doute ; mais ce changement n'est qu'apparent : il se rapporte à la forme et non au fond. Il y a plus, ce changement est un progrès. La force vivifiante de l'Esprit divin a donné de la réalité à ce qui, dans l'Écriture, n'était qu'en idée ; elle a donné un corps aux esquisses de la Parole ; elle a mis la dernière main à ses ébauches, elle a achevé l'ouvrage dont la Bible n'avait fourni que les premiers traits. Il faut donc comprendre le sens de la sainte Écriture, ainsi que l'a déterminé l'Église, conduite par l'Esprit-Saint. Ici les docteurs catholiques se divisaient. Les conciles généraux, disaient les uns, et Gerson était de ce nombre, sont les représentants de l'Église. Le pape, disaient les autres, est le dépositaire de l'esprit d'interprétation, et personne n'a le droit de comprendre l'Écriture autrement que l'arrête le pontife romain. C'était l'avis de Prierio.

Telle fut la doctrine que le maître du sacré palais opposa à la Réformation naissante. Il avança sur la puissance de l'Église et du pape des propositions dont les flatteurs les plus déhontés de la cour de Rome auraient eux-mêmes rougi. Voici l'un des points qu'il établit en tête de son écrit : « Quiconque ne s'appuie pas sur la doctrine de l'Église « romaine et du pontife romain, comme sur la règle in- « faillible de la foi, de laquelle l'Écriture sainte elle-même « tire sa force et son autorité, est un hérétique[2]. »

[1] Voyez Joh. Gersonis *Propositiones de sensu litterali S. Scripturæ.* (Op., t. I.)

[2] « A qua etiam sacra Scriptura robur trahit et auctoritatem, hæreticus est » fundamentum tertium).

Puis, dans un dialogue dont les interlocuteurs sont Luther et Sylvestre, ce dernier cherche à réfuter les propositions du docteur. Les sentiments du moine saxon étaient chose toute nouvelle pour un censeur romain; aussi Prierio montre-t-il qu'il n'a compris ni les émotions de son cœur ni les mobiles de sa conduite. Il mesurait le docteur de la vérité à la petite mesure des valets de Rome. « O cher « Luther! lui dit-il, si tu recevais de notre seigneur le pape « un bon évêché et une indulgence plénière pour la répa- « ration de ton église, tu filerais plus doux, et tu prônerais « même l'indulgence que maintenant tu te plais à noircir! » L'Italien, si fier de l'élégance de ses mœurs, prend quelquefois le ton le plus grossier : « Si le propre des chiens est « de mordre, dit-il à Luther, je crains bien que tu n'aies eu « un chien pour père[1]. » Le dominicain s'étonne presque, à la fin, de la condescendance qu'il a eue de parler au moine rebelle, et il termine en montrant à son adversaire les dents cruelles d'un inquisiteur : « L'Église romaine, « dit-il, qui a dans le pape le faîte de son pouvoir spirituel « et temporel, peut contraindre par le bras séculier ceux « qui, ayant d'abord reçu la foi, s'en écartent. Elle n'est « point tenue d'employer des raisons pour combattre et « pour vaincre les rebelles[2]. »

Ces mots, tracés par la plume de l'un des dignitaires de la cour romaine, avaient un sens très positif. Ils n'épouvantèrent cependant pas Luther. Il crut, ou feignit de croire, que ce Dialogue n'était point de Prierio, mais d'Ulrich de Hütten, ou de l'un des autres auteurs des *Lettres de quelques hommes obscurs*, qui, disait-il, dans sa satirique humeur et pour exciter Luther contre Prierio, avait compilé cet amas de sottises[3]. Il ne désirait pas voir la cour de

[1] « Si mordere canum est proprium, vereor ne tibi pater canis fuerit. » (Sylv. Prieratis *Dialogus*.)

[2] « Seculari brachio potest eos compescere, nec tenetur rationibus certare ad vincendos protervientes. » (Sylv. Prieratis *Dialogus*.)

[3] « Convenit inter nos esse personatum aliquem Sylvestrum ex obscuris viris, qui tantas ineptias in hominem luserit ad provocandum me adversus eum. » (*Ep.*, I, p. 87, du 14 janvier.)

Rome soulevée contre lui. Toutefois, après avoir gardé quelque temps le silence, ses doutes, s'il en avait, furent dissipés; il se mit à l'œuvre, et deux jours après sa réponse fut prête[1].

La Bible avait formé le réformateur et commencé la Réformation. Luther n'avait pas eu besoin du témoignage de l'Église pour croire. Sa foi était venue de la Bible elle-même, du dedans et non du dehors. Il était si intimement convaincu que la doctrine évangélique était inébranlablement fondée sur la Parole de Dieu, que toute autorité extérieure était inutile à ses yeux. Cette expérience que Luther avait faite ouvrait à l'Église un nouvel avenir. La source vive qui venait de jaillir pour le moine de Wittemberg devait devenir un fleuve qui désaltérerait les peuples.

Pour comprendre la Parole il faut que l'Esprit de Dieu en donne l'intelligence, avait dit l'Église; et elle avait eu raison jusque-là. Mais son erreur avait été de considérer l'Esprit-Saint comme un monopole accordé à une certaine caste, et de penser qu'il pouvait être renfermé exclusivement dans des assemblées, dans des colléges, dans une ville, dans un conclave. *Le vent souffle où il veut*, avait dit le Fils de Dieu en parlant de l'Esprit de Dieu; et en une autre occasion : *Ils seront* TOUS *enseignés de Dieu*. La corruption de l'Église, l'ambition des pontifes, les passions des conciles, les querelles du clergé, la pompe des prélats, avaient fait fuir loin des demeures sacerdotales cet Esprit-Saint, ce souffle d'humilité et de paix. Il avait déserté les assemblées des superbes, les palais des princes de l'Église, et s'était retiré chez de simples chrétiens et de modestes prêtres. Il avait fui une hiérarchie dominatrice, qui faisait souvent jaillir le sang des pauvres en les foulant aux pieds; un clergé fier et ignorant, dont les chefs savaient se servir, non de la Bible, mais de l'épée; et il se rencontrait tantôt dans des sectes méprisées, tantôt dans les hommes d'intelligence et de savoir. La nuée sainte, qui s'était éloignée

[1] T. I (W.), *lat.*, p. 170.

des superbes basiliques et des orgueilleuses cathédrales, était descendue sur les lieux obscurs habités par les humbles, ou sur les cabinets, tranquilles témoins d'un consciencieux travail. L'Église, dégradée par son amour du pouvoir et des richesses, déshonorée aux yeux du peuple par l'usage vénal qu'elle faisait de la doctrine de vie, l'Église, qui vendait le salut pour remplir les trésors que vidaient son faste et ses débauches, avait perdu toute considération, et les hommes sensés n'ajoutaient plus aucun prix à son témoignage. Méprisant une autorité si avilie, ils se tournaient avec joie vers la Parole divine et son autorité infaillible, comme vers le seul refuge qui leur demeurât en un désordre si général.

Le siècle était donc préparé. Le mouvement hardi par lequel Luther changea le point d'appui des plus grandes espérances du cœur de l'homme, et, d'une main puissante, les transporta des murs du Vatican sur le rocher de la Parole de Dieu, fut salué avec enthousiasme. C'est l'œuvre que se proposa le réformateur dans sa réponse à Prierio.

Il laisse de côté les fondements que le dominicain avait posés en tête de son ouvrage : « Mais, dit-il, à votre exemple, je vais aussi, moi, poser quelques fondements.

« Le premier est cette parole de saint Paul : « *Si quel-* « *qu'un vous annonce un autre évangile que celui que nous* « *vous avons annoncé, quand ce serait nous-même ou un ange* « *du ciel, qu'il soit anathème.* »

« Le second est ce passage de saint Augustin à saint Jé- « rôme : « J'ai appris à ne rendre qu'aux seuls livres ca- « noniques l'honneur de croire très fermement qu'aucun « d'eux n'a erré ; quant aux autres, je ne crois pas ce qu'ils « disent, par cela seul qu'ils le disent. »

Luther pose donc ici d'une main ferme les principes essentiels de la Réformation : la Parole de Dieu, toute la Parole de Dieu, rien que la Parole de Dieu. « Si vous com- « prenez bien ces points, continue-t-il, vous comprendrez « aussi que tout votre Dialogue est renversé de fond en « comble ; car vous n'avez fait autre chose que mettre en

« avant des mots et des opinions de saint Thomas. » Puis, attaquant les axiomes de son adversaire, il déclare franchement qu'il pense que papes et conciles peuvent errer. Il se plaint des flatteries des courtisans romains, qui attribuent au pape l'un et l'autre pouvoir. Il déclare que l'Église n'existe virtuellement qu'en Christ, et représentativement que dans les conciles[1]. En venant ensuite à la supposition que Prierio avait faite : « Sans doute vous me « jugez d'après vous-même, lui dit-il; mais si j'aspirais à « l'épiscopat, certainement je ne tiendrais pas ces discours « qui sonnent si mal à vos oreilles. Vous imaginez-vous « que j'ignore comment l'on parvient à Rome aux évêchés « et au sacerdoce? Les enfants eux-mêmes ne chantent-ils « pas dans toutes les places de cette cité ces paroles si « connues :

« Maintenant, Rome est plus immonde
« Que tout ce qu'on voit dans le monde[2]? »

C'étaient des chansons qui avaient cours à Rome avant l'élection de l'un des derniers papes. Néanmoins Luther parle de Léon avec estime : « Je sais, dit-il, que nous avons en « lui comme un Daniel dans Babylone; son innocence a « déjà souvent mis sa vie en danger. » Il termine en répondant quelques mots aux menaces de Prierio : « Enfin, vous « dites que le pape est à la fois pontife et empereur, et « qu'il est puissant pour contraindre par le bras séculier. « Avez-vous soif du meurtre?... Je vous le déclare : vous « ne m'épouvanterez ni par vos rodomontades ni par le « bruit menaçant de vos paroles. Si l'on me tue, Christ vit, « Christ mon Seigneur et le Seigneur de tous, béni éter« nellement. Amen[3]. »

1 « Ego ecclesiam virtualiter non scio nisi in Christo, representative non nisi in concilio. » (Luth. *Op. lat.*, p. 174.)

2 « Quando hanc pueri in omnibus plateis urbis cantant : *Denique nunc facta est... fœdissima Roma.* » (*Ibid.*, p. 183.)

3 « Si occidor, vivit Christus, Dominus meus et omnium. » (Luth. *Op. lat.*, p. 186.)

Ainsi, Luther élève d'une main ferme, contre l'autel infidèle de la papauté, l'autel de la Parole de Dieu, seule sainte, seule infaillible, devant lequel il veut que tout genou fléchisse, et sur lequel il se déclare prêt à immoler sa vie.

Prierio publia une réplique, puis un troisième livre sur « la vérité irréfragable de l'Église et du pontife romain, » dans lequel, s'appuyant sur le droit ecclésiastique, il disait que quand même le pape ferait aller les peuples en masse au diable avec lui, on ne pourrait pour cela ni le juger ni le destituer[1]. Le pape, à la fin, fut obligé d'imposer silence à Prierio.

Bientôt un nouvel adversaire se présenta dans la lice; c'était encore un dominicain. Jacques Hochstraten, inquisiteur à Cologne, que nous avons déjà entendu s'élever contre Reuchlin et les amis des lettres, frémit quand il vit la hardiesse de Luther. Il fallait bien que l'obscurantisme et le fanatisme monacal en vinssent aux mains avec celui qui devait leur donner le coup de mort. Le monachisme s'était formé quand la vérité primitive avait commencé à se perdre. Depuis lors les moines et les erreurs avaient crû de pair. L'homme qui devait hâter leur ruine avait paru; mais ces robustes champions ne pouvaient abandonner le champ de bataille sans lui avoir livré un rude combat. Ils le lui livrèrent pendant toute sa vie; mais c'est dans Hochstraten que ce combat est particulièrement personnifié : Hochstraten et Luther; le chrétien libre et fort, et l'esclave fougueux des superstitions monacales! Hochstraten s'irrite, il se déchaîne, il demande à grands cris la mort de l'hérétique..... C'est par les flammes qu'il veut qu'on fasse triompher Rome. « C'est un crime de haute trahison contre « l'Église, s'écrie-t-il, que de laisser vivre une heure de plus « un si horrible hérétique. Qu'on élève à l'instant même un « échafaud pour lui! » Ce conseil de sang ne fut, hélas! que trop bien suivi dans beaucoup de contrées; la voix de

[1] *De juridica et irrefragabili veritate romanæ Ecclesiæ*, lib. tertius, cap. XII.

bien des martyrs, comme aux premiers temps de l'Église, rendit, au milieu des flammes, témoignage à la vérité. Mais le fer et le feu furent en vain invoqués contre Luther. L'ange de l'Éternel campa continuellement auprès de lui, et le garantit.

Luther répondit à Hochstraten en peu de mots, mais avec une grande énergie : « Va, lui dit-il en finissant, meur-« trier en délire, qui n'es altéré que du sang des frères ; « mon sincère désir est que tu te gardes bien de m'appeler « chrétien et fidèle, et que tu ne cesses, au contraire, de « me décrier comme un hérétique. Comprends bien ces « choses, homme sanguinaire! ennemi de la vérité! et si « ta rage furibonde te porte à entreprendre quelque chose « contre moi, prends garde d'agir avec circonspection, et « de bien prendre ton temps. Dieu sait ce que je me pro-« pose s'il m'accorde la vie....... Mon espérance et mon « attente, si Dieu le veut, ne me tromperont pas[1]. » Hochstraten se tut.

Une attaque plus pénible attendait le réformateur. Le docteur Eck, le célèbre professeur d'Ingolstadt, le libérateur d'Urbain Régius, l'ami de Luther, avait reçu les fameuses thèses. Eck n'était pas homme à défendre les abus des indulgences; mais il était docteur de l'École et non de la Bible, versé dans les scolastiques et non dans la Parole de Dieu. Si Prierio avait représenté Rome, si Hochstraten avait représenté les moines, Eck représentait l'École. L'École, qui depuis environ cinq siècles dominait la chrétienté, loin de céder aux premiers coups du réformateur, se leva avec orgueil pour écraser celui qui osait verser sur elle des flots de mépris. Eck et Luther, l'École et la Parole, en vinrent encore plus d'une fois aux mains; mais c'est alors que le combat s'ouvrit.

Eck dut trouver des erreurs dans plusieurs assertions de Luther. Rien ne nous oblige à mettre en doute la sincérité de ses convictions. Il défendit avec enthousiasme les opi-

[1] Luth. *Op*. (Lips.), XVII, p. 140.

nions scolastiques, comme Luther les déclarations de la Parole de Dieu. On peut même penser qu'il éprouva quelque peine en se voyant obligé de s'opposer à son ancien ami; cependant, à la manière dont il l'attaqua, il semble que la passion et la jalousie ne furent pas étrangères à sa détermination.

Il donna le nom d'*Obélisques* à ses remarques contre les thèses de Luther. Voulant d'abord sauver les apparences, il ne publia pas son ouvrage, et se contenta de le communiquer confidentiellement à son ordinaire, l'évêque d'Eichstadt. Mais bientôt les *Obélisques* furent partout répandus, soit que l'indiscrétion vînt de l'évêque, soit qu'elle vînt du docteur. Il en tomba une copie entre les mains de Link, ami de Luther et prédicateur à Nuremberg. Celui-ci se hâta de l'envoyer au réformateur. Eck était un adversaire tout autrement redoutable que Tezel, Prierio et Hochstraten : plus son écrit surpassait les leurs en science et en subtilité, plus il était dangereux. Il prenait un ton de compassion pour son « faible adversaire, » sachant bien que la pitié fait plus de mal que la colère. Il insinuait que les propositions de Luther répandaient le poison bohémien, qu'elles sentaient la Bohême, et par ces malignes allusions il faisait tomber sur Luther la défaveur et la haine attachées en Allemagne au nom de Hus et à celui des schismatiques de sa patrie.

La méchanceté qui perçait dans cet écrit indigna Luther; mais la pensée que ce coup venait d'un ancien ami l'affligea encore plus. C'est donc au prix de l'affection des siens qu'il faut défendre la vérité! Luther épancha son cœur et sa tristesse dans une lettre à Egranus, pasteur à Zwickau. « On m'appelle dans les *Obélisques* un homme venimeux, « lui dit-il, un bohémien, un hérétique, un séditieux, un « insolent, un téméraire.... Je passe sur les injures plus « légères, telles qu'endormi, imbécile, ignorant, contempteur du souverain pontife, et autres. Ce livre est plein « des insultes les plus noires. Cependant celui qui les a « écrites est un homme distingué, d'un esprit plein de

« science, d'une science pleine d'esprit, et, ce qui me « cause le plus de chagrin, un homme qui m'était uni par « une grande amitié récemment contractée[1] : c'est Jean « Eck, docteur en théologie, chancelier d'Ingolstadt, homme « célèbre et illustre par ses écrits. Si je ne connaissais pas « les pensées de Satan, je m'étonnerais de la fureur qui a « porté cet homme à rompre une amitié si douce et si « nouvelle[2], et cela sans m'avertir, sans m'écrire, sans me « dire un seul mot. »

Mais si Luther a le cœur brisé, son courage n'est point abattu. Il s'anime, au contraire, pour le combat. « Réjouis-« toi, mon frère, » dit-il à Egranus, qu'un violent ennemi avait aussi attaqué, « réjouis-toi, et que toutes ces feuilles « volantes ne t'épouvantent pas! Plus mes adversaires se « livrent à leur furie, plus j'avance. Je laisse les choses qui « sont derrière moi, afin qu'ils aboient après elles, et je « poursuis celles qui sont devant moi, pour qu'ils aboient « contre elles à leur tour. »

Eck sentit tout ce que sa conduite avait de honteux, et il s'efforça de se justifier dans une lettre à Carlstadt. Il y appelait Luther « leur ami commun. » Il rejetait toute la faute sur l'évêque d'Eichstadt, à la sollicitation duquel il prétendait avoir écrit son ouvrage. Son intention n'avait pas été de publier les *Obélisques*. Il eût eu sans cela plus égard aux liens d'amitié qui l'unissaient à Luther. Il demandait enfin qu'au lieu d'en venir publiquement aux mains avec lui, Luther tournât plutôt ses armes contre les théologiens de Francfort. Le professeur d'Ingolstadt, qui n'avait pas craint de porter le premier coup, commençait à craindre, en pensant à la force de l'adversaire auquel il avait eu l'imprudence de s'attaquer. Il eût volontiers éludé la lutte; mais il était trop tard.

Toutes ces belles paroles ne persuadèrent pas Luther; il était cependant disposé à se taire : « J'avalerai en patience,

[1] « Et quod magis urit, antea mihi magna recenterque contracta amicitia conunctus. » (Luth. *Ep.*, I, p. 100.)

[2] « Quo furore ille amicitias recentissimas et jucundissimas solveret. » (*Ibid.*)

« dit-il, ce morceau digne de Cerbère[1]. » Mais ses amis furent d'un autre avis. Ils le sollicitèrent, ils le contraignirent même. Il répondit donc aux *Obélisques* par ses *Astérisques*, opposant, dit-il en jouant sur ce mot, à la rouille et à la couleur livide des Obélisques du docteur d'Ingolstadt, la lumière et la blancheur éclatante des étoiles du ciel. Dans cet ouvrage il traitait son nouvel adversaire moins durement que ceux qu'il avait eus à combattre avant lui; mais son indignation perçait à travers ses paroles.

Il montrait que dans le chaos des *Obélisques* ne se trouvait rien des saintes Écritures, rien des Pères de l'Église, rien des canons ecclésiastiques; qu'on n'y rencontrait que gloses scolastiques, opinions, opinions encore, et purs songes[2]; en un mot, tout cela même que Luther avait attaqué. Les *Astérisques* sont pleins de mouvement et de vie. L'auteur s'indigne des erreurs du livre de son ami; mais il a pitié de l'homme[3]. Il professe de nouveau le principe fondamental qu'il a posé dans sa réponse à Prierio : « Le « souverain pontife est un homme, et il peut être induit en « erreur; mais Dieu est la vérité, et nul ne peut le trom- « per[4]. » Plus loin, usant envers le docteur scolastique d'un argument *ad hominem*, il lui dit : « C'est certes une impu- « dence si quelqu'un enseigne dans la philosophie d'Aris- « tote ce qu'il ne peut prouver par l'autorité de cet ancien. « — Vous l'accordez. — Eh bien, c'est à plus forte raison « la plus impudente de toutes les témérités que d'affirmer « dans l'Église et parmi les chrétiens ce que Jésus-Christ « n'a pas lui-même enseigné[5]. Or, que le trésor des mé- « rites de Christ soit dans les mains du pape, où cela se « trouve-t-il dans la Bible ? »

[1] « Volui tamen hanc offam Cerbero dignam absorbere patientia. » (Luth. *Ep.*, I, p. 100.)

[2] « Omnia scholasticissima, opiniosissima, meraque somnia. » (*Asterici*, Op. (L.) lat., I, p. 145.)

[3] « Indignor rei et misereor hominis. » (*Ibid.*, p. 150.)

[4] « Homo est summus pontifex, falli potest. Sed veritas est Deus, qui falli non potes. » (*Ibid.*, p. 155.)

[5] « Longe ergo impudentissima omnium temeritas est aliquid in ecclesia, asserere, et inter christianos, quod non docuit Christus. » (*Ibid.*, p. 156.)

Il ajoute encore : « Quant au reproche malicieux d'héré-« sie bohémienne, je porte avec patience cet opprobre « pour l'amour de Jésus-Christ. Je vis dans une université « célèbre, dans une ville estimée, dans un évêché considé-« rable, dans un puissant duché, où tous sont orthodoxes, « et où l'on ne tolérerait pas, sans doute, un si méchant « hérétique. »

Luther ne publia pas les *Astérisques ;* il ne les communiqua qu'à des amis. Ce ne fut que plus tard qu'ils furent livrés au public[1].

Cette rupture entre le docteur d'Ingolstadt et le docteur de Wittemberg fit sensation en Allemagne. Ils avaient des amis communs. Scheurl surtout, qui paraît avoir été celui par le moyen duquel les deux docteurs s'étaient liés, Scheurl en fut alarmé. Il était de ceux qui désiraient voir la réforme s'opérer dans toute l'étendue de l'Église germanique par le moyen de ses organes les plus distingués. Mais si dès le principe les théologiens les plus éminents de l'époque en venaient aux mains ; si, tandis que Luther s'avançait avec des choses nouvelles, Eck se faisait le représentant des choses anciennes, quel déchirement n'y avait-il pas à craindre ? De nombreux adhérents ne se grouperaient-ils pas autour de chacun de ces deux chefs, et ne verrait-on pas deux camps ennemis se former au sein de l'Empire ?

Scheurl s'efforça donc de réconcilier Eck et Luther. Celui-ci déclara qu'il était prêt à tout oublier, qu'il aimait le génie, qu'il admirait la science du docteur Eck[2], et que ce qu'avait fait cet ancien ami lui avait causé plus de douleur que de colère. « Je suis prêt, dit-il à Scheurl, pour la paix « et pour la guerre ; mais je préfère la paix. Mettez-vous « donc à l'œuvre ; affligez-vous avec nous de ce que le dia-« ble a jeté parmi nous ce commencement de discorde, et « puis réjouissez-vous de ce que Christ dans sa miséricorde

1 « Cum privatim dederim *Astericos* meos, non fit ei respondendi necessitas. » (Luth. *Ep.*, I, p. 126.)

2 « Diligimus hominis ingenium et admiramur eruditionem. » (Luth. *Ep.*, ad Scheurlum, 15 juin 1518, I, p. 125.)

« l'a anéanti. » Il écrivit vers le même temps à Eck une lettre pleine d'affection[1]; mais Eck ne répondit point à la lettre de Luther; il ne lui fit même faire aucun message[2]. Il n'était plus temps de réconcilier les esprits. Le combat s'engagea toujours plus. L'orgueil de Eck et son esprit implacable rompirent bientôt entièrement les derniers fils de cette amitié, qui se relâchait de jour en jour.

X

Telles étaient les luttes que le champion de la Parole de Dieu avait à soutenir dès son entrée dans la carrière. Mais ces combats avec les sommités de la société, ces disputes d'académie sont peu de chose pour le chrétien. Les docteurs humains s'imaginent avoir remporté le plus beau des triomphes s'ils réussissent à remplir du bruit de leurs systèmes quelques journaux et quelques salons. Comme il s'agit chez eux d'une affaire d'amour-propre ou de parti, plus que du bien de l'humanité, ces succès du monde leur suffisent. Aussi leurs travaux ne sont-ils qu'une fumée, qui, après avoir aveuglé, passe sans laisser de traces. Ils ont négligé de déposer le feu dans les masses, ils n'ont fait qu'effleurer l'espèce humaine.

Il n'en est pas ainsi du chrétien; il ne s'agit pas pour lui d'un succès de société ou d'académie, mais du salut des âmes. Il néglige donc volontiers l'escrime brillante à laquelle il pourrait se livrer tout à son aise avec les champions du monde, et préfère les travaux obscurs qui apportent la lumière et la vie dans les cabanes des champs et dans les réduits du peuple. C'est ce que fit Luther, ou plutôt, selon le précepte de son Maître, *il fit ces choses-ci, sans laisser*

1 « Quod ad me attinet, scripsi ad eum ipsum has, ut vides, amicissimas et plenas litteras humanitate erga eum. » (Luth. *Ep.*, ad Scheurlum, 15 juin 1518, I, p. 125.)
2 « Nihil neque litterarum neque verborum me participem fecit. » (*Ibid.*)

celles-là. Tout en combattant les inquisiteurs, les chanceliers d'université, les maîtres du sacré palais, il s'efforça de répandre parmi la multitude des connaissances saines en matière de religion. C'est à ce but que se rapportent divers écrits populaires qu'il publia alors, tels que ses *Discours sur les dix commandements*, prononcés deux ans auparavant dans l'église de Wittemberg, et dont nous avons déjà parlé, et son *Exposition de l'Oraison dominicale pour les laïques simples et ignorants*[1]. Qui n'aimerait à savoir comment le réformateur s'adressait alors au peuple? Nous citerons donc quelques-unes des paroles qu'il envoyait « courir le pays, » comme il le dit dans la préface du second de ces écrits.

La prière, cet acte intime du cœur, sera sans doute toujours un des points par lesquels une réformation de vérité et de vie devra commencer ; aussi Luther s'en occupe-t-il sans retard. Il est impossible de rendre son style énergique, et la force de cette langue qui se formait, pour ainsi dire, sous sa plume, à mesure qu'il écrivait; cependant nous essayerons.

« Quand tu pries, dit-il, aie peu de paroles, mais beaucoup de pensées et d'affections, et surtout qu'elles soient profondes. Moins tu parles, mieux tu pries. Peu de paroles et beaucoup de pensées, c'est chrétien. Beaucoup de paroles et peu de pensées, c'est païen.....

« La prière d'apparence et du corps, c'est ce bourdonnement des lèvres, ce babil extérieur qui se fait sans aucune attention, et qui frappe les yeux et les oreilles des hommes; mais la prière en esprit et en vérité, c'est le désir intime, le mouvement, les soupirs, qui partent des profondeurs du cœur. La première est la prière des hypocrites et de tous ceux qui se confient en eux-mêmes. La seconde est la prière des enfants de Dieu qui marchent dans sa crainte..... »

Puis, en venant aux premiers mots de la prière du Sei-

[1] *Op.* (Lips.), VII, p. 1086.

gneur : *Notre Père*, il s'exprime ainsi : « Il n'y a point de « nom entre tous les noms qui nous dispose mieux à l'égard « de Dieu que le nom de père. Il n'y aurait pas pour nous « autant de bonheur et de consolation à l'appeler Seigneur, « ou Dieu, ou Juge..... Par ce nom de Père les entrailles « du Seigneur sont émues ; car il n'y a pas de voix plus ai- « mable et plus touchante que ne l'est celle d'un enfant « pour son père.

« *Qui es au ciel.* — Celui qui confesse qu'il a un père « qui est dans le ciel se reconnaît ainsi comme abandonné « sur la terre. De là vient qu'il y a dans son cœur un désir « ardent, comme l'est celui d'un enfant qui vit hors du « pays de son père, parmi des étrangers, dans la misère et « dans le deuil. C'est comme s'il disait : Hélas ! mon père, « tu es dans le ciel, et moi, ton misérable enfant, je suis « sur la terre, loin de toi, dans toutes sortes de dangers, de « nécessités et de deuils.

« *Ton nom soit sanctifié.* — Celui qui est colère, envieux, « qui maudit, qui calomnie, déshonore le nom de ce Dieu, « au nom duquel il a été baptisé. Employant à des usages « impies le vase que Dieu s'est consacré, il ressemble à un « prêtre qui se servirait de la coupe sainte pour donner à « boire à une truie, ou pour ramasser du fumier.....

« *Ton règne vienne.* — Ceux qui amassent des biens, qui « bâtissent avec magnificence, qui cherchent tout ce que « le monde peut donner, et prononcent des lèvres cette « prière, ressemblent à ces grands tuyaux d'orgue qui « chantent et crient de toutes forces et sans cesser dans les « églises, sans avoir ni paroles, ni sentiment, ni raison..... »

Plus loin, Luther attaque l'erreur des pèlerinages, si répandue alors : « L'un va à Rome, l'autre à Saint-Jacques ; « celui-ci bâtit une chapelle, celui-là fait une fondation, pour « parvenir au règne de Dieu ; mais tous négligent le point « essentiel, qui est de devenir eux-mêmes son royaume. « Pourquoi vas-tu chercher le règne de Dieu au delà des « mers?..... c'est dans ton cœur qu'il doit s'élever.

« C'est une chose terrible, poursuit-il, que de nous en-

« tendre faire cette prière : *Ta volonté soit faite !* Où voit-
« on faire dans l'Église cette volonté de Dieu?..... Un
« évêque s'élève contre un autre évêque, une Église contre
« une autre Église. Prêtres, moines, nonnes, querellent,
« combattent, guerroient ; il n'y a en tout lieu que discorde.
« Et cependant chaque parti s'écrie qu'il a une volonté
« bonne, une intention droite ; et ainsi, à l'honneur et à la
« gloire de Dieu, ils font tous ensemble une œuvre du dia-
« ble.....

« Pourquoi disons-nous *Notre pain ?* » continue-t-il en expliquant ces paroles : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* « Parce que nous ne prions pas pour avoir le
« pain ordinaire, que les païens mangent et que Dieu donne
« à tous les hommes, mais pour notre pain à nous qui
« sommes enfants du Père céleste.

« Et quel est donc ce pain de Dieu? — C'est Jésus-Christ
« notre Seigneur : *Je suis le pain vivant, qui est descendu*
« *du ciel et qui donne la vie au monde.* C'est pourquoi, qu'on
« ne s'y trompe pas, tous les sermons et toutes les instruc-
« tions qui ne nous représentent pas et ne nous font pas
« connaître Jésus-Christ, ne sauraient être le pain journa-
« lier et la nourriture de nos âmes.....

« A quoi sert-il qu'un tel pain nous ait été préparé, s'il
« ne nous est pas servi, et qu'ainsi nous ne puissions en
« goûter?... C'est comme si l'on avait préparé un magni-
« fique festin, et qu'il n'y eût personne pour distribuer le
« pain, pour apporter les mets, pour verser à boire, en
« sorte que les convives dussent se nourrir de la vue et du
« parfum..... C'est pour cela qu'il faut prêcher Jésus-Christ
« seul.

« Mais qu'est-ce donc que connaître Jésus-Christ, dis-tu,
« et quel profit en revient-il ?..... Réponse : Apprendre à
« connaître Jésus-Christ, c'est comprendre ce que dit
« l'Apôtre : *Christ nous a été fait, de la part de Dieu, sa-*
« *gesse, justice, sanctification et rédemption.* Or, tu com-
« prends cela, si tu reconnais que toute ta sagesse est une
« condamnable folie, ta justice une condamnable iniquité,

« ta sainteté une condamnable souillure, ta rédemption une « misérable condamnation; si tu sens que tu es vraiment « devant Dieu et devant toutes les créatures un fou, un pé« cheur, un impur, un homme condamné, et si tu montres, « non-seulement par des paroles, mais du fond de ton cœur « et par tes œuvres, qu'il ne te reste aucune consolation « et aucun salut, si ce n'est Jésus-Christ. Croire n'est autre « chose que manger ce pain du ciel. »

C'est ainsi que Luther demeurait fidèle à sa résolution d'ouvrir les yeux à un peuple aveugle, que des prêtres menaient où bon leur semblait. Ses écrits, répandus en peu de temps dans toute l'Allemagne, y faisaient lever un jour nouveau, et répandaient abondamment les semences de la vérité sur une terre bien préparée. Mais en pensant à ceux qui étaient loin, il n'oubliait pas ceux qui étaient près.

Les dominicains damnaient, du haut de toutes les chaires, l'infâme hérétique. Luther, l'homme du peuple, et qui, s'il l'avait voulu, eût pu, avec quelques paroles, en soulever les flots, dédaigna toujours de tels triomphes, et ne songea jamais qu'à instruire ses auditeurs.

Sa réputation, qui s'étendait de plus en plus, le courage avec lequel il élevait la bannière de Christ, au milieu de l'Église asservie, faisaient suivre ses prédications avec toujours plus d'intérêt. Jamais l'affluence n'avait été si grande. Luther allait droit au but. Un jour, étant monté dans la chaire de Wittemberg, il entreprit d'établir la doctrine de la repentance; et à cette occasion il prononça un discours, qui devint depuis très célèbre, et dans lequel il pose plusieurs des bases de la doctrine évangélique.

Il oppose d'abord le pardon des hommes au pardon du ciel : « Il y a, dit-il, deux rémissions : la rémission de la « peine et la rémission de la faute. La première réconcilie « extérieurement l'homme avec l'Église chrétienne. La « seconde, qui est l'indulgence céleste, réconcilie l'homme « avec Dieu. Si un homme ne trouve pas en lui cette con« science tranquille, ce cœur joyeux que donne la rémis« sion de Dieu, il n'y a pas d'indulgence qui puisse l'aider

« dût-il acheter toutes celles qui ont jamais été sur la « terre. »

Il continue ensuite ainsi : « Ils veulent faire de bonnes « œuvres avant que les péchés soient pardonnés, tandis « qu'il faut que les péchés soient pardonnés avant que de « bonnes œuvres puissent se faire. Ce ne sont pas les « œuvres qui chassent le péché ; mais chasse le péché, et « tu auras les œuvres[1] ! Car les bonnes œuvres doivent être « faites avec un cœur joyeux et une bonne conscience en- « vers Dieu, c'est-à-dire, avec la rémission des péchés. »

Puis il en vient au but principal de son sermon, et ce but fut aussi celui de toute la Réformation. L'Église s'était mise à la place de Dieu et de sa Parole ; il la récuse, et fait tout dépendre de la foi à la Parole de Dieu.

« La rémission de la faute, dit-il, n'est au pouvoir ni du « pape, ni de l'évêque, ni du prêtre, ni de quelque homme « que ce soit ; mais elle repose uniquement sur la Parole « de Christ et sur ta propre foi. Car Christ n'a pas voulu « édifier notre consolation, notre salut sur une parole ou « sur une œuvre d'homme, mais uniquement sur lui-même, « sur son œuvre et sur sa Parole..... Ton repentir et tes « œuvres peuvent te tromper ; mais Christ, ton Dieu, ne te « mentira pas, il ne chancellera pas, et le diable ne renver- « sera pas ses paroles[2].

« Un pape, un évêque n'ont pas plus de pouvoir que le « moindre prêtre quand il s'agit de remettre une faute. Et « même, s'il n'y a pas de prêtre, chaque chrétien, fût-ce « une femme, fût-ce un enfant[3], peut faire la même chose. « Car si un simple chrétien te dit : « Dieu pardonne le « péché au nom de Jésus-Christ, » et que toi tu reçoives « cette parole avec une foi ferme, et comme si Dieu lui- « même te l'adressait, tu es absous.....

« Si tu ne crois pas que tes péchés te sont pardonnés, tu

1 « Nicht die Werke treiben die Sünde aus; sondern die Austreibung der Sünde thut gute Werke. » (Luth. *Op*. (L.), XVII, p. 162.)

2 « Christus dein Gott wird dir nicht lügen, noch wanken. » (*Ibid.*)

3 « Ob es schon ein Weib oder ein Kind wäre. » (*Ibid.*)

« fais ton Dieu menteur, et tu te déclares plus sûr de tes « vaines pensées que de Dieu et de sa Parole.....

« Sous l'Ancien Testament, ni prêtre, ni roi, ni prophète « n'avaient la puissance d'annoncer la rémission des péchés. « Mais sous le Nouveau chaque fidèle a ce pouvoir. L'Église « est toute pleine de rémission des péchés[1] ! Si un chrétien « pieux console ta conscience par la parole de la croix, « qu'il soit homme ou femme, jeune ou vieux, reçois cette « consolation avec une foi telle, que tu te laisses mettre « plusieurs fois à mort, plutôt que de douter qu'il en soit « ainsi devant Dieu... Repens-toi ; fais toutes les œuvres que « tu peux faire ; mais que la foi que tu as dans le pardon « de Jésus-Christ tienne le premier rang et commande seule « sur le champ de bataille[2]. »

Ainsi parlait Luther à ses auditeurs, étonnés et ravis. Tous les échafaudages que des prêtres impudents avaient élevés à leur profit entre Dieu et l'âme de l'homme étaient abattus, et l'homme était mis face à face de son Dieu. La parole du pardon descendait pure d'en haut, sans passer par mille canaux corrupteurs. Pour que le témoignage de Dieu fût valable, il n'était plus besoin que des hommes y imposassent leur cachet trompeur. Le monopole de la caste sacerdotale était aboli ; l'Église était émancipée.

XI

Cependant, il fallait que le feu qui avait été allumé à Wittemberg le fût aussi ailleurs. Luther, non content d'annoncer la vérité de l'Évangile dans le lieu de sa résidence, soit à la jeunesse académique, soit au peuple, désirait répandre en d'autres lieux les semences de la saine doc-

[1] « Also siehst du dass die ganze Kirche voll von Vergebung der Sünden ist. » (Luth. *Op.* (L.). XVII, p. 162.)

[2] « Und Hauptmann in Felde bleibe. » (*Ibid.*)

trine. L'ordre des augustins devait tenir, au printemps de l'an 1518, son chapitre général à Heidelberg. Luther y fut convoqué comme l'un des hommes les plus distingués de l'ordre. Ses amis firent tout ce qu'ils purent pour le dissuader d'entreprendre ce voyage. En effet, les moines s'étaient efforcés de rendre le nom de Luther odieux dans tous les lieux qu'il devait traverser. Aux insultes ils ajoutaient les menaces. Il fallait peu de chose pour exciter sur son passage un tumulte populaire dont il pouvait être la victime. « Ou bien, disaient ses amis, ce qu'ils n'oseront faire par « violence, ils le feront par embûches et par fraude[1]. » Mais Luther ne se laissa jamais arrêter dans l'accomplissement d'un devoir par la crainte du danger, même le plus imminent. Il ferma donc l'oreille aux timides discours de ses amis : il leur montra Celui dans lequel était sa confiance et sous la garde duquel il voulait entreprendre ce voyage si redouté. Puis, les fêtes de Pâques étant passées, il se mit tranquillement en route, à pied[2], le 13 avril 1518.

Il avait avec lui un guide, nommé Urbain, qui portait son petit bagage et qui devait l'accompagner jusqu'à Wurzbourg. Que de pensées durent se presser dans le cœur du serviteur du Seigneur pendant ce voyage! A Weissenfels, le pasteur, qu'il ne connaissait pas, le reconnut aussitôt pour le docteur de Wittemberg, et lui fit bon accueil[3]. A Erfurt, deux autres frères de l'ordre des augustins se joignirent à lui. A Judenbach, ils rencontrèrent tous trois le conseiller intime de l'Électeur, Degenhard Pfeffinger, qui leur fit les honneurs de l'auberge où ils le trouvèrent. « J'ai eu du plaisir, écrivit Luther à Spalatin, à rendre ce « riche seigneur plus pauvre de quelques gros; vous savez « combien j'aime en toute occasion faire quelque brèche « aux riches, au profit des pauvres, surtout si les riches sont « de mes amis[4]. » Il arriva à Cobourg accablé de fatigue. « Tout va bien par la grâce de Dieu, écrivit-il, si ce n'est

1 Luth. *Ep.*, I, p. 98. — 2 « Pedester veniam. » (*Ibid.*) — 3 *Ibid.*, p. 105. — 4 *Ibid.*, p. 104.

« que j'avoue avoir péché en entreprenant à pied ce voyage. « Mais je n'ai pas besoin, je pense, pour ce péché-là de la « rémission des indulgences; car la contrition est parfaite « et la satisfaction est pleine. Je suis abîmé de fatigue, et « toutes les voitures sont remplies. N'est-ce pas assez « et même trop de pénitence, de contrition et de satisfac« tion[1] ? »

Le réformateur de l'Allemagne ne trouvant pas une place dans les voitures publiques, ni quelqu'un qui voulût lui céder la sienne, fut obligé, le lendemain matin, malgré sa lassitude, de repartir de Cobourg, modestement à pied. Il arriva à Wurzbourg le second dimanche après Pâques, vers le soir. Là il renvoya son guide.

C'était dans cette ville que se trouvait l'évêque de Bibra, qui avait accueilli ses thèses avec tant d'approbation. Luther était porteur pour lui d'une lettre de l'électeur de Saxe. L'évêque, tout joyeux de l'occasion qui se présentait de connaître personnellement ce hardi champion de la vérité, se hâta de le faire appeler au palais épiscopal. Il alla à sa rencontre, lui parla avec beaucoup d'affection, et offrit de lui fournir un guide jusqu'à Heidelberg. Mais Luther avait rencontré à Wurzbourg ses deux amis, le vicaire général Staupitz et Lange, le prieur d'Erfurt, qui lui avaient offert une place dans leur voiture. Il remercia donc Bibra de son offre; et le lendemain les trois amis partirent de Wurzbourg. Ils voyagèrent ainsi pendant trois jours, conversant ensemble. Le 21 avril, ils atteignirent Heidelberg. Luther alla loger au couvent des augustins.

L'électeur de Saxe lui avait donné une lettre pour le comte palatin Wolfgang, duc de Bavière. Luther se rendit à son superbe château, dont la situation fait encore à cette heure l'admiration des étrangers. Le moine des plaines de la Saxe avait un cœur pour admirer cette position de Heidelberg, où se réunissent les deux belles vallées du Rhin et du Necker. Il remit sa lettre à Jacques Simler, intendant de

[1] Luth. *Ep.*, I, p. 106.

la cour. Celui-ci, l'ayant lue, lui dit : « Vraiment, vous avez là une précieuse lettre de créance[1]. » Le comte palatin reçut Luther avec beaucoup de bienveillance. Il l'invita souvent à sa table, ainsi que Lange et Staupitz. Une réception si amicale était une grande consolation pour Luther. « Nous nous réjouissions et nous nous divertissions les uns « les autres par une agréable et douce causerie, dit-il, « mangeant, buvant, passant en revue toutes les magnifi- « cences du palais palatin, admirant les ornements, les ar- « mures, les cuirasses, enfin tout ce que contient de « remarquable ce château illustre et vraiment royal[2]. »

Cependant, Luther avait une autre œuvre à faire. Il devait travailler tandis qu'il était jour. Transporté dans une université qui exerçait une grande influence sur l'ouest et sur le sud de l'Allemagne, il devait y frapper un coup qui ébranlât les Églises de ces contrées. Il se mit donc à écrire des thèses qu'il se proposait de soutenir dans une dispute publique. De telles disputes n'avaient rien que d'ordinaire ; mais Luther sentait que pour que celle-ci fût utile, elle devait occuper vivement les esprits. Son caractère le portait d'ailleurs à présenter la vérité sous une forme paradoxale. Les professeurs de l'université ne voulurent pas permettre que la dispute eût lieu dans leur grand auditoire. On fut donc obligé de prendre une salle du couvent des augustins. Le 26 avril fut fixé pour le jour du combat.

Heidelberg reçut plus tard la parole évangélique : en assistant à la conférence du couvent on pouvait prévoir déjà qu'elle y porterait des fruits.

La réputation de Luther attira un grand concours d'auditeurs : professeurs, courtisans, bourgeois, étudiants, s'y trouvaient en foule. Voici quelques-uns des *Paradoxes* du docteur : c'est le nom qu'il donna à ses thèses ; peut-être le leur donnerait-on encore de nos jours ; il serait facile pourtant de traduire ces paradoxes en propositions évidentes.

[1] « Ihr habt bei Gott einen köstlichen Credenz. » (Luth. *Ep.*, I, p. 111.)
[2] *Ibid.*

1. « La loi de Dieu est une doctrine salutaire de la vie. « Néanmoins elle ne peut point aider l'homme dans la re- « cherche de la justice; au contraire, elle lui nuit. »

3. « Des œuvres d'homme, quelque belles et bonnes « qu'elles puissent être, ne sont cependant, selon toute ap- « parence, que des péchés mortels.

4. « Des œuvres de Dieu, quelque difformes et mau- « vaises qu'elles puissent paraître, ont toutefois un mérite « immortel. »

7. « Les œuvres des justes eux-mêmes seraient des pé- « chés mortels si, remplis d'une sainte révérence du Sei- « gneur, ils ne craignaient pas que leurs œuvres ne fussent « en effet des péchés mortels[1]. »

9. « Dire que les œuvres faites sans Christ sont, il est « vrai, mortes, mais ne sont pas mortelles, est un oubli « dangereux de la crainte de Dieu. »

13. « Le libre arbitre, après la chute de l'homme, n'est « plus qu'un simple mot; et si l'homme fait ce qu'il lui est « possible de faire, il pèche mortellement. »

16. « Un homme qui s'imagine parvenir à la grâce en « faisant tout ce qu'il lui est possible de faire ajoute un pé- « ché à un autre péché, et il est deux fois coupable. »

18. « Il est certain que l'homme doit entièrement déses- « pérer de lui-même, afin d'être rendu capable de recevoir « la grâce de Christ. »

21 « Un théologien d'honneur appelle mal ce qui est « bien, et bien ce qui est mal; mais un théologien de la « croix parle justement de la chose.

22. « La sagesse qui apprend à connaître les perfections « invisibles de Dieu dans ses œuvres enfle l'homme, l'aveu- « gle et l'endurcit.

23. « La loi excite la colère de Dieu, tue, maudit, ac- « cuse, juge et condamne tout ce qui n'est pas en Christ[2].

1 « Justorum opera essent mortalia nisi pio Dei timore, ab ipsismet justis, ut mortalia timerentur. » (Luth. *Op. lat.*, I, p. 55.)

2 « Lex iram Dei operatur, occidit, maledicit, reum facit, judicat, damnat, quicquid non est in Christo. » (*Ibid.*)

24. « Cependant cette sagesse (§ 22) n'est pas mauvaise, « et la loi (§ 23) n'est pas à rejeter; mais l'homme qui n'é- « tudie pas la science de Dieu sous la croix change en mal « tout ce qui est bon.

25. « Celui-là n'est pas justifié qui fait beaucoup d'œu- « vres, mais celui qui, sans œuvres, croit beaucoup en Jé- « sus-Christ.

26. « La loi dit : Fais cela; et ce qu'elle commande n'est « jamais fait. La grâce dit : Crois en celui-ci; et déjà toutes « choses sont accomplies[1]. »

28. « L'amour de Dieu ne trouve rien dans l'homme, « mais il y crée ce qu'il aime. L'amour de l'homme pro- « vient de son bien-aimé[2]. »

Cinq docteurs en théologie attaquèrent ces thèses. Ils les avaient lues avec l'étonnement que la nouveauté excite. Cette théologie leur paraissait fort étrange. Cependant ils l'attaquèrent, d'après le témoignage de Luther lui-même, avec une affabilité qui lui inspira pour eux beaucoup d'estime, mais en même temps avec force et discernement. Luther, de son côté, montra une admirable douceur dans la défense, une incomparable patience à écouter les objections de ses adversaires, et toute la vivacité de saint Paul à résoudre les difficultés qui lui étaient faites. Ses réponses, courtes, mais pleines de la Parole de Dieu, remplissaient d'admiration tous ceux qui l'entendaient. « Il est « en tout semblable à Érasme, disaient plusieurs; mais en « une chose il le surpasse : c'est qu'il professe ouvertement « ce qu'Érasme se contente d'insinuer[3]. »

La dispute approchait de sa fin. Les adversaires de Luther s'étaient retirés avec honneur du champ de bataille; le plus jeune d'entre eux, le docteur George Niger, restait seul aux prises avec le puissant athlète : effrayé des pro-

[1] « Lex dicit : Fac hoc; et nunquam fit. Gratia dicit : Crede in hunc; et jam facta sunt omnia. » (Luth. *Op. lat.*, I, p. 55.)

[2] « Amor Dei non invenit, sed creat suum diligibile; amor hominis fit a suo diligibili. » (*Ibid.*)

[3] Bucer, dans Scultetet. *Annal. evangel. renovat.*, p. 22.

positions hardies du moine augustin, et ne sachant plus à quels arguments recourir, il s'écria avec l'accent de la crainte : « Si nos paysans entendaient de telles choses, ils « vous lapideraient et vous tueraient [1] ! » A ces mots, une hilarité générale éclata dans l'auditoire.

Jamais auditeurs n'avaient cependant écouté avec autant d'attention une dispute théologique. Les premières paroles du réformateur avaient réveillé les esprits. Des questions qui peu auparavant n'eussent trouvé qu'indifférence étaient à cette heure pleines d'intérêt. On lisait sur les physionomies de plusieurs des assistants les idées nouvelles que les assertions hardies du docteur saxon faisaient naître dans leur esprit.

Trois jeunes gens surtout étaient vivement émus. L'un d'eux, nommé Martin Bucer, était un dominicain, âgé de vingt-sept ans, qui, malgré les préjugés de son ordre, paraissait ne pas vouloir perdre une seule des paroles du docteur. Né dans une petite ville de l'Alsace, il était entré à seize ans dans un couvent. Il montra bientôt tant de moyens, que les moines les plus éclairés conçurent de lui de hautes espérances [2] : « Il sera un jour l'ornement de notre ordre, » disaient-ils. Ses supérieurs l'avaient envoyé à Heidelberg, pour qu'il s'y livrât à l'étude de la philosophie, de la théologie, du grec et de l'hébreu. A cette époque Érasme publiait plusieurs de ses ouvrages, Bucer les lut avec avidité.

Bientôt parurent les premiers écrits de Luther. L'étudiant alsacien s'empressa de comparer la doctrine du réformateur avec les saintes Écritures. Quelques soupçons sur la vérité de la religion du pape s'élevèrent dans son esprit [3]. C'est ainsi que la lumière se répandait en ces jours. L'électeur palatin distingua ce jeune homme. Sa voix forte et sonore, l'agrément de ses manières, l'éloquence de sa

1 « Si rustici hæc audirent, certe lapidibus vos obruerent et interficerent. » (Luth. *Ep.*, I, p. 111.)

2 « Prudentioribus monachis spem de se præclaram excitavit. » (Melch. Adami *Vita Buceri*, p. 211.)

3 « Cum doctrinam in eis traditam cum sacris litteris contulisset, quædam in pontificia religione suspecta habere cœpit. » (*Ibid.*)

parole, la liberté avec laquelle il attaquait les vices dominants, faisaient de lui un prédicateur distingué. Il fut nommé chapelain de la cour, et il remplissait ces fonctions quand on annonça le voyage de Luther à Heidelberg. Quelle joie pour Bucer! Personne ne se rendit avec plus d'empressement dans la salle du couvent des augustins. Il s'était muni de papier, de plumes et d'encre : il voulait coucher par écrit tout ce que dirait le docteur. Mais pendant que sa main traçait avec rapidité les paroles de Luther, la main de Dieu écrivait en caractères plus ineffaçables dans son cœur les grandes vérités qu'il entendait. Les premières lueurs de la doctrine de la grâce se répandirent dans son âme pendant cette heure mémorable[1]. Le dominicain fut gagné à Christ.

Non loin de Bucer se trouvait Jean Brenz, ou Brentius, alors âgé de dix-neuf ans. Brenz, fils d'un magistrat d'une ville de la Souabe, avait été inscrit à treize ans sur le rôle des étudiants de Heidelberg. Nul ne montrait tant d'application. Quand minuit avait sonné Brenz se levait, et se mettait à l'ouvrage. Il en contracta tellement l'habitude que durant toute sa vie il ne put plus dormir après cette heure. Plus tard il consacra ses moments tranquilles à la méditation des Écritures. Brenz fut un des premiers à s'apercevoir de la lumière nouvelle qui paraissait alors en Allemagne. Il l'accueillit avec une âme pleine d'amour[2]. Il lut avidement les écrits de Luther. Mais quel ne fut pas son bonheur quand il put l'entendre lui-même à Heidelberg! L'une des propositions du docteur frappa surtout le jeune Brenz; ce fut celle-ci : « Celui-là n'est pas justifié devant « Dieu qui fait beaucoup d'œuvres, mais celui qui, sans « œuvres, croit beaucoup en Jésus-Christ. »

Une femme pieuse de Heilbronn, sur le Necker, épouse d'un sénateur de cette ville, nommé Snepf, avait, à l'exem-

1 « Primam lucem purioris sententiæ de justificatione in suo pectore sensit. » (Melch. Adami *Vita Buceri*, p. 211.)

2 « Ingens Dei beneficium lætus Brentius agnovit, et grata mente amplexus est. » (*Ibid.*)

ple d'Anne, consacré au Seigneur son fils premier-né, avec e vif désir de le voir se vouer à la théologie. Ce jeune homme, né en 1495, fit de rapides progrès dans les lettres; mais, soit par goût, soit par ambition, soit pour suivre le désir de son père, il se livra à l'étude de la jurisprudence. La pieuse mère voyait avec douleur son fils, son Ehrhard, suivre une autre carrière que celle à laquelle elle l'avait consacré. Elle l'avertissait, elle le pressait, elle le sommait sans cesse de se souvenir du vœu qu'elle avait fait au jour de sa naissance[1]. Enfin, vaincu par la constance de sa mère, Ehrhard Snepf se rendit. Bientôt il goûta lui-même tellement ses nouvelles études, que rien au monde n'eût pu l'en détourner.

Il était intimement lié avec Bucer et Brenz, et ils demeurèrent amis toute leur vie; « car, dit l'un de leurs historiens, les amitiés fondées sur l'amour des lettres et de la vertu ne s'éteignent jamais. » Il assistait avec ses deux amis à la dispute de Heidelberg. Les paradoxes et la lutte courageuse du docteur de Wittemberg lui imprimèrent un nouvel élan. Rejetant l'opinion vaine des mérites humains, il embrassa la doctrine de la justification gratuite du pécheur.

Le lendemain, Bucer se rendit auprès de Luther. « J'eus « avec lui, dit-il, une conversation familière et sans té- « moins, le repas le plus exquis, non par les mets, mais « par les vérités qui m'étaient proposées. Quoi que ce fût « que j'objectasse, le docteur répondait à tout et expliquait « tout avec la plus parfaite clarté. Oh! plût à Dieu que « j'eusse le temps de t'en écrire davantage[2]!... » Luther lui-même fut touché des sentiments de Bucer : « C'est le « seul frère de son ordre, écrivait-il à Spalatin, qui ait de la « bonne foi; c'est un jeune homme de grandes espérances. « Il m'a reçu avec simplicité; il a conversé avec moi avec

1 « Crebris interpellationibus eum voti quod de nato ipso fecerat admoneret, et a studio juris ad theologiam quasi conviciis avocaret. » (Melch. Adami *Snepfii Vita.*)

2 Gerdesius, *Monument. antiq.*, etc.

« avidité. Il est digne de notre confiance et de notre « amour[1]. »

Brenz, Snepf, d'autres encore, pressés par les vérités nouvelles qui commencent à se faire jour dans leur esprit, vont de même voir Luther; ils parlent, ils confèrent avec lui; ils lui demandent des éclaircissements sur ce qu'ils n'ont pas compris. Le réformateur, appuyé sur la Bible, leur répond; chacune de ses paroles fait jaillir pour eux une nouvelle lumière; un nouveau monde s'ouvre devant eux.

Après le départ de Luther, ces hommes généreux commencèrent à enseigner à Heidelberg. Il fallait poursuivre ce que l'homme de Dieu avait commencé, et ne pas laisser s'éteindre le flambeau qu'il avait allumé. Les écoliers parleront, si les docteurs se taisent. Brenz, quoiqu'il fût encore si jeune, expliqua saint Matthieu, d'abord dans sa propre chambre; puis, le local devenant trop petit, dans l'auditoire de philosophie. Les théologiens, pleins d'envie à la vue du grand concours d'auditeurs que ce jeune homme attirait, s'irritèrent. Brenz prit alors les ordres, et transporta ses lectures dans le collége des chanoines du Saint-Esprit. Ainsi le feu déjà allumé en Saxe le fut aussi dans Heidelberg. La lumière multipliait ses foyers. Ce fut, comme on l'a dit, le temps des semailles pour le Palatinat.

Mais ce ne fut pas le Palatinat seulement qui recueillit les fruits de la dispute de Heidelberg. Ces amis courageux de la vérité devinrent bientôt de grands flambeaux dans l'Église. Ils occupèrent tous des places éminentes, et prirent part à beaucoup de débats auxquels la Réformation donna lieu. Strasbourg, et plus tard l'Angleterre, durent aux travaux de Bucer une connaissance plus pure de la vérité. Snepf la professa d'abord à Marbourg, puis à Stuttgard, à Tubingue et à Iéna. Brenz, après avoir enseigné à Heidelberg, le fit longtemps à Halle en Souabe et à Tubingue. Nous retrouverons plus tard ces trois hommes.

[1] Luth. *Ep.*, I, p. 412.

Cette dispute fit avancer Luther lui-même. Il croissait de jour en jour dans la connaissance de la vérité. « Je suis, « disait-il, de ceux qui ont fait des progrès en écrivant et « en instruisant les autres, et non pas de ceux qui de rien « deviennent tout à coup de grands et de savants docteurs. »

Il était plein de joie de voir avec quelle avidité la jeunesse des écoles recevait la vérité naissante, et il se consolait ainsi de ce que les vieux docteurs étaient si fort enracinés dans leurs opinions. « J'ai la magnifique espérance, disait-il, que « de même que Christ, rejeté par les Juifs, est allé vers les « Gentils, nous verrons maintenant aussi la vraie théologie, « que rejettent ces vieillards aux opinions vaines et fan- « tastiques, accueillie par la génération nouvelle [1]. »

Le chapitre étant terminé, Luther pensa à retourner à Wittemberg. Le comte palatin lui remit pour l'Électeur une lettre datée du 1er mai, dans laquelle il disait « que « Luther avait montré tant d'habileté dans la dispute, qu'il « en rejaillissait une grande gloire sur l'université de Wit- « temberg. » On ne voulut point permettre qu'il s'en retournât à pied [2]. Les augustins de Nuremberg le conduisirent jusqu'à Wurzbourg. De là il alla à Erfurt avec les frères de cette ville. A peine y était-il arrivé, qu'il se rendit à la maison de Jodocus, son ancien maître. Le vieux professeur, très affecté et très scandalisé de la route que son disciple avait prise, avait coutume de mettre devant toutes les sentences de Luther un thêta, lettre dont se servaient les Grecs pour indiquer la condamnation [3]. Il avait écrit au jeune docteur pour lui adresser des reproches, et celui-ci désirait répondre de bouche à ses lettres. N'ayant pas été reçu, il écrivit à Jodocus : « Toute l'université, à « l'exception d'un seul licencié, pense comme moi. Il y a « plus : le prince, l'évêque, plusieurs autres prélats, et « tout ce que nous avons de citoyens éclairés, déclarent « d'une voix unanime que jusqu'à présent ils n'avaient ni

1 Luth. *Ep.*, I, p. 112.
2 « Veni autem curru qui ieram pedester. » (*Ibid.*, p. 110.)
3 « Omnibus placitis meis nigrum theta præfigit. » (*Ibid.*, p. 111.)

« connu ni entendu Jésus-Christ et son Évangile. Je suis « prêt à recevoir vos corrections ; et quand même elles se- « raient dures, elles me paraîtraient très douces. Épanchez « donc votre cœur sans crainte ; déchargez votre colère. Je « ne veux ni ne puis être irrité contre vous. Dieu et ma « conscience en sont témoins[1] ! »

Le vieux docteur fut touché des sentiments de son ancien élève. Il voulut voir s'il n'y avait pas moyen d'enlever le thêta condamnateur. Ils eurent une explication ; mais elle fut sans résultat. « Je lui ai du moins fait comprendre, dit « Luther, que toutes leurs sentences étaient semblables à « cette bête qui, à ce qu'on dit, se mange elle-même. Mais « on a beau parler à un sourd. Ces docteurs s'attachent ob- « stinément à leurs petites distinctions, bien qu'ils avouent « n'avoir pour les soutenir que les lumières de la raison « naturelle, comme ils disent, chaos ténébreux pour nous « qui n'annonçons d'autre lumière que Jésus-Christ, seule « et véritable lumière[2]. »

Luther quitta Erfurt dans la voiture du couvent, qui le conduisit à Eisleben. De là, les augustins du lieu, fiers d'un docteur qui jetait tant d'éclat sur leur ordre et sur leur ville, où il avait vu le jour, le firent mener à Wittemberg avec leurs propres chevaux, et à leurs frais. Chacun voulait donner une marque d'affection et d'estime à cet homme extraordinaire qui grandissait à chaque pas.

Il arriva le samedi après l'Ascension. Le voyage lui avait fait du bien, et ses amis le trouvèrent plus fort et de meilleure mine qu'avant son départ[3]. Ils se réjouirent de tout ce qu'il leur rapporta. Luther se reposa quelque temps des fatigues de sa course et de la dispute de Heidelberg ; mais ce repos ne fut qu'une préparation à de plus rudes travaux.

1 Luth. *Ep.*, I, p. 111.

2 « Nisi dictamine rationis naturalis, quod apud nos idem est quod chaos tenebratum, qui non prædicamus aliam lucem quam Christum Jesum lucem veram et solam. » (*Ibid.*)

3 « Ita ut nonnullis videar factus habitior et corpulentior. » (*Ibid.*)

LIVRE IV

LUTHER DEVANT LE LÉGAT

MAI-DÉCEMBRE 1518

I

La vérité avait enfin levé la tête au sein de la chrétienté. Victorieuse des organes inférieurs de la papauté, elle devait entrer en lutte avec son chef même. Nous allons voir Luther aux prises avec Rome.

Ce fut à son retour de Heidelberg qu'il prit cet essor. Ses premières thèses sur les indulgences avaient été mal comprises. Il se décida à en exposer le sens avec plus de clarté. Aux cris qu'une haine aveugle faisait pousser à ses ennemis, il avait reconnu combien il était important de gagner en faveur de la vérité la partie la plus éclairée de la nation : il résolut d'en appeler à son jugement, en lui présentant les bases sur lesquelles reposaient ses convictions nouvelles. Il fallait bien une fois provoquer les décisions de Rome : il n'hésite pas à y envoyer ses explications. Les présentant d'une main aux hommes impartiaux et éclairés de son peuple, de l'autre il les pose devant le trône du souverain pontife.

Ces explications de ses thèses, qu'il appela *Résolutions* [1],

[1] Luth. *Op.* (Lips.), XVII, p. 29 à 113.

étaient écrites avec beaucoup de modération. Luther cherchait à adoucir les passages qui avaient le plus irrité, et il faisait preuve d'une vraie modestie. Mais en même temps il se montrait inébranlable dans ses convictions, et il défendait avec courage toutes les propositions que la vérité l'obligeait à soutenir. Il répétait de nouveau que tout chrétien qui a une vraie repentance possède sans indulgence la rémission des péchés; que le pape, comme le moindre des prêtres, ne peut que déclarer simplement ce que Dieu a déjà pardonné; que le trésor des mérites des saints, administré par le pape, était une chimère, et que l'Écriture sainte était la seule règle de la foi. Mais entendons-le lui-même sur quelques-uns de ces points.

Il commence par établir la nature de la vraie pénitence, et oppose cet acte de Dieu qui renouvelle l'homme aux momeries de l'Église romaine. « Le mot grec μετανοῖτε, « dit-il, signifie : Revêtez un nouvel esprit, un nouveau « sentiment, ayez une nouvelle nature, en sorte que, cessant d'être terrestres, vous deveniez des hommes du « ciel... Christ est un docteur de l'esprit, et non de la « lettre, et ses paroles sont esprit et vie. Il enseigne donc « une repentance selon l'esprit et la vérité, et non ces pé« nitences du dehors dont peuvent s'acquitter sans s'humi« lier les pécheurs les plus orgueilleux; il veut une repen« tance qui puisse s'accomplir dans toutes les situations de « la vie, sous la pourpre des rois, sous la soutane des « prêtres, sous le chapeau des princes, au milieu de ces « pompes de Babylone où se trouvait un Daniel, comme « sous le froc des moines et sous les haillons des men« diants[1]. »

Plus loin on trouve ces paroles hardies : « Je ne m'em« barrasse pas de ce qui plaît ou déplaît au pape. Il est « homme comme les autres hommes. Il y a eu plusieurs « papes qui ont aimé, non-seulement des erreurs et des « vices, mais encore des choses plus extraordinaires. J'é-

[1] Sur la première thèse.

« coute le pape comme pape, c'est-à-dire quand il parle « dans les canons, d'après les canons, ou quand il arrête « quelque article avec un concile, mais non quand il parle « d'après sa tête. Si je faisais autrement, ne devrais-je pas « dire avec ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ, que « les horribles massacres de chrétiens dont Jules II s'est « souillé ont été les bienfaits d'un pieux berger envers les « brebis du Seigneur [1]?...

« Je dois m'étonner, continue-t-il, de la simplicité de « ceux qui ont dit que les deux glaives de l'Évangile repré- « sentaient, l'un le pouvoir spirituel, l'autre le pouvoir ma- « tériel. Oui, le pape tient un glaive de fer; et il s'offre « ainsi à la chrétienté, non comme un tendre père, mais « comme un tyran redoutable. Ah! Dieu irrité nous a « donné le glaive que nous avons voulu, et nous a retiré « celui que nous avons dédaigné. En aucun lieu du monde « il n'y a eu des guerres plus terribles que parmi les chré- « tiens..... Pourquoi l'esprit habile qui a trouvé ce beau « commentaire n'a-t-il pas interprété d'une manière aussi « subtile l'histoire des deux clefs remises à saint Pierre, et « établi comme dogme de l'Église, que l'une sert à ouvrir « les trésors du ciel, et l'autre les trésors du monde [2]?

« Il est impossible, dit-il encore, qu'un homme soit « chrétien sans avoir Christ; et s'il a Christ, il a en même « temps tout ce qui est à Christ. Ce qui donne la paix à « nos consciences, c'est que par la foi nos péchés ne sont « plus à nous, mais à Christ, sur qui Dieu les a tous jetés; « et que, d'autre part, toute la justice de Christ est à nous, « à qui Dieu l'a donnée. Christ pose sa main sur nous, et « nous sommes guéris. Il jette sur nous son manteau, et « nous sommes couverts; car il est le Sauveur de gloire « béni éternellement [3]. »

Avec de telles vues de la richesse du salut de Jésus-Christ, il n'y avait plus besoin d'indulgences.

Luther, tout en attaquant la papauté, parle honorable-

[1] Thèse 26. — [2] Thèse 80. — [3] Thèse 37.

ment de Léon X. « Les temps où nous sommes sont si « mauvais, dit-il, que même les plus grands personnages « ne peuvent venir au secours de l'Église. Nous avons « maintenant un très bon pape en Léon X. Sa sincérité, sa « science, nous remplissent de joie. Mais que peut faire « seul cet homme si aimable et si agréable? Il était digne « certainement d'être pape dans des temps meilleurs. Nous « ne méritons de nos jours que des Jules II et des Alexan- « dre VI. »

Il en vient ensuite au fait : « Je veux dire la chose en « peu de mots et hardiment : L'Église a besoin d'une réfor- « mation. Et ce ne peut être l'œuvre ni d'un seul homme, « comme le pape, ni de beaucoup d'hommes, comme les « cardinaux et les Pères des conciles, mais ce doit être celle « du monde entier, ou plutôt c'est une œuvre qui appar- « tient à Dieu seul. Quant au temps où une telle réforma- « tion doit commencer, celui-là seul le sait qui a créé les « temps... La digue est enfoncée, et il n'est plus en notre « pouvoir de retenir les flots qui se précipitent avec impé- « tuosité. »

Telles sont quelques-unes des déclarations et des pensées que Luther adressait aux hommes éclairés de sa patrie. La fête de la Pentecôte approchait, et ce fut à cette époque où les apôtres rendirent à Jésus-Christ ressuscité le premier témoignage de leur foi, que Luther, nouvel apôtre, publia ce livre plein de vie, où il appelait de tous ses vœux une résurrection de l'Église. Le samedi 22 mai 1518, veille de la Pentecôte, il envoya son ouvrage à l'évêque de Brandebourg, son ordinaire, en lui écrivant :

« Très digne père en Dieu ! il y a quelque temps, lors- « qu'une doctrine nouvelle et inouïe touchant les indul- « gences apostoliques commença à retentir en ces con- « trées, les savants et les ignorants s'en émurent, et « plusieurs personnes qui m'étaient les unes connues, les « autres inconnues de visage, me sollicitèrent de publier « de vive voix ou par écrit ce que je pensais de la nou- « veauté, je ne veux pas dire de l'impudence de cette doc-

« trine. Je me tins d'abord silencieux et retiré. Mais enfin « les choses en vinrent à un tel point, que la sainteté du « pape en fut compromise.

« Que devais-je faire? Je crus ne devoir ni approuver, ni « condamner ces doctrines, mais établir une dispute sur ce « point important, jusqu'à ce que la sainte Église eût pro- « noncé.

« Personne ne s'étant présenté au combat auquel j'avais « convoqué tout le monde, et mes thèses ayant été consi- « dérées, non comme matière à discussion, mais comme « des propositions arrêtées [1], je me vois obligé d'en pu- « blier une explication. Daignez donc recevoir ces pauvre- « tés [2] que je vous présente, très clément évêque. Et afin « que tout le monde puisse voir que je n'agis point avec « audace, je supplie Votre Révérence de prendre la plume « et l'encre, d'effacer ou même de jeter au feu et de brû- « ler tout ce qui peut lui déplaire. Je sais que Jésus-Christ « n'a pas besoin de mon travail et de mes services, et qu'il « saura bien sans moi annoncer à son Église de bonnes « nouvelles. Non que les bulles et les menaces de mes en- « nemis m'épouvantent; bien au contraire. S'ils n'étaient « pas si impudents et si déhontés, personne n'entendrait « parler de moi : je me blottirais dans un coin, et j'y étu- « dierais seul pour moi-même. Si cette affaire n'est pas celle « de Dieu, elle ne sera certes pas non plus la mienne, ni « celle d'aucun homme, mais chose de néant. Que la gloire « et l'honneur soient à Celui auquel seul ils appartiennent! »

Luther était encore rempli de respect pour le chef de l'Église. Il supposait à Léon de la justice et un amour sincère de la vérité. Il veut donc s'adresser aussi à lui. Huit jours après, le dimanche de la Trinité, 30 mai 1518, il lui écrivit une lettre dont voici quelques fragments :

« Au très bienheureux Père Léon X, souverain évêque, « le frère Martin Luther, augustin, souhaite le salut éternel!

[1] « Non ut disputabilia sed asserta acciperentur. » (Luth., *Ep.*, I, p. 114.
[2] « Ineptias. »

« J'apprends, très saint Père, que de mauvais bruits cou-
« rent à mon égard, et que l'on met mon nom en mauvaise
« odeur devant Votre Sainteté. On m'appelle hérétique,
« apostat, perfide, et de mille autres noms injurieux. Ce
« que je vois m'étonne; ce que j'entends m'épouvante.
« Mais l'unique fondement de ma tranquillité demeure :
« c'est une conscience pure et paisible. Veuillez m'écouter,
« ô très saint Père, moi qui ne suis qu'un enfant et qu'un
« ignorant. »

Luther raconte l'origine de toute l'affaire, puis il continue ainsi :

« On n'entendait dans toutes les tavernes que des plaintes
« sur l'avarice des prêtres, que des attaques contre la puis-
« sance des clefs et du souverain évêque. Toute l'Allema-
« gne en est témoin. A l'ouïe de ces choses, mon zèle s'est
« ému pour la gloire de Christ, me semble-t-il, ou, si l'on
« veut l'expliquer autrement, mon sang jeune et bouillant
« s'est enflammé.

« J'avertis quelques-uns des princes de l'Église. Mais les
« uns se moquèrent de moi, d'autres firent la sourde
« oreille. La terreur de votre nom semblait les enchaîner
« tous. Alors je publiai cette dispute.

« Et voilà, ô très saint Père, voilà l'incendie que l'on dit
« avoir mis en flammes le monde entier.

« Maintenant que dois-je faire? je ne puis me rétracter,
« et je vois que cette publication attire sur moi de toutes
« parts une inconcevable haine. Je n'aime point à paraître
« au milieu du monde; car je suis sans science, sans esprit,
« et beaucoup trop petit pour de si grandes choses, surtout
« dans ce siècle illustre où Cicéron lui-même, s'il vivait,
« serait obligé de se cacher en un coin obscur[1].

« Mais, afin d'apaiser mes adversaires, et de répondre
« aux sollicitations de plusieurs, voici, je publie mes pen-

[1] « Sed cogit necessitas, me anserem strepere inter olores, » ajoute-t-il. (Luth. *Ep.*, I, p. 121.)

« sées. Je les publie, saint Père, afin d'être d'autant plus « en sûreté à l'ombre de vos ailes. Tous ceux qui le vou- « dront pourront ainsi comprendre avec quelle simplicité « de cœur j'ai demandé à l'autorité ecclésiastique de m'in- « struire, et quel respect j'ai témoigné à la puissance des « clefs [1]. Si je n'avais pas mené convenablement mon af- « faire, il eût été impossible que le sérénissime seigneur « Frédéric, duc et électeur de Saxe, qui brille parmi les « amis de la vérité apostolique et chrétienne, eût jamais « souffert dans son université de Wittemberg un homme « aussi dangereux qu'on prétend que je le suis.

« C'est pourquoi, très saint Père, je tombe aux pieds de « Votre Sainteté, et je me soumets à elle avec tout ce que « j'ai et tout ce que je suis. Perdez ma cause ou embrassez- « la; donnez-moi droit ou donnez-moi tort; ôtez-moi la « vie ou rendez-la-moi, comme il vous plaira. Je reconnaî- « trai votre voix pour la voix de Jésus-Christ, qui préside et « qui parle par vous. Si j'ai mérité la mort, je ne me refuse « pas à mourir [2]; la terre appartient au Seigneur avec tout « ce qui est en elle. Qu'il soit loué dans toute l'éternité! « Amen. Qu'il vous maintienne éternellement! Amen.

« Donné au jour de la Sainte-Trinité, l'an 1518.

« Frère MARTIN LUTHER, augustin. »

Que d'humilité et que de vérité dans cette crainte de Luther, ou plutôt dans cet aveu qu'il fait que son sang, jeune et bouillant, s'est peut-être trop vite enflammé! On reconnaît ici l'homme sincère, qui, ne présumant point de lui-même, redoute l'influence des passions dans ses actions même les plus conformes à la Parole de Dieu. Il y a loin de ce langage à celui d'un fanatique orgueilleux. On voit dans

1 « Quam pure simpliciterque ecclesiasticam potestatem et reverentiam clavium quæsierim et coluerim. » (Luth. *Ep.*, I, p. 121.)

2 « Quare, beatissime Pater, prostratum me pedibus tuæ Beatitudinis offero, cum omnibus quæ sum et habeo : vivifica, occide; voca, revoca; approba, reproba, ut placuerit. Vocem tuam, vocem Christi in te præsidentis et loquentis agnoscam. Si mortem merui, mori non recusabo. » (*Ibid.*)

Luther le désir qui le travaille de gagner Léon à la cause de la vérité, de prévenir tout déchirement, et de faire procéder du faîte de l'Église cette réformation dont il proclame la nécessité. Certes, ce n'est pas lui qu'on peut accuser d'avoir détruit en Occident cette unité que tant de personnes de tous les partis ont plus tard regrettée. Il sacrifia tout pour la maintenir : tout, sauf la vérité. Ce furent ses adversaires et non lui qui, en refusant de reconnaître la plénitude et la suffisance du salut opéré par Jésus-Christ, déchirèrent, au pied de la croix, la robe du Seigneur.

Après avoir écrit cette lettre, le même jour encore, Luther s'adressa à son ami Staupitz, vicaire général de son ordre. C'était par son entremise qu'il voulait faire parvenir à Léon ses *Résolutions*, et son épître.

« Je vous prie, lui dit-il, d'accepter avec bienveillance « les misères [1] que je vous envoie, et de les faire parvenir « à l'excellent pape Léon X. Non que je veuille par là vous « entraîner dans le péril où je me trouve; je veux seul en « courir le danger. Jésus-Christ verra si ce que j'ai dit vient « de lui ou de moi; Jésus-Christ, sans la volonté duquel la « langue du pape ne peut se mouvoir et le cœur des rois ne « peut rien résoudre.

« Quant à ceux qui me menacent, je n'ai rien à leur ré- « pondre, si ce n'est le mot de Reuchlin : Le pauvre n'a « rien à craindre; car il n'a rien à perdre [2]. Je n'ai ni biens « ni argent, et je n'en demande pas. Si j'ai possédé autre- « fois quelque honneur et quelque bonne renommée, celui « qui a commencé à me les ravir achève son œuvre. Il ne « me reste que ce misérable corps affaibli par tant d'épreu- « ves : qu'ils le tuent, par ruse ou par force, à la gloire de « Dieu ! Ils abrégeront peut-être ainsi d'une heure ou deux « le temps de ma vie. Il me suffit d'avoir un précieux Ré- « dempteur, un puissant Sacrificateur, Jésus-Christ, mon « Seigneur. Je le louerai tant que j'aurai un souffle de vie.

[1] Ses *Résolutions*.
[2] « Qui pauper est nihil timet, nihil potest perdere. » (Luth. *Ep.*, I, p. 118.)

« Si quelqu'un ne veut pas le louer avec moi, que m'im-
« porte ! »

Ces paroles nous font bien lire dans le cœur de Luther !

Tandis qu'il regardait ainsi vers Rome avec confiance, Rome avait déjà contre lui des pensées de vengeance. Dès le 3 avril, le cardinal Raphaël de Rovère avait écrit à l'électeur Frédéric, au nom du pape, qu'on avait quelques soupçons sur sa foi, et qu'il devait se garder de protéger Luther. « Le cardinal Raphaël, dit celui-ci, aurait eu grand plaisir à me voir brûler par le duc Frédéric[1]. » Ainsi Rome commençait à aiguiser ses armes contre Luther. C'était dans l'esprit de son protecteur qu'elle voulait lui porter le premier coup. Si elle parvenait à détruire cet abri sous lequel reposait le moine de Wittemberg, il devenait pour elle une proie facile.

Les princes allemands tenaient fort à leur réputation de princes chrétiens. Le plus léger soupçon d'hérésie les remplissait de crainte. La cour de Rome avait habilement profité de cette disposition. Frédéric avait d'ailleurs toujours été attaché à la religion de ses pères. La lettre de Raphaël fit sur son esprit une très vive impression. Mais l'Électeur avait pour principe de ne se hâter en rien. Il savait que la vérité n'était pas toujours du côté du plus fort. Les affaires de l'Empire avec Rome lui avaient appris à se défier des vues intéressées de cette cour. Il avait reconnu que pour être prince chrétien il n'était pas nécessaire d'être esclave du pape.

« Il n'était pas de ces esprits profanes, dit Mélanchthon,
« qui veulent qu'on étouffe tous les changements, aussitôt
« qu'on en aperçoit le principe[2]. Frédéric se soumit à Dieu.
« Il lut avec soin les écrits qui paraissaient, et il ne permit
« pas qu'on détruisît ce qu'il jugea véritable[3]. » Il en avait la puissance. Maître dans ses États, il jouissait dans l'Em-

[1] Luth. *Op.* (W.), XV, p. 339.

[2] « Nec profana judicia sequens quæ tenera initia omnium mutationum celerrime opprimi jubent. » (Melanchth., *Vita Luth.*)

[3] « Deo cessit, et ea quæ vera esse judicavit deleri non voluit. » (*Ibid.*)

pire d'une considération au moins aussi grande que celle qu'on portait à l'Empereur lui-même.

Il est probable que Luther apprit quelque chose de cette lettre du cardinal Raphaël, remise à l'Électeur le 7 juillet. Peut-être fut-ce la perspective de l'excommunication, que cette missive romaine semblait présager, qui le porta à monter en chaire à Wittemberg, le 15 du même mois, et à prononcer sur ce sujet un discours qui fit une impression profonde. Il y distingua l'excommunication intérieure de l'excommunication extérieure; la première, qui exclut de la communion de Dieu, de la seconde, qui n'exclut que des cérémonies de l'Église. « Personne, dit-il, ne peut réconcilier avec Dieu l'âme déchue, si ce n'est l'Éternel. Personne ne peut séparer un homme de la communion avec Dieu, si ce n'est cet homme lui-même, par ses propres péchés. Bienheureux celui qui meurt dans une injuste excommunication! Tandis qu'il endure un grave châtiment de la part des hommes, pour l'amour de la justice, il reçoit de la main de Dieu la couronne de l'éternelle félicité... »

Les uns approuvèrent hautement ce langage hardi; d'autres s'en irritèrent encore davantage.

Mais déjà Luther n'était plus seul; et, bien que sa foi n'eût besoin d'aucun autre appui que de celui de Dieu, une phalange qui le défendait contre ses ennemis s'était formée tout autour de lui. Le peuple allemand avait entendu la voix du réformateur. De ses discours, de ses écrits, partaient des éclairs qui réveillaient et illuminaient ses contemporains. L'énergie de sa foi se précipitait en torrents de feu sur les cœurs engourdis. La vie que Dieu avait mise en cette âme extraordinaire se communiquait au corps mort de l'Église. La chrétienté, immobile depuis tant de siècles, s'animait d'un religieux enthousiasme. La dévotion du peuple aux superstitions de Rome diminuait de jour en jour; il y avait toujours moins de mains qui offrissent de l'argent pour acheter le pardon[1], et en même temps la renommée

[1] « Rarescebant manus largentium. » (Cochlœus, 7.)

de Luther ne cessait de croître. On se tournait vers lui, et on le saluait avec amour et avec respect comme l'intrépide défenseur de la vérité et de la liberté [1]. Sans doute tous ne découvraient pas la profondeur des doctrines qu'il annonçait. Il suffisait au grand nombre de savoir que le nouveau docteur s'élevait contre le pape, et qu'à sa puissante parole l'empire des prêtres et des moines s'ébranlait. L'attaque de Luther était pour eux comme un de ces feux allumés sur les montagnes, qui annoncent à toute une nation le moment de briser ses chaînes. Le réformateur ne se doutait pas de ce qu'il avait fait, que déjà tout ce qu'il y avait de généreux parmi son peuple l'avait par acclamation reconnu pour son chef. Mais pour un grand nombre l'apparition de Luther fut davantage encore. La Parole de Dieu, qu'il maniait avec tant de puissance, pénétra dans les esprits comme une épée à deux tranchants. On vit s'allumer dans beaucoup de cœurs un désir ardent d'obtenir l'assurance du pardon et la vie éternelle. Depuis les premiers siècles, l'Église n'avait pas connu une telle faim et une telle soif de la justice. Si la parole de Pierre l'Ermite et de Bernard avait agi sur les peuples du moyen âge pour leur faire prendre une croix périssable, la parole de Luther porta ceux de son temps à embrasser la croix véritable, la vérité qui sauve. L'échafaudage qui pesait alors sur l'Église avait tout étouffé; les formes avaient détruit la vie. La parole puissante donnée à cet homme répandit un souffle vivifiant sur le sol de la chrétienté. Au premier abord, les écrits de Luther entraînèrent également les croyants et les incrédules : les incrédules, parce que les doctrines positives, qui devaient être plus tard établies, n'y étaient pas encore pleinement développées; les croyants, parce qu'elles se trouvaient en germe dans cette foi vivante qui s'y exprimait avec une si grande puissance. Aussi l'influence de ces écrits fut-elle immense; ils remplirent en un instant l'Allemagne et le

1 « Luthero autem contra augebatur auctoritas, favor, fides, existimatio, fama : quod tam liber acerque videretur veritatis assertor. » (*Ibid.*)

monde. Partout régnait le sentiment intime qu'on assistait, non à l'établissement d'une secte, mais à une nouvelle naissance de l'Église et de la société. Ceux qui naquirent alors du souffle de l'Esprit de Dieu se rangèrent autour de celui qui en était l'organe. La chrétienté fut partagée en deux camps : les uns combattirent avec l'esprit contre la forme, et les autres avec la forme contre l'esprit. Du côté de la forme étaient, il est vrai, toutes les apparences de la force et de la grandeur; du côté de l'esprit étaient l'impuissance et la petitesse. Mais la forme, dépourvue de l'esprit, n'est qu'un corps vide que le premier souffle peut abattre. Son apparence de pouvoir ne sert même qu'à irriter contre elle, et à précipiter sa fin. Ainsi la simple Parole de la vérité avait créé à Luther une puissante armée.

II

Il en était besoin; car les grands commençaient à s'émouvoir, et l'Empire et l'Église unissaient déjà leurs efforts pour écarter ce moine importun. Si un prince fort et courageux eût occupé alors le trône impérial, il eût pu profiter de ces agitations religieuses, et, appuyé sur la Parole de Dieu et sur la nation, donner un nouvel élan à l'ancienne opposition contre la papauté. Mais Maximilien était trop âgé, et il était décidé d'ailleurs à tous les sacrifices, pour atteindre ce qu'il regardait comme le but de sa vie, la grandeur de sa maison, et par conséquent l'élévation de son petit-fils. L'empereur Maximilien tenait alors une diète impériale à Augsbourg. Six électeurs s'étaient rendus en personne à son appel. Tous les États germaniques y étaient représentés. Les rois de France, de Hongrie et de Pologne y avaient leurs ambassadeurs. Ces princes et ces envoyés déployaient tous une grande magnificence. La guerre contre

les Turcs était l'un des sujets pour lesquels la diète était assemblée. Le légat de Léon X y exhorta vivement la diète. Les états, instruits par le mauvais usage qu'on avait fait auparavant de leurs contributions, et sagement conseillés par l'électeur Frédéric, se contentèrent de déclarer qu'ils réfléchiraient à la chose, et produisirent en même temps de nouveaux griefs contre Rome. Un discours latin publié pendant la diète signalait courageusement aux princes allemands le véritable danger. « Vous voulez, disait l'auteur, « mettre le Turc en fuite. C'est très bien; mais je crains « fort que vous ne vous trompiez sur sa personne. C'est en « Italie et non en Asie que vous devez le chercher [1]. »

Une autre affaire non moins importante devait occuper la diète. Maximilien désirait faire proclamer roi des Romains, et son successeur dans la dignité impériale, son petit-fils Charles, déjà roi d'Espagne et de Naples. Le pape connaissait trop bien ses intérêts pour désirer de voir le trône impérial occupé par un prince dont la puissance en Italie pourrait lui devenir redoutable. L'Empereur pensait avoir déjà gagné en sa faveur la plupart des électeurs et des états; mais il trouva une énergique opposition chez Frédéric. En vain le sollicita-t-il; en vain les ministres et les meilleurs amis de l'Électeur joignirent-ils leurs prières à celles de l'Empereur; il fut inébranlable, et montra en cette occasion, ainsi qu'on l'a dit, qu'il était d'une fermeté d'âme à ne se départir jamais d'une résolution quand il en avait une fois reconnu la justice. Le dessein de l'Empereur échoua.

Dès lors ce prince chercha à obtenir la bienveillance du pape, pour le rendre favorable à ses plans; et pour lui donner une preuve particulière de son dévouement, il lui écrivit le 5 août la lettre suivante : « Très saint Père, nous « avons appris, il y a quelques jours, qu'un frère de l'or« dre des Augustins, nommé Martin Luther, s'est mis à « soutenir diverses propositions sur le commerce des

[1] Schröck, *K. Gesch. v. d. R.*, I, p. 156.

« indulgences; ce qui nous déplaît d'autant plus que « ledit frère trouve beaucoup de protecteurs, parmi lesquels sont des personnages puissants[1]. Si Votre Sainteté « et les très dignes Pères de l'Église (les cardinaux) n'emploient pas bientôt leur autorité pour mettre fin à ces « scandales, non-seulement ces pernicieux docteurs séduiront les gens simples, mais ils entraîneront de grands princes dans leur ruine. Nous veillerons à ce que tout ce « que Votre Sainteté arrêtera à cet égard pour la gloire « du Dieu tout-puissant soit observé par tous dans notre « Empire. »

Cette lettre a dû être écrite à la suite de quelque discussion un peu vive entre Maximilien et Frédéric. Le même jour l'Électeur écrivit à Raphaël de Rovère. Il avait sans doute appris que l'Empereur s'adressait au pontife romain, et, pour parer le coup, il se mettait lui-même en communication avec Rome.

« Je n'aurai jamais d'autre volonté, dit-il, que de me « montrer soumis à l'Église universelle.

« Aussi, n'ai-je jamais défendu les écrits et les sermons « du docteur Martin Luther. J'apprends d'ailleurs qu'il s'est « toujours offert à paraître, avec un sauf-conduit, devant « des juges impartiaux, savants et chrétiens, afin de dé« fendre sa doctrine et de se soumettre, dans le cas où on « le convaincrait par l'Écriture elle-même[2]. »

Léon X, qui jusqu'à cette heure avait laissé l'affaire aller son train, réveillé par les cris des théologiens et des moines, institua à Rome une cour ecclésiastique chargée de juger Luther, et près laquelle Sylvestre Prierio, le grand ennemi du réformateur, était à la fois accusateur et juge. La cause fut bientôt instruite, et la cour somma Luther de comparaître en personne devant elle, dans un délai de soixante jours.

Luther attendait tranquillement à Wittemberg le bon

1 « Defensores et patronos etiam potentes quos dictus frater consecutus est. » (Raynald, ad an. 1518.)

2 Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 169.

effet que la lettre pleine de soumission adressée par lui au pape devait, à ce qu'il pensait, produire, lorsque le 7 août, deux jours seulement après le départ des lettres de Maximilien et de Frédéric, on lui remit la citation du tribunal romain. « Au moment où j'attendais la bénédiction, dit-il, « je vis fondre sur moi les foudres. J'étais la brebis qui « trouble l'eau du loup. Tezel échappa, et moi je devais « me laisser manger. »

Cette citation jeta Wittemberg dans la consternation; car quelque parti que prît Luther, il ne pouvait échapper au danger. S'il se rendait à Rome il devait y devenir la victime de ses ennemis. S'il refusait d'y aller, il serait, selon l'usage, condamné par contumace, sans pouvoir échapper, car on savait que le légat avait reçu du pape l'ordre de tout faire pour irriter l'Empereur et les princes allemands contre lui. Ses amis étaient consternés. Le docteur de la vérité ira-t-il porter sa vie à cette grande cité *enivrée du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus?* Suffira-t-il qu'une tête s'élève du sein de la chrétienté asservie, pour qu'elle tombe? Cet homme, que Dieu paraît avoir formé pour résister à une puissance à laquelle jusqu'à présent rien n'a pu résister, sera-t-il aussi renversé? Luther lui-même ne voyait que l'Électeur qui pût le sauver; mais il préférait mourir plutôt que de compromettre son prince. Ses amis tombèrent enfin d'accord sur un expédient qui n'exposerait pas Frédéric. Qu'il refuse à Luther un sauf-conduit, et celui-ci aura une cause légitime pour ne pas comparaître à Rome.

Le 8 août, Luther écrivit à Spalatin pour lui demander que l'Électeur employât son influence pour le faire citer en Allemagne. « Voyez, écrivit-il aussi à Staupitz, de quelle « embûche on use pour s'approcher de moi, et comment « je suis entouré d'épines. Mais Christ vit et règne, hier, « aujourd'hui et éternellement. Ma conscience m'assure « que c'est la vérité que j'ai enseignée, bien qu'elle devienne « plus odieuse encore quand c'est moi qui l'enseigne. L'É- « glise est le ventre de Rébecca. Il faut que les enfants s'en-

« tre-poussent, même jusqu'à mettre la mère en danger[1].
« Au reste, demandez au Seigneur que je n'aie pas trop
« de joie dans cette épreuve. Que Dieu ne leur impute pas
« ce mal. »

Les amis de Luther ne se bornèrent pas à des consultations et à des plaintes. Spalatin écrivit, de la part de l'Électeur, à Renner, secrétaire de l'Empereur : « Le docteur
« Martin consent volontiers à avoir pour juges toutes les
« universités d'Allemagne, excepté celles d'Erfurt, de Leip-
« sig et de Francfort-sur-l'Oder, qui se sont rendues sus-
« pectes. Il est lui impossible de paraître à Rome en per-
« sonne[2]. »

L'université de Wittemberg écrivit au pape lui-même une lettre d'intercession. « La faiblesse de son corps, di-
« sait-elle en parlant de Luther, et les dangers du voyage
« lui rendent difficile et même impossible d'obéir à l'or-
« dre de Votre Sainteté. Sa peine et ses prières nous por-
« tent à avoir compassion de lui. Nous vous prions donc,
« très saint Père, comme des fils obéissants, de vouloir
« bien le tenir pour un homme qui n'a jamais été en-
« taché de doctrines opposées à l'opinion de l'Église ro-
« maine. »

L'université, dans sa sollicitude, s'adressa le même jour à Charles de Miltitz, gentilhomme saxon et camérier du pape, très aimé de Léon X. Elle rendit à Luther, dans cette lettre, un témoignage plus fort encore que celui qu'elle avait osé insérer dans la première. « Le digne père Martin
« Luther, augustin, disait-elle, est le plus noble et le plus
« honorable membre de notre université. Depuis plusieurs
« années, nous avons vu et connu son habileté, son sa-
« voir, sa haute intelligence dans les arts et dans les let-
« tres, ses mœurs irréprochables et sa conduite toute
« chrétienne[3]. »

1 « Uterus Rebeccæ est : parvulos in eo collidi necesse est, etiam usque ad periculum matris. » (Luth. *Ep.*, I, p. 138.)

2 Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 173.

3 Luth. *Op. lat.*, I, p. 183 et 184. — Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 171 et 172.

Cette active charité de tous ceux qui entouraient Luther est son plus bel éloge.

Tandis qu'on attendait avec anxiété l'issue de cette affaire, elle se termina plus facilement qu'on n'eût pu l'espérer. Le légat de Vio, humilié de n'avoir pas réussi dans la commission qu'il avait reçue de préparer une guerre générale contre les Turcs, désirait relever et illustrer son ambassade en Allemagne, par quelque autre acte éclatant. Il pensait que s'il éteignait l'hérésie il reparaîtrait dans Rome avec gloire. Il demanda donc au pape qu'on lui remît cette affaire. Léon, de son côté, savait bon gré à Frédéric de s'être opposé si fortement à l'élection du jeune Charles. Il sentait qu'il pourrait avoir encore besoin de son secours. Sans parler davantage de la citation, il chargea son légat, par un bref daté du 23 août, d'examiner l'affaire en Allemagne. Le pape ne perdait rien à cette manière de procéder, et même, si l'on pouvait amener Luther à une rétractation, on évitait le bruit et le scandale que sa comparution à Rome eût occasionnés.

« Nous vous chargeons, disait-il, de faire comparaître « personnellement devant vous, de poursuivre et de con- « traindre sans aucun retard, et aussitôt que vous aurez « reçu cet écrit de nous, ledit Luther, qui a déjà été « déclaré hérétique par notre cher frère Jérôme, évêque « d'Asculan[1]. »

Puis le pape prescrivait contre Luther les mesures les plus sévères :

« Invoquez à cet effet le bras et le secours de notre très « cher fils en Christ, Maximilien, et des autres princes de « l'Allemagne, de toutes les communautés, universités et « potentats, ecclésiastiques ou séculiers. Et si vous l'attei- « gnez, faites-le garder sûrement, afin qu'il soit amené de- « vant nous[2]. »

1 « Dictum Lutherum hæreticum per prædictum auditorem jam declaratum. » *Breve Leonis X ad Thomam.*)

2 « Brachio cogas atque compellas, et eo in potestate tua redacto, eum sub fideli custodia retineas, ut coram nobis sistatur. » (*Ibid.*)

On voit que cette indulgente concession du pape n'était guère qu'une voie plus sûre d'entraîner Luther à Rome. Viennent ensuite les mesures de douceur :

« S'il rentre en lui-même, et demande grâce pour un tel « forfait, de lui-même et sans y être invité, nous vous don- « nons le pouvoir de le recevoir dans l'unité de la sainte « mère l'Église. »

Le pape en revient bientôt aux malédictions :

« S'il persiste dans son opiniâtreté, et que vous ne puis- « siez vous rendre maître de lui, nous vous donnons le « pouvoir de le proscrire dans tous les lieux de l'Allemagne, « de bannir, de maudire, d'excommunier tous ceux qui lui « sont attachés, et d'ordonner à tous les chrétiens de fuir « leur présence. »

Cependant ce n'est pas encore assez :

« Et afin, continue le pape, que cette contagion soit « d'autant plus facilement extirpée, vous excommunierez « tous les prélats, ordres religieux, universités, commu- « nautés, comtes, ducs et potentats, excepté l'empereur « Maximilien, qui ne saisiraient pas ledit Martin Luther et « ses adhérents, et ne vous les enverraient pas sous due et « bonne garde. — Et si, ce que Dieu préserve, lesdits « princes, communautés, universités et potentats ou quel- « qu'un à eux appartenant, offraient de quelque manière « un asile audit Martin et à ses adhérents, lui donnaient « publiquement ou en secret, par eux ou par d'autres, « secours et conseils, nous mettons en interdit ces princes, « communautés, universités et potentats, avec leurs villes, « bourgs, campagnes et villages, aussi bien que les villes, « bourgs, campagnes et villages où ledit Martin pourrait « s'enfuir, aussi longtemps qu'il y demeurera, et trois jours « après qu'il les aura quittés. »

Cette chaire audacieuse qui prétend représenter sur la terre Celui qui a dit : *Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui*, continue ses anathèmes; et après avoir prononcé les peines contre les ecclésiastiques, elle dit :

« Quant à ce qui regarde les laïques, s'ils n'obéissent pas « aussitôt, sans aucun retard et sans aucune opposition, à « vos ordres, nous les déclarons infâmes, à l'exception du « très digne Empereur, inhabiles à s'acquitter de toute ac- « tion convenable, privés de la sépulture des chrétiens, « et dépouillés de tous fiefs, qu'ils les tiennent soit du « siége apostolique, soit de quelque seigneur que ce puisse « être [1]. »

Tel était le sort qui attendait Luther. Le monarque de Rome a tout conjuré pour sa perte. Il a tout remué, jusqu'à la paix des tombeaux. Sa ruine semble assurée. Comment échappera-t-il à cette immense conjuration? Mais Rome s'était trompée; le mouvement suscité par l'Esprit de Dieu ne pouvait être dompté par les décrets de sa chancellerie.

On n'avait pas même gardé les apparences d'une enquête juste et impartiale. Luther avait été déclaré hérétique, non-seulement avant d'avoir été entendu, mais encore bien avant la fin du temps qui lui avait été donné pour comparaître. Les passions, et nulle part elles ne se montrent plus fortes que dans les discussions religieuses, font passer par-dessus toutes les formes de la justice. Ce n'est pas seulement dans l'Église romaine, c'est dans les Églises protestantes qui se sont détournées de l'Évangile, c'est partout où n'est pas la vérité, que l'on retrouve à son égard de si étranges procédés. Tout est bon contre l'Évangile. On voit souvent des hommes qui, dans tout autre cas, se feraient scrupule de commettre la moindre injustice, ne pas craindre de fouler aux pieds toutes les règles et tous les droits, dès qu'il s'agit du christianisme et du témoignage qu'on lui rend.

Lorsque plus tard Luther eut connaissance de ce bref, il en exprima son indignation : « Voici, dit-il, le plus re- « marquable de l'affaire : le bref a été donné le 23 août, et « moi, j'ai été cité le 7 août; en sorte qu'entre la citation « et le bref il s'est écoulé seize jours. Or, faites le compte,

1 « Infamiæ et inhabilitatis ad omnes actus legitimos, ecclesiasticæ sepulturæ privationis quoque feudorum. » (*Breve Leonis X ad Thomam.*)

« et vous trouverez que monseigneur Jérôme, évêque « d'Asculan, a procédé contre moi, a prononcé le juge- « ment, m'a condamné et déclaré hérétique, avant que la « citation me fût parvenue, ou tout au plus seize jours « après qu'on me l'avait remise. Maintenant, je le demande, « où sont donc les soixante jours qui me sont accordés dans « la citation? Ils ont commencé le 7 août, ils devaient finir « le 7 octobre... Est-ce là le style et la mode de la cour de « Rome, qu'en un même jour elle cite, exhorte, accuse, « juge, condamne et déclare condamné un homme qui est « si éloigné de Rome, et qui ne sait rien de toutes ces « choses? Que répondent-ils à tout cela? Sans doute qu'ils « ont oublié de se purger le cerveau avec de l'ellébore, « avant de mettre en œuvre de tels mensonges[1]. »

Mais en même temps que Rome déposait en cachette ses foudres dans les mains de son légat, elle cherchait, par de douces et flatteuses paroles, à détacher de la cause de Luther le prince dont elle redoutait le plus le pouvoir. Le même jour, 23 août 1518, le pape écrivait à l'électeur de Saxe. Il avait recours aux arts de cette vieille politique que nous avons déjà signalée, et il essayait de flatter l'amour-propre du prince.

« Cher fils, disait le pontife de Rome, quand nous pen- « sons à votre noble et louable race, à vous, qui en êtes le « chef et l'ornement; quand nous nous rappelons comment « vous et vos ancêtres avez toujours désiré maintenir la foi « chrétienne, l'honneur et la dignité du saint-siége, nous « ne pouvons croire qu'un homme qui abandonne la foi « puisse s'appuyer sur la faveur de Votre Altesse, et lâcher « hardiment la bride à sa méchanceté. Cependant, il nous « est rapporté de toutes parts qu'un certain frère Martin « Luther, ermite de l'ordre de Saint-Augustin, a oublié, « comme enfant de malice et contempteur de Dieu, son « habit et son ordre, qui consistent dans l'humilité et « l'obéissance, et qu'il se vante de ne craindre ni l'autorité

1 Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 176.

« ni la punition d'aucun homme, assuré qu'il est de votre « faveur et de votre protection.

« Mais comme nous savons qu'il se trompe, nous avons « trouvé bon d'écrire à Votre Altesse et de vous exhorter, « selon le Seigneur, à veiller à l'honneur du nom d'un « prince aussi chrétien que vous, à vous défendre de ces « calomnies, vous l'ornement, la gloire et la bonne odeur « de votre noble race, et à vous garder, non-seulement « d'une faute aussi grave que celle qu'on vous impute, « mais encore du soupçon même que la hardiesse insensée « de ce frère tend à faire planer sur vous. »

Léon X annonçait en même temps à Frédéric qu'il avait chargé le cardinal de Saint-Sixte d'examiner la chose, et il lui ordonnait de remettre Luther entre les mains du légat, « de peur, » ajoutait-il en revenant encore à son argument favori, « que des gens pieux de notre temps ou des temps « futurs ne puissent un jour se lamenter et dire : La plus « pernicieuse hérésie dont ait été affligée l'Église de Dieu « s'est élevée par le secours et la faveur de cette haute et « louable maison[1]. »

Ainsi Rome avait pris toutes ses mesures. D'une main elle faisait respirer le parfum, toujours si enivrant, de la louange, et de l'autre elle tenait cachées ses vengeances et ses terreurs.

Toutes les puissances de la terre, empereur, pape, princes et légats, commençaient à s'émouvoir contre cet humble frère d'Erfurt, dont nous avons suivi les combats intérieurs. *Les rois de la terre se trouvent en personne, et les princes consultent ensemble contre le Seigneur et contre son oint.*

III

Cette lettre et ce bref n'étaient point arrivés en Allemagne, et Luther était encore dans la crainte de se voir obligé

[1] Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 173.

de comparaître à Rome, lorsqu'un heureux événement vint raffermir son cœur. Il lui fallait un ami dans le sein duquel il pût verser ses peines, et dont l'amour fidèle le consolât à l'heure de l'abattement. Dieu lui fit trouver tout cela dans Mélanchthon.

George Schwarzerd était un habile maître armurier de Bretten, petite ville du Palatinat. Le 14 février 1497 il lui naquit un fils qui fut nommé Philippe, et qui s'illustra plus tard sous le nom de Mélanchthon. Bien vu des princes palatins, de ceux de Bavière et de Saxe, George était doué de la plus parfaite droiture. Souvent il refusait des acheteurs le prix qu'ils lui offraient, et s'il apprenait qu'ils étaient pauvres, il les obligeait à reprendre leur argent. Il se levait habituellement à minuit, et faisait alors, à genoux, sa prière. S'il lui arrivait de voir venir le matin sans l'avoir faite, il était mécontent de soi tout le jour. Barbara, femme de Schwarzerd, était fille d'un magistrat honorable nommé Jean Reuter. Elle était d'un caractère tendre, un peu portée à la superstition, du reste pleine de sagesse et de prudence. C'est d'elle que sont ces vieilles rimes allemandes bien connues :

« Faire aumône n'appauvrit pas.
« Être au temple n'empêche pas.
« Graisser le char n'arrête pas.
« Bien mal acquis ne produit pas.
« Livre de Dieu ne trompe pas. »

Et ces autres rimes :

« Ceux qui veulent plus dépenser
« Que leur champ ne peut rendre,
« Devront finir par se ruiner;
« Plus d'un se fera pendre [1]. »

Le jeune Philippe n'avait pas onze ans lorsque son père

[1] « Almosen geben armt nicht, etc. Wer mehr will verzehren, etc. » (Muller's *Reliquien*.)

mourut. Deux jours avant d'expirer, George fit venir son fils près de son lit de mort, et l'exhorta à avoir toujours présente la pensée de Dieu : « Je prévois, dit l'armurier « mourant, que de terribles tempêtes viendront ébranler « le monde. J'ai vu de grandes choses ; mais de plus « grandes se préparent. Que Dieu te conduise et te dirige ! » Après que Philippe eut reçu la bénédiction paternelle, on l'envoya à Spire pour qu'il ne fût pas témoin de la mort de son père. Il s'éloigna tout en larmes.

L'aïeul du jeune garçon, le digne bailli Reuter, qui lui-même avait un fils, tint lieu de père à Philippe, et le prit dans sa maison avec George son frère. Peu de temps après, il donna pour précepteur aux trois jeunes garçons Jean Hungarus, homme excellent, qui plus tard, et jusque dans l'âge le plus avancé, annonça l'Évangile avec une grande force. Il ne passait rien au jeune homme. Il le punissait pour chaque faute, mais avec sagesse : « C'est ainsi, dit « Mélanchthon en 1554, qu'il a fait de moi un grammairien. « Il m'aimait comme un fils, je l'aimais comme un père, « et nous nous rencontrerons, je l'espère, dans la vie éter-« nelle[1]. »

Philippe se distingua par l'excellence de son esprit, par sa facilité à apprendre et à exposer ce qu'il avait appris. Il ne pouvait demeurer dans l'oisiveté, et il cherchait toujours quelqu'un avec qui il pût discuter sur ce qu'il avait entendu[2]. Il arrivait souvent que des étrangers instruits passaient par Bretten et visitaient Reuter. Aussitôt le petit-fils du bailli les abordait, entrait en conversation avec eux, et les pressait tellement dans la discussion, que les auditeurs en étaient dans l'admiration. A la force du génie il joignait une grande douceur, et il se conciliait ainsi la faveur de tous. Il bégayait ; mais, comme l'illustre orateur des Grecs, il s'appliqua avec tant de soin à se corriger de ce

1 « Dilexit me ut filium, et ego eum ut patrem : et conveniemus, spero, in vita æterna. » (Melanchth., *Explicat. evang.*)

2 « Quiescere non poterat, sed quærebat ubique aliquem cum quo de auditis disputaret. » (Camerarius, *Vita Melanchth.*, p. 7.)

défaut, que plus tard on n'en aperçut plus aucune trace.

Son grand-père étant mort, le jeune Philippe fut envoyé avec son frère et son jeune oncle Jean à l'école de Pforzheim. Ces jeunes garçons demeuraient chez une de leurs parentes, sœur du fameux Reuchlin. Avide de connaissances, Philippe fit, sous la conduite de George Simler, de rapides progrès dans les sciences, et surtout dans l'étude de la langue grecque, pour laquelle il avait une véritable passion. Reuchlin venait souvent à Pforzheim. Il fit chez sa sœur la connaissance de ces jeunes pensionnaires, et il fut bientôt frappé des réponses de Philippe. Il lui donna une grammaire grecque et une Bible. Ces deux livres devaient faire l'étude de toute sa vie.

Lorsque Reuchlin revint de son second voyage en Italie, son jeune parent, âgé de douze ans, fêta le jour de son arrivée, en jouant devant lui, avec quelques amis, une comédie latine qu'il avait lui-même composée. Reuchlin, ravi du talent du jeune homme, l'embrassa tendrement, l'appela son fils bien-aimé, et lui donna en riant le chapeau rouge qu'il avait reçu lorsqu'il avait été fait docteur. Ce fut alors que Reuchlin changea son nom de Schwarzerd en celui de Mélanchthon. Ces deux mots signifient *terre noire*, l'un en allemand et l'autre en grec. La plupart des savants du temps traduisaient ainsi leur nom en grec ou en latin.

Mélanchthon, à douze ans, se rendit à l'université de Heidelberg. Ce fut là qu'il commença à étancher la soif de science qui le consumait. Il fut reçu bachelier à quatorze ans. En 1512 Reuchlin l'appela à Tubingue, où un grand nombre de savants distingués se trouvaient réunis. Il fréquentait à la fois les leçons des théologiens, celles des médecins et celles des jurisconsultes. Il n'y avait aucune connaissance qu'il ne crût devoir rechercher. Ce n'était pas la louange qu'il poursuivait, mais la possession et les fruits de la science.

L'Écriture sainte l'occupait surtout. Ceux qui fréquentaient l'église de Tubingue avaient remarqué qu'il avait

souvent en main un livre dont il s'occupait entre les services. Ce volume inconnu paraissait plus grand que les manuels de prières, et l'on répandit le bruit que Philippe lisait alors des ouvrages profanes. Mais il se trouva que le livre objet de leurs soupçons était un exemplaire des saintes Écritures, imprimé peu auparavant à Bâle par Jean Frobenius. Il continua toute sa vie cette lecture avec l'application la plus assidue. Toujours il avait sur lui ce volume précieux, et il le portait à toutes les assemblées publiques auxquelles il était appelé[1]. Rejetant les vains systèmes des scolastiques, il s'attachait à la simple parole de l'Évangile. « J'ai de Mélanchthon, écrivait alors Érasme « à Œcolampade, les sentiments les plus distingués et des « espérances magnifiques. Que Christ fasse seulement que « ce jeune homme nous survive longtemps. Il éclipsera « entièrement Érasme[2]. » Néanmoins Mélanchthon partageait les erreurs de son siècle. « Je frémis, dit-il à une « époque avancée de sa vie, quand je pense à l'honneur « que je rendais aux statues, lorsque je me trouvais encore « dans la papauté[3]. »

En 1514 il fut fait docteur en philosophie, et il commença alors à enseigner. Il avait dix-sept ans. La grâce, l'attrait qu'il savait donner à ses enseignements, faisaient le plus frappant contraste avec la méthode dépourvue de goût que les docteurs, et surtout les moines, avaient jusqu'alors suivie. Il prit une vive part au combat dans lequel Reuchlin se trouvait engagé avec les obscurants de son siècle. D'une conversation agréable, de mœurs douces et élégantes, aimé de tous ceux qui le connaissaient, il jouit bientôt dans le monde savant d'une grande autorité et d'une solide réputation.

Ce fut alors que l'électeur Frédéric conçut l'idée d'appeler un savant distingué comme professeur des langues

1 Camerarius, *Vita Philip. Melanchthonis*, p. 16.

2 « Is prorsus obscurabit Erasmum. » (Er. *Ep.*, I, p. 405.)

3 « Cohorresco quando cogito quomodo ipse accesserim ad statuas in papatu. » (*Explicat. evang.*)

anciennes à son université de Wittemberg. Il s'adressa à Reuchlin, qui lui indiqua Mélanchthon. Frédéric comprit tout l'éclat que ce jeune helléniste répandrait sur une institution qui lui était si chère. Reuchlin, ravi de voir un si beau champ s'ouvrir pour son jeune ami, lui écrivit ces paroles de l'Éternel à Abraham : « *Sors de ton pays et « d'avec ta parenté et de la maison de ton père, et je rendrai « ton nom grand, et tu seras béni*. Oui, continue le vieillard, « j'espère qu'il en sera ainsi de toi, mon cher Philippe, « mon œuvre et ma consolation [1]. » Mélanchthon reconnut dans cette vocation un appel de Dieu. A son départ l'université fut dans la douleur ; il y avait pourtant des jaloux et des ennemis. Il quitta sa patrie en s'écriant : « Que la vo- « lonté du Seigneur s'accomplisse ! » Il avait alors vingt et un ans.

Mélanchthon fit le voyage à cheval, dans la compagnie de quelques marchands saxons, comme on se joint à une caravane dans le désert ; car, dit Reuchlin, il ne connaissait ni les lieux ni les routes [2]. Il présenta ses hommages à l'Électeur, qui se trouvait à Augsbourg. A Nuremberg, il vit l'excellent Pirckheimer, qu'il connaissait déjà ; à Leipsig, il se lia avec le savant helléniste Mosellanus. L'université donna dans cette dernière ville un festin à son honneur. C'était un repas vraiment académique. Les plats se succédaient en grand nombre, et à chaque plat nouveau l'un des professeurs se levait et adressait à Mélanchthon un discours latin préparé d'avance. Celui-ci improvisait aussitôt une réponse. A la fin, lassé de tant d'éloquence : « Hommes très « illustres, leur dit-il, permettez-moi de répondre une fois « pour toutes à vos harangues ; car, n'étant point préparé, « je ne saurais mettre dans mes réponses autant de variété « que vous dans vos allocutions. » Dès lors les plats arrivèrent sans l'accompagnement d'un discours [3].

Le jeune parent de Reuchlin arriva à Wittemberg le

1 « Meum opus et meum solatium. » (*Corp. Ref.*, I, p. 33.)
2 « Des Wegs und der Orte unbekannt. » (*Ibid.*, p. 30.)
3 Camerarius, *Vita Melanchth.*, p. 26.

25 août 1518, deux jours après que Léon X eut signé le bref adressé à Cajetan et la lettre à l'Électeur.

Les professeurs de Wittemberg ne reçurent pas Mélanchthon avec autant de faveur que l'avaient fait ceux de Leipsig. La première impression qu'il produisit sur eux ne répondit pas à leur attente. Ils virent un jeune homme, qui semblait plus jeune encore que son âge, d'une stature peu apparente, d'un air faible et timide. Est-ce là cet illustre docteur que les plus grands hommes du temps, Érasme et Reuchlin, élèvent si haut?... Ni Luther, dont il fit d'abord la connaissance, ni ses collègues, ne conçurent de grandes espérances en voyant sa jeunesse, son embarras et ses manières.

Quatre jours après son arrivée, le 29 août, il prononça son discours d'inauguration. Toute l'université était assemblée. Le jeune garçon, comme l'appelle Luther [1], parla en une latinité si élégante et montra tant de science, un esprit si cultivé, un jugement si sain, que tous ses auditeurs furent dans l'admiration.

Le discours terminé, tous s'empressèrent de le féliciter; mais personne ne ressentait plus de joie que Luther. Il se hâta de communiquer à ses amis les sentiments qui remplissaient son cœur. « Mélanchthon, écrivait-il à Spalatin, le « 31 août, a prononcé, quatre jours après son arrivée, une « si belle et si savante harangue, que tous l'ont écouté « avec approbation et avec étonnement. Nous sommes « bientôt revenus des préjugés qu'avaient fait naître sa stature et sa personne; nous louons et nous admirons ses « paroles; nous rendons grâces au prince et à vous, pour « le service que vous nous avez rendu. Je ne demande pas « d'autre maître de grec. Mais je crains que son corps délicat ne puisse supporter nos aliments, et que nous ne « le gardions pas longtemps, à cause de la modicité de son « traitement. J'apprends que les gens de Leipsig se vantent « déjà de pouvoir nous l'enlever. O mon cher Spalatin,

[1] « Puer et adolescentulus, si ætatem consideres. » (Luth. *Ep.*, I, p. 141.)

« prenez garde de ne pas mépriser son âge et sa personne. « Cet homme est digne de tout honneur [1]. »

Mélanchthon se mit aussitôt à expliquer Homère et l'Épître de saint Paul à Tite. Il était plein d'ardeur. « Je ferai « tous mes efforts, écrivait-il à Spalatin, pour me concilier « à Wittemberg la faveur de tous ceux qui aiment les lettres « et la vertu [2]. » Quatre jours après l'inauguration, Luther écrivait encore à Spalatin : « Je vous recommande très par« ticulièrement le très savant et très aimable Grec Philippe. « Son auditoire est toujours plein. Tous les théologiens « surtout viennent l'entendre. Il fait que tous, de haut, de « bas et de moyen étage, se mettent à apprendre le grec [3]. »

Mélanchthon savait répondre à cette affection de Luther. Il découvrit bientôt en lui une bonté de caractère, une force d'esprit, un courage, une sagesse, qu'il n'avait trouvés jusqu'alors chez aucun homme. Il le vénéra et il l'aima. « S'il est quelqu'un, disait-il, que j'aime avec force, et « que mon esprit tout entier embrasse, c'est Martin « Luther [4]. »

Ainsi se rencontrèrent Luther et Mélanchthon ; ils furent amis jusqu'à la mort. On ne peut assez admirer la bonté et la sagesse de Dieu, qui réunissait deux hommes si différents, et pourtant si nécessaires l'un à l'autre. Ce que Luther avait en chaleur, en élan, en force, Mélanchthon l'avait en clarté, en sagesse, en douceur. Luther animait Mélanchthon, Mélanchthon modérait Luther. Ils étaient comme ces couches de matière électrique, l'une en plus, l'autre en moins, qui se tempèrent mutuellement. Si Mélanchthon avait manqué à Luther, peut-être le fleuve se fût-il débordé. Lorsque Luther manqua à Mélanchthon, Mélancthon hésita, céda même, là où il n'aurait pas dû

1 Luth. *Ep.*, I, p. 133.

2 « Ut Wittembergam litteratis ac bonis omnibus conciliem. » (*Corp. Ref.*, I, p. 51.)

3 « Summos cum mediis et infimis, studiosos facit græcitatis. » (Luth. *Ep.*, I, p. 140.)

4 « Martinum, si omnino in rebus humanis quidquam, vehementissime diligo et animo integerrimo complector. » (Melanchth., *Ep.*, I, p. 411.)

céder[1]. Luther fit beaucoup avec puissance. Mélanchthon ne fit pas moins peut-être en suivant une voie plus lente et plus tranquille. Tous deux étaient droits, ouverts, généreux; tous deux, pleins d'amour pour la Parole de la vie éternelle, la servirent avec une fidélité et un dévouement qui dominèrent toute leur vie.

Au reste, l'arrivée de Mélanchthon opéra une révolution, non-seulement à Wittemberg, mais encore dans toute l'Allemagne et dans tout le monde savant. L'étude qu'il avait faite des classiques grecs et latins et de la philosophie lui avait donné un ordre, une clarté, une précision d'idées, qui répandaient sur tous les sujets qu'il traitait une nouvelle lumière, une inexprimable beauté. Le doux esprit de l'Évangile fécondait, animait ses méditations, et les sciences les plus arides se trouvaient revêtues dans ses expositions d'une grâce infinie, qui captivait tous les auditeurs. La stérilité que la scolastique avait répandue sur l'enseignement cessa. Une nouvelle manière d'enseigner et d'étudier commença avec Mélanchthon. « Grâce à lui, dit un illustre his- « torien allemand[2], Wittemberg devint l'école de la nation. »

Il était, en effet, d'une grande importance qu'un homme qui connaissait à fond le grec enseignât dans cette université, où les nouveaux développements de la théologie appelaient maîtres et disciples à étudier dans la langue originale les documents primitifs de la foi chrétienne. Dès lors Luther se mit avec zèle à ce travail. Le sens de tel ou tel mot grec qu'il avait jusqu'alors ignoré éclaircissait tout à coup ses idées théologiques. Quel soulagement et quelle joie n'éprouva-t-il pas quand il vit, par exemple, que le mot grec μετάνοια, qui selon l'Église latine désignait une pénitence, une satisfaction exigée par l'Église, une expiation humaine, signifiait en grec une transformation ou une conversion du cœur? Un épais brouillard se dissipa alors tout à coup devant ses yeux. Les deux sens don-

1 Calvin écrit à Sleidan : « Dominus eum fortiore spiritu instruat, ne gravem ex ejus timiditate jacturam sentiat posteritas. »
2 Plank.

nés à ce mot suffisent pour caractériser les deux Églises.

L'impulsion que Mélanchthon donna à Luther pour la traduction de la Bible est l'une des circonstances les plus remarquables de l'amitié de ces deux grands hommes. Déjà, en 1517, Luther avait commencé quelques essais de traduction. Il se procurait autant de livres grecs et latins qu'il pouvait en acquérir. Maintenant, aidé de son cher Philippe, son travail prit un nouvel essor. Luther obligeait Mélanchthon à prendre part à ses recherches; il le consultait sur les passages difficiles; et cette œuvre, qui devait être l'un des grands travaux du réformateur, avançait plus sûrement et plus vite.

Mélanchthon, de son côté, apprenait à connaître une théologie nouvelle. La belle et profonde doctrine de la justification par la foi le remplissait d'étonnement et de joie; mais il recevait le système que professait Luther avec indépendance, et en lui faisant subir la forme particulière de son intelligence; car, quoiqu'il n'eût que vingt et un ans, il était de ces esprits prématurés qui entrent de bonne heure en une pleine possession de toutes leurs forces, et qui sont eux-mêmes dès leurs premiers pas.

Bientôt le zèle des maîtres se communiqua aux disciples. On pensa à réformer la méthode. On supprima, avec l'agrément de l'Électeur, certains cours qui n'avaient qu'une importance scolastique; on donna en même temps aux études classiques un nouvel essor. L'école de Wittemberg se transformait, et le contraste avec les autres universités devenait toujours plus saillant. Cependant on se tenait encore dans les limites de l'Église, et l'on ne se doutait nullement d'être à la veille d'une grande bataille avec le pape.

IV

Sans doute l'arrivée de Mélanchthon procura une douce distraction à Luther, dans un moment si critique pour lui;

sans doute, dans les doux épanchements d'une amitié naissante, et au milieu des travaux bibliques auxquels il se livrait avec un nouveau zèle, il oublia quelquefois Rome, Prierio, Léon et la cour ecclésiastique devant laquelle il devait comparaître. Cependant ce n'étaient là que des moments fugitifs; et ses pensées se reportaient toujours sur le tribunal redoutable devant lequel d'implacables ennemis l'avaient fait citer. De quelles erreurs cette pensée n'eût-elle pas rempli une âme qui eût cherché autre chose que la vérité! Mais Luther ne tremblait pas : plein de foi en la fidélité et en la puissance de Dieu, il demeurait ferme, et il était tout prêt à s'exposer seul à la colère d'ennemis plus terribles que ceux qui avaient allumé le bûcher de Jean Huss.

Peu de jours après l'arrivée de Mélanchthon, et avant que la résolution du pape qui transportait de Rome à Augsbourg la citation de Luther pût être connue, celui-ci écrivit à Spalatin : « Je ne demande pas, lui dit-il, que notre « souverain fasse la moindre chose pour la défense de mes « thèses, je veux être livré et jeté seul entre les mains de « tous mes adversaires. Qu'il laisse tout l'orage éclater sur « moi. Ce que j'ai entrepris de défendre, j'espère pouvoir « le soutenir, avec le secours de Christ. Quant à la violence, « il faut bien lui céder; néanmoins, sans abandonner la « vérité [1]. »

Le courage de Luther se communiquait; les hommes les plus doux et les plus timides trouvaient, à la vue du danger qui menaçait le témoin de la vérité, des paroles pleines de force et d'indignation. Le prudent, le pacifique Staupitz écrivit à Spalatin, le 7 septembre : « Ne cessez « d'exhorter le prince, votre maître et le mien, à ne pas « se laisser épouvanter par le mugissement des lions. Qu'il « défende la vérité, sans s'inquiéter ni de Luther, ni de « Staupitz, ni de l'ordre. Qu'il y ait un lieu où l'on puisse « parler librement et sans crainte. Je sais que la peste de

[1] Luth. Ep., I, p. 139.

« Babylone, j'allais presque dire de Rome, se déchaîne « contre quiconque attaque les abus de ceux qui vendent « Jésus-Christ. J'ai vu moi-même précipiter de la chaire « un prédicateur qui enseignait la vérité ; je l'ai vu, bien « que ce fût un jour de fête, lier et traîner dans un cachot. « D'autres ont vu des choses plus cruelles encore. C'est « pourquoi, ô très cher, faites en sorte que Son Altesse « persiste dans ses sentiments[1]. »

L'ordre de comparaître à Augsbourg devant le cardinal légat arriva enfin. C'est à l'un des princes de l'Église de Rome que Luther allait maintenant avoir affaire. Tous ses amis le sollicitèrent de ne point partir[2]. Ils craignaient que déjà pendant le voyage on ne lui tendît des piéges et qu'on n'attentât à sa vie. Quelques-uns s'occupaient à lui chercher un asile. Staupitz lui-même, le craintif Staupitz, se sentit ému à la pensée des dangers auxquels allait être exposé ce frère Martin qu'il avait tiré de l'obscurité du cloître, et qu'il avait lancé sur cette scène agitée, où maintenant sa vie était en péril. Ah ! n'eût-il pas mieux valu pour le pauvre frère demeurer à jamais inconnu ! Il était trop tard. Du moins il voulait tout faire pour le sauver. Il lui écrivit donc, de son couvent de Salzbourg, le 15 septembre, pour le solliciter de fuir et de chercher un asile auprès de lui. « Il me semble, lui disait-il, que le monde « entier est irrité et coalisé contre la vérité. Jésus crucifié « fut haï de même. Je ne vois pas que vous ayez autre « chose à attendre que la persécution. Personne ne pourra « bientôt, sans la permission du pape, sonder les Écritures « et y chercher Jésus-Christ, ce que Christ pourtant or-« donne. Vous n'avez que peu d'amis, et plût à Dieu que « la crainte de vos adversaires n'empêchât pas ce petit « nombre de se déclarer en votre faveur ! Le plus sage est « que vous abandonniez pour quelque temps Wittemberg, « et que vous veniez vers moi. Alors nous vivrons et nous

[1] Jen., *Aug.*, I, p. 384.
[2] « Contra omnium amicorum consilium comparui. »

« mourrons ensemble. C'est aussi là l'avis du prince, ajoute « Staupitz [1]. »

De divers côtés, Luther recevait les avis les plus alarmants. Le comte Albert de Mansfeld lui fit dire de se garder de se mettre en route, attendu que quelques grands seigneurs avaient juré de se rendre maîtres de sa personne et de l'étrangler ou de le noyer [2]. Mais rien ne pouvait l'épouvanter. Il ne pensa point à profiter de l'offre du vicaire général. Il n'ira point se cacher dans l'obscurité du couvent de Salzbourg, il demeurera fidèlement sur cette scène orageuse où la main de Dieu l'a placé. C'est en persévérant, malgré les adversaires, c'est en proclamant à haute voix la vérité au milieu du monde, que le règne de cette vérité s'avance. Pourquoi donc fuirait-il? Il n'est pas de ceux qui se retirent pour périr, mais de ceux qui gardent la foi pour sauver leur âme. Sans cesse retentit dans son cœur cette parole du Maître qu'il veut servir et qu'il aime plus que la vie : *Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père, qui est aux cieux.* On retrouve partout dans Luther et dans la Réformation ce courage intrépide, cette haute moralité, cette charité immense, que le premier avénement du christianisme avait déjà fait voir au monde. « Je suis comme Jérémie, dit Lu-« ther au moment dont nous nous occupons, l'homme des « querelles et des discordes; mais plus ils augmentent leurs « menaces, plus ils multiplient ma joie. Ma femme et mes « enfants sont bien pourvus; mes champs, mes maisons « et tous mes biens sont en bon ordre [3]. Ils ont déjà dé-« chiré mon honneur et ma réputation. Une seule chose « me reste; c'est mon misérable corps : qu'ils le prennent; « ils abrégeront ainsi ma vie de quelques heures. Mais « quant à mon âme, ils ne me la prendront pas. Celui qui « veut porter la Parole de Christ dans le monde doit s'at-

1 Luth. *Ep.*, I, p. 61.

2 « Ut vel stranguler, vel baptizer ad mortem. » (*Ibid.*, p. 129.)

3 « Uxor mea et liberi mei provisi sunt. » (*Ibid.*, p. 129.) Il n'avait rien de tout cela.

« tendre à chaque heure à la mort; car notre époux est un « époux de sang[1]. »

L'Électeur se trouvait alors à Augsbourg. Peu avant de quitter cette ville et la diète, il avait pris sur lui de faire une visite au légat. Le cardinal, très flatté de cette prévenance d'un prince si illustre, promit à l'Électeur que si le moine se présentait devant lui il l'écouterait paternellement et le congédierait avec bienveillance. Spalatin écrivit à son ami, de la part du prince, que le pape avait nommé une commission pour l'entendre en Allemagne, que l'Électeur ne permettrait pas qu'on le traînât à Rome, et qu'il devait se préparer à partir pour Augsbourg. Luther résolut d'obéir. L'avis que le comte de Mansfeld lui avait fait parvenir le porta à demander à Frédéric un sauf-conduit. Celui-ci répondit que ce n'était pas nécessaire, et lui envoya seulement des recommandations pour quelques-uns des conseillers les plus distingués d'Augsbourg. Il lui fit remettre quelque argent pour son voyage, et le réformateur, pauvre et sans défense, partit à pied pour venir se mettre entre les mains de ses adversaires[2].

Avec quels sentiments ne dut-il pas quitter Wittemberg et se diriger vers Augsbourg, où le légat du pape l'attendait! Le but de ce voyage n'était pas, comme celui du voyage à Heidelberg, une réunion amicale; il allait comparaître en présence du délégué de Rome, sans sauf-conduit. Peut-être marchait-il à la mort; mais sa foi n'était pas seulement une foi d'apparat; elle était une réalité en lui. Aussi, lui donna-t-elle la paix, et put-il s'avancer sans crainte, au nom du Dieu des armées, pour rendre témoignage à l'Évangile.

Il arriva à Weimar le 28 septembre, et logea dans le couvent des Cordeliers. L'un des moines ne pouvait détourner de dessus lui ses regards; c'était Myconius. Il voyait Luther pour la première fois; il voulait s'approcher, lui

1 « Sic enim sponsus noster, sponsus sanguinum nobis est. » (Luth. *Ep.*, I, p. 129.) Voyez Exode IV, 25.

2 « Veni igitur pedester et pauper Augustam... » (Luth. *Op. lat.*, in præf.)

dire qu'il lui devait la paix de son âme, que tout son désir était de travailler avec lui. Mais Myconius était gardé de près par ses chefs : on ne lui permit point de parler à Luther[1].

L'électeur de Saxe tenait alors sa cour à Weimar, et c'est probablement pour cette cause que les cordeliers firent accueil au docteur. Le lendemain de son arrivée, on célébrait la fête de Saint-Michel; Luther dit la messe, et fut même invité à prêcher dans l'église du château. C'était une marque de faveur que son prince aimait à lui donner. Il prêcha d'abondance, en présence de la cour, sur le texte du jour, qui était tiré de l'évangile selon saint Matthieu, chap. XVIII, versets 1 à 11. Il parla avec force contre les hypocrites et contre ceux qui se vantent de leur propre justice. Mais il ne parla point des anges, quoique ce fût la coutume le jour de la Saint-Michel.

Ce courage du docteur de Wittemberg, qui se rendait tranquillement et à pied à un appel qui pour tant d'autres avant lui avait abouti à la mort, étonnait ceux qui le voyaient. L'intérêt, l'admiration, la compassion se succédaient dans les cœurs. Jean Kestner, proviseur des cordeliers, frappé d'épouvante à la pensée des dangers qui attendaient son hôte, lui dit : « Mon frère, vous trouverez à Augsbourg des « Italiens, qui sont de savantes gens, de subtils antagonistes, « et qui vous donneront beaucoup à faire. Je crains que « vous ne puissiez défendre contre eux votre cause. Ils vous « jetteront au feu, et leurs flammes vous consumeront[2]. » Luther répondit avec gravité : « Cher ami, priez notre Sei- « gneur Dieu, qui est dans le ciel, et présentez-lui un *Pa- « ter noster* pour moi et pour son cher enfant Jésus, dont « ma cause est la cause, afin qu'il use de grâce envers lui. « S'il maintient sa cause, la mienne est maintenue. Mais s'il « ne veut pas la maintenir, certes ce n'est pas moi qui la « maintiendrai, et c'est lui qui en portera l'opprobre. »

1 « Ibi Myconius primum vidit Lutherum : sed ab accessu et colloquio ejus tunc est prohibitus. » (M. Adami *Vita Myconii*, p. 176.)

2 « Profecto in ignem te conjicient et flammis exurent. » (Melch. Adami *Vita Myconii*, p. 176. — Myconii *Ref. Hist.*, p. 30.)

Luther continua à pied son voyage, et arriva à Nuremberg. Il allait se présenter devant un prince de l'Église, et il voulait être mis convenablement. L'habit qu'il portait était déjà vieux, et avait d'ailleurs beaucoup souffert dans le voyage. Il emprunta donc un froc à son fidèle ami Wenceslas Link, prédicateur à Nuremberg.

Luther ne se borna pas sans doute à voir Link ; il vit également ses autres amis de Nuremberg, Scheurl, le secrétaire de la ville, l'illustre peintre Albert Durer, auquel Nuremberg élève maintenant une statue, et d'autres encore. Il se fortifia dans le commerce de ces excellents de la terre, tandis que beaucoup de moines et de laïques s'effrayaient de son passage et essayaient de l'ébranler en le conjurant de rebrousser chemin. Des lettres qu'il écrivit de cette ville montrent l'esprit qui l'animait alors : « J'ai rencontré, dit-il, « des hommes pusillanimes qui veulent me persuader de « ne pas me rendre à Augsbourg ; mais je suis déterminé « à y aller. Que la volonté du Seigneur s'accomplisse ! « Même à Augsbourg, même au milieu de ses ennemis, Jé« sus-Christ règne. Que Christ vive ; que Luther meure, et « tout pécheur, selon ce qui est écrit ! Que le Dieu de mon « salut soit exalté ! Portez-vous bien, persévérez, demeurez « ferme ; car il est nécessaire d'être réprouvé ou par les « hommes ou par Dieu : mais Dieu est véritable et l'homme « est menteur [1]. »

Link et un moine augustin, nommé Léonard, ne purent se décider à laisser Luther marcher seul à la rencontre des dangers qui le menaçaient. Ils connaissaient son caractère, et savaient que, plein d'abandon et de courage, il aurait peut-être peu de prudence. Ils l'accompagnèrent donc. Comme ils étaient à environ cinq lieues d'Augsbourg, Luther, que la fatigue du voyage et les agitations diverses de son cœur avaient sans doute épuisé, fut saisi de violentes douleurs d'estomac. Il crut en mourir. Ses deux amis, très

1 « Vivat Christus, moriatur Martinus... » (Weismanni *Hist. sacr. Novi Test.*, p. 1465.) Weismann avait lu cette lettre en manuscrit. Elle n'existe pas dans le recueil de M. de Wette.

inquiets, louèrent un char sur lequel on transporta le docteur. Ils arrivèrent à Augsbourg le vendredi 7 octobre au soir, et descendirent au couvent des augustins. Luther était très fatigué. Mais il se remit bientôt; sans doute sa foi et la vivacité de son esprit relevèrent promptement son corps affaibli.

V

A peine à Augsbourg, et avant même d'y avoir vu personne, Luther, voulant rendre au légat tous les honneurs qui lui étaient dus, pria Wenceslas Link d'aller lui annoncer son arrivée. Link le fit, et déclara humblement au cardinal, de la part du docteur de Wittemberg, que celui-ci était prêt à comparaître devant lui, quand il l'ordonnerait. Le légat se réjouit à cette nouvelle. Il tenait donc enfin le fougueux hérétique; il se promettait bien qu'il ne sortirait pas des murs d'Augsbourg comme il y était entré. En même temps que Link se rendait vers le légat, le moine Léonard partit pour aller annoncer à Staupitz l'arrivée de Luther à Augsbourg. Le vicaire général avait écrit au docteur qu'il viendrait certainement aussitôt qu'il le saurait dans cette ville. Luther ne voulait pas tarder un instant à lui faire connaître sa présence[1].

La diète était terminée. L'Empereur et les électeurs s'étaient déjà séparés. L'Empereur, il est vrai, n'était pas parti; mais il se trouvait à la chasse dans les environs. L'ambassadeur de Rome restait donc seul à Augsbourg. Si Luther y était venu pendant la diète, il y eût trouvé de puissants défenseurs; mais tout semblait maintenant devoir plier sous le poids de l'autorité papale.

Le nom du juge devant lequel Luther devait comparaître

[1] Luth. *Ep.*, I, p. 144.

n'était pas propre à le rassurer. Thomas de Vio, surnommé Cajetan, de la ville de Gaëte, dans le royaume de Naples, où il était né en 1469, avait donné dès sa jeunesse de grandes espérances. A seize ans il était entré dans l'ordre des Dominicains, contre la volonté expresse de ses parents. Plus tard, il était devenu général de son ordre et cardinal de l'Église romaine. Mais ce qui était pis pour Luther, ce savant docteur était l'un des plus zélés défenseurs de cette théologie scolastique que le réformateur avait toujours si impitoyablement traitée. Sa mère, assurait-on, avait rêvé durant sa grossesse que saint Thomas en personne instruirait l'enfant qu'elle mettrait au monde et l'introduirait dans le ciel. Aussi de Vio, en devenant dominicain, avait-il changé son nom de Jacques contre celui de Thomas. Il avait défendu avec zèle les prérogatives de la papauté et les doctrines de Thomas d'Aquin, qu'il regardait comme le plus parfait des théologiens[1]. Amateur de la pompe et de la représentation, il prenait presque au sérieux cette maxime romaine, que les légats sont au-dessus des rois, et s'entourait d'un grand apparat. Le 1er août il avait célébré dans la cathédrale d'Augsbourg une messe solennelle, et en présence de tous les princes de l'Empire il avait placé le chapeau de cardinal sur la tête de l'archevêque de Mayence, agenouillé devant l'autel, et remis à l'Empereur lui-même le chapeau et l'épée consacrés par le pape. Tel était l'homme devant lequel le moine de Wittemberg allait comparaître, couvert d'un froc qui n'était pas même à lui. Au reste, la science du légat, la sévérité de son caractère et la pureté de ses mœurs, lui assuraient en Allemagne une influence et une autorité que d'autres courtisans romains n'auraient pas facilement obtenues. Ce fut sans doute à cette réputation de sainteté qu'il dut sa mission. Rome avait compris qu'elle servirait admirablement ses vues. Ainsi, les qualités mêmes de Cajetan le rendaient plus redoutable encore. Du reste, l'affaire dont il était chargé était peu compliquée. Luther

1 « *Divi Thomæ Summa cum commentariis Thomæ de Vio.* » (Lugduni, p. 1587.)

était déjà déclaré hérétique. S'il ne voulait pas se rétracter, le légat devait le faire mettre en prison; et s'il lui échappait, il devait frapper d'excommunication quiconque oserait lui donner asile. Voilà ce qu'avait à faire de la part de Rome le prince de l'Église devant lequel Luther était cité[1].

Luther avait repris des forces pendant la nuit. Le samedi matin 8 octobre, déjà un peu reposé du voyage, il se mit à considérer son étrange situation. Il était soumis, et il attendait que la volonté de Dieu se manifestât par les événements. Il n'eut pas longtemps à attendre. Un personnage qui lui était inconnu lui fit dire, comme s'il lui eût été entièrement dévoué, qu'il allait se rendre chez lui, et que Luther devait bien se garder de paraître devant le légat avant de l'avoir vu. Ce message venait d'un courtisan italien, nommé Urbain de Serra-Longa, qui avait été souvent en Allemagne comme envoyé du margrave de Montferrat. Il avait connu l'électeur de Saxe, auprès duquel il avait été accrédité, et après la mort du margrave il s'était attaché au cardinal de Vio.

La finesse et les manières de cet homme formaient le plus frappant contraste avec la noble franchise et la généreuse droiture de Luther. L'Italien arriva bientôt au monastère des augustins. Le cardinal l'envoyait afin de sonder le réformateur et de le préparer à la rétractation qu'on attendait de lui. Serra-Longa s'imaginait que le séjour qu'il avait fait en Allemagne lui donnait de grands avantages sur les autres courtisans de la suite du légat; il espérait avoir beau jeu de ce moine allemand. Il arriva accompagné de deux domestiques, et se présenta comme venant de son propre mouvement, à cause de l'amitié qu'il portait à un favori de l'électeur de Saxe, et de son attachement à la sainte Église. Après avoir fait à Luther les salutations les plus empressées, le diplomate ajouta affectueusement :

« Je viens vous donner un bon et sage conseil. Rattachez-vous à l'Église. Soumettez-vous sans réserve au cardinal.

1 Bulle du pape. (Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 174.)

Rétractez vos injures. Rappelez-vous l'abbé Joachim de Florence : il avait, vous le savez, dit des choses hérétiques, et cependant il fut déclaré non hérétique, parce qu'il rétracta ses erreurs. »

Luther parle alors de se justifier.

SERRA-LONGA.

« Gardez-vous de le faire !..... prétendriez-vous combattre comme en un tournoi le légat de Sa Sainteté ?..... »

LUTHER.

« Si l'on me prouve que j'ai enseigné quelque chose de contraire à l'Église romaine, je serai mon propre juge et je me rétracterai aussitôt. Le tout sera de savoir si le légat s'appuie sur saint Thomas plus que la foi ne l'y autorise. S'il le fait, je ne lui céderai pas. »

SERRA-LONGA.

« Eh ! eh ! vous prétendez donc rompre des lances ?..... »

Puis l'Italien se mit à dire des choses que Luther appelle horribles. Il prétendit que l'on pouvait soutenir des propositions fausses, pourvu qu'elles rapportassent de l'argent et qu'elles remplissent les coffres-forts ; qu'il fallait bien se garder de disputer dans les universités sur l'autorité du pape ; qu'on devait maintenir, au contraire, que le pontife peut d'un clin d'œil changer, supprimer des articles de foi, et autres choses semblables[1]. Mais le rusé Italien s'aperçut bientôt qu'il s'oubliait ; il en revint aux paroles douces, et s'efforça de persuader à Luther de se soumettre en toutes choses au légat, et de rétracter sa doctrine, ses serments et ses thèses.

Le docteur, qui dans le premier moment avait ajouté quelque foi aux belles protestations de l'orateur Urbain (comme il l'appelle dans ses rapports), se convainquit alors

[1] « Et nutu solo omnia abrogare, etiam ea quæ fidei essent. » (Luth. *Ep.*, I, p. 144.)

qu'elles se réduisaient à peu de chose, qu'il était beaucoup plus du côté du légat que du sien. Il devint donc un peu moins communicatif, et il se contenta de dire qu'il était tout disposé à montrer de l'humilité, à faire preuve d'obéissance, et à donner satisfaction dans les choses où il se serait trompé. A ces paroles, Serra-Longa s'écria tout joyeux : « Je cours chez le légat ; vous allez me suivre. « Tout ira le mieux du monde, et ce sera bientôt fini[1]... »

Il sortit. Le moine saxon, qui avait plus de discernement que le courtisan romain, pensa en lui-même : « Ce rusé « Sinon s'est laissé bien mal dresser et bien mal instruire « par ses Grecs[2]. » Luther était suspendu entre l'espérance et la crainte. Cependant l'espérance prit le dessus. La visite et les assertions étranges de Serra-Longa, qu'il appelle plus tard un médiateur maladroit[3], lui firent reprendre courage.

Les conseillers et les autres habitants d'Augsbourg auxquels l'Électeur avait recommandé Luther, s'empressèrent tous de venir voir le moine, dont le nom retentissait déjà dans toute l'Allemagne. Peutinger, conseiller de l'Empire, l'un des patriciens les plus distingués de la ville, qui invita souvent Luther à sa table, le conseiller Langemantel, le docteur Auerbach de Leipsig, les deux frères Adelmann, tous deux chanoines, plusieurs autres encore, se rendirent au couvent des augustins. Ils abordèrent avec cordialité cet homme extraordinaire qui avait fait un long voyage pour venir se mettre entre les mains des suppôts de Rome. « Avez-« vous un sauf-conduit ? » lui demandèrent-ils. — Non, » répondit le moine intrépide. — « Quelle hardiesse ! » s'écrièrent-ils alors. « C'était, dit Luther, un mot honnête pour « désigner ma téméraire folie. » Tous, d'une voix unanime, le sollicitèrent de ne pas se rendre chez le légat avant d'avoir obtenu un sauf-conduit de l'Empereur lui-même.

1 Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 179.
2 « Hunc Sinonem, parum consulte instructum arte pelasga. » (Luth. *Ep.*, I, p. 144.) Voyez *Énéide* de Virgile, chant II.
3 « Mediator ineptus. » (*Ibid.*)

Il est probable que le public avait déjà appris quelque chose du bref du pape dont le légat était porteur.

« Mais, répliqua Luther, je me suis bien rendu sans « sauf-conduit à Ausgbourg, et j'y suis arrivé à bon port.

« — L'Électeur vous a recommandé à nous ; vous devez « donc nous obéir et faire ce que nous vous disons, » reprit Langemantel avec affection, mais avec fermeté.

Le docteur Auerbach se joignit à ces représentations. « Nous savons, dit-il, qu'au fond du cœur le cardinal est « irrité au plus haut point contre vous [1]. On ne peut se fier « aux Italiens [2]. »

Le chanoine Adelmann insista de même : « On vous a « envoyé sans défense, et l'on a précisément oublié de vous « pourvoir de ce dont vous aviez le plus besoin [3]. »

Ces amis se chargèrent d'obtenir de l'Empereur le sauf-conduit nécessaire. Ils dirent ensuite à Luther combien de personnes, même d'un rang élevé penchaient en sa faveur. « Le ministre de France lui-même, qui a quitté il y a peu « de jours Augsbourg, a parlé de vous de la manière la plus « honorable [4]. » Ce propos frappa Luther, et il s'en ressouvint plus tard. Ainsi, ce qu'il y avait de plus respectable dans la bourgeoisie de l'une des premières villes de l'Empire était déjà gagné à la Réformation.

On en était là de l'entretien lorsque Serra-Longa reparut. « Venez, dit-il à Luther, le cardinal vous attend. Je vais « moi-même vous conduire vers lui. Apprenez comment « vous devez paraître en sa présence. Quand vous entrerez « dans la salle où il se trouve, vous vous prosternerez de- « vant lui la face contre terre ; quand il vous aura dit de « vous lever, vous vous mettrez à genoux ; et pour vous te- « nir debout vous attendrez encore qu'il vous l'ordonne [5].

1 « Sciunt enim eum in me exacerbatissimum intus, quicquid simulet foris... » (Luth. *Ep.*, I, p. 143.)

2 Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 20.

3 *Ibid.*, p. 203.

4 Seckend., p. 144.

5 *Ibid.*, p. 130.

« Rappelez-vous que c'est devant un prince de l'Église que « vous allez comparaître. Du reste, ne craignez rien : tout « se terminera vite et sans difficulté. »

Luther, qui avait promis à cet italien de le suivre dès qu'il l'y inviterait, se sentit embarrassé. Cependant il n'hésita pas à lui faire part du conseil de ses amis d'Augsbourg, et il lui parla d'un sauf-conduit.

« Gardez-vous bien d'en demander un, reprit aussitôt « Serra-Longa, vous n'en avez pas besoin. Le légat est « bien disposé et tout prêt à finir la chose amicalement. « Si vous demandez un sauf-conduit, vous gâterez toute « votre affaire [1].

« —Mon gracieux seigneur, l'électeur de Saxe, répondit « Luther, m'a recommandé en cette ville à plusieurs « hommes honorables. Ils me conseillent de ne rien entre- « prendre sans sauf-conduit : je dois suivre leur avis; car « si je ne le faisais pas, et qu'il arrivât quelque chose, ils « écriraient à l'Électeur mon maître que je n'ai pas voulu « les écouter. »

Luther persista dans sa résolution, et Serra-Longa se vit obligé de retourner vers son chef pour lui annoncer l'écueil qu'avait recontré sa mission, au moment ou il se flattait de la voir couronnée de succès.

Ainsi se terminèrent les conférences de ce jour avec l'orateur de Montferrat.

Une autre invitation fut adressée à Luther, mais dans une intention bien différente. Le prieur des carmélites, Jean Frosche, était son ancien ami. Il avait soutenu des thèses, deux ans auparavant, comme licencié en théologie, sous la présidence de Luther. Il vint le voir, et le pria instamment de venir demeurer chez lui. Il réclamait l'honneur d'avoir pour hôte le docteur de l'Allemagne. Déjà l'on ne craignait pas de lui rendre hommage en présence de Rome; déjà le faible était devenu le plus fort. Luther

1 Luth. *Op.* (L.), p. 179.

accepta, et se rendit du couvent des augustins à celui des carmélites.

Le jour ne se termina pas sans qu'il fît de sérieuses réflexions. L'empressement de Serra-Longa et les craintes des conseillers lui faisaient également comprendre la position difficile dans laquelle il se trouvait. Néanmoins il avait pour protecteur le Dieu qui est dans le ciel, et gardé par lui il pouvait s'endormir sans frayeur,

Le lendemain était un dimanche[1]; il eut ce jour-là un peu plus de repos. Cependant il dut endurer un autre genre de fatigue. Il n'était question dans toute la ville que du docteur Luther, et tout le monde désirait voir, comme il l'écrit à Mélanchthon, « ce nouvel Érostrate qui avait allumé « un si immense incendie[2]. » On se pressait sur ses pas et le bon docteur souriait sans doute de ce singulier empressement.

Mais il dut subir encore un autre genre d'importunité, Si l'on était désireux de le voir, on l'était encore plus de l'entendre. De tous côtés on lui demandait de prêcher. Luther n'avait pas de plus grande joie que d'annoncer la Parole. Il eût été doux pour lui de prêcher Jésus-Christ dans cette grande ville et dans les circonstances solennelles où il se trouvait. Mais il montra en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, un sentiment très juste des convenances et beaucoup de respect pour ses supérieurs. Il refusa de prêcher, dans la crainte que le légat ne pût croire qu'il le faisait pour lui faire de la peine et pour le braver. Cette modération et cette sagesse valaient bien un sermon sans doute.

Cependant les gens du cardinal ne le laissaient pas tranquille. Ils revinrent à la charge. « Le cardinal, lui dirent« ils, vous fait assurer de toute sa grâce et sa faveur : pour« quoi craignez-vous? » Ils s'efforçaient, en lui alléguant mille raisons, de le décider à se rendre auprès de lui. « C'est

[1] 9 octobre.

[2] « Omnes cupiunt videre hominem, tanti incendii Herostratum. » (Luth. *Ep.*, I, p. 146.)

« un père plein de miséricorde, » lui dit l'un de ces envoyés. Mais un autre, s'approchant, lui dit à l'oreille : « Ne croyez pas ce qu'on vous dit. Il ne tient pas sa pa- « role[1]. » Luther demeura ferme dans sa résolution.

Le lundi matin 10 octobre Serra-Longa revint encore à la charge. Le courtisan s'était fait un point d'honneur de réussir dans sa négociation. A peine arrivé : « Pourquoi, « dit-il en latin, ne venez-vous pas chez le cardinal?... Il « vous attend plein d'indulgence. Il ne s'agit pourtant que « de six lettres : REVOCA, rétracte. Venez! vous n'avez rien « à craindre. »

Luther pensa en lui-même que c'étaient des lettres importantes que ces six lettres-là; mais sans entrer en discussion sur le fond de la chose, il répondit : « Dès que j'aurai « obtenu le sauf-conduit, je comparaîtrai. »

Serra-Longa s'emporta en entendant ces paroles. Il insista; il fit de nouvelles représentations; mais il trouva Luther inébranlable. Alors, s'irritant toujours plus : « Tu t'ima- « gines sans doute, s'écria-t-il, que l'Électeur prendra les « armes en ta faveur, et s'exposera pour toi à perdre les « pays qu'il a reçus de ses pères?

LUTHER.

« Dieu m'en garde!

SERRA-LONGA.

« Abandonné de tous, où donc te réfugieras-tu?

LUTHER, en élevant en haut le regard de la foi.

« Sous le ciel[2]. »

Serra-Longa demeura un instant silencieux, frappé de cette réponse sublime à laquelle il ne s'attendait pas; puis il continua ainsi :

« Que ferais-tu si tu avais en tes mains le légat, le pape et tous les cardinaux, comme maintenant ils t'ont dans les leurs?

[1] Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 203.
[2] « Et ubi manebis?... Respondi : Sub cœlo. » (Luth. *Op.*, in præf.)

LUTHER.

« Je leur rendrais tout respect et tout honneur. Mais la Parole de Dieu passe pour moi avant tout.

SERRA-LONGA, *riant et agitant un de ses doigts à la manière italienne.*

« Heim ! heim ! tout honneur !..... je n'en crois rien... »

Puis il sortit, sauta en selle et disparut.

Serra-Longa ne revint plus chez Luther ; mais il se rappela longtemps et la résistance qu'il avait trouvée chez le réformateur et celle que son maître dut bientôt éprouver lui-même. Nous le retrouverons plus tard demandant à grands cris le sang de Luther.

Il n'y avait pas longtemps que Serra-Longa avait quitté le docteur, lorsque celui-ci reçut enfin le sauf-conduit qu'il désirait. Ses amis l'avaient obtenu des conseillers de l'Empire. Il est probable que ceux-ci avaient consulté à cet égard l'empereur, qui n'était pas loin d'Augsbourg. Il paraîtrait même, d'après ce que le cardinal dit plus tard, que, ne voulant pas l'offenser, on lui demanda son consentement. Peut-être est-ce pour cela que de Vio fit travailler Luther par Serra-Longa ; car s'opposer ouvertement à ce qu'on donnât un sauf-conduit eût été révéler des intentions qu'on voulait tenir cachées. Il était plus sûr de porter Luther lui-même à se désister de sa demande. Mais on s'aperçut bientôt que le moine saxon n'était pas homme à plier.

Luther va comparaître. En demandant un sauf-conduit il ne s'est pas appuyé sur un bras charnel ; car il sait fort bien qu'un sauf-conduit impérial n'a pas sauvé Jean Huss des flammes. Il a seulement voulu faire son devoir en se soumettant aux avis des amis de son maître. L'Éternel en décidera. Si Dieu lui redemande sa vie, il est prêt à la donner joyeusement. En ce moment solennel, il éprouve le besoin de s'entretenir encore avec ses amis, surtout avec ce Mélanchthon, déjà si cher à son cœur, et il profite de quelques instants de solitude pour lui écrire.

« Comporte-toi en homme, lui-dit-il, comme d'ailleurs
« tu le fais. Enseigne à notre chère jeunesse ce qui est

« droit et selon Dieu. Pour moi, je vais être immolé pour « vous et pour elle, si c'est la volonté du Seigneur [1]. J'aime « mieux mourir, et même, ce qui serait pour moi le plus « grand malheur, être privé éternellement de votre douce « société, que de rétracter ce que j'ai dû enseigner, et « de perdre ainsi, peut-être par ma faute, les excellentes « études auxquelles nous nous adonnons maintenant.

« L'Italie est plongée, comme autrefois l'Égypte, dans « des ténèbres si épaisses, qu'on peut les toucher de la « main. Personne n'y sait rien de Christ, ni de ce qui se « rapporte à lui ; et cependant ils sont nos seigneurs et nos « maîtres pour la foi et pour les mœurs. Ainsi la colère de « Dieu s'accomplit sur nous comme parle le prophète : « *Je leur donnerai des jeunes gens pour gouverneurs, et des* « *enfants domineront sur eux*. Comporte-toi bien selon le « Seigneur, mon cher Philippe, et éloigne la colère de « Dieu par des prières ferventes et pures. »

Le légat, informé que Luther devait comparaître le lendemain devant lui, réunit les Italiens et les Allemands en qui il avait le plus de confiance, afin de considérer avec eux comment il fallait en agir avec le moine saxon. Les avis furent partagés. Il faut, dit l'un, le contraindre à se rétracter. Il faut le saisir, dit un autre, et le mettre en prison. Un troisième pensa qu'il valait mieux s'en défaire. Un quatrième, qu'on devait essayer de le gagner par la bonté et la douceur. Le cardinal paraît s'être arrêté d'abord à ce dernier avis [2].

VI

Le jour de la conférence arriva enfin [3]. Le légat, sachant que Luther s'était déclaré prêt à rétracter ce qu'on lui

1 « Ego pro illis et vobis vado immolari... » (Luth. *Ep.*, I, p. 146.)
2 Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 183.
3 Mardi 11 octobre.

prouverait être contraire à la vérité, était plein d'espérance; il ne doutait pas qu'il ne fût facile à un homme de son rang et de son savoir de ramener ce moine à l'obéissance envers l'Église.

Luther se rendit chez le légat, accompagné du prieur des carmélites, son hôte et son ami, de deux frères de ce couvent, du docteur Link et d'un augustin, probablement celui qui était venu de Nuremberg avec lui. A peine était-il entré dans le palais du légat, que tous les Italiens qui formaient la suite de ce prince de l'Église accoururent; chacun voulait voir le fameux docteur, et ils se pressaient tellement autour de lui qu'il avait peine à avancer. Luther trouva le nonce apostolique et Serra-Longa dans la salle où l'attendait le cardinal. La réception fut froide, mais honnête, et conforme à l'étiquette romaine. Luther, suivant l'avis que Serra-Longa lui avait donné, se prosterna devant le cardinal; lorsque celui-ci lui dit de se relever, il se mit à genoux; et sur un nouvel ordre du légat, il se releva entièrement. Plusieurs des Italiens les plus distingués attachés au légat pénétrèrent dans la salle pour assister à l'entrevue; ils désiraient surtout voir le moine germain s'humilier devant le représentant du pape.

Le légat gardait le silence. Il haïssait Luther comme adversaire de la suprématie théologique de saint Thomas, et chef d'un parti nouveau, actif, contraire, dans une université naissante, dont les premiers pas inquiétaient fort les thomistes. Il aimait à le voir humilié devant lui, et pensait que Luther allait chanter la palinodie, dit un contemporain. Luther, de son côté, attendait humblement que le prince lui adressât la parole; mais, voyant qu'il n'en faisait rien, il prit son silence pour une invitation à parler le premier, et il le fit en ces mots :

« Très digne Père, sur la citation de Sa Sainteté papale, « et sur la demande de mon gracieux seigneur l'électeur « de Saxe, je comparais devant vous comme un fils soumis « et obéissant de la sainte Église chrétienne, et je recon- « nais que c'est moi qui ai publié les propositions et les

« thèses dont il s'agit. Je suis prêt à écouter en toute « obéissance ce dont on m'accuse, et si je me suis trompé, « à me laisser instruire selon la vérité. »

Le cardinal, résolu à se donner les airs d'un père tendre et plein de compassion pour un enfant égaré, prit alors le ton le plus amical; il loua l'humilité de Luther; il lui en exprima toute sa joie, et il lui dit : « Mon cher fils, tu as « soulevé toute l'Allemagne par ta dispute sur les indul- « gences. J'apprends que tu es un docteur très savant « dans les Écritures, et que tu as beaucoup de disciples. « C'est pourquoi, si tu veux être membre de l'Église, et « trouver dans le pape un seigneur plein de grâce, écoute- « moi. »

Après cet exorde, le légat n'hésita pas à lui découvrir d'une seule fois tout ce qu'il attendait de lui, tant sa confiance en sa soumission était grande : « Voici, lui dit-il, « trois articles que, d'après l'ordre de notre très saint Père, « le pape Léon X, je dois te présenter. Il faut premièrement « que tu rentres en toi-même, que tu reconnaisses tes torts « et que tu rétractes tes erreurs, tes propositions et tes « discours; secondement, que tu promettes de t'abstenir à « l'avenir de répandre tes opinions, et troisièmement, que « tu t'engages à être plus modéré et à éviter tout ce qui « pourrait attrister ou bouleverser l'Église. »

LUTHER.

« Je demande, très digne Père, qu'il me soit donné communication du bref du pape en vertu duquel vous avez reçu plein pouvoir de traiter cette affaire. »

Serra-Longa et les autres Italiens de la suite du cardinal ouvrirent de grands yeux en entendant une telle demande; et bien que le moine allemand leur eût déjà paru un homme fort étrange, ils ne purent revenir de l'étonnement que leur causa une parole aussi hardie. Les chrétiens, accoutumés aux idées de justice, veulent qu'on procède justement envers les autres et envers eux-mêmes; mais ceux qui agissent habituellement d'une façon arbitraire sont tout

surpris quand on leur demande de procéder selon les règles, les formes et les lois.

DE VIO.

« Cette demande, très cher fils, ne peut t'être accordée. Tu dois reconnaître tes erreurs, prendre garde à l'avenir à tes paroles, et ne pas manger de nouveau ce que tu auras vomi, en sorte que nous puissions dormir sans trouble et sans soucis ; alors, d'après l'ordre et l'autorité de notre très saint Père le pape, j'arrangerai l'affaire.

LUTHER.

« Veuillez donc me faire connaître en quoi je puis avoir erré. »

A cette nouvelle demande, les courtisans italiens, qui s'étaient attendus à voir le pauvre Allemand crier grâce à genoux, furent frappés d'une surprise plus grande encore. Aucun d'eux n'eût voulu s'abaisser à répondre à une question si impertinente. Mais de Vio, qui regardait comme peu généreux d'écraser ce chétif moine du poids de toute son autorité, et qui se confiait d'ailleurs en sa science pour remporter une victoire facile, consentit à dire à Luther ce dont on l'accusait, et même à entrer en discussion avec lui. Il faut rendre justice à ce général des dominicains. On doit reconnaître en lui plus d'équité, plus de sentiment des convenances, et moins de passion, qu'on n'en a montré souvent depuis dans des affaires semblables. Il prit un ton de condescendance, et il dit :

« Très cher fils, voici deux propositions que tu as avan-« cées et que tu dois avant tout rétracter : 1° Le trésor des « indulgences n'est point composé des mérites et des souf-« frances de notre Seigneur Jésus-Christ. 2° L'homme qui « reçoit le saint sacrement doit avoir la foi en la grâce qui « lui est offerte. »

L'une et l'autre de ces propositions portaient, en effet, un coup mortel au négoce romain. Si le pape n'avait pas le pouvoir de disposer à son gré des mérites du Sauveur ; si

en recevant les billets que négociaient les courtiers de l'Église on ne recevait pas une partie de cette justice infinie, ces papiers perdaient toute leur valeur, et on ne devait pas en faire plus de cas que d'un chiffon ordinaire. Il en était de même pour les sacrements. Les indulgences étaient plus ou moins une branche extraordinaire du commerce de Rome ; les sacrements rentraient dans son commerce habituel. Les revenus qu'ils produisaient n'étaient pas minces. Prétendre que la foi était nécessaire pour qu'ils apportassent à l'âme chrétienne un bienfait véritable, c'était leur ôter tout attrait aux yeux du peuple ; car la foi, ce n'est pas le pape qui la donne : elle est hors de son pouvoir ; elle ne procède que de Dieu. La déclarer nécessaire, c'était donc enlever des mains de Rome et la spéculation et ses profits. Luther, en attaquant ces deux doctrines, avait imité Jésus-Christ. Dès le commencement de son ministère, il avait renversé les tables des changeurs et chassé les marchands du temple. *Ne faites pas de la maison de mon père un lieu de marché*, avait-il dit.

« Je ne veux point, pour combattre ces erreurs, con-« tinua Cajetan, invoquer l'autorité de saint Thomas et « des autres docteurs scolastiques ; je ne veux m'appuyer « que sur la sainte Écriture et parler avec toi en toute « amitié. »

Mais à peine de Vio avait-il commencé à développer ses preuves, qu'il s'écarta de la règle qu'il avait déclaré vouloir suivre [1]. Il combattit la première proposition de Luther par une extravagante [2] du pape Clément, et la seconde par toutes sortes d'opinions des scolastiques. La dispute s'établit d'abord sur cette constitution du pape en faveur des indulgences. Luther, indigné de voir quelle autorité le légat attribuait à un décret de Rome, s'écria :

« Je ne puis recevoir de telles constitutions comme des preuves suffisantes pour de si grandes choses. Car

1 Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 180.

2 On nomme ainsi certaines constitutions des papes, recueillies et ajoutées au corps du droit canon.

elles tordent la sainte Écriture et ne la citent jamais à propos.

DE VIO.

« Le pape a autorité et pouvoir sur toutes choses.

LUTHER, vivement.

« Sauf l'Écriture [1] !

DE VIO, se moquant.

« Sauf l'Écriture !... Le pape, ne le sais-tu pas? est au-dessus des conciles; récemment encore il a condamné et puni le concile de Bâle.

LUTHER.

« L'université de Paris en a appelé.

DE VIO.

« Messieurs de Paris en recevront la peine. »

La dispute entre le cardinal et Luther roula ensuite sur le second point, savoir sur la foi que Luther déclarait être nécessaire pour que les sacrements fussent utiles. Luther, suivant son habitude, cita plusieurs passages de l'Écriture en faveur de l'opinion qu'il soutenait; mais le légat les accueillit par des éclats de rire. « C'est de la foi générale que vous parlez là, dit-il. — Non ! » répondit Luther. — L'un des Italiens, maître des cérémonies du légat, impatienté de la résistance de Luther et de ses réponses, brûlait du désir de parler. Il voulait constamment prendre la parole; mais le légat lui imposait silence. A la fin il dut le reprimander si fort, que le maître des cérémonies, tout confus, quitta la chambre [2].

« Quant aux indulgences, dit Luther au légat, si l'on peut me montrer que je me trompe, je suis prêt à me laisser instruire. On peut passer là-dessus sans être pour cela mauvais chrétien. Mais quant à l'article de la foi, si je cédais quelque chose, ce serait renier Jésus-Christ. Je ne

1 « Salva Scriptura. »
2 Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 180.

puis donc ni ne veux céder à cet égard, et, avec la grâce de Dieu, je ne céderai jamais.

DE VIO, commençant à s'irriter.

« Que tu veuilles ou que tu ne veuilles pas, il faut qu'aujourd'hui même tu rétractes cet article, ou bien, pour cet article seul, je vais rejeter et condamner toute ta doctrine.

LUTHER.

Je n'ai pas d'autre volonté que celle du Seigneur. Il fera de moi ce qu'il voudra. Mais quand j'aurais quatre cents têtes, j'aimerais mieux les perdre toutes, que de rétracter le témoignage que j'ai rendu à la sainte foi des chrétiens.

DE VIO.

« Je ne suis point venu ici pour disputer avec toi. Rétracte, ou prépare-toi à souffrir les peines que tu as méritées [1]. »

Luther vit bien qu'il était impossible de terminer la chose dans un entretien. Son adversaire siégeait devant lui comme s'il était le pape lui-même, et prétendait qu'il reçût humblement et avec soumission tout ce qu'il lui disait, tandis qu'il n'accueillait ses réponses, lors même qu'elles étaient fondées sur l'Écriture sainte, qu'en haussant les épaules, et en exprimant de toutes manière l'ironie et le mépris. Il crut que le parti le plus sage serait de répondre par écrit au cardinal. Ce moyen, pensait-il, laisse au moins aux opprimés une consolation. D'autres pourront juger de l'affaire, et l'adversaire injuste, qui par ses clameurs reste maître du champ de bataille, peut en être effrayé [2].

Luther ayant témoigné l'intention de se retirer : « Veux-« tu, lui dit le légat, que je te donne un sauf-conduit pour « te rendre à Rome ? »

Rien n'eût été plus agréable à Cajetan que l'acceptation de cette offre. Il eût été débarrassé ainsi d'une tâche dont il commençait à comprendre les difficultés, et Luther et

[1] Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 180, 183, 206, etc.
[2] *Ibid.*, p. 209.

son hérésie fussent tombés en des mains qui auraient su y mettre bon ordre. Mais le réformateur, qui voyait tous les dangers dont il était environné, même à Augsbourg, se garda bien d'accepter une proposition qui n'eût abouti qu'à le livrer, pieds et mains liés, à la vengeance de ses ennemis. Il la rejeta chaque fois qu'il plut à de Vio de la renouveler, ce qui arriva souvent. Le légat dissimula la peine que lui causait le refus de Luther; il s'enveloppa de sa dignité, et congédia le moine avec un sourire de compassion, sous lequel il cherchait à cacher son désappointement, et en même temps avec la politesse d'un homme qui espère mieux réussir une autre fois.

A peine Luther était-il dans la cour du palais, que cet Italien babillard, ce maître des cérémonies, que les réprimandes de son seigneur avaient obligé de quitter la salle de la conférence, joyeux de pouvoir parler, loin du regard de Cajetan, et brûlant du désir de confondre par ses raisons lumineuses cet abominable hérétique, courut après lui, et commença, tout en marchant, à lui débiter ses sophismes. Mais Luther, ennuyé de ce sot personnage, lui répondit par une de ces paroles mordantes qu'il avait si fort à commandement, et le pauvre maître des cérémonies, tout confus, lâcha la partie, et rentra honteux dans le palais du cardinal.

Luther n'emportait pas une très haute idée de son adversaire. Il avait entendu de lui, comme il l'écrivit plus tard à Spalatin, des propositions qui étaient tout à fait contraires à la théologie, et qui dans la bouche d'un autre auraient été regardées comme archihérétiques. Et pourtant de Vio était estimé comme le plus savant des dominicains. Le second après lui était Prierias. « On peut conclure de « là, dit Luther, ce que doivent être ceux qui se trouvent « au dixième ou au centième rang[1] ! »

D'un autre côté, la manière noble et décidée du docteur de Wittemberg avait fort surpris le cardinal et ses courtisans. Au lieu d'un pauvre moine réclamant son pardon

[1] Luth. *Ep.*, I, p. 173.

comme une faveur, ils avaient trouvé un homme libre, un chrétien ferme, un docteur éclairé, qui demandait qu'on appuyât des accusations injustes par des preuves, et qui défendait victorieusement sa doctrine. Tout le monde se récriait dans le palais de Cajetan sur l'orgueil, l'obstination et l'effronterie de cet hérétique. Luther et de Vio avaient mutuellement appris à se connaître, et l'un et l'autre se préparaient à leur seconde entrevue.

Une surprise bien agréable attendait Luther à son retour dans le couvent des carmélites. Le vicaire général de l'ordre des Augustins, son ami, son père, Staupitz, était arrivé à Augsbourg. N'ayant pu empêcher Luther de se rendre en cette ville, Staupitz donnait à son ami une nouvelle et touchante preuve de son attachement en s'y rendant lui-même, dans l'espérance de lui être utile. Cet excellent homme prévoyait que la conférence avec le légat aurait les conséquences les plus graves. Ses craintes et l'amitié qu'il avait pour Luther l'agitaient également. Après une séance aussi pénible, ce fut un rafraîchissement pour le docteur que de serrer dans ses bras un ami aussi précieux. Il lui raconta comment il lui avait été impossible d'obtenir une réponse de quelque valeur, comment on s'était contenté d'exiger de lui une rétractation, sans avoir essayé de le convaincre. — « Il faut absolument, dit Staupitz, ré« pondre au légat par écrit. »

D'après ce qu'il venait d'apprendre de la première entrevue, Staupitz n'espérait rien des autres. Il se détermina donc à un acte qu'il crut désormais nécessaire ; il résolut de délier Luther de l'obéissance envers son ordre. Staupitz pensait atteindre par là deux buts : si, comme tout le présageait, Luther succombait dans cette affaire, il empêcherait ainsi que la honte de sa condamnation ne rejaillît sur l'ordre entier ; et si le cardinal lui ordonnait d'obliger Luther au silence ou à une rétractation, il aurait une excuse pour ne la pas faire [1]. — La cérémonie s'accomplit selon

[1] « Darinn ihn Dr Staupitz von dem Kloster-Gehorsam absolvirt. » (Math., 15.)

les formes accoutumées. Luther sentit tout ce qu'il devait désormais attendre. Son âme fut vivement émue en voyant rompre des liens qu'il avait formés dans l'enthousiasme de sa jeunesse. L'ordre qu'il a choisi le rejette. Ses protecteurs naturels s'éloignent. Déjà il devient étranger à ses frères. Mais, quoique son cœur soit saisi de tristesse à cette pensée, il retrouve toute sa joie en portant ses regards sur les promesses de ce Dieu fidèle qui a dit : *Je ne te délaisserai point ; je ne t'abandonnerai point.*

Les conseillers de l'Empereur ayant fait savoir au légat, par l'évêque de Trente, que Luther était muni d'un sauf-conduit impérial, et lui ayant fait dire en même temps de ne rien entreprendre contre le docteur, de Vio s'emporta, et répondit brusquement par ces paroles toutes romaines : « C'est bien ; mais je ferai ce que le pape commande[1]. » Nous savons ce que le pape avait commandé.

VII

Le lendemain[2] on se prépara de part et d'autre à la seconde entrevue, qui paraissait devoir être décisive. Les amis de Luther, résolus à l'accompagner chez le légat, se rendirent au couvent des carmélites. Le doyen de Trente, Peutinger, l'un et l'autre conseillers de l'Empereur, et Staupitz, y arrivèrent successivement. Peu après, le docteur eut la joie de voir se joindre à eux le chevalier Philippe de Feilitzsch et le docteur Ruhel, conseillers de l'Électeur, qui avaient reçu de leur maître l'ordre d'assister aux conférences, et de protéger la liberté de Luther. Ils étaient depuis la veille à Augsbourg. Ils devaient se tenir à ses

[1] Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 201.
[2] Mercredi 12 octobre.

côtés, dit Mathésius, comme, à Constance, le chevalier de Chlum se tint aux côtés de Jean Huss. Le docteur prit de plus un notaire, et, accompagné de tous ses amis, il se rendit chez le légat.

Dans ce moment, Staupitz s'approcha de lui : il comprenait toute la situation de Luther; il savait que si son regard n'était fixé sur le Seigneur, qui est la délivrance de son peuple, il devait succomber : « Mon cher frère, lui dit-il « avec gravité, rappelez-vous constamment que vous avez « commencé ces choses au nom du Seigneur Jésus-Christ[1]. » Ainsi Dieu entourait son humble serviteur de consolations et d'encouragements.

Luther, en arrivant chez le cardinal, y trouva un nouvel adversaire : c'était le prieur des dominicains d'Augsbourg, qui était assis à côté de son chef. Luther, conformément à la résolution qu'il avait prise, avait écrit sa réponse. Les salutations d'usage étant terminées, il lut d'une voix forte la déclaration suivante :

« Je déclare que j'honore la sainte Église romaine, et « que je continuerai à l'honorer. J'ai cherché la vérité dans « des disputes publiques, et tout ce que j'ai dit, je le re- « garde encore à cette heure comme juste, véritable et « chrétien. Cependant je suis homme, et je puis me trom- « per. Je suis donc disposé à me laisser instruire et corri- « ger dans les choses où je puis avoir erré. Je me déclare « prêt à répondre de bouche ou par écrit à toutes les ob- « jections et à tous les reproches que peut me faire le sei- « gneur légat. Je me déclare prêt à soumettre mes thèses « aux quatre universités de Bâle, de Fribourg en Brisgau, « de Louvain et de Paris, et à rétracter ce qu'elles déclare- « ront erroné. En un mot, je suis prêt à tout ce qu'on peut « exiger d'un chrétien. Mais je proteste solennellement « contre la marche qu'on a voulu imprimer à cette affaire, « et contre la prétention étrange de me contraindre à me « rétracter sans m'avoir réfuté[2]. »

[1] Seckend, p. 137.
[2] Löscher, p. 2 et 463. — Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 181 et 209.

Sans doute rien n'était plus équitable que ces propositions de Luther, et elles devaient mettre très fort dans l'embarras un juge auquel avait été prescrit à l'avance le jugement qu'il devait rendre. Le légat, qui ne s'était pas attendu à cette protestation, chercha à cacher son trouble, en affectant de rire de la chose, et en revêtant tous les dehors de la douceur. « Cette protestation, dit-il à Luther, en souriant, « n'est point nécessaire; je ne veux disputer avec toi ni en « public ni en particulier, mais je me propose d'arranger « l'affaire avec bonté et comme un père. » Toute la politique du cardinal consistait à mettre de côté les formes sévères de la justice, qui protége ceux qui sont poursuivis, et à ne traiter la chose que comme une affaire d'administration entre un supérieur et son inférieur : voie commode, en ce qu'elle ouvre à l'arbitraire le champ le plus vaste.

Continuant de l'air le plus affectueux : « Mon cher ami, « dit de Vio, abandonne, je te prie, un dessein inutile; « rentre plutôt en toi-même, reconnais la vérité, et je « suis prêt à te réconcilier avec l'Église et le souverain « évêque... Rétracte, mon ami, rétracte, telle est la vo- « lonté du pape. Que tu le veuilles ou que tu ne le veuilles « pas, peu importe! Il te serait difficile de regimber contre « l'aiguillon... »

Luther, qui se voyait traité comme s'il était déjà un enfant rebelle et rejeté par l'Église, s'écria : « Je ne puis me « rétracter; mais je m'offre à répondre, et par écrit. Hier « nous avons assez débattu [1]. »

De Vio fut irrité de cette expression, qui lui rappelait qu'il n'avait pas agi avec assez de prudence; mais il se remit, et il lui dit en souriant : « Débattu ! mon cher fils; je « n'ai pas débattu avec toi : je ne veux pas non plus dé- « battre; mais je suis prêt, pour plaire au sérénissime élec- « teur Frédéric, à t'entendre et à t'exhorter amicalement « et paternellement. »

Luther ne comprenait pas que le légat fût si fort scan-

[1] *Digladiatum*, bataillé. (Luth. *Ep.*, I, p. 181.)

dalisé de l'expression qu'il avait employée; car, pensait-il, si je n'avais pas voulu parler avec politesse, j'aurais dû dire, non débattre, mais disputer et quereller; car c'est vraiment ce que nous avons fait hier.

Cependant de Vio, qui sentait qu'en présence des témoins respectables qui assistaient à la conférence, il fallait au moins paraître chercher à convaincre Luther, en revint aux deux propositions qu'il lui avait signalées comme des erreurs fondamentales, bien résolu à laisser le réformateur prendre la parole le moins possible. Fort de sa volubilité italienne, il l'accable d'objections, auxquelles il n'attend pas la réponse. Tantôt il plaisante, tantôt il gronde; il déclame avec une chaleur passionnée; il mêle les choses les plus bizarres; il cite saint Thomas et Aristote; il crie et s'emporte contre tous ceux qui pensent autrement que lui; il apostrophe Luther. Celui-ci plus de dix fois veut prendre la parole; mais le légat l'interrompt aussitôt, et l'accable de menaces. Rétractation! rétractation! voilà tout ce qu'il demande de lui; il tonne, il règne, il veut seul parler[1]. Staupitz prend sur lui d'arrêter le légat. « Veuillez « permettre, lui dit-il, que le docteur Martin ait le temps « de vous répondre. » Mais le légat recommence ses discours : il cite les extravagantes et les opinions de saint Thomas; il a pris son parti de pérorer pendant toute l'entrevue. S'il ne peut convaincre et s'il n'ose frapper, il prétend du moins étourdir.

Luther et Staupitz virent clairement qu'il fallait renoncer à l'espérance, non-seulement d'éclairer de Vio par une discussion, mais encore de faire une profession de foi utile. Luther en revint donc à la requête qu'il avait faite au commencement de la séance, et que le cardinal avait alors éludée. Puisqu'il ne lui était pas permis de parler, il demandait qu'il lui fût au moins permis d'écrire et de remettre sa réponse écrite au légat. Staupitz l'appuya; plusieurs autres assistants joignirent leurs instances aux siennes, et

[1] « Decies fere cœpi ut loquerer, toties rursus tonabat, et solus regnabat. » Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 181 et 209.)

Cajetan, malgré toute sa répugnance pour ce qui est écrit, car il se souvenait que les écrits restent, y consentit enfin. On se sépara. L'espérance qu'on avait eue de terminer l'affaire dans cet entretien, était ajournée : il fallait attendre ce qui résulterait de la conférence suivante.

La permission que le général des dominicains avait donnée à Luther de prendre du temps pour répondre, et pour répondre par écrit, sur les deux accusations clairement articulées qu'il lui avait faites touchant les indulgences et la foi, n'était rien de plus que ce que la justice exigeait ; et pourtant nous devons en savoir gré à de Vio, comme d'une marque de modération et d'impartialité.

Luther sortit de chez le cardinal, joyeux de ce que sa demande lui était accordée. En allant chez Cajetan, et en en revenant, il était l'objet de l'attention publique. Tous les hommes éclairés s'intéressaient de son affaire, comme s'ils avaient dû être jugés eux-mêmes. On sentait que c'était la cause de l'Évangile, de la justice et de la liberté, qui se plaidait alors à Augsbourg. Le bas peuple seul tenait pour Cajetan, et il en donna sans doute quelques marques significatives au réformateur, car celui-ci s'en aperçut[1].

Il était toujours plus évident que le légat ne voulait entendre de Luther que ces paroles : « Je rétracte ; » et Luther était résolu à ne pas les prononcer. Quelle sera l'issue d'une lutte si inégale ? Comment imaginer que toute la puissance de Rome, aux prises avec un seul homme, ne parviendra pas à l'écraser ? Luther voit ces choses, il sent le poids de cette main terrible sous laquelle il est venu se placer ; il perd l'espérance de retourner jamais à Wittemberg, de revoir son cher Philippe, de se retrouver au milieu de cette jeunesse généreuse dans les cœurs de laquelle il aimait tant à répandre les semences de la vie. Il voit l'excommunication suspendue sur sa tête, et il ne doute nullement qu'elle ne vienne bientôt le frapper[2]. Ces prévi-

[1] Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 186.
[2] *Ibid.*, p. 183.

sions affligent son âme, mais elles ne l'abattent point. Sa confiance en Dieu n'en est pas ébranlée. Dieu peut briser l'instrument qu'il lui a plu d'employer jusqu'à cette heure; mais il maintiendra la vérité. Quoi qu'il arrive, Luther doit la défendre jusqu'à la fin. Il se met donc à préparer la protestation qu'il veut présenter au légat. Il paraît qu'il y consacra une partie de la journée du 13.

VIII

Le vendredi 14 octobre Luther retourna chez le cardinal, accompagné des conseillers de l'Électeur. Les Italiens se pressaient comme à l'ordinaire autour de lui, et assistaient en grand nombre à la conférence. Luther s'avança et présenta au légat sa protestation. Les gens du cardinal regardaient avec étonnement cet écrit, si audacieux à leurs yeux. Voici ce que le docteur de Wittemberg y déclarait à leur maître[1] :

« Vous m'attaquez sur deux points. D'abord, vous m'opposez la constitution du pape Clément VI, dans laquelle « il doit être dit que le trésor des indulgences est le mérite « du Seigneur Jésus-Christ et des saints, ce que je nie dans « mes thèses. »

« Panormitanus » (Luther désignait par ce nom Ives, auteur du fameux recueil de droit ecclésiastique intitulé *Panormia*, et évêque de Chartres à la fin du onzième siècle), « Panormitanus déclare dans son premier livre qu'en « ce qui regarde la sainte foi, non-seulement un concile « général, mais encore chaque fidèle, est au-dessus du « pape, s'il peut citer des déclarations de l'Écriture et des « raisons meilleures que celles du pape[2]. La voix de notre

[1] Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 187.

[2] « ... Ostendit in materia fidei, non modo generale concilium esse super papam, sed etiam quemlibet fidelium, si melioribus nitatur auctoritate et ratione quam papa. » (Luth. *Op. lat.*, I, p. 209.)

« Seigneur Jésus-Christ s'élève beaucoup au-dessus de « toutes les voix des hommes, quels que soient les noms « qu'ils portent.

« Ce qui me cause le plus de peine et me donne le plus « à penser, c'est que cette constitution renferme des doc- « trines tout à fait opposées à la vérité. Elle déclare que le « mérite des saints est un trésor, tandis que toute l'Écri- « ture témoigne que Dieu récompense bien plus richement « que nous ne l'avons mérité. Le prophète s'écrie : *Sei- « gneur, n'entre point en jugement avec ton serviteur, car « nul homme vivant ne sera trouvé juste devant toi*[1] *!* Mal- « heur aux hommes, quelque honorable et quelque louable « que leur vie puisse être, dit saint Augustin, s'il devait « être prononcé sur elle un jugement dont la miséricorde « fût exclue[2] !

« Ainsi les saints ne sont pas sauvés par leurs mérites, « mais uniquement par la miséricorde de Dieu, comme je « l'ai déclaré. Je maintiens ceci et j'y demeure ferme. Les « paroles de l'Écriture sainte qui déclarent que les saints « n'ont pas assez de mérites doivent être mises au-dessus « des paroles des hommes qui affirment qu'ils en ont trop. « Car le pape n'est pas au-dessus, mais au-dessous de la « Parole de Dieu. »

Luther ne s'en tient pas là : il montre que si les indulgences ne peuvent être le mérite des saints, elles ne sont pas davantage le mérite de Christ. Il fait voir que les indulgences sont stériles et sans fruit, puisqu'elles n'ont d'autre effet que d'exempter les hommes de faire des bonnes œuvres, telles que la prière et l'aumône. « Non, s'écrie- « t-il, le mérite de Christ n'est pas un trésor d'indulgences « qui exempte du bien, mais un trésor de grâce qui vivifie. « Le mérite de Christ est appliqué aux fidèles sans indul- « gences, sans clefs, par le Saint-Esprit seul, et non par « le pape. Si quelqu'un a une opinion mieux fondée que la

1 Psaume CXLIII, v. 2.
2 *Confess.*, *IX*.

« mienne, ajoute-t-il en terminant ce qui regarde ce pre-« mier point, qu'il la fasse connaître, et alors je me ré-« tracterai.

« J'ai affirmé, dit-il en en venant au second article, « qu'aucun homme ne peut être justifié devant Dieu, si « ce n'est par la foi, en sorte qu'il est nécessaire que « l'homme croie avec une entière assurance qu'il a obtenu « grâce. Douter de cette grâce, c'est la rejeter. La foi du « juste est sa justice et sa vie[1]. »

Luther prouve sa proposition par une multitude de déclarations de l'Écriture.

« Veuillez donc intercéder pour moi auprès de notre « très saint seigneur le pape Léon X, ajoute-t-il, afin qu'il « ne me traite pas avec tant de défaveur... Mon âme cher-« che la lumière de la vérité. Je ne suis pas tellement « orgueilleux, tellement désireux d'une vaine gloire, que « j'aie honte de me rétracter si j'ai enseigné des choses « fausses. Ma plus grande joie sera de voir triompher « ce qui est selon Dieu. Seulement qu'on ne me force « pas à faire quoi que ce soit contre le cri de ma con-« science. »

Le légat avait pris la déclaration des mains de Luther. Après l'avoir parcourue, il lui dit froidement : « Tu as fait « là un verbiage inutile; tu as écrit beaucoup de paroles « vaines ; tu as répondu follement aux deux articles, et tu as « noirci ton papier d'un grand nombre de passages de la « sainte Écriture qui ne se rapportent point au sujet. » Puis, d'un air dédaigneux, de Vio jeta la protestation de Luther, comme n'en faisant aucun cas ; et, recommençant sur le ton qui lui avait assez bien réussi dans la dernière entrevue, il se mit à crier de toutes ses forces que Luther devait se rétracter. Celui-ci fut inébranlable. « Frère ! « frère ! s'écrie alors de Vio en italien, la dernière fois tu « as été très bon, mais aujourd'hui tu es tout à fait mé-« chant. » Puis le cardinal commence un long discours,

[1] « Justitia justi et vita ejus est fides ejus. » (Luth. *Op. lat.*, I, p. 211.)

tiré des écrits de saint Thomas; il élève de nouveau de toutes ses forces la constitution de Clément VI; il persiste à soutenir qu'en vertu de cette constitution ce sont les mérites mêmes de Jésus-Christ qui sont distribués aux fidèles par le moyen des indulgences. Il croit avoir réduit Luther au silence : celui-ci prend quelquefois la parole; mais de Vio gronde, tonne sans cesse, et prétend, comme l'avant-veille, s'agiter seul sur le champ de bataille.

Cette manière avait pu avoir quelque succès une première fois; mais Luther n'était pas homme à la souffrir une seconde. Son indignation éclate à la fin; c'est à son tour de frapper d'étonnement les spectateurs, qui le croient déjà vaincu par la volubilité du prélat. Il élève sa voix retentissante, il saisit l'objection favorite du cardinal, et lui fait payer cher la témérité qu'il a eue d'entrer en lutte avec lui. « Rétracte! rétracte! » lui répétait de Vio, en lui montrant la constitution du pape. « Eh bien! dit Luther, « s'il peut être prouvé par cette constitution que le trésor « des indulgences est le mérite même de Jésus-Christ, je « consens à rétracter, selon la volonté et le bon plaisir de « Votre Éminence... »

Les Italiens, qui n'attendaient rien de pareil, ouvrent de grands yeux à ces paroles, et ne peuvent se contenir de joie de voir l'adversaire pris enfin dans le filet. Pour le cardinal, il est comme hors de lui; il rit tout haut, mais d'un rire auquel se mêlent l'indignation et la colère; il s'élance, il saisit le livre dans lequel est contenue la fameuse constitution; il la cherche, il la trouve; et, tout fier de la victoire dont il se croit sûr, il lit à haute voix, avec fougue, et tout haletant[1]. Les Italiens triomphent; les conseillers de l'Électeur sont inquiets et embarrassés; Luther attend son adversaire. Enfin, quand le cardinal en vient à ces paroles : « Le « Seigneur Jésus-Christ a acquis ce trésor par sa souf- « france, » Luther l'arrête : « Très digne Père, lui dit-il, « veuillez bien considérer et méditer avec soin cette parole :

1 « Legit fervens et anhelans. » (Luth. *Ep.*, I, p. 145.)

« *Il a acquis*[1]. Christ a acquis un trésor par ses mérites, « les mérites ne sont donc pas le trésor; car, pour parler « avec les philosophes, la cause est autre chose que ce « qui en découle. Les mérites de Christ ont acquis au pape « le pouvoir de donner de telles indulgences au peuple; « mais ce ne sont pas les mérites mêmes du Seigneur que « la main du pontife distribue. Ainsi donc, ma conclusion « est véritable, et cette constitution que vous invoquez « avec tant de bruit, rend témoignage avec moi à la vérité « que je proclame. »

De Vio tient encore le livre en ses mains; ses regards sont encore arrêtés sur le fatal passage : il n'y a rien à répondre. Le voilà pris lui-même dans le piége qu'il a tendu; et Luther l'y retient d'une main puissante, à l'inexprimable étonnement des courtisans italiens qui l'entourent. Le légat voudrait éluder la difficulté, mais il n'y a pas moyen : il avait abandonné depuis longtemps et les témoignages de l'Écriture, et les témoignages des Pères; il s'était réfugié dans cette extravagante de Clément VI, et l'y voilà pris. Cependant il est trop fin pour laisser paraître son embarras. Voulant cacher sa honte, le prince de l'Église change brusquement de sujet, et se jette avec violence sur d'autres articles. Luther, qui s'aperçoit de cette manœuvre habile, ne lui permet pas de s'échapper : il serre et ferme de tous côtés le réseau qu'il a jeté sur le cardinal, et rend l'évasion impossible : « Très révérend Père, » dit-il avec une ironie revêtue de toutes les apparences du respect, « Votre Éminence ne peut pourtant pas penser que nous « autres Allemands nous ne sachions pas la grammaire : « être un trésor et acquérir un trésor sont deux choses très « différentes. »

« Rétracte! lui dit de Vio, rétracte! ou si tu ne le fais, « je t'envoie à Rome pour y comparaître devant les juges « qui ont été chargés de prendre connaissance de ta cause. « Je t'excommunie, toi, tous tes partisans, tous ceux qui

1 « Acquisivit. » (Luth. Ep. I, p. 145.)

« te sont ou te deviendront favorables, et je les rejette de « l'Église. Tout pouvoir m'a été donné à cet égard par le « saint-siége apostolique [1]. Penses-tu que tes protecteurs « m'arrêtent? t'imagines-tu que le pape se soucie de l'Alle- « magne? Le petit doigt du pape est plus fort que tous les « princes allemands ne le sont [2]. »

« Daignez, répond Luther, envoyer au pape Léon X, avec « mes très humbles prières, la réponse que je vous ai re- « mise par écrit. »

Le légat, à ces paroles, tout content de trouver un moment de relâche s'enveloppe de nouveau dans le sentiment de sa dignité, et dit à Luther avec fierté et colère :

« Rétracte-toi, ou ne reviens pas [3]. »

Cette parole frappe Luther. Cette fois-ci il va répondre autrement que par des discours : il s'incline, et il sort. Les conseillers de l'Électeur le suivent. Le cardinal et ses Italiens, demeurés seuls, se regardent, tout confus d'une telle issue du débat.

Ainsi le système dominicain, recouvert de l'éclat de la pourpre romaine, avait orgueilleusement éconduit son humble adversaire. Mais Luther sentait qu'il est une puissance, la doctrine chrétienne, la vérité, qu'aucune autorité, séculière ou spirituelle, ne saurait jamais subjuguer. Des deux combattants, celui qui se retira demeura maître du champ de bataille.

C'est ici le premier pas par lequel l'Église se détacha de la papauté.

Luther et de Vio ne se revirent plus; mais le réformateur avait fait sur le légat une impression puissante, qui ne s'effaça jamais entièrement. Ce que Luther avait dit sur la foi, ce que de Vio lut dans des écrits postérieurs du docteur de Wittemberg, modifia beaucoup les sentiments du cardinal. Les théologiens de Rome virent avec surprise et

[1] Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 197.
[2] *Ibid.*, (W.), XXII, p. 1331.
[3] « Revoca, aut non revertere. » (*Ibid.* (L.), XVII, p. 202.)

mécontentement ce qu'il avança sur la justification, dans son *Commentaire sur l'Épître aux Romains*. La Réformation ne recula pas, et ne se rétracta pas; mais son juge, celui qui n'avait cessé de s'écrier : Rétracte! changea de vues, et rétracta indirectement ses erreurs. Ainsi fut couronnée l'inébranlable fidélité du réformateur.

Luther retourna dans le monastère où il avait trouvé l'hospitalité. Il était demeuré ferme; il avait rendu témoignage à la vérité; il avait fait ce qu'il lui appartenait de faire : Dieu fera le reste! Son cœur était rempli de paix et de joie.

IX

Cependant les nouvelles qu'on lui annonçait n'étaient pas rassurantes; le bruit courait dans toute la ville que s'il ne voulait pas se rétracter on devait le saisir et le plonger dans un cachot. Le vicaire général de l'ordre, Staupitz lui-même, assurait-on, devait y avoir consenti[1]. Luther ne peut croire ce qu'on dit de son ami. Non! Staupitz ne le trahira pas. Quant aux desseins du cardinal, à en juger d'après ses propres paroles, il est difficile d'en douter. Cependant il ne veut pas fuir devant le péril; sa vie, comme la vérité elle-même est en des mains puissantes, et malgré le danger qui le menace, il se décide à ne pas quitter Augsbourg.

Le légat se repentit bientôt de sa violence; il sentit qu'il était sorti de son rôle, et il voulut tâcher d'y rentrer. A peine Staupitz avait-il terminé son dîner (c'était le matin que l'entrevue avait eu lieu, et l'on dînait à midi), qu'il reçut un message du cardinal, l'invitant à se rendre chez lui. Staupitz y alla, accompagné de Wenceslas Link[2]. Le

[1] Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 210.
[2] *Ibid.*, p. 204.

vicaire général trouva le légat seul avec Serra-Longa. De Vio s'approcha aussitôt de Staupitz, et lui adressa les plus douces paroles. « Tâchez donc, lui dit-il, de persuader « votre moine et de l'engager à faire une rétractation. Vrai- « ment, je suis d'ailleurs content de lui, et il n'a pas de « meilleur ami que moi[1].

STAUPITZ.

« Je l'ai déjà fait, et je lui conseillerai encore maintenant de se soumettre en toute humilité à l'Église.

DE VIO.

« Il vous faut répondre aux arguments qu'il tire de la sainte Écriture.

STAUPITZ.

« Je dois vous avouer, Monseigneur, que cela est au-dessus de mes forces; car le docteur Martin m'est supérieur et en esprit et en connaissance des saintes Écritures. »

Le cardinal sourit sans doute à cette franchise du vicaire général. Il savait, du reste, lui-même à quoi s'en tenir sur la difficulté de convaincre Luther. Il continua, et dit à Staupitz et à Link :

« Savez-vous bien que, comme partisans d'une doctrine hérétique, vous êtes vous-mêmes exposés aux peines de l'Église ?

STAUPITZ.

« Daignez reprendre la conférence avec Luther; instituez une dispute publique sur les points controversés.

DE VIO, frappé d'effroi à cette pensée,

« Je ne veux plus disputer avec cette bête; car elle a dans la tête des yeux profonds, et d'étonnantes spéculations[2]. »

[1] Luth. *Op.* (L), XVII, p. 185.

[2] « Ego nolo amplius cum hac bestia disputare. Habet enim profundos oculos et mirabiles speculationes in capite suo. » (Myconius, p. 33.)

Staupitz obtint enfin du cardinal qu'il remettrait par écrit à Luther ce qu'il devait rétracter.

Le vicaire général retourna vers Luther. Ébranlé par les représentations du cardinal, il essaya de l'amener à quelque accommodement. « Réfutez donc, lui dit Luther, les décla-« rations de l'Écriture que j'ai avancées. — C'est au-dessus « de mon pouvoir, dit Staupitz. — Eh bien, reprit Luther, « il est contre ma conscience de me rétracter aussi long-« temps qu'on n'aura pu m'expliquer ces passages de « l'Écriture. Quoi ! continua-t-il, le cardinal prétend, à ce « que vous m'assurez, qu'il veut arranger ainsi l'affaire, « sans qu'il y ait pour moi ni honte ni désavantage. Ah ! ce « sont là des paroles romaines, qui signifient en bon alle-« mand que ce serait mon opprobre et ma ruine éternelle. « Qu'a-t-il d'autre à attendre, celui qui, par crainte des « hommes et contre la voix de sa conscience, renie la « vérité[1] ? »

Staupitz n'insista pas; il annonça seulement à Luther que le cardinal avait consenti à lui remettre par écrit les points dont il demandait la rétractation. Puis, sans doute, il lui apprit la résolution où il était de quitter Augsbourg, où il n'avait plus rien à faire. Luther lui communiqua un dessein qu'il avait formé pour consoler et fortifier leurs âmes. Staupitz promit de revenir, et ils se séparèrent pour quelques instants.

Demeuré seul dans sa cellule, Luther tourna ses pensées vers des amis chers à son cœur. Il se transporta à Weimar, à Wittemberg. Il désira informer l'Électeur de ce qui se passait; et, craignant d'être indiscret en s'adressant au prince lui-même, il écrivit à Spalatin, et pria le chapelain de faire connaître l'état des choses à son maître. Il lui raconta toute l'affaire, jusqu'à la promesse faite par le légat de donner par écrit les points controversés, et il termina en disant : « C'est là qu'en est la chose; mais je n'ai ni « espérance ni confiance dans le légat. Je ne veux pas ré-

[1] Luth. *Op.* XVII, p. 210.

« tracter une seule syllabe. Je publierai la réponse que je « lui ai remise, afin que s'il en vient à la violence il soit « couvert de honte dans toute la chrétienté [1]. »

Puis le docteur profita de quelques moments qui lui restaient encore, pour donner de ses nouvelles à ses amis de Wittemberg.

« Paix et félicité, écrivait-il au docteur Carlstadt. Accep- « tez ce peu de mots comme si c'était une longue lettre; « car le temps et les événements me pressent. Une autre « fois je vous écrirai, à vous et à d'autres, plus longuement. « Voilà trois jours que mon affaire se traite, et les choses en « sont au point que je n'ai plus aucun espoir de retourner « vers vous, et que je n'ai plus que l'excommunication à « attendre. Le légat ne veut absolument pas que je dispute, « ni publiquement ni en particulier. Il ne veut pas être « pour moi un juge, dit-il, mais un père; et pourtant il ne « veut entendre de moi que ces paroles : Je me rétracte, et « je reconnais que je me suis trompé. Et moi je ne veux « pas les dire.

« Les périls de ma cause sont d'autant plus grands, « qu'elle a pour juges, non-seulement des ennemis impla- « cables mais encore des hommes incapables de la com- « prendre. Cependant le Seigneur Dieu vit et règne : « c'est à sa garde que je me recommande, et je ne doute « pas que, répondant aux prières de quelques âmes pieuses, « il ne m'envoie du secours; je crois sentir que l'on prie « pour moi.

« Ou bien je retournerai vers vous sans qu'on m'ait fait « du mal; ou bien, frappé d'excommunication, je devrai « chercher ailleurs un refuge.

« Quoi qu'il en soit, comportez-vous vaillamment, tenez « ferme, et exaltez Christ intrépidement et avec joie...

« Le cardinal me nomme toujours son cher fils. Je sais « ce qu'il en faut croire. Je suis néanmoins persuadé que je « serais pour lui l'homme le plus agréable et le plus cher si

[1] Luth. *Ep.*, I, p. 149.

« je voulais prononcer cette seule parole : *Revoco;* c'est-à-« dire, je me rétracte. Mais je ne deviendrai pas hérétique « en rétractant la foi qui m'a fait devenir chrétien. Plutôt « être chassé, maudit, brûlé, mis à mort.....

« Portez-vous bien, mon cher docteur, et montrez cette « lettre à nos théologiens, à Amsdorff, à Philippe, à Otten, « et aux autres, afin que vous priiez pour moi, et aussi pour « vous; car c'est aussi votre affaire qui se traite ici. C'est « celle de la foi au Seigneur Jésus-Christ et de la grâce de « Dieu[1]. »

Douce pensée, qui remplit toujours de consolation et de paix ceux qui ont rendu témoignage à Jésus-Christ, à sa divinité et à sa grâce, quand le monde fait pleuvoir sur eux de toutes parts ses jugements, ses exclusions et sa défaveur : « Notre affaire est celle de la foi au Seigneur! » Et que de douceur aussi dans cette conviction qu'exprime le réformateur : « Je sens que l'on prie pour moi ! » La Réformation fut l'œuvre de la prière et de la piété. La lutte de Luther et de Vio fut celle de l'élément religieux, qui reparaissait plein de vie, avec les débris expirants de la dialectique raisonneuse du moyen âge.

Ainsi s'entretenait Luther avec ses amis absents. Bientôt Staupitz revint : le docteur Ruhel et le chevalier de Feilitzsch, l'un et l'autre envoyés de l'Électeur, arrivèrent aussi chez Luther, après avoir pris congé du cardinal. Quelques autres amis de l'Évangile se joignirent à eux. Luther, voyant ainsi réunis ces hommes généreux, sur le point de se disperser, et desquels il allait peut-être se séparer lui-même pour toujours, leur proposa de célébrer tous ensemble la cène du Seigneur. Ils acceptent, et ce petit troupeau d'hommes fidèles communie au corps et au sang de Jésus-Christ. Quels sentiments remplissent les cœurs de ces amis du réformateur, dans le moment où, célébrant avec lui l'eucharistie, ils pensent que c'est peut-être la dernière fois qu'il lui sera permis de le faire! Quelle joie et quel

[1] Luth. *Ep.*, I, p. 159.

amour animent le cœur de Luther en se voyant si gracieusement reçu par son Maître, dans le moment où les hommes le repoussent! Que cette cène dut être solennelle! Que cette soirée dut être sainte[1]!

Le lendemain[2], Luther attendait les articles que le légat devait lui envoyer. Mais, ne recevant de lui aucun message, il pria son ami le docteur Wenceslas Link de se rendre chez le cardinal. De Vio reçut Link de la manière la plus affable, et l'assura qu'il ne voulait agir qu'en ami. « Je ne « regarde plus, lui dit-il, le docteur Martin Luther comme « un hérétique. Je ne veux point cette fois-ci l'excommu- « nier, à moins qu'il ne me vienne d'autres ordres de Rome. « J'ai envoyé sa réponse au pape par un exprès. » Puis, pour faire preuve de ses bonnes dispositions, il ajoute : « Si le docteur Luther voulait seulement rétracter ce qui « regarde les indulgences, l'affaire serait bientôt finie ; car, « pour ce qui concerne la foi dans les sacrements, c'est un « article que chacun peut interpréter et entendre à sa ma- « nière. » Spalatin, qui rapporte ces paroles, ajoute cette remarque maligne, mais juste : « Il résulte clairement de là « que Rome recherche l'argent plus que la sainte foi et « que le salut des âmes[3].

Link revint chez Luther : il y trouva Staupitz, et leur rendit compte de sa visite. Lorsqu'il rapporta la concession inattendue du légat : « Il eût valu la peine, dit Staupitz, « que le docteur Wenceslas eût eu avec lui un notaire et « des témoins, pour coucher par écrit cette parole ; car si « un tel dessein venait à être connu, cela porterait un grand « préjudice aux Romains. »

Cependant, plus les paroles du prélat devenaient douces, et moins les honnêtes Germains se confiaient en lui. Plusieurs des hommes de bien auxquels Luther avait été recommandé tinrent conseil. « Le légat, dirent-ils, prépare « quelque malheur par ce courrier dont il parle, et il est

[1] Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 178.
[2] Samedi 15 octobre.
[3] Luth. *Op.* (L.), XVIII, p. 182.

« fort à craindre que vous ne soyez tous ensemble saisis « et jetés en prison. »

Staupitz et Wenceslas se décidèrent donc à quitter la ville; ils embrassèrent Luther, qui persistait à demeurer à Augsbourg, et partirent en toute hâte, par deux routes différentes, pour se rendre à Nuremberg, non sans ressentir bien des inquiétudes sur le sort du témoin courageux qu'ils laissaient derrière eux.

Le dimanche se passa assez tranquillement. Mais Luther attendait en vain un message du légat: celui-ci ne lui faisait rien dire. Il résolut enfin de lui écrire. Staupitz et Link, avant de partir, l'avaient supplié de témoigner au cardinal toute la condescendance possible. Luther n'a pas encore essayé de Rome et de ses envoyés : il en est à sa première épreuve. Si la condescendance ne réussit pas, il pourra se tenir pour averti. Maintenant du moins il en doit faire l'essai. Pour ce qui le concerne, il n'y a pas de jour qu'il ne se condamne lui-même, qu'il ne gémisse sur la facilité avec laquelle il se laisse entraîner à des expressions dont la force dépasse la mesure convenable : pourquoi n'avouerait-il pas au cardinal ce que tous les jours il avoue à Dieu? Luther avait d'ailleurs un cœur facile à émouvoir et qui ne soupçonnait pas le mal. Il prend donc la plume, et, dans le sentiment d'une bienveillance respectueuse, il écrit au cardinal ce qui suit[1] :

« Très digne père en Dieu, je viens encore une fois, non « de vive voix, mais par écrit, supplier votre bonté pater« nelle de m'écouter avec faveur. Le révérend docteur « Staupitz, mon très cher père en Christ, m'a invité à « m'humilier, à renoncer à mon propre sens, et à soumet« tre mon opinion au jugement d'hommes pieux et impar« tiaux. Il a aussi loué votre bonté paternelle, et m'a tout « à fait convaincu des sentiments favorables dont vous êtes « animé à mon égard. Cette nouvelle m'a rempli de joie.

« Maintenant donc, très digne père, je confesse, ainsi

[1] La lettre est datée du 17 octobre.

« que je l'ai déjà fait auparavant, que je n'ai pas montré, « comme on dit, assez de modestie, assez de douceur, ni « assez de respect pour le nom du souverain pontife; et, « bien que l'on m'ait grandement provoqué, je comprends « qu'il eût été mieux pour moi de traiter l'affaire avec plus « d'humilité, de débonnaireté et de vénération, et *de ne « pas répondre au fou selon sa folie, de peur de lui devenir « semblable* (Proverbes XXVI, 4).

« Cela m'afflige fort, et j'en demande pardon. Je veux en « donner connaissance au peuple du haut de la chaire, « comme au reste je l'ai déjà fait souvent. Je veux m'ap- « pliquer, avec la grâce de Dieu, à parler autrement. Il y a « plus : je suis prêt à promettre, sans qu'on me le demande, « de ne plus dire un seul mot sur le sujet des indulgences « si cette affaire est arrangée. Mais aussi, que ceux qui « m'ont porté à la commencer soient obligés, de leur « côté, à se modérer désormais dans leurs discours ou à « se taire.

« Pour ce qui regarde la vérité de ma doctrine, l'autorité « de saint Thomas et des autres docteurs ne saurait me suf- « fire. Il faut que j'entende, si j'en suis digne, la voix de « l'épouse, qui est l'Église. Car il est certain qu'elle entend « la voix de l'époux, qui est Christ.

« Je prie donc, en toute humilité et soumission, votre « amour paternel de référer toute cette matière, si incer- « taine jusqu'à cette heure, à notre très saint seigneur « Léon X, afin que l'Église décide, prononce, ordonne, et « que l'on puisse se rétracter avec une bonne conscience « ou croire avec sincérité [1]. »

En lisant cette lettre une réflexion se présente encore. On voit que Luther n'agissait point par suite d'un système formé à l'avance, mais uniquement en vertu de convictions imprimées successivement dans son esprit et dans son cœur. Bien loin qu'il y eût chez lui système arrêté, opposition calculée, il était parfois, sans s'en douter, en contra-

[1] Luth. *Op.* (L.), p. 198.

diction avec lui-même. D'anciennes convictions régnaient encore dans son esprit, bien que des convictions opposées y eussent déjà pris place. Et cependant c'est dans ces marques de sincérité et de vérité qu'on est allé chercher des armes contre la Réforme; c'est parce qu'elle a suivi cette loi obligatoire de progrès, qui est imposée en toutes choses à l'esprit humain, qu'on a écrit l'histoire de ses variations; c'est dans les traits mêmes qui montrent sa sincérité, et qui par conséquent la rendent honorable, que l'un des génies chrétiens les plus éminents a trouvé ses objections les plus puissantes[1] !..... Inconcevables aberrations de l'esprit de l'homme !

Luther ne reçut pas de réponse à sa lettre. Cajetan et ses courtisans, après s'être si fort agités, étaient devenus tout à coup immobiles. Quelle pouvait en être la raison? Ne serait-ce pas le calme qui précède un orage? Quelques-uns sont de l'avis de Pallavicini : « Le cardinal s'attendait, re- « marque-t-il, à ce que le moine orgueilleux, semblable à « un soufflet enflé, perdrait peu à peu le vent dont il était « rempli, et deviendrait tout à fait humble[2]. » D'autres, pensant mieux connaître les voies de Rome, se croient assurés que le légat veut se saisir de Luther, mais que, n'osant en venir de lui-même à de telles extrémités, à cause du sauf-conduit impérial, il attend de Rome la réponse à son message. D'autres encore ne peuvent pas admettre que le cardinal veuille attendre si longtemps. L'empereur Maximilien, disent-ils, et ceci pourrait bien être la vérité, ne se fera pas plus scrupule de livrer Luther au jugement de l'Église, malgré le sauf-conduit, que Sigismond ne s'en est fait de livrer Huss au concile de Constance. Le légat est peut-être maintenant en négociation avec l'Empereur. L'autorisation de Maximilien peut arriver à toute heure. Autant il montrait auparavant d'opposition au pape, autant, dans ce moment, et jusqu'à ce que la couronne

1 *Histoire des variations*, de Bossuet. (Livre I, p. 25, etc.)
2 « Ut follis ille ventosa elatione distentus... » (P. 40.)

impériale ceigne la tête de son petit-fils, semble-t-il le flatter. Il n'y a pas un instant à perdre. « Préparez, disent à « Luther les hommes généreux qui l'entourent, préparez « un appel au pape, et quittez Augsbourg sans retard. »

Luther, dont la présence dans cette ville est depuis quatre jours tout à fait inutile, et qui a suffisamment montré, en restant après le départ des conseillers saxons envoyés par l'Électeur pour veiller à sa sûreté, qu'il ne craint rien et qu'il est prêt à répondre à tout, se rend enfin aux vœux de ses amis. Mais auparavant il veut instruire de Vio de son dessein; il lui écrit le mardi, veille de son départ. Cette seconde lettre est plus ferme que la première. Il semble que Luther, voyant que toutes ses avances sont vaines, commence à relever la tête, dans le sentiment de son droit et de l'injustice de ses ennemis.

« Très digne père en Dieu, écrit-il à de Vio, votre bonté « paternelle a vu, oui vu, dis-je, et suffisamment reconnu « mon obéissance. J'ai entrepris un si lointain voyage, au « milieu de grands dangers, avec une grande faiblesse de « corps; et malgré mon extrême pauvreté, sur l'ordre de « notre très saint seigneur Léon X, j'ai comparu en per- « sonne devant Votre Éminence; enfin, je me suis jeté aux « pieds de Sa Sainteté, et j'attends maintenant ce qui lui « semblera bon, prêt à reconnaître son jugement, soit qu'il « me condamne, soit qu'il me justifie. J'ai donc le senti- « ment de n'avoir rien omis de ce qui est bienséant à un « fils obéissant de l'Église.

« Je pense en conséquence ne pas devoir prolonger ici « inutilement mon séjour; cela me serait d'ailleurs impos- « sible : je manque de ressources; et votre bonté pater- « nelle m'a commandé d'une voix élevée de ne plus paraî- « tre devant ses yeux, si je ne voulais pas me rétracter.

« Ainsi donc, je pars au nom du Seigneur, voulant cher- « cher s'il me sera possible de me rendre dans quelque « lieu où je puisse vivre en paix. Divers personnages plus « importants que moi m'ont invité à en appeler de votre « bonté paternelle, et même de notre très saint seigneur

« Léon X, mal informé, à lui-même mieux informé. Bien « que je sache qu'un tel appel sera beaucoup plus agréable « à notre sérénissime Électeur qu'une rétractation, néan« moins, si je n'avais dû consulter que moi-même, je ne « l'aurais pas fait..... Je n'ai commis aucune faute, je ne « dois donc rien craindre. »

Luther ayant écrit cette lettre, qui ne fut remise au légat qu'après son départ, se disposa à quitter Augsbourg. Dieu l'y avait gardé jusqu'à cette heure, et son cœur en louait le Seigneur; mais il ne devait pas tenter Dieu. Il embrassa ses amis, Peutinger, Langemantel, les Adelman, Auerbach et le prieur des carmélites, qui lui avait donné une hospitalité si chrétienne. Le mercredi, avant le jour, il était levé et prêt à partir. Ses amis lui avaient recommandé de prendre beaucoup de précautions, de peur que, remarquant son dessein, on n'y mît obstacle. Il suivit autant qu'il le put ces conseils. Un bidet, que Staupitz lui avait laissé, fut amené devant la porte du couvent. Encore une fois il dit adieu à ses frères; puis il monte et part, sans avoir de bride pour son cheval, sans bottes, sans éperons, sans armes. Le magistrat de la ville lui avait donné pour l'accompagner un huissier à cheval, qui connaissait parfaitement les chemins. Ce serviteur le conduit, au milieu des ténèbres, par les rues silencieuses d'Augsbourg. Ils se dirigent vers une petite porte pratiquée dans le mur de la ville. L'un des conseillers, Langemantel, avait donné ordre qu'elle lui fût ouverte. Il est encore en la puissance du légat. La main de Rome peut encore s'étendre sur lui. Sans doute si les Italiens savaient que leur proie leur échappe, ils pousseraient un cri de fureur. Qui sait si l'adversaire intrépide de Rome ne sera pas encore saisi et plongé dans un cachot!..... Enfin Luther et son guide arrivent à la petite porte : ils la passent. Ils sont hors d'Augsbourg, et bientôt ils lancent leurs chevaux au galop, et s'éloignent en toute hâte.

Luther en partant avait laissé son appel au pape entre les mains du prieur de Pomesaw. Ses amis n'avaient pas

été d'avis de le remettre au légat. Le prieur était chargé de le faire afficher, deux ou trois jours après le départ du docteur, à la porte de la cathédrale, en présence d'un notaire et de témoins. C'est ce qui eut lieu.

Luther dans cet écrit déclare qu'il en appelle du très saint père le pape, mal informé, au très saint seigneur et père en Christ Léon, Xme du nom, par la grâce de Dieu mieux informé[1]. Cet appel avait été dressé dans le style et les formes voulus, par le ministère du notaire impérial Gall de Herbrachtingen, en présence des deux moines augustins Barthélemy Utzmair et Wenzel Steinbies. Il était daté du 16 octobre.

Quand le cardinal apprit le départ de Luther, il s'en étonna; et même, à ce qu'il assure dans une lettre à l'Électeur, il s'en effraya, et il s'en épouvanta. En effet, il y avait de quoi l'irriter. Ce départ, qui mettait fin d'une manière si brusque à toutes les négociations, déjouait les espérances dont son orgueil s'était si longtemps flatté. Il avait ambitionné l'honneur de guérir les plaies de l'Église, de rétablir en Allemagne l'influence chancelante du pape; et non-seulement l'hérétique lui échappait sans qu'il l'eût puni, mais même sans qu'il fût parvenu à l'humilier. La conférence n'avait servi qu'à mettre dans un plus grand jour, d'un côté la simplicité, la droiture, la fermeté de Luther, et de l'autre la conduite impérieuse et déraisonnable du pape et de son ambassadeur. Puisque Rome n'y avait rien gagné, elle devait y perdre; son autorité, n'ayant pas été raffermie, devait avoir reçu un nouvel échec. Que va-t-on dire au Vatican? Quels messages vont arriver de Rome? On oubliera les difficultés de sa situation; on imputera à son inhabileté la mauvaise issue de cette affaire. Serra-Longa et les Italiens sont furieux de se voir, eux gens si habiles, déjoués par un moine allemand. De Vio a peine à cacher son irritation. Un tel affront crie vengeance; et nous le verrons bientôt exhaler sa colère dans sa lettre à l'Électeur.

1 « Melius informandum. » (Luth. *Op. lat.*, I, p. 219.)

X

Luther continuait, avec son guide, à fuir loin d'Augsbourg. Il pressait son cheval, et le faisait aller aussi vite que le permettaient les forces du pauvre animal. Il se rappelait la fuite réelle ou supposée de Jean Huss, la manière dont on l'atteignit, et l'assertion de ses adversaires, qui prétendirent que, Huss ayant par cette fuite annulé le sauf-conduit de l'Empereur, on avait eu le droit de le condamner aux flammes[1]. Cependant ces inquiétudes ne firent que traverser le cœur de Luther. Sorti de la ville où il a passé dix jours sous la main terrible de Rome, qui a déjà écrasé tant de milliers de témoins de la vérité et fait rejaillir autour d'elle tant de sang, maintenant qu'il est libre, qu'il respire l'air pur des champs, qu'il traverse les villages et les campagnes, qu'il se voit admirablement délivré par le bras du Seigneur, toute son âme bénit l'Éternel. C'est bien lui qui peut dire à cette heure : *Notre âme est échappée, comme l'oiseau, du filet des oiseleurs. Le filet a été rompu, et nous sommes échappés... Notre aide soit au nom de l'Éternel qui a fait les cieux et la terre*[2] ! Le cœur de Luther est ainsi rempli de joie. Mais ses pensées se reportent aussi sur de Vio : « Le cardinal, se dit-il, aurait aimé « m'avoir entre ses mains et m'envoyer à Rome. Il est sans « doute chagrin que je lui aie échappé. Il s'imaginait qu'il « était maître de moi à Augsbourg; il croyait m'avoir : « mais il tenait l'anguille par la queue. N'est-ce pas une « honte que ces gens m'estiment à un si haut prix ? Ils « donneraient plusieurs écus pour m'avoir, tandis que « notre Seigneur Jésus-Christ a été vendu à peine trente « pièces d'argent[3]. »

1 Weissmann., *Hist. Eccl.*, I, p. 1237.
2 Ps. CXXIV.
3 Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 202.

Luther fit ce premier jour quatorze lieues. Le soir, arrivé à l'auberge où il voulait passer la nuit, il était si fatigué (son cheval avait un trot très dur, nous dit un historien), que, descendu de cheval, il ne put se tenir debout, et il s'étendit sur la paille. Il goûta néanmoins quelque repos. Le lendemain il continua son voyage. Il trouva à Nuremberg Staupitz, qui y visitait les couvents de son ordre. Ce fut dans cette ville qu'il vit pour la première fois le bref que le pape avait envoyé à Cajetan à son sujet. Il en fut indigné; et il est bien probable que s'il avait pu lire ce bref avant son départ de Wittemberg, il n'eût jamais comparu devant le cardinal. «Il est impossible de croire, dit-il, « que quelque chose de si monstrueux soit émané d'un « souverain pontife [1]. »

Partout sur la route Luther était l'objet de l'intérêt général. Il n'avait cédé en rien. Une telle victoire, remportée par un moine mendiant sur un représentant de Rome, remplissait d'admiration tous les cœurs. L'Allemagne semblait vengée des mépris de l'Italie. La Parole éternelle a été plus honorée que la parole du pape. Cette vaste puissance, qui depuis tant de siècles dominait le monde, a reçu un formidable échec. La marche de Luther fut un triomphe. On s'applaudissait de l'opiniâtreté de Rome, dans l'espoir qu'elle amènerait sa chute. Si elle n'avait pas voulu conserver des gains honteux; si elle avait été assez sage pour ne pas mépriser les Allemands; si elle avait réformé de criants abus, peut-être, selon les vues humaines, tout fût-il rentré dans cet état de mort duquel Luther s'était réveillé. Mais la papauté ne veut pas céder; et le docteur se verra contraint d'amener à la lumière bien d'autres erreurs, et d'avancer dans la connaissance et dans la manifestation de la vérité.

Luther arriva le 26 octobre à Græfenthal, située à l'extrémité des forêts de la Thuringe. Il y rencontra le comte Albert de Mansfeld, le même qui l'avait si fort dissuadé de

[1] Luth. *Ep.*, I, p. 166.

se rendre à Augsbourg. Le comte rit beaucoup en voyant son singulier équipage. Il s'empara de lui, et l'obligea à devenir son hôte. Bientôt Luther se remit en route.

Il se hâtait, désirant être à Wittemberg le 31 octobre, dans la pensée que l'Électeur s'y trouverait pour la fête de Tous-les-Saints, et qu'il pourrait l'y voir. Le bref qu'il avait lu à Nuremberg lui avait révélé tout le danger de sa situation. En effet, déjà condamné à Rome, il ne pouvait espérer ni de demeurer à Wittemberg, ni d'obtenir un asile dans un couvent, ni de se trouver quelque autre part en paix et en sûreté. La protection de l'Électeur pourrait peut-être le défendre ; mais il était loin d'en être assuré. Il ne pouvait plus rien attendre des deux amis qu'il avait eus jusqu'alors à la cour de ce prince. Staupitz avait perdu la faveur dont il avait longtemps joui, et quittait la Saxe. Spalatin était aimé de Frédéric; mais il n'avait pas sur lui une grande influence. L'Électeur lui-même ne connaissait pas assez la doctrine de l'Évangile pour s'exposer, à cause d'elle, à des périls manifestes. Cependant Luther pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que de retourner à Wittemberg, et d'y attendre ce que le Dieu éternel et miséricordieux déciderait de lui. Si, comme c'était la pensée de plusieurs, on le laissait tranquille, il voulait se donner tout entier à l'étude et à l'enseignement de la jeunesse [1].

Luther fut de retour à Wittemberg le 30 octobre. Il s'était hâté inutilement. Ni l'Électeur ni Spalatin n'étaient venus pour la fête. Ses amis furent tout joyeux en le revoyant parmi eux. Il s'empressa d'annoncer le même jour son arrivée à Spalatin : « Je suis revenu aujourd'hui à Wittem-« berg sain et sauf, par la grâce de Dieu, lui dit-il; mais « combien de temps j'y resterai, c'est ce que j'ignore... « Je suis rempli de joie et de paix, en sorte que je m'é-« tonne fort que l'épreuve que j'endure puisse paraître si « grande à tant de grands personnages. »

De Vio n'avait pas attendu longtemps, après le départ

1 Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 183.

de Luther, pour exhaler auprès de l'Électeur toute son indignation. Sa lettre respire la vengeance. Il rend compte à Frédéric de la conférence, avec un air de confiance : « Puisque le frère Martin, dit-il en terminant, ne peut être « amené par des voies paternelles à reconnaître son er- « reur, à demeurer fidèle à l'Église catholique, je prie « Votre Altesse de l'envoyer à Rome, ou de le chasser de « ses États. Sachez bien que cette affaire difficile, mé- « chante et pleine de venin, ne peut durer longtemps en- « core ; car dès que j'aurai fait connaître à notre très saint « seigneur tant de ruse et de malice, on en aura bientôt « fini. » Dans un post-scriptum, écrit de sa propre main, le cardinal sollicite l'Électeur de ne pas souiller honteusement son honneur et celui de ses illustres ancêtres pour un misérable petit frère [1].

Jamais peut-être l'âme de Luther ne fut remplie d'une plus noble indignation que lorsqu'il lut la copie de cette lettre que l'Électeur lui envoya. Le sentiment des souffrances qu'il est destiné à endurer, le prix de la vérité pour laquelle il combat, le mépris que lui inspire la conduite du légat de Rome, remplissent à la fois son cœur. Sa réponse, écrite dans cette agitation d'âme, est pleine de ce courage, de cette élévation, de cette foi, qu'on retrouve toujours en lui dans les époques les plus difficiles de sa vie. Il rend compte, à son tour, de la conférence d'Augsbourg ; il expose ensuite la conduite du cardinal, puis il continue ainsi :

« Je voudrais répondre au légat à la place de l'Électeur :

« Prouve que tu parles avec science, lui dirais-je ; qu'on « couche par écrit toute l'affaire : alors j'enverrai le frère « Martin à Rome, ou bien je le ferai moi-même saisir et « mettre à mort. Je prendrai soin de ma conscience et de « mon honneur, et je ne permettrai pas qu'aucune tache « vienne souiller ma gloire. Mais aussi longtemps que ta « science certaine fuit la lumière et ne se fait connaître

1 Luth. Op. (L.), XVII, p. 203.

« que par des clameurs, je ne puis ajouter foi aux ténèbres.

« C'est ainsi que je voudrais répondre, très excellent « prince.

« Que le révérend légat, ou le pape lui-même, spécifient « par écrit mes erreurs; qu'ils exposent leurs raisons; « qu'ils m'instruisent, moi qui désire être instruit, qui le « demande, qui le veux, qui l'attends, tellement qu'un « Turc même ne refuserait pas de le faire. Si je ne me « rétracte pas, et ne me condamne pas, quand on m'aura « prouvé que les passages que j'ai cités doivent être com- « pris autrement que je ne l'ai fait, alors, ô très excellent « Électeur, que Votre Altesse soit la première à me pour- « suivre et à me chasser; que l'Université me repousse et « m'accable de sa colère... Il y a plus, et j'en prends à té- « moin le ciel et la terre, que le Seigneur Jésus-Christ me « rejette et me condamne! Les paroles que je dis ne me « sont pas dictées par une présomption vaine, mais par « une inébranlable conviction. Je veux que le Seigneur « Dieu me retire sa grâce, et que toute créature de Dieu « me refuse sa faveur, si lorsqu'on m'aura montré une « meilleure doctrine je ne l'embrasse pas.

« S'ils me méprisent trop, à cause de la bassesse de « mon état, moi pauvre petit frère mendiant, et s'ils refu- « sent de m'instruire dans le chemin de la vérité, que Votre « Altesse prie le légat de lui indiquer par écrit en quoi j'ai « erré; et s'ils refusent cette faveur à Votre Altesse même, « qu'ils écrivent leur pensée, soit à Sa Majesté Impériale, « soit à quelque archevêque de l'Allemagne. Que dois-je, « que puis-je dire de plus?

« Que Votre Altesse écoute la voix de sa conscience et « de son honneur, et ne m'envoie pas à Rome. Aucun « homme ne peut vous le commander; car il est impossible « que je sois en sûreté dans Rome. Le pape lui-même n'y « est pas en sûreté. Ce serait vous ordonner de trahir le « sang d'un chrétien. Ils y ont du papier, des plumes et « de l'encre; ils y ont aussi des notaires en nombre infini. « Il leur est facile d'écrire en quoi et pourquoi j'ai erré.

« Absent, il en coûtera moins de m'instruire par écrit, que, « présent, de me faire mourir par ruse.

« Je me résigne à l'exil. Mes adversaires me tendent de « tous côtés des piéges, en sorte que je ne puis nulle part « vivre en sûreté. Afin qu'il ne vous arrive aucun mal à « mon sujet, j'abandonne, au nom de Dieu, vos États. Je « veux aller où le Dieu éternel et miséricordieux veut m'a« voir. Qu'il fasse de moi ce qu'il voudra!

« Ainsi donc, Sérénissime Électeur, je vous salue avec « vénération; je vous recommande au Dieu éternel, et je « vous rends d'immortelles actions de grâces pour tous vos « bienfaits envers moi. Quel que soit le peuple au milieu « duquel je demeurerai à l'avenir, je me souviendrai éter« nellement de vous, et je prierai sans cesse avec recon« naissance pour votre bonheur et pour celui des vôtres[1]... « Je suis encore, grâce à Dieu, plein de joie, et je le bénis « de ce que Christ, le Fils de Dieu, me juge digne de souf« frir dans une cause si sainte. Qu'il garde éternellement « Votre Altesse illustre! Amen. »

Cette lettre, si pleine de vérité, fit une profonde impression sur l'Électeur. « Il fut ébranlé par une lettre très « éloquente, » dit Maimbourg. Jamais il n'eût pensé à livrer un innocent entre les mains de Rome; peut-être eût-il invité Luther à se tenir quelque temps caché; mais il ne voulut pas même avoir l'apparence de céder en quelque manière aux menaces du légat. Il écrivit à son conseiller Pfeffinger, qui se trouvait auprès de l'Empereur, de faire connaître à ce prince le véritable état des choses, et de le supplier d'écrire à Rome qu'on mît fin à cette affaire, ou du moins qu'on la fît juger en Allemagne par des juges impartiaux[2].

Quelques jours après, l'Électeur répondit au légat: « Puisque le docteur Martin a paru devant vous à Augs« bourg, vous devez être satisfait. Nous ne nous étions pas

[1] « Ego enim ubicumque ero gentium, illustrissimæ Dominationis tuæ nunquam non ero memor... » (Luth. *Ep.*, I, p. 187.)
[2] Luth. *Op.* (L.), XVII, p. 244.

« attendu à ce que, sans l'avoir convaincu, vous prétendriez « le contraindre à se rétracter. Aucun des savants qui se « trouvent dans nos principautés ne nous a dit que la doc- « trine de Martin fût impie, antichrétienne et hérétique. » Le prince refuse ensuite d'envoyer Luther à Rome, et de le chasser de ses États.

Cette lettre, qui fut communiquée à Luther, le remplit de joie. « Bon Dieu! écrivit-il à Spalatin, avec quelle joie je « l'ai lue et relue! Je sais quelle confiance on peut avoir en « ces paroles, pleines à la fois d'une force et d'une modestie « si admirables. Je crains que les Romains ne comprennent « pas tout ce qu'elles signifient; mais ils comprendront du « moins que ce qu'ils croyaient déjà fini n'est pas même « commencé. Veuillez présenter au prince mes actions de « grâces. Il est étrange que celui (de Vio) qui il y a peu « de temps encore était moine mendiant comme moi ne « craigne pas d'aborder sans respect les princes les plus « puissants, de les interpeller, de les menacer, de leur « commander, et de les traiter avec un inconcevable « orgueil. Qu'il apprenne que la puissance temporelle est « de Dieu, et qu'il n'est pas permis d'en fouler aux pieds « la gloire [1]. »

Ce qui avait sans doute encouragé Frédéric à répondre au légat sur un ton auquel celui-ci ne s'était pas attendu, c'était une lettre que l'université de Wittemberg lui avait adressée. Elle avait de bonnes raisons pour se prononcer en faveur du docteur; car elle florissait de plus en plus, et elle éclipsait toutes les autres écoles. Une foule d'étudiants y accouraient de toutes les parties de l'Allemagne, pour entendre cet homme extraordinaire, dont les enseignements paraissaient ouvrir à la religion et à la science une ère nouvelle. Ces jeunes gens, venus de toutes les provinces, s'arrêtaient au moment où ils découvraient dans le lointain les clochers de Wittemberg; ils élevaient alors leurs mains vers le ciel, et ils louaient Dieu de ce qu'il

[1] Luth. *Ep.*, I, p. 198.

faisait luire de cette ville, comme autrefois de Sion, la lumière de la vérité, et l'envoyait jusqu'aux contrées les plus éloignées [1]. Une vie, une activité inconnue jusque-là animait l'université. « On s'excite ici à l'étude à la manière « des fourmis, » écrivait Luther [2].

XI

Luther, pensant qu'il pouvait être bientôt chassé de l'Allemagne, s'occupait de la publication des actes de la conférence d'Augsbourg. Il voulait que ces actes demeurassent comme un témoignage de la lutte entre Rome et lui. Il voyait l'orage près d'éclater, mais il ne le craignait pas. Il attendait de jour en jour les malédictions de Rome, et il disposait et ordonnait tout, afin d'être prêt lorsqu'elles arriveraient. « Ayant retroussé ma robe et ceint mes reins, « disait-il, je suis prêt à partir comme Abraham, sans sa- « voir où j'irai, ou plutôt sachant bien où, puisque Dieu « est toutes parts [3]. » Il avait le dessein de laisser derrière lui une lettre d'adieu. « Aie alors le courage, écrivait-il à « Spalatin, de lire la lettre d'un homme maudit et excom- « munié. »

Ses amis étaient remplis pour lui de crainte et de sollicitude. Ils le suppliaient de se constituer prisonnier entre les mains de l'Électeur, afin que ce prince le fît garder sûrement quelque part [4].

Ses ennemis ne pouvaient comprendre ce qui lui donnait tant d'assurance. Un jour on s'entretenait de lui à la

1 Scultet. *Annal.*, I, p. 17.
2 « Studium nostrum more formicarum fervet. » (Luth. *Ep.*, I, p. 193.)
3 « Quia Deus ubique. » (*Ibid.*, p. 188.)
4 « Ut principi me in captivitatem darem. » (*Ibid.*, p. 189.)

cour de l'évêque de Brandebourg, et l'on demandait sur quel appui il pouvait se fonder. « C'est Érasme, disait-on, « c'est Capiton, ce sont d'autres hommes savants qui sont « sa confiance. — Non, non, reprit l'évêque, le pape s'in- « quiéterait fort peu de ces gens-là. C'est sur l'université « de Wittemberg et sur le duc de Saxe qu'il se repose... » Ainsi les uns et les autres ignoraient quelle était la forteresse où s'était réfugié le réformateur.

Des pensées de départ traversaient l'esprit de Luther. Ce n'était pas la crainte des dangers qui les faisait naître, mais la prévision des obstacles sans cesse renaissants que trouverait en Allemagne la libre profession de la vérité. « Si je demeure ici, disait-il, la liberté de dire et d'écrire « bien des choses me sera ravie. Si je pars, j'épancherai « librement les pensées de mon cœur, et j'offrirai ma vie « à Jésus-Christ [1]. »

La France était le pays où Luther espérait pouvoir annoncer la vérité sans entraves. La liberté dont jouissaient les docteurs et l'université de Paris lui paraissait digne d'envie. Il était d'ailleurs d'accord avec eux sur beaucoup de points. Que fût-il arrivé s'il eût été transporté de Wittemberg en France? La Réformation s'y fût-elle établie comme en Allemagne? La puissance de Rome y eût-elle été détrônée, et la France, qui était destinée à voir les principes hiérarchiques de Rome et les principes destructifs d'une philosophie irréligieuse se combattre longtemps dans son sein, fût-elle devenue un grand foyer de lumière évangélique? Il est inutile de faire à ce sujet de vaines suppositions; mais peut-être Luther à Paris eût-il changé quelque chose aux destinées de l'Europe et de la France.

L'âme de Luther était vivement émue. Il prêchait souvent dans l'église de la ville, à la place de Simon Heyens Pontanus, pasteur de Wittemberg, qui était presque toujours malade. Il crut devoir, à toute aventure, prendre

[1] « Si iero, totum effundam et vitam offeram Christo. » (Luth. *Ep.*, I, p. 190.)

congé de ce peuple auquel il avait si souvent annoncé le salut. « Je suis, dit-il un jour en chaire, un prédicateur « bien peu stable et bien incertain. Que de fois déjà ne « suis-je pas parti tout à coup sans vous avoir salué? Si ce « cas se représentait encore, et que je ne dusse pas reve- « nir, recevez ici mes adieux. » Puis, ayant ajouté quelques autres mots, il finit en disant avec modération et avec douceur : « Je vous avertis, enfin, de ne pas vous laisser épou- « vanter si les censures papales se déchaînent sur moi « avec furie. Ne l'imputez pas au pape, et n'en veuillez de « mal ni à lui ni à quelque mortel que ce soit; mais remet- « tez toute la chose à Dieu[1]. »

Le moment parut enfin arrivé. Le prince fit entendre à Luther qu'il désirait le voir s'éloigner de Wittemberg. Les volontés de l'Électeur lui étaient trop sacrées pour qu'il ne s'empressât pas de s'y conformer. Il fit donc ses préparatifs de départ, sans trop savoir de quel côté il dirigerait ses pas. Il voulut pourtant réunir une dernière fois ses amis, et il leur prépara, dans ce dessein, un repas d'adieu. Assis avec eux à la même table, il jouit encore de leur douce conversation, de leur tendre et craintive amitié. On lui apporte une lettre... Elle vient de la cour. Il l'ouvre et la lit; son cœur se serre : elle renferme un nouvel ordre de départ. Le prince lui demande « pourquoi il tarde si long- « temps à s'éloigner. » Son âme fut accablée de tristesse. Cependant il reprit courage, et, relevant la tête, il dit avec fermeté et avec joie, en portant ses regards sur ceux qui l'entouraient : « Père et mère m'abandonnent; mais le Sei- « gneur me recueille[2]. » Il fallait partir. Ses amis étaient émus. — Qu'allait-il devenir? Si le protecteur de Luther le rejette, qui voudra le recevoir? Et l'Évangile, et la vérité, et cette œuvre admirable... tout sans doute va tomber avec l'illustre témoin. La Réformation semble ne plus tenir qu'à un fil; et au moment où Luther quittera les murs de Wit-

1 « Deo rem committerent. » (Luth. *Ep.*, I, p. 191.)

2 « Vater und Mutter verlassen mich, aber der Herr nimmt mich auf. »

temberg ce fil ne se rompra-t-il pas? Luther et ses amis parlaient peu. Frappés du coup qui atteignait leur frère, des larmes coulaient de leurs yeux. Mais quelques instants après un second message arrive. Luther ouvre la lettre, ne doutant point d'y trouver une sommation nouvelle. Mais, ô main puissante du Seigneur! pour le moment il est sauvé. Tout a changé d'aspect. « Comme le nouvel envoyé « du pape espère, lui écrit-on, que tout pourra s'arranger « au moyen d'un colloque, restez encore[1]. » Que cette heure fut importante! et que fût-il arrivé si Luther, toujours empressé à obéir à la volonté de son prince, eût quitté Wittemberg aussitôt après sa première lettre? Jamais Luther, et l'œuvre de la Réformation ne furent plus bas que dans ce moment-là. C'en était fait, semblait-il, de leurs destinées; un instant suffit pour les changer. Parvenu au plus bas degré de sa carrière, le docteur de Wittemberg remonta rapidement et son influence dès lors ne cessa de croître. L'Éternel commande, selon le langage d'un prophète, et ses serviteurs descendent aux abîmes et remontent aux cieux.

Spalatin fit appeler Luther à Lichtemberg pour avoir, d'après les ordres de Frédéric, une entrevue avec lui. Ils y parlèrent longuement de la situation des choses. « Si les « censures de Rome arrivent, certainement, dit Luther, je « ne demeurerai pas à Wittemberg. — Gardez-vous, reprit « Spalatin, de trop précipiter votre voyage en France[2]!... » Il le quitta en lui disant d'attendre ses avis. « Recomman- « dez seulement mon âme à Christ, disait Luther à ses « amis. Je vois que mes adversaires s'affermissent dans le « dessein de me perdre; mais Christ m'affermit en même « temps dans celui de ne pas leur céder[3]. »

Luther publia alors les *Actes de la Conférence d'Augsbourg*. Spalatin lui avait écrit, de la part de l'Électeur, de ne point le faire; mais il était trop tard. Le prince, une fois

[1] Luth. *Op.*, XV, p. 824.
[2] « Ne tam cito in Galliam irem. » (Luth. *Ep.*, I, p. 195.)
[3] « Firmat Christus propositum non cedendi in me. » (*Ibid.*, p. 193.)

la publication faite, y donna son approbation : « Grand « Dieu! disait Luther dans la préface, quel nouveau, quel « étonnant crime, que de chercher la lumière et la vérité!... « et surtout dans l'Église, c'est-à-dire dans le royaume de « la vérité. » — « Je t'envoie mes *Actes*, écrivait-il à Link : « ils sont plus tranchants que le seigneur légat ne l'a sans « doute espéré ; mais ma plume est prête à enfanter de « bien plus grandes choses. Je ne sais moi-même d'où me « viennent ces pensées. A mon avis, l'affaire n'est pas « même commencée[1], tant il s'en faut que les grands « de Rome puissent déjà en espérer la fin. Je t'enverrai ce « que j'ai écrit, afin que tu voies si j'ai bien deviné en « croyant que l'Antechrist dont parle saint Paul règne « maintenant dans la cour de Rome. Je crois pouvoir dé« montrer qu'il est pire aujourd'hui que les Turcs eux« mêmes. »

De partout revenaient à Luther de sinistres rumeurs. Un de ses amis lui écrivit que le nouvel envoyé de Rome avait reçu l'ordre de se saisir de lui et de le livrer au pape. Un autre lui rapporta qu'étant en voyage il s'était rencontré quelque part avec un courtisan, et que la conversation s'étant engagée sur les affaires qui préoccupaient alors l'Allemagne, celui-ci lui avait déclaré avoir pris l'engagement de remettre Luther entre les mains du souverain pontife. « Mais plus leur furie et leur vio« lence augmentent, écrivait le réformateur, moins je « tremble[2]. »

On était à Rome très mécontent de Cajetan. Le dépit qu'on éprouvait de voir échouer cette affaire se porta d'abord sur lui. Les courtisans romains se crurent en droit de lui reprocher d'avoir manqué de cette prudence et de cette finesse qui, à les en croire, devaient être les premières qualités d'un légat, et de n'avoir pas su faire plier, dans une occasion si importante, la roideur de sa théologie sco-

[1] « Res ista necdum habet initium suum, meo judicio. » (Luth. *Ep.*, I, p. 193.)
[2] « Quo illi magis furunt, et vi affectant viam, eo minus ego terreor. » (*Ibid.*, p. 191.)

lastique. C'est à lui qu'est toute la faute, disait-on. Sa lourde pédanterie a tout gâté. Pourquoi avoir irrité Luther par des injures et des menaces, au lieu de le ramener par la promesse d'un bon évêché, ou même d'un chapeau de cardinal [1]? Ces mercenaires jugeaient du réformateur d'après eux-mêmes. Cependant, il fallait réparer cette faute. D'un côté, Rome devait se prononcer; de l'autre, elle devait ménager l'Électeur, qui pouvait lui être très utile pour le choix qu'on allait bientôt être appelé à faire d'un empereur. Comme il était impossible à des ecclésiastiques romains de soupçonner ce qui faisait la force et le courage de Luther, ils s'imaginaient que l'Électeur était beaucoup plus impliqué dans l'affaire qu'il ne l'était réellement. Le pape résolut donc de suivre une autre ligne de conduite. Il fit publier en Allemagne, par son légat, une bulle dans laquelle il confirmait la doctrine des indulgences, précisément dans les points attaqués, mais où il ne parlait ni de l'Électeur ni de Luther. Comme le réformateur avait toujours dit qu'il se soumettrait à la décision de l'Église romaine, le pape pensait qu'il devait maintenant, ou tenir sa parole, ou se montrer ouvertement perturbateur de la paix de l'Église, et contempteur du saint-siége apostolique. Dans l'un et dans l'autre cas le pape semblait n'avoir qu'à gagner; mais on ne gagne rien à s'opposer avec obstination à la vérité. En vain le pape avait-il menacé de l'excommunication quiconque enseignerait autrement qu'il ne l'ordonnait; la lumière ne s'arrête pas à de tels ordres. Il eût été plus sage de tempérer par certaines restrictions les prétentions des vendeurs d'indulgences. Ce décret de Rome fut donc une nouvelle faute. En légalisant des erreurs criantes, il irrita tous les hommes sages, et il rendit impossible le retour de Luther. « On crut, dit un historien catholique, grand ennemi de la Réformation [2], que « cette bulle n'avait été faite que pour l'intérêt du pape

1 Sarpi, *Concile de Trente*, p. 8.
2 Maimbourg, p. 38.

« et des quêteurs, qui commençaient à ne plus trouver « personne qui leur voulût rien donner pour ces indul- « gences. »

Le cardinal de Vio publia le décret à Lintz en Autriche, le 13 décembre 1518; mais déjà Luther s'était mis à l'abri de ses atteintes. Le 28 novembre il en avait appelé, dans la chapelle du Corps-de-Christ à Wittemberg, du pape à un concile général de l'Église. Il prévoyait l'orage qui allait fondre sur lui; il savait que Dieu seul pouvait le conjurer; mais ce qu'il était lui-même appelé à faire, il le fit. Il devait sans doute quitter Wittemberg, ne fût-ce même qu'à cause de l'Électeur, aussitôt que les malédictions romaines y seraient arrivées : toutefois, il ne voulait pas abandonner la Saxe et l'Allemagne sans une éclatante protestation. Il la rédigea donc; et afin qu'elle fût prête à être répandue au moment où l'atteindraient les fureurs de Rome, comme il s'exprime, il la fit imprimer, sous la condition expresse que le libraire en déposerait chez lui tous les exemplaires. Mais cet homme, avide de gain, les vendit presque tous, tandis que Luther en attendait tranquillement le dépôt. Luther s'en fâcha; mais la chose était faite. Cette protestation hardie se répandit partout. Luther y déclarait de nouveau qu'il n'avait pas l'intention de rien dire contre la sainte Église, ni contre l'autorité du siége apostolique et du pape bien conseillé. « Mais, continue-t-il, attendu « que le pape, qui est le vicaire de Dieu sur la terre, « peut, comme tout autre homme, errer, pécher, men- « tir, et que l'appel à un concile général est le seul moyen « de salut contre des actions injustes, auxquelles il est « impossible de résister, je me vois obligé d'y avoir re- « cours[1]. »

Voilà donc la Réformation lancée sur un terrain nouveau. Ce n'est plus du pape et de ses résolutions qu'on la fait dépendre, c'est d'un concile universel. Luther s'adresse à toute l'Église, et la voix qui part de la chapelle

[1] Löscher, *Ref. Act.*

du Corps-de-Christ doit parcourir tous les troupeaux du Seigneur. Ce n'est pas le courage qui manque au réformateur; il en donne une preuve nouvelle. Dieu lui manquera-t-il? C'est ce que nous apprendront les périodes diverses de la Réformation qui doivent encore se dérouler sous nos yeux.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

LIVRE PREMIER

ÉTAT DES CHOSES AVANT LA RÉFORMATION

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

LIVRE II

JEUNESSE, CONVERSION ET PREMIERS TRAVAUX DE LUTHER

(1483-1517.)

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

LIVRE III

LES INDULGENCES ET LES THÈSES

(1517 — mai 1518.)

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

LIVRE IV

LUTHER DEVANT LE LÉGAT

Mai-décembre 1518.

FIN DE LA TABLE.

